This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

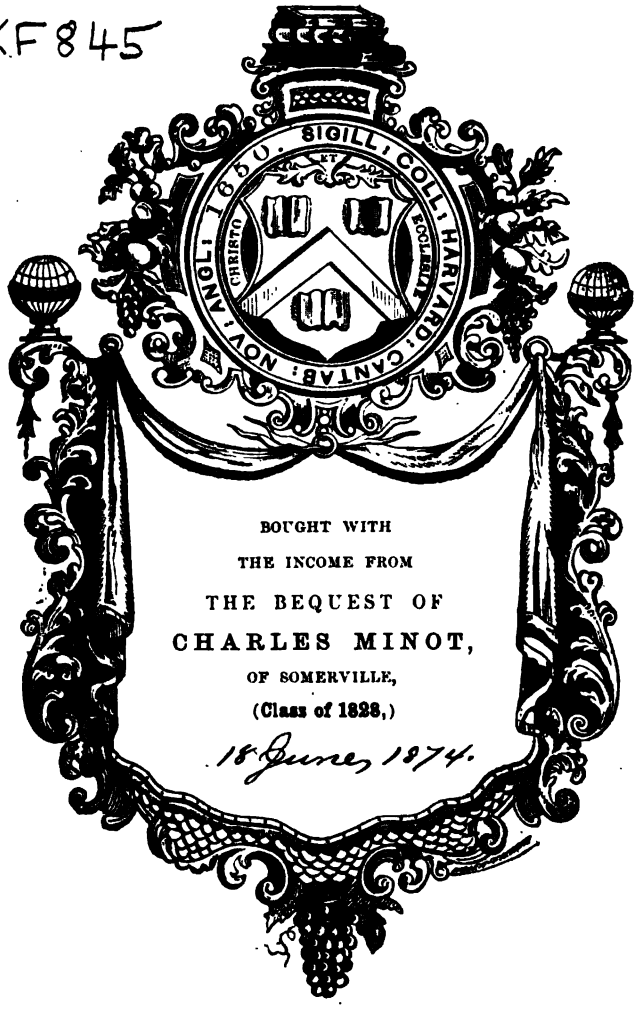
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

RF 274.4
KF845



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
18 June, 1874.

LE MAGASIN

DE LIBRAIRIE

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

Arcaé.

LE MAGASIN DE LIBRAIRIE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE,

VOYAGES, POÉSIE, THÉATRE, MÉMOIRES, ETC., ETC.

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

TOME DIXIÈME

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

1860

Réserve de tous droits

PFr214.4

1874, June 18.
Shaw Fund.

BRIGITTE

PAR M. DE LA MADÉLAINE.

A M. X***.

Vous avez désiré connaître l'histoire de Brigitte; je vous la raconte telle qu'elle se présente toujours à mon esprit, et sans rien changer à ce triste entourage de choses vulgaires ou burlesques, au milieu desquelles je vois toujours rayonner sa douce image. A ces mille trivialités du monde où je l'ai rencontrée se rattachent, par des liens secrets, mes plus pures émotions. Tous ces souvenirs qui s'appellent mystérieusement sont inséparables; ils s'enchaînent, s'enlacent et m'enveloppent, pour ainsi dire. Je vis dans ces souvenirs comme le prisonnier dans sa cellule. Le bruit d'une porte grinçant dans le lointain, un gravier qui se détache de la voûte, la poussière qui vole, l'ombre qui passe, toutes ces choses du dehors, tous ces riens prennent un intérêt pour lui, et souvent marquent la date des plus grands événements de sa vie intérieure. L'histoire de son âme est écrite sur ces froides murailles, où son regard s'arrête sans cesse : telle souillure du sol, telle fente de la maçonnerie, où rampe un hideux insecte, lui rendent tout à coup le souvenir, le sentiment des plus nobles mouvements de son esprit; les suintements qui tombent sur les dalles lui redisent lentement la monotone et douloureuse succession de ses pensées, lorsqu'il se refusait à toute espérance; cette mouche qui bourdonne dans le demi-jour du soupirail lui rappelle le premier élan de son cœur vers celui qui délivre; sous ces voûtes obscures resplendit le monde infini de ses rêves. En soi, que sont ces murailles ainsi animées par la passion d'un malheureux? Rien, moins que rien, des choses qu'un hasard a rapprochées et qu'un hasard dispersera; mais en elles rien n'est méprisable si elles nous racontent les joies, les espoirs, les angoisses d'un cœur qui s'est déchiré pour renaître, si c'est là, sur ce vil théâtre, que s'est déroulée la destinée d'une âme immortelle.

I

Je suis né à Lima, mais ma famille est d'origine française. Mon grand-père s'appelait Perrault; il fut mêlé activement aux luttes politiques de son pays, et je retrouve son nom cité souvent dans les journaux des dernières années de la Révolution. Il a laissé sur cette époque des mémoires intéressants, complétés par une sorte de journal qu'il appelait son *livre de raison*, et dans lequel il notait régulièrement ses dépenses de ménage, ses plantations d'arbres, ses impressions du jour, et les souvenirs politiques qui lui revenaient en mémoire. A l'aide de ce livre très-sincère, et de tout ce qu'on m'a raconté de lui, j'ai pu reconstruire sa vie et me faire une idée assez nette de son caractère. C'était un esprit tout à la fois méthodique et chimérique, aventureux, patient et mobile, mêlé fort singulièrement d'indécision et de témérité. J'étais très-enfant lorsqu'il mourut, mais il me reste un souvenir lointain de sa physionomie, de ses gestes, de son allure, et, par un effort de mémoire, je puis évoquer cette figure noble et passionnée, que l'extrême vieillesse n'avait point alourdie, où se retrouvaient si vivement encore toute l'animation, l'ardeur et la grande élégance du dix-huitième siècle.

A la chute des girondins, dont il avait partagé tous les dangers, un grand découragement le saisit, et il émigra en Allemagne. Condamné à mort pendant son absence, traqué dans tous les petits duchés de la Confédération qui lui avaient donné asile, chassé de ville en ville, il prit le parti de s'embarquer à Hambourg, et ce fut alors qu'il arrangea son nom à l'italienne. De là ce nom de Peraldi que nous avons toujours porté. Après avoir erré longtemps dans l'Amérique, il vint se fixer à Buenos-Ayres, où il amassa une grande fortune, qu'il n'hésita pas à engager dans la guerre de l'Indépendance. En 1810, au premier soulèvement contre la métropole, il affranchit ses esclaves, il les arma, les équipa à ses frais, et vint se mettre aux ordres de la junte. A la tête de son bataillon noir, il se joignit au général San-Martin et le suivit dans sa première expédition au Chili. Blessé deux fois au passage des Andes, amputé par un maréchal ferrant, il guérit, on ne sait comment, et fit encore une campagne avec sa jambe de bois, dans les fourgons d'ambulance, comme ordonnateur de l'armée.

Mon père avait alors vingt-cinq ans. On lui donna le commande-

ment du bataillon noir, et jusqu'à la paix il prit une part glorieuse aux combats de l'armée indépendante. Appelé au congrès, il fut le premier à proposer l'émancipation des noirs, et par ses votes, ses discours, ses écrits, par ses voyages dans les États voisins, il fut l'un des promoteurs les plus résolus de ce mouvement abolitioniste qui devait entraîner irrésistiblement toute l'Amérique espagnole. En 18.., la Bolivie était la seule des nouvelles républiques qui n'eût pas encore appelé ses esclaves à la liberté. Mon père, depuis longtemps en correspondance très-active avec les membres les plus influents du congrès, se décida à faire le voyage de La Paz pour vaincre directement les irrésolutions de ses amis. Il partit dans les derniers jours de l'été; mon jeune frère l'accompagnait.

A quelques lieues de la frontière, mon père eut à s'arrêter une matinée, pour un règlement d'affaires, chez un riche planteur de ses amis. Toute l'habitation était en fête, le maître de la maison mariait sa fille. Quand mon père voulut se remettre en voyage, on insista pour le garder jusqu'à la fin de la semaine, et d'une façon si pressante et si courtoise, qu'il était impossible de refuser. La dernière lettre que nous ayons reçue de lui est datée de cette habitation; il nous annonçait son départ pour le lendemain. Le soir même, il devait assister au grand repas de noces qui se donnait chez le planteur. Quelle fatalité le retint dans cette maison! Pendant la nuit, tous les convives moururent en proie à d'affreuses douleurs; ils avaient été empoisonnés par les nègres de service. A huit jours de là, ma mère et ma sœur étaient emportées subitement par la fièvre jaune. En moins de deux semaines, j'avais perdu tous ceux que j'aimais. Je ne puis m'expliquer comment je leur ai survécu. Sous le coup de ces malheurs, je tombai dans une grande prostration. On m'a raconté que j'étais resté un mois au lit, mais de cette époque je n'ai gardé que des souvenirs vagues et flottants; la notion du temps s'était effacée dans mon esprit. Quand les médecins me déclarèrent guéri, je jetai sur eux des regards de colère; je rentrais dans la vie avec un effroi indicible : je me sentais isolé, sans but, sans raison d'être, inutile, détaché de tout et vraiment déraciné, comme un arbre hors du sol. Le séjour de Lima me devint odieux. J'avais hâte de fuir à jamais cette terre funeste où tous les miens étaient tombés subitement dans les embûches de la mort. Comment vivre un jour, une heure, dans cette maison désolée, naguère si bruyante et si joyeusement animée, où je me retrouvais seul, seul au monde, environné

des horreurs du silence et de la nuit, comme dans une tombe? Je partis précipitamment pour Valparaiso, où je m'embarquai sans m'être informé de la destination du navire en partance. Dans les derniers jours de septembre, on me déposa à Hambourg, et jusqu'au printemps je voyageai dans le nord de l'Europe, au hasard, sans curiosité, ne pouvant m'arrêter nulle part ni m'intéresser à rien, le caractère inquiet, l'esprit inerte. Je m'agitais dans le vide.

Je ne sais comment, dans un si triste état, je trouvai un jour la force de réagir violemment. Avec une ardeur désespérée, j'entrepris de recommencer à fond toutes mes études. Pendant deux ans, je fréquentai les universités allemandes et je m'adonnai à la philosophie, puis je me mis à apprendre passionnément la musique et les sciences exactes. Loin de me dompter, un travail si opiniâtre ne fit que surexciter ma sensibilité maladive. Cette recherche des choses abstraites et des lois idéales développait en moi l'horreur de la réalité; à chaque instant, les discordances de la vie extérieure me blessaient et m'irritaient avec une ironie extrême. Je laissai là les livres, et je retombai bientôt dans une stupeur morne, dans l'hébétement de l'absolue indifférence.

Comment, au milieu d'une telle torpeur, le désir ardent de venir habiter Paris put-il naître tout à coup dans mon esprit, naître et grandir, et m'entraîner avec une folle insistance? C'est ce que je ne saurais dire ni expliquer en rien, car je vécus pendant plusieurs mois sous une obsession étrange : une idée fixe et tyrannique me poursuivait. A diverses reprises, je me mis en route pour Paris machinalement, en quelque sorte, puis je changeai de direction, je revins ensuite sur mes pas, et, de nouveau je m'éloignai encore d'une centaine de lieues; mais toujours une force secrète me rapprochait de Paris. Paris m'attirait comme ces esprits des abîmes qui nous appellent du fond des gouffres.

J'avais eu souvent pour compagnons de voyage de joyeux sans-soucis qui me parlaient avec un enthousiasme comique des plaisirs de cette capitale. Ce n'était pas sur leurs récits que j'avais conçu ce persistant, cet impérieux désir qui me dévorait. J'étais en proie à des sentiments bien opposés aux leurs; j'étais poussé vers cette ville par une sorte de fatalité sombre et redoutable. Dans cette fascination lointaine exercée sur moi, il y avait un attrait de souffrance indéfinissable, étrange. J'avais l'intuition d'un Paris où tout, dans le mal comme dans le bien, dans le bonheur comme dans la peine, prend

un accent plus vif, une vibration cruelle, où la vie s'élabore avec une intensité douloureuse. C'était là que se préparait ma destinée nouvelle; je le devinais, et je luttais en vain contre cet inconnu menaçant. Paris a une extraordinaire puissance d'attraction sur les malheureux; toute infortune gravite invinciblement vers ce centre mystérieux du monde.

Après trois mois de longues et inutiles résistances, d'hésitations, d'allées et venues en sens contraire, je me trouvai transporté un jour à Paris, cour des Victoires, en quelque sorte malgré moi. C'était le 4 septembre. Cette date est ineffaçable dans ma mémoire, et le soir de mon arrivée, je me sentis si allégé, j'éprouvai un tel repos, un tel bien-être, — toute lutte ayant cessé par ma défaite, — que j'eus honte et regret de m'être débattu si longtemps contre des craintes puériles. Les premiers jours se passèrent ainsi dans un grand calme; il me semblait que j'étais né à Paris, que je n'avais jamais cessé de l'habiter. Je m'étais installé dans une maison meublée de la rue de Seine, que fréquentaient mes compatriotes des républiques espagnoles. Pendant une semaine, je n'eus aucun rapport avec les locataires; mais un matin l'on m'apprit qu'il y avait dans l'hôtel deux étrangers, anciens amis de mon père, qui désiraient me voir. Je les abordai avec empressement; de leur côté, ils me montrèrent beaucoup de cordialité et me présentèrent dans leur famille. Aux premières paroles qu'ils m'adressèrent, je sentis se raviver avec violence toutes mes peines engourdies. La plaie se rouvrait. Ce langage espagnol que j'aimais, et dont j'étais déshabitué depuis deux longues années, me blessait cruellement. Dans leurs discours, dans leur accent, je retrouvais comme un écho lugubre de ces voix si chères que je ne devais plus entendre, que la mort avait à jamais condamnées au silence. Leur conversation, leur vue même, leurs amitiés, tout ce qui me venait d'eux me rappelait douloureusement un passé dont j'aurais voulu détruire les plus doux souvenirs. Je chassais avec amertume toutes ces images des choses à jamais perdues : elles me revenaient obstinément, plus jeunes et plus présentes. La fréquentation de mes compatriotes me devint intolérable; je rompis brusquement avec eux, et, sans avertir personne, je fis transporter mes bagages à l'autre bout de Paris, dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré, l'hôtel Beau-Séjour, qu'on me disait n'être hanté que par des Américains des États-Unis. Avec ceux-là j'étais certain de ne jamais lier amitié. Je me suis attaché par les plus vives sympathies à la très-noble et

très-malheureuse race espagnole, mais par contre je me sens toujours étranger au milieu des gens de l'Union. Dans leur société, il m'est très-facile de me créer une inviolable solitude.

II

Cet hôtel Beau-Séjour où je descendais était tenu par une dame sur le retour, assez jolie encore, et qui se parait comme une jeune mariée. Au saut du lit, elle était déjà dans tous ses atours. Je ne l'ai jamais vue cinq minutes oisive; c'était l'activité même, mais dans tous ses mouvements elle savait garder une allure imposante. On l'admirait par sa belle prestance et son port majestueux; ses flatteurs lui disaient qu'elle rappelait mademoiselle Mars. Du nom de son mari elle se nommait madame Tallard, mais il lui était plus agréable d'être appelée familièrement madame Sidonie. C'était une personne très-avenante, très-parleuse, très-questionneuse, et, pour me mettre à l'aise, dès les premiers jours, elle me raconta tous les grands malheurs de famille qui la réduisaient à cette condition de tenir un garni. J'appris d'elle qu'elle n'était pas faite pour le négoce, qu'elle était, du reste, fort bien posée à Paris, bourgeoisement et richement apparentée, qu'elle avait de belles manières, enfin qu'elle était une femme du monde accomplie. Elle me parla longuement de ses douze robes, de son salon, de sa fourrure en vraie martre, de ses soirées, de la société choisie et variée qu'elle recevait tous les dimanches, de ses grandes relations dans le monde des arts et de la finance, et, sans plus tarder, elle m'invita pour le jour même à ses réunions. Pour échapper à toutes ces prévenances, je répondis, en forçant à plaisir mon accent péruvien, que la langue française ne m'était pas familière, que je savais tout juste quelques phrases du *Guide*, et qu'il m'était impossible de soutenir une conversation suivie. Tout aussitôt elle me proposa un maître de langue, et la voilà tirant de ses grandes poches des adresses de professeurs. Il y avait à choisir, et dans des prix fort variés : gens de lettres, universitaires, employés de bureaux, anciens magistrats, et jusqu'à des abbés! Elle prenait les cartes à poignée dans un fouillis de bouts de fil, de papillotes, d'échantillons, de pastilles et de billets de loterie. — Loteries pour les inondés, les incendiés, les naufragés, les réfugiés; sociétés mutuelles, proscrits de toutes races et de tous partis, orphelinats, patronages, ouvroirs, — toutes les bonnes œuvres du monde trouvaient en elle

une infatigable placeuse de billets. Elle avait toujours les poches pleines de ses petits papiers bleus, verts, rouges, orange. En m'offrant ses cartes de professeurs, elle réussit à me glisser dans les mains quelques billets pour les jeunes aveugles. Je les payai au plus vite, j'empochai une douzaine d'adresses, et je me sauvai dans la rue comme un malfaiteur.

C'étaient tous les jours de nouvelles offres de service; soir et matin, à ma rentrée, à ma sortie, j'étais sûr de la trouver sur mes pas, gracieuse, officieuse, empressée. Elle s'inquiétait avec sollicitude de mes goûts, de mes projets, de ma santé, de mon passé, de mon avenir; sa curiosité affectueuse ne se lassait pas. Je m'étais tellement déshabitué de toutes relations amicales, que je ne savais comment répondre à tant d'obligeance; j'en étais pour ainsi dire importuné. Depuis mon départ de Lima, personne ne s'était jamais occupé de moi; chez madame Sidonie, au milieu de ces prévenances et de ces soins continuels, j'en étais presque venu à regretter cette indifférence glaciale dont j'avait tant souffert dans ma vie errante. La bonne dame ne me laissait pas une minute en paix. Si par hasard je m'attardais au lit, elle arrivait tout effrayée avec des tisanes. Si je m'étais avisé de découcher, je suis très-certain qu'elle aurait été me réclamer à la préfecture.

Ma sauvagerie l'intriguait et l'attristait. — Vous vivez comme un ours, me dit-elle un jour, cela ne vaut rien; je vais vous envoyer Chavinart. C'est un garçon bien amusant. Oh! celui-là n'engendre pas la mélancolie! Il ferait rire un mort; il vous dégourdira.

Ce Chavinart était un peintre sans ouvrage qui hantait la maison; madame Sidonie l'utilisait à toutes fins pour ses courses, ses achats, ses soirées, ses procès; elle le chargeait en outre de promener dans Paris les étrangers capricieux et mélancoliques logés à l'hôtel Beau-Séjour, afin de les civiliser, disait-elle, et de les façonner au plaisir. — Bonjour, moricaud, me dit-il en arrivant à l'appel. Tiens! tu es encore plus affreux que moi! Est-il laid! Ah! mon pauvre Péraldinart, n'écris jamais dans les petits journaux. Parole! tu manques de gaieté.

Madame Sidonie s'évertua à lui démontrer que je m'appelais Péraldi, et qu'il n'était pas bienséant de défigurer mon nom de famille. — C'est comme moi, dit-il, de mon vrai nom d'Auvergnat, je m'appelle Chavin, — Chavin, artiste, et par contraction Chavinart. Quoi de plus simple? on ne saurait trop s'enlaidir. — Et, pour prouver son dire, il se mit à grimacer horriblement.

Chavinart ne voulut plus me quitter. Madame Sidonie lui avait donné mission de m'égayer et de me distraire : il n'y réussissait guère avec toutes ses drôleries; mais mon humeur maussade ne le rebutait pas, et, ne pouvant m'amuser, il s'amusait de moi. Comme il était fort bavard, j'avais essayé de le réduire au silence en prétextant, ainsi qu'avec madame Sidonie, de ma grande ignorance de la langue française. — Raison de plus pour causer, me répondit-il; avec moi, tu feras de grands progrès. J'en ai dégrossi de plus lourdauds que toi. — Et pour me rompre à toutes les finesses du beau langage parisien, il me parlait une sorte d'argot d'atelier. Tous les jours il inventait à mon usage des surnoms burlesques, car c'était bien le plus gai et le plus irrévérencieux des hommes : on l'aurait introduit à la cour de Russie pour peindre de grands personnages, nul doute que dès la première séance il se serait mis, sans hésiter, à tutoyer le tsar.

Madame Sidonie ne se mit-elle pas en tête de me faire peindre par son Chavinart! — Eh! qu'ai-je affaire de mon portrait? lui disais-je. Je ne vois personne au monde à qui l'offrir. — Elle insista de plus belle; je refusai net et par trois fois, mais elle me persécuta si vivement que je finis par céder. En trois séances, ce fut enlevé. C'était assez ressemblant, quoique indignement flatté. Je ne sais comment il était arrivé à tirer tant d'agréments de ma personne. Le drôle me peignit en pied, dans une attitude romanesque, au milieu d'un vaste paysage oriental. Il va sans dire qu'on donna ce tableau à encadrer au doreur de la maison. Les fournisseurs de l'hôtel étaient toujours à mes trousses; ils m'avaient pris à leurs gages. Pour leur échapper, je m'étais laissé équiper et vêtir à neuf, mais c'était tous les jours à recommencer : tantôt c'était le chemisier de madame Sidonie qui venait, bon gré, mal gré, me prendre mesure, tantôt son chapelier, son cordonnier, son tailleur; il n'était pas jusqu'au libraire qui ne me poursuivît avec ses livraisons illustrées.

Le doreur de l'hôtel fit les choses en conscience. Le cadre était si haut et si large, qu'on fut obligé de l'incliner en biais entre la porte et la croisée; tout un côté de ma chambre en était obstrué; les placards étaient condamnés, et je ne pouvais plus ouvrir qu'à demi les fenêtres. Dans mon embarras, je suppliai madame Sidonie de me délivrer de ce tableau d'histoire. — Oh! qu'à cela ne tienne! me répondit-elle tranquillement, rien n'est plus facile; je vais l'envoyer à la grande loterie de nos jeunes aveugles. Justement, leur tirage est renvoyé au mois prochain. Quel lot magnifique! Ils seront ravis.

Le plaisant de l'affaire, c'est qu'elle eut encore l'adresse de me glisser à cette occasion une dizaine de billets pour cette loterie où j'allais figurer.

Du même coup, je me trouvai débarrassé du peintre et du tableau. Chavinart commençait à s'ennuyer grandement de moi, et non sans raison; mais madame Sidonie, qui ne pouvait s'habituer à me voir seul, me cherchait partout des compagnons de plaisir : c'était sa manie de mettre les gens en relation. J'avais pour voisin de chambre un gros Virginien fort riche, dont elle voulut à toute force m'imposer l'amitié. Elle s'obstinait à l'appeler mon compatriote. Quand je lui répondais qu'entre nous Espagnols et ces gens de l'Union il n'y avait rien de commun : — Tout ça c'est la même chose, me disait-elle avec son assurance parisienne, vous êtes tous du Midi! — Elle finit par l'installer chez moi. Tous les matins, il venait fumer trois cigares au coin de mon feu, les pieds sur les chenets, en me racontant ses amourettes de la veille; après quoi il se contemplait à la glace, rajustait sa cravate, regardait en souriant ses gros doigts chargés de grosses bagues, puis s'en allait sans me saluer. Mon impolitesse systématique ne le blessait en rien, car, pour sa part, il était fort grossier et trouvait tout naturel qu'on l'imitât. Madame Sidonie le traitait avec des respects infinis, comme un de ses clients les plus fidèles. Il payait largement et dédaigneusement, sans compter; depuis six ans, il venait passer ses hivers à Paris, et jamais il ne manquait de descendre à l'hôtel Beau-Séjour, dont il louait à l'avance le plus bel appartement : quatre pièces d'enfilade tendues en damas cramoisi. Chavinart l'avait surnommé le *mylord de la chambre rouge*.

Madame Sidonie ne cessait de me combler de prévenances; en me voyant si triste, elle m'avait pris en grande affection, et, sans se décourager, elle me réinvitait obstinément à ses fameuses soirées. Elle ne comprenait rien à mes refus, et s'ingéniait tous les jours pour me distraire. A la fin, ne sachant plus qu'inventer, elle me mit dans les mains du médecin de la maison. Ce brave homme me déclara incurable et refusa par conscience de continuer ses visites.

III

J'étais depuis six semaines à l'hôtel Beau-Séjour, et, par ces petits événements sans importance, l'on peut voir que rien n'était venu justifier les craintes extraordinaires que m'avait inspirées ce voyage à

Paris. Aussi m'est-il impossible d'expliquer pourquoi tout à coup, et sans raison aucune, je retombai sous l'obsession des pressentiments les plus douloureux. Je vivais de nouveau dans une sorte d'anxiété incompréhensible, au milieu des appréhensions les plus chimériques, sous la menace d'un malheur inconnu et prochain. Un matin, à mon réveil, je fus agité si violemment par ces inquiétudes, que je résolus de quitter définitivement Paris. Je fis mes malles à la hâte et je montai chez madame Sidonie pour lui annoncer que j'étais décidé à partir le jour même pour Nice, où je comptais passer l'hiver. Je m'attendais à lui voir déployer toutes ses habiletés pour me retenir à l'hôtel Beau-Séjour; il n'en fut rien. — Nice, me répondit-elle tout naturellement, voiture de Marseille, onze heures et demie du matin, cour des Victoires. Ne vous occupez pas de ces ennuyeux préparatifs de voyage : pour les adresses, les bagages, les places, les visa, laissez faire Chavinart : il se chargera de tout. — Elle appela le peintre et l'envoya aux messageries. — Oui, vous avez raison de partir, reprit-elle en m'offrant un siége à ses côtés, notre climat ne vous vaut rien, cher ami. Le docteur est certain que vous avez le mal du pays. Espérons que le soleil d'Espagne vous remettra. Elle me retint à déjeuner et me fit ses adieux très-cordialement. Elle avait les larmes aux yeux, et je partageais son émotion; je commençais à lui être sincèrement attaché, car elle était vraiment bonne et dévouée, et tout en servant très-subtilement ses propres intérêts, elle était très-obligeante.

Au dessert, Chavinart nous arriva avec un passe-port en règle, des bulletins de voiture, des paquets de *Guides* et de journaux. J'avais l'habitude de porter sur moi, dans un portefeuille, un petit médaillon de ma sœur auquel je tenais beaucoup; en me remettant mes papiers de voyage, le zélé Chavinart, qui voulait m'aider en tout, me tira si brusquement le portefeuille des mains, que le médaillon tomba à terre et fut très-endommagé. Tout aussitôt il se mit soigneusement à restaurer cet ivoire, mais ce travail minutieux dura jusqu'à midi, si bien que je manquai la voiture. Il fallut attendre la diligence de minuit. Que faire jusque-là? Ma chambre était déjà occupée par un nouveau venu. Rien d'ennuyeux comme ces longues journées de départ manqué : douze heures d'incertitude et d'oisiveté, à errer sans but au hasard! Jusqu'à la nuit, je me laissai promener par Chavinart, qui s'était emparé de moi. Vers huit heures, nous nous retrouvâmes devant l'hôtel Beau-Séjour. J'étais harassé de fatigue et d'inertie; il pleuvait à verse. — Entrons, me dit Chavinart. — Il me poussa dans

le vestibule. Du haut de l'escalier, madame Sidonie nous avait déjà aperçus; elle avait le don d'être à la fois partout, à ses soirées, à sa cuisine, à son bureau : elle vint à nous en courant, me prit la main et m'introduisit dans son salon.

C'était jour de grande réception; j'espérais passer inaperçu au milieu de cette foule d'arrivants qui se pressaient à l'entrée, mais en cherchant une place dans un coin, j'entendis ce menteur de Chavinart qui me signalait aux mères de famille comme un gentilhomme portugais fantasque et prodigue, immensément riche. Il leur parlait avec emphase de mes vasseaux, de mes titres, de mes quatre cents nègres. Comme j'étais en habit de voyage, il leur affirmait que c'était par bizarrerie que je me présentais ainsi, que j'étais connu dans tout Paris pour mes excentricités, à tel point qu'on m'avait rencontré aux bals de la cour en costume de planteur. Ces belles inventions circulèrent, et déjà toutes les mères me couvaient des yeux. L'assemblée était assez nombreuse. Il y avait là une quarantaine d'hommes entre deux âges, étrangers la plupart et locataires de l'hôtel, fort cossus, vains, importants et très-mal élevés : ils se promenaient autour des dames comme dans un lieu public, le binocle sur le nez. Au fond, tout autour du piano, on se pressait entre deux rangées de dames très-parées; elles étaient escortées chacune de deux ou trois filles. Il paraît que toutes ces demoiselles étaient musiciennes, car en passant au milieu des mères je n'entendais que ces phrases, chuchotées vivement aux oreilles des filles : A toi! à toi! tiens-toi prête!... Ton grand caprice! voici le moment... Ta fantaisie brillante! — ta *Fédora!* — ton *Amanda!* ta *Follette!* — ta *Balancelle!* — C'est ton tour, vite, tes *Dahlias!* — tes *Camellias!* — *L'Ange d'amour!* — *Un Rayon de tes yeux!* Pas de sotte timidité, au moins, — n'attends pas qu'on t'invite. — De tout côté on voyait sortir des rouleaux de papier notés, cachés sous les écharpes et les mantilles, et bientôt le concert éclata. Quelle musique!... Sans trêve, coup sur coup, à la file, elles accouraient au piano armées de leur romance, de leur caprice, de leur fantaisie brillante, et toutes avec des minauderies irritantes, toutes avec les mêmes langueurs prétentieuses dans la voix, le jeu, les airs de tête. A bout de patience, je me levai brusquement et je gagnai la porte. — Mais il fait un temps affreux! me dit Chavinart; entends l'orage, on ne jetterait pas un créancier à la rue! — Il voulut me retenir, mais quoi qu'il fît, je ne l'écoutai pas. Pour échap-

per à ce charivari de petites pensionnaires vaniteuses, je me serais jeté à la Seine.

Dans l'escalier, j'entendis une voix qui me frappa par sa noblesse et son accent pathétique. Je rentrai au salon. Une jeune fille chantait au piano; elle était en grand deuil, et des parures de jais ornaient ses beaux cheveux noirs. Chavinart me dit qu'elle était orpheline et que cet enfant de douze ans qui l'accompagnait avec tant de retenue et de certitude était son frère. Jamais je n'ai entendu si parfaite harmonie entre la voix et l'instrument. L'union de leurs deux âmes se révélait dans la beauté de cet accord. Elle récitait un grand air de Gluck, *les Adieux d'Admète :* son chant pur et sévère, dédaigneux de tout artifice, traduisait simplement et respectueusement la pensée du maître. Le sérieux, l'éloquence de cette noble diction tranchaient si fortement sur ce fond de sottise que je venais d'entendre, elle était si recueillie, si pénétrée de son art, que je ne pouvais m'expliquer sa présence en pareille cohue. Je la contemplais avec une sorte d'admiration mêlée de respect et d'inquiétude. Son chant si grave, son chaste profil, sa modestie, tout annonçait en elle l'amour du vrai, la droiture et le goût de la sagesse. Par quel hasard se trouvait-elle transportée dans ce monde équivoque?

Madame Sidonie s'approcha d'elle avec son obligeance accoutumée et lui dit très-amicalement : — Ah! chère petite, vous êtes incorrigible. Pourquoi vous obstiner à ces vieilleries? Vous tenez donc bien à n'avoir jamais aucun succès! Au théâtre, cela serait fort beau; mais, puisque décidément vous refusez de débuter à l'Opéra, il faut bien se plier au goût du monde. Laissez-moi de côté ces antiquailles, sinon je ne pourrai jamais vous trouver une élève. Allons, vite, mettez-vous au piano pour prendre une revanche, et jouez-leur quelque chose de plus amusant. — Sans se faire prier, la jeune orpheline s'assit au piano et nous donna un morceau de Haydn, vieillot d'allure, limpide, aimable et rempli d'innocence. Elle en rendit très-doucement toutes les grâces et toute la bonhomie, avec un tact, une douceur, une science extrêmes. Elle retrouvait vraiment l'accent du dernier siècle. Son jeu était fin, ingénu et discret. Elle tirait de son instrument des sons d'une ténuité si claire, elle dessinait tous les motifs d'un trait si délié, si spirituel, que c'était à croire qu'elle jouait sur le clavecin du maître, à Eisenach, en plein dix-huitième siècle, sous les yeux de Haydn lui-même. Tous les auditeurs bâillaient d'ennui. Lorsqu'elle se leva, le mylord de la chambre rouge vint lui

offrir la main en lui parlant familièrement à l'oreille; elle le repoussa avec hauteur et prit le bras de son jeune frère. L'adolescent, irrité, serrait les poings et relevait la tête d'un petit air vaillant dont s'amusa beaucoup le gros homme. — Oh ! la sotte ! dit-il tout haut en revenant s'asseoir, les mains dans les poches; elle ne sait pas ce qu'elle refuse. — J'étais outré de colère; je m'approchai de l'Américain; mais la foule, refluant de mon côté, nous sépara brusquement. Les étrangers étaient fort mécontents de ce qu'ils venaient d'entendre; pour les remettre en gaieté, madame Sidonie se hâta de leur faire entendre des chansonnettes du Palais-Royal. Nous vîmes arriver derrière le pupitre un petit blondin pâlot, coiffé d'un chapeau exigu, qui nous débita d'un grand sérieux toutes sortes de balivernes et de polissonneries. Par moments, il se démenait à outrance, avec des gestes figuratifs tout à fait saugrenus. Il avait une manière de grimacer si habile que, sans user de ses mains, par des contorsions de visage, il arrivait à faire tourner son chapeau d'une oreille à l'autre. C'était alors de tous côtés des rires fous. — Est-ce un acteur? dis-je à Chavinart. — Tiens, quelle idée! me répondit le peintre; lui, acteur! Elle est bonne, celle-là! Tu ne reconnais donc pas Chagny? D'où sors-tu donc? Mais c'est Chagny, il n'y en a qu'un au monde... Regarde-le bien, nous en ferons un sous-préfet.

Quand ce futur magistrat eut montré tout son talent, le piano fut occupé par une grande demoiselle tout de bleu habillée, roide, évidée, anguleuse. Je ne sais trop ce qu'elle exécuta, car son jeu net, sec et pointue m'agaça tellement, que je fis de grands efforts pour regagner la porte; mais le salon se remplissait de nouveaux venus; l'entrée était obstruée, il fallut tout entendre. C'était, du reste, irréprochable, d'une précision, d'une correction irritante. Jamais facteur de boîtes de Genève ne construisit un si parfait mécanisme. Elle fut très-applaudie.

Je m'étais assis à côté d'une grande dame maigre, à figure dépitée, qui ne cessait de gronder sa fille. — Fais-lui donc la cour, me dit Chavinart. — Il me la nomma. Elle s'appelait madame Urbain. A chaque instant, j'entendais ma voisine qui répétait à sa fille : — Tu vois quel triomphe! C'est encore un de tes morceaux!... Si tu l'avais joué! Tiens-toi prête!... Vas-tu encore laisser passer ton tour, et pour la sixième fois? Sois bien attentive, et sitôt qu'elle sera à sa dernière page, lève-toi et cours au piano!

Dès que la demoiselle bleue eut fini sa tâche, madame Urbain se

leva, prit sa fille par la main et la conduisit au milieu du salon; mais Chagny, l'homme aux chansonnettes, l'avait déjà devancée. Il s'était dressé sur un tabouret et réclamait le silence du geste et de la voix, avec l'aplomb d'un homme habitué au public. Il tira de sa poche un manuscrit et se mit à nous déclamer une douzaine de fables inédites qu'il avait composées sur des motifs de La Fontaine. Le procédé en était peu compliqué : il mettait des renards à la place des loups, il changeait les brebis en lapins, les chèvres en marmottes et les lions en mulets. La moralité finale tournait toujours à contre-sens. C'était tout rempli d'allusions galantes. A chaque trait d'esprit, Chagny s'arrêtait pour juger de l'effet; il soulignait ses mots, il traduisait ses badinages par des gestes aimables, il souriait aux dames, il les agaçait, il soupirait, il riait, il s'attendrissait, avec toutes le cajoleries d'un poëte d'athénée.

— Aura-t-il bientôt fini? murmurait ma voisine. Toi, tiens-toi prête, cette fois... Juste ciel! encore une fable! Va-t-il nous lire tout son cahier?... Vite, levons-nous! — Une petite dame, costumée de rose, enguirlandée de fuchsias et de valérianes, arrivait derrière Chagny et fendait bravement la foule à coups de coude. C'était une grosse réjouie, pétulante, alerte, toute souriante et pimpante, avec de longs yeux bleus à fleur de tête. Délibérément, d'un tour de main, elle jeta son écharpe et ses mitaines sur les genoux du premier venu; puis, poussant sans façon Chagny par les épaules, elle s'assit sur le tabouret, releva ses bras nus, donna un terrible accord avec pédale, et couvrit bruyamment la voix du fabuliste. Ma voisine vint se rasseoir à côté de moi, très-courroucée contre sa fille.

La petite dame rose était installée au piano comme une boulangère devant son pétrin. Ses jolies mains fines et potelées allaient et venaient, se croisaient, bondissaient, sans qu'elle cessât de causer et de rire avec les amateurs qui lui tournaient les pages. Entre deux arpéges, elle trouvait encore le temps de croquer des pralines, qu'elle enlevait à la volée dans un grand sac. Ma voisine s'était retournée vers sa fille, et lui disait avec colère : — Mais c'est ton morceau qu'elle joue! Avec tes hésitations, tu n'en fais jamais d'autres. Tu t'es laissé voler ton grand caprice de Thalberg, ton triomphe!... Nous l'avons travaillé pendant six mois!... C'était bien la peine! Et cela ne te fait rien encore; tu n'as pas de cœur... Ah! l'égoïste!

Ces variations étaient très-ardues, très-compliquées; mais, pour la petite dame rose, il n'y avait pas d'obstacles : dans sa verve incor-

ruptible et son étourderie brillante, elle se jouait de toutes les difficultés; elle les enlevait à la diable, avec cette témérité, ce bonheur que donne l'ignorance du danger, et vraiment elle ne manquait son effet que lorsque, par hasard, elle s'avisait d'être attentive et appliquée. Son succès fut très-grand. Tous les étrangers battaient des mains. Quand elle eut fini, elle reprit son écharpe et ses mitaines, et, tout en mangeant des pralines, elle vint faire le tour du salon pour recevoir les félicitations des mères et des filles. La plupart lui étaient inconnues : elle allait tout bonnement de l'une à l'autre, recueillant avec contentement sa petite moisson d'éloges. Il fallait la voir sourire, remercier et saluer avec reconnaissance, les mains croisées, les coudes arrondis comme une bouquetière qui serre dans ses bras une belle gerbe de fleurs. Elle arriva enfin de notre côté, et vint se poser tranquillement devant ma voisine, avec son air aimable et confiant, sans mot dire. Madame Urbain la combla de louanges outrées. Le dépit perçait sous ces exagérations ironiques : malices perdues! la complimentée souriait de contentement. Cette bonne fille prenait tout à la lettre, naïvement et franchement.

Dès que cette brave petite quêteuse de compliments se fut éloignée, madame Urbain se courrouça contre sa fille. — Ah! tu t'es encore laissé prendre ton morceau par cette grosse sotte, qui n'a ni doigté ni style! Tu n'en fais pas d'autres... Que vas-tu jouer maintenant?

— Eh bien! je ne jouerai rien, répondit doucement mademoiselle Urbain.

— Non, non! dit la mère de sa voix sèche et précipitée. Personne ne t'est venu inviter; mais je ne veux pas rapporter un tel affront. Tu leur joueras le grand nocturne. Si tu ne le sais pas, tant pis pour toi! — Elle la prit par la main, et la conduisit elle-même au piano.

Ce nocturne était un morceau de musique vaporeuse et nerveuse, à peine esquissé, d'une trame indécise et flottante, sans énergie, tout en finesses, en pâles élégances, en mièvreries. Pour animer et relever une composition si vague, il aurait fallu toutes les souplesses du talent le plus subtil. Hélas! ma pauvre voisine était bien loin de pouvoir rendre ces insaisissables nuances! Jamais doigts plus durs ne déchirèrent les gazes légères. D'une main ferme, obstinée, méthodique, elle dessinait, elle arrêtait à angles droits ces lignes fuyantes et sinueuses. Elle n'avait jamais exécuté cette composition; il était évident qu'elle n'y comprenait rien, qu'elle n'en devinait pas l'esprit,

qu'elle ne l'aimait pas, et que sa nature entière était en antipathie violente avec cette musique, avec toute musique peut-être. Son jeu accusait des habitudes de travail opiniâtre, voilà tout, et plus elle s'obstinait à vaincre ces difficultés qui se dressaient devant elle, plus son jeu devenait embarrassé, sec et lourd. Ce fut une vraie défaite. Les hommes s'étaient remis à discourir bruyamment, et les mères échangeaient avec leurs filles de méchants sourires. Je souffrais cruellement pour elle de tous ces dédains insultants. Je ne saurais dire quelle sympathie mystérieuse mademoiselle Urbain m'inspirait déjà. Je pensais à la triste existence de ces innombrables jeunes filles, condamnées, sans vocation, au supplice du piano, et de toutes ces victimes de la mode, mademoiselle Urbain me paraissait bien la plus malheureuse, la plus résignée, la plus digne de pitié. Sans dépit ni fausse honte, sans paraître en rien blessée de tous ces chuchotements ironiques qui l'accueillaient au passage, et dont le bourdonnement arrivait jusqu'à nous, elle revint s'asseoir à sa place, honnêtement et modestement, avec une humilité touchante. Une simplicité si vraie, tant de douceur et de raison auraient dû désarmer la mère; mais, dans sa vanité irritée, madame Urbain ne lui pardonnait pas cet insuccès. La dureté de ses paroles était odieuse. Madame Sidonie s'approcha de mademoiselle Urbain, et vint lui prendre affectueusement les mains en essayant de la consoler. De sa part, ce n'était pas une comédie; elle était très-sincère dans ses amitiés. La mère reçut fort mal ces compliments de condoléance, et toute sa colère retomba cruellement sur la pauvre fille.

J'avais suivi ce petit drame de famille avec un intérêt si vif, que j'avais tout à fait oublié l'heure du départ. Onze coups sonnèrent à la pendule. Madame Sidonie me regarda en riant. — Oh! c'est trop tard, me dit-elle, et je dois vous avouer que Chavinart a retardé la pendule d'une heure. Allons, vous voilà pris. Depuis cinq minutes, vos bagages roulent sur la route de Marseille : ne vous en inquiétez pas, la malle-poste ne part qu'à minuit et demi; elle arrivera à Orléans un peu avant la diligence de onze heures. Le conducteur est de nos amis, il recevra ma lettre à temps, et, cette nuit même, nous renverra vos bagages. — Elle appela son mari. — Allons! monsieur Tallard, au galop! portez ce billet rue Jean-Jacques, au plus vite. N'allez pas perdre du temps à chercher des voitures, vous aurez plus tôt fait d'aller à pied en courant. — Il pleuvait à torrents, et le bonhomme mourait de sommeil.

— Ah! mon Dieu, murmura-t-il en emportant la lettre, aujourd'hui encore je ne serai pas couché avant deux heures du matin!

IV

Le lendemain, en me réveillant, je trouvai mes bagages au pied du lit. Chavinart vint me rendre visite dans la matinée, et d'abord il m'annonça qu'il s'invitait à déjeuner avec moi. — Où irons-nous? lui dis-je en m'habillant.

— La belle question! me répondit-il; pardi! chez toi. Pourquoi sortir? Il fait un temps infâme. J'espère que tu vas me traiter comme un prince!

Nous venions de nous mettre à table, lorsque la porte s'ouvrit discrètement, et M. Tallard entra avec des saluts cérémonieux. Il venait de la part de madame Sidonie pour prendre mes commissions avant d'aller à son bureau. Je le remerciai; je m'excusai pour toutes les peines que je lui avais données la veille. Il me répondit avec une sorte de résignation mélancolique : — Ah! monsieur, croyez-moi, ne vous mariez jamais!

Ce pauvre petit M. Tallard était bien le plus inoffensif et le plus opprimé des hommes, et c'était pitié de le voir entre cette grosse madame Sidonie et ce grand diable de Chavinart, qui le faisaient aller, venir, virer comme un tonton. Depuis sept ans, il était employé au ministère du commerce. Avec tout son entregent, madame Sidonie n'avait encore réussi qu'à l'avancer de cinq cents francs, car il était d'une incapacité notoire, et le peu d'intelligence dont il était doué n'avait pu résister au travail abêtissant des bureaux. Par surcroît de malheur, il était tombé au milieu d'une bande de surnuméraires qu'on lui avait donnés à gouverner, et comme il était sans caractère, il devint bientôt la risée de ses écoliers. Il y en eut qui poussèrent l'effronterie jusqu'à se débarrasser sur lui de leur besogne, et, pendant qu'il travaillait ainsi sans relâche, on jouait aux cartes derrière les pupitres; d'autres lisaient les gazettes ou s'exerçaient à lancer des pains à cacheter au plafond; les moins paresseux composaient des articles pour les petits journaux.

Madame Sidonie lui avait dit un jour : — Monsieur Tallard, vous ne me présentez jamais personne. Amenez-moi donc ce que vous avez de mieux dans vos employés, les garçons, bien entendu... Ces hom-

mes mariés ne sont bons à rien. — Le dimanche suivant, l'obéissant Tallard arriva avec tous ses surnuméraires : c'était introduire l'ennemi dans la place. Ces jeunes gens se lièrent avec Chavinart, et bientôt le surnom de *Monsieur Sidonie*, que lui avait donné le peintre, circula dans tous les bureaux. Les garçons de salle se le désignaient entre eux sous ce sobriquet.

Ces dimanches de l'hôtel Beau-Séjour le tuaient; il les voyait venir avec terreur. Toute la journée, madame Sidonie le tenait à la comptabilité de la maison, et le soir, après ses dix heures d'écritures, le malheureux n'aurait pas mieux demandé que de se mettre au lit, car il était très-dormeur; mais, jusqu'à une heure ou deux, il était condamné à faire les honneurs du salon; après quoi, il fallait encore serrer l'argenterie et reviser les comptes avec mademoiselle Constance. Quand il hasardait quelques doléances, madame Sidonie le bourrait et le malmenait : — Quelle paresse! il passerait sa vie au lit! Est-ce que je dors, moi? — Avec son activité endiablée, elle ne comprenait pas que personne eût besoin de repos. — Mais, monsieur Tallard, les relations sont tout! Croyez-vous qu'on fasse son chemin au lit? Si vous dormez tant, vous n'avancerez jamais.

Avec ces espérances d'avancement, elle le bridait; le bonhomme se remettait à la tâche. Ces lendemains de fête, il arrivait au ministère tout somnolent, hébété. Quelquefois il lui échappait de dire : — Ah! ces dimanches de madame Sidonie!... Je n'y vois plus... — Et les malicieux commis, profitant du désordre de ses idées, lui triplaient la besogne. On l'écrasait sous des masses d'écritures, et dès qu'il levait la tête pour reprendre haleine, on lui disait de tous côtés : — Allons! point de paresse! sinon dimanche nous porterons plainte à madame Sidonie.

J'appris toutes ces histoires par Chavinart, qui ne manquait jamais de s'égayer aux dépens des pauvres hères, pour peu qu'on l'encourageât. J'étais très-désireux de le faire parler sur tout ce monde que j'avais rencontré la veille, et je le retins longtemps à table. La vivacité de mes questions l'étonna. — On s'apprivoise donc, beau ténébreux? me dit-il. Ah! comme tu parles. Et moi qui te croyais sourd-muet, idiot! Mais si je savais le français comme toi, je me présenterais à l'Institut. — Il se mit à me raconter toutes sortes de choses comiques sur les personnes qui fréquentaient l'hôtel Beau-Séjour, mais soit malice, soit hasard, il ne m'apprit rien de ce que je désirais savoir. La jeune gluckiste et mademoiselle Urbain furent les seules

dont il ne me dit pas un mot, et devant lui je n'osai jamais prononcer leurs noms.

Le temps s'était éclairci; nous allâmes nous promener sur les boulevards et sur les quais. — Tu as bien fait de manquer ta place, me dit-il, en me faisant entrer dans une orangerie où se pressait la foule. C'est aujourd'hui le tirage des jeunes aveugles. Quelle chance si tu allais gagner ton portrait! Sais-tu bien que tu es sur la liste comme président de la république du Chili? Elle est bonne, celle-là!

Au milieu des oisifs, nous rencontrâmes Chagny, l'homme aux chansonnettes, en tenue de bal, tout frisé, tout parfumé, muguettant autour des belles dames. Il tenait à la main un polichinelle italien qu'il venait de gagner et qu'il faisait danser gracieusement en riant aux éclats.

— Ah! l'aimable folie! lui dit Chavinart en s'emparant du polichinelle. Tiens, quel drôle de costume! On dirait un sous-préfet à la noce.

— Votre serviteur, monsieur, dit Chagny en saluant avec toute sa dignité. Vos plaisanteries sont d'une inconvenance! Assez! vous dis-je, assez! — Il reprit son joujou, nous salua de nouveau, et se retira avec son polichinelle sous le bras.

La foule s'écoulait par la grande porte. Chagny posa son chapeau dans un coin et vint offrir son bras aux dames venues sans cavalier; il les reconduisait cérémonieusement jusqu'au péristyle, tête nue comme un homme de la maison, et de la sorte il réussissait à se faire passer pour un des commissaires de la fête. — Il a la rage des honneurs, me dit Chavinart. — Et sur ce propos, il me raconta tout au long quelle grande ambition dévorait Chagny. Il paraît que ce fabuliste n'avait qu'un but dans la vie, devenir sous-préfet, n'importe où, n'importe comment, à tout prix : depuis six ans il s'épuisait en démarches ridicules auprès de ses protecteurs. Cette manie datait de loin. Il avait un ami d'enfance nommé Anatole, dont les succès le troublaient et l'aiguillonnaient depuis la sortie du collége. Anatole s'étant fait avocat, Chagny, qu'on destinait à la médecine, avait pris ses grades à l'École de droit. Munis de leur diplôme, ils étaient entrés ensemble aux Domaines. Anatole, devenu riche à la mort d'un oncle, avait donné sa démission; Chagny s'était empressé de l'imiter. Anatole avait déclaré qu'il ne se marierait pas à moins de cent mille écus; Chagny était décidé à n'épouser qu'un demi-million. Quoi que fît Anatole, quoi qu'il entreprît, Chagny s'obstinait à suivre une des-

tinée parallèle à la sienne. Mais un sort ironique le tenait toujours à grande distance de son camarade : il était toujours en retard, et quand Anatole arrivait d'emblée au conseil général, Chagny se faisait nommer à grand'peine conseiller municipal. Enfin Anatole était devenu sous-préfet le jour où il en avait eu fantaisie, et Chagny, avec toutes ses intrigues, n'était encore que maire de village. Tous les ans, il venait passer l'hiver à Paris pour postuler, et comme, dans son impatience, il cherchait des protecteurs influents partout, dans les tables d'hôte, les bals publics, les cafés à la mode, il s'était fait cruellement mystifier. Malheureusement, il était incorrigible après tous les déboires. Volé, berné, leurré de promesses, après chaque mésaventure il reprenait confiance, se tournait d'un autre côté, et se remettait au pourchas de sa sous-préfecture fantastique.

Chavinart l'avait découvert chez une femme galante qui jouait à la politique. Elle se faisait décorer à vil prix un appartement somptueux par quelques pauvres diables mourant de faim. Chavinart, qui dirigeait ces travaux à quatre francs par jour, avait eu occasion de rencontrer Chagny dans l'entourage de la belle dame. Chagny, toujours avide de relations, s'était fait présenter chez madame Sidonie. On n'avait pas eu grand'peine à le retenir à l'hôtel Beau-Séjour; on l'y avait logé, il y mangeait, il y dansait, il y chantait, il n'en sortait plus, et, pour prix de son assiduité, madame Sidonie lui avait déjà assuré la protection d'un sous-chef de bureau qu'elle avait marié dans le temps. Le sous-chef se laissait envoyer par Chagny des paniers de vin vieux. Il était rempli des meilleures intentions, mais il avait fort à faire pour se protéger lui-même, car on le soupçonnait d'envoyer des bouts d'article dans les journaux de l'opposition.

Chavinart me raconta fort longuement ces histoires burlesques, et je l'écoutais avec patience, espérant toujours que de commérage en commérage il arriverait à me parler de la jeune gluckiste et de mademoiselle Urbain; mais le peintre semblait se faire un malin plaisir de ne jamais me parler de ce qui pouvait m'intéresser. Ma curiosité était de plus en plus excitée, et quand je vis que je ne pouvais rien tirer de Chavinart, je pris le parti d'interroger directement madame Sidonie. Dans cette intention, j'allai passer la soirée chez elle, au salon bleu. Elle m'accueillit comme un vieil ami, et me présenta très-cordialement à sa société de tous les jours. Dans la semaine, elle recevait en petit comité ses intimes : Chagny, Chavinart, deux ou trois bonnes dames du voisinage et quelques vieux bourgeois mala-

difs, d'humeur sédentaire, qui ne se hasardaient pas aux grandes soirées du dimanche. Les autres locataires, les étrangers préféraient se réunir entre eux dans la salle aux journaux, dont madame Sidonie laissait la direction à son mari. M. Tallard occupait ses soirées à aligner les gazettes sur la table, à surveiller la confection des grogs, à préparer de longues allumettes de papier pour les fumeurs. Il faisait la plus triste mine au milieu d'eux, lui qui n'avait jamais pu s'aguerrir à l'odeur du tabac : il éternuait, il toussait, et ses petits yeux bridés clignotaient et pleuraient. Tant qu'il y avait un Américain aux journaux, il était condamné à rester dans cette tabagie, après quoi on lui donnait licence d'aller se mettre au lit.

C'était une demoiselle Constance qui nous faisait les honneurs du petit salon bleu. J'appris de Chavinart qu'elle était la cousine de madame Sidonie, et qu'elle avait la surintendance de la maison. On paraissait l'entourer d'un grand respect. Cette demoiselle Constance était une personne aigrelette et pincée, à grande ostentation de sentiments, de principes, de rigorisme; elle s'effrayait du moindre mot pour rire, et je l'ai vue pleurer parce que ses canaris étaient malades.

— Elle n'est pas brillante, me dit madame Sidonie, mais c'est une fille sûre. Elle a de grandes vertus d'intérieur.

— Au diable ses vertus cachées! répondit Chavinart. Je ne m'y fie guère. J'aimerais mieux quelques bons vices francs et découverts. Elle ne me revient pas, votre amie; avec son rire jaune et ses gestes d'araignée, cette pécore m'agace. Comment avez-vous pu vous coiffer d'une pareille engeance?

Madame Sidonie se fâcha sérieusement et imposa silence au peintre. Chavinart était l'enfant gâté de la maison; on lui passait toutes ses fantaisies burlesques; il lui était permis de berner et de narguer les plus riches locataires, le gros Américain lui-même, mais il lui était défendu de toucher à mademoiselle Constance. — Allons! n'en parlons plus, de cette petite crevette, maugréa-t-il en s'en allant; mais, vrai, elle ne me revient pas!

— Et moi, je la trouve très-distinguée, dit Chagny, qui ne négligeait aucune occasion de faire sa cour à madame Sidonie.

En tête à tête, il avait grand'peur de Chavinart; mais devant témoins et se sentant appuyé, il reprenait courage et se roidissait de toutes ses forces, à la manière d'un homme sérieux, bien posé dans le monde politique.

A diverses reprises, j'essayai de prendre à part madame Sidonie

pour la questionner, mais toujours une invincible timidité me retint dès les premiers mots, et comme elle était très-affairée, qu'elle ne restait jamais en place, je finis par me persuader qu'elle ne m'avait pas donné une seule fois l'occasion de l'entretenir dans l'intimité, et que le moment n'était pas opportun pour causer avec elle.

J'allai finir ma soirée au salon des fumeurs, et j'essayai de faire parler M. Tallard. Il me regarda d'un air ahuri; il était confondu. Jamais de la vie il n'avait eu à soutenir une conversation suivie avec ses Américains. Madame Sidonie l'avait dressé à ne s'occuper que des grogs et des gazettes. En dehors de cette spécialité, il ne savait rien, mais absolument rien, des affaires de sa maison. Toutes ces dames qu'il recevait si gracieusement le dimanche lui étaient parfaitement inconnues; à peine se rappelait-il leur nom. Mes questions le troublèrent grandement. — Voulez-vous que j'aille appeler madame Sidonie? me dit-il dans son embarras. — Je le retins à grand'peine. — Que buvez-vous le soir? me dit-il alors. Les prenez-vous au kirsch ou au genièvre? — Il s'obstinait à me passer des journaux anglais; il avait déjà oublié toutes mes questions, et n'avait plus d'autre souci que de préserver son habit noir en tirant les gazettes au milieu des verres et des fioles.

— Mais regarde-le donc! me dit Chavinart, qui était venu me relancer à la tabagie. Quel parfait comptable! Je m'attends toujours à lui voir passer des manches de lustrine. — Il s'amusait beaucoup des mille précautions du bonhomme et de cette façon d'avancer et de poser les bras sur la table, si soigneuse et si timorée. — Oh! non, il ne se tachera pas, non, jamais. Vois-le donc! il navigue comme un chat.

Je passai toute la semaine dans la plus grande incertitude. Tous les jours je formais des projets de départ que je renvoyais au lendemain. Au fond, je n'étais plus décidé à me remettre en voyage. Je me sentais retenu à l'hôtel Beau-Séjour par un intérêt secret, inexplicable. Je ne cessais de penser à la jeune orpheline et à mademoiselle Urbain; je désirais vivement les revoir, mais je n'osais m'avouer ce changement subit qui s'était fait dans ma vie, et je me donnais mille prétextes d'affaires à régler pour prolonger quelque temps encore mon séjour à Paris.

La curiosité la plus vive me harcelait, et j'allais tous les soirs au salon bleu pour entendre parler de mes deux amies inconnues; mais jamais je n'osais prononcer leur nom. J'espérais toujours que les

hasards de la conversation me serviraient à souhait, et je me résignais à écouter les histoires interminables de madame Sidonie; j'écoutais les vieux bourgeois; j'écoutais les bonnes dames : peines perdues. Ils oubliaient tous de me parler de la seule chose qui m'intéressât. Je m'efforçais de causer avec la désagréable demoiselle Constance. Je demandais à Chagny des nouvelles de sa nomination. Mademoiselle Constance ne finit-elle pas par s'imaginer que je lui faisais la cour! Elle s'effaroucha grandement de mes politesses, et cria au scandale. Quant à Chagny, il ne put rien m'apprendre. Depuis six mois, il fréquentait la maison soir et matin, il parlait avec tout le monde, et il n'était pas mieux informé que moi. Il était de ces gens qui regardent tout et ne saisissent rien. Avec sa personne toujours frétillante, ses airs de fureteur, ses yeux curieux, indiscrets, il ne voyait rien. Toujours préoccupé de lui-même, il ne comprit qu'une chose : l'intérêt que je prenais à ses ambitions. Je le pris par tous les bouts, il ne sut jamais que me parler de sa sous-préfecture. La veille, madame Sidonie l'avait présenté à un député de l'opposition fort bien en cour, et dont toutes les demandes étaient accueillies au ministère. Chagny, désireux de plaire à son nouveau protecteur, s'en allait partout médisant des ministres : il me raconta sur eux mille horreurs; le meilleur d'entre eux n'était pas bon à jeter aux chiens. Le scrupuleux M. Tallard tremblait de tous ses membres en entendant de tels discours.

Il fallut bien revenir à Chavinart. Lui seul me paraissait vraiment au courant des choses de la maison; mais il prenait plaisir à ne me parler qu'à mots couverts ou par échappées de ce qui m'intéressait si vivement; il m'en disait juste assez pour allécher ma curiosité; puis tout aussitôt il s'amusait à me dépister par des calembredaines, et tout cela sans qu'on pût jamais se fâcher contre lui, avec des témoignages d'amitié vraie, sincère, sérieuse même par moments. Ce mélange de turlupinades et de cordialités ne m'irritait plus comme par le passé; j'avais fini par m'habituer à ses boutades, à ses drôleries de Parisien, à toutes les allures de sa bonne et franche camaraderie, si bien que nous passions ensemble presque toutes nos journées.

Chagny était très-scandalisé de me voir de telles relations, et souvent il me prenait à part pour me dire avec une indignation comique : — Comment pouvez-vous fréquenter un pareil vaurien? Au lycée, il était toujours le dernier dans ses classes.

V

— Il est certain que Chavinart était sorti du collége avec un très-léger bagage d'hellénisme et de latinité, car il avait passé ses huit années scolaires à charbonner les murs et à sculpter les tables; mais comme peintre il n'était pas sans un certain talent; il savait à fond son métier. Madame Sidonie lui devait d'avoir figuré entre deux princesses à l'exposition du Louvre, et dans ses plus beaux atours, avec une taille fine, un teint clair et des cheveux abondants, sans rides, comme à vingt ans. Ce tableau était exposé à la place d'honneur dans le grand salon des dimanches. C'était peint avec cette mollesse sentimentale et cette fadeur de touche qui plaisent tant aux femmes du monde. Chavinart n'aurait eu qu'à persister dans ce système de peinture mensongère pour devenir un portraitiste à la mode; mais l'inconstance de ses goûts et le décousu de sa vie le rejetaient toujours loin des succès. Il s'essayait sans cesse à changer de manière, non par loyale inquiétude d'artiste, mais par manie d'imitation, par flânerie, et, pour ainsi dire, par une sorte de curiosité mêlée de paresse. Des peintres en renom l'avaient souvent employé sous leurs ordres à cause de sa grande dextérité, et d'habitude il peignait les tableaux du célèbre *esquisseur* Gastinière. Ce grand théoricien disait dédaigneusement de lui : — Ce Chavinart est un bon ouvrier peintre. Pas d'idéal, main souple.

— A quoi Chavinart répondait : — Ce Gastinière est un rêvasseur, un mangeur de livres. Qu'on l'envoie en Sorbonne! Je le mets au défi de peindre une chaise, une cruche, n'importe quoi, un radis! Du reste, plein d'idées, bon à rien.

— Et tous les deux avaient grandement raison.

Le dimanche, je descendis au salon dès huit heures, avec un grand empressement, et je vis arriver tout le personnel du premier jour; en outre, un grand nombre de nouveaux invités, fort célèbres, me dit-on, et parmi lesquels on me signala le profond théoricien Gastinière, — Gastinière, ce fameux peintre dont Chavinart coloriait les esquisses.

Gastinière discourait avec solennité au milieu des groupes. M. Sidonie le suivait révérencieusement, et le présentait comme un grand homme à tous les étrangers. A chaque instant madame Sidonie rappelait son mari pour introduire les arrivants; il accrochait les

chapeaux, les manteaux, les châles, puis revenait poliment sur les pas de Gastinière. Avec ses gestes arrondis, obséquieux, sa tenue officielle, sa figure effacée, sa complaisance banale, ce pauvre Tallard avait tout à fait l'air d'un maître de cérémonies engagé à la soirée. — Ne dirait-on pas qu'elle a pris un mari de louage? me disait Chavinart.

C'était du reste le seul mari qu'on rencontrât dans l'assistance. Toutes ces dames avaient leurs filles pour cavaliers. J'ignore si elles étaient veuves, non mariées ou démariées, mais il est certain qu'elles avaient toutes le même air, une allure leste et dégagée, familière, qui trahissait des femmes habituées à marcher seules dans la vie, sans contrainte ni dépendance, sans relever de quoi que ce fût. Elles étaient venues des quatre coins de Paris, et je ne crois pas qu'elles se fussent jamais rencontrées ailleurs. Les groupes se forment en vertu de certaines lois d'attraction sociale : des affinités secrètes rapprochent toutes les déclassées; il se crée entre elles une sorte de franc-maçonnerie instinctive. Ces personnes, qui ne se connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, et qui d'instinct se détestaient et se jalousaient à l'extrême, n'en étaient pas moins très-empressées à se réunir, à se retrouver dans ce salon; c'était leur milieu, comme on dit aujourd'hui. Elles avaient là leur terrain commun, leur théâtre.

Pendant près d'une heure, on laissa discourir l'ennuyeux Gastinière, au grand dépit des mères désireuses de produire leurs filles. On les voyait tournoyer autour du piano avec des gestes maussades, ouvrant et fermant les partitions, les feuilletant à grand bruit; leurs mains impatientes se posaient, en passant, sur les touches, et hasardaient furtivement quelques gammes. Je fis plusieurs fois le tour des salles en cherchant des yeux la jeune gluckiste aux parures noires; Chavinart me dit qu'elle avait eu l'esprit de ne pas revenir, et qu'on ne la reverrait plus. Mademoiselle Urbain était avec sa mère tout au fond du salon, délaissée de tous, oubliée, dédaignée. Tous ces cavaliers, jeunes ou vieux, qui s'empressaient galamment autour des belles dames, tournaient brusquement le dos en arrivant de son côté. J'allai m'asseoir auprès d'elle. Je lui étais inconnu, et pendant longtemps j'hésitai à lui parler; mais les demoiselles s'étant enfin emparées du piano, la tempête musicale éclata, et j'entendis madame Urbain qui gourmandait sa fille de sa voix impérieuse et sèche, et lui recommandait d'avoir à se tenir prête pour son grand caprice. Alors toute ma timidité tomba. Mademoiselle Urbain regardait sa

mère avec une telle expression de chagrin, de découragement, que je me sentis remué et provoqué, comme si ce regard suppliant se fût adressé à moi. Je ne sais trop ce que je dis à la mère, mais je réussis en quelques mots à détourner son attention de la musique; la conversation s'engagea entre nous deux, vive et familière; elle se prolongea dans les meilleurs termes, et, soit oubli ou distraction, soit qu'elle eût compris ma pensée, ma voisine laissa sa fille en paix, et ne songea plus à la pousser au piano, si bien que mademoiselle Urbain se trouva délivrée pour toute la soirée de ces exigences tyranniques qui l'exposaient à de si grandes humiliations.

Mademoiselle Urbain gardait le silence : elle n'osait m'exprimer toute sa reconnaissance, mais je la devinais; j'étais heureux de cette joie intérieure dont elle était remplie. Jamais je n'oublierai le sourire naïf qui vint éclairer tout à coup ses yeux attristés.

Je renvoyai mon départ au mois suivant, et pendant ces trois semaines je pris l'habitude de revenir tous les dimanches aux soirées de l'hôtel Beau-Séjour. Le salon de madame Sidonie était alors dans tout son lustre; on y discutait fort, on y faisait de très-mauvaise musique; mais c'était plein, animé, bruyant, et madame Sidonie n'en demandait pas davantage. Elle allait et venait, prévenante, empressée, heureuse, affable à tous, aux nouveaux venus comme aux anciens amis, montrant à tous bon visage; quelle que fût la discussion engagée, elle était toujours de l'avis de celui qui lui parlait, et elle savait toujours trouver fort à propos un mot agréable pour flatter l'amour-propre de chacun. Tous les dimanches, le nombre des invités s'accroissait. Elle les prenait de toutes mains, elle mettait tous ses soins à amuser ses pensionnaires, et Chavinart, qui connaissait tout Paris, se chargeait de lui raccoler des gens de talent pour l'ornement de ses salons.

A chaque soirée, on produisait de nouvelles célébrités parfaitement inconnues : des journalistes anonymes qui se disaient la terreur des ministres, des architectes qui parlaient cosmogonie, des compositeurs de musique qu'on appelait des philosophes, et des peintres à systèmes qui ne faisaient œuvre de leurs dix doigts. C'était un défilé perpétuel d'hommes à projets, de monteurs d'entreprises gigantesques en quête d'actionnaires, de dramaturges inédits qui racontaient avec feu des idées de pièces; puis des magnétiseurs, des alchimistes, des médecins, qui ne s'occupaient que de politique, bref des songe-creux à la douzaine, des mystificateurs de toute sorte, et jusqu'à des inventeurs

de religions. Je ne sais d'où Chavinart les tirait; il les tutoyait tous, et tous se laissaient présenter par lui comme de beaux génies méconnus, étouffés par l'envie. — Oh! celui-là est très-fort, disait-il invariablement. C'est un penseur. — Et quels critiques impitoyables! Quels négateurs de toute renommée! En dehors d'eux, rien n'existait.

Tous ces gens célèbres faisaient un bruit d'enfer. Quand ils se mettaient à pérorer, pour dominer ce brouhaha, il n'y avait d'autre ressource que de pousser les demoiselles au piano; mais une fois lancées, ces endiablées musiciennes ne pouvaient plus s'arrêter, et l'on arrivait à regretter les terribles discuteurs, en songeant que la voix humaine finit par se lasser, après tout. Rien n'était facile comme de se créer une solitude au milieu d'un si grand tumulte. La brillante madame Urbain, qui jamais ne tenait en place, s'insinuait vivement dans la cohue, et se prenait de discussion avec les gens célèbres; elle y allait de tout cœur, comme une corneille qui abat des noix. Elle babillait, babillait avec une étourderie folle, et des choses qu'elle savait le moins, sans grand dommage vraiment pour sa réputation de femme lettrée, car ces péroreurs, qui tous se piquaient de génie, avaient l'habitude de n'écouter que leur propre parole. Ils savaient prêter l'oreille aux beaux compliments; mais dès que le doux murmure des éloges venait à cesser, ils n'entendaient plus rien, et, comme de vrais sourds, ils se remettaient à discourir sans s'inquiéter du voisin.

Brigitte et moi, nous restions dans notre coin, oubliés de tous, inaperçus, heureux de cette intimité douce que nous trouvions au milieu du bruit et de la confusion. Les demoiselles couraient au piano, les gens d'importance discutaient; personne ne s'occupait de nous, et rien ne venait troubler nos longues causeries ou nos longs silences. Quand madame Urbain passait de notre côté, elle nous envoyait un petit salut amical. Lorsqu'elle revenait s'asseoir auprès de nous, ce n'était jamais que pour quelques minutes. Du piano, des grands morceaux, des caprices, plus un mot; elle semblait tout à fait résignée à ne plus persécuter sa fille, et je lui en savais un gré infini. Je me rappelle que je pris un jour sa défense contre Chavinart, qui la détestait cordialement et ne s'en cachait pas.

Du reste, ce fut la seule fois qu'on me parla d'elle pendant ces trois semaines, et j'étais convaincu que personne ne se doutait de mon amitié pour Brigitte. Quelle fut donc ma surprise lorsqu'en arrivant au petit salon bleu, dans les derniers jours du mois, un samedi, je

fus abordé par madame Sidonie, qui me dit rondement, avec son entrain jovial : — Et vos amours, Péraldi? A quand la noce? Oh! ne vous troublez pas ainsi. Brigitte vous plaît; elle et moi, nous nous aimons beaucoup, et elle fera tout ce que je voudrai. Dites un mot, et dans huit jours je vous marie. Je réponds du succès, fiez-vous à moi; j'ai la main heureuse. — Elle en a marié bien d'autres, et de plus sauvages que toi, me dit Chavinart. Et tous à la suite vinrent me faire leurs compliments, les vieux célibataires, mademoiselle Constance, Chagny, les bonnes dames du quartier, et jusqu'au milord de la chambre rouge.

Mademoiselle Urbain m'inspirait une grande sympathie; tout m'intéressait en elle, ce que je connaissais de sa vie et ce que je devinais de ses chagrins secrets, sa bienséance au milieu de ce monde équivoque, à côté d'une mère si frivole, sa sincérité, ses vertus silencieuses, sa douce humilité. Mais quel nom donner à cette amitié discrète que je lui gardais et dont on venait troubler si brusquement l'intimité? Était-ce de l'amour? Je l'ignorais moi-même, et je n'osais m'interroger, de peur d'altérer un sentiment si pur et si fraternel. J'étais avec elle comme avec une sœur; elle me traitait comme son camarade, avec une simplicité, une liberté charmantes; mais nous n'avions formé aucun projet, nous n'étions liés en rien, et voilà que tout à coup, sans que Brigitte elle-même en fût informée, sans me donner le temps de me reconnaître, inopinément, étourdiment, on disposait d'elle, on préjugeait de ses volontés, on engageait sa destinée ! Cette intervention banale, cette manière de précipiter les choses et d'enlever les gens en deux tours de main, tous ces propos curieux, ces empressements, ce zèle indiscret, me blessèrent vivement, et je me retirai très-irrité.

Je me promenai jusqu'au jour sur le boulevard en pensant à Brigitte, et ma grande colère se calma peu à peu. Je me dis qu'après tout j'avais pu par mes assiduités donner prétexte à tous leurs commérages; je sentis que ce serait une indignité de compromettre aux yeux des sots une jeune fille honnête et sans fortune, et je résolus de rompre le jour même ces relations, qui m'étaient si douces. Au point où en étaient les choses, il était encore temps : Brigitte n'était en rien engagée; dans les sentiments affectueux qu'elle me témoignait, je ne voyais rien au delà d'une confiance aimable, et j'étais convaincu que je serais seul à souffrir de cette rupture.

VI

Pendant six semaines, je m'abstins de paraître au salon. Un dimanche de la fin de décembre, — à sept heures du soir, — Chavinart, que je n'avais pas vu depuis très-longtemps, monta tout effaré chez moi, et me cria en entrant : — Eh bien ! que t'avais-je dit? Me suis-je trompé sur cette harpie de Constance? Ne t'ai-je pas répété mille fois : Méfie-toi de cette vipère? Oh ! c'est une ignominie. — Et, se laissant aller à sa colère, il me raconta, la bouche pleine de jurons et d'injures contre tout le monde, ce qui se passait à l'hôtel Beau-Séjour. J'appris que madame Sidonie se trouvait depuis longtemps dans les plus grands embarras d'argent. Elle avait acheté son fonds pour un morceau de pain, mais à la condition de liquider tout un passé de mauvaises affaires, et le plus clair des bénéfices tombait dans les mains des anciens créanciers. Que de misères cachées sous cette grande prospérité apparente de la maison Tallard ! Que de soucis et d'inquiétudes ! Parfois, quelle détresse ! Entourée d'une riche clientèle, enviée de tous, avec tous les dehors d'une vie heureuse, opulente, madame Sidonie se trouvait souvent réduite aux dernières extrémités pour suffire aux mille nécessités du jour. Que de fois, une heure avant de se mettre à table, il avait fallu courir au mont-de-piété ! On arrivait à payer des termes de mille écus, et le jour même on battait tout Paris, on se jetait dans mille expédients pour des misères. Au plus fort de ces crises, mademoiselle Constance, qu'on avait ramassée toute nue dans la rue, s'était trouvé tout à coup avoir dix mille francs à offrir à madame Sidonie. D'où sortaient ces dix mille francs? d'économies ou de petits profits secrets? On ne s'en informa guère : on les reçut avec reconnaissance; on lui donna de bonnes garanties; on l'intéressa pour un tiers dans les affaires de la maison. Le prêt fut fait pour cinq ans, renouvelable de gré à gré. On en était à l'échéance, à la date fatale; de là cette grande, cette toute-puissante influence dont j'avais trouvé mademoiselle Constance investie à l'hôtel Beau-Séjour.

Le premier étage de la vaste maison occupée par madame Sidonie était loué pour quinze ans à un marchand de cristaux fort en vogue, qui venait de tomber en faillite à la suite d'un procès scandaleux. C'était une grande tentation pour madame Sidonie de prendre ce bail, et depuis un mois elle était en conférence secrète avec le marchand de

cristaux. Sans mademoiselle Constance, elle n'aurait pas hésité un seul instant; mais son associée répugnait à s'engager dans de trop grandes affaires; elle soulevait mille objections, mille difficultés, et, sans s'opposer formellement, elle gagnait du temps, elle traînait les choses en longueur. — Eh bien! devine l'infamie, me dit Chavinart, tous ces retards et tous ces beaux conseils de prudence cachaient un piége. Croirais-tu que c'est Constance qui a fait sous-louer sous main le premier étage pour elle-même? Hier encore elle nous bernait de ses amitiés, et depuis huit jours tout était signé en grand mystère, et ce matin même elle a refusé de renouveler; il a fallu, sous menace de saisie, lui payer ses dix mille francs. Et Dieu sait à quel prix! et c'est un hôtel qu'elle installe au premier! Eh bien! tout cela n'est rien encore. Penser qu'elle a eu la méchanceté de choisir un dimanche pour inaugurer ses salons! Elle lui a volé jusqu'à son jour, elle lui a volé ses amis. J'ai vu moi-même les lettres d'invitation; c'est comme dans ces journaux où l'on se vole les listes d'abonnés. Et personne n'y manquera, je le jure. J'ai questionné les locataires, et tous, jusqu'à cet affreux mylord de la chambre rouge, m'ont répondu qu'ils iraient chez Constance, qu'ils étaient bien libres de leurs soirées. Constance leur a promis des chanteurs étrangers. Quant à ces pécores que notre pauvre Sidonie a toujours si bien accueillies, je mettrais ma main au feu qu'elles passeront toutes à l'ennemi; oui, toutes, les unes par caprice ou méchanceté, les autres par peur, pour ne pas se mettre à dos une personne comme Constance. La curiosité, l'attrait de l'inconnu, le fruit nouveau, le plaisir de l'ingratitude, que sais-je? Oh! les femmes! quelle race! Crois-tu que ce soit le moment d'abandonner madame Sidonie dans une pareille débâcle? Au moins puis-je compter sur toi? Viendras-tu ce soir?

Chavinart m'entraîna au salon. Il était déjà huit heures. Madame Sidonie n'avait autour d'elle que ses vieux célibataires et les bonnes dames du quartier, qui lui adressaient leurs compliments de condoléance : elle s'efforçait de leur répondre avec insouciance; mais tous ses mouvements démentaient ses paroles. Agitée, oppressée, les yeux fixés sur la pendule, elle prêtait avidement l'oreille à tous les bruits de la fête rivale, qui montaient jusqu'à nous. Dans la cour, les voitures roulaient bruyamment, les chevaux piaffaient; au premier, le bal venait de commencer; un brillant orchestre nous envoyait par bouffées ses fanfares ironiques.

Monsieur Sidonie errait comme une ombre dans le vaste salon dé-

sert, à pas furtifs, sans bruit, le regard vague, doucement ahuri comme toujours, placide et souriant de son sourire incertain. — Oh! celui-là ne se fait pas de mauvais sang, me dit Chavinart tout en colère. Ce qu'il voit de plus clair dans tout ceci, c'est qu'il pourra se coucher avant minuit.

Huit heures un quart sonnèrent, huit heures et demie, huit heures trois quarts; personne n'arrivait, personne, pas même Chagny! Madame Sidonie était dans les transes. Au coup de neuf heures, elle n'y tint plus. — Allons, monsieur Tallard, dit-elle avec emportement, courez donc voir ce qu'elles font là-bas; prenez votre chapeau, et allez fumer un cigare sur la porte.

— Mais je ne fume jamais, dit le mari.

— Faites semblant, imbécile! Leste! prenez du feu, descendez; promenez-vous sur le trottoir, dans les escaliers, montez et descendez. Vite! soyez attentif à tout, et dans dix minutes remontez nous dire ce qui se passe. Si vous rencontrez quelqu'une de nos amies en chemin, offrez-leur votre bras: cette Constance est de force à les arrêter dans l'escalier pour les pousser chez elle, bon gré, mal gré.

A son retour, M. Tallard nous dit les noms de toutes les dames qu'il avait rencontrées montant chez mademoiselle Constance. — Et vous ne les avez pas amenées ici! Oh! quel sot!

— Mais puisqu'elles ne venaient pas ici? dit le bonhomme.

— Oh! le sot! il n'est bon à rien!

Dans son impatience, elle descendit elle-même jusqu'à l'entresol, puis dans la rue, sans savoir ce qu'elle allait faire. Nu-tête, les épaules découvertes, insensible au froid, elle se promenait comme une folle sur le trottoir. Chavinart, qui l'avait suivie, finit par lui faire comprendre qu'il était par trop ridicule de se poster dans la rue pour enlever les gens au passage. Ils rentrèrent ensemble.

Elle remontait lentement l'escalier, lorsqu'elle entendit derrière elle un pas qui lui était bien connu. Elle se retourna vivement, et reconnut madame Urbain, qui avait déjà la main à la sonnette du premier. — Ah! ma bonne Julie, vous m'êtes fidèle, vous, lui dit madame Sidonie en descendant quelques marches pour lui offrir la main.

— J'allais chez vous, dit madame Urbain.

— Oh! je n'en doute pas, riposta madame Sidonie; je connais votre cœur, je suis sûre de vous. — Mais elle ne put s'empêcher d'ajouter : — Oh! quelle brillante robe de bal! Vous êtes déli-

cieuse. C'est bien aimable à vous de vous faire si belle pour une pauvre solitaire.

Madame Urbain était venue seule. — Ma fille est malade, dit-elle avec un certain embarras; voilà pourquoi je suis arrivée si tard.

Madame Sidonie la regarda fixement dans le blanc des yeux. Elle devina ce qui se passait à la maison. Sans doute Brigitte avait refusé d'accompagner sa mère chez mademoiselle Constance. — Oh! elle est trop loyale pour entrer dans toutes ces ruses et ces perfidies, me dit à demi-voix madame Sidonie.— Puis, reprenant les mains de son amie avec toutes sortes de cajoleries, elle se mit à parler chiffons, musique, de l'air le plus innocent du monde.

Vers dix heures, nous vîmes arriver quatre mères suivies de leurs filles. Celles-là, c'étaient les prudentes, les avisées, qui voulaient ménager les deux partis contraires; leur toilette de bal indiquait qu'elles avaient passé la soirée chez Constance. Madame Sidonie leur montra à toutes bon visage, mais elle ne se faisait pas illusion; elle se sentait bien abandonnée, et de ses plus fidèles. Quand nous fûmes seuls, elle éclata en sanglots : — Oh! cette Constance! cette Constance! moi qui l'aimais tant! Pour elle, je me serais ôté le pain de la bouche!

— Elle pleurait comme une désespérée. — Allons, du courage! lui dit Chavinart. Les amis sont là pour sauver la baraque. Fiez-vous à moi, j'ai mes projets. Vous voilà aux cent coups, mais c'est le moment de rire! Voyez donc quelle grimace fait ce laideron de Constance.

Il nous montra une bouffonnerie qu'il venait de composer; il avait dessiné de mémoire mademoiselle Constance et deux de ses plus vieilles amies. A demi nues, en costume de nymphes d'Opéra, elles dansaient des sarabandes au milieu d'une cohue d'Anglais grotesques qu'elles enlevaient passionnément et se passaient de main en main; c'était si brutalement gai et si vrai que madame Sidonie ne put s'empêcher de rire aux éclats.

— Vous en verrez bien d'autres, nous dit Chavinart, et toutes les déserteuses y passeront. Ceci n'est que le commencement; j'ai dix séries en tête. Je veux battre monnaie avec ces péronnelles. Ah! j'ai la réputation d'un fainéant! Eh bien! l'on verra ce que peuvent les paresseux quand ils s'y mettent! Que vous faut-il? De l'argent... La belle affaire! De l'argent? Mais j'en ferai suer aux pavés, s'il le faut. Je me sens un courage d'enfer, j'accepterai des travaux de tout côté,

j'en mendierai; j'irai chez les ministres; je peindrai le roi, les députés, la garde nationale! Je me suis brouillé avec ce vieux pédant de Gastinière, parce qu'il ne veût pas qu'on se moque de lui : eh bien! dès demain j'irai lui demander de l'ouvrage, et, sans rire, je lui déclarerai qu'il est un grand homme, le vrai peintre moderne, l'unique. Sur ce, bonsoir, dormez en paix; moi, je vais faire des bois pour le *Musée des Grimaces*.

(La suite à la prochaine livraison.)

DE L'AMOUR CONJUGAL

DANS LE DRAME[1]

PAR M. SAINT-MARC GIRARDIN.

X

LE DEVOIR ET L'AMOUR.

LE GRAND CYRUS. — LA PRINCESSE DE CLÈVES. — LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

Le théâtre et le roman ont dans chaque siècle leurs lieux communs, et il faut estimer le siècle qui prend les siens dans les bons et grands sentiments de l'humanité. Ce goût témoigne de l'honnêteté morale d'un siècle. Il ne prouve pas que sa conduite soit irréprochable; il prouve qu'il aime la vertu, même quand il ne la pratique pas. La situation de Pauline, c'est-à-dire d'une femme qui a aimé un homme digne de sa tendresse, qui l'a cru mort, qui en a épousé un autre, et qui bientôt voit revenir celui qu'elle a aimé, cette situation devint, au dix-septième siècle, le sujet de toutes les controverses galantes et de tous les récits romanesques. Que doit faire une femme dans cette situation? ou même, laissant de côté l'aventure particulière de Pauline, que doit faire la femme qui sent qu'elle va aimer ou qu'elle aime un autre homme que son mari, si cette femme veut rester fidèle et honnête? Doit-elle avouer à son mari les sentiments qu'elle a? Y est-elle obligée de conscience? Ne trouve-t-elle pas dans cet aveu une force nouvelle, parce que la confession fortifie ceux qu'elle humilie, en confirmant les scrupules de la conscience? Autre question encore. Plus tard, la femme devient libre par la mort de son mari :

1. Voir les 28e, 29e, 30e, 31e, 32e, 33e, 34e, 35e et 36e livraisons.

peut-elle, sans scrupule, épouser celui qu'elle a aimé et qu'elle aime encore?

Voilà les questions qui se traitaient sans cesse au dix-septième siècle, et qui tiennent, comme on le voit, à l'étude que nous faisons de la trilogie du mari, de la femme et de l'amant.

J'ai déjà montré[1] l'imitation que mademoiselle de Scudéry, dans les adieux d'Aglatidas et d'Amestris, avait faite des adieux de Pauline et de Sévère. Dans le troisième volume de son roman, elle a repris ce sujet qu'aimait le public, et elle y a transporté toute l'histoire de Pauline, de Sévère et de Polyeucte.

Alcionide aimait le prince Thrasybule, et elle en était éperdument aimée; mais ce prince ayant été forcé de quitter Milet, on annonça bientôt sa mort, et, deux ans après, Alcionide se décida, d'après l'ordre de son père, à épouser le prince Tisandre, l'ami intime de Thrasybule. Celui-ci n'était pas mort, et, quelque temps après le mariage d'Alcionide, il revient à Milet, comme Sévère revient à Mitylène. Tisandre, qui ne sait pas qu'Alcionide a aimé Thrasybule, lui demande de le recevoir, et celle-ci alors lui apprend qu'elle a connu Thrasybule. » Cependant il la conjura de vouloir souffrir sa vue, comme celle de l'homme du monde qu'il aimait le plus. — Ce que vous désirez, lui dit-elle, me semble un peu dangereux à vous accorder. Ce n'est pas que je me ne fie bien à moi-même; mais je ne me fie pas à vous. Tisandre lui protesta alors qu'il n'aurait jamais de jalousie[2]. »

Vaincue par les instances de son mari, Alcionide consent à recevoir son amant; mais, en femme honnête, en digne imitatrice de Pauline, elle prend des précautions contre elle-même : elle ordonne à une de ses confidentes de déchirer et de jeter à la mer (ils sont sur un vaisseau) les lettres qu'elle a gardées de Thrasybule. Elle les gardait d'un mort, elle ne veut plus les garder d'un vivant qu'elle a aimé, qu'elle va revoir et dont elle veut oublier l'amour. Pendant qu'elle parle, Thrasybule, qui était dans la chambre voisine, entend cet entretien et apprend qu'il était aimé d'Alcionide. « Désespéré, dit Thrasybule, de savoir que je n'étais pas haï et que pourtant je serais toujours malheureux, je souffris plus que je n'avais encore souffert. Cependant Tisandre, qui m'aimait véritablement, me vint chercher

1. Dans la livraison précédente de ce recueil.
2. *Le Grand Cyrus*, t. III, p. 1198.

et me mena dans la chambre d'Alcionide, me priant et me conjurant toujours de faire effort pour me contenter de son amitié. J'y fus donc, et j'entendis, en y entrant, qu'elle dit tout haut à la même fille, qu'elle ne manquât pas de faire ce qu'elle lui avait ordonné. Ce discours fit que je changeai de couleur et que je regardai si attentivement Alcionide qu'elle en baissa les yeux. Je ne vous dirai point, Seigneur, quelle fut cette conversation, car je ne pense pas que jamais trois personnes se soient tant aimées et tant ennuyées ensemble que nous fîmes ce jour-là. Tisandre aimait passionnément Alcionide et m'aimait aussi beaucoup; mais, parce que j'aimais ce qu'il aimait, je voyais bien que, soit par la compassion qu'il avait de moi ou par quelque autre sentiment qui s'y mêlait, il ne se divertissait guère en ma compagnie. Alcionide aimait sans doute Tisandre et ne me haïssait point; mais, parce que ma passion ne pouvait plus lui paraître innocente, et que, de plus, Tisandre ne l'ignorait pas, elle en avait l'esprit très-inquiet. Pour moi, j'avais eu autant d'amitié pour Tisandre que j'étais capable d'en avoir, et j'avais plus d'amour pour Alcionide que personne n'en a jamais eu pour qui que ce soit. Mais, parce que mon ami était possesseur d'un trésor si rare; qu'outre cela il savait que j'étais amoureux d'Alcionide, et que je savais aussi qu'Alcionide était résolue de m'oublier absolument, je ne pouvais presque ni commencer de parler, ni répondre, et je sortis enfin de cette chambre avec quelque espèce de consolation, quoique ce ne soit pas l'ordinaire de quitter ce que l'on aime sans beaucoup de douleur[1]. »

Cette scène touche à toutes les complications que comporte la trilogie du mari, de la femme et de l'amant. Comme Pauline, Alcionide a aimé Thrasybule avant d'épouser Tisandre; comme la princesse de Clèves, elle avoue à son mari les sentiments qu'elle a pour Thrasybule; comme M. de Volmar enfin, Tisandre veut que sa femme revoie son ancien amant. Il essaye, comme M. de Volmar, d'établir je ne sais quelle association mystique entre le mari, la femme et l'amant; association qui serait impossible, même quand le mysticisme y serait imposé à tout le monde, plus impossible encore quand il ne l'est qu'à une personne sur trois. Cette association, qui a été le rêve de quelques jurisconsultes des cours d'amour et des philosophes de l'école de M. de Volmar, n'a pas mieux réussi aux uns qu'aux autres;

1. *Le Grand Cyrus*, t. III, p. 1203 et 1204.

elle a toujours été une impossibilité ou un scandale. Quel amant voudra se contenter d'assister au bonheur du mari? Thrasybule le promet à Alcionide; mais l'entretien même dans lequel il prend cet engagement témoigne qu'il ne pourra pas le tenir. Alcionide ne s'y trompe pas. Dans cet entretien, Thrasybule, avec l'indiscrétion qui est propre à l'amour et qui fait qu'un amant ne peut rien cacher de ce qu'il sent à celle qu'il aime, Thrasybule avoue à Alcionide qu'il l'a entendue quand elle parlait à sa confidente. « Après qu'Alcionide se fut un peu remise : — Seigneur, dit-elle avec beaucoup de douleur dans les yeux, la curiosité que vous avez eue de deviner mes sentiments vous coûtera un peu cher, si vous m'aimez; car enfin, je vous le déclare, je ne saurais plus souffrir votre vue après ce que vous savez de moi. Peut-être, si vous eussiez ignoré ce que j'ai dans le cœur pour vous, eussé-je accordé au prince Tisandre la liberté de vous voir comme son ami, ainsi qu'il me le demandait; mais, après ce que vous venez de me dire, il m'est absolument impossible. Je ne vous pourrais plus voir sans rougir, et, dans les termes où est mon âme, je vous haïrais peut-être par la seule crainte de vous trop aimer et de n'avoir pas assez d'indifférence pour vous. — Mais, madame, m'écriai-je, quelle justice y a-t-il de me parler comme vous faites? — Mais, injuste prince, reprit-elle, quelle raison avez-vous de me dire tant de choses que je ne puis écouter sans crime et que je n'écouterai jamais qu'aujourd'hui?... — Eh quoi! madame, lui dis-je, est-ce trop vous demander que trois ou quatre moments tous les jours à vous souvenir d'un homme qui vous donne tous ceux de sa vie? — Oui, répliqua-t-elle, c'est trop pour ma gloire que ces trois ou quatre moments que vous demandez, et vous devez être assuré que, si je le puis, je vous bannirai de mon souvenir comme de mon cœur. Mais, ajouta-t-elle malgré qu'elle en eût, on ne dispose pas de sa mémoire comme on veut; et il arrivera peut-être que vous m'oublierez sans en avoir le dessein, et que je me souviendrai de vous sans le vouloir faire. Alcionide prononça ces dernières paroles avec une confusion sur le visage, si charmante pour moi que je me jetai à genoux pour lui en rendre grâce, mais elle, se repentant de ce qu'elle avait dit, me releva et me défendit si absolument de lui parler jamais de ma passion et de la voir jamais en particulier, que je connus bien, en effet, qu'elle le voulait ainsi[1]. »

1. *Le Grand Cyrus*, t. III, p. 1210, 1211, 1214.

Le drame entre Alcionide, Tisandre et Thrasybule devient trop critique pour pouvoir durer, et mademoiselle de Scudéry, pour tirer ses personnages d'embarras, fait mourir le mari. Tisandre périt des blessures qu'il a reçues dans un combat; mais, avant de rendre le dernier soupir, il fait comme Polyeucte, il lègue sa femme à Thrasybule : « Tenez, lui dit-il, mon cher Thrasybule, je vous fais dépositaire de mes dernières volontés. Rendez, s'il vous plaît, cette lettre à votre chère Alcionide, et, comme je n'ai point murmuré lorsque je me suis aperçu qu'elle a donné quelques soupirs au souvenir de vos infortunes, ne murmurez pas aussi quand elle donnera quelques larmes au souvenir de ma mort... J'avoue que vous méritez mieux Alcionide que moi; aussi fais-je ce que la fortune n'avait pas voulu faire : plus équitable qu'elle, je vous la laisse, et si j'ose y prétendre quelque part, je vous la donne[1]. »

Comme dans cette scène Tisandre joue tout à fait le rôle de Polyeucte, j'étais curieux de savoir si Alcionide jouerait aussi le rôle de Pauline, et si elle refuserait, comme Pauline, d'épouser Thrasybule, parce qu'elle l'a aimé pendant son mariage. Pauline sort de cet embarras par la belle porte : elle se fait chrétienne, elle veut accompagner son mari dans le martyre. Alcionide est plus embarrassée, parce qu'elle vit; elle se décide pourtant, à la fin, à sortir d'embarras par la porte la plus agréable, par celle de son mariage avec Thrasybule. Je reconnais à ce signe l'héroïne de roman, et d'un roman où l'amour, honnête il est vrai, règne en maître absolu. Ce n'est pas qu'Alcionide n'ait quelques-uns des sincères scrupules de Pauline. « Quoique son mari, en mourant, lui eût ordonné d'épouser Thrasybule, elle se mit dans la fantaisie qu'il lui serait plus glorieux de ne lui obéir pas, que d'accomplir sa dernière volonté; et cette opinion s'empara de telle sorte de son esprit, qu'elle crut qu'elle serait blâmée si elle épousait Thrasybule, quoiqu'elle l'aimât toujours chèrement. Mais enfin le prince de Mytilène[2] lui ayant écrit pour la prier d'accomplir la volonté du prince son fils, et Euphranor[3] le lui ayant commandé absolument, je pense pouvoir dire qu'elle obéit sans répugnance[4]. »

On voit que l'histoire d'Alcionide est l'histoire de Pauline, sécularisée, pour ainsi dire, et devenue mondaine ou romanesque. Le cœur

1. *Le Grand Cyrus*, t. III, p. 1227 et 1228.
2. Père de Tisandre. — 3. Père d'Alcionide. — 4. Tome VI, p. 190.

humain est ainsi fait qu'il comprend dans son idéal la vertu et le bonheur réunis. Il y avait, j'imagine, bien des gens qui eussent souhaité que Pauline se fît chrétienne et qu'ensuite elle épousât Sévère, remplissant presque en cela un des derniers vœux de Polyeucte :

Vivez heureux ensemble et mourez comme moi.

Mademoiselle de Scudéry satisfait, par le mariage d'Alcionide et de Thrasybule, à cette idée vulgaire, mais honnête, de voir la vertu récompensée par le bonheur.

En passant de l'histoire d'Alcionide à l'histoire de la princesse de Clèves, nous ne sortons point de la trilogie que nous étudions : nous passons d'un monde honnête et galant à un monde honnête encore, mais déjà plus élégant ou moins réservé; nous passons, je dirais volontiers, de la cour de la reine mère Anne d'Autriche à la cour plus jeune et plus coquette d'Henriette d'Angleterre. Ce n'est pas que la princesse de Clèves soit moins vertueuse que Pauline et Alcionide, ou que ses scrupules soient moins grands : ils sont plus raffinés ou du moins plus développés. La princesse de Clèves a été élevée par une mère qui n'a pas craint de lui parler de l'amour, et qui a voulu qu'elle connût le danger pour mieux y résister. Elle y résiste, mais avec toute sorte de craintes et de précautions, qui prolongent, pour ainsi dire, la lutte, et la rendent plus intéressante. Nous savons bien que le devoir l'emportera sur la passion : nous n'avons donc pas l'émotion de l'incertitude; mais nous avons celle du péril, et d'un péril que l'éducation de madame de Clèves ne lui permet pas d'ignorer. Trop instruite pour n'être pas alarmée, dès qu'elle interroge son cœur, elle comprend ce qu'elle ressent pour M. de Nemours : « Elle ne se flatta plus de l'espérance de ne le pas aimer; elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque[1]. »

Le meilleur moyen de ne pas montrer à M. de Nemours l'amour que madame de Clèves se reproche d'avoir pour lui, c'est le moyen que Pauline veut employer avec Sévère, c'est-à-dire de ne pas le voir. Mais elle le revoit malgré elle; bientôt même, sur une lettre d'amour tombée, dit-on, de la poche de M. de Nemours, elle se sent jalouse, et sa jalousie l'éclaire encore sur sa passion. Madame de Clèves, en effet, n'a pas la ressource qu'auraient des femmes frivoles

1. *La Princesse de Clèves*, deuxième partie.

ou peu scrupuleuses, d'ignorer l'état de son cœur : elle s'examine et s'étudie avec un soin minutieux. Cette perpétuelle surveillance qu'elle a sur elle-même fait sa force; elle fait en même temps le charme infini du roman. Enfin, désespérée de se sentir faible par elle-même et n'appelant pas la religion à son secours, — car un des caractères de ce roman est de reposer tout entier sur l'honneur mondain, et de ne rien emprunter aux autres forces de l'âme humaine, — madame de Clèves se décide à faire à son mari le plus extraordinaire aveu qui ait jamais été fait à un mari : elle lui avoue qu'elle a des raisons de s'éloigner de la cour, et qu'elle veut éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de son âge. « Je n'ai jamais, lui dit-elle, donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore madame de Chartres[1] pour m'aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent; du moins, je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi et aimez-moi encore, si vous pouvez[2]. »

Ce mot de madame de Clèves, *conduisez-moi*, est le mot de la situation. Madame de Clèves, effrayée de sa faiblesse intérieure, veut trouver un appui et une résistance hors d'elle-même : elle prend son mari pour son directeur, n'en trouvant pas de plus sûr et de plus intéressé à son salut.

Ici, admirons hautement l'art infini de ce roman, ou plutôt cette vérité qui fait que tout personnage qui a le cœur élevé plaît et intéresse, s'il est peint fidèlement, quel que soit le rôle que lui donnent les événements. Le mari, que sa femme n'aime pas et à qui elle avoue qu'elle en aime un autre, comment nous y intéresser? Comment le relever à nos yeux de l'échec que cause un pareil aveu? Il a l'âme grande et il aime sa femme : avec cela le ridicule n'a pas prise sur lui. L'aveu que lui fait madame de Clèves le désespère; mais il en sent la grandeur morale : « Vous me paraissez, dit-il à sa femme, plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu

1. Sa mère.
2. Troisième partie.

de femmes au monde; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été. » Il lui parle alors de sa passion d'une manière si vive et si touchante, que, si je prenais un instant les sentiments de Saint-Évremond et si je répugnais à croire qu'un mari puisse aimer passionnément sa femme, je serais forcé de dire, entendant les plaintes de M. de Clèves, qu'il parle comme un amant, non comme un mari, et que c'est pour cela qu'il nous émeut. Ce mari ou cet amant, du reste, n'est point aveuglé par la jalousie et le chagrin qu'il ressent : il sait à quelle âme il a affaire; et quand madame de Clèves, toujours défiante d'elle-même, malgré le douloureux appui qu'elle vient de se donner par son aveu, demande encore une fois à son mari de ne la laisser voir personne, comme étant malade : « Non, madame, répond-il, on démêlerait bientôt que c'est une chose supposée, et, de plus, je ne veux me fier qu'à vous-même : c'est le chemin que mon cœur me conseille de prendre, et la raison me le conseille aussi. De l'humeur dont vous êtes, en vous laissant à votre liberté je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrais vous en prescrire[1].

Ici, je dois faire un aveu : l'estime que madame de La Fayette a voulu nous donner pour M. de Clèves est si grande en moi, qu'à mesure que j'ai relu ce roman je me suis mis à penser que madame de Clèves avait peut-être pour son mari une amitié plus tendre qu'elle ne le croyait elle-même, une amitié qui pouvait aisément devenir de l'amour; qu'enfin ces deux belles âmes étaient plus près de s'aimer également qu'elles ne le pensaient. Qu'eût-il fallu pour cela? Non pas plus de passion de la part de M. de Clèves, car cette passion ardente et généreuse émeut le cœur de madame de Clèves[2] : il eût fallu, chose incompatible avec la passion, plus d'habileté et plus d'adresse; il eût fallu qu'il ne désespérât pas de se faire aimer,

1. Troisième partie.

2. « Je vois le péril où vous êtes, dit M. de Clèves à sa femme quand il sait que c'est M. de Nemours qu'elle aime; ayez du pouvoir sur vous pour l'amour de vous-même, et, s'il est possible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur, et qui a pour vous une passion plus tendre et plus violente que celui que votre cœur lui préfère. » M. de Clèves s'attendrit en prononçant ces dernières paroles; il eut peine à les achever. Sa femme en fut pénétrée, et, fondant en larmes, elle l'embrassa avec une tendresse et une douleur qui le mirent dans un état peu différent du sien. » (Troisième partie.)

qu'il en trouvât les moyens, faisant l'amant, puisqu'il l'est mieux que personne, s'aidant aussi du mari, puisqu'il l'est; et, ce qui me fait croire que le succès n'était pas impossible, ce qui me donne un instant l'idée d'un de ces dénoûments favorables à la fois au bonheur et à la vertu qui charment les lecteurs de romans, c'est cette phrase : « Toutes les fois que madame de Clèves parlait à son mari, la passion qu'il lui témoignait, l'honnêteté de son procédé, l'amitié qu'elle avait pour lui et ce qu'elle lui devait, faisaient des impressions dans son cœur qui affaiblissaient l'idée de M. de Nemours; mais ce n'était que pour quelque temps, et cette idée revenait bientôt plus vive et plus présente qu'auparavant[1]. »

Ce roman du mari qui finit par l'emporter sur l'amant n'est pas le roman que madame de La Fayette voulait faire; elle voulait montrer l'ascendant de la passion, moins fort que la vertu dans une âme généreuse, assez fort cependant pour détruire le bonheur conjugal que méritaient deux nobles cœurs. Elle pouvait bien donner un beau rôle au mari afin de nous y intéresser; elle ne voulait pas lui donner le premier. Non qu'elle le réservât à l'amant : le premier rôle ici appartient à la femme. Madame de Clèves est aussi vertueuse que Pauline; elle est supérieure à M. de Clèves, parce qu'elle combat son penchant plus courageusement que M. de Clèves ne combat sa jolousie et sa douleur; mais elle est surtout supérieure à M. de Nemours, qui n'a rien de la générosité de Sévère, et qui n'est qu'un amant passionné, sans aucun des scrupules qu'il devrait avoir, voyant ceux de madame de Clèves. Tout est donc sacrifié au personnage de madame de Clèves, qui, dans la première moitié du roman, résiste au penchant qui l'entraîne vers M. de Nemours, grâce à la pureté de ses scrupules, grâce à l'idée qu'elle a de l'honneur; et qui, dans la seconde moitié, élevant ses scrupules jusqu'au sacrifice, refuse d'épouser M. de Nemours. Fidèle à ses idées d'honneur, elle se punit d'avoir aimé M. de Nemours pendant la vie de son mari, en ne l'épousant pas après la mort de M. de Clèves.

On sait en effet comment M. de Clèves, trompé par un faux rapport qui lui fait croire que madame de Clèves a cédé à sa passion et à celle de M. de Nemours, périt d'une fièvre aiguë causée en grande partie par son chagrin. Cette crédulité vulgaire me gâte un peu M. de Clèves : les sentiments et l'aveu de sa femme méritaient plus de con-

1. Quatrième partie.

fiance. Mais sa mort est belle est touchante : il pardonne à madame de Clèves, rend justice à l'innocence de ses actions, et, par sa générosité, augmente les scrupules qu'elle se fait. Il lui crée une obligation nouvelle d'honorer sa mémoire par une fidélité qui aura le mérite d'une expiation. Cette mort enfin prépare la résolution héroïque de madame de Clèves et la rend naturelle dans une âme comme la sienne.

Ce n'est pas dans les premiers moments de sa douleur que madame de Clèves se décide à ne point épouser M. de Nemours. Cette délibération pour savoir si elle doit rester veuve ou se remarier ne peut pas, dans une âme affligée et généreuse, arriver dès les premiers jours. « Ce mari mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortait point de l'esprit. Elle repassait incessamment tout ce qu'elle lui devait, et elle se faisait un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui, comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir. Elle ne trouvait de consolation qu'à penser qu'elle le regrettait autant qu'il méritait d'être regretté, et qu'elle ne ferait dans le reste de sa vie que ce qu'il aurait été bien aise qu'elle eût fait, s'il avait vécu.» Ce n'est qu'après plusieurs mois de cette douleur, tout occupée de son mari, qu'elle revoit M. de Nemours par hasard, et alors, son cœur se réveillant de son engourdissement, elle pensa malgré elle qu'elle aimait M. de Nemours, qu'elle en était aimée, qu'elle était libre. « Plus de devoir, plus de vertu qui s'opposassent à ses sentiments; tous les obstacles étaient levés, et il ne restait de leur état passé que la passion de M. de Nemours pour elle, et que celle qu'elle avait pour lui. Toutes ces idées furent nouvelles à cette princesse. L'affliction de la mort de M. de Clèves l'avait assez occupée pour avoir empêché qu'elle n'y eût jeté les yeux. La présence de M. de Nemours les amena en foule dans son esprit; mais, quand il en eut été pleinement rempli, et qu'elle se souvint aussi que ce même homme qu'elle regardait comme pouvant l'épouser était celui qu'elle avait aimé du vivant de son mari et qui était la cause de sa mort; que, même en mourant, il lui avait témoigné de la crainte qu'elle ne l'épousât, son austère vertu était si blessée de cette imagination qu'elle ne trouvait guère moins de crime à épouser M. de Nemours qu'elle en avait trouvé à l'aimer pendant la vie de son mari[1]. »

Enfin elle reçoit M. de Nemours; elle lui avoue qu'elle l'aime, car

1. Quatrième partie.

elle croit qu'elle peut avouer tous ses sentiments, étant sûre de vaincre ceux qu'elle réprouve : sa vertu autorise sa franchise. De même donc qu'elle a avoué à son mari qu'elle aimait quelqu'un, elle avoue à M. de Nemours qu'elle l'aime; mais elle lui déclare en même temps « que son devoir lui défend de penser jamais à personne, et moins à vous, dit-elle, qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues. — Elles ne me le sont peut-être pas, madame, reprit-il; mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois savoir que M. de Clèves m'a cru plus heureux que je n'étais, et qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extravagances que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu. — Ne parlons point de cette aventure, lui dit-elle; je n'en saurais soutenir la pensée; elle me fait honte, et elle m'est aussi trop douloureuse pour les suites qu'elle a eues. Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de M. de Clèves. Les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrais faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde; mais au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort et que c'est à cause de moi [1]. »

J'ai voulu montrer tout entier le caractère de madame de Clèves, tel que madame de La Fayette l'a inventé, avant de rien dire des controverses que souleva ce caractère dans un siècle et dans une société tout occupés d'amour et de questions amoureuses. En France, il ne suffit pas aux sentiments d'agir, il faut aussi qu'ils s'expriment; et l'amour chez nous n'est pas seulement une passion, c'est encore une conversation. La société de madame de La Fayette n'était plus celle de l'hôtel de Rambouillet : c'était la cour de la duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, et, à voir l'histoire que madame de La Fayette a faite de cette princesse [2], on comprend la place que tenaient autour d'elle l'amour, les intrigues amoureuses, et par conséquent aussi les conversations galantes. A l'hôtel de Rambouillet, on était plus galant qu'amoureux, à prendre le mot de galant dans son ancien et meilleur sens. A la cour d'Henriette, il y avait plus d'intrigues amoureuses que de conversations galantes, mais on cau-

1. Quatrième partie.
2. *Mémoires de la cour de France.*

sait aussi beaucoup du sentiment qui faisait la vie et le mouvement de cette société. Or, quel sujet de conversations et de réflexions que la conduite de madame de Clèves, la plus singulière héroïne d'amour qu'on eût encore vue dans les romans, puisque d'abord elle fait à son mari l'aveu qu'elle a de l'amour pour un autre que lui, et puisque, devenue veuve, elle n'épouse pas, quoiqu'elle le puisse, celui qu'elle aime et dont elle est aimée!

Ce dernier point fut peut-être le moins débattu. Avant madame de Clèves, la Pauline de Corneille refusait, après la mort de son mari, d'épouser son amant. Le triomphe du scrupule sur la passion n'était donc pas chose nouvelle dans le drame et dans le roman. C'était un bel exemple qu'on pouvait louer sans s'engager à l'imiter, et cet exemple s'accordait avec l'idée que le dix-septième siècle avait du devoir et de l'honneur.

Mais l'aveu que madame de Clèves fait à son mari de son inclination pour M. de Nemours, c'était là la nouveauté, et c'était là aussi le sujet des controverses. Avait-elle tort? avait-elle raison? Pourquoi inquiéter son mari par une confidence pareille? Elle était sûre de vaincre sa passion : que ne se contentait-elle de la force que lui créait sa vertu? Se surveillant elle-même, qu'avait-elle besoin de se faire surveiller par la jalousie de son mari? Ce mari, une fois jaloux, est devenu crédule, et les soupçons qu'il a eus l'ont fait mourir de chagrin.

Voilà l'objection du monde. Mais le monde ne connaît rien au métier des scrupules : les consciences délicates ne sont pas faites pour la vie ordinaire, et elles n'en suivent pas les voies. Comment les gens du beau monde auraient-ils pu comprendre que, toute sûre que madame de Clèves était de sa vertu, elle n'avait de force cependant que par la crainte qu'elle avait d'elle-même? Donnez-lui l'assurance et l'orgueil de son honnêteté, faites un instant qu'au lieu de fuir le danger, elle s'en approche, et qu'elle côtoie hardiment le fossé pour montrer qu'elle n'y tombera pas, elle faillira comme tant d'autres. Madame de Clèves personnifie les scrupules de l'honneur, qui ne sont pas moins vifs que ceux de la piété. Ce sont ces scrupules qui la poussent à chercher dans son mari l'appui qu'elle craint de ne pas trouver en elle-même. Voudrait-on, par hasard, qu'elle eût toutes les alarmes d'une conscience délicate, et qu'elle agît comme si elle avait l'insouciance des consciences mondaines? ce serait un personnage dépourvu de vérité. Or, le mérite particulier du roman de madame

de La Fayette est l'extrême vérité des sentiments, la vérité dans l'élévation, chose si rare !

Je ne sais qu'une objection à l'aveu que les scrupules de madame de Clèves la poussent à faire à son mari : c'est que cet aveu se trompe d'adresse. Au lieu de le faire à son mari, madame de Clèves aurait dû le faire à son directeur. Les directeurs, selon la morale du monde au dix-septième siècle, étaient faits pour recevoir la confidence de ces alarmes de la conscience, pour les diriger, pour les apaiser. Mais il faut prendre la pensée du livre, au lieu d'y substituer la nôtre. Madame de La Fayette, je l'ai déjà dit, a voulu faire un roman tout mondain et tout séculier; elle a voulu, comme Corneille dans Pauline, montrer la force de l'idée du devoir, et elle n'a pas songé plus que Corneille à appuyer sur la piété la vertu de son héroïne. Pauline, avant d'être chrétienne, a toutes les vertus qui la rendent digne d'être chrétienne. Madame de Clèves aussi, élevée par sa mère selon les règles de l'honneur du monde, est vertueuse sans être dévote. Elle le devient à la fin, et la foi seule peut apaiser cette âme passionnée qui, en immolant sa passion, s'est presque immolée elle-même. La retraite et la maladie, qui sont un apprentissage de la mort, un détachement graduel du monde et de la vie, surmontèrent enfin « les restes de sa passion, qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés. Les pensées de la mort lui avaient rapproché la mémoire de M. de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordait à son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagements du monde lui parurent tels qu'ils paraissent aux personnes qui ont des vues plus grandes et plus éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affaiblie, lui aida à conserver ces sentiments; mais, comme elle connaissait ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où était ce qu'elle avait aimé. Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paraître un dessein arrêté de renoncer à la cour..... Elle passait une partie de l'année dans cette maison religieuse et l'autre chez elle, mais dans une retraite et dans des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères; et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables. »

Voilà la fin de madame de Clèves; elle meurt comme une sainte, après avoir témoigné, par sa vie, l'ascendant de l'honneur, sans que l'honneur ait besoin de s'appuyer sur un sentiment surhumain.

Ainsi entendues et ainsi pratiquées, les vertus humaines sont aussi puissantes que les vertus chrétiennes, et elles n'imposent pas de moins grands sacrifices à la nature. Est-ce la glorification de la vertu et des sacrifices qu'elle impose qui a particulièrement plu aux partisans de *la Princesse de Clèves*, soit du temps de madame de La Fayette, soit au dix-huitième siècle? Je suis plutôt disposé à croire que la nouveauté de l'aveu de madame de Clèves séduisit les imaginations; que cette franchise parut un procédé digne d'une âme sincère et élevée; que ce contraste avec la cachotterie ordinaire charma comme la marque d'un cœur délicat et incapable de mensonge et d'hypocrisie. L'honnête femme, chaque jour plus sûre de son rang dans le monde, tenait déjà à avoir quelques-unes des qualités de l'honnête homme. La sincérité était une de ces qualités et presque une de ces prérogatives. Et ce qui me fait croire que la pensée de madame de La Fayette a été, en mettant cet aveu dans la bouche de son héroïne, de glorifier, non-seulement les scrupules de l'honneur humain, mais de glorifier aussi un certain genre de sincérité qu'elle croyait convenir à la dignité de la femme, c'est que, dans un autre petit roman intitulé : *la Comtesse de Tende*, madame de La Fayette a représenté une femme qui fait à son mari un bien autre aveu que madame de Clèves. Madame de Clèves n'avoue que le sentiment qu'elle voudrait ne pas avoir, et la comtesse de Tende avoue la faute qu'elle a commise. Madame de La Fayette, dit-on, inventa le second aveu pour expliquer le premier. Si cette anecdote est vraie [1], elle prouve que l'intention du fameux aveu de madame de Clèves est de glorifier surtout la sincérité, et de proscrire la dissimulation entre époux, comme quelque chose de dégradant, quels que puissent être les périls ou les mortifications de la franchise.

A Dieu ne plaise que je blâme ce sentiment en général! Un pas de plus cependant, et ce devoir d'avouer le mal, que madame de La Fayette prenait comme une barrière contre l'idée de le faire, touche au droit de ne pas contraindre ses sentiments. Aussitôt que l'amour qui, dans *la Princesse de Clèves* et dans *la Comtesse de Tende*, est encore une faute qu'il faut expier, deviendra, grâce aux sophismes de l'esprit et du cœur, une sorte de vertu, comme dans *la Nouvelle Héloïse*, ou de droit supérieur à tout, comme dans *Jacques*, l'horreur de la dissimulation et de l'hypocrisie deviendra elle-même une

1. Voir la *Bibliothèque des romans*, t. V. p. 187.

liberté pour les passions. Je serais désespéré de croire que la morale de *la Princesse de Clèves* est faible et relâchée : elle est, au contraire, noble et généreuse, elle prêche le scrupule et le sacrifice, et nous serions bien heureux si la morale de nos romans en était encore là. Je suis pourtant forcé de dire que cette morale est l'attribut naturel d'une grande âme plutôt qu'une règle faite pour être pratiquée par tout le monde. Nous sommes sur la pente. La Pauline de Corneille est déjà, selon le mot de madame la Dauphine, une très-honnête femme qui n'aime pas son mari ; madame de Clèves n'aime pas non plus le sien et lui avoue qu'elle en aime un autre ; madame de Volmar, dans *la Nouvelle Héloïse*, n'a jamais aimé le sien, et elle manquerait peut-être à ses devoirs, si elle ne mourait à temps ; Fernande enfin, dans *Jacques*, trouve tout naturel d'aimer un autre homme que son mari et d'appartenir à son amant. Ces quatre personnages font l'histoire de la passion vaincue dans Pauline, expiée dans madame de Clèves, déjà plus autorisée dans madame de Volmar et ne manquant la victoire que par la mort de l'héroïne ; dans Fernande enfin, jouissant de sa victoire comme d'un droit incontestable.

La trilogie du mari, de la femme et de l'amant n'est nulle part plus manifeste que dans *la Nouvelle Héloïse*, où les trois personnages vivent à côté l'un de l'autre, dans la même maison, et cela par la volonté même du mari. Voyons rapidement comment Rousseau a traité cette situation [1].

M. de Volmar sait que Saint-Preux a aimé Julie et qu'il était aimé d'elle. Cependant il appelle Saint-Preux dans sa maison ; il veut que Julie continue à le voir. M. de Volmar est de ceux qui croient que l'amour est un bon sentiment : il ne veut donc pas le détruire dans l'âme de Julie et de Saint-Preux ; il veut l'épurer et le conduire. « J'ai compris, dit-il à Saint-Preux et à Julie dans une conversation où il est plutôt un précepteur qu'un mari, j'ai compris qu'il régnait entre vous des liens qu'il ne fallait pas rompre ; que votre mutuel attachement tenait à tant de choses louables qu'il fallait plutôt le régler que l'anéantir, et qu'aucun des deux ne pouvait oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix... Je sais bien que ma conduite a l'air bizarre et choque toutes les maximes communes ; mais les maximes deviennent moins générales à mesure qu'on lit mieux dans

1. Je tire cette analyse de mes études sur la vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau.

les cœurs, et le mari de Julie ne doit pas se conduire comme un autre homme. — Mes enfants, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partait d'un homme tranquille, soyez ce que vous êtes, et nous serons tous contents. Le danger n'est que dans l'opinion : n'ayez pas peur de vous, et vous n'aurez rien à craindre [1]. »

Nous connaissons cette sagesse-là et ses œuvres. Il est des personnes de fort bonne foi qui croient naïvement qu'il y a un moyen de tirer les trois vertus théologales des sept péchés capitaux, de faire le bien avec le mal, *l'ordre avec le désordre*. Vaines tentatives de la sagesse humaine, soit dans l'État, soit dans la famille! On ne fait pas de l'ordre avec du désordre; les démolisseurs ne peuvent pas devenir des constructeurs, et les gens habiles à faire des ruines sont incapables de faire des monuments. Il n'y a rien à tirer du mal que le pire, rien à tirer de l'anarchie d'un jour que l'anarchie de la semaine, et de l'anarchie de la semaine que l'anarchie du mois et bientôt de l'année. Le mal se combat et se réprime; mais il ne peut être ni employé ni dirigé à volonté. M. de Volmar croit que l'amour de Julie et de Saint-Preux peut être conservé sans danger, et qu'avec de bons conseils et beaucoup de sagesse, il pourra en faire une vertu; il croit enfin que cet amour est un feu qui peut servir encore à échauffer l'âme sans la brûler. Il répudie la sage et profonde maxime de l'Évangile, que celui qui aime le péril y périra; et il conseille aux deux amants d'aimer hardiment le péril, leur promettant qu'ils n'y périront pas. Mais M. de Volmar a beau employer les épreuves les plus ingénieuses afin de transformer insensiblement l'amour de Julie avec Saint-Preux en une tendre et paisible amitié, ce sage mécanisme ne réussit pas, et Julie, plus clairvoyante que M. de Volmar, sent sa faiblesse. Elle tâche, il est vrai, étant philosophe aussi, de s'expliquer cette faiblesse; elle interroge son cœur pour se rassurer, et son cœur, qui sait, comme un ami complaisant, quel est le conseil qu'on lui demande, lui fait la réponse qu'elle espérait : « Plus je veux sonder, dit-elle, l'état présent de mon âme, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille; je ne sens ni trouble ni crainte... Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudrait mieux être exempte; mais, bien loin que ces souvenirs soient produits par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares

1. *Nouvelle Héloïse*, quatrième partie, lettre XIIe.

depuis son retour, et, quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas encore besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence... Mais est-ce assez que mon cœur me rassure, quand la raison doit m'alarmer? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice? comment me fier à des sentiments qui m'ont tant de fois abusée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation? et braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore[1]? »

J'aime ces dernières phrases; j'aime que Julie sente le trouble de son cœur, et qu'au moment même où elle se dit paisible, elle s'effraye de sa faiblesse. Voilà enfin les véritables mouvements du cœur humain, voilà les véritables sentiments d'une honnête femme, c'est-à-dire d'une femme sincère avec elle-même. Julie ressemble en ce moment à la Pauline de Corneille, qui, quoiqu'elle soit sûre de sa vertu, ne veut pas s'exposer à revoir dans Sévère l'amant qu'elle a aimé.

Cette ressemblance entre Julie et Pauline fait l'intérêt de la seconde moitié du roman de Rousseau. C'est là que commence la lutte de la passion contre le devoir. Julie en effet a beau faire, elle ne peut pas s'y tromper : ces attendrissements involontaires, ce plaisir même de penser à Saint-Preux, plus doux que celui de le voir, tout cela est la passion. M. de Volmar, toujours empressé à rassurer sa femme et à se rassurer lui-même, explique par des raisonnements ingénieux ce qu'il voit encore d'amour dans le cœur de Saint-Preux et de Julie. Il y a surtout une distinction qui lui ôte toute inquiétude : Saint-Preux et Julie s'aiment encore, il est vrai, mais c'est dans le passé, ce n'est pas dans le présent. « Ce n'est pas de Julie de Volmar que Saint-Preux est amoureux, c'est de Julie d'Étanges. Il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur de la personne qu'il a aimée. La femme d'un autre n'est point sa maîtresse; la mère de deux enfants n'est plus son ancienne écolière. Il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup et qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir; il l'aime dans le passé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'a plus d'amour[2]. »

1. *Nouvelle Héloïse*, quatrième partie, lettre XIIe.
2. Quatrième partie, lettre XIVe.

Pauvre sage! comme le voilà tranquille, grâce à cette distinction entre le passé et le présent! Il a même soin de s'absenter, afin de laisser seuls Saint-Preux et Julie, et qu'ils s'éprouvent et s'affermissent par l'épreuve. Alors, se laissant aller à la sécurité que leur donne cet habile directeur, les deux anciens amants vont se promener sur le lac de Genève et abordent aux rochers de Meillerie. C'était à Meillerie que Saint-Preux, pendant ses amours avec Julie, s'était retiré pour apaiser les soupçons du père de Julie; c'était ce lieu plein de souvenirs chéris qu'il voulait revoir avec elle. Ils arrivent à ces rochers, qui autrefois s'avançaient au-dessus du lac et faisaient une sorte de terrasse solitaire, ayant d'un côté les Alpes et leurs cimes inaccessibles, de l'autre les eaux du lac, partout le désert et l'abîme. « Il semblait, dit Saint-Preux, que ce lieu désert dût être l'asile de deux amants échappés seuls au bouleversement de la nature. »

Ces rochers de Meillerie, devenus une sorte de pèlerinage pour les dévots de Rousseau, ont été impitoyablement brisés par les ingénieurs pour ouvrir la route du Simplon, qui, en cet endroit, passe aux bords du lac de Genève. Voyons cette scène des rochers de Meillerie, la plus belle scène du roman avec la mort de Julie, celle où la passion est vraie et touchante, celle enfin où le sens moral du roman, jusque-là incertain, commence à se montrer, en dépit même des raisonnements des personnages.

« Quand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque temps contemplé: — Quoi! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous? Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher et lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, et plusieurs vers de Pétrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étais en les traçant. En les revoyant moi-même après si long temps, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : O Julie, éternel charme de mon cœur! voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde; voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur et préparait celui qu'il reçut enfin de toi-même... Voici la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureuse demeure. Sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur. Ces cailloux tranchants me servaient de burin pour tracer ton chiffre. Ici je passai le torrent glacé pour reprendre

une de tes lettres qu'emportait un tourbillon ; là je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis. Voilà le bord où d'un œil avide et sombre je mesurais la profondeur de ces abîmes. Enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne pas te survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né, faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence !... J'allais continuer; mais Julie, qui, me voyant approcher du bord, s'était effrayée et m'avait saisi la main, la serra sans mot dire en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir; puis, tout à coup détournant la vue et me tirant par le bras : — Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue; l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi... »

Ils reprennent la barque et traversent le lac. Là encore Saint-Preux, se laissant aller à ses rêveries, d'abord tendres et douces, bientôt sombres et amères, est violemment tenté, dit-il, de précipiter Julie dans les flots et d'y finir dans ses bras sa vie et ses longs tourments. « Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement la main de Julie pour passer à la pointe du bateau. Là mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme; l'attendrissement surmonta le désespoir; je me mis à verser des torrents de larmes, et cet état, comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, longtemps, et je fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie, je repris sa main. Elle tenait son mouchoir; je le sentis fort mouillé. Ah ! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre. — Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton !...

Voilà, mon ami[1], le détail du jour de ma vie où, sans exception, j'ai senti les émotions les plus vives. Au reste, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les arguments de la liberté de l'homme et du mérite de la vertu. Combien de gens sont faiblement tentés et succombent ! Pour Julie, mes yeux le virent et mon cœur le

1. Milord Édouard, auquel écrit Saint-Preux.

sentit : elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'une âme humaine ait pu soutenir; elle vainquit pourtant [1] ! »

Elle vainquit ! oui; mais encore une victoire comme celle-là, et elle est perdue. Rousseau le sait bien, car il n'expose pas deux fois Julie à de pareils périls : il la fait mourir. La mort est un expédient commode pour les romanciers dans l'embarras. Que faire en effet de Julie arrivée à ce point? Prolonger la lutte entre la vertu et la passion? Si longue que soit la lutte, il faut qu'elle finisse par une victoire ou par une défaite. Quel sera le vaincu? Sera-ce la passion? le roman tourne au système et à la leçon; il perd la vérité et l'intérêt. Sera-ce la vertu qui succombera? l'exemple de Julie tournera alors contre les intentions de Rousseau. Singulière héroïne de vertu que celle qui, comme fille ou comme femme, aura également manqué à l'honneur ! Rousseau, au contraire, a voulu faire de sa Julie l'héroïne du repentir, et montrer comment une première faute n'empêche pas une âme honnête de revenir à la vertu et de reconquérir l'estime et l'admiration du monde. Pour que sa leçon fasse effet, pour que Julie soit cette héroïne que nous devons admirer et imiter, il faut qu'elle meure vertueuse et honorée. Aussi Rousseau la fait-il mourir promptement; mais il a beau faire, elle a encore assez vécu pour nous enseigner l'ascendant d'un premier amour et, disons-le, d'une première faute. Julie combat cet ascendant, elle y résiste, mais elle l'éprouve. Quand elle interroge son âme, quand elle s'examine, elle s'étonne de se trouver inquiète : « Je ne ne vois partout que sujets de contentement, et je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur; je le sens vide et gonflé. L'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper; il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie... Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable et si peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnais à la vie, et je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver qui me manque ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi? aimera-t-elle mieux son père, son mari, ses enfants, ses amis, ses proches? en sera-t-elle mieux aimée? mènera-t-elle une vie plus de son goût? sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre? jouira-

1. Quatrième partie, lettre XVIIe.

t-elle d'une meilleure santé? aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiète. Mon cœur ignore ce qui lui manque; il désire sans savoir quoi[1]. »

Non, ce n'est pas le bonheur qui ennuie Julie. Ce qui la rend à la fois inquiète et languissante, c'est la passion, c'est son amour combattu, mais non pas détruit; étouffé, mais non pas éteint. Ce bonheur qu'elle dépeint et qui la lasse, ce père, ce mari, ces enfants, cette vie douce et régulière, tout cela est un bonheur qui tient à l'ordre, et ce n'est jamais le bonheur dans l'ordre qui satisfait la passion. Si ses enfants, son père et son mari, qu'elle aime et dont elle est aimée, ne suffisent pas à l'âme de Julie, c'est qu'elle aime encore Saint-Preux; elle le sent, quoiqu'elle ne veuille pas se l'avouer. Comment résister à cet amour? comment le vaincre? comment avoir la force d'aimer la vertu? Elle a demandé à la sagesse de M. de Volmar cette force qu'il croit avoir et qu'il croit même pouvoir donner. Julie sent bien que la sagesse de M. de Volmar a la force suffisante à qui n'a point à lutter, celle qui est bonne aux âmes sans passion; mais, où est la passion, cette force-là est impuissante. Où donc trouver la vraie force, celle qui fait lutter et vaincre? dans la religion; allons plus loin et servons-nous du mot de Rousseau : dans la dévotion. Oui, Julie devient dévote pour être forte, pieuse pour être honnête; elle demande à Dieu la force qu'elle ne trouve ni en elle ni autour d'elle. Écoutons-la un instant elle-même : « J'aimai la vertu dès mon enfance, et cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter... Toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse! c'est lui qui vous élève, et c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi : elles avaient donc des ressources que je n'avais pas! Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssais-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connaissais que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, et toutefois j'ai succombé. Comment font celles qui résistent? elles ont un meilleur appui[2]. »

1. Sixième partie, lettre VIIIe.
2. Sixième partie, lettre VIIIe.

Quelles admirables paroles! quel bon sens à la fois éloquent et touchant! Comment voulez-vous que je n'aime pas madame de Volmar? Rousseau semble l'avoir faite pour contredire et pour démentir toutes les erreurs de Julie d'Étanges. La seconde moitié de *la Nouvelle Héloïse* réfute la première, et la réfute même plus que l'auteur ne semble l'avoir voulu. Je sais bien que Rousseau, dans sa préface, dit qu'il a voulu commencer par la passion pour finir par la morale, et qu'il a allumé et attisé le feu avant de faire jouer les pompes. Je ne m'étonne donc pas de voir madame de Volmar revenir à la vertu qu'avait oubliée Julie d'Étanges : c'est là le plan de la leçon. Seulement la leçon va plus loin que ne le veut le professeur : car le professeur a semblé croire qu'il pourrait montrer dans madame de Volmar le triomphe de la morale sur la passion; mais Julie a bien vite compris que la morale humaine ne suffisait pas pour triompher de la passion, elle a appelé la piété au secours de la vertu, Dieu au secours de l'homme. Ainsi les deux erreurs fondamentales du roman et peut-être de Rousseau, la glorification de la sensibilité et la glorification de la morale humaine, sont tour à tour condamnées et répudiées par Julie. Avec une âme sensible, elle a failli; avec une âme honnête, elle ne peut pas se relever, si cette âme honnête ne devient pas pieuse, si la dévotion ne vient pas au secours de la vertu. La sensibilité dont Julie et Saint-Preux, en véritables héros du dix-huitième siècle, se faisaient un mérite et un honneur, cet amour qu'ils érigeaient en vertu, ne les a pas seulement égarés dans la première moitié du roman, où Rousseau a voulu très-évidemment rendre ses héros à la fois coupables et aimables; la sensibilité et l'amour allaient encore peut-être les égarer dans la seconde moitié, où il a voulu les montrer honnêtes et aimables, si Julie ne mourait pas par un accident qui tire l'auteur d'embarras.

Rousseau, moraliste, voulait régler, corriger la sensibilité, montrer qu'on pouvait avoir fait une faute d'amour dans sa jeunesse et n'en pas moins devenir une très-honnête femme. Rousseau, romancier, a été plus loin, puisqu'il a montré que la sensibilité s'assujettit malaisément aux règles du devoir, et qu'il est difficile de trouver le bonheur dans l'honnêteté, quand on l'a cherché et qu'on a cru le trouver dans la sensibilité. Le cœur, n'ayant plus sa pâture passionnée, murmure et se plaint. Ne vous fiez donc pas à la sensibilité de votre âme; prenez-la pour un danger et non pour un mérite; ne caressez pas le jeune lion que nous portons tous en nous-mêmes, et

surtout, si vous voulez qu'il reste toujours apprivoisé et doux, ne lui faites pas goûter le sang. S'il y goûte, il ne voudra plus d'autre nourriture. La passion est aussi la nourriture qu'il faut refuser au cœur humain, sous peine de ne pouvoir plus lui en faire goûter une autre.

La défiance de la passion, parce que la passion même dont on se repent est plus forte que le repentir, voilà la première vérité qu'enseigne Julie de Volmar. La seconde vérité qu'elle enseigne et qui est encore une maxime de défiance envers nous-mêmes, c'est que l'âme humaine ne peut pas prendre en elle-même la force d'aimer assez la vertu pour la pratiquer. En vain M. de Volmar et Saint-Preux, le mari et l'amant, disent à Julie : Fiez-vous à votre âme, qui est grande et forte; fiez-vous à votre goût de l'honnêteté et de la vertu; n'ayez pas de doutes injurieux sur vous-même. Julie, en dépit de ces beaux conseils, se sent faible quand elle cherche sa force en elle-même. Aussi est-ce à Dieu qu'elle a recours : elle abjure tout orgueil humain et demande à la piété de lui rendre le devoir aimable et doux, ou plutôt de le lui rendre praticable avec plaisir, car elle aime le devoir, mais la pratique lui en est pénible; et c'est cette peine et ce malaise dans le devoir qu'elle demande à Dieu de lui ôter. Elle a bien raison : il ne faut commencer à croire un peu en notre vertu que lorsque le devoir nous devient aimable. Quand l'âme trouve du plaisir dans le devoir, alors elle est vraiment honnête, et alors aussi elle peut être confiante.

Dieu n'a pas séparé absolument le plaisir du devoir; mais il n'a pas mis le plaisir dans les commencements du devoir. Il faut creuser un peu dans le devoir pour y trouver le plaisir; il faut briser la coque pour goûter l'amande. Nos devoirs nous deviennent peu à peu aimables, à condition d'y persévérer. *Cella continuata dulcescit,* dit admirablement *l'Imitation* : la cellule devient douce à la continuer. On peut dire du devoir ce que l'*Imitation* dit de la solitude. Le devoir s'adoucit et s'embellit par la pratique; mais cette pratique persévérante, Dieu seul peut nous en donner la force. Demander cette force à l'orgueil, à la sagesse humaine, au repentir moral, je ne dis pas à la pénitence chrétienne, c'est demander la stabilité au vent et la durée au temps. Ne nous étonnons donc pas de voir Julie, se sentant faible avec sa raison, demander à Dieu de la rendre forte et devenir dévote. Il y a là une admirable intelligence de la nature humaine. Quand l'homme ne demande qu'à lui même la force de pratiquer le devoir, il la demande à qui aura la peine et le chagrin du devoir, à celui qui

par conséquent n'est guère disposé à prendre ce souci et cet ennui. Où est en effet la récompense du devoir? En lui-même, dites-vous, ô stoïciens! Non, il faut un autre sentiment qui vienne soutenir le devoir, l'encourager, le récompenser :

..... Quæ digna, viri, pro laudibus istis,
Præmia posse rear solvi? Pulcherrima primum
Dî moresque dabunt vestri [1].

Ainsi, même dans la doctrine païenne, ce sont les dieux qui récompensent et qui encouragent l'accomplissement du devoir; la satisfaction de la conscience ne vient qu'au second rang : tant il est naturel que l'homme emprunte au ciel la force de remplir les obligations de la terre [2] !

Ce qui sauvera Julie, si elle vit, ce n'est donc pas seulement la dévotion, c'est surtout la cause de sa dévotion, c'est-à-dire le sentiment qu'elle a de sa faiblesse et de son humilité. Le sentiment de notre faiblesse, quand il n'est pas accompagné de la confiance en Dieu, tourne au désespoir. Avec la confiance en Dieu, il devient humilité, et alors il est une cause de force. L'humilité fortifie les âmes, parce que l'humilité, par l'idée qu'elle nous donne de Dieu et des hommes, nous abaisse devant la vraie grandeur, et nous relève devant la fausse. Elle nous donne la juste mesure des êtres en commençant par nous-mêmes. La pieuse humilité de Julie me répond donc de la force qu'elle aura pour résister à la passion, et Rousseau eût pu, en la faisant tout à fait dévote, la laisser vivre. Mais quel dénoûment, pour un roman du dix-huitième siècle, que la dévotion ! Je sais déjà beaucoup de gré à Rousseau d'avoir montré que, si Julie vit, il faut qu'elle vive dévote. Il n'a pas osé aller plus loin et en faire une religieuse, ce qui n'était plus de mise ; mais il en a fait une convertie, ce qui était une grande hardiesse pour le temps et ce qui était aussi le commencement de la réaction religieuse que Jean-Jacques Rousseau a eu le mérite de commencer contre l'incrédulité systématique, quoiqu'il ait eu le tort de vouloir arrêter cette réaction à je ne sais quel déisme chrétien, si je puis associer ces deux mots l'un à l'autre.

1. Virgile, *Énéide*, liv. IX, 151.
2. « Fiat mihi possibile per gratiam quod mihi impossibile videtur per naturam. » *Imitation*, liv. III, chap. XIX.

Julie, au moment de sa mort, était en train d'aller plus loin que le déisme chrétien de Rousseau, puisqu'elle confessait hautement déjà la principale vertu du christianisme et la plus oubliée au dix-huitième siècle, l'humilité. Le témoignage de Julie contre l'orgueil humain et contre son impuissance, même dans les âmes honnêtes, pour opérer le retour à la vertu et pour en donner le calme et la joie, est la répudiation la plus hardie et la plus décisive que Rousseau ait faite des doctrines de son siècle.

FIN DE L'AMOUR CONJUGAL DANS LE DRAME.

GOETHE ET SCHILLER

Gaspard Ernest

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

« Je détestais Schiller, parce que son talent vigoureux, mais sans maturité, avait déchaîné à travers l'Allemagne, comme un torrent impétueux, tous les paradoxes moraux et dramatiques dont je m'étais efforcé de purifier mon intelligence. Le vacarme que ses œuvres avaient fait dans le pays, le succès que ces productions étranges avaient obtenu de tous côtés chez la dame de cour au goût délicat aussi bien que chez l'étudiant grossier, tout cela m'épouvantait; je craignais de voir tous mes efforts absolument perdus; les sujets auxquels je m'étais préparé me semblaient devenus impossibles; le tour, la façon que j'avais donnés à mon esprit, mon nouvel être, en un mot, était comme frappé de paralysie. Ce qui me causait surtout la douleur la plus vive, c'est que tous mes amis, ceux qui m'étaient attachés par les liens d'une pensée commune, Henri Meyer, Moritz, et les artistes qui se développaient dans le même sens, Tischbein et Bury, me paraissaient exposés à un péril semblable. Ma perplexité était grande. J'aurais volontiers renoncé à l'étude des arts et à la pratique de la poésie, si cela m'eût été possible; comment me promettre, en effet, de surpasser ces œuvres, où des inspirations de génie se déployaient sous une forme sauvage? Qu'on se représente mon état : je cherchais à nourrir en moi, je me disposais à communiquer aux autres les conceptions les plus pures, et soudain je me sentais étranglé entre Ardinghello et Charles Moor[1]... Il était impossible de songer à un accord entre Schiller et moi. Même la douce intervention d'un Dalberg demeura sans résultat; les raisons que j'opposais à tous ceux qui voulaient nous rapprocher l'un de l'autre étaient difficiles à réfuter. Personne ne pouvait nier qu'entre deux antipodes intellectuels la distance est plus grande que le diamètre de la terre... »

Voilà ce que Gœthe pensait de Schiller pendant les sept ou huit

1. On sait que Charles Moor est le chef de ces brigands que Schiller mit sur la scène (1781), et qui représentent la révolte des générations nouvelles

années qui suivirent son retour d'Italie (1787-1794). De son côté, Schiller écrivait à son ami Koerner : « Je serais malheureux si je me rencontrais souvent avec Gœthe. Il n'a pas un seul moment d'expansion, même avec ses amis les plus intimes; on n'a prise sur lui d'aucune façon; je crois, en vérité, que c'est un égoïste au suprême degré. Il possède le talent d'enchaîner les hommes : il se les attache par maintes attentions, et les petites lui réussissent aussi bien que les grandes; quant à lui, il sait toujours conserver sa liberté tout entière. Il annonce son existence par des bienfaits, mais à la manière d'un Dieu, sans se donner lui-même. Cette façon d'agir me semble très-conséquente, très-appropriée au plan de sa vie, parfaitement calculée pour les jouissances suprêmes de l'amour-propre. Les hommes ne devraient pas permettre à un tel être d'approcher trop près d'eux. Pour moi, je le déteste... »

C'est au mois de février 1789 que Schiller s'exprimait ainsi sur Gœthe. Transportez-vous seize ans plus tard, entrez dans la chambre de Gœthe le 10 mai 1805; le poëte de *Faust* est malade, et personne n'ose lui annoncer que Schiller vient de mourir. La veille au soir, à la tristesse mal dissimulée des personnes qui l'entourent, à une certaine agitation de ses serviteurs et de ses amis, il a deviné que Schiller était plus mal, et on l'a entendu pleurer pendant la nuit. Au point du jour, sa compagne s'étant approchée de son lit : « N'est-ce pas, dit-il, Schiller était bien malade hier? » L'accent de ses paroles émeut si vivement la pauvre femme qu'elle éclate en sanglots. « Il est mort? » s'écrie Gœthe d'une voix qui commande une réponse. — « Vous l'avez dit. » — « Il est mort! » répète le poëte, et il couvre de sa main ses yeux noyés de larmes. Quelque temps après, il écrivait à Zelter : « J'ai perdu la moitié de mon être. » Pour disputer à la mort cette moitié de son être, il va ressusciter au fond de son âme la figure vivante de son ami. Magique puissance du cœur! Schiller est là comme autrefois; l'auteur de *Faust* et l'auteur de *Guillaume Tell* conversent encore ensemble, échangeant leurs pensées, s'élevant d'un même vol aux plus hautes régions de l'art et complétant l'un par l'autre l'éducation de leur génie. Schiller a laissé un drame inachevé; Gœthe veut terminer ce drame et le faire jouer sur tous les théâtres de l'Allemagne.

contre la société du dix-huitième siècle. Quant à Ardinghello, c'est le héros d'un roman de Jean-Jacques Heinse, *Ardinghello ou les îles bienheureuses*, œuvre grossièrement sensuelle où le communisme de la volupté est prêché avec effronterie. *Ardinghello* avait paru en 1787.

Dans toutes les œuvres de sa dernière période, le souvenir de Schiller ne le quitte pas un instant. Qu'il revienne à la poésie pure ou qu'il se passionne pour la science, qu'il écrive *le Divan*, les *Ballades*, la seconde partie de *Faust,* ou bien que, dans son éclectisme universel, il embrasse avec un zèle et une clairvoyance incomparables toutes les productions de l'esprit humain, il semble toujours se dire : Schiller serait-il content ? Ses recherches les plus spéciales portent manifestement l'empreinte de cette religion de son cœur. Quand il écrit son *Histoire de la théorie des couleurs*, arrivé à la dernière page, il ne peut se séparer de son livre et prendre congé de ses études sans avoir fait hommage à Schiller des résultats qu'il a obtenus. C'est Schiller qui le ranimait sans cesse; c'est Schiller qui, par ses objections et ses conseils, le remettait sur la voie de la vérité. Botanique, physique, anatomie comparée, les choses les plus étrangères à ses travaux, il les comprenait sans effort. Qu'importe qu'il n'y fût pas initié? Le grand instinct de la nature, qui était le fond de son génie [1], lui permettait de diriger en maintes occasions le prédécesseur de Candolle et de Geoffroy Saint-Hilaire. Direction merveilleuse, dont Gœthe recueillait encore les fruits après que la mort lui avait enlevé son guide ! Il exprimait simplement la vérité, lorsque, le 10 mai 1815, faisant représenter, sur le théâtre de Weimar, le poëme de *la Cloche* arrangé pour la scène, il s'écriait dans un touchant épilogue : « Il est avec nous, il reste avec nous, celui qui, depuis tant d'années, depuis dix années déjà, s'est éloigné de nous ! »

Que s'est-il donc passé entre ces deux époques? De 1794 à 1805, pourquoi un tel changement? Une circonstance fortuite a rapproché Gœthe et Schiller, et ces deux hommes, qui croyaient se haïr, ont reconnu l'étroite fraternité de leurs âmes. La haine, on l'a dit souvent, est voisine de l'amour. L'antipathie violente de ces deux grands esprits cachait une attraction involontaire. L'effroi mutuel qu'ils s'inspiraient était comme le pressentiment de l'empire qu'ils exerceraient l'un sur l'autre le jour où ils auraient le courage de se réformer eux-mêmes. Schiller, avec sa cordialité si franche, au moment même où il s'écrie : *Je le déteste !* exprime ce pressentiment de la façon la plus vive : « Ce que Gœthe a éveillé en moi, écrit-il à Kœrner [2], c'est un sin-

1. *Die grosse Natürlichkeit seines Genie's.* — Gœthe, *Geschichte der Farbenlehre.*

2. *Schillers Briefwechsel mit Koerner, von 1784 bis zum Tode Schillers.* 4 vol. Berlin, 1847. Tome II, p. 21-22.

gulier mélange de haine et d'amour, un sentiment assez semblable à celui que Brutus et Cassius doivent avoir éprouvé en face de César : « Je serais capable de tuer son esprit, pour l'aimer ensuite de tout mon cœur. » Et plus loin : « Je fais grand cas de l'opinion de Gœthe. les *dieux de la Grèce* ont obtenu son approbation; il a trouvé seulement la pièce trop longue et il est bien possible qu'il n'ait pas tort. Sa tête est mûre, et les jugements qu'il porte sur moi sont animés d'une partialité (pour ne rien dire de plus) hostile plutôt que bienveillante; or, comme je tiens avant tout à savoir la vérité sur mon compte, Gœthe est précisément, de tous les hommes que je connais, celui qui peut me rendre ce service. Je l'entourerai d'espions pour savoir ce qu'il pense de mes œuvres... » Schiller n'eut pas besoin de faire épier longtemps les pensées et les paroles de Gœthe; il devint bientôt le maître de tous les secrets de son esprit. Rapprochés par hasard, ils se comprirent enfin; la défiance qui les avait séparés si longtemps fit place à une sympathie ardente, et pendant onze années, de 1794 à 1805, ils donnèrent au monde le spectacle le plus noble et le plus touchant, celui de deux esprits supérieurs qui, mettant de côté toutes les préoccupations mesquines, s'oubliant eux-mêmes pour ne songer qu'à la poursuite du beau, se consacrent tout entiers, pleins de foi et d'amour, à la religion de l'idéal.

L'Allemagne possède enfin la correspondance où se trouve retracée cette merveilleuse communauté d'études. Le 30 octobre 1824, Gœthe écrivait à Zelter : « Je rassemble ma correspondance avec Schiller, de 1794 à 1805. Ce sera un précieux présent pour l'Allemagne, bien plus, j'ose le dire, pour l'humanité tout entière. » Ce recueil, que l'auteur d'*Hermann et Dorothée* avait le droit d'annoncer en ces termes, fut publié en 1829, et prit rang aussitôt parmi les monuments de la littérature moderne. Il s'en fallait bien cependant que la publication fût complète; Gœthe n'avait osé reproduire tous les libres épanchements confiés à ces lettres intimes. Les écrivains jugés, commentés et parfois stigmatisés par les deux puissants artistes avec une franchise si résolue, n'avaient pas tous disparu de la scène. Comment jeter au public de familières causeries qui auraient blessé tant d'amours-propres? Bien des lettres furent supprimées, bien des passages adoucis. Quant aux noms, ils étaient remplacés presque tous par des initiales, choisies de façon à dépister les curieux. A ces altérations volontaires se joignaient des erreurs sans motifs. Pourquoi Gœthe, dans cette première édition, avait-il mis de côté des lettres

tout à fait inoffensives? Pourquoi l'ordre naturel était-il interverti en maints endroits? Pourquoi même aux dates réelles avait-on çà et là substitué des dates inexactes? On serait fort embarrassé aujourd'hui de répondre à ces questions. Au lieu de chercher le mot de l'énigme, il valait mieux publier une édition fidèle et complète de cette correspondance. Les scrupules pour lesquels Gœthe a cru devoir modifier son texte n'existent plus désormais; les négligences qu'il a pu se permettre seraient inexcusables sous une autre plume. L'éditeur des œuvres de Gœthe, M. le baron Cotta, a compris ainsi son devoir; un écrivain distingué, M. H. Hauff, rédacteur du *Morgenblatt*, a été chargé par lui de rassembler, de publier, suivant l'ordre des dates, sans suppression ni altération aucune, avec tous les noms propres et toutes les vives hardiesses du dialogue, cette série de lettres ou plutôt cette conversation des deux poëtes.

C'est cette édition définitive de la correspondance de Gœthe et de Schiller qu'une plume studieuse et intelligente vient de traduire pour la France. Madame la baronne de Carlowitz, qui a reproduit heureusement dans notre langue quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature germanique[1], a voulu y ajouter les précieuses confidences des deux grands poëtes allemands. On a pensé que notre concours pourrait servir cette entreprise; fidèle à nos principes littéraires et à la tâche de notre vie, nous nous rendons à l'appel qui nous est fait. Sans doute Gœthe a eu raison de le dire : « Une telle publication ne s'adresse pas seulement à l'Allemagne, elle intéresse le genre humain tout entier. » Il y a pourtant ici bien des détails qui n'ont de valeur que pour les compatriotes des deux illustres maîtres. Ces pages, qui intéressent le genre humain tout entier, il a fallu les dégager de toutes celles qui s'adressent exclusivement aux contrées germaniques. Ce n'est pas tout : pour répondre à la pensée de Gœthe et nous associer à l'œuvre du consciencieux traducteur, nous nous proposons de tracer ici une introduction à cette correspondance; nous essaierons aussi d'y joindre un commentaire. Il est difficile d'apprécier la rencontre, le choc sympathique, l'union sereine et féconde de deux génies aussi opposés que l'auteur de *Faust* et l'auteur de *Guillaume Tell*, à moins de connaître exactement leur point de départ. Voltaire a dit :

De nos cailloux frottés il sort des étincelles.

1. *La Messiade*, de Klopstock. — *L'Histoire de la Guerre de trente ans*, de Schiller. — *Wilhelm Meister*, de Gœthe, etc., etc.

Ces cailloux, ici, ce sont des diamants. A l'heure où Gœthe et Schiller se rapprochent, ces diamants sont-ils déjà taillés, façonnés? Le lapidaire les a-t-il dégagés du voile qui les couvrait? Ne faut-il pas encore plus d'un frottement pour qu'ils puissent jeter tout leur feu? Ne négligez pas de répondre à ces questions, si vous voulez savoir tout ce que renferme le long entretien des deux artistes. Et quand ces diamants sont transformés, quand ces nobles âmes s'unissent, se pénètrent l'une l'autre, se communiquent leurs qualités originales, quel est le résultat de ces transmutations merveilleuses? Nouveau problème qu'il est impossible d'éviter. Nous dessinerons donc à grands traits la biographie de Gœthe et la biographie de Schiller, nous arrêtant au jour où leurs destinées, distinctes et opposées jusque-là, commencent à prendre un même essor. Il sera temps alors de laisser la parole aux deux illustres maîtres; nous suivrons, nous expliquerons les principaux épisodes de leur correspondance, nous ferons le commentaire de leur vie racontée par eux-mêmes, et le jour où cette correspondance s'arrêtera, c'est-à-dire à la mort de Schiller, nous continuerons encore, en retraçant la vieillesse de Gœthe, le tableau de cette noble éducation poétique et morale écrite à chaque page du précieux travail.

GOETHE

Dans une de ces petites pièces de vers qu'il ciselait avec un art si merveilleux, Gœthe a tracé gaiement son portrait au milieu des portraits de ses ancêtres. « J'ai de mon père la stature, la gravité, l'esprit de conduite. Ma mère m'a donné la sérénité joyeuse et le goût des inventions poétiques. Mon grand-père aimait toutes les choses belles; cet amour reparaît chez moi çà et là. Ma grand'mère aimait l'éclat et l'or; cette passion de ma grand'mère, je la sens frémir encore dans les fibres de mon être. Séparez maintenant les éléments du composé qui les renferme, que trouvez-vous d'original en toute cette chétive créature? » Cette originalité que Gœthe, à la fin de sa carrière[1], se refusait avec tant de bonne grâce et de modestie, il en décrit le caractère véritable au moment même où il semble ne pas y croire. Génie

1. Le recueil des *Zahme Zenien*, auquel j'emprunte ces vers, a commencé de paraître en 1827.

d'ordre composite, si je puis ainsi parler, il excelle à s'assimiler toute chose. Son père, sa mère, son grand'père et sa grand'mère, lui ont donné chacun, dit-il, une qualité différente; ils lui ont donné surtout, par cet assemblage de présents si divers, une prodigieuse souplesse d'imagination. Comprendre et combiner les contraires, telle est la vocation et la joie de son esprit. A la fois grave et passionné, dévoué à la science autant qu'à la poésie, pourvu d'instincts et de facultés qu'aucun lien ne semble unir, il a pour diriger tous ses instruments le plus accompli des chefs d'orchestre. Cet esprit de conduite, dont il parle modestement et qui est la véritable originalité de son génie, c'est la recherche de l'unité, c'est l'amour et la méditation constante de l'harmonie universelle. Personne n'a étudié un fait, un être, une manifestation quelconque de la vie, avec un sentiment plus net de la réalité; personne n'a su les replacer comme lui dans le sein de l'immense nature. Mais c'est lui-même surtout, ce sont ses dispositions, ses instincts, les événements de sa destinée, ses joies et ses douleurs, ses passions et ses idées, c'est tout son être enfin qu'il interrogeait sans cesse, afin de pacifier en lui les luttes intérieures et d'atteindre à la sérénité suprême. Πᾶν μοι συναρμόζει, disait le noble stoïcien, héritier des Césars. Ces paroles de Marc-Aurèle semblent la devise de Gœthe; elles expliquent les phases diverses de sa carrière, les transformations de sa pensée, les contrastes sans nombre dont fourmillent ses œuvres, cette passion, si impétueuse d'abord et bientôt si froidement subtile, cette absence complète de fiel et de jalousie au milieu des luttes littéraires les plus vives, cet égoïsme presque superbe au milieu de sympathies ardentes pour ses émules; elles expliquent, en un mot, le magnifique et mystérieux spectacle que la vie de Gœthe va dérouler à nos regards.

Gœthe vint au monde à midi, le 28 août 1749. Son père, citoyen de Francfort-sur-Mein, était un esprit grave, sévère, plus solide que brillant, un jurisconsulte laborieux et intègre, qui, l'année précédente, âgé déjà de trente-sept ans, avait épousé une jeune fille plus jeune que lui de vingt années, la vive et charmante Catherine-Élisabeth Textor. Son grand-père maternel, Jean-Wolfgang Textor, lui donna ses deux prénoms sur les fonts baptismaux. L'enfant était superbe et admirablement constitué; la vigueur du père, la vivacité joyeuse de la mère, s'épanouissaient sur ce visage enfantin,

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.

On s'arrêtait pour le voir aux bras de sa nourrice, quand elle le promenait par les rues de Francfort. Quatre ans après, on n'eût pas admiré seulement la beauté de ses traits, la vigueur de sa santé, mais l'ardeur et la précocité de son esprit. Son éducation venait de commencer sous la discipline rigide du chef de la famille, et déjà tout attestait chez l'enfant une intelligence du premier ordre. Grave et appliqué avec son père, il était initié par sa mère aux joies naïves de l'imagination. Catherine-Élisabeth Textor était un esprit alerte et joyeux qui, comprimé souvent par la sévérité taciturne de son mari, prenait sa revanche avec ce petit compagnon si vif, si prompt à tout comprendre et qui souriait si volontiers. Quand l'écolier, sa tâche finie auprès de son père, rentrait dans la chambre maternelle, que de causeries sans fin entre la jeune femme et le petit Wolfgang! Elle avait toujours maintes histoires à lui conter; elle dessinait, pour ainsi dire, devant son esprit maintes images étincelantes, et l'enfant émerveillé concevait déjà ce goût de l'invention, ce goût des fables, des récits, cette joie poétique, cette verve d'artiste pour laquelle il composera un jour ce mot charmant que je ne sais comment traduire, *Lust zu fabuliren.*

Au reste, malgré la rigidité du père de Gœthe, rien de plus libre, et, il faut bien le dire, rien de plus irrégulier que l'éducation qu'il donna ou laissa donner à son fils. Quand on parle d'une éducation sévèrement dirigée, on pense aussitôt aux méthodes de Port-Royal; on se représente les hommes du dix-septième siècle, l'unité qui présidait à leurs études, leur familiarité de tous les jours avec les écrivains antiques. Les exigences du père de Gœthe étaient d'une nature particulière; il voulait que son fils apprît beaucoup de choses, acquît les connaissances les plus variées : dans quel ordre et de quelle façon? ce point, à ce qu'il semble, l'inquiétait peu. De là une extrême diversité d'études dans l'enfance et la première jeunesse de Gœthe : musique, peinture, langues anciennes, langues orientales, il étudie tout avec une curiosité ardente. On a remarqué avec raison que l'auteur de *Faust* et de *Werther* n'avait jamais pu s'astreindre à un même travail obstinément suivi. Ce n'est pas seulement à titre de lecteur, c'est comme écrivain qu'il pouvait dire :

Les longs ouvrages me font peur.

Il travaillait toujours, mais toujours à des œuvres nouvelles, ayant besoin de changer sans cesse et de *voler à tout sujet*. *Werther*,

Gœtz de Berlichengen, un grand nombre de ses romans et de ses drames l'occupèrent seulement pendant quelques semaines; il les enlevait d'une touche légère et sûre, avec une rapidité merveilleuse. Quant à ses poëmes, comme *Hermann et Dorothée*, à ses tragédies savantes comme *Iphigénie*, à ses romans compliqués, laborieux, qui ne sont plus seulement le cri de la passion, mais le résultat d'une observation approfondie, comme *Wilhelm Meister*, il n'a jamais pu se résoudre à s'y enfermer courageusement, pour les achever sans distraction. Il en écrivait une partie, puis s'arrêtait, passait à une autre œuvre, sauf à reprendre au bout de quelques années le travail interrompu. Ses écrits les plus importants, travaux de science ou d'imagination, ont été composés ainsi par fragments, à de longs intervalles, avec les intermèdes les plus singulièrement variés. Est-il nécessaire de rappeler le drame de *Faust*, commencé en 1772 et terminé en 1831? Ce n'était pas chez lui dilettantisme, encore moins fatigue et impuissance : esprit sûr de lui-même et amoureux de la variété, il se portait de tous côtés dans l'immense domaine de l'univers, bien persuadé qu'il retrouverait à heure fixe, fût-ce après vingt années, l'inspiration du premier jour. Eh bien! cette variété de travaux, ce désir de tout voir, cette dissémination de l'intelligence, qui aurait pu être funeste à bien d'autres, mais qui était chez lui un signe de force en même temps qu'un exercice salutaire, nous les trouvons déjà dans le naïf essor de sa jeunesse.

Les circonstances favorisaient d'ailleurs cet instinct de son esprit; les études du jeune Wolfgang furent interrompues plus d'une fois par de singuliers épisodes. Il n'était encore qu'un enfant, lorsque la guerre de sept ans agita l'Allemagne entière, et bien qu'il fût né dans une ville impériale, bien que sa famille fût attachée par tradition à la cause de l'Autriche, toutes ses sympathies étaient pour le roi de Prusse. Était-ce la Prusse qui l'intéressait? nullement; c'était l'intrépide monarque luttant seul contre une moitié de l'Europe : Je n'étais pas Prussien, a dit Gœthe, j'étais Frédéricien; *nicht Preussisch, fritzisch gesinnt*. Au-dessus des questions générales et des intérêts de patrie, il y avait déjà pour lui quelque chose qui dominait tout, je veux dire le mérite de l'individu, le rôle de la personne; on devine ici l'artiste curieux qui recherchera pendant toute sa vie les beaux exemplaires de l'humanité. En même temps qu'il suivait avec une émotion si vive les campagnes de Frédéric (notez ce trait de caractère et l'étrange impartialité de son esprit), il se sentait aussi attiré vers les Français,

bien qu'ils fussent alors les adversaires de son héros. On sait la part que nous avons prise à la guerre de Sept ans. Le 2 janvier 1759, la ville de Francfort fut occupée militairement; les habitants de la paisible cité ayant été obligés de fournir le logement à nos soldats, un officier, un lieutenant du roi (c'était le titre que lui donnait une mission particulière), M. le comte de Thorane devint l'hôte de la famille Gœthe. Le comte de Thorane était un gentilhomme provençal, grave et sévère dans sa tenue, très-instruit, grand amateur des arts; frappé tout d'abord d'une collection de paysages exposés dans le salon de son hôte, il s'informe du nom des peintres, et, apprenant que ce sont des artistes de Francfort, il va les voir et leur commande des copies de leurs œuvres. Aussitôt voilà la maison envahie par les artistes, et la chambre de Wolfgang transformée en atelier. A ces distractions, qui devenaient pour lui des études, ajoutez d'autres épisodes non moins curieux. Francfort ressemblait à une colonie française. Pendant que nos soldats occupaient la ville, une troupe d'acteurs parisiens jouait les comédies de Destouches et de Marivaux. L'occasion était bonne pour apprendre le français. Son grand-père Textor voulant qu'il en profitât, lui avait procuré une carte d'entrée au théâtre. Wolfgang, qui avait alors une dizaine d'années, était donc fort assidu à la comédie, et l'on peut croire qu'il ne perdait pas les heures qu'il y passait. Aussi attentif qu'à une leçon, il tâchait de s'accoutumer peu à peu à ce langage étranger, puis, revenu à la maison paternelle, il prenait dans la bibliothèque de son père une tragédie de Racine, une comédie de Molière, et s'appliquait à en réciter plusieurs pages à haute voix. Ses yeux n'étaient pas moins captivés que ses oreilles; le jeu des acteurs avait pour lui un singulier attrait, et quand on pense à son goût si vif du théâtre, à ce goût qui ne le quitta jamais et qui est, sous maintes formes différentes, un des traits dominants de son esprit, ne peut-on pas en rapporter quelque chose à ces vives impressions de son enfance? Bien plus, un enfant de son âge, le jeune Derones, frère de l'une des comédiennes, l'introduisit bientôt dans les coulisses et lui ouvrit le foyer des acteurs. Rappelez-vous la troupe de comédiens dans *Wilhelm-Meister;* souvenez-vous du gracieux poëme intitulé *Euphrosine;* relisez les vers si doux, si touchants, expression d'une si franche camaraderie d'artiste, composés par Gœthe à la mort du machiniste du théâtre de Weimar, l'infatigable Mieding; n'oubliez pas enfin que ce grand poëte, ce savant passionné, a été lui-même, à Weimar, un acteur du premier ordre et un admirable directeur de théâtre. Il est

permis de dire, je pense, que le jeune Wolfgang n'a pas absolument perdu son temps, s'il est vrai que ces épisodes aient développé chez lui le sens merveilleux de l'imagination et laissé dans son intelligence une trace ineffaçable.

Cette éducation un peu vagabonde dura autant que l'occupation de Francfort par les Français. Le père de Gœthe était fort irrité de la présence de nos troupes; il eut plus d'une fois des querelles assez vives avec le comte de Thorane, et son humeur déjà sombre et taciturne avait tourné à la misanthropie. Il renonça, pour ainsi dire, à diriger les études de son fils. C'est pendant ce temps-là que l'enfant, devenu libre, courait les rues avec Derones, assistait aux revues, aux parades, allait à la Comédie-Française, écoutait au foyer les acteurs et les actrices, revenait auprès du comte de Thorane, voyait travailler les peintres établis dans sa chambre, et souvent aussi assistait à des conflits d'amour-propre qui dégénéraient parfois en disputes. Sa mère, qui s'amusait beaucoup de la vivacité piquante de ses observations, ne voyait pas grand mal à cette vie de bohémien, sachant bien d'ailleurs que cela ne durerait pas toujours. Dès que le comte de Thorane eut quitté la maison (il y était resté environ deux ans), l'éducation de Wolfgang reprit ses allures régulières. Il n'aura plus de distractions si nombreuses; il n'aura plus tant d'occasions d'étudier notre langue et notre théâtre : le voilà revenu aux littératures anciennes et aux mathématiques.

Il faut noter pourtant qu'il n'y eut jamais aucune contrainte dans le développement intellectuel de Gœthe. A l'époque même où ses études deviennent plus méthodiques, la liberté dont il jouit peut sembler excessive. Les fantaisies de sa curiosité l'entraînent d'un travail à un autre ; curiosité féconde, après tout, et qui préparait d'avance l'activité multiple de son génie. Quand il quitta sa ville natale, à seize ans, pour aller suivre les cours de l'Université de Leipzig, il était déjà riche de connaissances acquises et de poétiques projets. Aux langues anciennes il avait joint l'hébreu : initié aux beautés de Sophocle, passionné pour les *Métamorphoses* d'Ovide, dont la riante imagination l'enchantait, il avait eu l'ambition de lire la Bible dans le texte original. Il pratiquait la langue de Shakspeare et celle de Racine. La France, nous venons de le voir, représentée par de brillants gentilshommes, et aussi par une troupe d'acteurs qui jouaient avec les œuvres classiques toutes les nouveautés à la mode, avait exercé maintes séductions sur son intelligence. Lorsqu'il racontera dans sa vieillesse

l'histoire de ses premières années, il se souviendra de l'élégante affabilité du maréchal de Broglie, qu'il a vu chez le lieutenant du roi dans la maison de son père. Les années qui suivent étendent et complètent cette instruction déjà si variée; il lit, non plus en écolier, mais en critique, un grand nombre des tragédies de Corneille, tout Racine, tout Molière, et bien des secrets de l'art lui sont révélés. Un jour, un des amis de sa famille, M. d'Ohleschlager, échevin et sénateur de Francfort, ayant organisé un spectacle d'enfants, on représenta le *Britannicus* du poëte français, et le futur auteur de *Werther* et de *Faust* fut chargé du rôle de Néron. Il eut dès lors un goût particulier pour Racine. Les classiques de la France, ouvrant à sa pensée des perspectives lointaines, lui plaisaient beaucoup plus que les prétendus classiques de son pays; il semblait que cette jeune imagination fût mal à l'aise dans le monde un peu étroit des Canitz, des Besser, des Hagedorn. Soixante ans plus tard, lorsque M. Varnhagen d'Ense publiera ses excellentes biographies des poëtes allemands du dix-septième siècle, Gœthe s'écriera : « Aujourd'hui encore, en lisant ces biographies, je vois se dresser devant moi ces fantômes du passé, et je sens de quel poids ils pesaient alors sur mon esprit. » Et plus loin : « Combien une telle critique m'eût été salutaire aux heures de ma jeunesse ! » C'est bien là le cri de l'homme qui veut tout comprendre, afin de dominer tout : Wolfgang ne pouvait posséder à quinze ans cette indépendance souveraine, et cependant l'espèce de malaise que lui faisait éprouver une littérature uniforme, l'avidité insatiable de son intelligence, cette mobilité ardente qu'il ne faut pas confondre avec la légèreté du premier âge, tout cela n'atteste-t-il pas qu'il cherchait d'instinct sa liberté intellectuelle et morale dans la variété de ses études? Pour moi, quand je vois cette naïve universalité d'esprit, quand je vois Gœthe passer sans embarras de Molière à Klopstock, et des comédies du dix-huitième siècle aux cantiques des prophètes, je pressens dans l'écolier de Francfort l'homme qui voudra fonder un jour une littérature sympathique, cosmopolite, vraiment humaine, une littérature qui accueillera, qui comprendra toutes les œuvres du Midi et du Nord, la littérature du monde entier, disait-il, — *die Weltliteratur*.

« Mon bon ami, je vous conseille d'abord un cours de logique; là on vous dressera l'esprit comme il faut; on vous le chaussera de bottes à l'espagnole, afin qu'il file droit, avec circonspection, sur le chemin de la pensée, et n'aille pas s'égarer à droite et à gauche comme

un feu follet dans l'espace... Commencez par vous imposer, pour cette demi-année, une régularité ponctuelle. Vous en avez tous les jours pour cinq heures : soyez là au coup de cloche ; ne manquez pas de vous bien préparer d'avance, d'étudier avec soin le paragraphe, afin d'être d'autant plus à même de voir qu'il ne dit rien qui ne soit dans le livre. Néanmoins, ne laissez pas d'écrire comme si le Saint-Esprit vous dictait [1]. » Ces sarcasmes de Méphistophélès sont un souvenir des années que Gœthe a passées à Leipzig. Logique, ponctualité, ennui, voilà trois mots qui résument assez bien la physionomie de l'Université sous le gouvernement de Gottsched. Il ne faut pas, je le sais, répéter sans réserve les condamnations encourues par ce solennel chancelier de la poésie allemande. Gottsched n'est pas toujours pédant ; il a eu des ambitions généreuses ; on ne peut lui refuser un ardent désir de susciter une littérature qui relevât l'Allemagne aux yeux de l'Europe ; l'histoire littéraire, en regrettant que le génie lui ait manqué, en blâmant surtout les lois stériles qu'il prétendait imposer aux intelligences, doit cependant lui tenir compte d'une si généreuse ambition. Mais comment demander à un poëte de seize ans l'impartialité de la critique ? Gœthe se sentait étouffer dans cette atmosphère officielle. L'excellent Gellert lui-même, héritier de l'influence de Gottsched, lui enseignait bien l'élégance et la correction du style, sans fournir à sa juvénile ardeur l'aliment dont elle avait besoin. Toute cette période est triste ; le feu divin qui animait l'écolier de Francfort semble prêt à s'éteindre. Non, rassurez-vous : l'inquiétude qui l'agite est un bon signe ; il écrit, il fait des satires, des pièces lyriques, de petites comédies, et si toutes ces œuvres paraissent froides et faibles, il en est plus d'une cependant qui révèle une pensée originale. N'est-ce pas un des traits les plus particuliers du génie de Gœthe, que cette disposition à transporter dans la poésie, pour s'en délivrer lui-même, les aventures et les tourments de son cœur ? Ce que fera un jour l'auteur de *Werther*, de *Clavijo*, de *Stella*, d'*Egmont*, de *Torquato Tasso*, l'étudiant de Leipzig commence à le faire à sa manière. A Francfort, à Leipzig, il a aimé déjà, il a souffert et cherché à secouer sa souffrance ; il a été coupable, et il a voulu se débarrasser de ses remords ; ces pensées qui l'obsèdent, il les produit sous la forme de la comédie ou du drame, et son âme

1. *Faust*, première partie. J'emprunte l'excellente traduction de M. Henri Blaze de Bury.

retrouve la sérénité. Peu importe que ces comédies, *le Caprice de l'amant*, *les Complices*, soient une imitation maladroite de notre théâtre, si nous savons ce qu'il faut y chercher, et si celui qui dira un jour, à l'occasion de douleurs plus sérieuses : « Poésie, c'est délivrance, » commence à se révéler à nous dans ces naïves ébauches?

Pour se soustraire à l'action énervante de la littérature officielle, l'étudiant de Leipzig recherchait les occasions de voir le monde. Au sortir des habitudes patriarcales de sa maison de Francfort, il avait besoin de quelques leçons d'élégance, et ce fut la Saxe qui les lui donna. Maintes familles, très-fières aujourd'hui de ce titre d'honneur, l'accueillirent avec bonté; il a consacré leurs noms dans ses Mémoires. Citons seulement une femme d'esprit, madame Bœhme, qui lui enseigna mieux que Gellert les vrais principes de la littérature et de l'art. Elle lui fit comprendre tout ce qu'il y avait d'insipide dans l'abondance de Gottsched, « dans ce déluge de mots qui inondait le sol allemand et menaçait de submerger les montagnes. » Ce fut après un entretien avec madame Bœhme qu'il jeta au feu tout un volume de vers et de prose commencé à Francfort et fini à Leipzig. Il n'en était pas plus dévoué à ces études de droit que lui imposait son père; la société des femmes, les réunions du monde, comme une espèce de préparation à la poésie, l'attiraient chaque jour davantage, et s'il entreprit vers cette époque de traduire *le Menteur* de Corneille, ce fut sans nul doute pour s'appliquer gaiement ces vers de Dorante :

> Mon père a consenti que je suive mon choix
> Et je fais banqueroute à ce fatras de loix.

La banqueroute est complète. Qu'il fasse des vers ou qu'il les brûle, qu'il vive avec les étudiants ou recherche la société des salons, le feu de la poésie couve au fond de son âme. C'est un poëte, à coup sûr, ce jeune homme inquiet, passionné, si prompt à passer de la débauche à la mélancolie [1]; c'est un poëte qui s'ignore, une âme errante qui cherche vainement sa route. Au milieu des ombres qui l'enveloppent, si un rayon de lumière éclate, il en pousse un cri de joie. « Il faut avoir été jeune, disait-il plus tard, pour se représenter l'effet produit sur nous par l'apparition du *Laocoon* de Lessing; du

1. Voyez le curieux recueil publié par M. Otto Jahn : *Lettres de Gœthe à ses amis de Leipzig*. 1846.

sein de nos idées indécises et de nos méditations pénibles, ce livre nous entraînait dans le libre domaine de la pensée. » N'est-ce pas là le cri de l'artiste aspirant à la lumière? Au moment où il va naître à la poésie, le mot qui jaillit de ses lèvres est celui qu'il prononcera en mourant : *Mehr licht!* Cet enthousiasme pour Lessing, son culte pour Winckelmann et le chagrin que lui causa sa mort, autant de signaux qui nous permettent de suivre le développement intérieur de Gœthe au milieu de l'obscure agitation des trois années de Leipzig. Cette agitation même est une promesse. Isolé, sans direction, malgré tous ses efforts pour en trouver une, abandonné à lui-même, emporté par des passions ardentes, mécontent du culte réformé, regrettant *la merveilleuse unité des symboles catholiques,* cette *chaîne brillante d'actes sacrés* qui font que *le berceau et la tombe, à quelque distance que le hasard les place l'un de l'autre, se tiennent par un indissoluble anneau,* seul enfin dans le monde de l'âme comme dans le monde de l'esprit, il n'a plus de ressources qu'en lui-même. En nous exposant ainsi l'état de son âme, Gœthe ne songe pas à s'approprier orgueilleusement le mot de l'héroïne de Corneille : « Que vous reste-t-il? — Moi. » Il ne songe qu'à expliquer, sans prétention comme sans fausse modestie, les habitudes de son imagination, dont il rapporte l'origine à ses années de Leipzig. « Ainsi se déclara, dit-il, cette disposition dont je n'ai pu me départir pendant toute ma vie, j'entends cette disposition à transformer en image, en poëme, tout ce qui me causait de la joie et du tourment, tout ce qui m'occupait d'une manière ou d'une autre, et à régler là-dessus mes comptes avec moi-même, non moins pour rectifier mes idées sur les objets extérieurs que pour me calmer intérieurement. Ce don m'était nécessaire plus qu'à personne, à moi que mon naturel emportait toujours d'un extrême à l'autre. Toutes les œuvres de moi que le public a lues depuis ce moment ne sont que les fragments d'une grande confession [1]... »

Gœthe avait passé trois années à Leipzig. Le 28 août 1768, le jour même où il accomplissait sa dix-neuvième année, il dit adieu à ses amis et se mit en route pour Francfort. « Ceux dont il venait de prendre congé, dit un de ses biographes, ne soupçonnaient pas qu'un petit nombre d'années plus tard la gloire de son nom remplirait l'Europe entière. Et cependant cette période de Leipzig a contribué

1. Voyez le recueil intitulé *Vérité et Poésie,* 7e partie.

sous plus d'un rapport à former le Gœthe futur [1]... » Sans méconnaître le travail intérieur du poëte naissant pendant cette période d'agitation et d'inquiétude, nous réserverions à l'Alsace l'honneur d'avoir formé le véritable Gœthe. La ville de Strasbourg, nous l'avons dit ailleurs, peut être fière de l'influence qu'elle a exercée sur le génie de Gœthe. Revenu à Francfort dès les premiers jours de septembre, le jeune Wolfgang passe dix-huit mois dans sa famille, mais assez mal reçu par son père, le cœur et l'esprit malades, gravement ébranlé par ses débauches de Leipzig [2], il s'était laissé entraîner sans trop de résistance à de bizarres études de mysticisme et d'alchimie. Heureusement cette maladie nouvelle (Gœthe lui-même désigne ainsi l'état de son âme), cette maladie extraordinaire que lui avait inoculée une personne d'une dévotion follement exaltée, mademoiselle de Klettenberg, ne laissa pas de traces dans son intelligence; il arrive à Strasbourg et tous les mauvais rêves se dissipent.

C'est en 1770, aux premiers jours de printemps, que Wolfgang entra dans la capitale de l'Alsace. Il y venait, sur l'ordre de son père, afin de réparer le temps perdu à Leipzig et de gagner les diplômes nécessaires à la carrière de magistrat. Il les gagnera, ces diplômes, il sera docteur en droit de l'Université de Strasbourg; mais qu'est-ce que cela, si l'on songe à tout ce que lui réserve son séjour en ces belles contrées? Ce n'est pas un juriste que Strasbourg a formé, c'est un poëte. Il y était venu malade, inquiet, presque dégoûté de lui-même et de la vie; il s'en retournera joyeux, plein de confiance et d'enthousiasme. Que de journées fécondes pour son génie pendant ces dix-huit mois! La cathédrale, la ville, cette riche plaine de l'Alsace, le Rhin qui la traverse d'un bout à l'autre de l'horizon, tout l'enchante. Des compagnons dignes de lui partagent et multiplient ses émotions. Ici, c'est le doux, le pieux Jung Stilling; là c'est le poëte Lenz, et cet excellent Lerse dont il a si bien reproduit la loyale figure dans son *Gœtz de Berlichingen*. Gœthe était à Strasbourg depuis six mois, quand il apprend l'arrivée d'un jeune écrivain, connu déjà par quelques manifestes hardis, Jean-Gottfried Herder. Avec la confiance de la jeunesse, il va frapper à sa porte; il l'interroge, lui confie ses pensées, ses doutes, ses projets, et, sans se laisser rebu-

1. *Goethe's Leben*, von J.-W. Schæfer. 1858. Tome I, p. 84.

2. « Dans ce maudit Leipzig on brûle comme une torche de résine. » *Lettres de Gœthe à ses amis de Leipzig.*

ter par les allures un peu altières du critique, il s'attache à lui comme le disciple à son maître. Cette rencontre est un événement décisif dans l'histoire de la poésie allemande. L'office que Herder remplit auprès de l'étudiant de Strasbourg est à la fois sévère et bienfaisant. Plus âgé de cinq années, investi déjà d'une certaine autorité dans le monde des lettres, on peut dire qu'il fait l'éducation poétique de Gœthe et dégage son génie des liens qui l'entravaient. Il lui révèle la philosophie de l'histoire littéraire; il lui montre comment les grandes œuvres de la poésie et de l'art sont intimement unies aux destinées sociales de l'homme et représentent la vie des nations. Éclairés de cette lumière, les immenses domaines de la littérature resplendissent tout à coup de trésors qu'on ne soupçonnait pas. Gœthe et ses amis s'y élancent comme sur une terre conquise et y font maintes découvertes. La Bible, Shakspeare, l'art allemand du moyen âge, prennent à leurs yeux une signification inattendue. Ils aiment surtout la nature; les poésies artificielles n'usurperont plus, dans les ardentes sympathies de Wolfgang, le rang qui appartient aux inspirations vraies. Herder ne travaille pas seulement à exciter l'enthousiasme de son ami, il ne craint pas d'employer le sarcasme pour le guérir de ses erreurs. Génie lumineux et rigide, bienfaisant et bourru, l'auteur des *Fragments* et des *Forêts critiques*[1] corrige le futur auteur de *Faust* avec une rudesse familière; et rien de plus touchant que l'humilité, la joie, la reconnaissance de ce glorieux disciple. Herder a beau se montrer dédaigneux et acerbe, Wolfgang ne se décourage pas; il subit volontiers les railleries de son mentor, pourvu qu'il puisse entendre cette voix inspirée expliquer l'épopée d'Homère, les chants des prophètes hébreux et les drames de Shakspeare. En 1811, au faîte de la renommée, Gœthe se souvient encore avec joie de ces beaux jours où s'épanouissait son génie, et il écrit dans ses Mémoires : « Je n'ai pas passé auprès de Herder une seule heure qui n'ait été pour moi instructive et féconde. » Ces heures si pleines, si riches, le rude maître les rendait pourtant bien amères. « C'était, ajoute Gœthe, un généreux bourru. Je ne me souviens pas d'avoir reçu de lui le moindre conseil ni le moindre encouragement. N'importe ! tout ce qui émanait de lui me causait une impression, non pas agréable, assurément, mais profonde. » Gœthe va jusqu'à dire que l'écriture même de Heider, les signes qu'avait tracés sa plume, exerçaient sur lui une

1. *Kritische Waelder*, 1767.

influence magique (*eine magische Gewalt*). « Jamais, s'écrie-t-il, je n'ai déchiré une seule de ses lettres, ni même une seule adresse écrite de sa main. » Naïf éblouissement de cette âme novice encore, en face du guide qui l'introduisait dans les régions de la poésie !

Il y a un épisode d'une autre nature qui eut aussi une action décisive sur le développement moral du poëte: Cœur tendre et passionné, Gœthe, dès la première jeunesse, avait connu les extases de l'amour. A Francfort, à peine âgé de quinze ans, il aimait une fille du peuple, la douce, la sensée Marguerite, qui brillait par sa réserve et sa distinction native, au milieu d'une famille fort équivoque. Pendant qu'il assistait aux fêtes de l'élection impériale dans les rues de Francfort ou les salles du Roemer, l'écolier vagabond jouissait de voir toutes ces splendeurs aristocratiques servir de cadre à son idylle populaire. A Leipzig, deux ans plus tard, il était devenu amoureux de Catherine Schœnkopf, la fille de l'hôtelier chez lequel il prenait ses repas, celle qu'il a baptisée du nom d'Annette dans ses poétiques confidences. C'est cette pauvre Catherine si tendre, si dévouée, qu'il prit plaisir à tourmenter de la façon la plus cruelle, sauf à en éprouver ensuite un repentir amer et à se châtier lui-même dans un petit drame expiatoire intitulé *le Caprice de l'amant*. Marguerite, Catherine, humbles créatures qui les premières avez fait battre le cœur de Gœthe, vous voilà remplacées aujourd'hui par une figure plus digne : quand la fille du pasteur alsacien paraît dans l'histoire du poëte, tous les souvenirs antérieurs doivent s'évanouir.

Entre toutes les femmes que Gœthe a aimées (la liste est longue, hélas !), la plus sympathique et la plus pure, c'est Frédérique. Elle s'appelait Frédérique Brion, mais il semble que, par un instinct naïf, l'Allemagne ait voulu l'anoblir : Frédérique Brion, pour l'Allemagne et pour l'histoire, c'est Frédérique de Sesenheim, du nom du petit village où son père exerçait le ministère évangélique. Quelle apparition suave que Frédérique de Sesenheim dans la destinée de Gœthe ! Marguerite était plus âgée que Wolfgang, et, malgré cette réserve gracieuse que le poëte a si bien décrite, elle a fini par rejeter son amour avec autant de légèreté qu'elle l'avait d'abord accueilli. Catherine, blessée par lui, est devenue, fort innocemment sans doute, la cause de son désespoir et des distractions qu'il a cherchées dans le mal. Frédérique a été l'amie de Gœthe ; elle a été pour lui un ange de poésie, la messagère d'une révélation idéale, et le jour où Gœthe, rappelé à Francfort par sa famille, a dû engager Frédérique à ne

plus songer à lui, la douce enfant, sans dépit, sans rancune, est demeurée obstinément fidèle au souvenir de celui qui l'avait aimée. Frédérique avait seize ans, Gœthe en avait vingt et un, quand ils se rencontrèrent au mois d'octobre 1770. Pourquoi Gœthe n'a-t-il pas voulu attacher son sort à celui de cette ravissante fille? Pourquoi ce départ? pourquoi cette rupture? Tous ses biographes l'excusent par la nécessité des circonstances; ils allèguent la sévérité du père, l'ambition de la mère pour son fils, maintes exigences de famille qu'il eût vainement essayé de combattre; ils ne craignent même pas d'appeler Frédérique en témoignage, et la candide enfant vient déposer contre elle-même. « Il était trop grand, — disait-elle plus tard, quand l'auteur de *Gœtz* et de *Werther* eut rempli l'Allemagne du bruit de son nom, — il était trop grand et appelé à de trop hautes destinées, je n'avais pas le droit de m'emparer de lui. » C'est précisément cette résignation qui doit faire regretter avec larmes la rupture de Frédérique et de Wolfgang. On a dit : « Pourquoi la plaindre, puisqu'elle ne se plaignait pas elle-même? » Ce n'est pas elle que je plains, c'est le poëte. Où eût-il trouvé une compagne plus digne de lui? Les biographes de Gœthe, toujours si prompts à excuser les fautes de son cœur au nom des droits du génie, devraient se rappeler un peu mieux le dénoûment de cette histoire. Dix-sept ans plus tard, en 1788, Gœthe, l'ami et le compagnon de plaisirs du grand-duc de Weimar, est abordé un jour dans le parc du château par une jeune fille qui le supplie de remettre un placet au souverain. C'était la fille d'un pauvre diable nommé Vulpius, que l'ivrognerie avait réduit à la misère; elle demandait pour son père un petit emploi qui le rattachât au travail et à la vie. La suppliante était jeune, jolie, et la douleur prêtait à sa physionomie une expression qui devait toucher un poëte. Gœthe l'attire chez lui, l'installe dans son ménage, et, après dix-huit ans d'une vie commune, il épouse la fille de l'ivrogne. Christiane Vulpius assurément ne mérite pas tout le mal qu'on a dit d'elle; la pauvre femme, dans sa simplicité, ne manquait pas de sens, et de nobles esprits, Schiller, Kœrner, Humboldt, Caroline de Wolzogen, lui ont rendu témoignage en excellents termes; il est impossible cependant de la comparer à cette fleur des champs et des bois qui s'appelle Frédérique de Sesenheim.

Que devenait-elle cependant, la pauvre Frédérique? Elle repoussa tous ceux qui prétendirent à sa main, et l'un d'entre eux était le compagnon de Wolfgang, le poëte livonien Jean Reinhold Lenz. « Celle

que Gœthe a aimée, disait-elle, ne peut appartenir à un autre homme.» Son père et sa mère étant morts, elle fut recueillie par une de ses parentes qui avait épousé M. de Rosenstiel, secrétaire d'ambassade auprès de la cour de France; c'est ainsi qu'elle vécut à Versailles et à Paris dans les années qui précédèrent et suivirent immédiatement la révolution. Son poétique roman, dont elle portait le souvenir avec grâce, sans prétention ni embarras, lui avait fait dans la société d'élite une discrète célébrité. Elle quitta la France sous la terreur, et trouva un asile chez son beau-frère, M. Marx, pasteur à Diessbourg, et plus tard à Meissenheim dans le duché de Bade. Sa sœur, madame Marx, mourut bientôt, lui laissant le soin de diriger l'éducation de sa fille; elle éleva l'enfant, la maria, puis, sa tâche finie, elle mourut le 13 novembre 1819. Gœthe s'efforça en vain de l'oublier; ni les passions, ni l'étude, ni la gloire ne purent effacer de son cœur celle qui lui avait révélé la poésie. L'auteur de *Faust*, il l'a dit lui-même, n'aurait pas connu tout son génie, s'il n'avait eu le bonheur de rencontrer un ami comme Schiller; l'historien littéraire peut se demander si ce génie n'eût pas été plus complet encore avec une compagne telle que Frédérique de Sesenheim.

Après dix-huit mois d'études, de révélations et de ravissements de toute sorte, Gœthe dut quitter Strasbourg et retourner à Francfort. Il avait obéi cette fois aux vœux de son père; une thèse sur les rapports de l'Église et de l'État, soutenue avec beaucoup d'esprit devant la Faculté de droit le 6 août 1771, lui avait valu le titre officiel dont il avait besoin pour entrer dans la magistrature. Mais ce qu'il rapportait de Strasbourg, son père ne tarda pas à le savoir, c'était bien autre chose qu'une thèse; que de projets dans cette tête ardente! il avait ébauché déjà dans son esprit les premières scènes de *Faust*, il préparait *Gœtz de Berlichingen* et rêvait un drame sur César. L'espérance de créer en Allemagne une poésie toute nouvelle le transportait d'enthousiasme. Quelques-uns des hommes éminents de Strasbourg, Oberlin et Koch, disciples et amis de l'illustre Schœpflin, lui avaient offert une chaire à l'Académie; il n'eut pas de peine à la refuser : son antipathie pour la France allait croissant de jour en jour. Ce génie qui brillera plus tard par l'impartialité la plus large, cette intelligence cosmopolite qui sera si heureuse de tout comprendre et de tout embrasser, obéit en ce moment à une inspiration toute contraire. Un artiste, un poëte, dans la jeunesse surtout, est nécessairement exclusif; Gœthe, en quittant Strasbourg, voyait

toute la poésie dans Shakspeare. Les historiens littéraires de l'Allemagne ont un terme aujourd'hui consacré pour désigner l'ardente période où l'esprit germanique, s'affranchissant des règles de la France, pénétra violemment dans le domaine de la nature réelle et de l'imagination libre; ils l'appellent *la période de l'assaut et de l'irruption*, *Sturm-und Drang-periode*. Cette période d'assaut et d'irruption commence pour Gœthe en 1771, au moment de son retour à Francfort, et se prolonge jusqu'à l'heure où il est appelé à Weimar, auprès du grand-duc Charles-Auguste. Il y a là quatre années décisives dans sa vie. C'est l'époque où par de hardis chefs-d'œuvre, coup sur coup répétés, il renouvelle à la fois le drame, le roman et la poésie lyrique. Quel éblouissement pour l'Allemagne, quel événement pour l'Europe entière, quand ce poëte de vingt-quatre ans publie à de rapides intervalles *Gœtz de Berlichingen*, *les Souffrances du jeune Werther*, et tant de merveilleux *Lieds* où le sentiment profond, la naïveté pénétrante des vieilles poésies du peuple jaillissent tout à coup en flots purs, comme l'eau qui sort du rocher!

On sait quel est le sujet de *Gœtz de Berlichingen*. Le poëte, dans un vaste et tumultueux tableau, dans une composition à la Shakspeare, a voulu peindre l'Allemagne au moment où le système du moyen âge se dissout. Les vieilles mœurs ne sont plus; au milieu de l'anarchie morale et politique, un homme, un chevalier, le dernier des chevaliers allemands, ose se lever encore pour l'honneur et la justice. Peu lui importe que de nouveaux intérêts soient nés; *l'honneur parle, il suffit*. Partout où un opprimé jette un cri de détresse, Gœtz accourt avec ses compagnons. Il prend au sérieux les devoirs de sa caste au moment où chacun ne songe qu'à soi. Seul contre tout un monde, que pourra faire ce don Quichotte sublime? Son exaltation, inspirée par l'honneur, mettra son honneur en péril; il deviendra le chef de ces paysans qui ont souillé de sang une cause juste; le loyal chevalier passera pour un rebelle, il sera calomnié, condamné, flétri. Voilà le tragique intérêt de cette peinture. Gœthe a développé ce grand sujet dans une série de scènes et d'épisodes que d'éminents critiques voudraient voir liés d'une façon plus étroite. Est-ce une faute? ne serait-ce pas plutôt un artifice du poëte? Sans absoudre entièrement la composition du drame, on ne peut nier qu'au sein de cette confusion la figure du héros n'apparaisse plus grande. C'est cette figure qui forme l'unité du tableau; on la voit s'élever de

scène en scène, et lorsque Gœtz, expirant entre sa pieuse Élisabeth et son vaillant frère d'armes, s'écrie d'une voix éteinte : « Reçois mon âme, pauvre femme! Je te laisse dans un monde corrompu; Lerse, ne l'abandonne pas. Fermez vos cœurs avec plus de soin que vos portes; le temps de la perfidie approche... Ils régneront par la ruse, les misérables! le noble cœur sera pris dans leurs filets... » le lecteur ému répond avec les amis qui ferment les yeux du vieux soldat : « Malheur au siècle qui t'a repoussé! malheur à la postérité qui te méconnaîtra! »

Lorsque Gœthe mettait si vivement en action l'histoire de son chevalier à la main de fer[1], il y cherchait une distraction à des douleurs poignantes. Une année auparavant, au printemps de 1772, il était allé à Wetzlar achever ses études de droit. Wetzlar, où siégeait la chambre impériale, était le rendez-vous naturel des jeunes jurisconsultes qui voulaient étudier dans la pratique la vieille constitution de l'empire d'Allemagne. Parmi les compagnons que Gœthe y avait rencontrés, le secrétaire de la légation hanovrienne, Jean Christian Kestner, son aîné de sept ou huit ans, était devenu un de ses plus intimes amis. Kestner devait épouser une jeune fille de Wetzlar, Charlotte de Buff, dont le père, bailli de l'Ordre allemand, avait rang parmi les notables de la cité. Gœthe la vit et l'aima. Il ignorait alors que Charlotte était fiancée à Kestner. A vrai dire, il n'y avait pas encore de fiançailles; c'était tout simplement un lien secret, une de ces conventions tacites comme les autorisent les mœurs allemandes, et qui équivalent à une promesse officielle. Le jour où Gœthe apprit la liaison de Kestner et de Charlotte de Buff, son cœur déjà ne s'appartenait plus. Cette belle jeune fille, avec sa grâce, sa sérénité virginale, surveillant et dirigeant ses petites sœurs comme une jeune mère, était trop sûre d'elle-même pour ne pas s'abandonner sans crainte aux charmes d'une telle amitié. « Elle aimait la société; bientôt Gœthe ne put vivre loin d'elle, car elle lui embellissait la vie de tous les jours; les soins d'un ménage considérable l'appelaient soit dans les champs, soit dans le pré, dans le verger ou dans le jardin; ils devinrent bientôt en tous lieux deux compagnons inséparables.

1. Le titre primitif, dans l'intention de Gœthe, était celui-ci : *Histoire dramatique de Gottfried de Berlichingen à la main de fer*. La première édition, publiée sans nom d'auteur au printemps de l'année 1773, est intitulée : *Gœtz de Berlichingen à la main de fer*, drame.

Le fiancé était de la partie quand ses affaires le lui permettaient; ils s'étaient tous trois habitués les uns aux autres, sans le vouloir, et ils en étaient venus, sans savoir comment, à ne pouvoir pas vivre séparés. C'est ainsi qu'ils passèrent un été splendide au sein d'une idylle vraiment allemande, à laquelle une terre fertile fournissait la prose, et une tendresse pure, la poésie [1].» C'est Gœthe lui-même qui parle ainsi; citons les paroles d'un écrivain, bien digne de compléter ce tableau : « Pendant toute cette belle saison de 1772, dit M. Sainte-Beuve, Gœthe, accueilli par Kestner, adopté par Charlotte et par toute la famille, mena une vie d'exaltation, de tendresse, d'intelligence passionnée par le sentiment, d'amour naissant et confus, d'amitié encore inviolable, une vie d'idylle et de paradis terrestre impossible à prolonger sans péril, mais délicieuse une fois à saisir. Il eut, en un mot, une saison morale toute poétique et divine, quatre mois célestes et fugitifs qui suffisent à illuminer tout un passé... L'orage toutefois était imminent et s'amassait en lui, un orage qui n'éclata point; l'idylle resta pure. Gœthe, sage et fort jusque dans ses oublis, s'éloigna à temps. Il avait fait la connaissance de Charlotte le 9 juin 1772, et il partit brusquement de Wetzlar le 11 septembre [2]. » Son drame de *Gœtz*, je l'ai dit, fut une diversion puissante à sa douleur; pour étouffer complétement sa souffrance, il employa le procédé dont il nous a déjà parlé lui-même à l'occasion de ses aventures de Leipzig : il se délivra de ses souvenirs, il en effaça du moins ce qu'ils avaient de cruel et d'amer, en les transportant dans le pur domaine de l'idéal. « La vie est triste, l'art est serein; » ce fut l'art qui rendit la sérénité à l'amant de Charlotte Buff. Un des collègues de Kestner, Charles Wilhelm Jérusalem, secrétaire de la légation de Brunswick à Wetzlar, s'était trouvé en même temps que Gœthe dans une situation analogue; amoureux de la femme d'un de ses amis, il tomba dans le désespoir et se brûla la cervelle. Il n'y avait pas deux mois que Gœthe avait quitté Wetzlar quand il apprit le suicide de Jérusalem. Cette mort, qui mit en émoi toute la jeunesse allemande, devait le frapper d'une façon particulière; aiguillonné de nouveau par le mariage de Kestner et de Charlotte, qui eut lieu vers l'époque où il venait d'achever *Gœtz de Berlichingen*, il se mit décidément à l'œuvre, et combinant sa propre histoire avec celle du

1. *Wahrheit und Dichtung. Zwolftes Buch.*
2. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XI, p. 244-5.

malheureux Jérusalem, il écrivit les *Souffrances du jeune Werther*.

Le succès fut immense. La publication de *Werther* (1774) est une des grandes dates de la littérature européenne au dix-huitième siècle. L'ardente génération suscitée par Lessing et Herder se produisait de tous côtés, impatiente du repos, tourmentée de vagues désirs et aspirant de toutes les forces de son être à une existence nouvelle; *Werther* répondait admirablement à cette situation des esprits. M. Sainte-Beuve a fait preuve d'une rare sagacité lorsqu'il caractérise ainsi la première partie du roman : « Ce n'est pas le désespoir, c'est plutôt l'ivresse bouillonnante et la joie qui président à la conception de *Werther;* c'est le génie de la force et de la jeunesse, l'aspiration, douloureuse sans doute, mais ardente avant tout et conquérante, vers l'inconnu et vers l'infini... » N'oublions pas, en effet, que Gœthe était déjà guéri, ou peu s'en faut (nous le savons par ses lettres), quand il prit la plume pour écrire *Werther*. A demi débarrassé de son mal, il put faire une peinture générale au lieu d'une confidence personnelle, il put se peindre dans la plénitude de sa force et le désespoir de l'inaction, de manière à représenter dans ce tableau l'état même de son pays et, j'ajouterai, d'une grande partie de l'Europe. En décrivant les souffrances du jeune Werther, Gœthe a peint l'Allemagne intellectuelle et morale à la veille des révolutions qui allaient régénérer l'Europe, et la peinture est si vraie, si vivante, dit le sévère historien Gervinus, que, malgré les transformations du modèle, on ne le lira jamais sans être ému.

Cette émotion a-t-elle toujours été salutaire? Ne répétons pas ici d'insipides lieux communs; un poëte ne peut être responsable des sottises de ses imitateurs, et Gœthe lui-même, on ne doit pas l'oublier, a raillé plus vivement et plus spirituellement que personne le faux désespoir des faux Werther. « Pourquoi, dit-il en ses Mémoires, pourquoi exige-t-on qu'une œuvre de poésie ait un but didactique? La véritable peinture n'en a pas; elle n'approuve ni ne blâme; elle déroule dans leur enchaînement les sentiments et les actions, et par là elle éclaire et instruit. » Il est certain cependant que le bruit de son roman ne fut pas sans influence sur les transformations ultérieures de sa pensée; en voyant la jeunesse de son temps faire éclater « ses prétentions exagérées, ses passions inassouvies, et ses souffrances imaginaires[1], » il réagit peu à peu contre ces maladies de son temps et

1. Gœthe, *Wahrheit und Dichtung, Dreizehntes Buch.*

recherchа toujours davantage, dans sa vie comme dans ses œuvres, la santé de l'âme, la vigueur de l'esprit, une pleine et harmonieuse possession de soi-même. L'agitation, en effet, fut extraordinaire; l'explosion de la mine, c'est Gœthe qui parle, avait été formidable, et l'incendie gagnait de proche en proche. Ardemment discuté en Allemagne, accueilli par les uns avec une admiration mêlée de reproches amers, par les autres avec des transports d'enthousiasme, il est bientôt traduit en français (1776-1777), en anglais (1779), en italien (1781-1782), en suédois (1789), en russe (1788), et en espagnol (1804). On en publie des commentaires et des imitations. Le théâtre, en France, en Allemagne, s'empare de cette douloureuse histoire. Werther a décidément le privilége de passionner la société européenne. Les déclamations de Julie, les malheurs de Clarisse sont oubliés; le candide bourgeois *au frac bleu et à la culotte jaune* vient de proposer aux esprits des questions bien autrement émouvantes. Qu'on le plaigne ou qu'on le maudisse, il est impossible de ne pas s'intéresser à son sort. Pendant son voyage d'Italie, Gœthe est comme obsédé par le souvenir de son héros; à Rome même, ce sont ses expressions, il ne « peut échapper à ses mânes irrités. » Il y a des hommes (Gœthe en fit l'épreuve à Palerme) qui ne savent pas encore le nom du poëte et qui connaissent les aventures de l'amant de Charlotte. Lorsque le général Bonaparte aborde en Égypte, il a dans sa bibliothèque de campagne une traduction française de *Werther;* il lit ces pages ardentes au pied des pyramides, il les lit avec les yeux d'un homme né pour conduire les hommes, et plus tard, à Erfurt, quand il s'entretient avec le poëte, il discute la conduite de son héros, « comme un juge, dit Gœthe, examine la vie d'un accusé. » Un des plus singuliers incidents, au milieu de cette agitation des esprits, c'est l'enthousiasme de ceux qui demandent avec instance à l'auteur une nouvelle œuvre du même genre. « Plaise à Dieu, écrit Gœthe à Eckermann, et cette réponse est à la fois l'excuse et la critique de son livre; plaise à Dieu que je ne me retrouve jamais dans une situation d'esprit où j'aie besoin de composer une pareille œuvre! »

Non, les enthousiastes avaient tort; on n'écrit pas deux fois un roman comme *Werther*. Gœthe avait pris goût cependant à ces études passionnées du cœur, à cette subtile et ardente casuistique. Deux drames, composés quelques mois après *Werther*, *Clavijo* (1774) et *Stella* (1775), appartiennent au même ordre d'idées. Un jour qu'il avait lu dans les *Mémoires* de Beaumarchais l'épisode de Clavijo et

de Marie, son idylle de Sesenheim, interrompue d'une façon si brusque, se représenta plus vivement à son imagination. Cette Frédérique si gracieusement belle, cette douce messagère de poésie, il l'avait aimée, il lui avait laissé croire qu'il unirait sa vie à la sienne, puis il avait rompu avec elle comme Clavijo avec Marie de Beaumarchais. Tourmenté par ce souvenir, il essaya de se délivrer de son remords au moyen d'une confession poétiquement idéalisée. Sans être une confession aussi directe, *Stella* se rattache aussi à un épisode de son voyage en Alsace. Gœthe avait été aimé de deux sœurs, et les scènes douloureuses de cette histoire avaient laissé dans son âme une impression pénible; le Fernando du drame de *Stella*, partagé entre les deux sœurs qui l'aiment et coupable envers toutes les deux, rappelle, en les exagérant, quelques traits de la réalité. Soit que l'amant de Stella et de Cécile s'accommode de la situation et continue de vivre avec les deux femmes (c'était le premier dénoûment de cette triste intrigue), soit que, dans un dénoûment postérieur, il se donne la mort pour échapper à son supplice, on voit quelle était encore l'agitation inquiète de Gœthe et le désordre de ses idées. Bigamie ou suicide, il n'y avait pas d'autre conclusion pour son œuvre.

Heureusement les pièces lyriques composées par lui pendant cette période nous le montrent avec toute sa grâce et toute sa vigueur sereine. Ce Werther, qui lisait l'Odyssée avec tant d'enthousiasme et qui y retrouvait, au lieu d'un poëme classique, la naïveté de l'imagination primitive, a senti quelque chose d'homérique dans la vieille poésie du peuple allemand. C'est au moment où il lisait Homère, où il en traduisait maintes pages, où il en détachait des fleurs d'or pour les semer dans ses lettres familières[1], c'est à ce moment-là même qu'il écrit tant de *lieds* merveilleux et qu'il s'approprie les accents joyeux ou plaintifs de la poésie d'instinct. La franchise du sentiment

1. Il faut se rappeler, entre bien d'autres, la lettre qu'il adresse à Kestner au mois de février 1773 : « Ma sœur vous salue, mes demoiselles vous saluent, mes dieux vous saluent, nommément le beau Pâris à ma droite et la Vénus d'or de l'autre côté, et Mercure le Messager qui se réjouit des courriers rapides, et qui attacha hier à mes pieds ses belles et divines semelles d'or, qui le portent avec le souffle du vent à travers la mer stérile et la terre sans limites. » V. *Gœthe et Werther*, lettres inédites de Gœthe, traduites par L. Poley. Paris, 1855, p. 113. — Gœthe, comme Klopstock, était un patineur hardi et passionné. Ces *semelles d'or*, que Mercure attache à ses pieds, c'étaient les patins rapides avec lesquels il volait sur le lit glacé du Mein dans les matinées d'hiver. Il pensait à ces vers de l'*Odyssée* : « Elle dit et attache à

n'est égalée ici que par la simplicité de la forme. C'est l'âme qui chante, une âme qui a vécu et souffert, mais chez qui toutes les douleurs sont apaisées. Point de cris, point de déclamations, une musique pénétrante et suave. Quelquefois, en deux ou trois strophes, le poëte dessine des tableaux de la nature qui font penser tour à tour à Albert Cuyp et à Claude Lorrain. Qu'on lise le *Calme de la mer*, l'*Innocence*, le *Sentiment d'automne*, *Sur le lac*, le *Lied nocturne du voyageur;* qu'on lise ces ballades où la naïveté de la légende est associée à la perfection de l'art, le *Roi de Thulé*, le *Chant du comte prisonnier;* et si l'on peut sentir toutes les délicatesses du texte original, on comprendra l'espèce de révolution que Gœthe a faite dans la poésie lyrique. Et pendant qu'il écrivait tous ces petits chefs-d'œuvre, il méditait de grands poëmes où des pensées philosophiques et religieuses devaient se produire sous la forme de l'épopée ou du drame. Mahomet, Prométhée, le Juif errant, attiraient son imagination; il voulait y représenter, dans une série de symboles, les destinées du génie et la mission du genre humain. Les fragments qu'il a laissés de ces œuvres appartiennent à ces quatre années éclatantes (1772-1776) qui, en consacrant déjà sa gloire juvénile, préparent et annoncent tous ses triomphes à venir.

Une période toute différente va commencer. Le jeune duc de Saxe-Weimar, Charles-Auguste, qui avait perdu son père dans sa première enfance, venait d'atteindre sa majorité, le 3 septembre 1775. Sa mère, la propre nièce de Frédéric le Grand, avait un goût très-vif pour les choses de l'esprit; nourri des sentiments les plus nobles et passionné pour la gloire, le jeune prince était impatient de déployer ses facultés ardentes. « Je n'ai pas encore vu, disait Frédéric, un jeune homme de cet âge donner de si belles espérances. » Mais que faire, dans le calme apathique de l'Allemagne, à la tête d'un État qui ne pouvait prendre aucune initiative? Il restait à Charles-Auguste le domaine de l'esprit et des arts; il s'y précipita, on peut le dire, avec les passions sensuelles de la jeunesse. Cette cour de Weimar, qui

ses pieds ces belles et divines semelles d'or qui la portent, au souffle du vent, sur la mer et la terre immense. »

Ὣς εἰποῦς' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα
ἀμβρόσια, χρύσεια, τά μιν φέρον ἠμὲν ἐφ' ὑγρὴν,
ἠδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν ἅμα πνοιῇς ἀνέμοιο.

(Odyssée, I, 96-8.)

devint plus tard le sanctuaire des Muses décentes (*gratiæ decentes*), commença tout d'abord par de poétiques bacchanales. Peu de temps après son mariage avec la duchesse Louise de Hesse-Darmstadt, Charles-Auguste avait rencontré Gœthe à Francfort, et, séduit aussitôt par ce génie ardent que venait de consacrer le triomphe de *Gœtz* et de *Werther*, il s'était empressé de l'attacher à sa personne. L'auteur de *Werther* avait vingt-sept ans lorsqu'il s'établit à Weimar; le prince en avait dix-huit. Précédé d'une réputation immense, jeune, passionné, aussi beau (tous ses contemporains l'ont dit), aussi beau que les jeunes dieux de la Grèce, Gœthe entra comme une apparition idéale au milieu de cette cour de Weimar, séduite et fascinée. Ce fut, on peut le dire, un éblouissement. Ceux-là même que Gœthe allait détrôner l'accueillaient avec acclamation. Le poëte Wieland, qui avait été chargé, en 1772, d'achever l'éducation littéraire du jeune duc; oui, Wieland, déjà renié si amèrement par la génération nouvelle, Wieland pousse des cris d'enthousiasme. « O frère très-chéri! écrit-il à Jacobi le 10 novembre 1776, que te dirai-je de Gœthe? Dès le premier instant où je l'ai vu, comme il m'a été au cœur!... Mon âme est pleine de Gœthe, comme la goutte de rosée est pleine des rayons du soleil qui se lève... Cet homme divin restera, je l'espère, avec nous plus longtemps qu'il ne l'avait projeté d'abord, et s'il est possible de faire ici quelque chose de bon, nous le devrons à sa présence. » Deux mois après il écrivait à Zimmermann : « Je viens de passer neuf semaines avec Gœthe. Nos âmes se sont unies naturellement, insensiblement, sans le moindre effort; je vis tout en lui. C'est bien, sous tous les rapports et de tous les côtés, la plus grande, la meilleure, la plus splendide nature d'homme que Dieu ait créée[1]. Puissé-je le dire au monde entier! Puisse le monde entier connaître, pénétrer, aimer, comme je le fais, le plus aimable des hommes! » Et pour que le monde entier le connaisse en effet, il multiplie ses lettres. Écoutez ces belles paroles adressées à Merck : « Connaissez-vous un exemple d'un tel fait : un poëte aimant un autre poëte d'une affection si enthousiaste? Il n'y a plus de vie possible pour moi sans ce merveilleux enfant, que j'aime comme un fils unique[2]; et comme il convient à un vrai père, j'éprouve une joie intime à voir qu'il est

1. « *Er ist in jedern Betracht und von allen Seiten das groesste, beste, herrlichste menschliche Wesen das Gott geschaffen hat...* » Wieland.

2. « *Für mich ist kein Leben mehr ohne diesen wunderbaren Knaben...* » Wieland an Merck.

si beau, qu'il grandit si bien, qu'il me dépasse de la tête, qu'il est déjà ce que je n'ai pu devenir. » Quelques mois après, dans une pièce de vers adressée, sous le nom de Psyché, à madame de Bechtoldsheim, il complétait ainsi ce portrait : « Soudain un enchanteur a paru au milieu de nous! Mais ne crois pas qu'il soit venu avec un visage funeste, à cheval sur un dragon. C'était un beau nécromant avec des yeux noirs, des yeux qui fascinent, et des regards divins aussi puissants pour donner la mort que pour ravir les âmes... Jamais, dans le monde de Dieu, un tel fils de l'homme ne s'est levé, unissant en lui toute la bonté et toute la puissance de l'humanité. » A côté de ces lignes qui ne font pas moins d'honneur à Wieland qu'à Gœthe lui-même, on pourrait rassembler encore bien d'autres témoignages. Les mots de dieu, de jeune dieu, de jeune Olympien, reviennent sans cesse dans tous ces récits, comme ils seront continuellement sur les lèvres de la mère du poëte et sous la plume de Bettina, lorsque Bettina ira recueillir à Francfort les souvenirs de jeunesse du grand poëte. « Il s'est levé parmi nous comme une étoile, » dit Knebel. — « Je l'ai vu, écrira bien des années plus tard l'illustre médecin Hufeland, je l'ai vu paraître à Weimar dans toute la force et la fleur de la jeunesse et des premiers temps de la virilité. Jamais je n'oublierai l'impression qu'il produisait, lorsque, revêtu du costume grec, il jouait le rôle d'Oreste dans son *Iphigénie;* on croyait voir un Apollon. Non, jamais il n'y a eu, comme chez le Gœthe de ce temps-là, une telle réunion de la parfaite beauté physique et de la parfaite beauté intellectuelle. »

Qu'on se le représente, ce jeune dieu, au milieu d'une cour enivrée. S'il reste fidèle à son génie, au milieu de ces tentations périlleuses, c'est alors qu'il justifiera les paroles enthousiastes que je viens de citer. Une étroite amitié unit bientôt le poëte et le souverain, Wolfgang et Charles-Auguste. On eût dit tour à tour deux amis comme Nisus et Euryale, ou deux compagnons intrépides comme les personnages des anciens poëmes germains. Ils se tutoyaient et ne pouvaient vivre l'un sans l'autre. Tantôt chassant, patinant, lançant leurs traîneaux sur la neige, galopant bride abattue à travers les forêts, tantôt préparant les bals, les mascarades, combinant des intermèdes comme ceux des pièces de Molière, faisant servir la poésie aux amusements d'un monde frivole, et la réduisant parfois à égayer l'orgie, ils jetaient aux vents leur folle jeunesse. Un jour, le patriarche de la poésie germanique, le vénérable Klopstock, dans sa retraite de

Hambourg, entendit parler des plaisirs effrénés de la cour de Weimar. On racontait des choses étranges; il était grand bruit de débauches, d'impiétés joyeuses, de scandales de toute sorte. Le chaste poëte s'émut. Quoi! l'auteur de *Goetz*, celui qui avait si bien chanté la vieille Allemagne, ce génie si bien doué sur lequel l'Allemagne nouvelle avait les yeux, ne craignait pas de compromettre ainsi sa dignité! Ne savait-il donc pas que la poésie est un sacerdoce? Il lui écrit une lettre d'avertissements et de reproches. La lettre, il faut l'avouer, était pédantesque et peut-être un peu blessante dans la forme, mais Gœthe aurait dû sentir l'inspiration paternelle qui l'avait dictée. Il était entraîné alors dans le tourbillon des plaisirs; il avait fondé un théâtre d'amateurs (c'est le titre même qu'il porta plusieurs années), et les plus grandes dames de la cour se disputaient l'honneur d'y jouer avec lui les premiers rôles. Cette mercuriale chagrine impatienta le fier jeune homme; au moment où tout un monde aristocratique saluait en lui un dieu de l'Olympe, d'où sortait cette voix morose et de quel droit parlait-elle si haut? Il répondit avec une froide et hautaine impertinence, à peu près comme le don Juan de Molière répond à son père don Louis, ou plutôt comme un Lauzun à peine émancipé eût répondu à un mentor importun; il oubliait qu'il était Gœthe et que ce mentor s'appelait Klopstock. Patience! un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où il regrettera ces joies turbulentes et ces paroles coupables. Il aimera la solitude, il recherchera les occasions de quitter la cour; soit qu'il reste à Weimar dans la jolie maison que le duc lui a donnée, soit qu'il parcoure le duché sous prétexte d'affaires et se cache des semaines entières dans quelque village isolé, il rentrera peu à peu en lui-même; ces avertissements de Klopstock, repoussés d'abord avec tant d'amertume, ne lui auront pas été inutiles. Revenu ensuite à la cour après ces heures de méditation et de retraite, il y rapportera la poésie, la gaieté, mais une poésie qui ne se dégradera plus, une gaieté humoristique et charmante que l'art ne désavouera jamais. Son ami, son jeune maître, le duc Charles-Auguste, subira aussi l'influence de ces pensées plus sereines; la cour se transformera comme le poëte, une savante et délicate élégance remplacera bientôt les plaisirs désordonnés. C'est vers cette époque, en 1782, que Gœthe écrivait à Jacobi : « Laisse-moi me servir d'une comparaison. Quand tu vois sur un fourneau de forge une masse de fer incandescent, tu ne penses pas à toutes les scories qui y sont cachées, tu ne soupçonnes pas cet alliage impur qui va se déga-

ger sous les coups du grand marteau. Alors seulement les immondices, que le feu lui-même n'a pu séparer du métal, se dégagent, elles s'écoulent en gouttes brûlantes, elles s'envolent en étincelles, et l'airain sans mélange demeure dans les tenailles du forgeron. Il semble qu'il ait fallu un marteau de cette force-là pour délivrer ma nature de toutes ses scories et purifier mon cœur. Et combien, combien d'immondices s'y cachent encore! » Confession naïve et touchante chez un tel esprit; cette vie de cour, cette vie de plaisirs, que bien des envieux lui reprochaient, ce n'était plus pour lui désormais que le grand marteau de la forge. A Strasbourg, à Wetzlar, à Francfort, son cœur avait brûlé comme le fer dans la fournaise; à Weimar, au sein des dissipations voluptueuses, le grand marteau frappait, et tandis que les scories jaillissaient en étincelles, le pur métal se dégageait d'heure en heure.

Il est difficile de résumer en une page une période comme celle-là, période stérile et vide en apparence, très-remplie en réalité, mais d'un travail secret. Les dix années du premier séjour de Gœthe à Weimar (1776-1786) pourraient fournir le sujet d'une étude morale aussi neuve, aussi intéressante, mais à un point de vue opposé, que les souffrances du jeune Werther. Ces milliers d'étincelles dont Gœthe nous parle dans sa lettre à Jacobi, c'étaient ces poésies de cour, ces strophes, ces épigrammes, ces petites comédies légères comme *le Frère et la sœur*, ces petits opéras-comiques tels que *Lila, Jéry et Bately,* œuvres de chambellan poétique, bien peu dignes de l'auteur de *Goetz* et de *Werther*. Laissez jaillir ces étincelles, l'airain n'en sera que plus pur. Lorsque Gœthe, inquiet, mécontent de lui-même, va se cacher dans quelque village ou dans les montagnes du Harz, il retrouve sa poésie aussi fraîche qu'au premier jour, aussi fraîche et plus pure; car ce regret du temps perdu, ces aspirations vers l'idéal enfui, ce désir de solitude et de recueillement, tous les sentiments qu'ont éveillés en lui les turbulentes années de Weimar lui révèlent peu à peu le secret d'une beauté majestueuse que sa jeunesse ne soupçonnait pas. C'est dans une auberge de village qu'il écrit *le Roi des Aulnes;* c'est à la suite d'une de ces excursions qu'il écrit une autre belle pièce lyrique, *le Voyage du Harz;* des romans, des drames, des poëmes se dessinent dans son imagination; il en trace les premières ébauches; mais au lieu de s'y jeter avec fougue, au lieu de les enlever vivement, rapidement, en quelques semaines, comme il a fait pour *Werther* et pour *Gœtz*, il les médite à loisir,

il vise à une forme pure, sereine, à une sorte de perfection idéale. *Wilhelm Meister*, *Torquato Tasso*, *Egmont*, *Iphigénie*, *Faust*, *Hermann et Dorothée* occupent tour à tour sa pensée. Avec quelle joie il va de l'une à l'autre, les prenant et les quittant tour à tour! Cependant toutes ces belles images n'existent encore qu'à moitié; ce sont des ombres, des fantômes qui demandent à vivre; d'où vient qu'il ne se décide pas à leur donner la forme suprême? Est-ce indifférence ou défiance de ses forces? Pendant ce temps-là, de jeunes poëtes se lèvent; Heinse, Klinger, Schiller reprennent avec fougue, et au point où l'a laissé l'auteur de *Gœtz*, le mouvement *de l'assaut et de l'irruption*. *Sturm und drang*, c'est le titre même d'un drame de Klinger. Les *Brigands* de Schiller (1781), d'un bout de l'Allemagne à l'autre, passionnent toute la jeunesse; Gœthe, naguère encore l'orgueil et l'espérance des générations nouvelles, n'est plus considéré que comme un poëte de cour; on croit que Weimar a épuisé son génie. Encore une fois, pourquoi ne se hâte-t-il pas de donner la forme et la vie à tant d'inspirations, à tant de figures à demi ébauchées qui l'entourent comme une famille invisible? Il ne se rend pas compte lui-même du motif qui l'arrête; il jouit en silence de ces belles formes qu'il médite, sans trop s'inquiéter du moment où il réalisera ses projets. Un jour cependant, en 1786, occupé à faire une édition de ses œuvres, ayant à rassembler autour de *Gœtz* et de *Werther* toutes ses pièces lyriques, toutes ses petites comédies, ses intermèdes, ses opéras, et aussi maints fragments en prose, maintes esquisses de poésie, il est effrayé de voir un si grand nombre de plans qui attendent l'inspiration de l'artiste, et il se demande le motif de son retard. Des marbres vaguement dégrossis encombrent son atelier; il est bien temps qu'il prenne le ciseau et qu'il tire de tous ces blocs les figures sublimes qu'il entrevoit. Mais non, il ne peut. Pour la beauté qu'il a conçue, une éducation nouvelle est nécessaire. Cette Allemagne *sans forme, sans contours arrêtés*[1] lui fournissait bien des inspirations et des couleurs quand il écrivait les œuvres ardentes de sa jeunesse; s'il veut réaliser à présent les types de son idéal, il faut qu'il aille au pays de la lumière. Voilà, il le sait aujourd'hui, le secret instinct qui l'empêchait de se mettre à

1. Expression de Gœthe : « *Aus Italien dem formreichen war ich in das gestaltlose Deutschland zurückgewiesen...* » Voyez l'ouvrage intitulé : *Morphologie, Geschichte meines botanischen studium's*, 2e chapitre.

l'œuvre; il ne se sentait pas assez fort tant qu'il n'avait pas vu le ciel de Naples et les horizons de la campagne romaine.

L'Italie ! l'Italie ! il en rêvait déjà, tout enfant, quand il admirait les paysages napolitains dans la collection de son père; maintenant qu'il sent le besoin d'achever son éducation d'artiste, son parti est pris. Le duc sait ses projets; madame de Stein, la sœur de sa pensée, la directrice de son génie, est aussi dans la confidence. Nul autre n'en sera informé. Il faut qu'il parte et qu'il parte seul. Pendant l'été de 1786, le duc est aux eaux de Carlsbad avec une partie de sa cour; Gœthe l'a accompagné, Herder aussi, Herder redevenu après bien des refroidissements l'un des amis intimes de Gœthe, et qui lui lit chaque semaine un nouveau chapitre de son grand ouvrage, les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. Si Herder apprend que Gœthe se dispose à partir pour l'Italie, il voudra partir avec lui. Non, Gœthe a besoin d'être seul; il veut s'arracher à son passé, et se plonger sans distraction dans l'étude du génie antique et de l'immortelle nature. Le 3 septembre 1786, quelques jours après que ses amis ont fêté avec lui le trente-septième anniversaire de sa naissance, en pleine nuit, à trois heures du matin, il se glisse furtivement dans une chaise de poste et se dirige vers *le pays où fleurissent les citronniers*.

Voilà Gœthe à Venise, à Florence, à Rome, à Naples et à Palerme. Tout ce cortége de poétiques figures ébauchées dans son imagination, *Faust*, *Wilhelm Meister*, *Hermann et Dorothée*, l'accompagnent au milieu des enchantements de Naples et de la Sicile. Il écrit à Florence, sous les ombrages des *Cascines*, les scènes les plus heureuses de *Torquato Tasso*, et c'est à Rome qu'il termine *Iphigénie*. Il y a vingt-sept ans, un de nos poëtes visitant aussi l'Italie contemplait le Campo Vaccino et se répandait en plaintes éloquentes sur tant de beaux monuments détruits ou déshonorés. L'image de Gœthe qui venait de mourir lui apparaît au milieu de ces décombres; Rome, Gœthe, ces deux grands noms s'unissent naturellement dans son chant de douleur :

Et toi, divin amant de cette chaste Hélène,
Sculpteur au bras immense, à la puissante haleine,
Artiste au front paisible avec les mains en feu,
Rayon tombé du ciel et remonté vers Dieu;
O Gœthe, ô grand vieillard, prince de Germanie!

Penché sur Rome antique et son mâle génie,
Je ne puis m'empêcher, dans mon chant éploré,
A ce grand nom croulé d'unir ton nom sacré...

M. Auguste Barbier a raison; le souvenir de Gœthe est étroitement associé au nom de Rome. Bien que l'auteur de *Torquato Tasso* n'ait guère séjourné que dix-huit mois en Italie, ce voyage est une époque décisive dans sa carrière. L'amant de la forme, l'amant de cette chaste Hélène, comme l'appelle le poëte du *Pianto*, revint de Rome et de Florence avec des richesses nouvelles. Les conceptions poétiques de Weimar avaient enfin revêtu un corps splendide. La beauté, la beauté pure, sereine, inaltérable, la beauté des dieux de l'Olympe et des peuples du Midi, comprise avec le sentiment profond d'un homme du Nord, avait remplacé dans son imagination la puissance désordonnée de Shakspeare et les complications de l'art gothique. Les premières œuvres qu'il publie à son retour, *Iphigénie en Tauride* (1787), *Egmont* (1788), *Torquato Tasso* (1790), attestent la transformation de son génie. Par l'élévation de la pensée, par la simple et solennelle ordonnance de la composition, *Iphigénie* est certainement une des grandes pages de l'art moderne. La France la connaît à peine de nom; l'Allemagne en est fière comme d'une création aussi originale que savante, et la met au premier rang parmi les chefs-d'œuvre du poëte. Gœthe a-t-il voulu donner dans son *Iphigénie* une reproduction de la poésie antique? Non, certes; ce n'est pas là ce qu'il a cherché, ce n'est pas là non plus ce qu'on admire en Allemagne. L'*Iphigénie* de Gœthe est une œuvre moderne et surtout une œuvre germanique. On peut blâmer ce mélange de la philosophie religieuse de l'Allemagne et des souvenirs de la tragédie athénienne; tel fut dès l'origine le sentiment de Schiller, et deux éminents critiques de nos jours, M. Patin, dans ses *Études sur les tragiques grecs*, M. Julien Schmidt, dans son *Histoire de la littérature allemande au dix-neuvième siècle,* ont porté, par des motifs différents, un même jugement sur ce procédé de l'auteur. Mais ce procédé une fois admis, comment ne pas admirer la merveilleuse poésie des détails et surtout cette dialectique morale qui fait oublier l'absence de l'action? Les péripéties du drame se déroulent dans l'âme des personnages. La conclusion est d'une admirable beauté philosophique, et l'impression qui en résulte est aussi élevée que bienfaisante. La liberté triomphant d'une fatalité odieuse, la civilisation triomphant de la barbarie, sont

représentées par la sœur d'Oreste avec une grâce incomparable. Une vierge accomplit ces miracles, et quand on la voit, si forte en sa douceur, délivrer le martyr des Euménides, soumettre les barbares instincts du roi des Scythes, en un mot réconcilier l'homme avec lui-même, on ne sait plus en vérité si cette vierge est une prêtresse de Diane ou une madone chrétienne.

Cette union de l'antiquité et du christianisme devait charmer l'esprit contemplatif de l'Allemagne et satisfaire son goût des symboles. La nouveauté des idées, la simplicité extrême de la composition déconcertèrent d'abord les admirateurs du poëte; accoutumés, nous dit-il, aux ardentes peintures de ses premiers écrits, *ils s'attendaient à une œuvre berlichingienne* [1]. Peu à peu cependant l'inspiration de Gœthe fut comprise, et il n'est pas d'œuvre moderne en Allemagne qui soit étudiée avec plus de ferveur par les esprits d'élite. Schiller, qui en admirait d'ailleurs le caractère moral, y trouvait trop de casuistique; cette casuistique a été pour d'éminents penseurs un sujet de méditations fécondes. L'*Iphigénie* allemande est commentée aujourd'hui par les philosophes, les historiens littéraires et les artistes, comme *Faust* et *la Divine comédie*.

Le drame d'*Egmont*, dont Gœthe avait ébauché le plan depuis plus de douze années et qu'il acheva en Italie pendant l'été de 1787, ne saurait offrir la simple et magnifique unité de composition qui recommande *Iphigénie en Tauride*. Les deux systèmes de l'auteur s'y produisent à la fois. A côté de scènes populaires qui rappellent Gœtz de Berlichingen, le poëte a tracé des peintures morales, des développements psychologiques où la réflexion remplace le mouvement et la vie. Madame de Staël a glorifié *Egmont* comme la plus belle tragédie de Gœthe; les critiques allemands les plus autorisés y signalent des disparates de ton qui nuisent à l'harmonie de l'ensemble. Mais que de traits profonds! que de beautés éparses! comme le caractère d'Egmont, contraire à l'histoire, il faut le reconnaître, est finement conçu et finement représenté! Quelle grâce, quelle légèreté même dans son héroïque ardeur! Avec quel art cette figure de Clara, si douce, si dévouée, est jetée au milieu des émotions du drame! Gœthe excelle dans ces contrastes. Ce personnage de Clara n'est pas seulement une des plus pures créations de la poésie allemande; il

1. Voyez la partie des Mémoires de Gœthe qu'il a intitulée *Annales : Etwas Berlichingisches erwarteten.*

nous révèle, dans ses plis les plus secrets, une pensée qui domine toute la vie du poëte. L'auteur d'*Egmont* n'admet pas que les plus grands événements de l'histoire, les intérêts les plus urgents de la chose publique puissent gêner le libre développement de la vie individuelle. Dans l'épisode d'Egmont et de Clara, Gœthe revendique le droit de l'individu, comme il le revendiquera plus tard pour lui-même, comme il l'exercera, sans se soucier des reproches de l'opinion, au milieu des angoisses ou des malheurs de la patrie. Ici, du moins, tout est concilié : la liberté de la vie intime ne détruit pas le sentiment du devoir public; l'indifférence égoïste qu'on a trop justement reprochée à Gœthe ne souille pas un instant l'âme généreuse de l'amant de Clara; et au moment de tomber sous la hache, il peut jeter fièrement ces paroles qui présagent l'affranchissement de son pays : « Peuple, défends tes biens! Pour sauver ce que tu as de plus cher, tombe avec joie, comme je t'en donne ici l'exemple. »

Torquato Tasso est encore une des œuvres conçues par Gœthe à Weimar, et remaniées par lui de fond en comble pendant son voyage d'Italie. Le jour où il s'embarqua pour la Sicile, au mois de février 1787, il emportait le plan complet de son drame et les deux premiers actes, déjà rédigés en prose. S'il l'eût exécuté d'après ce plan et dans le ton qu'il avait choisi d'abord, la pièce eût été une confession volontiers mélancolique des inquiétudes de son esprit à la cour de Weimar. Sous le soleil italien, à la clarté de ce ciel d'azur reflété par les flots d'Homère et de Virgile, les brouillards allemands se dissipèrent. Quand le navire aborda au port de Palerme, toute l'économie du drame était changée, et déjà les personnages se mouvaient dans l'imagination du poëte, parlant non plus en prose, mais dans le langage des dieux. L'année suivante, au printemps de 88, comme il retournait à petites journées en Allemagne, il voulut se faire une occupation poétique pour se distraire des ennuis de la route, pour se consoler surtout de quitter cette terre d'enchantements; il revint à ce *Torquato Tasso* qu'il avait conçu de Naples à Palerme. Composé ainsi en pleine lumière, écrit sous les dernières impressions que lui laissait l'Italie, on ne s'étonnera pas que ce drame soit une transfiguration si parfaite des sentiments qui l'avaient inspiré d'abord. Gœthe aimait ces confessions qui étaient pour lui un moyen d'écarter de fâcheux souvenirs ou de se délivrer des soucis de son âme; la confession est dissimulée cette fois avec tant d'art qu'on en est réduit aux conjectures. Les critiques allemands en sont encore à se demander

quel est le véritable sujet de *Torquato Tasso*. Artiste et poëte dans une société d'hommes de cour, Gœthe avait-il souffert de ce contraste? en avait-il souffert simplement par réflexion et, si l'on peut ainsi parler, d'une manière idéale? ou bien avait-il connu en réalité les pénibles émotions de son héros? Faut-il croire que l'auteur de *Werther*, comme le Tasse avec Antonio, ait été exposé à l'un de ces conflits où la froide expérience du courtisan triomphera toujours de l'irritable sensibilité du songeur? Que ce conflit ait existé ou non, il suffit que Gœthe en ait pressenti l'amertume, et il a composé son drame du *Tasse*. En un mot, comme l'a dit un des plus intéressants biographes de Gœthe, M. Henri Viehoff : « Le sujet de *Torquato Tasso*, c'est la lutte du réalisme et de l'idéalisme sur le terrain où Gœthe se trouvait placé à Weimar, la lutte du poëte et de la vie de cour. » Au moment de reprendre cette existence brillante, flatteuse, où il regrettait si souvent la solitude et la liberté, il avait besoin de régler ses comptes avec lui-même. L'œuvre accomplie, son âme fut soulagée; la lutte était apaisée au fond de son cœur. Le Tasse, dans la dernière scène, se réconcilie avec Antonio; il s'attache à l'homme qu'il provoquait la veille, *comme le matelot s'attache au roc contre lequel il devait échouer;* ainsi chez Gœthe le génie de l'idéal triomphe de ses révoltes intérieures et se soumet à la réalité. Le poëte n'y perdra rien : « La nature, s'écrie le Tasse, m'a donné une voix mélodieuse pour égaler par mes lamentations la profondeur de ma peine. Tandis que chez d'autres la douleur étouffe la voix, un dieu m'accorda de dire combien je souffre. » N'oublions pas ces détails; rappelons-nous ces transformations et ces complications du drame de Gœthe, si nous voulons le comprendre; œuvre languissante au point de vue du théâtre, *Torquato Tasso* offre au penseur et au poëte les plus délicates analyses revêtues de tous les prestiges du style.

Une biographie complète de Gœthe exigerait plus d'un volume. Sa pensée a toujours été si active, son cœur a été toujours si occupé; il y a eu dans sa vie des épisodes si nombreux; tant d'hommes diversement remarquables, tant de femmes aussi, à des titres bien différents, ont été mêlés à son existence, que l'histoire du développement du poëte serait le tableau même de son siècle. Dans la période où nous sommes arrivés j'aurais à signaler ses études d'histoire naturelle, commencées à Weimar, poursuivies en Italie, et dont les premiers résultats furent publiés en 1790; je devrais raconter la rencontre qu'il fit de Christiane Vulpius, ses rapports avec elle, ce demi-mariage qui s'ensui-

vit, et toutes les conséquences fâcheuses qui en résultèrent pour l'auteur d'*Egmont*, soit vis-à-vis de la société de Weimar, soit vis-à-vis du public et de la nation tout entière ; il faudrait parler des modifications profondes, inattendues, que son voyage d'Italie avait opérées dans ses sentiments religieux ; de son antipathie contre le christianisme, de sa haine de la croix, haine toute personnelle, sans nul désir de prosélytisme, sans le moindre accès d'intolérance, mais décidée, tenace, assez tenace au moins pour l'empêcher quelques années après d'être le parrain de l'un des enfants de Schiller, et qui, heureusement adoucie à la longue, finit par s'effacer devant une intelligence impartiale du cœur de l'homme et de ses besoins sublimes. Je ne pourrais me dispenser enfin d'expliquer sa rupture avec sa noble amie de Weimar, cette spirituelle Charlotte de Stein qui avait été si longtemps la dépositaire de ses plus secrètes pensées ; et comment ne pas suivre d'année en année ces autres confidents intimes de sa vie, ces *lieds*, ces strophes, ces épigrammes, tous ces vers tristes ou joyeux qu'il semait sur son chemin à toute occasion et qui faisaient de son existence une poésie continuelle? Il avait publié en 1790 ce petit livre, *la Métamorphose des plantes*, par lequel il préludait aux découvertes de l'illustre botaniste de Candolle ; quelques années après, il écrivait sous le même titre une pièce de vers vraiment exquise où il expliquait à Christiane Vulpius le sens moral de son ouvrage. Poésie, pensée, science, tout cela ne fait qu'un avec sa vie ; pour tracer l'histoire de ses écrits, il faudrait, comme M. Viehoff ou M. Lewes, le suivre de semaine en semaine et presque de jour en jour. Mais nous avons ici un sujet plus spécial ; ce que nous devons rassembler dans cette rapide esquisse, ce sont les traits essentiels de ce grand poëte, les phases principales de sa carrière, afin de faire comprendre au lecteur dans quelle situation d'esprit se trouvait Gœthe lorsque Schiller devint son ami, et quelle espèce de services un tel ami pouvait lui rendre.

A l'époque où nous sommes parvenus, Gœthe déploie encore avec ardeur ses facultés créatrices. Il a renouvelé son inspiration en Italie, et trois chefs-d'œuvre, *Iphigénie, Egmont*, *Torquato Tasso*, ont inauguré sa seconde manière. Une période moins heureuse s'approche. La France de 89 vient de se lever, et l'âme de Gœthe, amoureuse désormais de l'ordre et de l'harmonie, est affectée péniblement par ces secousses extraordinaires. A l'heure même où le généreux élan de 89 enthousiasmait les meilleurs esprits de l'Alle-

magne, où Klopstock, Schiller, George Forster, Guillaume et Alexandre de Humboldt s'associaient si noblement à nos espérances, l'auteur d'*Egmont* et de *Gœtz de Berlichingen* méconnaissait de la façon la plus mesquine les événements de la France. Le tumulte de la révolution lui en cache la grandeur; il n'y voit qu'une explosion fortuite des passions humaines. Cette méprise porta malheur au poëte; les comédies et les satires dans lesquelles il essaya de ridiculiser le mouvement de 89 sont certainement les plus médiocres de ses œuvres. Déjà très-frappé de l'affaire du collier de la reine, à laquelle il attribuait une importance exagérée, il avait recueilli avidement en Sicile toutes sortes d'informations sur Cagliostro, et de cette enquête était sortie une ennuyeuse comédie, intitulée *le Grand Cophte* (1790). Les comédies qui suivent sont plus faibles encore. *Le Citoyen général* (1793), *les Exaltés* (1793), ne nous offrent qu'une froide parodie des sentiments qui passionnent la France et l'Europe. Les *Entretiens des émigrés allemands* (1795) attestent déjà une pensée plus impartiale; mais combien l'invention est languissante, si on la compare aux événements qui l'inspirent! Gœthe sera plus heureux quelques années plus tard, lorsque dans *Hermann et Dorothée* il glorifiera en beaux vers les pures émotions de 89 et flétrira les forfaits de la Terreur. Parmi les écrits du poëte qui appartiennent à cette période, il faut mentionner encore *la Campagne de France* et *le Siége de Mayence;* le poëte, qui avait accompagné son souverain à l'armée du duc de Brunswick, nous donne le journal de sa vie pendant les campements et les batailles. Ce sont là du moins des pages intéressantes pour l'histoire de sa pensée; on ne connaît Gœthe qu'à demi, si on ne l'a pas vu s'occuper de ses travaux d'optique et versifier le *Reineke fuchs* au milieu de ces luttes mémorables où fut consacré le drapeau de la France nouvelle.

Que devenait cependant l'esprit public de l'Allemagne? Quelle direction suivaient la poésie et les lettres? J'ai déjà dit qu'une génération nouvelle s'était levée; Schiller en est le chef. Tandis que le génie de Gœthe semble décliner, tandis qu'il s'enferme du moins dans des études toutes personnelles et paraît se soucier assez peu des jugements de la foule, Schiller grandit tous les jours. Il a poursuivi avec fougue la révolution littéraire et morale commencée par l'auteur de *Gœtz* et de *Werther*, de *Stella* et de *Clavijo;* il a écrit *les Brigands*, *Intrigue et Amour*, *la Conjuration de Fiesque*, *don Carlos;* il est allé ensuite demander des inspirations nouvelles à la

philosophie, il est devenu le disciple d'Emmanuel Kant; il pense, il cherche, il croit avoir découvert la loi souveraine du beau dans le principe de la liberté morale, d'une liberté active, créatrice, toujours en éveil, qui dégage sans cesse la personne humaine des entraves des sens et de la nature. Or, soit que Schiller passionne la jeunesse au théâtre, soit que par ses théories il agite le monde littéraire, tous ses écrits sont antipathiques à Gœthe. En 1793, Schiller a publié dans un recueil célèbre une dissertation *Sur la grâce et la dignité* [1], et Gœthe a cru y reconnaître une condamnation expresse de ses écrits; l'auteur y parle avec dédain de ces génies qui se contentent de jouir, qui produisent sans efforts, sans désir de se façonner, de se perfectionner eux-mêmes, de ces génies chez lesquels la nature seule est en jeu, sans que la liberté morale intervienne. L'application de cette théorie à la personne de Gœthe a beau être excessive et injuste, il est impossible de se méprendre sur l'intention de Schiller; le hardi jeune homme exprimait ici avec une éloquente amertume la pensée de ses contemporains. Et d'où venaient ces cruelles paroles? de l'Université d'Iéna. Iéna, comme on sait, appartient au duché de Saxe-Weimar; Gœthe, devenu l'un des dignitaires de l'État, avait précisément dans ses attributions la surveillance de cette illustre école. Il y faisait de fréquentes visites, il s'intéressait à ses collections, à ses travaux, aux hommes qui en étaient l'honneur; les naturalistes surtout, Loder, Batsch, étaient en relations intimes avec lui. Quant à Schiller, qui y professait la philosophie de l'art depuis le printemps de 1789, il l'évitait avec une sorte de répugnance qui cachait sans doute une généreuse honte bien plutôt qu'une vulgaire antipathie. On eût dit que la présence de Schiller était un reproche pour Gœthe. Que de contrastes, en effet, et que de contrastes chaque jour plus accusés entre ces deux hommes! Gœthe a méconnu la révolution, Schiller l'a saluée d'un cri d'enthousiasme. Gœthe s'amuse à persifler la Terreur; Schiller veut adresser à la Convention la défense de Louis XVI. Gœthe est devenu le poëte des princes; Schiller est le poëte de la jeunesse. Gœthe, en philosophie, a pour maître Spinosa; Schiller est le disciple de celui qui aimait à contempler *le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et la loi morale au fond de nos cœurs*. Gœthe, après la première explosion de son génie, s'arrête et se renferme en lui-même;

1. *Ueber Anmuth und Würde*, dans la *Nouvelle Thalie*, 2e livraison, 1793.

Schiller, après ses premiers drames, prend un nouvel élan et veut se faire tout à tous. Gœthe s'est donné pour compagne une femme simple et bonne, mais peu digne de lui, incapable du moins de s'associer à sa pensée, d'entretenir et d'élever son inspiration; Schiller a épousé une créature d'élite, une femme qui épure et affine son intelligence, qui l'aide à se débarrasser chaque jour des grossiers instincts, des penchants déclamatoires du premier âge, qui l'encourage à monter, à gravir les sommets, à s'élancer toujours plus haut vers l'idéal...

Mais il faut reprendre tout cela en détail. Nous savons ce qu'était Gœthe en 1794; plaçons en face de lui la vivante figure de Schiller.

(La suite à la prochaine livraison.)

LE CABALISTE HANS WEINLAND

CONTE FANTASTIQUE

PAR M. ERCKMANN-CHATRIAN

Notre professeur de métaphysique Hans Weinland était ce que les cabalistes appellent un *archétype*, grand, maigre, le teint plombé, les cheveux roux, le nez crochu, l'œil gris, la lèvre ironique surmontée d'une longue moustache à la prussienne.

Il nous émerveillait tous par les évolutions de sa logique, par l'enchaînement de ses arguments, par les traits moqueurs, acérés qui lui venaient aussi naturellement que les épines sur un buisson de ronces.

Malgré toutes les traditions universitaires, cet original portait d'habitude un grand chapeau tromblon surmonté d'une plume de coq, une redingote à brandebourgs, des pantalons très-larges, et des bottes à la hussarde ornées de petits éperons d'argent, ce qui lui donnait une tournure assez belliqueuse.

Or un beau matin, maître Hans qui m'aimait beaucoup, et m'appelait parfois, en clignant les yeux d'une façon bizarre, — le fils du dieu bleu, — maître Hans entra dans ma chambre et me dit :

— Christian, je viens te prévenir que tu peux chercher un autre professeur de métaphysique... Je pars dans une heure pour Paris.

— Pour Paris ! — Qu'allez-vous faire à Paris?

— Argumenter, discuter, ergoter... que sais-je? — fit-il en haussant les épaules.

— Alors autant rester ici.

— Non, de grandes choses se préparent... Et d'ailleurs j'ai d'excellentes raisons pour détaler.

Puis, allant entr'ouvrir la porte et voir si personne ne pouvait nous entendre, il revint et me dit à l'oreille :

— Tu sauras que j'ai passé ce matin une rapière de trois coudées dans le ventre du major Krantz.

— Vous?

— Oui. — Figure-toi que cet animal avait poussé l'audace jusqu'à me soutenir hier, en pleine brasserie Gambrinus, que l'âme est une pure affaire d'imagination. — Naturellement je lui ai cassé ma chope sur la tête... — Si bien que ce matin nous sommes allés dans un petit endroit tout près de la rivière, et là je lui ai servi un argument matérialiste de première force.

Je le regardai tout ébahi.

— Et vous partez pour Paris? repris-je après un instant de silence.

— Oui. — J'ai touché mon trimestre il y a trois ou quatre jours. — Cet argent me suffira pour le voyage... Mais il n'y a pas une minute à perdre... Tu connais la rigueur des lois sur le duel... Le moins qui pourrait m'arriver serait de passer deux ou trois années sous les verrous, et ma foi! je préfère prendre la clef des champs.

Hans Weinland me racontait ces choses assis au bord de ma table et roulant une cigarette entre ses longs doigts maigres. — Il me donna ensuite quelques détails sur sa rencontre avec le major Krantz, et finit par me dire qu'il venait me demander mon passe-port à l'étranger, sachant que j'avais fait récemment un tour de France.

— Il est vrai que j'ai quelque huit ou dix ans plus que toi, me dit-il en terminant, mais nous sommes tous les deux très-roux et très-maigres... J'en serai quitte pour faire couper mes moustaches.

— Maître Hans, lui répondis-je tout ému, je voudrais pouvoir vous rendre le service que vous me demandez, mais cela m'est impossible... C'est contraire à mes principes philosophiques... — Mon passe-port est dans le tiroir de mon secrétaire, à côté de la *Raison pure* de Kant... Je vais faire un tour sur la place des Acacias...

— C'est bon! c'est bon! dit-il, je comprends tes scrupules, Christian; ils t'honorent, mais je ne les partage pas... — Embrassons-nous... Je me charge du reste!

Quelques heures plus tard, toute la ville apprit avec stupeur que le professeur de métaphysique Hans Weinland avait tué le major Krantz d'un furieux coup de rapière.

La police se mit aussitôt à la recherche du meurtrier; elle fouilla de fond en comble son petit logement de la rue des Alouettes, mais toutes ses recherches furent inutiles.

On enterra le major avec les honneurs dus à son grade, et durant six semaines il ne fut question que de cette affaire dans les brasseries, puis tout rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé.

Environ quinze mois après cet événement étrange, mon digne oncle le prorecteur Zacharias m'envoya compléter mes études à Paris; il désirait me voir succéder un jour à sa haute position; rien ne lui coûtait pour faire de moi, comme il disait, un flambeau de la science.

Je partis donc à la fin du mois d'octobre 1831.

Sur la rive gauche de la Seine, entre le Panthéon, le Val-de-Grâce et le Jardin des Plantes s'étend un quartier presque solitaire. — Les maisons y sont hautes et décrépites, les rues fangeuses, la population déguenillée.

Quand il vous arrive d'égarer vos pas dans cette direction, les gens s'arrêtent au coin des rues pour vous observer; d'autres s'avancent sur le seuil de leurs tristes masures, d'autres penchent la tête à leurs lucarnes... — Ils vous regardent d'un air de convoitise, et ces regards vont jusqu'au fond de vos poches.

A l'extrémité de ce quartier, dans la rue Copeau, s'élève une maison étroite, isolée entre d'antiques murailles de clôture, par-dessus lesquelles s'étendent les rameaux noirs de quelques ormes centenaires.

Au pied de cette maison s'ouvre une porte basse, voûtée... — Au-dessus de la porte brille la nuit une lanterne suspendue à une tige de fer... Au-dessus de la lanterne, trois fenêtres chassieuses miroitent dans l'ombre; plus haut, trois autres... Ainsi de suite jusqu'au sixième.

C'est là, chez la dame Genti, veuve du sieur Genti, ex-brigadier de la garde royale, que je fis transporter ma malle et mes livres, sur la recommandation expresse de M. le doyen Van den Bach, qui se souvenait avoir habité le susdit hôtel du temps de l'empire.

Je frémis encore en songeant aux tristes jours que je passai dans cette abominable demeure, assis en hiver près de ma petite cheminée qui donnait plus de fumée que de chaleur, abattu, malade, obsédé par la dame Genti, qui m'exploitait avec une rapacité vraiment incroyable.

Je me souviendrai toujours qu'après six mois de brume, de pluie, de boue et de neige, un matin qu'il faisait un peu de soleil, et qu'ayant franchi la grille du Jardin des Plantes, je vis les premiers festons de lierre s'enrouler autour des arbres, mon émotion fut telle, qu'il me fallut m'asseoir et fondre en larmes comme un enfant.

J'avais pourtant alors vingt-deux ans, mais je songeais aux verts sapins du Schwartz-Wald ; j'entendais nos jeunes filles chanter d'une voix joyeuse :

Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois !

Et moi j'étais à Paris, je ne voyais plus le soleil, je me sentais seul, abandonné dans la ville immense... Mon cœur débordait enfin, je n'y tenais plus ; ce peu de verdure m'avait remué jusqu'au fond des entrailles : — Il est si doux de pleurer en songeant à son pays !

Après quelques instants de faiblesse, je rentrai chez moi, ranimé d'espérance, et je me remis à l'œuvre avec courage... Un flot de jeunesse et de vie avait accéléré les mouvements de mon cœur. Je me disais :

— Si l'oncle Zacharias pouvait me voir, il serait fier de moi !

Mais ici se place un événement terrible, mystérieux, dont le souvenir me consterne et bouleverse encore toutes mes idées philosophiques. Cent fois j'ai voulu m'en rendre compte sans y réussir.

Tout en face de ma petite fenêtre, de l'autre côté de la rue, entre deux hautes masures, se trouvait un terrain vague où croissaient en abondance les herbes folles : le chardon, la mousse, les hautes orties et les ronces, qui se plaisent à l'ombre.

Cinq ou six pruniers s'épanouissaient dans cette enceinte humide, fermée sur le devant par un vieux mur de pierres sèches. Un écriteau en bois surmontait la muraille décrépite, et portait :

Terrain à vendre... 425 mètres... S'adresser à M. Tiraco, notaire, etc.

Une vieille futaille écartelée et vermoulue recevait l'eau des gouttières du voisinage, et la laissait fuir dans l'herbe. Des milliers d'atomes aux ailes gazeuses.... des moustiques, des cousins, des éphémères tourbillonnaient sur cette mare verdâtre ; et quand un rayon de soleil y tombait par hasard entre les toits, on y voyait pulluler la vie comme une poussière d'or ; deux grenouilles énormes montraient alors leur nez camard à la surface, traînant leurs longues jambes filandreuses sur les lentilles d'eau, et se gorgeant des insectes qui s'engouffraient dans leur goître par milliards.

Enfin, au fond du cloaque s'avançait en visière un toit de planches humides et moisies, sur lequel un gros chat roux venait faire sa pro-

menade, écoutant les moineaux s'ébattre dans les arbres, bâillant, fléchissant ses reins et détirant ses griffes d'un air mélancolique.

J'avais souvent contemplé ce coin du monde avec une sorte de terreur :

— Tout vit... tout pullule... tout se dévore! m'étais-je dit. — Quelle est la source de ce flot intarissable d'existences, depuis l'atome tourbillonnant dans un rayon de soleil, jusqu'à l'étoile perdue dans les profondeurs de l'infini?... Quel principe pourrait nous rendre compte de cette prodigalité sans bornes, incessante, éternelle de la cause première?

Et le front entre les mains, je me plongeais dans les abîmes de l'inconnu.

Or un soir du mois de juin, vers onze heures, comme je rêvais de la sorte, accoudé sur la traverse de ma fenêtre, il me sembla voir une forme vague se glisser au pied de la muraille, puis une porte s'ouvrir et quelqu'un traverser les ronces pour se rendre sous le toit.

Tout cela s'accomplissait dans l'ombre des masures environnantes... C'était peut-être une illusion de mes sens! Mais le lendemain, dès cinq heures, ayant regardé dans le cloaque, je vis en effet un grand gaillard s'avancer du fond de l'échoppe, et, les bras croisés sur la poitrine, se mettre à m'observer moi-même.

Il était si long, si maigre, ses habits si délabrés, son chapeau tellement criblé de trous, que je ne doutai pas que ce ne fût un bandit, caché là le jour pour se soustraire à la police, et sortant la nuit de son repaire pour dévaliser et même pour égorger les gens.

Mais jugez de ma stupeur, quand cet homme, levant son chapeau, me cria :

— Hé! bonjour, Christian, bonjour!

Comme je restais immobile, la bouche béante, il traversa le clos, ouvrit la porte et s'avança dans la rue déserte.

Je remarquai seulement alors qu'il portait une grosse trique, et je me félicitai de ne pas l'entretenir en tête à tête. — D'où cet individu pouvait-il me connaître... Que me voulait-il?

Arrivé devant ma fenêtre, il leva ses longs bras maigres d'un air pathétique :

— Descends, Christian, s'écria-t-il, descends que je t'embrasse... Ah! ne me laisse pas languir!

On pense bien que je ne fus pas trop pressé de répondre à son invitation. Alors il se prit à rire, me montrant de magnifiques

dents blanches sous sa moustache roussâtre; puis, il me dit :

— Tu ne reconnais donc pas ton professeur de métaphysique, Hans Weinland?... Faut-il que je te fasse voir son passe-port?

— Hans Weinland!... est-ce possible?... Hans Weinland avec ces joues creuses... ces yeux caves!... Hans Weinland sous ces guenilles!...

Cependant, après un coup d'œil plus attentif, je le reconnus... Un sentiment de pitié inexprimable me saisit :

— Comment! c'est vous, mon cher professeur!

— Moi-même... Descends, Christian, nous causerons plus à l'aise.

Je n'hésitai plus à descendre; la dame Genti n'était pas encore levée, je tirai le verrou moi-même, et Hans Weinland me pressa sur son cœur avec effusion...

— Ah! cher maître! m'écriai-je les yeux pleins de larmes..., dans quel état je vous retrouve!

— Bah! bah! fit-il, je me porte bien, c'est l'essentiel.

— Mais vous allez monter dans ma chambre... changer d'habits...

— A quoi bon?... Je me trouve charmant comme cela... Eh! eh! eh!

— Vous avez faim, peut-être?...

— Du tout, Christian, du tout. Je me suis nourri longtemps chez Flicoteau de têtes de lapin et de pieds de coq... C'était un genre de noviciat que m'imposait le dieu *Famine*... Aujourd'hui mes preuves sont faites... mon estomac atrophié n'est plus qu'un mythe... il ne me demande plus rien, sachant d'avance que ses réclamations seraient inutiles : Je ne mange plus... Je fume de temps en temps une pipe... voilà tout... Le vieux fakir d'Ellora me porterait envie!

Et comme je le regardais d'un air de doute :

— Cela t'étonne? reprit-il, mais sache que l'initiation aux mystères de Mithras nous impose ces petites épreuves avant de nous investir d'une puissance formidable.

Tout en causant ainsi, il m'entraînait vers le Jardin des Plantes. On venait d'ouvrir la grille, et la sentinelle, nous voyant approcher, parut tellement étonnée de la physionomie de mon pauvre maître, qu'elle fit mine un instant de nous interdire le passage... Mais Hans Weinland ne parut même pas s'apercevoir de ce geste, et poursuivit tranquillement son chemin.

Le jardin était encore solitaire. En passant près de la cage des serpents, Hans, me la montrant avec sa trique, murmura :

— De jolis petits animaux, Christian... j'ai toujours eu de la prédilection pour ce genre de reptiles... Ils ne se laissent pas marcher sur la queue sans mordre.

Puis, tournant à droite, il me précéda dans le labyrinthe qui monte au chêne du Liban.

— Arrêtons-nous ici, lui dis-je au pied de cet arbre.

— Non, montons jusqu'au belvédère... on y voit de plus loin... J'aime tant voir Paris et respirer le frais, qu'il m'arrive très-souvent de passer des heures à cet observatoire... C'est même ce qui me retient dans ton quartier... Que veux-tu! Christian, chacun a ses petites faiblesses.

Nous étions arrivés à la lanterne, et Hans Weinland avait pris place sur l'une des deux grosses pierres fossiles qui sont appuyées contre le tertre. Moi je restais debout devant lui.

— Eh bien! Christian, reprit-il, que fais-tu maintenant? Tu suis les cours de la Sorbonne et du Collége de France, n'est-ce pas?... Eh! eh! eh! ça t'amuse toujours la métaphysique?

— Mon Dieu... pas trop.

— Eh! je m'en doutais... je m'en doutais... Mais aussi quels cours!... Quels cours?... L'un s'en tient à la *forme*, et se croit *idéaliste!*... car le beau... le beau idéal est dans la forme... eh! eh! eh!... L'autre parle de substance!... Pour lui, la *substance* est une idée première... Comprends-tu cela, Christian, la substance une idée première?... Faut-il être bête! — Le plus fort est un garçon qui ne manque pas d'un certain mérite; il s'est fait un petit système bourgeois, avec des morceaux ramassés à droite et à gauche, absolument comme on confectionne un habit de paillasse: aussi, les Français, qui sont très-forts en métaphysique, l'ont surnommé le Platon moderne!

Et Hans Weinland, allongeant ses longues jambes de sauterelle, partit d'un éclat de rire nerveux, puis, redevenu calme subitement, il poursuivit:

— Ah! mon pauvre Christian... mon pauvre Christian... que sont devenues les grandes écoles d'Albert le Grand, de Raymond Lulle, de Roger Bacon, d'Arnaud de Villeneuve, de Paracelse? Qu'est devenu le *microcosme?*... les trois principes : Intellectuel, céleste, élémentaire... Les applications des Patrice-Tricasse, des Coclès, des André Cornu, des Goglénius, des Jean de Hâgen, des Moldénates, des Savonarole, et de tant d'autres?... Et les expériences curieuses des Glaser, des Le Sage, des Le Vigoureux...

— Mais, cher maître, ce sont des empoisonneurs! m'écriai-je.

— Des empoisonneurs!... Ce sont les plus grands astrologues des temps modernes... les seuls héritiers de la *kabbale!* — Les vrais, les seuls empoisonneurs sont tous ces charlatans qui tiennent-école de sophisme et d'ignorance. Ne sais-tu pas que tous les secrets de la *kabbale* commencent à trouver leurs applications?... La pression de la vapeur, le principe de l'électricité, les décompositions chimiques... à qui faut-il attribuer ces admirables découvertes, sinon aux astrologues? — Et nos psychologues, nos métaphysiciens, eux, qu'ont-ils découvert d'utile, d'applicable, de vrai, pour traiter les autres d'ignorants et s'attribuer le titre de sages?... Mais laissons cela... ma bile s'échauffe.

Et sa figure, impassible jusque-là, prit une expression de férocité sauvage.

— Il faut que tu partes, Christian, s'écria-t-il brusquement, il faut que tu retournes à Tubingue.

— Pourquoi?

— Parce que l'heure de la vengeance est proche.

— Quelle vengeance?

— La mienne.

— De qui voulez-vous tirer vengeance?

— De tout le monde!... Ah! l'on s'est moqué de moi... on a conspué Maha-Dévi!... on l'a repoussé des écoles... on m'a traité de fou... de visionnaire... On a renié le *dieu bleu* pour adorer le *dieu jaune*... Eh bien! malheur à toute cette race de sensualistes!

Et, se levant, il embrassa la ville immense du regard, ses yeux gris s'illuminèrent... il sourit.

Quelques bateaux descendaient lentement la Seine; le jardin verdoyait; les voitures de roulage, les chargements de vin, les charrettées de légumes, les troupeaux de bœufs, de moutons, de pourceaux soulevaient la poussière des routes dans les profondeurs de l'horizon. La ville bourdonnait comme une ruche : Jamais spectacle plus splendide et plus grandiose ne s'était offert à mes regards.

— Oh! Paris!... ville antique! ville sublime! s'écria Weinland avec une ironie poignante : Paris idéal!... Paris sentimental!... ouvre tes larges mâchoires... voici venir, par tous les points de l'horizon, du liquide et du solide pour renouveler tes esprits animaux... Mange, bois, chante et ne t'inquiète pas du reste... La France entière s'épuise pour te nourrir!

Elle pioche du matin au soir, cette spirituelle nation, pour te faire des loisirs agréables... Que te manque-t-il? — Elle t'envoie ses vins généreux, ses troupeaux, ses primeurs des quatre saisons... ses belles jeunes filles rayonnantes de jeunesse... ses hardis jeunes hommes... et ne te demande en échange que des révolutions et des gazettes.

Cher Paris!.. centre des lumières... de la civilisation, etc., etc., etc. — Paris!.. terre promise du paradoxe... Jérusalem céleste des Philistins... Sodome intellectuelle... Capitale générale du sensualisme et du Dieu jaune!.. sois fier de tes destinées... — Tu tousses!.. le sol tremble... Tu te remues!.. le monde frissonne... Tu bâilles!.. l'Europe s'endort! — Qu'est-ce que l'*Esprit* auprès de la force matérielle incarnée? —Rien... Tu braves les puissances invisibles... tu les bafoues... mais, attends, attends... un des fils de Maha-Dévi et de la déesse Kâli va te donner une leçon de métaphysique!

Ainsi s'exprimait Hans Weinland avec une animation croissante. Je ne doutais pas que la misère n'eût détraqué sa cervelle. — Que pouvait faire un pauvre diable, sans feu ni lieu, contre la ville de Paris?

Après ces menaces, redevenu calme tout à coup, et voyant quelques promeneurs monter le labyrinthe, il me fit signe de le suivre, et nous sortîmes du jardin.

— Christian, reprit-il en marchant, j'ai quelque chose à te demander.

— Quoi?

— Tu connais ma retraite... Là je te dirai tout... Mais il faut que tu me jures sur l'honneur d'accomplir mes ordres de point en point.

— Je le veux bien... à une condition cependant... c'est que...

— Oh! sois tranquille... cela ne peut intéresser ta conscience.

— Alors je vous le promets.

— Cela suffit.

Nous étions arrivés devant le clos; il en poussa la porte et nous entrâmes.

Il me serait difficile de rendre le sentiment d'horreur qui me pénétra, lorsqu'après avoir traversé les hautes herbes du repaire, je découvris sous l'échoppe une quantité d'ossements amoncelés dans l'ombre.

J'aurais voulu fuir, mais Hans Weinland m'observait.

— Assieds-toi là, fit-il d'un accent impérieux, en m'indiquant une grosse pierre entre les piliers du toit.

J'obéis.

Lui, sortant alors de sa poche une petite pipe de terre, la bourra de je ne sais quelle substance jaunâtre, et se prit à l'aspirer lentement; il s'assit en face de moi, les jambes étendues, sa grosse trique entre les genoux.

— Christian, murmura-t-il, — tandis qu'une contraction musculaire indéfinissable creusait les rides de ses joues et relevait obliquement ses narines... — écoute-moi bien... Pour que tu puisses remplir mes intentions, il est indispensable que je t'explique un de nos mystères.

Il se tut, l'œil sombre, le front plissé, les lèvres tellement serrées qu'on n'en voyait plus les bords.

— Oui ! reprit-il d'un accent sourd, il faut que tu connaisses un des mystères de Mithras! — Ce qu'il y a de plus étrange dans ce monde, vois-tu Christian, c'est que l'une des moitiés du globe soit en pleine lumière, et l'autre dans les ténèbres... Il en résulte que la moitié des êtres animés dort pendant que l'autre veille. — Or, la nature, qui ne fait rien d'inutile, la nature qui simplifie tout, et sait obtenir ainsi la variété infinie dans l'unité absolue... la nature, ayant décidé que tout être vivant resterait assoupi la moitié du temps, a décidé par là même qu'une seule âme suffirait pour deux corps...— Cette âme se transporte donc de l'un à l'autre hémisphère, aussi vite que la pensée, et développe tour à tour deux existences. — Tandis que l'âme est aux antipodes, l'être dort... ses facultés divaguent... la matière repose... — Lorsque l'âme revient prendre la direction des organes, aussitôt l'être s'éveille... La matière est forcée d'obéir à l'esprit.

Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage... — Cela n'entre pas dans tes cours de philosophie, car il est convenu que tes professeurs sont très-savants sans rien comprendre,... mais cela t'explique les idées étranges qui souvent assiégent ton cerveau... la singularité de tes rêves... la connaissance intuitive des mondes que tu n'as jamais vus, et mille autres phénomènes de ce genre... — Ce qu'on nomme catalepsies, évanouissements, extases, lucidité magnétique... bref, l'ensemble des phénomènes du sommeil sous toutes ses formes découle de la même loi... — M'as-tu compris, Christian?

— Très-bien... c'est une découverte sublime!

— C'est le moindre des mystères de Mithras, fit-il avec un sourire bizarre, c'est le premier degré d'initiation... Mais écoute les consé-

quences du principe en ce qui me concerne : — l'âme qui m'anime appartient également à l'un des sectateurs de Maha-Dévi, habitant au pied du Mont-Abuji, dans la province de Sirohi, sur les frontières méridionales du Joundpour... C'est un Agori, ou, si tu l'aimes mieux, un Aghorapanti, célèbre par ses austérités, ses meurtres et sa sainteté... — Il est initié comme moi du troisième degré... Quand il dort, je veille... Quand il veille, je dors. — M'as-tu compris?

— Oui, répondis-je en frissonnant.

— Eh bien! voici ce que je te demande : Il faut que mon âme séjourne deux jours consécutivement à Déesa... dans la caverne de la déesse Kâli... Je le veux! — Dans ce but, mon corps doit rester inerte... Ce que je fume en ce moment est de l'opium... Déjà mes paupières s'appesantissent... tout à l'heure... mon âme va me quitter... Si je m'éveille avant le temps fixé... entends-tu... qu'à l'instant même tu me donnes une nouvelle dose d'opium... Tu... tu me l'as juré... malheur si...

Il n'eut pas le temps de finir, et tomba subitement dans une torpeur profonde.

Je l'étendis, la tête à l'ombre, les pieds dans l'herbe. Sa respiration, tour à tour rapide et lente, me donnait le frisson... et le mystère que cet homme venait de me révéler... la certitude que son âme avait franchi des espaces immenses en moins d'une seconde, m'inspiraient une sorte de crainte mystérieuse, comme si tout ce monde inconnu se fût ouvert à mes regards... Je me sentais pâlir ; mes doigts s'agitaient et tressaillaient sans que je le voulusse... Le fluide vital me pénétrait jusqu'à la pointe des cheveux.

Ajoutez la chaleur du Midi concentrée entre ces vieilles masures, les émanations putrides de la mare voisine, le coassement des deux grenouilles qui commençaient leur duo mélancolique dans la fange verdâtre, le bourdonnement immense des insectes dansant leur ronde éternelle, et vous comprendrez les impressions sinistres qui se succédèrent dans mon esprit jusqu'au soir.

Je regardais parfois la face pâle de Weinland, toute couverte de moiteur, et je ne sais quel effroi subit me saisissait alors. Il me semblait être complice d'un crime épouvantable, et malgré ma promesse, je secouais violemment le corps du dormeur, qui restait inerte ou s'inclinait dans un autre sens. Parfois sa respiration prenait des accents bizarres, et s'échappait en sifflant comme un ricanement diabolique.

Durant ces longues heures, il m'arriva de songer aussi aux mystères de Mithras. Je me disais que sans doute le premier degré d'initiation devait comprendre la vie animale, — le second, l'essence et les fonctions de l'âme, — le troisième, Dieu. — Mais quel homme pouvait avoir l'audace de fixer son regard sur la force incréée et l'orgueil de l'expliquer?

Le temps se consumait dans ces méditations; ce n'est qu'à la chute du jour, lorsque l'horloge de Saint-Étienne du Mont eut sonné huit heures, que je montai chez moi prendre quelques heures de repos.

Je ne doutai plus alors que le sommeil léthargique de Hans Weinland ne poursuivît tranquillement son cours jusqu'au lendemain.

En effet, le jour suivant, vers six heures du matin, étant allé le voir, je le trouvai dans la même attitude; sa respiration me parut même régularisée.

Que vous dirai-je, mes chers amis? ce jour encore et la nuit suivante se passèrent dans les mêmes rêveries, dans les mêmes anxiétés que la veille.

A la fin du second jour, vers six heures du soir, ne me sentant plus de fatigue et d'inanition, je courus au cloître Saint-Benoît prendre un peu de nourriture. Je restai chez maître Ober, mon restaurateur, jusque vers sept heures.

En revenant de là, par la rue Clovis, il me sembla tout à coup être suivi, et, regardant derrière moi, je fus tout étonné de ne voir personne.

Quoique le jour fût à son déclin, une chaleur accablante pesait sur la ville silencieuse; pas une porte ouverte n'aspirait la première fraîcheur de la nuit; pas une figure n'apparaissait au loin sur le pavé; pas un mouvement, pas un bruit ne trahissait la vie dans le vaste quartier du Jardin-des-Plantes.

Ayant hâté le pas, je me trouvai bientôt à la porte du Clos, où j'appuyai la main. Elle s'ouvrit sans bruit, et j'allais m'avancer dans l'herbe, quand Hans Weinland, plus pâle que la mort, bondit à ma rencontre en me criant :

— Sauve-toi, Christian! sauve-toi!...

Et ses deux mains me repoussaient : sa face contractée... ses yeux vitreux, le frémissement de ses lèvres, trahissaient la plus grande terreur.

Je fus rejeté dans la rue.

— Viens!... viens!... me criait-il... Cache-toi!

La veuve Genti, accourue sur le seuil de sa maison, poussait des cris perçants, croyant sans doute que Weinland voulait me dévaliser; mais lui, l'écartant du coude, et se jetant dans l'allée avec moi, partit d'un éclat de rire diabolique :

— Hé! hé! hé! la vieille... La vieille payera pour toi... Monte, Christian... monte vite... Le monstre est déjà dans la rue... Je le sens!

Et je montais quatre à quatre, comme si le spectre de la mort eût étendu ses griffes sur moi... Je volais... Je m'enlevais par bonds... La porte de ma chambre s'ouvrit et se referma sur nous, et je tombai dans mon fauteuil comme foudroyé.

— Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, les mains croisées sur ma figure... qu'y a-t-il? Mais tout ceci est horrible!

— Il y a, dit Weinland froidement, il y a que j'arrive de loin... Douze mille lieues en deux jours... Eh! eh! eh! j'arrive des bords du Gange, Christian, et je ramène de là-bas un joli compagnon... Écoute... écoute... ce qui se passe dehors.

Alors prêtant l'oreille, j'entendis une foule de monde descendre la rue Copeau en courant, puis des clameurs confuses...

Mes yeux rencontrèrent en ce moment ceux de Hans... Une joie sombre, infernale, les illuminait.

— C'est le choléra bleu! fit-il à voix basse, — le terrible choléra bleu!

Puis, s'animant tout à coup :

— Des cimes du mont Abuji, s'écria-t-il, par-dessus les verts panaches des palmiers, des grenadiers, des tamarins... au fond de la gorge où se traîne le vieux Gange, je l'ai vu flotter lentement sur un cadavre, parmi les vautours... Je lui ai fait signe... il est venu... Le voilà qui se met à l'œuvre... Regarde!

Une sorte de fascination me fit jeter les yeux dans la rue : — un homme du peuple, les épaules nues, les cheveux crépus, emportait, en courant, une femme, la tête renversée, les jambes pendantes, les bras retombant inertes. — Lorsqu'il passa sous ma fenêtre, suivi d'un grand nombre de personnes, je vis que la figure de cette malheureuse avait des teintes bleuâtres... Elle était toute jeune... le choléra venait de la foudroyer!

Je me retournai, frissonnant des pieds à la tête... Hans Weinland avait disparu!

Ce même jour, sans prendre le temps de faire ma malle, et n'ayant que la précaution d'emporter l'argent nécessaire, je courus aux messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Une diligence allait partir pour Strasbourg. J'y montai, comme un noyé se jette sur la planche de salut.

Nous partîmes.

On riait... on chantait... personne ne savait encore l'invasion du choléra en France... Moi, me penchant à la portière, de relais en relais, je demandais :

— Le choléra n'est pas ici ?

Et chacun de rire.

— Le pauvre garçon est fou ! — Disaient mes compagnons de voyage. — Ils faisaient des gorges chaudes.

Mais lorsque, trois jours après, j'eus le bonheur de me jeter dans les bras de mon oncle Zacharias, et, qu'à moitié fou de terreur, je lui racontai ces événements étranges, il m'écouta gravement et me dit :

— Cher Christian, tu as bien fait de venir... oui, tu as très-bien fait... Regarde le journal... Douze cents personnes ont déjà péri... C'est une chose épouvantable !

FIN.

LES MARBRES D'ÉLEUSIS

PAR M. LOUIS DE RONCHAUD.

C'est toujours une surprise pleine d'émotion chez tous les amis de l'art, quand le hasard nous rend quelque chef-d'œuvre de cette antiquité pour laquelle l'admiration ne vieillit point, mais semble rajeunir, au contraire, à chaque découverte nouvelle. Cela est vrai surtout pour les découvertes faites en Grèce, depuis que cette terre classique nous a restitué des trésors encore plus précieux que ceux qui avaient été retirés du sol de l'Italie. Il n'est besoin de rappeler ici les marbres d'Égine, du Parthénon, d'Halicarnasse, qui nous ont fait connaître, avec des œuvres des époques d'Onatas, de Phidias, de Praxitèle, la véritable antiquité. Chaque fois que des ouvrages du ciseau grec, ainsi retrouvés, ont paru aux regards du public, on a pu s'étonner du nouvel aspect sous lequel se révélait un art qu'on avait cru connaître, et les idées qu'on s'en formait ont dû plus d'une fois être modifiées. Ce qu'on en doit conclure avant tout, c'est, il me semble, l'inépuisable variété d'un art essentiellement vivant; j'entends aux beaux siècles de la sculpture, qui, tout en respectant les lois imposées à la plastique par des convenances rigoureuses, ne laissait pas de chercher avec une naïve ardeur, par toutes les voies où il espérait la rencontrer, l'alliance de la vérité et de la beauté, son but suprême.

Un autre profit à tirer de ces découvertes, c'est de nous garder de vues trop systématiques sur l'histoire de l'art grec. Sans doute il est possible aujourd'hui, grâce aux travaux des critiques français et allemands, de se faire une idée générale du développement de cet art admirable, d'en caractériser les phases principales, dans les diverses écoles, avec une assez grande vraisemblance. Toutefois, la critique sur cette matière est sujette encore à bien des erreurs de détail. Il

n'en est pas pour nous de l'art grec comme de l'art italien, sur lequel abondent les données historiques. Depuis Winckelmann jusqu'à nos archéologues contemporains, l'érudition moderne a bâti sur un petit nombre de textes comparés à de rares monuments ses conjectures laborieuses, que chaque découverte nouvelle vient fortifier ou infirmer. En attendant que de nouveaux points de comparaison nous soient donnés, il est sans doute prudent de ne pas trop insister sur les hypothèses concernant les noms et les dates, de crainte d'obscurcir par là ce qu'on voudrait prématurément éclairer.

On sait la découverte faite à Éleusis d'une tête colossale et d'un grand bas-relief dont les plâtres se voient actuellement à l'École des beaux-arts. Par un dernier service rendu aux études dont il a été l'honneur, M. Charles Lenormant, à qui une tombe voisine de celle d'Otfried Müller était préparée par une destinée pareille, ayant vu ces marbres, obtint du gouvernement de la Grèce l'autorisation de les faire mouler et d'envoyer les creux à Paris. Déjà la critique s'est occupée de ces sculptures, et le caractère ambigu de l'une d'elles, dont la beauté n'est contestée de personne, n'a pas manqué de produire quelque étonnement et de dérouter un peu la critique. A quelle époque du développement de l'art hellénique, à quelle école appartiennent ces ouvrages trouvés dans un des lieux les plus sacrés aux yeux de l'antiquité grecque? C'est la question qui se pose naturellement à notre esprit, tandis que nous admirons la beauté qui éclate dans ces créations du génie divin de la vieille Grèce.

Je ne dirai qu'un mot du fragment de statue qu'on croit être une tête de Neptune. Neptune avait un temple à Éleusis, et il est possible que cette tête, qu'on a trouvée encastrée dans un vieux mur, ait en effet appartenu à quelque statue de ce dieu. Elle est malheureusement très-mutilée. Cependant, à travers les mutilations et les dégradations, on y reconnaît ce style, empreint à la fois de vérité et d'idéal, qui procède par larges plans, et, par une imitation fidèle, mais intelligente et en quelque sorte inspirée du corps humain, arrive, avec une aisance inimitable, à reproduire dans l'art la vie de la nature. Les cheveux hérissés, le front creusé par une large ride, les yeux à fleur de tête, le menton rond et puissant, donnent à cette tête un caractère de force et de sauvagerie. Cette sculpture peut être de l'école de Phidias; pour la vérité et la vie, autant qu'on en peut juger dans l'état où l'ont mise les outrages du temps et des hommes, elle est comparable aux statues du Parthénon.

Le bas-relief est mieux conservé. Le marbre était, il est vrai, brisé en trois morceaux quand le hasard l'a fait retrouver; mais aucune partie ne manque, et les fragments rejoints présentent la composition entière. On pourrait croire que cette terre de Grèce est douée d'une vertu de conservation pour les merveilles de l'art que d'effroyables bouleversements ont enfouies dans son sein, où elles attendent l'heure de reparaître. Pausanias nous apprend qu'il y avait trois temples à Éleusis : celui de Neptune, celui de Diane et celui de Triptolème. C'est sur l'emplacement de ce dernier temple, si les renseignements que j'ai lus sont exacts, qu'on aurait trouvé le bas-relief.

Il n'y a aucun doute sur le sujet représenté : c'est une scène des mystères sacrés. Un adolescent, qui ne peut être que le fils de Célée, Triptolème, est debout entre deux femmes dont la stature dépasse la sienne de toute la hauteur dont les dieux dépassaient les hommes. Une de ces déesses lui remet un objet imperceptible, qu'on pense être un grain de blé, tandis que l'autre étend sur sa tête la main comme pour une bénédiction. Le nom de Cérès a été donné à la première, et dans la seconde on a vu Proserpine. Cérès n'est distinguée par aucun attribut, si ce n'est qu'elle tient un long sceptre, en signe de commandement. Certaines particularités, et son type traditionnel, suffisaient sans doute pour la faire reconnaître par les Grecs. Quant à Proserpine, elle est caractérisée par le flambeau en usage dans les cérémonies de l'initiation. Les deux déesses sont enveloppées de longues draperies, tandis que la chlamyde du jeune homme, rejetée en arrière, laisse paraître son corps nu au yeux du spectateur. La manière dont cette sculpture est exécutée, la dégradation insensible des parties saillantes sur le fond, donnent à cette scène, dont les personnages sont de la plus grande proportion, une apparence surnaturelle; on dirait d'une vision prête à s'effacer. Le caractère archaïque ajoute encore à la solennité de l'effet.

Ce caractère se fait reconnaître dans l'ensemble et dans les détails, en dépit de la beauté de l'ouvrage. Le peu d'épaisseur du relief, les yeux représentés de face sur des têtes de profil, les pieds longs et posés à plat, la rigidité de la figure de Cérès, sont autant de signes d'archaïsme. La tête de Cérès a le caractère des types invariables, consacrés par la tradition sacerdotale ; elle rappelle les têtes de divinités d'une haute antiquité qu'on voit sur des bas-reliefs de terre cuite à la Glyptothèque de Munich. L'attitude de la déesse a quelque chose de

roide et de solennel. Sa tunique forme sur son corps des plis droits et symétriques qu'on a comparés aux cannelures d'une colonne. Cependant les bras sont d'un beau dessin, et on sent je ne sais quelle grâce sévère percer dans cette figure, à travers les rudesses du vieux style. La figure de Proserpine est traitée avec plus de liberté : un sentiment profond de la beauté se manifeste dans les contours du sein, dans la forme des bras, de celui surtout qui retient le flambeau. Un souffle de la grâce la plus pure a passé sur cette figure virginale, enveloppée de voiles, qui semble le génie féminin de la mort. Il y a dans la pose de la jeune déesse un abandon plein de charme, et comme une expression générale de tristesse et de résignation. Les formes sveltes, sans maigreur, rappellent la jeune fille *légère à la course,* comme Homère la représente, qui était occupée à jouer avec les filles de l'Océan sur le rivage de la mer lorsqu'elle fut enlevée par Pluton. Bien qu'on y trouve encore des traces d'archaïsme, cette figure de Proserpine forme avec celle de Cérès un constraste singulier. Les draperies, sans égaler la souplesse et la vérité de celles de Phidias, auxquelles il n'y a rien à comparer, sont disposées avec un grand goût et traitées avec une grande délicatesse.

Le corps de Triptolème nous offre un modèle charmant d'élégance juvénile, surtout dans la partie supérieure. Les pieds sont très-défectueux. Dans le torse même, je trouve quelque maigreur et un peu de mollesse. La timidité dans l'exécution me paraît le défaut général de cet ouvrage, où deux styles se confondent, où l'hésitation de l'artiste se trahit en maint endroit, mais où les tâtonnements d'un art qui se cherche encore n'empêchent pas le sentiment du beau de se faire jour en éclairs qui illuminent toute l'œuvre. On a voulu voir dans le bas-relief d'Éleusis un ouvrage de l'école de Phidias, et l'on a été jusqu'à l'attribuer à Phidias lui-même. Il suffit d'avoir vu à Londres les marbres du Parthénon pour sentir la différence entre le style franc, libre, aisé, plein de largeur et de fraîcheur, de ces sculptures où règne un art souverain, maître absolu de lui-même, et le caractère indécis de ce bas-relief, qui fait songer à une époque de transition. Comparé aux sculptures de l'école de Phidias, le bas-relief se rapporte à une école antérieure. Comparé aux statues de l'école d'Égine, il donne l'idée d'une époque où le style commencerait à s'assouplir, où la grâce viendrait à se montrer à travers la rudesse antique, à la façon d'une dryade entr'ouvrant l'écorce du chêne.

On se ferait une fausse idée de l'école qui, dans l'Attique, précéda celle de Phidias, si l'on croyait que la grâce lui était étrangère. Calamis, qui vivait et travaillait à Athènes un peu avant que Phidias ne parût, était renommé pour la grâce et la beauté de ses figures de femmes, et Lucien, ce fin connaisseur, parle de la *Sosandre* de cet artiste comme d'un des chefs-d'œuvre de la sculpture. Il est vrai que dans les sculptures du temple de Thésée et dans celles des métopes du Parthénon, où l'on croit reconnaître la main des sculpteurs de la vieille école attique, ce qui domine est moins le sentiment de l'idéal que le sentiment énergique de la vérité et du mouvement. Mais, à cette époque de transformation qui précéda à Athènes la grande époque de la sculpture, il y avait sans doute des tendances diverses parmi les artistes, et, tandis que les uns cherchaient la vérité, sans s'effaroucher même d'un peu de trivialité, les autres pouvaient bien chercher la beauté et rencontrer parfois son sourire, qui est la grâce.

On sait que les édifices d'Éleusis, détruits pendant les guerres persiques, commencèrent à se relever sous l'administration de Périclès. Le temple de Triptolème doit donc être regardé comme une œuvre contemporaine du Parthénon. Mais on a, et jusque dans le Parthénon même, de nombreux indices que l'ancienne école attique continua de fleurir à côté de la nouvelle, et rien n'empêche qu'un ancien maître athénien ait été chargé de la décoration du sanctuaire des initiations. On peut même croire que la gloire de l'école nouvelle n'a pas été sans influence sur la manière de l'artiste, sans pourtant le rendre infidèle aux traditions dont il avait reçu le culte avec les leçons de son art. Ce bas-relief décorait peut-être un portique du temple, et devait avoir un pendant qu'on n'a pas retrouvé.

Il serait sans doute intéressant pour l'histoire de l'art de pouvoir comparer le bas-relief d'Éleusis avec le sujet analogue traité sur une des métopes du Parthénon. Malheureusement cette métope ne nous est connue que par un dessin de Carrey, le peintre qui accompagnait le marquis de Nointel, lors du voyage que cet ambassadeur de France fit à Athènes avant la destruction par les Vénitiens d'une partie du Parthénon. Cérès, de haute taille, y était représentée le bras levé, lançant dans le sillon le grain nourricier, tandis que Triptolème, nu jusqu'à la ceinture, retenant des deux mains son vêtement dans les plis duquel était sans doute le blé, se tournait vers la déesse afin de prendre exemple sur elle. Toute grossière qu'elle est, l'esquisse de

l'élève de Lebrun nous fait cependant comprendre ce qu'il devait y avoir de vie et de grandeur dans les figures de cette métope, déjà mutilée alors, aujourd'hui perdue, qui devait être une des plus belles sculptures de la frise extérieure. Le torse nu du Triptolème de la métope contraste, par son ampleur, avec la maigreur archaïque du Triptolème d'Éleusis. La figure de Cérès, dont on ne distingue guère que le mouvement superbe et les draperies admirables, doucement soulevée sur ses pieds et levant la main droite pour semer, tandis que la gauche retient le grain dans un pli de son ample tunique, devait avoir cette beauté avec laquelle la déesse se révéle à Métanire dans le sublime récit d'Homère, lorsque, dépouillant la vieillesse qui la déguisait, elle apparaît dans tout l'éclat d'une lumière divine. Tel était l'art de Phidias, dépouillant la rudesse antique et déployant tout à coup aux regards des Grecs sa puissance radieuse.

Les pages qui précèdent étaient écrites lorsqu'a paru, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, l'article de M. François Lenormant, fils de M. Charles Lenormant, sur les *marbres d'Éleusis*. Le jeune archéologue y parle avec un enthousiasme bien légitime de ces sculptures, dont la découverte fut un des événements de son séjour en Grèce, et qu'il fut admis à voir l'un des premiers avec l'homme illustre qui guidait alors ses pas sur cette terre classique. Toutefois, cet enthousiasme ne l'égare-t-il pas en lui faisant voir dans le bas-relief une œuvre de la grande école celtique? Je sais que cet avis est aussi celui d'un critique éminent, M. Vitet. Je n'ai pas qualité pour le combattre; mais, en attribuant à l'école de Phidias le bas-relief d'Éleusis, dont la beauté d'ailleurs est incontestable, il me paraît qu'on ne rend justice ni à Phidias, ni aux artistes qui l'ont précédé immédiatement dans la carrière, et qui, tels qu'Agéladas, Calamis, Hégias, Critios, Nésiotès, après avoir été ses maîtres, continuèrent à être ses rivaux. Le caractère de la révolution opérée par Phidias consiste surtout dans la vie, à la fois réelle et idéale, dont il sut animer ses figures, et dans l'affranchissement de tout système; mais on ne doit pas oublier qu'il trouva la sculpture déjà portée à un haut degré de développement, bien que encore asservie à certaines règles conventionnelles. M. François Lenormant pense que le caractère archaïque de quelques parties du bas-relief doit être attribué aux exigences des

prêtres. Mais, s'il est prouvé d'ailleurs que des artistes appartenant à une école antérieure vivaient encore au temps de la gloire de Phidias, ces prêtres d'Éleusis n'ont-ils pas dû s'adresser à l'un d'eux plutôt qu'à un artiste de l'école nouvelle? Cette conjecture n'ôte rien au mérite du bas-relief, qui, sans égaler la beauté incomparable des marbres du Parthénon, devient un document aussi précieux pour l'histoire de l'art hellénique.

REVUE DES SCIENCES

LA SOCIÉTÉ CHIMIQUE DE PARIS. — LES SÉANCES PUBLIQUES.

M. H. SAINTE-CLAIRE DEVILLE.

En 1858, quelques jeunes chimistes, désireux de causer de leurs travaux, de leurs espérances, des théories de la belle science à l'étude de laquelle ils s'étaient voués, et curieux de nouveautés, pensèrent à se réunir à jours fixes. Ce fut là l'origine de l'association qui devait bientôt prendre le nom de *Société chimique de Paris*.

Les chimistes, nombreux dans la capitale, manquaient d'un lien; cette Société le leur offrit : aussi, elle comptait à peine quelques mois d'existence, que le nombre de ses membres s'était accru avec une grande rapidité; à côté de jeunes praticiens encore obscurs, se rencontrèrent bientôt des hommes placés au premier rang par leurs travaux et leur position. La société perdait de plus en plus son caractère de réunion intime de jeunes gens, pour revêtir celui d'une petite académie; elle entra résolûment enfin dans cette nouvelle voie, en nommant pour son président M. Dumas, le chef actuel de la chimie française, et en déclarant qu'elle publierait les bulletins de ses séances.

L'année 1859 se passa, pour la Société chimique, à écouter les communications souvent très-importantes de ses membres, et en même temps à discuter son règlement intérieur. A l'une des séances du mois de juillet, où il s'agissait de voter ce règlement d'une façon définitive, M. Dumas occupait le fauteuil; il n'avait pas considéré, en effet, son titre de président simplement comme honorifique, mais, sentant l'heureuse influence que pouvait avoir la Société sur les progrès de la chimie, il se mêlait à ses travaux. Après avoir fait voter les principaux articles, le président prit la parole et proposa à la Société d'étendre son influence, assez restreinte jusqu'alors, d'abord, en instituant des séances publiques, ensuite en réunissant les œuvres complètes des principaux chimistes français et étrangers, en une édition,

sorte d'évangile des chimistes, où l'on pourrait suivre pas à pas les travaux des maîtres, et saisir sur le vif l'enseignement le plus puissant qu'on doive chercher dans leur œuvre : la méthode.

Les séances publiques, dans l'esprit de M. Dumas, ne devaient pas être les réunions habituelles de la société, auxquelles le public serait admis, mais elles devaient prendre la forme de leçons, dans lesquelles, les auteurs de découvertes récentes pourraient exposer leurs travaux, en fortifiant cet exposé des expériences qu'exige l'enseignement. Une institution semblable existe en Angleterre, et une nombreuse assemblée vient écouter attentivement des leçons des princes de la science. C'est ainsi que Davy avait autrefois attiré sur lui l'attention de l'aristocratie anglaise; c'est ainsi que Faraday vient encore actuellement exposer ses admirables travaux sur l'électricité. M. Dumas pensait que la Société chimique de Paris, comptant dans son sein les professeurs les plus habiles, les plus écoutés de la capitale, ses séances ne pouvaient manquer d'un grand intérêt, d'autant plus que le talent habituel des orateurs se trouverait surexcité par la présence d'un auditoire d'élite, et par l'élan qu'on apporte toujours à l'exposition de ses propres travaux.

Les propositions tendant à établir ces séances publiques, et à commencer la publication des œuvres complètes des chimistes illustres, furent adoptées avec enthousiasme, et six mois plus tard, dès les premiers jours de janvier, commencèrent les leçons publiques de la société chimique de Paris.

M. Pasteur, sous-directeur de l'École normale; M. Henri Sainte-Claire Deville, maître de conférences à la même École, et professeur suppléant à la Faculté des sciences; M. Wurtz, professeur à l'École de médecine; M. Berthellot, professeur à l'École de pharmacie; M. Cahours, professeur à l'École centrale des manufactures; enfin M. Barral, rédacteur en chef du *Journal d'agriculture pratique*, développèrent successivement leurs travaux les plus récents, devant un auditoire extrêmement nombreux, présidé par un bureau composé exclusivement de membres de l'Institut, auxquels M. Dumas, président de la société, faisait les honneurs de la séance.

Nous essayerons de donner aux lecteurs du *Magasin de Librairie* une idée de l'une de ces séances; mais au moment de nous mettre à l'œuvre, nous avons été singulièrement embarrassé par le choix qu'il y avait à faire. Chacune de ces leçons avait, en effet, une telle individualité, elle mettait si bien en lumière un point important, qu'après avoir adopté l'une, on revenait à l'autre, sans savoir se décider.

L'une d'elles toutefois, touchant aux plus grandes questions qu'aient à résoudre les chimistes, nous a paru particulièrement destinée à

montrer l'importance de ces réunions si heureusement établies par M. Dumas, dont on ne saurait trop louer l'excellente initiative. C'est donc la troisième séance, où le professeur était M. Henri Sainte-Claire Deville, que nous avons dû préférer, et dont nous allons essayer de reproduire les traits principaux.

Une raison qui a déterminé notre choix, est aussi, il faut l'avouer, l'impression très-vive que nous a faite cette séance. C'était une causerie plutôt qu'une leçon, courant çà et là, un peu confuse parfois, sans grand ordre ni méthode; mais sous cette forme peu châtiée, une âme s'épanchait; ce n'était pas un professeur dans sa chaire, mais un homme d'esprit, le dos à la cheminée, dévoilant dans une conversation intime le fond de sa pensée et trouvant presque toujours le mot juste, saisissant, frappant, si rare dans l'enseignement compassé et méthodique.

C'est que M. H. Sainte-Claire Deville est un des esprits les plus originaux, les plus vifs de ce temps-ci; travailleur infatigable, expérimentateur hardi et avisé, il a fait faire à la science des progrès rapides, surtout en lui apprenant à se servir mieux de ce qu'elle possédait déjà.

Le nom de M. H. Deville a commencé d'être connu du public quelque temps avant l'exposition de 1855. Vers la fin de l'année 1854, si nous ne faisons erreur, M. Dumas adressa au ministre de l'instruction publique un rapport sur des travaux exécutés par M. H. Deville, sur l'aluminium, un métal extrêmement léger, brillant, inaltérable, sonore, dont le minerai est le plus vulgaire du monde, puisque c'est l'argile des champs. C'est à la suite de ce rapport, que M. H. Deville fut nommé officier de la Légion d'honneur.

L'aluminium était à peine connu, depuis la découverte qu'en avait fait une vingtaine d'années auparavant, l'illustre Wöhler, professeur à la Faculté des sciences de Göttingue, un des savants les plus remarquables de l'Allemagne, et qui succède, de l'autre côté du Rhin, à l'immense réputation de Berzélius.

Employant des quantités de matière plus considérables, des vases non métalliques, M. Deville obtint bientôt l'aluminium avec des propriétés très-différentes de celles que lui avait attribuées M. Wöhler, et eut l'idée d'en faire, non plus un produit rare destiné à figurer dans une collection, mais un métal vulgaire, comme l'argent et le cuivre, et pouvant tenir dans les usages domestiques une place spéciale, à cause de sa légèreté et de son inaltérabilité.

Les procédés de M. Deville passèrent bientôt, en effet, du laboratoire à l'usine, allant se simplifiant, car il se trouva que, comme toujours, on s'était donné d'abord beaucoup plus de peine qu'il ne fallait. La

découverte de M. Wöhler, se trouvait donc singulièrement perfectionnée par les travaux de M. Deville. On aurait pu croire que cette jalousie, si commune dans les sciences, allait faire de ces deux savants, deux rivaux, deux ennemis ; c'est le contraire qui arriva et qui devait arriver, étant donné le caractère des deux hommes.

Si M. H. Deville est en effet aimable, avenant, beau causeur, même pour celui qui se présente sans le connaître, et sans autre recommandation que d'aimer la chimie, M. Wöhler a précisément les mêmes qualités. Nous garderons toujours une profonde reconnaissance de l'accueil qu'il nous fit, quand nous arrivâmes à Göttingue pour le voir. Nous le trouvâmes dans un des trois ou quatre laboratoires qu'occupe sa jeune armée de chimistes ; il était là au milieu de ses élèves, travaillant avec eux, les guidant de ses conseils, de son expérience, leur montrant la manière d'opérer, précieux enseignement en chimie, où l'habileté manuelle est une bonne partie du talent.

Il abandonna tout pour nous accueillir, nous montrer ses collections très-riches et très-belles, pour nous parler de l'Allemagne et de la France ; une de ses filles, charmante personne aux bras nus, au col découvert, suivant la mode allemande, avait elle-même apporté le pot de bière nationale, et c'était le cigare aux lèvres que nous écoutions ce grand homme, si simple d'allures et si bienveillant.

L'amitié de M. Wöhler et de M. Deville a été féconde pour la science. Outre une collection des lettres qu'ils s'adressent l'un à l'autre, et qui sera bien curieuse et digne d'être publiée, les deux savants ont fait en commun plusieurs travaux du plus grand intérêt, un entre autres sur le bore.

Ces recherches sont dignes de remarque : non-seulement elles font mieux connaître une substance encore mal étudiée, mais de plus elles fortifient de la façon la plus heureuse, les idées émises sur la distribution des corps simples en famille.

On sait qu'on a réuni les corps simples, les substances encore indécomposées, en un certain nombre de groupes comprenant les substances à propriétés analogues dont les histoires se calquent l'une sur l'autre, tellement que sachant l'une on peut presque deviner l'autre. Par une sorte d'intuition remarquable, on avait ainsi réuni trois corps simples : le charbon, le silicium et le bore.

Bien peu de raisons semblaient avoir dicté cette réunion, les propriétés chimiques différaient assez complétement, et les caractères physiques ne se ressemblaient guère.

Jusqu'à ces derniers temps, le bore, préparé par une méthode due à Gay-Lussac et Thénard, était connu seulement sous forme d'une poudre brune, assez combustible, mais difficile à fondre ; on pouvait

donc le comparer au noir de fumée combustible et infusible, mais on n'avait nulle variété comparable au graphite, ce corps semi-cristallin qu'on trouve dans la fonte de fer ou qui existe dans certains gisements qui ont été si heureusement employés à la fabrication des crayons dits de mine de plomb. On n'avait pas non plus le bore transparent et cristallisé, analogue au diamant.

Ce sont ces deux variétés de bore, cristallisé et semi-cristallin, qu'ont découvert, par des recherches faites en commun, MM. Wöhler et Deville, chacun travaillant de son côté, l'un à Göttingue, l'autre à l'École normale à Paris, mais en se communiquant leurs idées, en se disant comment ils avaient échoué, comment ils pensaient réussir. C'est en décomposant les substances renfermant du bore, acide borique ou fluo-borate de potassium à l'aide de l'aluminium, qu'on obtient le bore sous ces nouvelles formes. Exemple curieux de cette remarque, dont l'histoire des sciences présente de nombreuses vérifications, qu'une découverte est importante, non-seulement en elle-même, mais aussi parce qu'elle met aux mains des chercheurs une arme nouvelle. MM. Wöhler et Deville ont découvert et su préparer de grandes quantités d'aluminium, et cette découverte leur a permis de faire le diamant de bore et le bore graphitoïde.

Le bore cristallisé peut être rouge assez foncé, mais aussi parfaitement diaphane; il est extrêmement dur, rayant toutes les pierres précieuses à l'exception du diamant, dont il possède presque la dureté, puisqu'il peut servir à le polir; très-difficile à fondre et à attaquer par les agents chimiques, le bore cristallisé réfracte et réfléchit la lumière, il jette les feux les plus brillants... Ne croirait-on pas qu'on énonce les propriétés du diamant? Personne ne sera donc étonné qu'on ait donné au bore cristallisé le nom de diamant de bore; diamant en effet, et qui, s'il est jamais préparé en grande quantité, pourra, dans la joaillerie, rivaliser avec le diamant naturel.

Un fait très-intéressant, signalé par les auteurs des recherches sur le bore, c'est que les cristaux les plus hyalins, les plus diaphanes, ont tous donné à l'analyse une certaine quantité de charbon, qui évidemment s'y trouvait à l'état de diamant, car chacun sait que quelques millièmes de charbon noir suffisent pour donner aux substances qui les renferment une teinte des plus prononcées. Ainsi, bien qu'on n'ait pas encore trouvé le moyen de faire industriellement le diamant de charbon, on a touché à la solution, et il est possible de prévoir qu'on puisse arriver complétement, en dissolvant le charbon en même temps que le bore dans l'aluminium.

Ce ne sont pas, cependant, les belles recherches qu'il avait faites en commun avec M. Wöhler sur l'aluminium, ni sur le bore, ni sur le

silicium que M. Deville a voulu exposer dans une des séances de la Société chimique de Paris.

Il a préféré présenter le résultat de travaux du plus haut intérêt théorique, qu'il venait de terminer avec un de ses plus brillants élèves, M. Troost, qui est actuellement professeur de physique et de chimie au lycée Bonaparte.

M. Deville a exposé les méthodes qu'il a suivies avec M. Troost pour déterminer les *densités de vapeur* de certaines substances à des températures très-élevées.

On a reproché à la chimie de n'être encore qu'une science purement expérimentale, un recueil de recettes pharmaceutiques, sans liens les unes avec les autres, sans larges vues d'ensemble, sans grandes lois régissant un nombre de faits considérable.

Quelques-unes cependant existent; l'une des plus importantes fut découverte par Gay-Lussac, et son exposé forme un des plus beaux morceaux des deux curieux volumes qui renferment les *Mémoires de la société d'Arcueil.*

Tous les gaz, dit cette loi, se combinent, suivant des rapports simples, en volumes, et le produit résultant de la combinaison est encore dans un rapport simple avec celui des deux gaz composants.

On a quelques exemples qui permettent la vérification directe de cette loi; le gaz produit par l'union de volumes égaux de chlore et d'hydrogène est dans ce cas, la combinaison a lieu sans que le volume change; par conséquent deux volumes de gaz chlorhydrique sont formés d'un volume de gaz hydrogène et d'un autre de gaz chlore. Ainsi, les volumes de gaz simples sont 1 et 1 le volume du gaz composé est 2. 1, 1 et 2, rapports simples s'il en fut.

On a encore remarqué que, lorsque deux corps de la même famille s'unissent avec la même substance, ils donnent des combinaisons non-seulement analogues quant aux propriétés chimiques, mais aussi quant à la composition. Le chlore, le brôme et l'iode, qui forment une famille de corps simples des plus naturelles, donnent avec l'hydrogène trois combinaisons sœurs, constituées de la même façon. Ainsi que nous venons de le voir, deux litres d'acide chlorhydrique renferment un litre d'hydrogène et un litre de chlore; deux litres de gaz brômhydrique renferment de même un litre d'hydrogène et un de vapeur de brôme; deux litres d'acide iodhydrique, un d'hydrogène et un de vapeur d'iode.

La loi de Gay-Lussac sera donc non-seulement la constatation très-curieuse d'une propriété commune à toute une classe de substances, mais encore un puissant moyen de constater des analogies, de contrôler des rapprochements; car si des corps analogues présentent une

composition semblable, réciproquement des compositions semblables devront appartenir à des substances de la même famille.

Les exemples précédents montrent que la loi de Gay-Lussac s'applique non-seulement aux substances gazeuses à la température ordinaire, mais aussi à celles qui peuvent prendre l'état aériforme quand elles ont emmagasiné une quantité de chaleur suffisante, non-seulement aux gaz permanents, mais encore aux gaz facilés à liquéfier, autrement dit aux vapeurs.

On aurait toutefois rencontré de grandes difficultés s'il avait fallu mesurer directement les volumes occupés par ces vapeurs au moment de la combinaison, et on a dû, pour plus de facilité, arriver à mesurer les densités de ces vapeurs, c'est-à-dire qu'il a fallu obtenir le rapport qui existe entre le poids d'un certain volume de cette vapeur et le poids du même volume d'air, les deux substances étant prises à la même température et à la même pression.

La recherche des procédés propres à trouver ces densités de vapeur occupa d'abord Gay-Lussac, puis plus tard M. Dumas, qui dota les chimistes d'un appareil extrêmement précieux et commode qui leur a rendu d'immenses services.

Bien que M. Dumas eût commencé ces recherches dès 1826, il n'avait pas encore, en 1832, donné le poids du litre de vapeur de soufre et de vapeur de phosphore. N'ayant aucun résultat d'expériences, on avait appelé à l'aide la théorie, et par suite des analogies récemment mises en lumière entre le soufre et l'oxygène d'une part, le phosphore et l'azote de l'autre; on avait admis que la densité de la vapeur de soufre doit être 2.2, et celle de la vapeur de phosphore 2.16.

Poussé par le désir de contrôler ces idées théoriques, pressé par M. Mitscherlich, alors à Paris, et qui désirait se familiariser avec les nouveaux procédés, M. Dumas reprit ses travaux sur les densités de vapeur, et s'attacha spécialement à celles du soufre et du phosphore.

A son grand étonnement il trouva qu'un litre de vapeur de soufre pesait $8^{g}.5$ et un litre de vapeur de phosphore $5^{g}.75$. La densité de ces vapeurs est donc 6.6 pour le soufre, 4.4 pour le phosphore, c'est-à-dire que celle du soufre est le triple de ce qu'indiquait la théorie, et celle du phosphore le double.

Cette divergence n'était pas un mécompte ordinaire. Dans les circonstances où elle s'était produite elle prenait l'importance d'un fait capital. Les rapprochements entre les corps simples, leur groupement, l'importation, en chimie, de l'idée de famille, empruntée à l'histoire naturelle, tout cela était nouveau, discuté par conséquent.

M. Dumas, déjà célèbre, jeune encore cependant, et qui avait tant contribué à populariser ces nouvelles idées, n'avait pas cependant encore l'autorité que lui donne actuellement quarante ans de travaux. Les nouveaux résultats signalés pouvaient faire tomber son œuvre, et pour comble de misère, c'était lui qui portait le coup fatal.

Comme toute science à sa période d'enfantement, la chimie se débattait alors entre deux tendances opposées; tandis que les uns, cherchant à la maintenir dans la voie purement expérimentale, voulaient la forcer à continuer d'accumuler brutalement des faits, d'inventorier, d'inventer procédés et recettes, les autres voulaient, au contraire, la lancer dans la voie féconde des classifications. Les premiers, esprits plus frappés des contrastes que des ressemblances, plus pratiques, plus étroits, étaient d'avis de continuer l'œuvre commencée en analysant et examinant tout ce qu'on rencontrait; les autres plus hardis, plus aventureux, plus larges, tout en respectant la méthode expérimentale, essayaient les groupements, et cherchaient au-dessus des faits la loi qui les régit.

Cette découverte inattendue était une défaite pour ce parti; puisque le soufre et l'oxygène, l'azote et le phosphore, qu'on avait voulu rapprocher, ne se conduisent pas de la même façon lorsque, se combinant avec la même substance, ils devaient former les corps qu'on avait voulu rapprocher, il fallait en conclure que ces rapprochements étaient fautifs; les autres étaient probablement dans le même cas, et il fallait mieux revenir à la constatation pure et simple des phénomènes que de se lancer dans une voie où l'on rencontrait un échec dès les premiers pas.

Les effets, toutefois, ne furent pas aussi fâcheux; on eut confiance dans les données théoriques malgré l'expérience; et plutôt que d'admettre que les rapprochements établis entre l'oxygène et le soufre d'une part, entre le phosphore et l'azote de l'autre, étaient illusoires, on crut qu'on avait rencontré une anomalie dont le temps peut-être aurait raison.

Une de ces anomalies vient, en effet, d'être levée d'une façon complète, et c'est là le sujet de la belle leçon faite par M. Deville.

Au lieu de s'en tenir à prendre les densités de vapeur à 500°, comme avait fait M. Dumas, c'est-à-dire à comparer les poids de volumes égaux de vapeur et d'air placés successivement à cette température élevée et soumis à la même pression, MM. Deville et Troost ont eu l'idée de pousser la température jusqu'à 800 et 1000°[1]. Mais ici

1. Au lieu de prendre l'air comme un terme de comparaison, les auteurs ont employé la vapeur d'iode, qui, étant très-lourde, donne moins de prise aux erreurs de pesée.

les difficultés commencent. Quels appareils prendre? Dans quels vases enfermer ces vapeurs? Le verre ne résistera pas; non, le verre fond, à cette température, comme de la cire à cacheter dans la flamme d'une bougie. Nous prendrons la porcelaine. Comment ensuite mesurer la température? Question délicate quand la chaleur devient élevée, car les moyens précis que nous possédons diminuent de certitude à mesure qu'on s'éloigne des températures ordinaires. Nous ne mesurerons pas ces températures. C'est là, on le sent, l'idée extrêmement originale et élégante de ces recherches.

Sous une pression constante, les substances volatiles entrent toujours en ébullition à la même température; quand le mercure du baromètre indique que la pression atmosphérique est de 760 millimètres, l'eau bout toujours à 100°; le soufre à 440, le cadmium à 860, le zinc à 1040. Si donc on place successivement dans un bain, où l'on chauffe une de ces substances jusqu'à la faire bouillir, les vases renfermant les corps volatiles, on est certain de pouvoir, sans la mesurer, retrouver la même température.

En soumettant donc un vase de porcelaine contenant du soufre, à 860°, température d'ébullition du cadmium, on a trouvé que tout à coup cette vapeur de soufre éprouvait une dilatation considérable, que son volume devenait trois fois plus grand qu'à une température plus basse, et que si la densité de vapeur de soufre prise à 500° était bien 6.6, comme M. Dumas l'avait observé en 1832, elle devenait 2.2 à 860°, c'est-à-dire qu'elle avait précisément la valeur que lui avait assignée la théorie[1].

Ainsi, les analogies entre le soufre et l'oxygène sont parfaitement contrôlées : l'hydrogène sulfuré est formé d'un volume de vapeur de soufre uni à deux d'hydrogène, comme la vapeur d'eau est formée d'un volume d'oxygène combiné à deux d'hydrogène.

Comme on l'avait prévu, le soufre présente des anomalies; le soufre chimique qui entre en combinaison n'est pas ce soufre solidifié et dense qui existe à la température ordinaire, mais un soufre gazeux, plus léger, dont les molécules écartées sont particulièrement aptes à la combinaison.

Je n'ai pas l'honneur ni le plaisir d'être intimement lié avec M. Deville, mais cependant vif et gai comme je le connais, je ne doute pas de l'immense joie qu'il a éprouvée en constatant pour la première fois que la densité de vapeur de soufre était bien de 2.2. Quel plus grand bonheur peut avoir un savant que de confirmer les prévisions de

1. M. Bineau, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, paraît être arrivé, par une méthode peu précise, à un résultat analogue depuis plusieurs années.

la théorie? De pouvoir dire une fois de plus à ses confrères attentifs : « Ayez foi dans l'idée! Et quand vous aurez rencontré un certain nombre de faits suivant régulièrement une loi, généralisez hardiment, le temps fera raison des objections et des anomalies. » Arago raconte qu'un jour, allant voir Gay-Lussac, il trouva son grand ami sautant de joie avec ses sabots dans son laboratoire humide, à la suite d'une expérience réussie. J'aurais bien voulu me trouver au laboratoire de l'École normale au moment où le calcul fait, M. Deville est tombé sur le nombre qu'indiquait la théorie, pour voir l'éclair de plaisir qui a dû briller dans ses yeux.

L'anomalie du phosphore n'a pas été aussi heureusement levée; on a retrouvé à des températures élevées la même densité de vapeur qu'à des chaleurs plus basses, et quand deux molécules d'azote entrent en combinaison, une seule de phosphore est employée pour produire des substances analogues.

Le rapprochement est-il fautif; l'azote et le phosphore n'ont-ils que des caractères éloignés, et faut-il briser les liens qu'on avait établis entre eux? Non, certes, des expériences récentes de MM. Cahours et Hoffmann sur les hydrogènes phosphorés composés ont établi un rapprochement évident avec les ammoniaques composés. Le phosphore et l'azote sont frères, ou au moins cousins germains à coup sûr.

« Mais, messieurs, l'azote n'est pas un corps comme les autres, il a trop de chaleur emmagasinée, ses molécules sont écartées violemment par cette chaleur, et sa densité est trop faible de moitié. Un grand nombre de ses composés est détonant à cause de cette chaleur retenue, condensée, qui s'échappe souvent violemment et brise la molécule complexe qui la renferme.

« L'iodure d'azote de Gay-Lussac, le chlorure d'azote qui a procuré à Dulong l'occasion de montrer son courage indomptable, détonent sous le plus léger frottement, sous la plus faible élévation de température. Enfermez l'acide azotique anhydre [1] dans un tube soudé à la lampe, placez ce tube dans une boîte remplie de sable, enterrez-le dans une cave; pas la moindre élévation de température ne viendra mettre ses molécules en mouvement. Cependant, ouvrez la boîte après trois semaines d'attente, et vous trouverez votre tube en miettes, l'acide azotique a détoné. — Les fulminates de mercure et d'argent qui éclatent sous le choc et servent aux armes à percussion sont encore des substances azotées. L'azote, messieurs, est semblable à ces larmes de verre tombées incandescentes dans l'eau froide, et

1. Découvert par M. H. Deville.

qui, figées subitement, ont conservé leur chaleur intérieure et se brisent en mille pièces quand on casse la fine pointe qui les termine. L'azote, messieurs, c'est un corps trempé! »

Nous venons de voir qu'entre 500 et 800 degrés, le soufre éprouve une dilatation des plus remarquables, et que sa densité de vapeur devenait le tiers de ce qu'elle était d'abord; qui prouve que cette dissociation s'arrête, que la rupture qui s'est déjà produite dans la molécule entre 500 et 800 degrés ne va pas se reproduire, et que le véritable soufre chimique est celui qu'on obtient en chauffant sa vapeur dans le cadmium en ébullition?

On pouvait en être certain par suite de l'accord qui existait entre le nombre déterminé par la théorie et celui qu'avaient donné MM. Deville et Troost. Mais ces habiles expérimentateurs ont voulu avoir raison de cette objection, non-seulement par des indications théoriques, mais de plus à l'aide de nouvelles expériences.

En poussant leurs recherches plus loin, ils ont déterminé la densité de la vapeur de soufre dans le zinc en ébullition, c'est-à-dire à 1040 degrés, et cette fois ils trouvèrent que la densité de la vapeur de soufre était restée parfaitement la même qu'à 860 degrés. Ainsi, pendant ce nouvel intervalle de 200 degrés, le soufre n'éprouve plus de ces variations brusques qu'on avait observées plus bas, et on en pouvait conclure qu'on était bien tombé sur le nombre exact dans la précédente recherche; l'expérience venait donc donner là une confirmation éclatante aux prévisions de la théorie.

Cette seconde détermination à une température plus élevée était d'autant plus nécessaire que M. Cahours avait montré que les vapeurs n'ont pas acquis leur véritable densité à quelques degrés au-dessus de leur point d'ébullition. *Natura non facit saltum.* La nature n'aime pas les transitions trop brusques, et, pendant un certain espace de l'échelle thermométrique, les vapeurs restent des êtres intermédiaires entre les liquides et les gaz; elles n'obéissent qu'incomplétement aux belles lois sur les pressions et sur les dilatations observées par Mariotte et Gay-Lussac, et il faut les chauffer davantage pour leur faire prendre nettement l'allure des gaz.

Aussi MM. Deville et Troost doivent-ils arriver à une température soutenue, supérieure à 1040°, pour déterminer la densité de vapeur du sélénium, non encore constante sous cette forte chaleur.

Le sélénium, frère jumeau du soufre, présente en effet la même anomalie; à quelques degrés au-dessus de son point d'ébullition, sa vapeur est trois fois plus lourde que ne l'indique la théorie. Cette difficulté n'est pas encore complétement résolue à 1040 degrés; la molécule, qui doit se briser de façon à devenir trois fois plus légère comme celle

du soufre, n'a pas complétement terminé son travail; il faut donc produire des températures encore plus élevées.

Pour d'autres, là commencerait la difficulté; pour M. Deville, là sera le triomphe. C'est en effet le chimiste du feu, et c'est en développant cet amour qu'il a pour la flamme que M. Deville est devenu réellement éloquent dans sa belle leçon de la Société chimique de Paris.

Qu'il emploie l'huile de schiste ou l'essence de térébenthine dans sa lampe-forge, qu'il brûle dans un fourneau très-portatif les escarbilles de coke, et que l'oxygène pur ou l'air atmosphérique soient les agents comburants, par l'ingénieuse disposition de ses appareils, M. Deville arrive à produire des températures extrêmement élevées et dont on n'avait aucune idée; le platine y fond; le platine y est entré en ébullition, et M. Deville ne désespère pas de pouvoir faire des expériences dans la vapeur de platine comme il en a fait déjà dans celle de cadmium et de zinc. Un savant illustre, qui assistait à la séance, M. Jacobi, a obtenu du gouvernement russe, en faveur de M. Deville, le don de cent kilogrammes de platine; au prix où il est à Paris, c'est cent mille francs; la matière ne manquera pas, ni le talent, ni l'espérance de faire ample moisson.

C'est une chimie nouvelle, en effet, que l'étude des réactions qui ont lieu à ces températures extrêmement élevées; c'est la *chimie bleue*, comme dit M. Deville, qui a observé pour la première fois une teinte bleu azuré succédant dans les fourneaux aux colorations rouges et blanches qu'on y voit habituellement. — L'eau se décompose en ses éléments sous l'effort de cette énorme élévation de température, et bien d'autres corps composés s'y décomposeront de même.

On comprend donc l'enthousiasme que ressent M. H. Deville pour le feu. « Un chimiste qui a un creuset au feu peut s'attendre à tout, a dit M. Wöhler, et quant à moi, je ne saurais trop recommander à mes jeunes confrères qui m'écoutent d'étudier le feu, c'est un sujet encore inexploré, c'est un agent dont la puissance est encore inconnue, et qui donnera beaucoup à celui qui saura le conduire et le faire travailler. On dit que chacun dans ce monde a sa folie, la mienne, messieurs, c'est le feu! Rien n'est si beau! Et quand une fois on a vu les splendeurs d'un vaste foyer dardant de toutes parts ses rayons pénétrants, et lançant dans l'air son panache de flamme, on ne se lasse plus de le regarder, dût-on y perdre les yeux! »

La séance se termina au milieu des plus vifs applaudissements; M. Deville avait suivi le principe d'Horace :

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.

En parlant de ses longs travaux, des nombreuses luttes dont il était sorti vainqueur, se sentant écouté, soutenu par son auditoire, l'émotion l'avait gagné, puis l'enthousiasme, et il avait su les faire passer dans le cœur de ses auditeurs.

En somme, cette belle leçon dont nous n'avons pu donner qu'une bien faible idée au lecteur avait réellement réussi; car, retombé dans la solitude, chacun, plus encouragé, plus ardent à la poursuite de la vérité, sentait ancrée plus avant dans son cœur cette passion exclusive pour la science, sans laquelle rien de grand ne se fait.

P.-P. Dehérain.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXXI.

10 MAI 1860.

Un des amis de Furne, M. Rossew Saint-Hilaire, vient de publier sur cet excellent homme une notice qui se fait lire avec le plus grand intérêt, non-seulement à cause de celui qui en est le principal personnage, mais encore par les temps qu'elle rappelle. Furne était né en 1794, rue Saint-Denis, au coin de la rue Guérin-Boisseau, et ne perdit jamais le bouquet du cru; il resta Parisien par ses instincts, par ses goûts, par son esprit. Son père et sa mère, pauvres petits marchands, vivaient fort maigrement de leur commerce, et n'en étaient pas moins désintéressés pour cela; un fait raconté par M. Rossew Saint-Hilaire suffira à les faire connaître. « Pendant la Terreur, un vieux prêtre, obligé de fuir la France au péril de sa vie, leur avait confié la somme, considérable en pareil moment, de trois mille francs, sans vouloir même en emporter un reçu. Après de longs débats, ces braves gens avaient enfin consenti à garder cette somme, qui fut respectée pendant bien des mauvais jours. La gêne, la misère même visitèrent leur pauvre maison, sans que jamais la pensée leur vînt de toucher à ce dépôt sacré. Mais enfin, luirent pour la France des jours meilleurs : la tourmente disparut, et un soir madame Furne aperçut le vieux prêtre rôdant autour de sa maison. « Venez, venez, cher homme, lui cria-t-elle, votre argent est là qui vous attend, venez donc le reprendre ! »

Quel singulier spectacle devait présenter la société à cette époque où toutes les classes de la société venaient d'être bouleversées ! Que de changements dans les idées, dans les mœurs, dans les fortunes !

Que de types curieux et intéressants, entre autres celui du bouquiniste Letinne, qui lisait, dit M. Rossew Saint-Hilaire, les livres qu'il vendait, et qui apprit à Furne les premiers éléments du latin! Pour exciter son émulation, il promit de loin une récompense longtemps attendue et ardemment convoitée, cette récompense arriva enfin : c'était un Ovide en latin, avec la traduction de l'abbé Desfontaines. Ce livre fut le premier que posséda Charles Furne, et un de ceux qu'il a le plus aimés, avec un Virgile Elzévir qu'un de ses amis conserve comme une chère relique : « Si le feu prenait chez moi, disait-il, je ne regretterais que ces deux bouquins. Tout le reste peut se remplacer, mais on ne remplace pas des souvenirs de jeunesse. »

Paris du temps du Consulat ne ressemblait guère à celui que nous voyons aujourd'hui. Les jardins étaient encore vastes et nombreux; presque à chaque rue on voyait derrière une grille des quinconces de marronniers, de longues allées pleines d'ombre et de silence, de vastes pelouses, ornements d'un ancien hôtel ou de quelque couvent abandonné. La verdure et les fleurs n'étaient pas rares, grâce aux jardinets placés entre les maisons. Entrons dans celui-ci, d'où partent tant de voix joyeuses. C'est le jardin d'une école. Nous sommes en pleine récréation; les oiseaux chantent dans les cages; les enfants se roulent sur le gazon. Assise sur un banc de pierre, la femme du maître d'école donne pour ainsi dire la béquée à un essaim de petites filles, tandis que son mari, une paire de bésicles en baleine sur le nez, taille les pousses de ses rosiers en fleur. C'est dans une de ces écoles que Furne apprit à lire et à écrire. Plus tard, ses parents le mirent en pension. Je ne sais pas pourquoi, tandis que je me sens pris d'une véritable tendresse pour le maître d'école, le maître de pension de cette époque me paraît un être maussade et cruel : je me le figure toujours sous les traits d'un moine défroqué, ne pardonnant pas à la Révolution de l'avoir arraché à la vie plantureuse et vide de soucis de son ancienne abbaye, pour l'obliger à travailler, à prendre une profession. Sombre, taciturne, mécontent, je le vois passant sa rage sur les enfants confiés à ses soins, tirant jusqu'au sang les oreilles de ses victimes, leur arrachant des poignées de cheveux avec une férocité froide qui me fait frémir. J'espère bien pour le pauvre Furne qu'il ne fut point placé chez un de ces ogres qui n'existent peut-être que dans mon imagination. Son pensionnat était situé rue Thorigny, au Marais. Le vieux bouquiniste avait indiqué cette adresse. Nous avons pu apprécier tantôt la probité du père et de la

mère de Furne; le dévouement de ces braves gens s'imposant tous les sacrifices pour assurer à leur fils le bienfait de l'éducation nous donne une idée de leur cœur et de leur intelligence.

Un changement de directeur rendit le séjour de la pension intolérable à Furne; il en sortit avec un fonds solide d'instruction littéraire qu'il devait mettre à profit dans sa traduction de *Don Quichotte*. J'ai toujours eu une grande admiration pour l'illustre chevalier de la Manche. Je me rappelle encore le plaisir que j'éprouvai, il y a deux ans, en apprenant que, trompant encore une fois la surveillance de sa nièce, de sa gouvernante, du curé, du barbier, et du bachelier Samson Carrasco, don Quichotte venait de faire une nouvelle sortie. On avait répandu la nouvelle de sa mort. L'ingénieux hidalgo s'est éteint au milieu de ses amis, abjurant, ajoutait-on, ses erreurs, et renonçant à la chevalerie : « Félicitez-moi, avait-il dit à ceux qui l'entouraient, je ne suis plus don Quichotte de la Manche, mais Alonzo Quixano, que la douceur de ses mœurs fit surnommer le Bon. Me voici à cette heure l'ennemi déclaré d'*Amadis des Gaules* et de toute sa postérité; j'ai pris en aversion les profanes histoires de la chevalerie errante, je reconnais le danger que leur lecture m'a fait courir; enfin par la miséricorde de Dieu, devenu sage à mes dépens, je les déteste et les abhorre. »

Ces paroles sembleront, à tout homme impartial, plutôt sorties de la bouche de ce faux don Quichotte, dont l'impudent licencié Fernandez Alonzo de Avellaneda, natif de Tordesillas, nous a raconté l'histoire apocryphe, que de celle du grand et véritable don Quichotte de la Manche, qui a eu pour historien l'exact et véridique Cid Hamet Ben-Engeli. Don Quichotte n'a jamais renié la chevalerie errante, il n'a point maudit l'aimable et valeureux Amadis des Gaules. Cette conversion était fausse; je n'ai jamais voulu y croire, et bien m'en a pris le jour où je l'ai vu reparaître et entrer en campagne en compagnie de son nouvel écuyer Furne.

Une traduction de *Don Quichotte* est une difficile entreprise littéraire. « Dans les lettres, écrivit Furne, obscur ouvrier de la onzième heure, nous n'avons pas la prétention d'avoir atteint le but que tant d'autres ont poursuivi avec constance, et quelquefois avec bonheur; mais dans la mesure de nos forces, et par une version que nous nous sommes efforcé de rendre agréable, nous avons cherché à augmenter le nombre des admirateurs d'un des plus beaux génies dont s'honore l'humanité. C'est le résultat de cette tentative que nous soumettons

au public. » Ce résultat a dû dépasser les espérances de Furne. Sa traduction, en effet, se recommande par une qualité bien grande, l'absence de toute prétention personnelle; le succès littéraire de l'auteur a été d'autant plus grand qu'il ne le cherchait pas. Sa sympathie profonde et sincère pour Cervantes a élevé son talent à la hauteur de sa tâche. Furne aimait don Quichotte et le pays de don Quichotte; l'Espagne était pour lui comme une seconde patrie où il allait chercher des distractions aux fatigues de sa vie laborieuse; il se plaisait aux bizarreries et à l'originalité du génie espagnol. Quant à l'œuvre de Cervantes, elle l'avait frappé dans sa jeunesse et enchanté dans son âge mûr.

On nous donne *Don Quichotte* à lire quand nous sommes enfants. A cet âge, on ne sent pas la force et la beauté de ce caractère. Il faut à l'enfance des enchantements de bonne foi, des magiciens et des chevaliers errants véritables. Don Quichotte n'est pas non plus le héros de la jeunesse. Quand on est jeune, on ne voit que le côté ridicule de don Quichotte et l'égoïsme de Sancho. Ce chevalier qui porte l'épée reçoit trop de coups de bâton pour intéresser; on trouve l'auteur cruel; on se lasse du récit de ces mystifications perpétuelles dont il ne cesse de poursuivre sa victime, et on finit par trouver qu'un personnage si crédule est bien peu digne de pitié. A vingt ans, le bon sens de Sancho ennuie; ce grossier paysan fatigue; on ne comprend pas qu'en définitive Sancho représente le dévouement, car si, par moments, l'intérêt et l'ambition semblent l'entraîner seuls à la suite du chevalier, il n'est dupe qu'à demi des promesses et des espérances de son maître. Vingt fois il est sur le point de renoncer à son île, à son duché, pour retourner auprès de sa femme et de ses enfants. Ce qui l'empêche d'exécuter son projet, c'est le chagrin de quitter un maître qu'il aime et qu'il admire au fond; car, ne vous y trompez pas, il y a parfois dans Sancho des éclairs de chevalerie.

Don Quichotte est le livre des hommes mûrs. Lorsqu'il parut, Cervantes touchait à la soixantaine; il est le produit des épreuves et de l'expérience d'une des vies les plus agitées, les plus malheureuses dont un homme ait jamais vécu. Tour à tour soldat, captif, employé, auteur dramatique, prisonnier, client d'un archevêque et d'un ministre, Cervantes a subi toutes les traverses, éprouvé toutes les désillusions. Furne a donné de cette existence si tourmentée un résumé succinct et touchant en tête de sa traduction. *Don Quichotte* est le portrait de Cervantes lui-même. Il s'est personnifié dans l'hi-

dalgo du bourg d'Argamasilla. Lorsque ce livre extraordinaire parut, un long éclat de rire retentit d'une extrémité de la Péninsule à l'autre. On en vendit plus de trente mille exemplaires; il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Après ce prodigieux succès, l'auteur se trouva aussi pauvre que devant, et non moins obligé de compter, pour vivre, sur la générosité des grands. Les contemporains ne virent dans *Don Quichotte* que la satire de cette espèce de passion que la masse des lecteurs ressentait encore pour tant d'insipides romans de chevalerie. Jamais Amadis des Gaules n'eut affaire à un si terrible enchanteur que Cervantes. Il s'enferma si bien, lui et tous les chevaliers errants, dans la caverne du ridicule et de l'oubli, que, depuis, ils n'en sont plus sortis. Sans doute, Cervantes rendit par là un service réel à la raison et au bon goût, mais son grand mérite est ailleurs. Ce n'est point seulement parce qu'il a fait justice de quelques romans ennuyeux que *Don Quichotte* vit et qu'il vivra éternellement. Une pièce de vers, une chanson, un bon mot, il n'en faut pas davantage, quand le moment est venu, pour en finir avec un ridicule ou avec un abus, et ces exécutions se font, le plus souvent, sans grand péril ni grand honneur. Il y a dans *Don Quichotte* quelque chose de plus qu'une satire. On y reconnaît la philosophie, la résignation, l'expérience et le cœur de Cervantes, de même qu'il y a dans le *Misanthrope*, comme le disait Furne, le cœur de Molière. Voilà pourquoi, à un certain âge, *Don Quichotte* est l'ami et le consolateur des jours de tristesse et de découragement. Ils ne sont pas rares lorsque les cheveux grisonnent, que la jeunesse commence à se faner, que l'on voit disparaître à l'horizon tant d'espérances que l'on croyait tenir. Quoi de mieux à faire que de relire alors *Don Quichotte*, et d'apprendre de lui à supporter les persécutions des enchanteurs, à faire notre devoir de bons chevaliers dans la vie. Gloire, fortune, liberté, n'avons-nous pas tous une Dulcinée? Quels tours nous ont joués les maudits enchanteurs! que d'insolentes transformations ils ont fait subir à la dame de nos pensées! Nous désenfourchons maintenant Rossinante, nous revenons au logis moulus de tant de coups, las de tant d'aventures diverses, de tant de moulins à vent pris pour des géants, de tant de palais qui n'étaient que des masures, de tant de rêves évanouis, tâchons de nous consoler en lisant la vie du noble chevalier de la Manche.

Je m'y résigne, mais non point sans regretter ces pauvres romans de chevalerie contre lesquels les amis de don Quichotte se montraient

si impitoyables. « Non, non, dit la nièce, n'en épargnez aucun : tous ils ont fait du mal. Il faut les jeter par la fenêtre et les amonceler dans la chambre, afin de les brûler d'un seul coup, ou plutôt les porter dans la cour, et dresser là un bûcher pour n'être point incommodés de la fumée. » Hélas! nous avons tous applaudi à cette exécution, nous avons ri et dansé autour de ce bûcher où se tordaient dans les flammes l'innocent Amadis, le doux Palmerin, le généreux Esplandian, le brave Tirant le Blanc et le bouillant Florismon d'Hircanie. Nous avons applaudi au bon sens de la nièce, de la gouvernante et du barbier. Où ce bon sens nous a-t-il mené? Au réalisme. Entourés de livres vulgaires, nous demandons en vain un peu de poésie et d'idéal à nos romanciers. La muse s'est endormie sur le sopha de Crébillon fils. Qui la tirera de ce fatal enchantement? Qui nous délivrera de ces récits lascifs qu'on essaye de faire passer pour des romans d'amour, de ces descriptions effrontées de boudoir et d'alcôve qu'on nous présente comme des analyses de sentiment? qui mettra un terme à cette effervescence sans pudeur, qui fermera ces rideaux levés sur tous les mystères? Revenez, chevaliers errants, parlez-nous encore d'héroïsme, d'abnégation, de chaste tendresse, apprenez-nous à aimer comme on aimait du temps de Dulcinée.

Me voilà bien loin de la notice sur Furne; on me pardonnera cette digression en songeant que *Don Quichotte* a été l'œuvre de prédilection de toute sa vie; qu'il a mis à la traduire son cœur et son intelligence, et qu'il ne se lassait pas de parler de ce roman immortel et de son auteur. On aime à voir un homme au milieu des labeurs et des préoccupations d'une grande industrie réserver ainsi une part importante de lui-même à l'art et à la poésie. C'est ce qui donnait à Charles Furne une physionomie si originale et si sympathique. On la retrouve tout entière dans le portrait de M. Rossew Saint-Hilaire. L'auteur a montré qu'il y avait dans la vie d'un homme de bien, d'un citoyen utile, de quoi intéresser le public, habitué à n'entendre parler jusqu'ici que des gens de guerre, d'administration, de finance ou de plume. Sans doute, il y a là des gloires méritées; mais n'y en a-t-il que là seulement, et ne néglige-t-on pas un peu trop les hommes modestes qui consacrent leurs efforts et leur talent à faire progresser les autres parties de l'activité nationale! Furne fut un de ces hommes. La librairie, qui est un art bien plus qu'une industrie, lui doit de notables et solides améliorations. On voit sur quoi elles portent dans la notice de M. Rossew Saint-Hilaire, et comment Furne

était parvenu à les réaliser à force de persévérance et de sacrifices. Il avait le goût de sa profession; pour s'y livrer, il avait quitté la place qu'il occupait dans l'administration des douanes. Sa force, son activité semblaient lui promettre de nouveaux succès, lorsque la mort est venue subitement le frapper à son retour d'un voyage en Italie, où il était allé pour assister au triomphe de nos armes. Ce voyage, qui prouve l'ardeur patriotique dont Furne était rempli, me touche moins cependant qu'une course qu'il fit en Normandie, il y a déjà plusieurs années. « Les premières années de son enfance, dit M. Rossew Saint-Hilaire, lui furent toujours présentes : elles remontaient jusqu'à son baptême, longtemps retardé, il est vrai, par la fermeture des églises. Il se souvenait avec attendrissement de son parrain, brave chaland de la boutique paternelle, qui, dans sa pauvreté, n'avait pu offrir que des noix pour dragées de baptême. Si vifs, si présents étaient pour lui ces souvenirs, que, bien plus tard, devenu riche, il se mit en route un beau jour, et parcourut toute la Normandie à la recherche de ce parrain qu'il n'avait pas revu depuis la cérémonie, et auquel il voulait rendre ses noix. »

Furne, on le voit, était un homme de cœur. C'est un éloge rare. Il l'a mérité.

II

« Dans le temple comme hors du temple, le protestant ne croit pas sur parole, et le dernier mot de notre prédication doit toujours être celui de saint Paul : *Je vous parle comme à des personnes intelligentes; jugez vous-mêmes de ce que je vous dis.* » Ce passage, que j'extrais des *Observations pratiques sur la prédication*, par Athanase Coquerel, donne une idée juste du caractère que doit avoir l'éloquence de la chaire protestante. La prédication dans l'Église réformée joue un rôle plus important que dans l'Église catholique; elle se mêle à toutes les cérémonies du culte, elle est presque le culte tout entier. Ce n'est point seulement aux jours solennels, et à certaines époques consacrées, que le prêtre protestant paraît en chaire, il y monte tous les jours, il y parle aux fidèles sans l'apparat, sans l'éclat des grandes cérémonies; l'auditoire auquel il s'adresse aujourd'hui sera le même demain et pendant toute l'année. Les grands effets de l'éloquence s'usent vite, le pasteur est obligé, en quelque sorte, d'y renoncer; sa

parole doit rester nette, vive, familière, et cependant frapper les esprits et toucher les cœurs. Sans nier le talent de ces orateurs religieux qui, pendant la saison, brillent dans les chaires catholiques et passent de l'une à l'autre comme des acteurs en représentation, leur tâche me paraît plus facile à remplir que celle du simple pasteur qui, pendant vingt ans de sa vie, anime et vivifie de sa parole le même troupeau.

Dans les préliminaires des *Observations pratiques*, M. Athanase Coquerel nous dit qu'il avait formé le projet d'écrire une histoire de l'éloquence au point de vue chrétien. Remonter aux modèles et aux maîtres de l'art dans l'antiquité, rechercher ce qui, dans les exemples et dans les règles qu'ils nous ont laissés, est applicable à la prédication chrétienne moderne; suivre la trace de celle-ci, en la mettant en rapport avec l'état des mœurs, les variétés des opinions, la nature des gouvernements, telle était la base de son programme. Il aurait d'abord cherché l'histoire de la chaire chrétienne dans les premiers siècles, et chez les Pères de l'Église, pour la continuer à travers les ténèbres du moyen âge jusqu'à la Renaissance, et depuis cette époque jusqu'à la Réformation. Là il aurait montré les obstacles apportés par la rude et continuelle polémique du temps aux progrès de l'éloquence religieuse, que l'esprit servile et factice du dix-septième siècle devait marquer de son empreinte. La prédication au sein des Églises du Refuge, après la révocation de l'édit de Nantes, aurait formé un des chapitres les plus intéressants de cet ouvrage, terminé par une étude sur l'éloquence sacrée, telle qu'elle a été depuis le rétablissement des cultes, et telle qu'elle devrait être de nos jours. Il est fâcheux qu'après en avoir réuni les matériaux, M. Athanase Coquerel ait renoncé à écrire ce livre. Il avait le talent et l'expérience nécessaires pour le mener à bonne fin. Dans la vie si absorbante du journalisme, les obligations font quelquefois négliger les devoirs. Je n'ai entendu M. Coquerel qu'à la tribune de cette dernière assemblée, mais j'ai pu me faire une idée de ce qu'il doit être dans la chaire, et quelles qualités de jugement et de style il doit y apporter. Je me rappelle l'excellent discours prononcé par lui dans la discussion de la loi sur l'instruction publique. Le souvenir de ce discours, aussi remarquable par la pensée que par la forme littéraire, me fait encore plus vivement regretter que M. Athanase Coquerel n'ait point exécuté son plan d'une histoire générale de la prédication chrétienne.

Restreint à de simples observations pratiques, son livre n'en offre

pas moins un intérêt très-vif. La pratique d'un art n'est pas autre chose, en définitive, que l'art lui-même, et quel art est plus intéressant à étudier que celui de l'éloquence? On naît poëte, dit-on, et on devient orateur ; je crois aussi que l'on naît orateur et que l'on devient poëte. C'est le sort de tous les axiomes de cette nature de pouvoir être retournés. Pour briller dans un art quelconque, poésie, peinture, musique, éloquence, il faut venir au monde avec le germe de certaines facultés que le temps, l'expérience, l'étude et les circonstances développent ensuite : « Un art, quel qu'il soit, dit M. Coquerel avec beaucoup de raison, s'apprend, et, selon la mesure des facultés que l'on a reçues, on y réussit plus ou moins. Ce travail ne sera jamais stérile. A quelque degré que vous soyez doué ou dépourvu des forces naturelles d'esprit et de corps favorables à l'éloquence, l'étude de l'art vous fera parler mieux, et si la prédication, comme j'espère le montrer, est le premier devoir du ministère de notre Église, cette étude devient un devoir sacré. »

M. Athanase Coquerel regrette qu'en France la prédication ait cessé de faire partie de la littérature. « Une idée fausse, dit-il, s'est emparée des esprits; on ne tient plus à ce qu'un sermon soit une pièce d'éloquence, ni à ce que l'éloquence de la chaire soit une œuvre d'art; à force de les respecter dans la sphère religieuse, on les a relégués hors de la sphère intellectuelle. Le reproche me semble un peu exagéré. Lorsque dernièrement l'Académie française a rompu avec sa tradition et ses règlements pour admettre un membre de l'ordre de Saint-Dominique dans son sein, elle a donné pour excuse de cette double violation la nécessité où elle était de faire une place à l'éloquence de la chaire. C'est uniquement, assure-t-on, comme frère prêcheur que le révérend P. Lacordaire a été nommé académicien. M. Athanase Coquerel ne tient par conséquent nul compte des suffrages de l'Académie, lorsqu'il prétend que les sermons ne sont pas des titres littéraires et ne comptent pas. Il s'apercevrait peut-être du contraire si l'Académie se convertissait un beau matin à la liberté de conscience, ce qui n'est point impossible, après tout. La critique, il est vrai, néglige un peu les sermons, mais ce n'est pas sa faute tout à fait; la discussion n'est pas toujours aisée sur les matières dont se compose un sermon; cette discussion même déplaît à bien plus de gens qu'elle n'en intéresse. On l'évite donc, c'est tout naturel, non point par indifférence pour les questions religieuses, comme le croit M. Athanase Coquerel, mais par les difficultés souvent insurmon-

tables du sujet. La prédication catholique, il faut bien le dire aussi, est trop en contradiction avec les idées et avec les tendances de l'esprit moderne, pour que celui-ci, désormais sûr de la victoire, s'inquiète beaucoup de combattre ses adversaires. Quant à la prédication protestante, elle me semble historique avant toute chose, et par cela même prêter moins à la discussion. J'ai sous les yeux le compte rendu général, publié par la commission du jubilé séculaire de la Réformation en France; il contient des extraits nombreux de sermons prononcés à cette occasion; ils ont tous trait à l'histoire. La circonstance, il est vrai, y prêtait particulièrement, mais j'ai trouvé ce caractère dans plusieurs autres sermons.

La chaire protestante ne compte pas en ce moment autant d'orateurs fameux que la chaire catholique. Cela tient beaucoup, je crois, à la position sédentaire des protestants : ils ne vont pas prêcher de ville en ville, et se consacrent entièrement à un seul troupeau. Tandis que tel abbé, tel moine, tel père jésuite ou oratorien parcourt tous les grands centres de population, annonce sa présence, convoque les fidèles à grand renfort de réclames, le pasteur protestant reste dans sa paroisse à peu près inconnu à quelques lieues au delà. Il y a, je le sais, des exceptions à cette règle, mais fort rares, et, à mérite égal, le prédicateur catholique est toujours plus connu que le prédicateur protestant. La prédication étant, pour ainsi dire, une chose de luxe dans l'Église catholique, il est tout simple qu'on cherche à jeter sur elle autant d'éclat, autant de publicité que possible; les protestants, plus familiarisés avec elle, parce qu'elle est la base de leur culte, ne l'entourent d'aucun appui extérieur, ne lui donnent aucun auxiliaire. La chaire réformée n'a point rompu avec la société moderne, c'est contre cette société même qu'elle est adossée : aussi est-elle moins tonnante, moins fulgurante, moins agressive que la chaire catholique ; on dépense infiniment plus de talent réel dans la chaire protestante que dans la chaire catholique, mais on y fait moins de bruit, et on y obtient par conséquent moins de renommée.

Ce n'est point la renommée, il est vrai, que l'on doit chercher dans la chaire, et les conseils que M. Athanase Coquerel donne à ses jeunes collègues tendent à un but plus élevé, celui de fortifier la prédication dans une Église dont elle a été jusqu'ici, et dont elle ne doit pas cesser d'être la force. C'est là surtout ce qu'ils y verront; il n'est pas défendu aux profanes de trouver autre chose dans l'ouvrage de

M. Athanase Coquerel, de louer la pénétration, la finesse et l'élévation, d'aperçus de l'auteur, et ses louables efforts pour relever un genre qui tiendra toujours une place importante dans l'histoire littéraire d'une nation.

III

Je viens parler un peu tard, il est vrai, de la troisième édition du livre de feu Eusèbe Salverte sur les sciences occultes, qui, fort heureusement pour moi, sont plus à la mode que jamais. D'ailleurs l'étude de la superstition est toujours curieuse, surtout celle de la superstition scientifique, la même en définitive dans son essence et dans ses effets que la superstition religieuse, quoiqu'elle ne soit pas toujours aussi grossière. La superstition scientifique a sa logique, sa culture, ses développements; elle imite les formes et les procédés de la science, dont elle est en quelque sorte une contrefaçon. Il y a des époques où la superstition scientifique est obligée de se cacher, de se dissimuler, de se soustraire à l'active surveillance de la science, qui chaque jour lui enlève un des fleurons de sa couronne. C'est ainsi que la science nous a débarrassé de l'astrologie, de la magie, de la théurgie, de l'alchimie, de la cabale. C'est le seizième siècle qui a commencé cette grande révolution; le nôtre l'a-t-il achevée? Je ne saurais pas l'affirmer, mais il faut convenir cependant que les sciences occultes jouent un rôle beaucoup moins important qu'autrefois dans la société. Ce n'est plus de la cage des poulets sacrés que sortent les plus grandes résolutions du sénat romain; les hommes ne règlent plus leur vie d'après les calculs d'un tireur d'horoscopes; nous n'achetons plus de philtres; nous ne recourons plus guère aux incantations, quoique nous évoquions de temps en temps les esprits, dans un salon, entre une polka et une contredanse; nous sommes quelque peu phrénologues et magnétiseurs, mais il faut convenir que toutes nos sciences occultes, crânioscopie, magnétisme, tablomancie, spiritisme, n'ont pas la prétention comme autrefois de remplacer les vraies sciences; qu'elles vivent dans un milieu à part, loin des savants, dans les couches intermédiaires de la société, et finissent par descendre dans les couches inférieures, où elles dégénèrent rapidement en superstitions vulgaires exploitées par le plus abject charlatanisme, confondant la phrénologie et les cartes, le magnétisme et

le marc de café, Gall, mademoiselle Lenormand, Mesmer, et le grand Etheilla.

« L'homme naît et meurt crédule, dit M. Eusèbe Salverte, et l'histoire de cette crédulité, qui forme un des traits essentiels de sa nature, est une des plus curieuses études que l'on puisse entreprendre. On comprend l'influence des sorciers quand on voit les merveilles déjà opérées aux temps de l'antiquité par la mécanique. Les planchers mouvants, les automates, les mécaniques pour s'élever dans les airs : l'Égypte connaît tous les *trucs* et les transmet à Rome. Les magiciens égyptiens tiraient un parti merveilleux de l'acoustique, de l'optique, de l'hydrostatique; ils imitaient le bruit du tonnerre, faisaient parler les statues, et mouillaient leurs yeux de larmes; ils produisaient des effets semblables à ceux du diorama, ouvraient des fontaines dans les rochers, connaissaient l'art de liquéfier le sang et de traverser les flammes sans brûlure; le miracle de saint Janvier et l'appareil incombustible des pompiers nous viennent en droite ligne des Pharaons. Les anciens magiciens connaissaient en outre une foule de secrets pour agir sur les sens de l'homme et des animaux. C'est Circé, je crois, qui découvrit la vertu du népenthès; le Vieux de la Montagne enivrait ses disciples avec le haschisch; les Égyptiens apprivoisaient les crocodiles et les serpents. Les sorciers étaient les savants du temps, et ils n'usaient de la science que pour exploiter le vulgaire. La médecine, la météréologie, la chimie, l'astronomie, étaient des sciences occultes qui servaient à prédire la mort des individus, les tempêtes, les tremblements de terre, les éclipses, etc., etc.

Les Juifs avaient des compositions phosphorescentes et pyrophoriques : Moïse fait consumer par le feu les profanes qui touchent aux choses saintes; le sang de Nessus était un phosphure de soufre, et le poison que Médée employa contre Créuse un véritable feu grégeois. Joignez à cela une foule de combinaisons analogues à la poudre à canon, sans compter la poudre à canon elle-même, originaire de l'Indoustan et connue en Chine de toute éternité, le fusil à vent, la force de la vapeur de l'eau chauffée, les propriétés de l'aimant, et voyez de quel arsenal disposait la magie antique. Quant à moi, je comprends son influence maintenant que j'ai lu l'ouvrage si savant et si consciencieux de M. Eusèbe Salverte. Les hommes ont beau être crédules, cette influence ne renaîtra plus, maintenant que la science, au lieu d'être la propriété de quelques prêtres avides, est devenue le patrimoine du genre humain.

Les éditeurs de ce livre l'ont fait précéder d'une remarquable introduction de M. E. Littré, et du discours prononcé par Arago sur la tombe de l'auteur. Arago! Eusèbe Salverte! que ces hommes semblent loin de nous! Ce n'est pas sans un attendrissement mêlé de respect que j'ai retrouvé réunis en tête de ce volume les noms de ces deux amis de la liberté!

IV

Il y a en ce moment, sur le boulevard des Italiens, une exposition de tableaux de l'école moderne, tirés de collections d'amateurs. Deux mâts peints et dorés, qu'ornent des banderoles flottantes, indiquent le local de cette exposition. Entrez, vous trouverez là environ quatre cents tableaux des maîtres les plus admirés. L'occasion est rare et précieuse, hâtez-vous d'en profiter. On peut relire un livre, on peut entendre plusieurs fois une comédie ou un opéra, mais un tableau, vous ne le voyez qu'un instant. Cette peinture qui vous a charmé à l'époque de l'exposition, devant laquelle vous êtes si souvent venu vous mettre en contemplation, elle appartient à un amateur; dans quelques jours il l'emportera chez lui, vous n'en jouirez plus, elle vous sera ravie. Reste la gravure; mais combien de tableaux ne sont point gravés ni même photographiés, au grand désespoir des peintres, dont les œuvres les plus belles échappent souvent au public! Le musicien, le poëte, le romancier, travaillent pour tout le monde, il n'en est pas de même du peintre. A moins que l'État n'achète ses tableaux, ils sont perdus pour la foule; ils ornent un salon ou une galerie qui ne s'ouvre qu'en faveur de quelques élus; ils sont confisqués, pour ainsi dire, et s'ils revoient le jour, ce n'est que pour un moment dans la salle des commissaires-priseurs, au milieu de la fumée et du feu des enchères, semblables à ces esclaves orientales qui ne voient le monde que pendant l'heure rapide qui s'écoule entre l'ouverture du marché et leur entrée dans les ténèbres d'un nouveau harem.

C'est une idée industrielle qui a donné naissance à l'exposition du boulevard. Un spéculateur ouvre sa salle aux amateurs qui veulent se défaire de leurs tableaux. Les acheteurs peuvent les examiner à leur aise, avant qu'ils prennent le chemin de l'hôtel de la rue Pinon, et, moyennant vingt sous, les simples curieux comme vous et moi, les gens qui ne sont pas assez riches pour acheter des tableaux, se

consolent en admirant les tableaux des autres. J'approuve fort, pour ma part, l'idée de ce spéculateur, et je me demande pourquoi les artistes n'essayeraient pas d'en tirer parti à leur profit.

Les grandes expositions nuisent à l'art en général, et aux peintres en particulier; ceux-ci commencent à s'en apercevoir, et ils s'en apercevront chaque jour davantage. On n'entasse pas des milliers de tableaux dans une vingtaine de salles, se succédant les unes aux autres, sans qu'il en résulte beaucoup de fatigue et un certain dégoût même pour les amis de la peinture, à plus forte raison pour le public. Les mauvais tableaux nuisent aux médiocres, et les médiocres aux bons, ou, pour mieux dire, rien ne surnage dans cet océan de couleurs; l'œil les confond, et, à vrai dire, il n'y a dans ces expositions monstres ni mauvais, ni médiocre, ni bon tableau, mais un amas de toiles qui semblent avoir les mêmes qualités et les mêmes défauts. Il n'en est pas de même dans les expositions restreintes, auxquelles il serait bien temps de revenir.

Pourquoi trente ou quarante peintres ne se réuniraient-ils pas pour former une de ces expositions? Ils loueraient une salle. La salle garnie de leurs tableaux, ils annonceraient dans les journaux le lieu, les heures, le prix d'entrée de l'exposition, qui durerait deux mois ou trois mois, selon les recettes. D'autres peintres succéderaient à ceux-ci, et la grande question des expositions permanentes se trouverait ainsi résolue, au commun avantage des artistes et du public. Le seul obstacle sérieux à ce projet, c'était le manque de salle. Cet obstacle n'existe plus depuis qu'on a ouvert celle du boulevard des Italiens. Elle contient quatre cents tableaux, ainsi que je l'ai dit; c'est un chiffre suffisant pour une exposition. Qu'attend-on pour réaliser mon idée? Rien, et je suis sûr que les artistes la trouvent excellente. Elle a un tort cependant, qui probablement l'empêchera d'être jamais exécutée en France : elle dispense les artistes de recourir à l'appui de l'État; elle repose tout entière sur l'initiative individuelle; elle n'émane pas du gouvernement, et c'est un grand défaut dans un pays où l'on ne croit qu'aux choses officielles. Les journaux rendraient certainement compte de l'exposition du boulevard avec autant de zèle et d'exactitude que de l'exposition du palais des Champs-Élysées, mais les exposants ne devraient compter ni sur la croix, ni sur des médailles, ni même sur de simples mentions honorables : or, sans croix, sans médailles, sans mentions, y a-t-il une exposition quelconque possible en France?

Pour jouir d'un tableau, il ne faut pas être seul; il ne faut pas non plus être pressé par la foule : trente ou quarante personnes répandues dans une salle, voilà un chiffre suffisant. C'est ordinairement celui des visiteurs des galeries de Florence. Ils ne sont pas plus nombreux à l'exposition du boulevard des Italiens, mais ils se renouvellent plus souvent. D'heure en heure la physionomie du public change. Dans cette saison, de quatre heures et demie à cinq heures et demie, c'est le moment le plus favorable. Les femmes en grande toilette deviennent plus rares; il y a plus d'amateurs que de curieux, plus de curieux que de flâneurs; le frôlement des robes de soie sur les crinolines, le bruit des éventails, cessent de se faire entendre. Approchons-nous de l'esquisse du *Martyre de saint Symphorien*, de M. Ingres. Quel magnifique dessin! plus vivant peut-être, dirions-nous, que le tableau, s'il ne fallait pas se méfier de ces impressions factices que l'on éprouve devant les ébauches en tout genre : ébauches littéraires, ébauches dramatiques, ébauches de tableaux et de statues. Le *Martyre de saint Symphorien* est sans contredit une des plus belles compositions de M. Ingres. Le saint marche au supplice en traversant la foule entre deux licteurs. Il s'arrête pour écouter une dernière fois la voix de sa mère, qui l'exhorte et lui montre le ciel. La foule se partage dans des sentiments divers, et le proconsul donne l'ordre au cortége de reprendre sa marche. La scène est pleine de grandeur, de mouvement et de vie. Je n'en dirai pas autant de l'*Apothéose de Napoléon Ier*. «Il est conduit sur un char au temple de la Gloire et de l'Immortalité. La Renommée le couronne, et la Victoire dirige les chevaux; la France le regrette; Némésis, déesse des vengeances, terrasse l'anarchie.» Ainsi parle le livret, et le dessin est froid comme ce style. Il est vrai que ces chars, ces temples, ces palmes, tous ces vieux décors mythologiques ne sont point faits pour échauffer beaucoup l'imagination. La réduction du plafond du Louvre produit plus d'effet. On conçoit la mythologie quand il s'agit de l'apothéose d'Homère. Le dessin rehaussé de couleur de la fameuse odalisque ne m'a point vivement frappé; quand on revient de l'Orient de Delacroix et de Decamps, celui de M. Ingres paraît terne, et on a grand'peine à s'y habituer.

En entrant dans la salle, mon regard s'est dirigé par un hasard heureux sur les *Convulsionnaires de Tanger*. Ces fanatiques portent le nom de Yssaoïus, de celui de Ben-Issa, leur fondateur. A de certaines époques, ils se réunissent hors des villes, et, s'animant par la prière et par des cris frénétiques, ils entrent dans une ivresse vérita-

ble; répandus ensuite dans les rues, ils se livrent à mille contorsions et souvent à des actes dangereux. Il n'y a vraiment qu'un pays pour le fanatisme, c'est l'Orient. Avec ses guerres civiles, ses auto-da-fé, ses assassinats en masse et ses tortures individuelles, le fanatisme de l'Occident n'est rien à côté de la furie religieuse de l'Orient: là, le délire dévot est en permanence; il a été et il est encore, dans certaines contrées, l'état normal de la société. Ces Yssaoïus qui, dans le tableau de Delacroix, hurlent, se tordent, se roulent, les yeux hagards, les membres contournés, les lèvres écumantes, sont impossibles en Occident: d'abord, parce que nous ne sommes plus au temps des convulsionnaires, et ensuite parce que la police mettrait bon ordre aux convulsions.

Après les *Convulsionnaires de Tanger*, je me suis arrêté devant une marine représentant les côtes d'Afrique, et devant le *Combat du giaour et du pacha*. C'est l'esquisse du concours, esquisse pleine de fougue, d'entrain, de passion, où les deux adversaires se chargent avec une furie sans égale, et où les chevaux eux-mêmes semblent combattre avec les cavaliers. J'ai parlé tout à l'heure des côtes d'Afrique, voici maintenant une seconde marine, sans contredit la plus terrible et la plus émouvante marine qu'on ait composée après le *Naufrage de la Méduse*, la *Barque de don Juan*... « Que faire? on propose de tirer au sort; on prépare les billets qui désigneront la victime... Les lots sont faits, mêlés, marqués, et distribués dans une silencieuse horreur..., et le sort tomba sur le précepteur de don Juan! » De Byron nous passons à Shakespeare : « Ce crâne, monsieur, était le crâne d'Yorick, le bouffon du roi? — Hélas! pauvre Yorick! » M. Eugène Delacroix n'est point au-dessous de ces deux grands poëtes, les maîtres, et, pour ainsi dire, les dieux de l'école romantique. Quoique le *Christ en croix* et les *Disciples d'Emmaüs* soient deux toiles fort remarquables, on sent que le pinceau de l'auteur se laisse trop emporter : l'interprétation de la Bible demande moins de fougue et de pittoresque. M. Eugène Delacroix me semble moins heureusement inspiré dans ses tableaux religieux que dans les autres. Quelle grandeur poétique dans cette variante de la *Prise de Constantinople*, qui est à Versailles! Une ville éplorée et agenouillée devant quelques barons bardés de fer, telle est la scène. L'Occident barbare et croyant traverse cette capitale de la civilisation et de la controverse, où il va essayer de fonder un empire nouveau, bientôt aussi vieux et aussi décrépit que l'ancien. Le jeune esprit des

croisades essaye en vain de réveiller l'esprit de l'antiquité, et de mêler la civilisation moderne à la civilisation ancienne : la fusion est impossible; je le devine à la physionomie altière, à l'allure sauvage de ces cavaliers aux longues cottes de mailles, et aux traits, nobles encore, mais un peu mûrs et effacés de ces Grecs, qui tendent vers eux leurs bras suppliants..... Mais l'espace me manque. En voilà assez pour une première visite. Nous retournerons à l'exposition.

TAXILE DELORD.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES CLASSIQUES FRANÇAIS.

Éditions *variorum* de M. Ch. Louandre. — Bibliothèque Charpentier.

Il est excellent, de nos jours, où un grand nombre d'esprits cherchent plutôt dans les lettres un amusement qu'une étude, de rappeler, par des éditions nouvelles et savantes, l'attention publique vers les chefs-d'œuvre de notre littérature classique. Aujourd'hui la foule croit sur parole les sentiments des temps passés : les jeunes gens parcourent les bons écrivains du dix-septième siècle, et, une fois cette tâche accomplie, souvent en vue d'un examen, il en est peu qui se plaisent à se fixer un jugement solide sur ces prosateurs et sur ces poëtes. C'est cependant par une lecture attentive des maîtres, on ne peut se lasser de le répéter, que se forme le goût littéraire. Quels que soient les ouvrages contemporains, les plus parfaits nous charment plutôt par ce qu'ils ont de transitoire, par ce qui chez eux est de mode, que par leurs qualités durables. Les écrivains des siècles précédents offrent au contraire au lecteur ce précieux avantage, que, pour les bien comprendre, nous devons forcément nous placer en dehors de toute condition éphémère, et envisager seulement en eux ces beautés supérieures qui apparaissent avec une égale clarté. Dès lors, notre étude s'élève; notre vue plus libre aperçoit des horizons plus étendus; l'intelligence s'accoutume à ces contemplations qui l'illuminent intérieurement, et le goût apprend l'art difficile de ne s'attacher sérieusement qu'à ce qui est impérissable. Il faut donc redemander sans cesse à ces beaux génies qu'on a nommés à bon droit *classiques*, puisqu'ils sont l'objet et la règle de la perpétuelle étude des hommes instruits; il faut leur redemander, surtout à une époque littéraire aussi tourmentée que la nôtre, les sages préceptes de l'art, la mesure, la précision, l'élégance châtiée, les inspirations nobles et sévères dont malheureusement nous ne trouvons pas en nous-mêmes le sentiment exact, et dont nos meilleurs écrivains ne retrouvent le secret qu'avec une peine infinie.

Les nouvelles éditions des classiques françaises, dites *variorum*, que publie M. Charles Louandre, satisfont à ces exigences. M. Louandre est surtout préoccupé de donner tous les détails nécessaires, mais rien de plus et rien de moins. C'est là une ligne difficile à suivre, et comme ici les contours ne peuvent être déterminés avec précision; comme le trop ou le trop peu n'ont point et ne peuvent point avoir de règle absolument fixe, c'est au goût et à la science de l'éditeur qu'il appartient de disposer avec mesure des richesses historiques et critiques accumulées par le temps, et de faire le discernement de l'utile et du superflu. Cette tâche demande un tact littéraire excellent, et en même temps la connaissance des besoins des esprits. L'éditeur doit apprécier exactement la hauteur de la science pu-

blique : il ne travaille ni pour les ignorants ni pour les érudits, mais pour le public qui s'attache seulement aux choses essentielles. Il doit donc éviter un déploiement de vaine science qui rebuterait le lecteur, et cependant lui donner toujours les détails qui doivent l'éclairer. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Louandre. Parcourons quelques-unes de ses éditions.

Montaigne d'abord. C'est le premier en date des écrivains véritablement français; il est au premier rang sur la liste de nos classiques. L'éditeur a conservé le texte donné par mademoiselle de Gournay, la *fille d'alliance* de Montaigne, et soigneusement traduit ces citations nombreuses qui révèlent chez ce grand prosateur une instruction si solide, si variée et si aimable, qui indiquent les modèles dont il était épris, et qui montrent combien la pensée, à cette époque, se plaisait à remonter vers l'antiquité. M. Louandre a cru en outre que, pour faire bien comprendre Montaigne, il fallait faire voir par quelques passages bien choisis quelle a été son influence sur les moralistes qui l'ont suivi, les Pascal, les La Rochefoucauld, les La Bruyère, les Vauvenargues. De là de nombreuses notes qui mettent sous les yeux du lecteur les paroles mêmes de ces penseurs illustres. On voit ainsi comment la même idée a été diversement exprimée, ou comment une idée se transforme selon les temps et les esprits. C'est là du reste une méthode que M. Louandre a suivie pour tous les moralistes, et que nous retrouvons dans ses éditions de La Bruyère et de Pascal. Nous sommes amenés, à propos de Montaigne, à signaler les annotations empruntées à la critique du dix-huitième siècle et du nôtre. On les retrouve dans les différents volumes de la collection, et ces opinions d'écrivains distingués jugeant ceux qui les ont précédés sont un charme nouveau ajouté à ces immortels ouvrages. Remarquons encore ces *index* si indispensables pour l'étude, et depuis longtemps négligés. Les éditeurs des beaux âges littéraires en comprenaient bien l'importance, et lorsqu'ils présentaient au public les écrits célèbres de l'antiquité, ils joignaient au texte de brefs dictionnaires des faits, des noms et des principales idées. M. Louandre, avec une rare patience et une remarquable sagacité, a extrait des philosophes qu'il a édités, de Montaigne, de Pascal, de La Bruyère, les pensées qui sont, pour ainsi dire, l'essence de leur doctrine, et il en a formé ces curieux index, dont aucune édition des classiques français n'avait donné le modèle, parce qu'ils sont autant que possible rédigés avec les propres mots de l'auteur; c'est ainsi que pour les *Essais* l'index est l'esprit même de Montaigne. Désormais les recherches sont faciles. Sans perdre le temps à feuilleter le livre, on va droit au passage qu'on prétend étudier et qui fait défaut à la mémoire.

La plupart des observations précédentes s'appliquent à tous les ouvrages de la collection. Nous ne les devrons point répéter, et nous ne parlerons désormais que des détails particuliers à chaque volume. Pour La Bruyère, une question grave est celle des prétendues clefs des *Caractères*. M. Cousin les condamne sévèrement, et nous partageons l'opinion de l'éminent écrivain. C'est rabaisser l'auteur des *Caractères* que de voir dans son livre une série de portraits du temps. La gloire incontestable de La Bruyère est précisément de n'avoir eu généralement en vue d'autres modèles que l'homme lui-même et ses travers. Souvent, sans doute, comme il arrive au poëte co-

mique ou au romancier, l'idée première d'un type lui a été fournie par un seul individu : mais bientôt — il est facile de s'en convaincre en le lisant avec une attention soutenue, — son esprit étend la donnée primitive, aperçoit d'autres caractères qu'il réunit dans une même formule, opère ce merveilleux travail de synthèse qui précède les grands enfantements intellectuels, et produit un personnage *sui generis*, vivant de la vie immortelle et idéale que le génie donne, avec son souffle, à toutes ses créations. M. Louandre a pensé ainsi. Son édition n'est suivie d'aucune clef. Cependant comme il arrive de temps à autre que La Bruyère, contrairement à sa méthode, et dans le but peut-être de satisfaire sur quelques points une curiosité indiscrète à laquelle il pouvait rarement complaire, a moins étendu le cercle de son regard, et semble avoir concentré sa pensée sur une seule personne dont le caractère suffisait à son amère satire, M. Louandre ne craint pas alors d'indiquer les diverses conjectures. Mais il présente rarement ces suppositions qui souvent se contredisent; il veut conserver au livre son aspect purement moral. L'œuvre de La Bruyère surchargée de noms propres serait défigurée : contre l'idée de son auteur, elle aurait l'air d'un pamphlet.

Pour les *Pensées* de Pascal, la difficulté réelle, c'est le texte, tant de fois défiguré. M. Cousin, qui a raconté les destinées de cet ouvrage, en a fait un curieux chapitre d'histoire littéraire. Nous n'y reviendrons pas. Pascal, abrégé et même corrigé par Port-Royal, remanié par Condorcet, revu et augmenté par les éditeurs successifs; Pascal, dont on n'a pu obtenir le livre complet que feuillet par feuillet et lambeau par lambeau, se présente de nos jours tout entier à notre admiration. M. Louandre a profité des études précédentes et des critiques provoquées par ces études. Il s'est surtout servi de l'exacte et excellente restitution que M. Prosper Faugère a faite du texte original, et son édition, il faut l'espérer, sera l'édition définitive. Les *Provinciales* ne demandaient pas le même labeur. M. Louandre les a fait précéder d'une lumineuse notice sur le jansénisme. Cette notice, prenant les faits à leur source même, donne une exacte notion des principes de Jansénius, et fait parfaitement connaître les incidents de la longue et obscure querelle provoquée par les écrits de l'évêque d'Ypres.

Venons aux poëtes. « On composerait une bibliothèque, dit M. Louandre, avec les écrits dont Corneille a été le sujet, » et cependant « jusqu'ici on s'est borné à reproduire, souvent en l'abrégeant au hasard, le commentaire de Voltaire. » Il y avait là une grande lacune à combler. Voltaire a été trop vivement frappé des défauts et des incorrections de Corneille. Son commentaire pousse souvent la sévérité jusqu'à l'injustice. M. Louandre, pour contre-balancer ce jugement, a réuni à la critique de Voltaire de nombreuses appréciations favorables, et l'on aperçoit ainsi les principales opinions exprimées par les meilleurs esprits. Enfin il a profité de la récente découverte d'un sonnet inédit, qu'il a joint aux poésies diverses de Corneille. Quant aux passages imités de l'antiquité, soit par l'auteur du *Cid*, soit par Racine et La Fontaine, il les a cités pour la plupart et du moins il renvoie au poëte latin ou grec lorsqu'une citation trop considérable occuperait trop d'espace. Il est facile ainsi de remonter aux sources et de bien connaître la méthode de ces écrivains qui traduisaient sans rien perdre de leur originalité, qui dévelop-

paient leurs facultés créatrices en imitant les poëtes d'un autre âge, et qui, renouvelant l'art antique par une fusion heureuse avec les idées modernes, renouaient la grande tradition littéraire de l'humanité. Les mêmes observations s'appliquent à l'édition de Boileau. Ajoutons que l'on y trouve cette pièce singulière, naguère tirée du manuscrit de Conrart par M. Louis Passy, attribuée par lui à l'auteur du *Lutrin*, et publiée du reste par M. Louandre sous toute réserve. Malgré l'ingénieux travail de M. Passy, nous ne sommes point convaincus. On retrouve dans ces vers, il est vrai, quelques formes de style familières à Boileau, mais un autre peut fort bien les avoir employées, précisément dans le but de les imiter. M. Saint-Marc Girardin l'a démontré il y a peu de jours à la Sorbonne, de telle façon que nous n'avons pas à insister. Cette question est jugée désormais, et Boileau est absous du grave soupçon que cet ouvrage faisait peser sur sa mémoire, car l'auteur de ces vers appelle sur les poëtes hostiles à Louis XIV les vengeances du pouvoir absolu. Boileau n'a point poursuivi les opinions politiques contraires à la sienne ; il n'a point quitté les questions d'art et de morale, et contre les mauvais poëtes, ses ennemis, il ne s'est jamais armé que des verges de la satire : le châtiment lui semblait assez rude, et il avait raison.

Nous féliciterons M. Louandre d'avoir joint aux œuvres de Molière deux comédies peu connues : *la Jalousie du Barbouillé* et *le Médecin volant*. La plupart des éditions précédentes les avaient négligées. Ce ne sont point sans doute des écrits d'un ordre supérieur, mais on y retrouve la verve et le souffle comique de Molière. Lui-même d'ailleurs, usant à son gré de ces essais encore informes et les renouvelant plus tard par les ressources d'un art plus élevé, n'a pas dédaigné de se servir en diverses rencontres de ces grossières ébauches. Dans *l'Étourdi*, dans *le Mariage forcé*, dans *Georges Dandin*, il leur emprunte des scènes et des caractères, et amène sur les planches de la vraie comédie ces personnages et ces situations, nés sur des tréteaux et destinés au plaisir éphémère de quelques provinciaux désœuvrés. M. Louandre a placé en tête de son édition un excellent essai sur le théâtre en France. On remonte avec lui jusqu'aux origines les plus reculées de notre art dramatique, et ces fines appréciations forment un ensemble historique qui instruit et qui plaît. On voit par là combien, après un siècle laborieux et des travaux multipliés, il a fallu d'efforts aux poëtes du temps de Louis XIV pour sortir le drame de l'enfance, et élever le goût de leur époque à la hauteur de leur génie. Nous ne reprocherons à M. Louandre qu'un oubli : parmi les écrivains qui ont suivi Jodelle dans la rude voie du théâtre, il omet l'auteur de la troisième tragédie française, un poëte peu connu, j'en conviens, mais qui mérite mieux qu'un dédaigneux silence : je veux parler d'André de Rivaudeau. La *Cléopâtre* et la *Didon* de Jodelle ont seules précédé son *Aman*, représenté en 1561. Nous réclamons pour le vieux tragique, sinon des éloges dont il est permis de s'abstenir, du moins la mention honorable dont il est digne.

Nous voici parvenus au dernier volume de la collection des classiques. C'est le *Siècle de Louis XIV*. L'éditeur a usé pour les notes des *Mémoires* de Saint-Simon, plaçant ainsi auprès des éloges, souvent trop voisins du panégyrique, le nom et çà et là les jugements du détracteur le plus acharné et le

plus injuste du grand roi. Entre ces deux extrêmes dans le blâme et l'éloge, il nous est loisible de nous faire, au cours de la lecture, suivant nos idées personnelles, une opinion plus ou moins rapprochée de l'un ou de l'autre, mais plus impartiale que toutes deux.

M. Louandre n'a pas eu la prétention, trop commune à un grand nombre d'éditeurs, de refaire à nouveaux frais un commentaire général pour chacun des écrivains qu'il a publiés; il a voulu seulement combler, au point de vue de l'interprétation historique et philologique, de regrettables lacunes, et pour tout le reste, il a appliqué à ses éditions la méthode généralement suivie pour les classiques de l'antiquité, et il a fait connaître par extraits ou par renvois les jugements que nos contemporains les plus autorisés ont portés sur Corneille, Molière, Boileau, Pascal, etc., etc., soit au nom du goût littéraire, soit au nom de la philosophie ou de l'histoire. Les critiques du dix-huitième siècle lui ont également fourni leur contingent, et l'on a de la sorte, du règne de Louis XIV jusqu'à notre temps, une vue générale des opinions que les maîtres de la critique française ont émises sur le grand siècle depuis qu'il est entré dans la postérité. La même marche a été suivie pour la partie biographique, et l'éditeur a condensé dans des notices substantielles, mais toujours complètes dans leur concision même, tous les renseignements nouveaux qui ont été mis en lumière dans ces dernières années.

En terminant cette rapide revue, et au nom des bonnes lettres, remercions donc M. Louandre de cette collection savante, qui atteste un si grand travail et une si ingénieuse érudition. Puissent ces éditions, qui renferment à côté du texte un véritable résumé de l'histoire littéraire du dix-septième siècle, ranimer chez nous le goût de ces modèles inimitables! Le goût, ai-je dit; ce n'est pas assez : il faut non-seulement les admirer, mais les aimer ces inspirations si hautes, si douces et si fortes qui sont la gloire de la France et la lumière de la postérité.

CHANTS POPULAIRES DE LA GRÈCE MODERNE.

Recueillis, mis en ordre, et traduits par le comte de Marcellus. — Michel Lévy; in-12. 1860.

Les chants populaires de la Grèce moderne, dont M. le comte de Marcellus nous donne aujourd'hui une traduction élégante et profondément sentie, sont les complaintes et les cris étouffés de la Grèce esclave : ces poëmes sont nés dans la solitude des montagnes, parmi les Klephtes tour à tour opprimés ou rebelles, jamais soumis. Ils rappellent les gloires, les combats, la mort de ces indomptables héros, C'est Koutsochristos livrant aux Turcs sa suprême bataille, tandis que « le ciel s'assombrit, le vent mugit, les vallées retentissent; » c'est la mère d'Andritsos pleurant son fils, et « maudissant les sauvages collines d'Agrapha. « Qu'ont-elles fait de mon enfant chéri, le premier des Pallikares; » c'est Dimos, agité durant la nuit par des rêves de guerre, et qui a vu dans son sommei « le ciel trouble, les étoiles rouges, et son sabre de Damas teint de sang; » c'est la protestation des âmes libres contre la servitude, leur anathème implacable et leur gémissement désespéré. Plus loin le souffle de l'indépendance a passé sur la Grèce : on n'entend plus alors le chant

lugubre d'un petit nombre de vaincus, mais l'hymne enthousiaste d'un peuple qui se lève. C'est la voix héroïque de Rigas, le Tyrtée moderne, qui entonne ce chant âpre et sublime comme une *Messénienne* : « Jusques à quand, ô Pallikares ! vivrons-nous isolés comme des lions dans les ravins et dans les montagnes ! » ou bien ce dithyrambe : « Réveillez-vous, fils des Hellènes ! » c'est l'élégie sur la mort des citoyens tombés pour la liberté ; ce sont enfin les mille échos de la guerre sacrée, les mille souvenirs de gloire et de deuil, les cantiques de joie après la délivrance : « Vivent nos aigles, les oiseaux de la Grèce, que personne ne peut atteindre quand ils ouvrent leurs grandes ailes ! »

La poésie populaire ne se contente point de ces images belliqueuses : elle chante aussi les joies de la paix, les amours douces et amères, les légendes des siècles passés, et elle les chante avec une grâce charmante. La physionomie de la Grèce moderne se dessine peu à peu devant le lecteur attentif. J'y reconnais ce peuple à la fois guerrier et pasteur, passionné pour la gloire, épris de liberté par instinct et par souvenir, cette race toujours intelligente et toujours active, que la domination étrangère et les siècles ont modifiée sans lui enlever sa force nerveuse et sa finesse. Sans doute elle n'aperçoit plus le beau idéal que contemplaient ses ancêtres : elle est plutôt pénétrée d'un vague sentiment de la grâce orientale, et comprend moins désormais les grandes lignes de l'art que les couleurs éclatantes ; mais elle trouve une originalité heureuse dans un mélange d'inspirations antiques et modernes, de réminiscences empruntées aux beaux âges de la Grèce, à la poésie musulmane, aux lointaines harmonies des chants arabes, aux échos affaiblis de la lyre italienne.

Telle nous apparaît la muse de la Grèce moderne dans ces ouvrages qui ont eu le bonheur de rencontrer un traducteur comme M. le comte de Marcellus. Elle est chatoyante comme le costume des Pallikares ; elle aime comme eux les broderies et l'écarlate ; elle ne connaît pas sans doute la mélancolie indécise des bardes de l'Irlande ; elle ignore le sentiment de l'infini, qui s'exhale en profonds soupirs et en descriptions mystérieuses dans les chants de la Hongrie et des peuples slaves ; mais son sourire a le charme des femmes de l'Asie, sa colère l'impétuosité des Klephtes vagabonds ; elle respire l'air libre des montagnes, dont son humeur altière et sauvage admire surtout les inaccessibles abris ; parfois elle semble se souvenir vaguement de la Grèce antique, sa mère. Elle retrouve alors les traditions helléniques, et elle murmure des vers harmonieux que n'auraient pas désavoués les vieux chantres de l'Ionie.

CHARLES DE MOUY.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

DE L'ALIMENTATION PUBLIQUE

SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE FRANÇAISE

PAR CHARLES LOUANDRE.

I

TABLEAU DES FAMINES.

Trois mots : la guerre, la peste et la famine, résument au moyen âge toute notre histoire. Les populations s'entre-tuent ou meurent de faim; et quand on suit, à travers les récits du passé, tant de luttes sanglantes et tant de désastres, on s'étonne qu'un peuple ait pu survivre à de pareilles misères et qu'il soit resté des hommes. Il semble, à certaines époques, que le soleil a cessé de briller et la terre de produire; car, dans ces disettes qui se succèdent avec une régularité terrible, il ne s'agit pas comme aujourd'hui du renchérissement passager de certaines denrées alimentaires, mais, pendant plusieurs années consécutives, du manque absolu des objets les plus indispensables à la vie. Le blé disparaît; l'herbe couvre les campagnes les plus fertiles; les populations sans ressources périssent sur le bord des chemins ou dans les bois, et les loups, affamés comme les hommes, viennent errer par bandes dans les villages dépeuplés. Dix grandes famines[1] dans le dixième siècle, vingt-six dans le onzième, trois dans

1. Nous entendons ici par famines les époques où la production est tellement diminuée que la mortalité, par suite du manque de subsistances, augmente dans une proportion considérable, et qu'il faut recourir à des denrées qui n'entrent point d'ordinaire dans l'alimentation; les époques, en un mot, où une foule d'individus meurent littéralement de faim.

le douzième, quatre dans le quatorzième, sept dans le quinzième, six dans le seizième, cinq dans le dix-septième, trois dans le dix-huitième, sans compter les disettes et les chertés excessives qui se reproduisent constamment, et qui dans les derniers temps sont permanentes, tel est, sous l'ancienne monarchie, le bilan de la misère [1].

Nous n'entrerons point ici dans l'histoire détaillée des famines, car les documents sont si nombreux qu'il serait impossible de les analyser tous. Nous nous bornerons seulement à quelques faits, pour montrer par des exemples caractéristiques combien le mal fut terrible et profond, et comment il résista, jusqu'à la révolution de 1789, à tous les efforts tentés pour le combattre.

En 481, le boisseau de blé, mesure romaine, vaut environ douze cents francs de notre monnaie; en 588, sous Clotaire II, le peuple fait sécher des pepins de raisin, des avelines et des fougères pour les mêler au pain. De 970 à 1040 environ, c'est-à-dire sur une période de soixante-dix ans, on compte, d'après la *Chronique* de Raoul Glaber, quarante-huit années de disette ou de peste; et durant cette même période, des paysans, réduits au désespoir par la faim, vont s'embusquer le long des routes, pour faire la chasse aux hommes; ils tuent les passants, les font cuire et les mangent [2]. En 1138, commence une famine qui dure sept ans. En 1160, les femmes du Vendômois viennent jeter leurs enfants à la porte des abbayes, faute de

1. C'est surtout en étudiant, pour une circonscription déterminée, la question des disettes, que l'on peut en constater la fréquence et la gravité. Un savant dont le nom a une grande autorité, M. Léopold Delisle, a donné pour la Normandie un tableau de ce genre; nous en extrayons, pour deux siècles, le douzième et le treizième, qui cependant ont été les moins maltraités, l'indication des années calamiteuses :

Douzième siècle : années 1109, 1124, 1125, 1126, 1138, 1149, 1150, 1151, 1152, 1156, 1162, 1174, 1178, 1179, 1183, 1191, 1194, 1195, 1196, 1197, 1198.

Treizième siècle : 1201 à 1205, 1219, 1223, 1224, 1225, 1232, 1233, 1235, 1253, 1254, 1257, 1259, 1272, 1275, 1276, 1288. (Voir *Études sur l'état de l'agriculture en Normandie*, Évreux, 1851, in-8°, chap. XXI.) Les disettes et les famines étaient presque toujours accompagnées de maladies contagieuses ou épidémiques, qui sont désignées par les chroniqueurs sous le nom général de peste, et qui reparaissent continuellement à de courts intervalles. Pour juger combien ces maladies étaient fréquentes et meurtrières, il faut aussi en suivre l'histoire dans une localité particulière. C'est ce qu'a fait M. Boutiot pour la ville de Troyes, et nous renvoyons à son travail intitulé : *Recherches sur les anciennes pestes de Troyes*, 1857, in-8° de 58 pages.

2. Raoul Glaber, liv. II, chap. IV.

pouvoir les nourrir. En 1197, dans les environs de Reims, les pauvres mangent les charognes qu'ils ramassent dans les champs. Le quatorzième siècle s'ouvre sous les plus sombres auspices : en 1303, 1315, 1316, une foule d'individus meurent de faim[1]. Le siècle suivant est éprouvé d'une manière plus cruelle encore. Comme au temps de Raoul Glaber, on mange de la chair humaine ; à Abbeville, en 1438, une femme égorge ses enfants, les sale et les met en vente. Un homme est brûlé vif à Tournay pour le même fait. Les années 1418, 1420, 1437, sont marquées par les plus grandes souffrances. Ce qui valait quatre sols en vaut quarante[2]. A Paris, le pain de noix ou d'écorce devient un objet de luxe, et dans les campagnes « les pauvres gens, femmes et enfants, — c'est un contemporain, Hugues de Fleury qui parle, — mangent les herbettes des champs, sans pain, sans sel et sans cuire. » En 1437, à la date même où Charles VII fit sa joyeuse entrée à Paris, on compta dans cette ville plus de vingt mille décès occasionnés par les privations de toute espèce ; et dans le même temps les villages voisins de la capitale perdirent le tiers de leur population. « Dans le cours des années 1481, 1482, 1483, la Bourgogne, l'Auvergne et les pays voisins, dit un député du bailliage de Rouen aux états généraux de Tours, souffrirent une telle disette qu'il fallut chasser à force de menaces et de coups la foule des pauvres, qu'avait rendus furieux la rage de la faim, pour les empêcher de forcer la maison des riches. Là, les voyageurs et ceux qui avaient de quoi manger ne pouvaient se nourrir un peu tranquillement qu'après avoir barricadé les portes ; ici les malheureux furent forcés de se nourrir de pain de son. Ils furent contraints de vivre

1. Voir *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, édition de M. Paulin Paris, t. V, page 127.

2. « En l'an 1437, furent les bleds et autres grains si chers par toutes les parties du royaume de France, que ce que l'on avoit aucunes fois donné pour 4 sols monnoie de France, on le vendoit 40 et au-dessus. A laquelle cherté fut si grande famine universelle, que multitude de pauvres gens moururent par indigence, et moult douloureuse et piteuse chose à les voir ès bonnes villes mourir de faim, gésir sur les fumiers par grandes compagnies. » (*Chronique de Monstrelet*, édition Buchon, t. VI, p. 374).

Des détails analogues sont consignés dans le *Journal d'un bourgeois de Paris*, pour les années 1419 et 1420 : « sur les fumiers parmi Paris, dit ce *Journal*, pussiez trouver ci dix, ci vingt, ci trente enfants, fils et filles, qui là mouroient de faim et de froid ; mais les povres menaigiers ne les povoient aidier, car on n'avoit ne pain, ne blé, ne bûche, ne charbon. » (Voir *Journal d'un bourgeois de Paris*, édit. Buchon, p. 287 et 294.)

d'aliments dégoûtants et à l'usage des bêtes, de mordre inutilement dans des matières trop dures pour être digérées par l'estomac d'un homme. Dans les bourgades, dans les champs, dans les maisons, on pouvait voir partout, gisant à terre, des gens affamés, la bouche béante, n'ayant plus qu'une peau livide, et faisant entendre déjà le râle de la mort, et puis, pêle-mêle avec ces mourants, une infinité de corps qu'avait privés de la vie une faim cruelle. Désolation extrême! puisqu'aucun endroit, ni sacré ni profane, n'a été un seul jour sans décès[1]. »

A la même époque, un grand nombre d'habitants de la Normandie émigrèrent pour la Bretagne et l'Angleterre. Ceux qui voulaient passer la mer se réunirent à Dieppe pour s'embarquer, mais le manque de vivres en fit périr plusieurs. « Lorsque la population eut été ainsi presque anéantie par la mort ou la faim, dit Jean Masselin, la terre demeura inculte... le pays étoit devenu presque entièrement sauvage, et, depuis Dieppe jusqu'à Rouen, il étoit impossible de reconnoître la route... Dans le bailliage du Cotentin, des maris, par désespoir, tuèrent leur femme, des pères tuèrent leurs enfants, et, quelques années plus tard, on voyoit encore des maisons et même des bourgs entiers vides d'habitants[2]. » Tous les chroniqueurs français du quinzième siècle sont remplis de détails analogues[3]; on sent qu'ils ont écrit sous l'impression d'une terreur profonde, et que jamais misère plus grande n'a pesé sur un peuple. Du reste, cette misère navrante du quinzième siècle ne fut point particulière à la France; elle promena la mort dans l'Europe entière, et elle exerça sur les événements et les esprits la plus grande influence. Jamais le mot des anciens, *malesuada fames*, ne reçut une plus juste application, car alors la famine, au nord comme au midi, sonna le tocsin de la révolte; elle recruta des soldats ou des disciples : en Suède, pour Anglebert; en Angleterre, pour Jack et Jean Cade; en Hongrie, pour Harvat; en Allemagne, pour Jean Huss; elle ameuta les

1. *Collection des documents inédits sur l'histoire de France. Journal de Jean Masselin*, trad. par M. Brenier, in-4°, p. 539.

2. Voir *Journal de Jean Masselin*, page 470, 539, 565.

3. Voir entre autres, *Mémoires de Claude Haton*, publiés par M. Bourquelot, dans la *Collection des documents inédits*. On y trouvera le curieux récit d'une famine qui désola Provins en 1573. (T. II, p. 716-731.) On peut consulter aussi l'*Histoire du Parlement de Normandie*, par M. Floquet, t. II et III. L'auteur a travaillé sur les documents officiels, et les tristes détails qu'il donne sont d'une parfaite authenticité.

Ciompi ou *Gueux* de Florence; elle grossit les rangs des Armagnacs et des Bourguignons, et se fit la complice de tous les soulèvements politiques ou religieux. Mais d'un autre côté elle imprima, par le stimulant cruel de la nécessité, un essor nouveau au génie de l'homme, et le moyen âge, dans les jours de son déclin, fut arraché par elle à cette immobilité où il était retombé depuis les croisades. Ce rôle de la famine dans l'histoire, son influence sur les révolutions des États, leur grandeur ou leur décadence, n'a point été jusqu'ici suffisamment étudié et signalé par les écrivains modernes, et cependant il éclate à chaque instant. N'est-ce pas en effet du quinzième siècle, l'un des siècles les plus sombres et les plus malheureux de notre histoire, que datent les découvertes géographiques les plus importantes? N'est-ce pas à cette époque que Diaz, Covilham, Vasco de Gama, Colomb, et tant d'autres navigateurs intrépides, ouvrent la voie des grandes émigrations, et que la vieille Europe se met en quête de terres inconnues, comme si l'or et le pain manquaient à la fois sur son sol épuisé?

Le grand mouvement intellectuel qui signala le seizième siècle n'apporta que de faibles soulagements à la détresse publique; on eût dit que le sang des guerres civiles frappait la terre de stérilité. Le chancelier de L'Hôpital, Henri IV et Sully, parvinrent il est vrai, par de sages mesures et des vues économiques supérieures à leur temps, à rendre au pays une prospérité passagère, mais, même sous leur administration, les trêves de la faim furent de courte durée. Pour juger de l'état du royaume, il suffit de voir ce qui se passait dans l'une de nos provinces les plus fertiles et les plus industrieuses, dans la Normandie. Sous Henri II, la misère y fut si grande, qu'il n'y avait pas dans les meilleurs bourgs quatre maisons où l'on pût trouver du pain. Dans les environs de Rouen, plus de vingt villages furent complétement abandonnés par les habitants. Il en fut de même sous Henri III, de même sous la Ligue. Et ici le témoignage des chroniqueurs est confirmé par le témoignage des rois : voici en effet ce que dit Henri IV, à la date de 1595 : « Nous voyons nos subjects réduits et proche de tomber en une immense ruine, par la cessation du labour, presque générale en nostre royaume... Les vexations auxquelles ont été en butte les laboureurs leur ont fait quitter leurs maisons, et se trouvent maintenant les fermes, censes et quasi tous les villages, inhabités et déserts [1]. »

1. *Préambule de la déclaration du 16 mars* 1595.—Fontanon, t. II, p. 1,191.

Henri IV emporta dans la tombe la prospérité du pays, et sous Louis XIII, le royaume retomba dans son dénûment. Le 30 mai 1631, le duc d'Orléans écrivait au roi son frère : « Une partie de vos sujets dans les campagnes meurt de faim, l'autre ne subsiste que de glands, d'herbe et d'autres choses semblables, comme les bêtes ; et les moins à plaindre de ceux-ci ne mangent que du son et du sang qu'ils ramassent dans les ruisseaux des boucheries. J'ai vu ces misères de mes yeux, depuis mon partement de Paris [1]. »

Trois ans plus tard, les états de Normandie consignent dans leurs doléances les faits les plus affligeants. « Nous frémissons d'horreur, disent-ils, à l'aspect des misères des pauvres paysans. Nous en avons vu quelques-uns l'année précédente se précipiter à la mort... Les autres couplez au joug de la charrue, comme les bestes de harnois, labourer la terre, paistre l'herbe et vivre de racines. » Pouvait-il en être autrement, quand le ministre qui gouvernait la France, Richelieu, au lieu de s'attrister de ces douleurs, n'y voyait que l'utile auxiliaire du despotisme, et ne craignait pas de dire que « si les peuples estoient trop à leur aise, il seroit impossible de les contenir dans les règles de leur devoir [2] ? »

Dans ce dix-septième siècle, si plein de grandes choses et de grands noms, les sciences, les lettres, les arts, marchent à pas de géant, mais ni les lettres, ni les sciences ne peuvent conjurer la disette. Descartes avait écrit le *Discours sur la méthode*, Corneille avait écrit *le Cid, Polyeucte, Cinna*, que la législation se trouvait encore plongée dans l'ignorance des faits économiques les plus élémentaires, et que l'on rencontrait partout des domaines abandonnés. Le génie même de Colbert fut paralysé par les entraves des vieilles traditions. En 1651, dit un document contemporain, « les habitants de la Champagne et de la Picardie sont réduits à ramasser par les champs quelques bribes de blé ou d'avoine germées ou pourries. Le pain qu'ils font est comme de la boue et si malsain, que la vie qu'ils mènent est une mort vivante ; à peine jette-t-on un cheval à la voirie que peu après on le retrouve sans chair. Près Guise, une personne a déterré un chien après trois jours pour assouvir sa faim. Les herbes et les racines sont la seule nourriture. » Les années 1661, 1662, furent témoins d'une affreuse disette. Malgré le zèle du clergé et ses

1. *Recueil de diverses pièces concernant le règne de Louis XIII*, t. II, p. 52.
2. *Testament politique*, 1re part., ch. I.

appels à la charité publique, une misère cruelle dépeupla les provinces, car les riches ne pouvaient donner ce qu'ils ne possédaient pas eux-mêmes. Le Blaisois, la Sologne, le Vendômois, le Perche, le Berry, le pays Chartrain, le Maine, la Touraine, la Champagne, eurent particulièrement à souffrir. Voici ce que la supérieure des Carmélites de Blois, écrivait à une dame de Paris, pour lui demander des aumônes : « Toute la rue résonne de cris lamentables. Quand les pauvres de la campagne tiennent des chevaux, des ânes, et d'autres bêtes mortes, ils se repaissent de cette viande corrompue... Les pauvres de la ville mangent un peu de son détrempé dans l'eau pure. Un misérable homme à qui ses trois enfants demandaient du pain, les larmes aux yeux, les tua tous trois, et ensuite se tua lui-même [1]. » Plusieurs individus furent trouvés morts dans les chemins et dans les blés, la bouche remplie d'herbe ; d'autres succombèrent d'inanition, après avoir pris pour toute nourriture, pendant plusieurs jours, des orties bouillies dans l'eau. L'on dit même qu'un prêtre vit dans le cimetière de son église des enfants ronger des ossements humains, que les fossoyeurs avaient ramenés à la surface du sol en creusant une fosse [2].

Plus on avance dans le règne de Louis XIV, plus la difficulté de vivre augmente. De 1679 à 1714, la disette est presque continuelle. La guerre ayant enlevé les hommes les plus valides, les femmes furent obligées de labourer la terre ; dans la généralité de Rouen, sur sept cent mille habitants, plus de six cent mille couchaient sur la paille. Les armées restaient quelquefois deux et trois jours sans pain et sans viande, et les soldats de Villars le saluaient par ces mots : *panem nostrum quotidianum da nobis hodiè*. Dans l'année 1694, il mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris, quinze mille quatre cent vingt-deux malades, sur trente-sept mille six cent dix-huit qui y étaient entrés [3]. Enfin en 1709, Louis XIV lui-même fut réduit à manger

1. Ce fragment est cité par M. Pierre Clément, dans son excellente *Histoire de Colbert*, chap. III.

2. *Id.*, *ibid.*

3. Bibliothèque impériale, Bép. des manuscrits, collection Delamarre, t. 99, p. 36. Cette collection, fort précieuse, contient tous les documents préparés par Delamarre pour composer le savant *Traité de la police*. On sait que ce livre important devait avoir douze volumes in-fol., dont quatre seulement ont paru. La collection de la Bibliothèque contient donc une foule de documents restés inédits, et c'est là ce qui lui donne une grande valeur.

du pain d'avoine, et il faut certes que la gloire des lettres, des arts et des armes exerce une fascination bien puissante, pour que la postérité ait nommé *le grand règne* une époque affligée par de pareils malheurs.

La régence et Louis XV virent les mêmes souffrances se reproduire avec la même obstination. En 1725, les paysans de la Normandie broutent l'herbe des champs, ce qui fait dire à Saint-Simon : « Le premier roi de l'Europe ne peut être un grand roi, s'il ne l'est que de gueux de toute condition, et si son royaume tourne en un vaste hôpital de mourants et de désespérés [1]. » Les mêmes calamités se répètent en 1737, 1739, 1740, 1741. Le marquis d'Argenson, qui fut ministre des affaires étrangères, écrivait au mois de février 1739 : « En pleine paix, avec les apparences d'une récolte, sinon abondante, du moins passable, les hommes meurent autour de nous comme des mouches et broutent l'herbe. Les provinces du Maine, Angoumois, Touraine, haut Poitou, Périgord, Orléans, Berry, sont les plus maltraitées. M. Ory (le contrôleur général), n'a foi qu'aux rapports des financiers, qui ont intérêt à lui cacher la vérité... Aucune voix ne s'élève plus entre le trône et le peuple... Le duc d'Orléans porta dernièrement au conseil un morceau de pain de fougère, que nous lui avions procuré au commencement de la séance; il le posa sur la table du roi, disant : *Sire, voilà ce que vos sujets mangent* [2]. » On verra plus loin, quand nous parlerons du *pacte de famine*, comment Louis XV s'intéressait à ce que ses sujets pouvaient manger. Son règne ne fut qu'une longue disette, et il laissa comme héritage à son successeur un budget en déficit, une agriculture ruinée, un peuple mourant de faim. L'avénement de Louis XVI fut inauguré par la famine. Dès la seconde année du règne de ce prince, qui porta sur le trône les plus nobles vertus, la France subissait encore toutes les horreurs du moyen âge, et l'amour du roi pour le peuple était impuissant à les soulager. En 1775, des paysans ameutés par la misère se présentèrent à Dijon devant l'intendant de Bourgogne, et celui-ci leur répondit : « Retournez dans vos villages, l'herbe commence à pousser. » C'était un conseil sérieux, car l'herbe était entrée depuis longtemps dans l'alimentation publique.

Les historiens, dira-t-on peut-être en lisant ces détails, ont exagéré

1. Lettre du 25 juillet 1725. Voir aussi Floquet, *Histoire du Parlement de Normandie*, t. VI, p. 403.

2. *Mémoires du marquis d'Argenson*, publiés en 1857, t. II, p. 24.

les faits dont ils étaient les témoins et les victimes; ils ont recueilli sans contrôle tous les bruits populaires qui se répandent dans les calamités publiques, et la famine, comme la chevalerie, a eu ses légendes. Nous répondrons que, d'une part, les documents officiels, les efforts des pouvoirs publics pour combattre le mal, sont là pour certifier les faits, et que de l'autre, les témoignages des historiens sont trop nombreux, trop précis, trop universels, pour qu'il soit possible de conserver quelques doutes. Les rois d'un côté, l'Église de l'autre, empressons-nous de le reconnaître, font preuve au milieu de ces souffrances des plus louables intentions et de la plus ardente charité. Les rois promulguent les édits; l'Église fait appel aux âmes chrétiennes; elle prodigue les aumônes; elle fond les vases d'or du sanctuaire pour en répandre le prix aux mains des pauvres, et les évêques, comme saint Martin, déchirent leur manteau pour couvrir ceux qui sont nus. Inutiles efforts! la disette semble défier la puissance des rois et l'inépuisable charité de l'Église. Comment expliquer cet étrange problème? Faut-il s'en prendre à l'imperfection de l'agriculture? Non; car en tenant compte des progrès de la science agronomique, on doit reconnaître que le moyen âge n'était pas dépourvu d'expérience et d'habileté pratique. Faut-il accuser exclusivement les intempéries des saisons ou la colère des éléments? Non; car la nature est immuable; elle est aujourd'hui ce qu'elle était il y a dix siècles; c'est toujours la même terre et le même soleil; il faut donc chercher l'origine du mal en dehors de la nature, et c'est à cette recherche que nous allons nous livrer dans la suite de ce travail. La question de l'alimentation publique n'a point encore été examinée dans son ensemble. Elle offre sans doute de grandes obscurités, mais elle constitue un côté si important de notre histoire, qu'il nous a paru intéressant de l'étudier sous toutes ses faces, tout en marchant rapidement, et en résumant dans une vue générale les faits particuliers qui sont trop complexes pour être analysés dans le détail, et qui d'ailleurs se ressemblent et se confirment les uns les autres, parce qu'ils découlent des mêmes principes économiques. Cette difficulté de vivre, qui se rencontre à chaque instant sous l'ancienne monarchie, peut être considérée comme l'une des causes les plus directes de la chute de l'ancien ordre de choses; car l'organisation de la société française présentait un prodigieux ensemble de fausses mesures, que l'on ne pouvait réformer qu'en changeant les bases mêmes de cette société, et c'est ce que nous espérons démontrer en

reprenant l'une après l'autre les dispositions législatives qui se rattachaient à la question des subsistances. Voyons d'abord ce qu'était par elle-même la production alimentaire, et quelles ressources pouvait offrir le pays.

II

RESSOURCES ALIMENTAIRES.

Le premier fait que nous ayons à constater, c'est que la vieille France, abandonnée au travail de ses enfants, pouvait trouver dans sa fécondité naturelle de quoi faire vivre une population trois fois plus nombreuse que celle qui l'habitait. Malgré les immenses forêts qui couvraient la Gaule, malgré les conditions déplorables que les habitudes guerrières d'une population sauvage faisaient à l'agriculture [1], les Gaulois vivaient dans l'abondance; leur race, fortement nourrie, se distinguait par sa force, sa taille et sa beauté. Ils élevaient au milieu des vastes pâturages qui étaient la propriété collective de chaque peuplade de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, dont la viande et le lait fournissaient une nourriture abondante [2]. Ils élevaient également des troupeaux de porcs, qui vivaient et s'engraissaient dans les bois, et Strabon nous apprend que de son temps, il se faisait à Rome et dans le reste de l'Italie de grandes exportations de ces animaux. La chasse étant après la guerre leur occupation favorite, ils trouvaient encore dans la venaison d'importantes ressources. Les ossements de sangliers, de chevreuils, d'urus, qui se rencontrent dans les tourbières de quelques-uns de nos départements, mêlés aux instruments celtiques, aux haches de silex emmanchées dans des cornes de cerf, prouvent combien les races sauvages étaient nombreuses dans ces époques primitives. Bien que la culture des céréales ait été restreinte, et qu'elle se soit bornée au seigle, à l'avoine et à l'orge, certaines pro-

1. Dans la Gaule, en effet, le travail des champs était abandonné à la direction des femmes. C'est Justin qui nous l'apprend : *Gallæ eorum feminæ res domesticas agrorumque culturas administrant*, lib. I, ch. XLIV. — Ce qui est confirmé par ce mot de César : *Agriculturæ non student*, lib. IV, ch. XXII. La propriété de la terre dans les Gaules n'était point personnelle, « chaque année les chefs faisaient entre les familles la distribution des terres. Chaque année avait lieu une distribution nouvelle, pour empêcher les hommes de s'attacher au sol par l'effet d'un séjour continuel, et de perdre ainsi le goût de la guerre pour prendre celui de l'agriculture. » (César, liv. IV, ch. XXII.)

2. C'est ce qui résulte de ces mots de César : « Major pars victus eorum in lacte, caseo, carne, consistit. »

vinces, telles que le Berry, la Provence et l'Auvergne, produisaient des quantités de grains assez considérables [1], et la fabrication de la bière était très-active; celle du vin ne l'était pas moins dans la région du midi, où l'olivier et le figuier, importés par les colonies grecques, donnaient les plus beaux produits. Les raves, les oignons, les œufs, le miel qu'on récoltait en abondance dans les forêts, étaient aussi l'objet d'une grande consommation, et l'importance qu'avait prise chez les Atrébates et les Saintons la fabrication des étoffes de laine prouve que les moutons devaient être fort nombreux.

La conquête ne fit que développer les ressources du pays, en y portant les procédés perfectionnés de l'agriculture romaine. Le froment fut introduit et naturalisé dans la Gaule par Auguste. De grandes voies de communication furent ouvertes, d'importantes exploitations agricoles s'établirent sur tous les points, et la Gaule romaine serait parvenue au plus haut degré de prospérité, si les impitoyables exactions du fisc n'étaient point venues tarir les sources de la fortune publique, comme si les hommes, dans tous les temps, devaient être les instruments de leur propre malheur.

Les invasions barbares traînèrent après elles des désastres terribles, et firent disparaître tout le bien qu'avait produit la civilisation romaine. Un érudit célèbre, M. Guérard, a dit avec raison qu'à cette époque ce que l'on trouvait d'agriculture dans la Gaule était ce que les Germains n'avaient point détruit, et non ce qu'ils avaient apporté; mais, grâce à l'influence salutaire du christianisme, le travail des champs fut remis en honneur. En instituant des solennités pour appeler les bénédictions du ciel sur les biens de la terre, l'Église leur donna une sorte de consécration et les protégea contre les ravages qui les menaçaient sans cesse; de même qu'en imposant aux moines le travail des champs, en proclamant que l'homme doit se nourrir à la sueur de son front, elle réhabilita l'agriculture aux yeux des populations barbares converties au christianisme, et qui jusque-là avaient fait de la guerre leur unique occupation. De vastes portions

1. On peut conclure d'un passage de Pline que les Gaules exportaient des céréales en Italie, car cet auteur, en parlant des blés qui étaient consommés à Rome, compare ceux des Gaules et ceux que l'on tirait des bords de la mer Noire, et il ajoute que les premiers étaient de beaucoup les plus légers. César parle également dans ses *Commentaires* des fournitures de céréales qui lui sont faites par les Éduens, dont le pays correspondait aux anciens diocèses d'Autun, de Châlon, de Mâcon et de Nevers; liv. I, ch. XVI.

de ces forêts druidiques auxquelles s'attachaient les dernières superstitions du culte national furent défrichées aux abords des monastères, et ces asiles de la pénitence, dans les premiers siècles de notre histoire, devinrent de véritables fermes-modèles et des greniers de réserve, qui nourrissaient les populations voisines[1]. L'exemple du clergé attira les rois francs vers la culture. A leur caractère de chef politique et militaire s'ajouta celui de grands propriétaires fonciers: leurs vastes métairies, disséminées sur divers points du territoire, devinrent, comme les monastères, des centres actifs de production agricole, et le capitulaire de Charlemagne intitulé *De Villis* atteste, avec une grande abondance et une grande variété de produits, une entente parfaite de l'économie rurale. Il est à remarquer du reste que sous la race carlovingienne, les obstacles qui plus tard paralysèrent l'agriculture n'avaient pas encore sur bien des points la même gravité.

Après la chute des Carlovingiens, et dans le cours du moyen âge proprement dit, on trouve encore des traces de l'abondance naturelle dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre. Les bêtes à cornes, les pourceaux et les moutons étaient nombreux dans les domaines ecclésiastiques; on y récoltait une grande variété de céréales : froment, épeautre, seigle, méteil, orge ou avoine. A ces richesses s'ajoutaient la volaille, le poisson, qui abondait dans les étangs, dans les rivières et sur les côtes du littoral, le gibier, qui pullulait dans les bois et dans les champs.

A une époque plus rapprochée de nous, du treizième siècle au seizième, le sol n'attend encore pour produire qu'une exploitation intelligente, et quand il trouve des rois comme Henri IV, il ne tarde point à réparer ses pertes. Les règlements relatifs au pâturage, qui interviennent sans cesse entre les seigneurs et leurs vassaux; les procès et les transactions relatifs à la glandée, c'est-à-dire au pacage des pourceaux dans les bois; les redevances alimentaires de toute nature imposées par la féodalité, telles que poules, chapons, œufs, beurre, fromage, etc., prouvent que le sol se trouvait partout dans les conditions très-favorables. Nos aïeux, d'ailleurs, beaucoup moins délicats que nous, trouvaient dans la grossièreté même de leur goût des res-

1. Ce fait s'est reproduit sur une très-grande échelle dans la Silésie, ou les bénédictins fondèrent des colonies agricoles nombreuses et florissantes. Voir l'*Histoire de l'abbaye de Raudet*, par Potthast et Stenzel, dans le *Codex diplomaticus*, etc.

sources nouvelles [1] : ainsi, le porc et le lard salé ne servaient point seulement, comme aujourd'hui, à la nourriture des paysans et des classes ouvrières, ils figuraient aussi sur les tables des seigneurs, des évêques et des rois; on mangeait de la baleine salée, et on se servait de son huile pour assaisonner les aliments; on mangeait du marsouin, du phoque, de la loutre, du blaireau, du cormoran, des cygnes, qu'on élevait à l'état domestique dans les fossés des châteaux et des villes, ou qu'on prenait au filet dans les étangs et les marais où ils venaient pondre, des corbeaux, des renards et jusqu'à des vautours [2].

En se plaçant, comme on le fait souvent en histoire ou en économie politique, au point de vue du progrès continu, on pourrait penser que le bien-être du pays s'augmenta en raison directe du développement de la civilisation, et que la France s'arracha progressivement à la misère en se rapprochant de la grande révolution sociale qui lui donna l'unité et l'égalité; il n'en est rien cependant. Malgré la fertilité native de son sol, elle resta, jusqu'à la révolution française, dans le même état de souffrance, et, chose vraiment remarquable, les populations du douzième et du treizième siècle avaient moins de peine à se nourrir que celles du dix-septième et du dix-huitième. Cette remarque peut sans doute sembler paradoxale, mais elle ne sera que trop justifiée, nous le pensons,

1. Sous le rapport de la bienvivance, la France du moyen âge était bien loin de la Flandre, ce qui s'explique facilement par la différence qui existait dans l'organisation économique des deux pays. Au quatorzième siècle, on voit figurer sur la table des bourgeois flamands, treize sortes de viandes, vingt-cinq espèces d'oiseaux, vingt espèces de poissons de mer, treize espèces de poissons d'eau douce, deux variétés de gâteaux, vingt et une variétés de fruits, et seize variétés de légumes. (Voir *Glossaire flamand*, dans les *Horæ Belg.* de Hoffman de Fallersleben.)

2. Nous aurions pu nous étendre longuement sur les objets très-divers qui entraient dans l'alimentation du moyen âge, mais comme nous nous occupons principalement ici du côté économique de la question, nous avons cru devoir négliger les détails de l'érudition pittoresque; *l'Histoire de la vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy, contient d'ailleurs tout ce que l'on peut désirer à ce sujet, et ce livre est sans aucun doute, avec le *Traité de la police*, de Delamarre, l'un de ceux qui ont été le plus souvent mis à contribution. — On consultera aussi avec intérêt un traité de morale et d'économie domestique composé vers 1393 par un habitant de Paris et publié en 1846, par les soins de la Société des bibliophiles français, sous le titre de : le *Ménagier de Paris*, 2 vol. in-8°.

dans la suite de ce travail, et quant à présent, nous nous contenterons de rappeler que la Normandie, qui à une époque reculée mangeait du pain de froment et consommait l'excellente viande de ses troupeaux, mangeait sous Louis XIV du pain d'avoine, et sous Louis XV broutait l'herbe des champs; qu'à la fin du dix-septième siècle, l'usage du pain de blé et de seigle était tout à fait exceptionnel dans le Périgord et le Limousin; que le blé noir, la rave et la châtaigne, formaient la seule nourriture des paysans de l'élection de Troyes; que dans l'Auvergne, dans cette belle Limagne où la terre est aussi féconde que dans l'âge d'or des poëtes, on en était réduit au laitage, au brouet de blé noir et à la chèvre salée; enfin, qu'à la même époque, l'usage de la viande de bœuf ou de mouton était inconnu dans un grand nombre de provinces, et que dans d'autres, on ne mangeait de ces viandes qu'une fois par an, le jour de Pâques[1].

Un peuple mourant de faim sur une terre éternellement féconde, telle est donc la singulière contradiction que présente l'ancienne monarchie. Nous allons montrer maintenant, par l'analyse des faits, que cette contradiction avait sa source dans la constitution même de la société, dans les lois qui régissaient la propriété, la production et la consommation, en ajoutant qu'il serait injuste de rendre telle ou telle classe de la société plutôt que telle autre responsable du mal; elles y contribuaient toutes et cherchaient à s'y soustraire, mais sans jamais en trouver le remède, car les lois de la richesse publique et du bien-être social leur étaient aussi inconnues que les lois de l'attraction. C'est là un fait essentiel à noter, car en jugeant le moyen âge et ce qu'on appelle l'ancien régime, on a souvent le tort de se placer au point de vue exclusif de notre temps, et de blâmer des faits qui n'étaient que la conséquence inévitable des mœurs et des idées. On a le tort plus grand encore de transporter dans le passé les passions contemporaines; la politique introduite dans la science la trouble et l'altère; l'histoire passionnée et falsifiée s'égare entre un dithyrambe monarchique et un pamphlet révolutionnaire, tandis que, pour être vraie, elle doit être calme comme la mort, car elle marche sur des tombeaux.

1. Voir à ce sujet les détails donnés par M. Dareste de la Chavanne dans son *Histoire des classes agricoles*, ouvrage qui se recommande par la solidité de l'érudition.

III

CONSTITUTION DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE.

Nous avons vu plus haut, en parlant de la Gaule, qu'aux époques antérieures à la conquête, la propriété individuelle, véritable stimulant du travail, n'existait point dans cette vaste contrée. Les Romains, en détruisant l'ancienne organisation sacerdotale et fédérale, changèrent cet état de choses : la possession individuelle fut substituée à la possession collective; mais à partir d'Auguste, les impôts fonciers devinrent tellement exorbitants, que les propriétaires qui possédaient le sol et les colons qui l'exploitaient se trouvèrent également ruinés, et renoncèrent, les uns à leur droit de propriété, les autres à leur culture. Les terres restèrent en friche, et au quatrième siècle, l'abandon était devenu si général, que les pouvoirs publics furent obligés de recruter des travailleurs agricoles, comme on recrute des soldats pour les armées. On attacha de force ces travailleurs à la terre, sous le nom de *serfs de la glèbe*, et, dans cette condition, ils devinrent comme les esclaves de l'antiquité païenne, une espèce de cheptel humain. Ainsi la destruction du communisme gaulois par la conquête de César, destruction qui réalisait en principe un grand progrès, n'avait abouti, sous l'empire des lois romaines, qu'à constituer dans la propriété individuelle le travail servile. La possession personnelle du sol, établie par les Romains, fut consacrée par les conquérants barbares, mais absorbée à leur profit, et, sous le nom de féodalité, érigée en privilége et en monopole. Dans cette nouvelle organisation, la puissance politique, judiciaire, administrative, militaire, fut attachée à la terre et en découla directement. Chez les Germains, le courage avait fait les chefs; chez les Francs de la Gaule, la terre fit les nobles, c'est-à-dire des chefs propriétaires qui établirent une espèce de petite principauté dans chacune des circonscriptions territoriales qui leur étaient soumise. La France se divisa ainsi en une infinité de parcelles[1], et l'on peut juger de ce qu'était chez nous le morcellement féodal, quand on voit qu'en 1789, il existait encore soixante-dix mille fiefs et arrière-fiefs. Ce mode de possession et de distribution du sol brisa dans le royaume cette solidarité

1. Il va sans dire que nous n'avons point la prétention de résumer ici en quelques lignes l'histoire de la féodalité. Nous voulons seulement en donner un aperçu, par rapport à la question qui nous occupe.

des diverses parties d'un même État qui contribue à la prospérité de l'ensemble; chaque terre féodale, duché, marquisat, comté, vicomté, baronnie, s'isolait des contrées voisines, s'enfermait dans un système prohibitif, vivait pour elle-même, produisait pour elle-même; il en résultait l'impossibilité de répartir également les produits entre les contrées fertiles et celles qui ne l'étaient pas, de telle sorte que l'abondance et la famine se trouvaient toujours localisées sans que l'équilibre pût jamais s'établir.

A ce premier inconvénient de l'organisation féodale de la propriété foncière venait s'ajouter la condition même des deux classes qui possédaient la plus grand partie du sol, c'est-à-dire la noblesse et le clergé.

Par les nécessités de sa vie sociale, la noblesse restait complétement étrangère aux entreprises qui changent la face d'un pays, améliorent les terrains fertiles, fécondent les terrains incultes. Lors même qu'elle eût voulu se mêler au mouvement, la législation à laquelle elle était soumise la forçait, qu'on nous passe le mot, à se croiser les bras, et c'est ainsi qu'en 1560, à une époque où l'on commençait à sentir le besoin d'activer la production, il fut interdit aux nobles de prendre des fermes à bail sous peine de dérogation [1]. Il leur était permis, il est vrai, de cultiver leurs domaines, mais la plupart du temps ils étaient détournés de ce soin soit par la guerre, soit par la chasse, soit enfin, dans les derniers temps de la monarchie, par le métier de courtisan. Ils tiraient toutes leurs ressources de leurs terres et ne leur rendaient rien, car, au moyen âge, ils dépensaient tous leurs revenus en équipages de guerre ou de chasse, en tournois, en habits somptueux. Le commerce leur étant interdit, en même temps que le prêt à intérêt était proscrit par l'Église, ils ne pouvaient, comme on dirait de nos jours, *faire valoir leurs fonds*, et alors ils achetaient, pour l'étaler sur les dressoirs, de la vaisselle d'argent, sorte de caisse d'épargne improductive qu'ils pouvaient facilement soustraire en temps de guerre à la rapacité des pillards, et qu'ils emportaient partout avec eux. Plus tard, ils allèrent se ruiner à Versailles par le jeu, le luxe et les femmes, et en portant tout leur argent

1. *Introduction aux Mémoires sur la Révolution française*, ou Tableau comparatif des mandats et des pouvoirs donnés par les provinces à leurs députés aux états généraux de 1789, par F. Grille. Paris, 1825, t. I, p. 401. Cet ouvrage contient, par ordre de matières, les extraits les plus importants des cahiers des états; c'est un très-bon résumé des textes officiels.

dans les villes, ils créèrent dans les campagnes une situation analogue à celle que l'*absentéisme* a créée en Irlande.

Quoique administrant leurs domaines plus sagement que la noblesse, les ordres religieux étaient loin cependant d'en tirer un parti convenable. Après avoir rendu, dans les premiers siècles de l'Église, d'immenses services à l'agriculture, après avoir employé les bras des moines à défricher les bois et les landes, à dessécher les marais, ils abandonnèrent peu à peu le travail des champs, inféodèrent leurs terres ou les donnèrent à louage. Si, dans les premiers siècles de la féodalité, les grandes abbayes furent souvent victimes de spoliations violentes, à partir du onzième siècle elles échappèrent complétement à ce danger; dès lors elles jouirent paisiblement de leur fortune territoriale qui était immense, car il y eut des maisons religieuses qui possédèrent jusqu'à dix mille domaines, et cette fortune se trouva complétement immobilisée entre leurs mains, les aliénations leur étant à peu près interdites. Riches bien au delà de leurs besoins, elles se bornaient en général à conserver leurs biens fonciers sans chercher à en augmenter le rendement. Une partie de leurs revenus rentrait, il est vrai, par l'aumône dans la circulation, et leur trésor était la caisse des pauvres[1]; mais les nombreux bienfaits qu'elles répandaient autour d'elles n'étaient pas sans inconvénients sous le rapport économique, car ils arrachaient les populations rurales au travail, et créaient dans la campagne un peuple de mendiants qui, suivant le mot d'un économiste du seizième siècle, vivaient de l'aumône comme des revenus d'une prébende.

La noblesse d'une part, le clergé de l'autre, voilà donc les deux classes qui, dans le moyen âge, possédaient au moins les deux tiers du territoire; mais ces classes restaient toutes deux, l'une par

1. Ceci doit s'entendre particulièrement de la première période du moyen âge; et il convient de remarquer que la source des aumônes monastiques fut souvent tarie par les abus que la royauté commit dans la collation des bénéfices ecclésiastiques; abus qui ne firent qu'augmenter dans les derniers temps de la monarchie, sous Louis XIV et sous Louis XV, car tandis que le clergé inférieur se trouvait presque réduit à la mendicité, une douzaine de bénéfices pouvaient se trouver réunis dans les mêmes mains, témoin le cardinal Dubois, qui touchait pour l'archevêché de Cambrai et les sept abbayes dont il était titulaire la somme de 324,000 livres; témoin encore le comte de Clermont, qui cumulait le titre de lieutenant général des armées du roi avec celui d'abbé de Saint-Germain-des-Prés, et qui touchait aussi pour ses abbayes plus de 300,000 livres.

préjugé, l'autre par devoir, en dehors du mouvement commercial et industriel, auxiliaire indispensable du progrès agricole[1]. Les capitaux qu'elles retiraient de la terre n'y retournaient pas pour la féconder, et l'on peut dire sans exagération qu'elles étaient presque toujours étrangères à cette terre qui faisait leur richesse. Il en résulta pour notre agriculture une sorte de torpeur et d'immobilité, à laquelle elle ne parvint à s'arracher que le jour où la propriété foncière cessa d'être constituée comme un monopole, entra dans la circulation et devint accessible à tous par le travail et par l'épargne.

Le dernier tiers du territoire possédé par les classes roturières leur appartenait à titre personnel ou à titre collectif.

Comment, en présence de l'absorption par les classes privilégiées, la propriété personnelle s'était-elle formée entre les mains de la roture? C'est là une question fort complexe qui n'a point été suffisamment élucidée et que nous n'avons point à étudier ici, d'autant plus que nous aurions grand'peine à la résoudre. Nous nous bornerons à constater, autant que le permet l'obscurité des documents, que la propriété roturière ne fut, en réalité, constituée chez nous qu'à l'époque de l'affranchissement des communes. Cet affranchissement donna, en effet, aux populations d'un certain nombre de localités le droit de travailler librement et de percevoir à leur profit les bénéfices de leur travail; il imprima un essor nouveau à l'industrie, et par l'industrie, il fit arriver à une aisance relative les classes jusqu'alors déshéritées. Toujours empressés d'élever les *gens de moyen état* pour faire contre-poids à la féodalité, les rois accordèrent aux roturiers le droit d'acquérir des fiefs nobles[2], et favorisèrent par là le mouvement de diffusion de la propriété territoriale; mais ce mouvement profita surtout aux bourgeois des villes. Les héritages nobles qu'ils avaient acquis, et qu'ils possédaient sans sortir de la roture, conservaient entre leurs mains tous les priviléges dont ils étaient chargés, parce que la terre, en changeant de maîtres, gardait tou-

1. Depuis longtemps on proclame cette vérité qu'il faut multiplier les moyens d'échange pour rendre le commerce florissant; que sans concurrence l'industrie reste stationnaire et conserve des prix élevés qui s'opposent aux progrès de la consommation; que sans une industrie prospère qui développe les capitaux, l'agriculture elle-même demeure dans l'enfance. Tout s'enchaîne donc dans le développement successif de la prospérité publique. (*Lettre* de l'empereur Napoléon III. *Moniteur* du 15 janvier 1860.)

2. Voir, entre autres : *Recueil des Ordonnances*, t. XIX, p. 212-213.

jours son rang, et, de la sorte, malgré les mutations, la condition des paysans restait la même. Quelques petites communes rurales obtinrent, il est vrai, des chartes d'affranchissement, mais ces chartes ne leur conférèrent, en général, que des droits restreints; et si l'on vit se former sur plusieurs points des associations agricoles dans le genre des corporations urbaines, ces associations n'étaient qu'une affaire de ménage, et nullement, quoi qu'on en ait dit, une fédération politique ayant pour but d'assurer à ceux qui en faisaient partie une plus grande somme de garantie individuelle comme dans les villes; c'est ce qui ressort d'un passage de Beaumanoir, où ces associations sont désignées sous le nom de *compagnies*. Voici ce que dit le célèbre légiste : « Compagnie se fait par nostre coutume par solement manoir ensaulle, à un pain et à un pot, un an et jor, puisque li mueble de l'un et l'autre sont melle ensaule. » Partager leur pain et demeurer ensemble, c'était là, en effet, tout ce que pouvaient faire, pour alléger leur misère, de malheureux paysans dispersés par petits groupes dans les paroisses rurales, et qui, à défaut d'autres ressources, n'avaient pas même celle du nombre. Quand c'était la force qui faisait le droit, le droit, pour être respecté, devait nécessairement se placer sous la sauvegarde de la force. Aussi était-ce des localités populeuses et agglomérées qu'était parti le mouvement de l'affranchissement collectif. Les communes urbaines avaient opposé leurs remparts aux châteaux de la féodalité, et la liberté naissante s'était enfermée dans les villes.

Quant à la propriété collective ou communale, on peut, nous le pensons, en rattacher l'origine à la jouissance indivise du sol par les tribus de la Gaule. Lorsque la conquête romaine, et après elle la conquête barbare, eurent modifié l'organisation sociale, une quantité de terrains vagues et de marais, après avoir servi aux pâturages des troupeaux gaulois, restèrent sans maître, et, par suite de leur droit d'usage immémorial, les villes et les villages voisins s'en regardèrent comme les possesseurs légitimes. Le christianisme consacra cette possession, parce qu'il en fit le domaine des pauvres, et ce domaine, malgré les usurpations et les aliénations, est arrivé jusqu'à nous considérable encore. Mais par ce qu'il est de notre temps même, après tant de progrès et d'améliorations, on peut juger de ce qu'il était au moyen âge, et quelles faibles ressources, relativement à son étendue, il devait offrir à l'alimentation publique. Des essais de mise en valeur commencèrent au seizième siècle, principalement pour les marais.

Ce fut le gouvernement qui en prit l'initiative, et l'édit de Henri IV, du 8 avril 1599, en marque le point de départ[1]. Quelques résultats furent obtenus dans certaines parties du royaume, mais le monopole et le privilége mirent la main sur cette grande entreprise. Les populations, souvent dépossédées sans profit, élevèrent les plus vives réclamations; les défrichements ne s'opérèrent qu'avec une extrême lenteur, sans ensemble et souvent sans intelligence. Il en fut de même des landes et des friches, et le défaut d'entente entre les diverses localités, le défaut de direction de la part du pouvoir central, les procès au sujet du droit de propriété ou du droit d'usage que provoquaient sans cesse la confusion et la multiplicité des juridictions communales, royales, seigneuriales, ecclésiastiques, rendirent toutes les améliorations impossibles et les firent même abandonner[2].

La noblesse, le clergé, et, pour une faible part, les bourgeois des villes, voilà d'un côté, sous l'ancienne monarchie, les possesseurs du sol; mais les bourgeois, par la faculté qu'ils ont d'acquérir des fiefs nobles possèdent au même titre que la noblesse et le clergé, c'est-à-dire à titre de privilége. D'un autre côté, une grande partie des biens roturiers est possédée à titre collectif, et entre ces deux extrêmes, entre cette contradiction du monopole et de la communauté, il ne reste presque rien pour la possession personnelle des travailleurs agricoles. Cette exclusion devait nécessairement réagir d'une manière funeste sur la production; mais du moins comme colons, métayers, fermiers ou vassaux, les habitants des campagnes auraient-ils pu trouver encore un stimulant puissant, si, dans ces conditions, l'organisation sociale leur avait offert des garanties suffisantes et des dédommagements, et leur avait assuré les profits de leurs labeurs? Ces garanties existaient-elles réellement? C'est ce que nous allons examiner.

1. Voir le rapport adressé à l'empereur Napoléon III par les ministres de l'intérieur, des finances et de l'agriculture, le 17 janvier 1860, dans le *Moniteur* du 20 de ce même mois.

2. Pendant les guerres de la première moitié du dix-septième siècle, les communes avaient aliéné un grand nombre de propriétés, vendues ou données à bail amphythéotique. Par un édit d'avril 1667, Louis XIV ordonna que toutes les communes rentreraient dans la propriété des terrains aliénés depuis 1620, à la charge pour elles de rembourser en dix ans et par annuités le prix qu'elles avaient touché des acquéreurs. Le même édit porte que les biens communaux seront insaisissables, ainsi que les bestiaux que les communes y feront paître.

IV

IMPOTS TERRITORIAUX.

REDEVANCES FÉODALES. — DIMES. — TAILLES.

Nous ne reprendrons point ici en sous-œuvre l'histoire des classes agricoles, car elle a été dans ces derniers temps l'objet de nombreux travaux et nous ne pourrions que répéter des livres connus et appréciés de tous ceux qui s'occupent d'études économiques[1]. La seule chose que nous tenions à constater, parce qu'elle n'a point été remarquée, c'est que malgré les adoucissements successifs qui furent apportés dans la condition politique des individus attachés au travail de la terre, la production agricole et par conséquent le bien-être général ne furent point sensiblement améliorés. Il y avait trop loin des affranchissements du servage à la liberté moderne, pour que l'habitant des campagnes, même dans la situation la plus favorable, pût tirer de son labeur un parti avantageux. Malgré l'anéantissement de la grande féodalité, la constitution féodale de la terre subsista jusqu'à la révolution française, avec la plupart de ses redevances et de ses charges, en même temps que la constitution administrative subsistait avec ses mille prohibitions et son morcellement. Le servage d'ailleurs avait laissé partout une empreinte profonde, car l'affranchissement n'avait presque jamais été accordé à titre gratuit, et les possesseurs des fiefs en l'octroyant à leurs vassaux s'étaient réservé des dédommagements dont on peut suivre les traces jusqu'aux derniers temps dans la main morte, dans le cens, dans les corvées. Telle était d'ailleurs la persistance de la tradition, la tyrannie de l'usage, qu'en 1789, la région du Jura, réduite par les charges

1. Pour tout ce qui se rattache soit à la condition des terres soit à la condition des personnes, il faut consulter : C.-J. Peppeciot, *De l'État civil des personnes et de la condition des terres dans les Gaules depuis l'époque celtique jusqu'à la rédaction des coutumes*, 1786, 2 vol. in-4°. — Guizot, *Histoire de la civilisation en France.* — *Le Polyptique de Saint-Germain-des-Prés*, rédigé au onzième siècle par l'abbé Irminon, et publié en 1836 par M. Guérard. — *Les Cartulaires* de Saint-Bertin, de Saint-Père de Chartres, de Saint-Victor de Marseille, qui font partie comme *le polyptique d'Irminon* de la collection des documents inédits, ainsi que *le Cartulaire de Beaulieu*, publié par M. Deloche. — F. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières en France*, 1859. 2 vol. in-8°. — Dareste de la Chavanne, *Histoire des classes agricoles en France*, depuis saint Louis, etc. Paris, 1854, in-8°. — Ducellier, *Histoire des classes laborieuses en France*. 1860, 1 vol. in-8°.

féodales à la dernière misère, ne produisait pas de quoi nourrir le quart de ses habitants, et qu'à la même époque, dans la Bretagne, les droits féodaux les plus ridicules, tels que le *baiser de mariée, le transport de l'œuf sur une charrette*, et le *silence de grenouilles*[1] étaient encore en pleine floraison. Telle était aussi l'impuissance des rois à réaliser dans la pratique les sages réformes qu'ils décrétaient, que le servage aboli par Louis le Hutin, le 3 juillet 1313, dans les domaines de la couronne, existait encore en 1779, c'est-à-dire à la distance de quatre cent soixante-six ans, sur plusieurs points de la France, et que l'œuvre de Louis le Hutin ne fut complétée que par Louis XVI.

Trois espèces de contributions publiques : — les redevances féodales, — les redevances ecclésiastiques, — les impôts royaux frappaient la terre et ceux qui l'exploitaient. Les redevances féodales et ecclésiastiques sont les plus anciennes, l'impôt royal ne se montrant qu'au moment où le travail de l'unité politique commence à s'accomplir. Temporairement établi d'abord, cet impôt, à dater du quatorzième siècle, devint permanent, et depuis cette époque jusqu'à la révolution, il exista simultanément avec les deux autres espèces de redevances. Commençons d'abord par celles qui afféraient à la féodalité.

Les redevances féodales remontent évidemment à la prise de possession du pays par les conquérants barbares, et quelques-unes, telles que les péages, se rattachent, nous le pensons, à la fiscalité romaine. Tout arbitraires qu'elles aient été à l'origine, elles avaient fini par prendre le caractère d'un droit inviolable, parce qu'on les considérait comme relevant d'abord de la seigneurie, c'est-à-dire d'un pouvoir politique et administratif qui formait la base même de la société, et ensuite de la propriété, c'est-à-dire du droit naturel. C'est en raison de ce principe, qu'après vérification des titres, ou justification par les seigneurs d'une longue possession, les *coutumes*, aux quinzième et seizième siècles, en consacrèrent la légitimité, sauf quelques réformes qui portèrent sur ce qu'elles avaient de violent ou d'arbitraire à l'excès.

Pour se faire une idée exacte de ce qu'était la féodalité par rapport à l'exploitation du sol, il faudrait dresser pour la France entière un tableau exact des fiefs, car les conditions de la terre changent à chaque seigneurie. A côté de certains droits généraux qui s'étendent à toute une province, se trouvent une foule de droits particuliers aux loca-

1. *Introduction aux Mémoires sur la Révolution française*, t. I, p. 410, 416.

lités ; les mêmes redevances existent parfois aussi aux deux extrémités du royaume sous des noms différents; les unes ont déjà disparu au quinzième siècle, que les autres sont encore en pleine vigueur à la fin du dix-huitième, et il est absolument impossible de généraliser, parce qu'il faudrait avant tout reconstituer le cadastre de l'ancienne France, en commençant par faire la part de chaque pièce de terre, ce qui est tout à fait impossible, la condition de la terre changeant à chaque pas. Pour en donner ici un exemple, nous rappellerons que sur les seuls domaines de l'abbaye de Beaulieu en Limousin, on trouvait huit espèces de terres différentes : 1° les alleux; 2° les fiefs; 3° la terre vicomtale; 4° la terre vicariale; 5° les borderies abbatiales; 6° les villas seigneuriales; 7° les menses ecclésiastiques; 8° les menses serviles [1]. Sans entrer dans plus de détails, on peut dire que rien n'était plus contraire à l'essor du travail, au bien-être des populations, que le prélèvement continuel, soit en argent, soit en nature, que la féodalité exigeait sans cesse de la terre et de ses produits; on en jugera par les indications suivantes qui se rapportent aux droits le plus généralement établis, et qui sont :

Le *droit de prise*[2], qui appartient d'abord aux rois, et qui des rois passe aux seigneurs. Les rois qui l'exerçaient indistinctement dans tout le royaume sur les nobles et les non-nobles, et les seigneurs qui l'exerçaient dans le ressort de leur suzeraineté sur les roturiers, pouvaient prendre pour eux-mêmes, pour leur famille, pour leurs grands officiers, pour les gens de leur suite, pour ceux qui voyageaient par leurs ordres, du blé, du vin, du pain, des bestiaux, des voitures, des chevaux, des fourrages. Une indemnité était due à ceux sur lesquels s'exerçait la prise, mais cette indemnité était à peu près illusoire; les officiers royaux avaient fini par ériger le droit de prise en véritable brigandage, et ils commettaient de tels abus, que le roi Jean déclara qu'il y renonçait, et qu'il autorisa ses sujets à résister par la force à ceux qui voudraient l'exercer en son nom. Il ne paraît pas, du reste, que cette déclaration ait abouti, car, en 1367, une nouvelle ordonnance de Charles V vint de nouveau constater le mal. On voit par cette déclaration que les vivres n'arrivaient qu'à grand'peine à Paris, et

1. Voir le *Cartulaire de Beaulieu*, si savamment publié par M. Deloche, *Introd.*, p. 107.

2. Voir, pour plus amples détails sur le droit de prise, *Recueil des ordonnances*, t. XVI, préface, cvij; — T. XVIII, préface xii; — T. I, p. 459; — t. V, p. 83.

que les terres en grand nombre restaient en friche; malgré la déclaration du roi Jean et l'ordonnance de Charles V, une foule d'individus n'en continuèrent pas moins, pendant longtemps encore, à exercer le droit de prise en se couvrant du nom des rois;

Le *droit de gîte*, en latin, *jus mansionis*, *jus mansionaticum*, *pastio, cœnaticum*, afférant comme le droit de prise aux rois dans toute l'étendue du royaume, et aux seigneurs dans l'étendue de leurs fiefs, leur donnait le droit de réclamer de leurs sujets ou de leurs vassaux le logement et la nourriture, pour eux et leur suite, pendant un jour et une nuit quand ils étaient en voyage;

Le *cens,* redevance foncière, annuelle, perpétuelle et non rachetable dont une terre était grevée envers le fief dans la mouvance duquel elle se trouvait située, et qui s'acquittait en argent, en grains, en vins, en bestiaux, en volailles, et principalement en chapons; imposé par les seigneurs comme marque de la seigneurie directe, lors de la première cession qu'ils avaient faite d'un héritage foncier, le cens devait toujours être acquitté, sans aucune espèce de réduction, lors même que la récolte avait manquée; et en cas de non-payement, le seigneur pouvait en réclamer les arrérages pour vingt-neuf années. Un grand nombre de villes affranchies devaient le cens au roi, en reconnaissance de son droit royal, et comme abonnement des libertés octroyées dans les chartes de commune, car la liberté elle-même était soumise, comme le servage, à la fiscalité, et dans un grand nombre de cas elle avait le caractère d'une véritable inféodation;

Le *surcens*, qui était une redevance imposée en surtaxe, comme son nom l'indique, aux héritages fonciers soumis au cens, de sorte que le fait seul de l'existence d'une charge féodale suffisait pour motiver l'établissement d'une charge nouvelle, ce qui revient à dire que l'impôt lui-même était imposé, car lorsque la terre payait le cens, le cens payait le surcens;

Le *champart*, *campi pars* ou *partus,* en vertu duquel le seigneur prélevait sur une terre labourable une certaine quantité de céréales, avant que le cultivateur exploitant cette terre ait pu rien enlever pour son propre compte; dans les pays de droit écrit, le champart était considéré comme une marque de seigneurie directe, et il pouvait être perçu en même temps que le cens. Il consistait, suivant les localités, dans le vingtième, le cinquième ou le quart des fruits du sol[1].

1. Le champart, disent les députés de Dourdans aux états de 1789, est

Le *terrage*, droit analogue au champart qui se percevait sur les blés, les avoines, les pois, les fèves, les navets, et qui variait entre le treizième et le tiers de la récolte;

L'*abonnement* (*abomagium*), que les gens de main morte payaient à leur seigneur, à cause de la terre qu'ils tenaient de lui, pour obtenir un adoucissement de charges;

Les *lods et ventes* payés pour les héritages qui changeaient de main, et qui répondaient à nos droits de mutation modernes; ils étaient ordinairement du douzième du prix de l'immeuble, et quelquefois du sixième[1];

La *taille seigneuriale*, redevance foncière et personnelle établie par les hauts-justiciers sur leurs sujets, et que les rois s'étaient réservé le droit de modérer quand ils le jugeaient convenable ;

L'*arage*, droit perçu sur chaque labour ;

Le *brennage*, impôt en grains afférant à la nourriture des meutes seigneuriales, et qui devait souvent être fort onéreux, quelques-unes de ces meutes étant fort nombreuses, témoin celle du comte de Foix, Gaston-Phébus, qui ne comptait pas moins de seize cents chiens.

Dans un grand nombre de cas le non-payement des droits féodaux entraînait le séquestre, quelquefois même la saisie définitive des terres qui étaient soumises à ces droits, et la royauté fut, à diverses reprises, obligée d'intervenir pour réprimer les abus auxquels pouvaient donner lieu ces expropriations féodales[2].

Aux redevances dont nous venons de parler et à d'autres du même genre qui portaient immédiatement sur la terre, les cultivateurs et les produits de toute espèce, s'ajoutaient dans le système féodal les redevances sur les vins, les bières, les bestiaux, les abeilles, les poissons, la mouture du blé, la cuisson du pain[3]; mais ce n'était point tout encore : après avoir payé de son argent et de sa récolte, le cultivateur devait encore payer de son sang et de ses bras; il payait de son sang, car au milieu des guerres privées qui, malgré

de tous les droits féodaux le plus contraire aux progrès de l'agriculture et à la liberté du cultivateur. *Introduction aux Mémoires sur la Révolution française*, par Grille, t. I, p. 403.

1. *Recueil des ordonnances*, t. XVI, préface, xxij.—*Id.*, *Ibid.*, xxxv.

2. Voir *Établissements de saint Louis*, titre CLXIII, dans le *Recueil des ordonnances*, t. I, p. 240, 241.

3. Nous parlerons de ces redevances dans les chapitres consacrés aux diverses denrées auxquelles elles s'appliquaient, viande, poissons, etc.

le double effort de la royauté et de l'Église, désolèrent le royaume jusqu'au règne du roi Jean, il devait à son seigneur le service militaire de quarante jours, le guet et la garde; il payait de ses bras et de son temps, car la corvée l'enlevait sans cesse à ses travaux personnels[1].

Établie sous les Mérovingiens pour les besoins de l'État et de la cité, ce qui la rendait vraiment profitable, la corvée finit par n'être plus qu'une redevance onéreuse imposée au profit exclusif des propriétaires féodaux. On la considéra comme une sorte de dette que les serfs avaient contractée envers leurs seigneurs pour prix de l'affranchissement, et elle se perpétua jusqu'aux derniers jours de l'ancienne monarchie, comme le vestige du travail servile limité à un certain nombre de jours.

Les corvéables, ainsi nommés, disent quelques feudistes, parce qu'ils sont forcés de se courber pour travailler à la terre, *quia curvantur*, devaient des *journées de corps et de bras*, des journées de chevaux, d'ânes, de bœufs, de mulets, de chariots. Suivant les lieux, ils labouraient les terres du seigneur, travaillaient à ses forteresses, faisaient ses semailles, ses vendanges, sciaient ses blés, fauchaient ou fanaient ses foins, épandaient ses fumiers, traquaient le gibier dans ses chasses, etc. Prévenus deux jours à l'avance par les seigneurs qui réclamaient leur concours, ils devaient se rendre sur le terrain, suivant les besoins du moment, avec leurs bêtes de trait, leurs chariots, leurs instruments aratoires et leurs outils, se nourrir à leurs frais et travailler depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

D'abord soumises à l'arbitraire le plus complet, les corvées, au moment de la rédaction des coutumes, furent généralement limitées à douze par an, et, malgré cet adoucissement, elles n'en restèrent pas moins l'une des plus dures exigences du privilége, par la perte de temps, les fatigues et les frais de déplacement qu'elles occasionnaient, et l'une des redevances seigneuriales les plus contraires aux intérêts des cultivateurs, par le danger où elles les exposaient de perdre leurs récoltes en s'occupant de celles des autres.

Dans un grand nombre de localités, et c'est un fait qu'il importe de constater, la somme totale des impôts féodaux acquittés par telle ou telle pièce de terre ne représentait qu'une valeur assez minime,

1. Voir, pour les questions féodales, Brussel, *Nouvel examen de l'usage général des fiefs en France*. 1750, 2 vol. in-4°; et le mot *Feodum* dans le Glossaire de Ducange.

mais, dans d'autres, cette valeur était considérable, vu qu'elle pouvait s'élever, comme le *champart*, au quart des fruits. Il résultait de ce fait, d'abord une inégalité très-grande dans la condition des terres, et ensuite une inégalité plus grande encore dans l'aisance des populations, attendu que dans l'assiette des impôts royaux, on ne tenait aucun compte des redevances féodales, et que ces impôts étaient les mêmes dans les pays où le champart n'était que du vingtième des fruits, aussi bien dans ceux où il était du quatrième. Même dans les derniers temps, la féodalité constituait pour les populations agricoles, en dehors des redevances qu'elle prélevait sur eux, une sorte de sujétion qui leur enlevait complétement cette initiative personnelle, si nécessaire au développement du travail. Elle créait une foule d'entraves qui rendaient les améliorations fort difficiles, et elle enlevait à l'industrie agricole, au profit exclusif d'une faible minorité, une somme considérable de travail, de capital et de produits en nature. Cette part une fois prélevée, le producteur avait à compter de nouveau avec l'Église et l'État.

—

L'Église, étant devenue propriétaire foncière, entra par ses biens temporels dans le système féodal, et, comme la noblesse, elle perçut les droits dont nous venons de parler; mais, à côté de ces droits, elle levait, sous le nom de dîme, un impôt particulier sur les fruits de la terre ou les produits de l'industrie[1]. Dans les premiers siècles de l'Église, le clergé n'ayant aucun traitement, la dîme fut établie pour assurer ses moyens d'existence, et c'est par ce motif que les Cahiers des états de 89, tout en protestant contre les abus auxquels elle avait donné lieu, s'accordèrent à la regarder comme de droit imprescriptible et de fondation nationale, attendu qu'elle était, à l'origine, une prestation volontaire accordée par les fidèles pour les dépenses du culte[2]. C'était, à proprement parler, le budget de l'Église, et c'est à ce point de vue que Charlemagne en sanctionna la perception, et qu'il en fit quatre parts : l'une pour la fabrique des églises, l'autre pour les pauvres, la troisième pour l'évêque, la quatrième pour les clercs[3]. Mais ce caractère originel ne tarda point à

1. On distinguait trois espèces de dîmes : les *dîmes réelles*, prélevées sur les récoltes; les *dîmes personnelles*, prélevées sur le travail, et les *novales*, prélevées sur les bois nouvellement défrichés et mis en culture.

2. *Introduction aux Mémoires sur la Révolution française*, t. I, p. 278 à 285.

3. Montesquieu; *Esprit des Lois*, t. XXX, ch. XII.

s'altérer, au milieu de l'anarchie des neuvième et dixième siècles, par suite des usurpations commises sur les biens du clergé, de l'intrusion des laïques dans les bénéfices, et, plus tard, par le monopole qu'en firent quelques grands dignitaires ecclésiastiques, qui, sous le nom de *gros décimateurs*, s'emparèrent de tous les profits, en se bornant à faire aux curés une somme fixe et annuelle qu'on désigna sous le nom de *portion congrue*, et qui était presque toujours insuffisante à leurs besoins.

L'esprit féodal, qui mettait son empreinte partout, avait fini par assimiler le monde à un grand fief, dont les droits utiles étaient perçus par le clergé en raison « des suprêmes domaines que Dieu a sur toutes choses. » Il résultait de là que la dîme était également levée sur les terres nobles et roturières, qu'elle emportait privilége sur toutes les autres redevances, que les cultivateurs ne pouvaient rien enlever de leurs récoltes avant qu'elle n'eût été acquittée, et que les décimateurs, pour la percevoir, n'avaient à justifier d'aucun autre titre que de l'existence même du clocher de leur paroisse [1]. La dîme se levait sur les grains, sur les vignes, les foins, quelquefois même sur les bestiaux et la volaille. A de rares exceptions près, elle consistait, comme son nom l'indique, dans la dixième partie des fruits de la terre, et en certains lieux on y ajoutait encore une gerbe de blé par arpent. Cet impôt, dont la quotité resta la même depuis Charlemagne jusqu'à Louis XVI, n'avait point seulement le grave inconvénient d'imposer au cultivateur une charge exorbitante, il apportait aussi de grands obstacles aux progrès de l'agriculture, parce que les décimateurs craignant de perdre leurs revenus habituels, ou de les voir s'amoindrir, s'opposaient à tous les essais, à tous les changements dans les exploitations.

—

Les impôts royaux, considérés dans leurs rapports avec l'exploitation de la terre et l'alimentation publique, produisaient également les plus tristes résultats, ce qui tenait surtout à l'inégalité de la répartition entre les diverses provinces et les diverses classes de la société, et à la dureté de la perception. Parmi ces impôts, la plupart se percevaient d'abord en nature. C'est ainsi qu'au sixième siècle, Chilpéric prend dans son royaume une amphore de vin par arpent de vigne. Au

1. Voir de Ferrière, *Dict. de droit et de pratique*, au mot *Dîme*.

douzième siècle, on trouve, dans une ordonnance de Louis le Jeune, la mention d'un impôt royal sur les blés recueillis dans l'année. C'est le droit de moisson, *messiva* ou *mestiva,* que diverses localités lui rachètent moyennant une prestation annuelle de quelques mesures d'orge et de froment. Presque toujours, en affranchissant les communes, les rois se réservaient certaines redevances sur les blés, et, parmi ces redevances, nous trouvons le *coponagium*, le *badacge*, le *leude*[1]; mais au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'époque moderne, on voit la prestation en nature disparaître devant le payement en argent; dès le treizième siècle, c'est ce dernier mode qui prévaut sous le nom de *taille* et le nom d'*aides*. Dans la première période du moyen âge, la taille était personnelle et foncière; les aides portaient particulièrement sur les objets de consommation. Nous parlerons particulièrement des aides au chapitre des boissons, et, pour faire juger de l'état des choses en ce qui touche les impôts fonciers, nous emprunterons quelques faits à l'histoire de la taille[2].

De même que tous les autres impôts royaux, la taille fut d'abord établie temporairement et dans des circonstances extraordinaires, mais elle devint permanente à partir de 1445, et, depuis cette époque, elle ne cessa de s'accroître. Elle était alors de un million huit cent mille livres; sous Louis XIII, elle atteignit trente-deux millions, et

1. *Recueil des ordonn.*, t. XVI, préface, lv, lvij.

2. Il va sans dire que nous n'avons point à faire ici une histoire générale de l'impôt, mais à montrer seulement par quelques exemples l'influence des contributions publiques sur l'état économique de la société et principalement sur l'agriculture. On peut dire que depuis la conquête romaine jusqu'à la Révolution, cette influence fut des plus désastreuses. Tous les témoignages de l'histoire sont unanimes sur ce point, à commencer par Salvien et par Grégoire de Tours, qui nous montrent : l'un les habitants de la Gaule se réfugiant auprès des barbares pour échapper aux collecteurs (*De Gubernatione Dei*, lib. V, ch. VII); — l'autre les sujets des rois mérovingiens abandonnant le pays pour échapper aux exactions du fisc. (*Hist. eccles. Francorum*, lib. V, ch. XXIX). — Les préfaces des tomes XVI, XVII, XVIII et XIX du *Recueil des ordonnances* contiennent un curieux travail de M. de Pastoret sur les impôts. Quoique ce travail n'ait point toute la clarté désirable, et que les diverses contributions royales, féodales, municipales, ne soient point suffisamment distinguées les unes des autres, on y trouve cependant des renseignements très-curieux, et c'est jusqu'à présent ce qu'il y a de mieux sur la matière. Nous y renvoyons nos lecteurs. Quant à la taille en particulier, on consultera avec intérêt l'ouvrage intitulé : *Nouveau Code des tailles, ou Recueil des ordonnances, édits, etc., depuis* 1270. Paris, 1740, 2 vol. in-18.

sous Louis XIV, elle retomba à vingt-trois. Ce n'était donc point ce chiffre, relativement modéré pour un pays comme la France, qui en faisait la dureté, mais l'absence complète de justice distributive dans la répartition, la rigueur que déployaient les agents du fisc dans les recouvrements, et les malversations sans nombre dont les contribuables étaient victimes, malversations qui sont attestées, pour les tailles comme pour les aides, par l'intervention continuelle des rois, et les *réformateurs*, ou commissaires extraordinaires, qu'ils envoient sur tous les points du royaume, avec des pouvoirs exceptionnels, pour mettre fin aux abus et poursuivre les coupables [1].

Temporaires ou perpétuelles, les tailles dans le moyen âge étaient fixées pour chaque village d'après le nombre des feux. Ce nombre de feux une fois déterminé servait de base à la répartition pendant une longue suite d'années. Mais il arrivait souvent que la population se trouvait tout à coup réduite par l'effet des guerres, des famines ou des épidémies. Ce qui restait d'habitants n'en devait pas moins acquitter la totalité de la somme fixée par les anciennes répartitions, de telle sorte que dix chefs de famille avaient souvent à payer pour cinquante. C'est ce qui est attesté par les *réductions ou réparations de feux* que contient le *Recueil des ordonnances* [2], réductions qui avaient pour objet de rétablir la proportion entre le nombre réel des habitants et la part contributive de la localité.

Les provinces étaient taxées d'une manière très-inégale. Dans le Limousin, par exemple, l'impôt royal enlevait à peu près la moitié de la production des biens de la terre, tandis que dans d'autres il n'excédait point le quart du produit territorial. Mais ce qui faisait le plus de mal, c'était le nombre infini des privilégiés parmi lesquels étaient compris la noblesse [3], le clergé, une foule de fonctionnaires, les bourgeois de certaines communes, des villes, des provinces entières. Quelques rois, tels que Philippe-Auguste, Philippe le Bel, Charles V, Charles VI, essayèrent à diverses reprises d'y soumettre le clergé; mais leurs ordonnances furent constamment éludées; les exemptions devinrent avec le temps de plus en plus nombreuses, et

1. Voir, entre autres, pour les réformateurs nommés par Charles VI, *Recueil des ordonn.*, t. VII, p. 328, 559, 768.

2. Voir *Recueil des ordonn.*, t. V, p. 505, et à la table, p. xcij.

3. La noblesse ne payait que pour les biens roturiers qui se trouvaient en sa possession, et encore pour ces biens eux-mêmes ne paya-t-elle point toujours.

le payement de la taille finit par se concentrer presque exclusivement sur les petits marchands, les artisans et les petits cultivateurs, car, outre les exceptions primitives, la vente des charges et de la noblesse créait quelquefois jusqu'à cinq mille privilégiés dans une seule année.

Frappé de l'état déplorable où se trouvait l'agriculture française dans les dernières années du règne de Louis XIV, le maréchal de Vauban publia en 1707 un traité d'économie politique : *la Dîme royale*, traité dans lequel il assigna pour cause à la misère publique l'inégale répartition des impôts royaux, et s'efforça de démontrer « que la diminution des biens de la campagne, le défaut de culture, et par suite la disette, provenaient de la manière d'imposer les tailles et de les lever. » Cette cause n'était pas la seule sans doute, mais elle était l'une des plus puissantes, et pour s'en convaincre il suffit de jeter les yeux sur la curieuse statistique dressée par Vauban, et que nous publions dans la note ci-dessous [1].

1. *Liste de ceux qui jouissent de l'exemption de la taille, taillon, l'ustensile, du logement des gens de guerre et autres charges, tant pour leur personne que pour leurs biens, et qui les procurent aux autres par leur autorité ou par leur faveur.*

I. Les terres du roi, de la reine, du dauphin, les enfants de France, les princes du sang, leurs principaux officiers et domestiques. — II. Celles des ministres, de leurs commis, secrétaires, etc. — III. Les commandants de la maison du roi, de toute espèce, les gendarmes, chevau-légers, gardes du corps, grenadiers à cheval, toutes les autres charges civiles et militaires de la maison du roi et des enfants de France. — IV. Les cardinaux, archevêques, évêques, gros abbés commandataires, leurs officiers et ceux qui en sont protégés. — V. Les ordres de chevalerie du Saint-Esprit, de Malte, de Saint-Louis, de Saint-Lazare, etc. — VI. Toute la noblesse du royaume, depuis les princes, ducs et pairs, les maréchaux de France, les marquis, comtes, barons jusqu'aux simples gentilshommes. — VII. Les hauts officiers de robe, savoir : le chancelier, les conseillers d'État, les maîtres des requêtes, tous ceux qui composent les conseils du roi, les présidents, conseillers, procureurs et avocats généraux du parlement, la chambre des comptes et cour des aides, les bureaux du trésorier de France. — VIII. Les baillis, sénéchaux, présidents, conseillers, gens du roi des siéges et juridictions subalternes. — IX. Les intendants des provinces, leurs secrétaires et subdélégués et ceux qui en sont protégés. — X. Les officiers des élections, les receveurs généraux des provinces, les receveurs des tailles, les officiers des eaux et forêts, des greniers à sel, la maréchaussée, etc. — XI. Les gouverneurs des provinces et ceux des places frontières, les états-majors de ces mêmes places. — XII. Les officiers de guerre servant actuellement qui ne sont pas gentilshommes; les officiers d'artillerie, commissaires des guerres et plusieurs autres espèces de gens semblables; ceux qui possèdent les intendances des pro-

Restreintes d'abord entre les classes privilégiées, les exemptions de la taille et autres contributions royales devinrent à la longue l'objet d'un indigne trafic, elles furent acquises à prix d'argent par ceux mêmes qui ne pouvaient les réclamer, ni en vertu de leur naissance, ni en vertu de leurs fonctions, ou étendues par la faveur et l'intérêt personnel à ceux qui n'étaient point appelés légalement à en profiter. « Des personnes puissantes, dit Vauban, font souvent modérer l'imposition d'une ou deux paroisses à des taxes bien au-dessous de leur juste portée, dont la décharge doit justement tomber sur d'autres voisins qui en sont chargés... Ces personnes puissantes sont payées de leur protection dans la suite par la plus-value de leurs fermes ou de celles de leurs parents ou amis, causée par l'exemption de leurs fermiers et de ceux qu'ils protégent, qui ne sont imposés à la taille que pour la forme seulement. » Ce que dit Vauban est confirmé par Louis XIV lui-même, qui rendit en janvier 1713 un édit contre les seigneurs qui, en faisant tarifer leurs fermiers à des sommes modiques, faisaient reporter l'impôt sur d'autres fermiers du voisinage, lesquels étaient contraints de vendre leurs équipages et leurs chevaux pour s'acquitter envers l'État.

Le mode de recouvrement des tailles ajoutait encore à leur iniquité. Sous Louis XIV, les frais de perception étaient mis à la charge des contribuables, et s'élevaient au quart de la redevance annuelle. La misère était le seul cas d'exemption qui ne fût pas admis, et sous le règne du même roi on vit des agents du fisc démolir pour cause de non-payement les maisons des cultivateurs, en vendre les matériaux, et porter le prix de cette vente en déduction du recouvrement. De pareils faits ne justifient que trop cette parole de Saint-Simon :

vinces vendues depuis peu, ainsi que les gouvernements des villes du dedans du royaume; les maires et syndics des villes et leurs lieutenants, et les échevinages privilégiés. — XIII. Plusieurs charges que la nécessité a fait créer dans les derniers temps à la grande foule des peuples. — XIV. Les terres franches et nobles des pays d'État; les villes franches et plusieurs autres comprises dans le corps de l'État, sans en porter les charges qui retombent toujours sur le pauvre peuple. — XV. Les gros fermiers et sous-fermiers des premier, deuxième et troisième ordre. — XVI. Les exempts par industrie, qui sont ceux qui trouvent le moyen de se racheter en tout ou en partie des charges publiques par des présents, ou par le crédit de leurs parents et autres protecteurs; le nombre de ceux-ci est presque infini. (Vauban, *Projet d'une Dîme royale*, Paris, 1707, 1 vol. in-12, ch. VII.)

« Louis XIV tirait le sang de ses sujets sans distinction; il en exprimait jusqu'au pus. »

Le dénûment le plus absolu, l'émeute[1], l'abandon de la culture[2] la famine, tels étaient les résultats d'une pareille organisation; et les rois eux-mêmes en sentaient si bien tous les inconvénients, que Philippe-Auguste, en partant pour la croisade, stipula dans son testament que s'il venait à mourir pendant la guerre sainte, une partie de son épargne serait distribuée à ceux que la taille avait ruinés. Tous les documents sont unanimes dans les témoignages accusateurs qu'ils portent contre cet impôt. En 1484, Jean Masselin constate que les paysans, par crainte des tailles, laissent une partie de leurs terres en friche[3]; en 1634, les états de Normandie constatent à leur tour que les tailles dans cette province « se sont accrues jusqu'au point d'avoir tiré la chemise qui restait à couvrir la nudité du corps, et empêché les femmes en plusieurs lieux, par la vergogne de leur propre nudité, de se trouver aux églises. » En 1707, Vauban nous apprend que, dans les provinces les plus fertiles, des cantons tout entiers restaient sans culture, et que dans d'autres les paysans ne travaillaient qu'à demi, de peur que si leur terre était bien cultivée, bien fumée, on n'en prît occasion de les imposer doublement à la taille, et il montre les grands chemins, les rues des villes et des bourgs remplis « de mendiants que la faim et la nudité chassent de chez eux. » Les cahiers des états, à toutes les époques, accusent partout les mêmes abus et les mêmes souffrances[4].

1. On peut voir entre autres, sur les émeutes causées dans les campagnes par les impôts royaux, *Histoire du parlement de Normandie*, par M. Floquet, t. IV, p. 450 et suiv. On y trouvera le récit de la révolte des *Nu-pieds* qui éclata en Normandie sous Louis XIII. Les *Nu-pieds*, qui avaient pris ce nom pour montrer que les subsides ne leur avaient point laissé de quoi se chausser, se livrèrent aux plus grandes violences, et il fallut envoyer contre eux le maréchal de Gassion. Ils avaient mis à feu et à sang les faubourgs d'Avranches.

2. Cet abandon est constaté par deux édits de Louis XIV, à la date de janvier et d'octobre 1713. On voit par ces édits qu'un grand nombre de domaines étaient abandonnés par les tenanciers, que l'on ne trouvait plus d'exploitants, et que les propriétaires eux-mêmes renonçaient à les faire valoir. Louis XIV accorde pendant quatre ans l'exemption de la taille à ceux qui les mettront en valeur et les repeupleront de bestiaux. (*Nouveau Code des tailles*, 1740, t. I, p. 465-478).

3. *Journal des états généraux de Tours*, p. 674.

4. Tous les économistes de l'ancienne monarchie sont unanimes à con-

Ainsi, au fur et à mesure que s'accomplissait le progrès vers l'unité, l'impôt royal, en progressant lui-même, ajoutait une aggravation nouvelle aux charges du pays. Les pouvoirs publics, en étendant sans cesse le cercle des priviléges, rejetaient tout le fardeau de cet impôt sur les classes laborieuses, principalement sur celles des campagnes, et ils le rendaient ainsi progressif en raison directe de la misère.

Nous connaissons maintenant les charges qui frappaient les producteurs : comme sujets du roi, par la taille; comme chrétiens, par la dîme; comme vassaux, par les redevances féodales ; nous parlerons dans le prochain article des conditions auxquelles ils étaient soumis comme fermiers, c'est-à-dire comme travailleurs libres, exploitant le sol en vertu d'un contrat de louage, et des pertes auxquelles les exposaient sans cesse le gibier privilégié des seigneurs, les ravages de la guerre, et les déprédations des malfaiteurs.

damner la manière dont les impôts fonciers étaient répartis. Forbonnais remarque à ce propos qu'il n'y avait point d'estimation de biens, que tout allait au jour le jour, et que les malheureux étaient accablés (*Recherches sur les Finances*, t. VI, p. 131).

(La suite à la prochaine Livraison.)

BRIGITTE

PAR M. JULES DE LA MADELÈNE.

VII

Chavinart passa toute la nuit à travailler; le lendemain, au déjeuner, il nous montra les premiers dessins d'une série très-amusante : *Les dimanches de mademoiselle Constance*, qu'il destinait au *Musée des Grimaces*, journal burlesque très-répandu dans les lieux publics, et dont il était le collaborateur le plus fantasque, le plus indolent et le plus recherché. Ce pasticheur de Chavinart, ce peintre de fadeurs galant et maniéré, cet embellisseur effronté, était doué d'un vif instinct de la parodie. Il excellait à faire des caricatures d'un comique violent. C'était là sa vocation, quoi qu'il ne s'en doutât guère; il préférait s'adonner à la grande peinture mythologique, et pour qu'il donnât quelque chose au *Musée des Grimaces*, il fallait qu'il y fût poussé par la faim.

Chagny, qui vit ces dessins, n'y comprit rien, mais absolument rien. — Quel est celui-là? nous dit-il en nous désignant sa propre caricature. Pourquoi diable lui a-t-on mis un costume de sous-préfet?

Puis, comme un étourneau, il se mit à nous raconter avec des transports d'admiration toutes les merveilles de la fête donnée la veille par mademoiselle Constance. Il ne tarissait pas. Madame Sidonie était sur des charbons ardents. Chagny, avec son tact habituel, insistait de plus belle, et termina par une question digne du début : — Cette Constance est une maîtresse femme. Est-il vrai que vous allez lui céder votre fonds?

1. Voyez la 37e Livraison.

— Et qui vous l'a dit? répliqua madame Sidonie avec des yeux irrités.

Chagny se troubla. — Oh! je ne sais pas, dit-il. C'est qui court dans le monde.

Dès qu'il fut sorti, madame Sidonie, qui s'était contenue à peine, s'écria avec colère : — Oh! c'est trop d'audace! Voilà elle veut en venir! Eh bien! entre nous deux ce sera un mort. Oh! j'en fais le serment, je la ruinerai!

Elle se calma tout à coup et se mit à méditer très-froidem un plan de campagne.

— Y a-t-il quelque lettre pour la poste? lui dit M. Tallard, l'habitude de se charger des commissions du matin.

Et comme elle ne répondait pas, il lui toucha timidement — Voici mon heure, je vais partir.

— Pas de ministère aujourd'hui, lui répondit-elle. Écrive chef que vous êtes très-malade; habillez-vous de pied en tenez-vous prêt à m'accompagner. Dans la journée, j'aurai l vous. Toi, Chavinart, lève-toi, cours après cet imbécile de rattrape-le, traite-le avec douceur, et dis-lui en confidence, sceau du secret, que je suis décidée à entrer en arrangement d'hui même. Il répétera tout à Constance, et je suis certain vant la nuit elle me fera faire des ouvertures par son homm faires; celui-là sera bien fin si je ne lui fais pas dire ce que savoir. Ah! Constance veut la guerre! Il faut à tout prix que je connaisse le fond de ses ressources... Maintenant, puisque nous avons quelques heures devant nous, me dit-elle avec toute sa bonne grâce, je ne serai pas fâchée de savoir au juste ce qui se passe chez madame Urbain. Encore quelque scène terrible qu'elle aura faite à sa fille pour l'entraîner chez Constance! Peut-être Brigitte est-elle réellement malade! Péraldi, cela vous intéresse, j'imagine. Êtes-vous mon cavalier?

Quelque ennui que j'eusse à me trouver mêlé à toutes ces histoires de la maison Tallard, je ne pus me refuser à cette invitation. J'étais inquiet de la santé de Brigitte, et tout ce que je venais d'entendre me donnait un vif désir de la revoir. J'étais si troublé, que madame Sidonie s'imagina que j'hésitais à l'accompagner, et, se rappelant tout à coup de quelle manière j'avais reçu ses propositions de mariage, elle me dit en riant : — Oh! soyez sans crainte, on ne vous enlèvera pas. Une fois pour toutes, sachez que Brigitte ne veut pas

se marier. C'est son secret; je vous le confie. Allons, prenez vos ils, partons. Est-ce ridicule à ces hommes de toujours se figurer n veut les épouser de force!

ous allâmes rue Meslay, mais on ne nous reçut pas. Le concierge dit que les dames Urbain étaient à la campagne et ne revien- nt que le lendemain. — C'est-à-dire que je suis consignée, me adame Sidonie; c'est clair comme le jour. Oh! cette Julie est ine mouche. Entre Constance et moi, elle hésite à se pronon- t je vois bien qu'elle veut attendre pour savoir de quel côté e le vent. J'en aurai le dernier mot. Avec moi, tout ou rien. st heureuse qu'aujourd'hui je n'aie pas le temps de monter la dans la rue pour la surveiller; mais les affaires avant tout. ons.

dame Sidonie ne s'était pas trompée en confiant un message à crétion de Chagny. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de faire pport à mademoiselle Constance, et, dans la journée, madame e reçut un billet de l'homme d'affaires de Constance qui lui dait un rendez-vous. Cet industriel était un madré coquin; mais si bien le prendre par tous les bouts, elle joua si bien la mala- le découragement, l'étourderie, qu'elle finit par savoir de lui qu'elle voulait apprendre. Avant la nuit, elle nous revint jouie et triomphante. — Il m'a prise pour une sotte, nous dit-elle; mais moi, me voilà fixée. J'ai demandé vingt mille francs comptant de mon fonds, qui en vaut plus de quarante. Si Constance était solide, il aurait accepté d'emblée sans me laisser le temps de me raviser; mais jamais il n'a osé dépasser dix mille. Pour le reste, il voulait régler à six mois, ce qui me prouve que la péronnelle n'a ni argent ni crédit. Avec ses vingt ou vingt-cinq mille francs, elle ne fera pas long feu; nous en verrons la fin. Le tout est de l'engager au plus tôt dans des dépenses folles, ruineuses, inutiles.

— C'est mon affaire, dit Chavinart. Oh! si l'on pouvait lui persuader de se lancer dans les annonces! Enfin, comptez sur moi, je lui ferai jouer le grand jeu. Ah! vos habitués sont tout émerveillés, parce qu'elle leur a fait entendre deux donzelles du grand théâtre de Buénos-Ayres! Moi, je vous aurai des premiers sujets de l'Opéra et des Italiens, quand je devrais peindre tous leurs cousins et leurs arrière-cousins. J'ai découvert à la salle Chantereine une tragédienne qui fera mourir Rachel de dépit; nous la ferons débuter ici dès dimanche prochain, et je veux que toute la littérature assiste à son

triomphe. Dites à Constance d'en faire autant. Si elle s'y risque, il lui en coûtera les yeux de la tête.

Le jour même, il fut décidé que l'hôtel Beau-Séjour serait entièrement remis à neuf, repeint, redoré, qu'on rajeunirait tout le mobilier, qu'on prendrait une livrée, que, sans élever les prix, on aurait une table somptueuse, enfin qu'on ne négligerait rien pour attirer là une nouvelle clientèle et retenir l'ancienne; coûte que coûte, il fallait exciter Constance et la pousser à sa ruine, dût-on sombrer avec elle. On se mit en campagne. Avant tout, il fallait quelque argent comptant; on fit flèche de tout bois, et le bonhomme Tallard fut saigné aux quatre veines. On lui vendit ses belles bagues et ses belles tabatières niellées, tout le bonheur de sa vie! On lui échangea ses grosses et sonnantes breloques contre des pois d'Amérique, et sa chaîne d'or contre du plaqué. Avant son mariage, il avait placé toute sa petite fortune en viager; on le fit assurer par une compagnie anglaise, puis on l'envoya muni de sa police chez un courtier marron qui lui trafiqua l'aliénation de sa rente. Enfin il engagea ses appointements pour l'année, et signa une délégation que Chavinart négocia chez un placeur de livraisons illustrées. Tout cela fut fait en moins d'une semaine.

Avec tous ces trafics, on se trouva une douzaine de mille francs à la main.

Tout en s'occupant très-activement d'affaires, madame Sidonie ne négligeait rien pour repeupler son salon. Elle s'en allait racontant partout les merveilles de la fête qu'elle préparait pour le dimanche prochain, la jeune débutante, les chanteurs italiens, le buffet. Du matin au soir, elle était en visite chez ses amies; elle les pressait, elle les harcelait, et les belles paroles ne lui coûtaient guère. Aux musiciennes, elle faisait espérer des leçons dans des prix fabuleux; à toutes les mères, elle montrait comme récompense, à la fin de la saison des bals, de riches mariages pour leurs filles. J'ai su plus tard qu'elle s'était engagée hardiment pour moi avec madame Urbain, et cela, le jour même où elle me disait : Brigitte ne veut pas se marier. Elle promettait avec l'audace d'un candidat à la veille de l'élection. Je l'entendis un jour dire à Chagny : — Soyez franchement des nôtres, et d'ici à un mois vous trouverez votre nom au *Moniteur*. J'en réponds; comptez-y. A tout prix, elle voulait l'arracher à mademoiselle Constance, car c'était un grand parti à présenter à l'ambition des mères; elle l'avait déjà promis dans dix familles.

Chavinart, de son côté, ne restait pas oisif; il passait les nuits à dessiner. Le jour il courait comme un Basque aux quatre coins de Paris, chez les usuriers, les courtiers marrons, les marchands. Il faisait prendre patience aux fournisseurs mécontents en leur promettant leurs portraits pour la grande exposition; en manière de réclame, il publiait leurs charges dans son *Musée des Grimaces;* il les faisait annoncer dans tous les petits journaux où il avait des amis; il allait jusqu'à leur garantir des places de surnuméraires pour leurs fils dans les bureaux de M. Tallard aux premières vacances. Pour la décoration de l'hôtel, il choisit sans hésiter parmi les créanciers les plus exaspérés, les plus intraitables, ceux qui, la veille, menaçaient de saisir. Je ne sais comment il parvint à leur persuader que, pour la sûreté de leurs créances, ils devaient aider madame Sidonie dans ces grandes dépenses qui allaient relever la maison, et qu'on n'agissait ainsi que dans leurs intérêts. Le fait est qu'il installa dans l'hôtel, et sans bourse délier, tapissiers, doreurs, ébénistes. Quant aux peintres, il n'était pas en peine; il connaissait tous les affamés de Paris, et il lui fut facile de lever une bande de rapins, tous ardents coloristes, qui s'en donnèrent à cœur joie: partout des sujets mythologiques, des voyages à Cythère aux plafonds, sur les portes, en trumeaux, en médaillons, en cartouches, au milieu des ornements de carton-pierre. On se serait cru dans un café. — Sont-ils heureux d'avoir tant d'ouvrage, me disait Chavinart; et ils signent de leur nom, les petits misérables! A leur âge, j'aurais payé mon pesant d'or pour travailler ainsi à ma guise. Et ils osent se plaindre encore, comme si j'étais le gouvernement! Nourris comme des princes, table d'hôte, tabac à discrétion, et trois francs par jour payables dans six mois; de plus, l'espoir de vendre leurs compositions à tous ces nobles étrangers! — Il avait organisé dans les salles de l'hôtel une sorte d'exposition permanente pour leurs tableaux. Ce n'étaient pas précisément des chefs-d'œuvre. — Baste! disait-il, ce sera toujours assez bon pour nos Américains! D'ailleurs les cadres dorés font toujours bien; c'est riche!

Quand tout fut bien mis en train, Chavinart, qui venait de terminer sa grande série, s'en alla la vendre au *Musée des Grimaces*, et signa un traité par lequel il s'engageait pour un an à donner deux grandes pierres par semaine. C'était pour lui une valeur de huit mille francs. Il l'escompta pour six mille chez un courtier d'annonces, c'est-à-dire qu'il se fit créditer pour l'équivalent de cette

somme en insertions dans les grands journaux quotidiens. Le directeur du *Musée des Grimaces* préleva une prime de cinq cents francs pour donner sa garantie à ce marché. Le jour même, le courtier lui revendit le traité de Chavinart pour cinq mille francs. Mais Chavinart voulait ses huit mille francs d'annonces. Pour atteindre à ce chiffre, il engagea à vil prix ses deux commandes du ministère, tous les travaux qu'il préparait pour le célèbre Gastinière, — ce grand peintre à idées qui ne savait pas peindre, — enfin une grande édition illustrée qui lui était demandée : — Voilà une journée bien employée, nous dit-il en nous expliquant tous ces trafics compliqués; décidément j'étais né pour le commerce. Il ne m'est pas resté un centime dans les doigts. Tous ces gens-là sont comme les paysans, ils préfèrent payer en nature; mais il n'en est pas moins vrai qu'il m'a passé pour une quinzaine de mille francs de valeurs par les mains en moins de trois heures. Qu'on ose dire encore : Gueux comme un peintre! Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'à dater d'aujourd'hui, l'hôtel Beau-Séjour sera annoncé tous les matins dans les grands journaux. Que Constance s'avise de nous imiter, elle ne s'en tirera pas à moins de quinze ou vingt mille francs, et, si nous pouvons l'engager dans cette voie, elle est perdue. Oh! elle y viendra. Laissez faire le petit Chavinart, il la mènera tout droit à l'hôpital.

Cette pensée le mettait en joie, car il était de ceux qui savent bien aimer et bien haïr, et, pour témoigner tout son contentement, il sautait, il gambadait, il se tordait en grimaces comiques.

VIII

Dans la semaine, madame Sidonie s'en alla deux ou trois fois rue Meslay, pour bien lier madame Urbain dont elle n'était pas très-sûre. — Que les autres viennent ou non, me dit-elle, je ne m'en occupe plus, j'ai renouvelé tout mon personnel; toutes mes anciennes amies de pension sont convoquées pour dimanche; j'ai renoué des relations d'il y a dix ans, quinze ans. M. Tallard a déjà porté à domicile plus de soixante lettres d'invitation; mon salon sera plein : qu'ai-je besoin de toutes ces mijaurées? Mais pour Julie, je la veux à tout prix, morte ou vive; celle-là on ne me la prendra pas; j'y tiens, non pour elle, mais pour sa fille. J'aime trop Brigitte pour me la laisser enlever; et pour que la mère n'ait aucun prétexte de m'échapper dans la soirée, je lui ai fait promettre de dîner avec moi.

Il y avait près de quinze jours que je n'avais vu Brigitte, et j'attendis ce dimanche avec une grande impatience; mais madame Urbain eut encore l'art d'esquiver l'invitation de son amie. Au moment de se mettre à table, madame Sidonie reçut une lettre qu'elle chiffonna avec colère. — Tenez, lisez! me dit-elle.

« Deux mots de gribouillage bien amical, chère madame, avec mes yeux tout brûlés par la fièvre, une main qui tremble, mais un cœur tout à vous. Que je souffre de ne pouvoir être des vôtres pour aujourd'hui! Je m'en faisais une fête, mais me voilà clouée à mon triste lit. Si vers dix heures pourtant, après le retour de ma crise, je me trouvais un peu moins mal, je ferais un grand effort pour aller vous embrasser; mais je n'ose y compter. Ne m'attendez que demain; ma première sortie sera pour vous. Adieu donc, bien chère madame, laissez-vous baiser les mains par votre plus fidèle. »

— Signé Julia, dit Chavinart; ce qui signifie en langue vulgaire : je ne me tiens pas d'aller voir ce qui se passe au premier et de m'y montrer à ma chère Constance. Je serai chez elle jusqu'à dix heures, puis je donnerai les restes de ma soirée à ma bonne Sidonie. C'est flatteur.

— Vraie ou fausse, dit madame Sidonie, voilà une maladie dont je veux être le médecin. Allons, Péraldi, venez avec moi. Pourquoi ces façons? vous en brûlez d'envie. Monsieur Tallard, mon grand châle!

— Mais le dîner est servi, dit le mari.

— Eh! qu'on le mange! vous en ferez les honneurs. Pour aujourd'hui je vous nomme maîtresse de maison. Péraldi, voilà vos gants, votre chapeau; partons!

Elle me prit vivement le bras, et nous nous trouvâmes bientôt rue Meslay. Elle allait comme le vent. Le concierge de madame Urbain voulut nous arrêter au passage. — Mais c'est moi qu'on attend, dit-elle en forçant la consigne. On n'y est que pour moi. Voici sa lettre. —Et, me laissant derrière elle dans l'escalier, elle monta lestement, sans bruit, à pas de loup. Avant de frapper, elle s'arrêta sur le pallier, et, sans le moindre scrupule, se mit à écouter, l'oreille à la serrure. Pour en finir, je donnai un violent coup de sonnette; alors madame Sidonie se nomma. — Ah! c'est vous, dit madame Urbain d'une voix d'agonisante, je vais appeler ma fille pour qu'elle vous ouvre. Brigitte! Brigitte! — Elle avait été surprise dans son antichambre au milieu de ses préparatifs de sortie. Quelque précaution qu'elle prît, nous entendions à travers la porte un bruit de pas

furtifs étouffés, des froissements de robes, des chuchotements animés; puis elle reprenait à haute voix : — Brigitte, ouvre donc! Mon Dieu! que cette fille est lente! Arrive donc, ma chérie!

Enfin la porte s'ouvrit. — Tiens, vous couchez dans cette pièce? dit madame Sidonie. Ce n'est pas votre habitude. Pourquoi ce changement? Un appartement sans feu, c'est bien malsain!

— Le mal m'a pris tout à coup, dit madame Urbain, et je n'ai pas eu le temps de rouler mon lit dans l'alcôve. Ah! merci pour votre bonne visite!

— Oh! comme vous êtes mal! Laissez-moi donc vous arranger un peu, ma bonne amie.

Dans sa précipitation, madame Urbain s'était jetée au lit, tout habillée, en robe de soie. Elle avait beau se serrer dans ses couvertures, un bout de volant passait sous le drap, et madame Sidonie s'efforçait de le mettre encore plus à découvert. Elle tirait la robe au dehors. Elle se donnait le plaisir de torturer son amie; elle soulevait l'oreiller, elle avançait les bras en dessous. — Oh! donnez-moi donc votre pouls. Je suis un peu médecin. — Madame Urbain retenait ses draps du menton et des deux mains. — Oh! non, non, je vous en prie, ne me touchez pas; j'ai des frissons, je souffre bien... Pas un mouvement, je vous en conjure.

Je n'étais pas dupe de cette comédie, mais je souffrais beaucoup pour Brigitte, qui venait de se rapprocher de nous et que cette scène ridicule devait navrer; j'invitai vivement madame Sidonie à se retirer.

— Oh! non, non, me dit-elle avec une insistance malicieuse; laissez-moi soigner ma pauvre malade. — Et d'un mouvement subtil elle glissa sa main sous le drap et saisit le poignet de Julia. — Oh! quelle élégance! des manchettes de valenciennes au lit!

Mais déjà Brigitte s'était placée à la tête du lit.—Madame, asseyez-vous ici, dit-elle à Sidonie en lui offrant une chaise au coin de la cheminée.

Je fus frappé de l'extraordinaire dignité de son attitude. Il y avait dans son regard, son geste, son accent, une telle douceur mêlée de tristesse et de force, une telle autorité, que madame Sidonie se sentit toute troublée. Un instant elle parut vraiment humiliée d'avoir été si méchante devant Brigitte. — Allons, chère petite, soignez bien votre mère, lui dit-elle en se retirant avec un certain embarras. — Mais bientôt cette émotion passagère se dissipa, la malignité reprit

le dessus; nous n'étions pas à l'entresol, qu'elle me disait déjà : — Eh bien! m'étais-je trompée? Quel serpent que cette Julia! Mais avec moi elle n'y reviendra plus. La voilà bien corrigée. Je jurerais qu'elle va se venger sur sa fille. — En passant devant la loge, elle donna une petite pièce d'or au concierge : — Tenez, voilà pour vos peines. Dès que madame Urbain sortira, venez m'en avertir. Je suis bien inquiète de sa santé; elle ne se ménage pas assez. — Alors elle se mit à me raconter toute sorte d'histoires sur Julia. Je ne sais trop ce qu'elle put me dire : j'entendais vaguement le bruit de ses paroles comme on entend le murmure d'une fontaine. Depuis que nous étions sortis, je ne l'écoutais plus : je ne pensais qu'à Brigitte.

Voilà donc quelle était sa vie, à cette sincère Brigitte! Toujours couvrir des ridicules et des mensonges par sa grande noblesse et sa grande simplicité. Engagée par sa mère dans les situations les plus fausses, elle poussait l'abnégation jusqu'à paraître complice des vanités qui lui répugnaient le plus. Quelle tyrannie pesait sur elle! Quel triste esclavage était le sien! Je le sentis, je le devinai; dès ce jour, j'eus l'intuition vive de tout ce qu'elle souffrait, de ce qu'elle avait souffert au milieu de ces vulgarités odieuses qui l'enveloppaient de toutes parts, et dans mon cœur je fis le serment de la délivrer. Je n'hésitai plus à retourner chez madame Urbain. Elle m'avait renouvelé très-gracieusement son invitation; j'acceptai, et le surlendemain j'étais chez elle à trois heures.

IX

Madame Urbain me reçut avec un grand empressement. Il était évident que j'étais attendu. Un certain arrangement factice régnait dans ce salon très-encombré de babioles fanées, d'inutilités vieillies, où tout annonçait le faux luxe, le mauvais goût, la gêne extrême et les prétentions à la richesse.

— Vous me surprenez dans le plus grand désordre, me dit-elle. Imaginez-vous que notre emménagement n'est pas encore terminé. A peine si nous sommes installées; presque tout notre mobilier est encore dans l'arrière-pièce. Croirez-vous que je n'ai pas encore eu le temps de déballer toutes nos caisses?

A quoi bon tous ces petits mensonges, et qui espérait-elle donc tromper? Je n'ignorais pas qu'elle habitait ce logement depuis plus

de six mois, et le soin qu'elle mettait à cacher sa détresse la trahissait plus vivement encore. Brigitte, mal à l'aise au milieu de ces ruses ridicules, prit un prétexte de ménage pour aller dans la pièce voisine; mais madame Urbain la rappela, et se crut de nouveau obligée de me raconter ses caisses, ses tapis, ses meubles, qui ne pouvaient prendre place dans ce logement provisoire qu'elle se proposait bien de quitter très-prochainement. Brigitte gardait le silence : je compris quel était son embarras, et, pour couper court à cette conversation, qui lui était si déplaisante, je parlai à tout hasard de madame Sidonie, de Chagny, de Chavinart, des fêtes de l'hôtel Beau-Séjour. Par malheur, j'eus la gaucherie de parler d'une très-belle pendule en vieux cuivre que j'avais vue chez M. Tallard. — Oh! la nôtre est bien plus riche, me dit madame Urbain piquée au vif. Ne me parlez pas de ces horlogers, voilà plus d'un mois qu'elle est en réparation. Que fait-il donc de cette pendule? Ces ouvriers sont d'une négligence! Brigitte, quand tu sortiras, n'oublie pas de passer au Palais-Royal, et dis-lui de rapporter au moins nos montres.

J'étais dans un jour de maladresse; très-sottement je me tournai du côté de Brigitte en l'interrogeant des yeux, sans cacher les doutes ironiques qu'éveillaient en moi toutes les histoires de sa mère. Brigitte rougit subitement; madame Urbain, se sentant désavouée, jeta sur elle un regard de colère.

Je voulais me retirer, mais madame Urbain insista pour me retenir à dîner. Elle s'était mise en grands frais pour moi. — A la fortune du pot, me dit-elle d'un ton dégagé. Quand sa fille se levait de table pour le service, madame Urbain ne manquait jamais de dire : — C'est une chose terrible de ne pouvoir plus se procurer de domestiques! Depuis huit jours, j'ai renvoyé la mienne, et tout ce qui se présente ne m'inspire aucune confiance. Ah! le peuple est bien gâté! — Je remarquai qu'elle profitait toujours de l'absence de sa fille pour me débiter ses plus grosses balourdises; comme je n'essayais pas de la contredire, elle s'enhardissait de plus en plus, et toutes ses vanités se trahissaient d'une façon triste et comique.

J'étais entré chez elle avec ce grand respect qu'on doit à la pauvreté, et à chaque instant, par ses petites manœuvres, par sa vanité si sotte, si bourgeoise, madame Urbain trouvait le moyen de me rendre sa misère ridicule. En m'offrant de son meilleur vin, ne s'avisa-t-elle pas de dire : — Quelle piquette nous fait-elle boire, cette Brigitte? Elle est d'une étourderie! Toujours la même. Je lui

avais pourtant bien recommandé de prendre dans le petit coin réservé. Une autre fois je descendrai moi-même à la cave.

Cette cave était tout simplement celle de l'épicier voisin. En montant, j'avais rencontré dans l'escalier un garçon ahuri, chargé de paquets et de bouteilles, qui sonnait à toutes les portes en demandant madame Urbain.

J'insiste sur ces riens pour bien vous faire comprendre quels devaient être les ennuis et les chagrins de Brigitte, témoin à toute heure de semblables sottises. J'aurais voulu effacer les mauvaises impressions que me laissa cette première entrevue; mais tout ce que je vis, tout ce que j'entendis les jours suivants ne fit que les confirmer. Quelle que fût la retenue de Brigitte, rien ne m'échappait de ses souffrances intimes; je me sentais en grande union avec elle. Je revins fréquemment chez madame Urbain, qui toujours m'encourageait par son bon accueil; l'assiduité de mes visites lui paraissait chose toute naturelle. Je devins bientôt l'habitué de la maison. Il me semblait que nous nous étions connus de tout temps. Je ne pouvais plus vivre ailleurs. Il y a de ces amitiés nouvelles qui semblent avoir toujours existé. Toutes les heures que je ne consacrais pas à ma chère Brigitte me paraissaient inutiles et vides : tout en elle, tout pour elle. Rien de ce qui la touchait de près ou de loin ne m'était étranger. Elle était l'unique intérêt de ma vie.

Avant cette première visite rue Meslay, je n'avais encore vu Brigitte qu'à la nuit, dans l'animation des bals et des concerts, à la clarté des bougies, le teint doucement coloré, l'œil brillant; chez elle, dans cette salle étroite et basse, où tombait un jour terne d'arrière-cour, elle me parut bien pâle. Sans être précisément malade, elle était déjà très-fatiguée de son hiver. Les sept soirées de la semaine étaient invariablement consacrées à sept salons, qu'il fallait visiter de neuf heures du soir à une heure après minuit. Sa vie entière tournait régulièrement, fatalement dans ce cercle, comme les signes d'un zodiaque. Rien n'arrêtait madame Urbain, ni le temps ni les distances. En plein hiver, par la pluie, le vent, la grêle, elle entraînait sa fille aux quatre coins de Paris. Toujours on revenait à pied, on faisait des lieues dans la boue, et jamais on n'était rentré avant deux heures du matin.

Et quels salons! Le désir de ne plus quitter Brigitte me fit accepter quelques invitations chez les amies de madame Urbain. C'était encore plus confus, plus mêlé, plus bigarré qu'à l'hôtel Beau-Séjour, et madame Urbain était convaincue qu'elle allait dans le monde.

Le monde! ce mot pour elle était magique. Toute sa vie était là, toute son âme. Un salon, quel qu'il fût, à tout prix! Du bruit, la cohue, les lumières! Ni déboires ni fatigues ne la rebutaient. Pour conquérir cette soirée désirée, elle s'imposait des privations incroyables, elle subissait tous les ennuis, et toutes les peines lui étaient légères. Santé, dignité, repos, elle sacrifiait tout à cette passion unique, absorbante, à ce besoin de paraître et de briller, de se surexciter, de s'échapper à elle-même. Depuis longtemps les flatteries, les adulations s'étaient retirées d'elle; elle les poursuivait encore dans ses rêves, elle se cramponnait aux dernières apparences. Les moindres hommages la caressaient délicieusement; elle en était avide, haletante. C'était à faire pitié. Et le lendemain, chez elle, quelle triste métamorphose! Sortie de son tourbillon, elle tombait à plat, épuisée, alourdie, éteinte comme à la suite d'une ivresse.

A l'entendre, c'était bien à contre-cœur qu'elle menait cette vie agitée; mais elle se devait à sa fille : — Le devoir avant tout! — Elle se dévouait. — On n'arrive que par les relations, me disait-elle; moi, j'appartiens à Brigitte. Mais je serais si heureuse de rester chez moi! j'aime tant mon intérieur! — Un jour de pluie, je la pris au mot; elle resta à la maison d'assez bonne grâce; déjà je m'accusais de l'avoir mal jugée. C'était un samedi. Elle était invitée pour le lendemain chez les deux ennemies. La lutte se poursuivait à outrance entre madame Sidonie et mademoiselle Constance; tous les matins on trouvait à la quatrième page des journaux l'annonce des deux hôtels en concurrence. Il fallait se prononcer. La prudente Julia, qui voulait gagner du temps et se tourner du côté du vainqueur, ne savait encore de quel parti se ranger. Dans son embarras, elle voulut avoir mon avis. Tout naturellement je lui conseillai de n'aller ni chez l'une ni chez l'autre, et il fut décidé qu'à l'avenir nous passerions ensemble nos dimanches rue Meslay. Comme il fallait un prétexte pour refuser les deux invitations rivales, elle se donna bravement une névralgie dont elle fit grand bruit.

Mais, dans la semaine, nous fûmes rencontrés par madame Sidonie chez des amis communs. Madame Sidonie se fâcha vertement contre Julia; de son côté, mademoiselle Constance lui écrivit une lettre de reproches très-sèche, très-impérative, et madame Urbain prit le parti de se cloîtrer pour une quinzaine, un mois même, si c'était nécessaire. Elle écrivit à toutes ses amies que sa rechute la condamnait pour longtemps à garder la chambre; elle fit venir chez

elle le médecin de l'hôtel Beau-Séjour, enfin elle se composa un petit costume de convalescente, si bien qu'elle finit par se persuader à elle-même qu'elle relevait de maladie. Elle me donnait ainsi une occasion de visites encore plus fréquentes, dont je profitai. Tous les jours, de deux à trois heures, je venais chez elle pour m'informer de sa santé; j'y revenais vers huit heures, et nous passions nos soirées ensemble.

Nous avions devant nous quelques semaines de repos et d'intimité. Brigitte ne dissimulait pas sa joie : elle se sentait appuyée, aidée; il lui venait dans la vie un secours inespéré, elle était d'une gaieté d'enfant. Vraiment elle n'était plus reconnaissable. Et moi, j'étais si heureux de l'arracher pour un temps à cette vie nulle et vaine qu'on lui imposait; j'étais si ravi de son bonheur, que je remerciai très-sincèrement madame Urbain du sacrifice qu'elle nous faisait de ses soirées. Oubliant déjà quels prétextes la retenaient au logis, elle me répondit en minaudant qu'elle avait l'habitude de se dévouer en tout et pour tout. — Vous désiriez être seuls, me dit-elle, je l'ai bien compris; je vous ai obéi. Toute ma vie, j'ai fait la volonté de Brigitte. Je me suis fait une habitude de lui obéir aveuglément comme une esclave.

Voici ce qu'elle appelait son obéissance aveugle : chercher castille à tout propos, s'inquiéter, se plaindre et gémir, et tyranniser sans raison, sans motif. Il ne lui suffisait pas d'imposer ses goûts, ses opinions, ses humeurs, elle exigeait encore qu'on se passionnât pour tout ce qui l'agitait; il fallait qu'on s'intéressât, et très-vivement, à ses moindres caprices. Le silence la mettait hors d'elle, la plus légère inattention l'exaspérait, et tout cela mêlé d'accès de tendresse outrée, d'affectations, de sentimentalités romanesques. Jamais je n'ai rencontré de personne plus impérieuse, plus préoccupée d'elle-même, plus agacée et plus agaçante. C'étaient à toute occasion des cris, des larmes, des mutineries d'enfant gâté, et des soupçons, des jalousies, des récriminations folles.

Les premiers jours, elle s'était contenue devant moi; mais bientôt, se familiarisant et s'oubliant tout à fait, elle perdit toute retenue. En moins d'une semaine, elle se trouva à bout de patience. Cette réclusion forcée qu'elle s'était imposée lui était déjà devenue intolérable. Sevrée de son monde babillard, condamnée à nos tranquilles soirées à trois, elle déversait sur sa fille ses ennuis, ses malaises, toutes ses agitations nerveuses; elle finit

par s'emporter en violences incroyables. Une fois même elle me prit à partie : ce fut à l'occasion du piano que Brigitte avait tout à fait délaissé depuis mon arrivée. Madame Urbain m'ayant demandé ce que je pensais des talents de sa fille, je lui donnai sans détour mon opinion. Brigitte portait dans ses études musicales une certaine aptitude scientifique, elle avait des connaissances théoriques étendues, mais c'était vraiment prendre toute sa nature à contre-sens que de lui demander autre chose que ces fruits du travail et de la raison. Nulle vocation d'artiste; c'était ma conviction : je l'exprimai franchement en présence de Brigitte. Je la connaissais assez pour être certain que je ne la blessais pas en lui disant la vérité; elle me remercia très-sincèrement. Alors madame Urbain se courrouça contre sa fille qui se laissait ainsi mépriser, puis contre moi, qui voulais étouffer, par jalousie, un beau talent qui me portait ombrage. Tous les hommes en étaient là : il fallait qu'on s'effaçât auprès d'eux, qu'on se supprimât. Toute supériorité de la femme leur était odieuse, etc. Vous pouvez deviner le reste. Pour peu que vous ayez vécu avec les amies de madame Urbain ou dans un monde analogue, vous aurez entendu bien des fois ce discours et ses mille variantes. Ces dames ont toujours peur qu'on les dépouille de leur génie.

Ce fut la seule fois, je dois le dire, que madame Urbain s'oublia à ce point avec moi. D'habitude elle me flattait, me louait et s'efforçait de me tourner contre sa fille. — Je vous trouve bien faible pour Brigitte, me disait-elle; vous lui passez tout, vous encouragez sa paresse. — Mais si Brigitte se remettait au piano pour la contenter, elle se plaignait du bruit, du dérangement. Ce fut le prétexte qu'elle se donna pour sortir dans la journée; quoique malade, on la chassait de chez elle! Elle nous laissait seuls, et, pour se distraire, elle allait courir les magasins, furetant partout et se donnant le plaisir de déplier et de marchander les toilettes magnifiques, les nouveautés enviées qu'elle ne pouvait acheter; puis elle rentrait inopinément et venait nous surprendre. — Vous ne m'attendiez pas, disait-elle; j'ai troublé votre joie! Oh! comme on se passerait de moi! Voyez comme ils se suffisent! — Et elle se mettait à sangloter, et toutes ses colères se donnaient un libre cours. Il aurait fallu pleurer son absence, la supplier de rester; à son retour, elle aurait voulu qu'on poussât des cris de bonheur.

Comment vous raconter toutes ces crises, et ces scènes, et ces querelles, qui devenaient tous les jours plus fréquentes et plus violentes?

Je me contenais à grand'peine; son irritante frivolité, son égoïsme, ses injustices m'indignaient, et vingt fois je fus sur le point d'éclater; mais le regard suppliant de Brigitte m'arrêtait au plus fort de la colère. Pendant longtemps elle s'était efforcée de me voiler ce mal ou tout au moins de l'atténuer à mes yeux; maintenant elle ne cherchait plus qu'à me faire partager ses sentiments de charité, d'indulgence et de miséricorde. Elle ne me demandait rien, mais je devinais tous les désirs de son cœur.

Sa patience était vraiment angélique. A mesure que je la connaissais mieux, je pénétrais toute la beauté de son âme; je ne me lassais pas d'admirer la grâce et la solidité de son esprit, sa douceur mêlée d'énergie, sa loyauté, sa droiture, et toutes ses sérieuses vertus empreintes de modestie et de candeur. Comment s'était créée une si grande noblesse, et sous de telles influences? A chaque instant, quels contrastes entre la mère et la fille! Où s'aigrissent les natures médiocres, les âmes fières s'épurent et grandissent. Pour madame Urbain, la pauvreté n'était qu'un odieux supplice contre lequel se révoltaient toutes ses vanités, ses caprices; elle en tirait toutes ses irritations, ses envies, ses convoitises. Pour Brigitte, la pauvreté était la bonne conseillère, la mère des fortes pensées, du courage et de la simplicité.

Brigitte portait en elle un sentiment très-naïf de la beauté invisible. D'un élan naturel et libre, soutenu, son âme montait ingénument à ces hauteurs mystérieuses où tout n'est que paix et lumière. Ces lois idéales du juste et du vrai, Julie les haïssait d'instinct pour leur sublimité même; elle avait pour ainsi dire le génie du terre-à-terre, et par une subtilité extrême elle ramenait tout dans son ordre inférieur; elle attirait en bas. Irritée contre toute élévation d'âme, elle aurait voulu plier Brigitte à son empirisme vulgaire, elle l'aurait voulue ambitieuse et coquette comme elle, esclave du monde, rusé, toute au culte des intérêts. Ce qui était admirable, c'était de voir avec quelle force Brigitte repoussait ce mal qui lui était sans cesse présenté, sans jamais se mettre elle-même en cause ni paraître en rien désavouer sa mère, sans jamais se départir de cette grande déférence qu'elle lui témoignait, tout en restant très-fidèle à la vérité. Quelle constance dans cette résistance respectueuse! Quelle générosité discrète, humble et patiente! Et de ces sacrifices soutenus, jamais elle ne touchait le prix; un si grand dévouement restait toujours sans récompense et ne lui attirait que des mépris plus

amers, une tyrannie plus dure. Mais rien ne pouvait troubler son bon vouloir. Elle persistait courageusement, et ses belles vertus grandissaient au milieu des outrages, comme ces roses des Alpes qui fleurissent sous la neige.

X

Madame Urbain m'avait raconté souvent qu'elle avait eu une grande position; que le général La Fayette l'honorait, de son vivant, d'une amitié singulière, et qu'il n'avait rien à lui refuser. Enfin, elle avait dîné aux Tuileries! Elle prenait plaisir à revenir sur son passé, quoiqu'en termes vagues, et sans trop préciser les choses. Ce qui m'intriguait le plus, c'était l'affectation qu'elle semblait mettre à ne jamais prononcer le nom de son mari. Il n'en était pas plus question que s'il n'eût jamais existé. Mais un jour, dans une de ces scènes inimaginables où elle me prenait, bien malgré moi, pour confident de ses griefs contre Brigitte, elle me dit, pour se venger de la douceur de sa fille :— Oh! ne vous fiez pas à ses airs tranquilles, tout ce calme c'est pour me braver. Avec quelle ironie elle m'écoutait! Vous l'avez vue! Je vous en fais juge. Quelle nature hautaine! Quelle violence froide! C'est tout le caractère de son père. Oh! il m'a rendue bien malheureuse!

Brigitte, qui rentrait par hasard, entendit cette dernière phrase; elle s'approcha de madame Urbain, et la regarda fixement. C'était le premier signe de colère que je voyais dans ses yeux. Puis, très-lentement, elle lui dit quelques mots à voix basse, avec une énergie extraordinaire. La mère, confuse et troublée comme un enfant pris en faute, baissa la tête piteusement. Je compris que Brigitte l'avait habituée à garder devant elle un silence absolu sur tout ce qui touchait à la vie de son père. Gardienne de cette mémoire, elle la défendait de l'outrage, avec toutes les forces de son âme. Elle ne permettait pas la plus légère atteinte, l'apparence même du blâme. Il n'était rien qu'elle ne fût résolue à sacrifier pour remplir ce devoir cher et sacré. Pour elle-même, elle supportait tout, elle cédait sur tout avec une patience inaltérable; elle se soumettait, elle obéissait, sans que jamais une plainte, jamais un murmure sortît de ses lèvres. Julie pouvait l'injurier et la tyranniser impunément, incessamment; elle pouvait tout, une seule chose exceptée; mais sur ce point, aux limites de l'inviolable domaine de la conscience, elle se sentait ar-

rétée par une volonté inflexible contre laquelle elle se serait brisée.

A dater de ce jour, toutes les fois que je me retrouvai seul avec elle, madame Urbain essaya de mille manières d'entrer en explications sur son passé ; elle brûlait de se justifier, de me raconter sa vie, d'accuser son mari. Quelque vive que fût ma curiosité, il me répugnait de recevoir de telles confidences, et, loin de m'y prêter, je les repoussais. Ce que je désirais savoir, j'aurais voulu l'apprendre de Brigitte seule, mais celle-ci ne me parlait jamais de son père, et de sa part ce silence me paraissait inexplicable. Que de fois je suis venu avec l'intention de l'interroger hardiment ! mais dès que j'étais auprès d'elle, je me sentais retenu par une timidé invincible. J'entrevoyais quelque douloureux secret de famille que je n'osais sonder. Par moment même, je redoutais de savoir.

Un matin, vers midi, en traversant le boulevard, je rencontrai madame Urbain qui s'en allait au hasard devant elle, chapeau de ci, châle de là, tous ses vêtements attachés à la diable. Elle était si agitée qu'elle passa devant moi sans me reconnaître. Il s'était encore passé quelque scène terrible chez elle. Inquiet et troublé, je montai précipitamment chez Brigitte. Je la trouvai très-calme ; mais sa figure blêmie, ses yeux rougis par les larmes, annonçaient quelles violences elle avait eues à subir. Sachant à quel point elle désirait laisser dans l'oubli ces querelles déplorables, je ne lui fis pas de question sur ce qui s'était passé dans la matinée entre elle et sa mère ; elle me sut gré de cette réserve, et très-franchement, très-ingénument, elle me remercia d'être venu plus tôt que d'habitude. Elle tenait à la main quelques feuilles de papier jaunies par le temps qu'elle venait de relire, sans doute pour se donner du courage ; mes yeux l'interrogeaient ; elle alla au-devant de mes désirs, et, choisissant une de ces lettres, elle me la donna à lire avec un de ces gestes qui me remuaient jusqu'au fond de l'âme. Voyant l'intérêt que je prenais à cette lecture : — C'est de mon père, me dit-elle, voulez-vous voir les autres ? Je vais les chercher.

Elle se leva et ouvrit la porte du fond. « Venez-vous ? me dit-elle, avec ce naturel qu'elle apportait en toutes choses. »

Je la suivis dans cette petite chambre où je n'étais jamais entré. Le cœur me battait violemment. C'était pauvre et nu, mais d'une propreté monastique. Les murs blanchis à la chaux ; d'un côté, un grand crucifix en bois d'olivier, vis-à-vis un portrait qui m'attira singulièrement par sa ressemblance avec Brigitte. C'était le portrait de

son père. Dans l'encoignure du toit mansardé, sur un rayon, quelques livres d'histoire et de piété, — puis deux chaises, un lit de fer, une table en sapin, et c'était tout. Le mauvais goût acharné de Julie n'avait jamais pénétré là; on voyait bien que c'était le lieu de paix, l'asile où Brigitte se retirait pour être libre. Tout y respirait l'ordre, le travail, la vie sévère.

Elle ouvrit un petit coffret d'ébène et me le remit. — Vous pouvez tout lire, me dit-elle. Je remarquai que ces lettres n'étaient pas timbrées; c'étaient plutôt les feuilles détachées d'un journal écrit pour une seule personne, à des dates éloignées, mais sous l'empire d'une seule et même pensée de sollicitude inquiète, prévoyante, ingénieuse, continue, à l'égard de Brigitte. C'étaient des conseils, des confidences, des souvenirs affectueux; une causerie familière, élevée, sympathique, touchant aux moindres détails de la vie comme aux plus hautes questions, empreinte à chaque page d'une grande noblesse d'âme unie au bon sens le plus net, et dans laquelle se multipliaient les témoignages d'une amitié vigilante, qui assistait encore Brigitte par delà le tombeau.

En lui rendant une à une les lettres, au fur et mesure que je les lisais, je m'étais mis à considérer plus attentivement ce portrait, qui m'avait déjà frappé par son expression de douceur et de vaillance. La tête était grave et fière, martiale, et me rappelait avec plus de tendresse et de mélancolie la tête de Carrel. Je lui trouvai un air de famille avec cette grande génération de 1830 dont Carrel fut un des types les plus accusés. Les hommes de cette trempe avaient une beauté aristocratique; ils étaient la vraie noblesse française. On se passionnait pour des idées, à cette époque déjà si éloignée de nous. Les esprits se reposaient sur de généreuses pensées, et les visages gardaient l'empreinte de cette préoccupation élevée. L'amour de la patrie agitait et grandissait les âmes. Dans tous ces partis en présence, on rencontrait encore le courage et le désintéressement, l'ardeur chevaleresque, l'esprit de sacrifice. Quoi de commun entre ces hautes et généreuses ambitions, et tout ce triste monde de trafiquants et d'agioteurs, d'aventuriers, qui nous entoure? — Ignoble cohue envahissante, flot montant de choses viles qui nous déborde et nous engloutira dans son ignominie!

Brigitte était venue s'asseoir à côté de moi, et ses regards s'arrêtèrent sur ce portrait dont j'évoquais, pour ainsi dire, l'âme et la vie; je lui fis part de mes impressions, et, quand je prononçai le nom de

Carrel, elle me dit avec une fierté naïve : « c'était l'ami de mon père. » J'aurais désiré qu'elle m'en dît davantage, mais comme elle se taisait, je respectai son silence. Sans l'interroger en rien, je lui dis avec un grand abandon quelle sympathie vive et soudaine j'éprouvais pour son père, et par quels liens mystérieux et forts je me sentais attaché à cet ami inconnu dont la mémoire m'était déjà si chère qu'il m'inspirait une sorte de piété filiale. Heureuse de ces témoignages spontanés, elle me remercia de tout cœur et s'ouvrit à son tour avec confiance. — Venez, me dit-elle, entrons au salon; puisque nous sommes seuls, je vais vous raconter la vie de mon père.

A peine entrés au salon, nous entendîmes un bruit de pas saccadés sur le palier. — Voici ma mère! me dit Brigitte en courant vers la porte qu'on secouait déjà violemment; on sonnait à tour de bras, et des pieds impatients frappaient le parquet.

Je redoutais quelque nouvelle algarade : quelle fut notre surprise en voyant entrer madame Urbain toute réjouie et guillerette comme si rien ne s'était passé dans la matinée entre elle et sa fille! Je n'en revenais pas, moi qui l'avais rencontrée vers midi si troublée, agitée à faire peur.

— Grande nouvelle! nous dit-elle avec feu. Cette mauvaise Constance a levé le pied! Oh! quelle justice! Les huissiers ont tout saisi chez elle. Son hôtel est fermé, on vend les meubles à la criée. Sidonie rachète tout sous main; elle a pris le bail du premier, et dans dix jours elle nous donne une fête magnifique. Oh! quel bonheur pour Sidonie et pour nous tous!... Nous voilà délivrés de ce monstre d'ingratitude!

Je la regardai avec étonnement, j'étais confondu. Elle devina ma pensée et me répondit avec une parfaite tranquillité : — Mais, j'ai toujours été du parti de Sidonie.

Le peintre Chavinart arriva en courant. Il était si heureux, si content, qu'il embrassa madame Urbain; il me prit les mains et me sauta au cou; je vis le moment où il allait en faire autant avec Brigitte. Il ne se possédait pas de joie. — Ah! nous avons eu du mal, s'écria-t-il, il nous a fallu suer comme des nègres pour exterminer cette vipère. Elle avait la vie dure. Enfin, c'est fait. Rasé à blanc! Pas plus de Constance que sur la main!

— Oh! quelle justice! s'écriait madame Urbain, quelle justice! Racontez-nous tout en détail. Oh! c'est donc bien vrai que cette Constance a mis la clef sous la porte?

— Très-vrai, dit Chavinart; et de plus, la voilà sous clef. La belle chose que l'annonce pour ruiner les gens! J'avais bien prévu que Constance voudrait nous tenir tête quand elle verrait tous les matins l'hôtel Beau-Séjour annoncé bruyamment dans tous les journaux. Comme une sotte, elle est tombée dans le piége. Une fois engagée dans cette voie, elle ne pouvait plus reculer; sur ses trente mille francs, elle en a jeté quinze dans ce gouffre : les tapissiers et les fournisseurs ont dévoré le reste. Elle a voulu, comme nous, se peindre et se dorer sur toutes les coutures; il lui en a coûté les yeux de la tête. Quand elle a été à bout, je lui ai envoyé un bon petit usurier, bien doux, bien poli, bien compatissant pour les gens en peine. Elle l'a reçu comme un sauveur. Elle a souscrit billets sur billets; à l'échéance il en est sorti une fourmilière de protêts, c'était un plaisir. Alors il a bien fallu se jeter dans les expédients. Elle s'est mise à exploiter les somnambules, séances magnétiques, consultations secrètes. La police avait déjà l'œil sur elle, naturellement elle devait finir par une maison de jeu. Pendant quinze jours elle a eu tout Paris chez elle; son lansquenet est devenu très-célèbre, si bien que dimanche dernier une descente d'alguazils a tout raflé. La belle est à la Conciergerie. C'est pourtant le nommé Chavinart qui l'a menée là! Qu'on ne s'avise pas de venir lui vexer ses amis! avis au lecteur, madame Urbain. Mais que signifie tout ce tapage? Je parie que c'est Constance qui fait des siennes; je l'avais pourtant bien attachée à la rampe.

On entendait des cris sur le palier, et toutes les portes des voisins s'ouvraient bruyamment. Chavinart courut dans l'escalier, et rattrapa un grand singe qui sautait de barreau en barreau, en traînant sa chaîne.— Mademoiselle Constance, que j'ai l'honneur de vous présenter, me dit-il, en poussant devant lui cette hideuse bête; que dites-vous du nom? Allons, saluez, femme Constance, un joli bonjour à maman Julia. — Oh! quelle horreur! criait madame Urbain; elle s'enfuyait derrière les rideaux et se cachait la tête dans les mains. — Une justice à lui rendre, reprit Chavinart, c'est qu'il n'aime pas les portiers. Est-il affreux! Si Chagny le voit, il en mourra de terreur. Oui, me voilà riche, et je me suis fait cadeau d'un domestique; il faut bien commencer par monter sa maison. Voici le moment de se reposer et de prendre du bon temps. Savez-vous que pendant ces deux mois j'ai plus travaillé que pendant mes trente-neuf ans révolus, et plus, certes, que je ne travaillerai de ma vie? Si l'on m'y reprend!

Journaux à deux sous, à quatre sous, à six liards, pittoresques, biographies, voyages, gazettes de modes, partout du Chavinart! Chavinart ou la mort! et quatre grandes séries livrées au *Musée des Grimaces*. J'ai commencé deux fresques pour Gastinière, et j'ai peint en pied cinq créanciers de madame Sidonie! et tous en gardes nationaux, compagnie des Oursons! Enfin, j'ai illustré une maison rustique! Jamais je ne me suis vu tant d'argent dans les mains. Je ne sais où j'ai pris le temps, les forces; au besoin, j'aurais peint avec les pieds, comme feu du Cornet, né sans bras! Il paraît que je suis devenu très-célèbre, car tous les petits journaux inconnus commencent à me mordre. L'un d'eux vient de découvrir que Chavinart est un nom usurpé; il annonce à l'Europe étonnée que je m'appelle bien réellement Chavin. On soutient déjà que j'ai un atelier souterrain où je fais travailler une douzaine de petits malheureux qui m'appartiennent, un clan, une tribu, les Beni-Chavinart! Il est prouvé que je ne fais pas mes dessins, je suis un exploiteur, je n'ai jamais touché un crayon de ma vie. Bientôt ils m'accuseront d'être né millionnaire. Ne se sont-ils pas avisés de diffamer mon singe? Je viens de lire un article où l'on déclare qu'il est encore plus laid que moi! Bref, pour m'achever, ils me comparent à Alexandre Dumas. Bon courage, et qu'ils s'en donnent à leur aise, c'est leur métier! Je m'en soucie comme de l'Institut. L'important, c'est que voilà Constance ruinée, mais ruinée comme un actionnaire. Déclaration de faillite, vente de meubles à la criée : toute la maison est à nous de la cave au grenier. Le nouveau bail est signé de ce matin, et dans dix jours nous inaugurons les salons du premier par un grand bal costumé. Vous y verrez tout Paris. Assez causé. Allons tous embrasser notre bonne Sidonie!

Il fallut partir à l'instant pour l'hôtel Beau-Séjour. Chavinart courait devant nous et gambadait avec son singe au milieu des bourgeois effrayés. Madame Urbain, qui m'avait pris le bras, ne cessait de me parler de madame Sidonie; elle s'efforçait de me prouver qu'elle n'avait jamais manqué de faire des vœux pour cette chère amie. Elle s'était même bien compromise vis-à-vis de mademoiselle Constance, dont elle n'avait pas voulu fréquenter les salons; j'étais là pour l'attester au besoin. Enfin, elle s'était dévouée comme toujours.

En arrivant à l'hôtel, nous trouvâmes madame Sidonie déjà entourée de félicitations. Toute la société de mademoiselle Constance

était là, flatteuse, obséquieuse, empressée; madame Sidonie les recevait toutes à merci et sans la moindre malignité : pas un mot d'allusion au passé. Elle pardonnait très-franchement; le bonheur lui rendait toute sa bonté naturelle, sa bienveillance et sa gaieté; elle se donnait un mal infini pour mettre à l'aise toutes ces repentantes qui lui revenaient quelque peu embarrassées et confuses la plupart. Toutes n'avaient pas l'incroyable assurance de madame Urbain. Elles n'osaient trop prolonger leur visite et profitaient de l'affluence pour se retirer furtivement.

Les laquais annoncèrent Chagny. — Oh! l'animal, me dit Chavinart, je parie qu'il va encore nous parler de sa sous-préfecture. C'est bien un peu son droit, reprit-il; il faut avouer que notre chère femme n'est pas avare de promesses. Elle s'est si positivement engagée avec lui pour cette fin de mois, que je me demande quelle excuse nouvelle elle va inventer. Voici le quart d'heure de Rabelais.

— Eh bien! rien au *Moniteur!* s'écria Chagny en entrant, toujours convaincu que nous devions nous intéresser aussi vivement que lui à cette nomination fantastique. Rien encore! C'est incroyable!

Madame Sidonie l'amena dans notre coin et lui dit mystérieusement : — Le ministère est bien menacé. Le roi est malade. Tout est arrêté. Les nominations étaient déjà à la signature; mais rien ne marche plus. Les élections seront mauvaises. On redoute une émeute à Lyon. Tout ceci pour vous seul; vous seul. Que rien ne transpire! Ces journaux de l'opposition ont tant de fiel! Je tiens ces nouvelles secrètes d'un chef de division très-influent. C'est moi qui l'ai marié; il n'a rien à me refuser, et je veux qu'il vous donne un bon coup de main. Tenez, je vais vous donner une lettre pour sa femme. Un ange de beauté et de vertu! Soyez charmant pour elle, mais n'allez pas lui faire la cour, au moins, mauvais sujet. Je vous avertis qu'elle est très collet-monté. Une Genevoise! Allons, naviguez habilement et fiez-vous à moi. D'ici à un mois votre affaire sera en bon train.

Chagny partit fort ragaillardi avec sa lettre. — Et dans un mois? dis-je à madame Sidonie. — Elle me regarda en riant : — Oh! dans un mois, nous verrons. Qui a le temps a l'argent. Qui sait ce qui arrivera d'ici là? Vrai! je voudrais bien qu'il fût nommé. Au fait, pourquoi pas lui aussi bien qu'un autre? Il a du monde, après tout : grande fortune, de la gaieté, beau dîneur; il recevrait fort bien.

XI

Toute la semaine se passa en préparatifs pour ce grand bal d'inauguration que nous avait annoncé madame Sidonie. Jamais je n'avais vu madame Urbain si aimable : pas une plainte, pas un gémissement! Soir et matin elle trottinait de la rue Meslay à l'hôtel Beau-Séjour; d'heure en heure elle allait aux informations; elle avait la primeur des nouvelles, par avance elle nous racontait les merveilles de la fête. Et la grande affaire des costumes! Elle qui avait la passion des travestissements, ne me proposa-t-elle pas sérieusement d'habiller Brigitte en garde-française?— Genre Pompadour, me disait-elle, ce qu'il y a de plus Louis XV, régence.

Je dessinai pour Brigitte un costume de paysanne serbe; il fallut bien combattre pour le faire accepter par madame Urbain, qui le trouvait trop sévère, et l'on ne se figure pas de combien d'oripeaux elle aurait voulu l'embellir. Pour elle-même, elle se choisit un habillement de danseuse espagnole, leste et pimpant, qui faisait valoir sa taille élancée et sa gracieuse tournure; elle eut grand soin de le transformer à sa façon, à l'aide de toutes sortes de fanfreluches; jamais elle ne le trouvait assez brillant, assez voyant, et chaque fois qu'elle l'essayait, elle ajoutait quelque ornement nouveau, des nœuds d'épaule, des crevés de satin, des rangées de boutons. Au dernier moment, le jour même du bal, elle imagina de faire poser sur les basques quatre gros chevrons de velours cerise; et quand je vins pour la prendre à huit heures, comme nous en étions convenus, je la trouvai dans de grandes inquiétudes, attendant avec impatience ce costume qu'elle venait de renvoyer encore chez la couturière et qui ne revenait plus. — Ah! ces ouvrières, me dit-elle, on ne peut jamais compter sur elles: quelle paresse! quelle négligence! Oh! non, cette basquine ne sera jamais prête. Du reste, je n'y tiens pas; fatiguée comme je le suis, je préfère passer ma nuit au lit. — Allons, Brigitte, va t'habiller, je t'en supplie. M. Péraldi t'accompagnera. Tu es déjà coiffée, qu'attends-tu? — Dépêchez-vous, laissez-moi. Je souffre trop pour être des vôtres.

Au milieu de ses gémissements elle se levait en sursaut pour aller écouter dans l'escalier si la modiste ne venait pas; elle expédiait le concierge pour presser l'ouvrage, puis elle se rejetait sur son canapé en se plaignant du mauvais état de sa santé, de ses nerfs, de sa tête,

de son estomac. Elle allait trépasser. Enfin, l'ouvrière arriva. Madame Urbain poussa un grand cri de joie, et, retrouvant toutes ses forces, elle courut dans sa chambre pour s'habiller : en quelques minutes ce fut fait ; puis j'entendis des exclamations, des trépignements, la porte s'ouvrit à grand fracas, et madame Urbain me cria : — Voyez, voyez vous-même, je vous en fais juge ! N'est-ce pas une infamie ? Tout est manqué, perdu ! — Et elle me montrait avec colère sa basquine mal agencée. Dans sa précipitation, la couturière avait placé à contre-sens deux pièces qui soutenaient les chevrons de velours, les boutons ne tombaient plus d'aplomb, les hanches baillaient, enfin il y avait un nœud d'épaule posé beaucoup trop haut. — Oh ! comme ce nœud est placé sottement ! C'est d'un ridicule !... — Du bout des doigts elle l'abattait et l'aplatissait, puis, dans son impatience, elle le froissa et l'arracha ; malheureusement un morceau de l'étoffe suivit le nœud.

— Voilà la modiste bien punie, lui dis-je. — Cette parole la mit hors d'elle : — Eh bien ! oui, c'est sa faute ; voyez, rien ne tient ! c'est fait en dépit du bon sens ! tout se découd. — Elle passait la main dans la déchirure, elle l'agrandissait avec colère ; elle trépignait. — C'est d'un ridicule ! c'est hideux, tout va de travers ! Jamais je n'oserai sortir ainsi fagotée. — Et, prenant à deux mains les basques, elle les sépara et les tira violemment, comme un enfant qui se mutine contre son jouet ; tout le corsage se fendit, elle l'arracha et le jeta à terre. Dans ce mouvement, son coude atteignit sur la cheminée un flacon d'huile antique qui se répandit en plein sur la belle jupe moirée. Tout ce brillant costume était perdu ; elle se mit à le saccager sous ses pieds ; sa colère était vraiment comique ; puis elle alla se jeter tout en larmes sur son canapé, pendant que Brigitte ramassait et pliait soigneusement tous ces débris de toilette. Je crus tout arranger en envoyant acheter à la hâte un très-beau domino de satin noir. — Mais c'est hideux vos vêtements sans forme ! me dit-elle avec une irritation extrême. Quelle fantaisie funèbre vous a pris de vouloir m'affubler ainsi ? J'aurais l'air d'un ermite. Ah ça ! jouons-nous *les Visitandines ?* On ne peut pas dire plus clairement aux gens : Vous êtes vieille et laide à faire peur, vous n'avez plus ni taille, ni tournure, ni rien ; allons, cachez-vous bien, ensevelissez-vous, disparaissez. Oui ! c'est ça, je serai la sachette, comme dans *Notre-Dame de Paris*. Oh ! si c'est à ce prix qu'il faut aller au bal, non ! jamais ! Oh ! non, je n'irai pas ! je reste à la maison, laissez-moi,

partez avec Brigitte. D'ailleurs, je ne m'en suis jamais bien souciée : j'y allais pour vous autres et pour ne pas froisser Sidonie. Mais qui s'apercevra de mon absence? Après tout, vous n'avez pas besoin de moi, vous vous suffisez tous les deux. Que vous suis-je? Rien.

J'étais à bout de patience, et je lui dis très-vivement qu'elle eût à se décider, qu'il fallait en finir, sortir ou rester. — Eh bien! restons, dit-elle. — Soit, restons.

Je m'assis à l'écart et j'ouvris un livre; Brigitte avait pris son ouvrage et travaillait silencieusement à l'autre coin de la table : nous restâmes ainsi dix ou quinze minutes sans mot dire. Madame Urbain n'y tenait plus; elle s'approcha de moi et me dit avec gentillesse : — Allons, vous êtes un enfant de vous fâcher ainsi. Quel méchant cœur! il ne reviendrait pas le premier! Vous ne voyez donc pas le chagrin que vous causez à Brigitte en la privant d'une soirée de plaisir? Elle s'en faisait un bonheur : à son âge on aime les fêtes. Allons. que demandez-vous? Que faire pour vous être agréable, mauvaise tête? — Il faut prendre ce vilain domino de sorcière? On le prendra, et, pour vous punir, ce soir on vous donnera la bonne aventure. C'était votre fantaisie, vous y teniez, pourquoi ne pas me l'avoir dit tout simplement, au lieu de vous emporter comme Barbe-Bleue? Devais-je céder à la violence? Avouez que vous avez été bien brutal. Jamais je ne vous ai vu ainsi. C'est bien pardonné; mais avec les menaces vous n'aurez jamais rien de moi, sachez-le; vous voyez bien qu'on me fait toujours céder. Ah! si vous vouliez savoirm e prendre, comme vous me feriez obéir! Maintenant, partez, et laissez-nous nous habiller. Descendez fumer un cigare sur le boulevard, et dites à votre cocher de venir nous prendre dans une demi-heure. Adieu, et sans rancune; allez nous attendre chez Sidonie, cela vaudra mieux. Peut-être ne serait-il pas convenable qu'on nous vît arriver ensemble.

Je ne cherchai pas à savoir d'où lui venait subitement ce scrupule, et je me hâtai de sortir pour respirer librement, loin des cris, des sanglots, des querelles, comme un voyageur qui profite d'une éclaircie de soleil pour prendre l'air sur la route, entre deux orages.

Madame Sidonie se montra fort surprise de me voir arriver seul, et je ne pus m'empêcher de lui raconter ce qui s'était passé. Elle en rit beaucoup. — Ah! c'est toujours ainsi, me dit-elle, de Julia rien ne m'étonne, elle m'en a fait bien d'autres; mais nous lui passons tout à cause de Brigitte. Vous avez tort de vous troubler pour si peu.

Soyez sans inquiétude, elle viendra bientôt pour danser, j'en réponds.

Elle me laissa pour faire les honneurs de son salon. C'était déjà très-brillant, très-animé; une foule bigarrée tourbillonnait en tous sens et l'orchestre préludait. Presque tous les hommes étaient en habit noir, mais les travestissements des femmes étaient éclatants, bizarres et riches, d'une variété pittoresque. La vue de ces belles toilettes somptueuses mettait en joie madame Sidonie. Quelle fête pour elle! Madame Sidonie avait reconquis tout son personnel d'amies et de pensionnaires; elle se promenait au milieu d'elles en se rengorgeant doucement, comme une mère poule qui ramène sa couvée. Les nouveaux venus affluaient autour d'elle; madame Sidonie souriait à tous ces visages inconnus; elle était rayonnante; jamais tant de monde ne s'était pressé, étouffé, dans les salons de l'hôtel Beau-Séjour, jamais M. Tallard n'avait reçu tant de châles et de mantilles sur les bras.

A neuf heures et demie madame Urbain n'était pas encore arrivée. Madame Sidonie, qui avait l'œil à tout, vint me chercher dans mon coin et se mit à causer avec moi pour me faire prendre patience. — Oh! ne vous inquiétez pas, me dit-elle, je suis sûre qu'elles viendront. Julia serait à l'heure de la mort, qu'elle trouverait des forces pour danser. Elle m'offrit son bras et voulut que nous fissions ensemble un tour de salon. Pour me distraire, elle me mena au milieu du groupe des gens célèbres, raccolés par Chavinart. —Elle était aux petits soins pour eux, elle les choyait, elle les cajolait, elle les flattait très-habilement; à chacun elle savait adresser un petit compliment fort bien tourné.

Chagny, qui se prenait toujours au sérieux, s'était habillé en lord-maire; j'eus peine à le reconnaître sous sa vaste perruque à marteaux. Avec celui-là, madame Sidonie n'avait pas à se mettre l'esprit à la torture; il suffisait de lui parler de sa nomination fantastique et des mutations qui se préparaient secrètement dans les bureaux du ministre; cette conversation lui était toujours agréable.

— Et votre belle protectrice, l'avez-vous revue? lui dit gracieusement madame Sidonie; vous donne-t-elle des espérances?

— Oh! je ne la néglige pas, répondit le lord-maire; une visite par semaine. J'y retourne demain. Et dans les rues (car elle sort beaucoup), de si loin que je l'aperçois, je fais un détour et je coupe habilement de manière à me trouver sur son passage pour la croiser

et la saluer de très-près. Oh! je la reconnaîtrais entre mille, dans une foule, la nuit, le jour : quelle taille ravissante!

Imaginez-vous qu'hier, à l'Opéra, je lorgnais si bien dans toute la salle que j'ai fini par la découvrir dans une baignoire, au moment où elle baissait le grillage. Derrière elle j'ai vu un officier, je ne sais pas au juste de quelle arme, mais c'était bien un militaire, un bel homme! Oh! je les ai bien vus; j'ai des yeux de lynx, rien ne m'échappe. Alors, à la sortie, je me poste dans leur couloir et je les salue. Elle ne me reconnut pas. Je cours au péristyle, et cette fois nous nous trouvons nez à nez. Je m'avance jusqu'à la portière et je me nomme, en lui donnant de nouveau mon salut.

— C'est un coup de maître, lui dit Chavinart, et je crois que cette fois-ci tu tiens ta sous-préfecture.

Madame Sidonie prit un air consterné. — Ah! mon pauvre Chagny, vous êtes perdu! Elle ne vous le pardonnera jamais! Elle qui avait une si belle réputation, une Genevoise! Elle va remuer ciel et terre contre vous. Voilà encore, je le crains bien, votre nomination ajournée. Elle se sait compromise, vous êtes perdu. Allons, nous nous retournerons d'un autre côté, mais pour le moment c'est une affaire manquée; vous le voyez, ce n'est pas ma faute. — Madame Tallard était trop heureuse d'avoir ce prétexte sous la main pour dégager sa parole; avec ses bévues, Chagny lui venait toujours en aide fort à propos.

Chagny ne savait plus que répondre et roulait des yeux fort tristes; tout à coup il se frappa le front et se mit à rire aux éclats de son rire bachique, prolongé, inextinguible : — Ah! j'y suis, j'y suis! Tout s'explique : comme c'est ça! Voilà donc pourquoi l'officier ne m'a pas rendu mon salut! il me regardait avec des yeux terribles. Quel farceur! Ah! j'y suis! ils étaient en partie. C'est trop drôle! Pauvres maris! toujours les mêmes. O Molière, Molière! — Et, se consolant ainsi de sa déconvenue, il s'en alla en riant à grand bruit, les poings sur les hanches, comme on rit à la scène.

— Mais comment faire rire celui-ci? me dit Chavinart, en me montrant le fameux Gastinière, qui tournait de notre côté. Toutes les femmes de France tromperaient leur mari qu'il n'en serait pas plus gai. Est-il lugubre, ce soir! Quelque discours rentré.

Gastinière s'en allait de droite et de gauche, traînant avec ennui son corps massif, cherchant partout des auditeurs; sa tête morne

oscillait de ci de là. Ceux qui le connaissaient de longue date l'évitaient avec soin, pour ne pas être pris au piége de ses inextricables démonstrations. Madame Sidonie en eut pitié ; elle lui amena un docteur hollandais, débarqué de la veille et déjà à la piste de toutes les célébrités parisiennes. Au bout d'un quart d'heure, en repassant par là, je les retrouvai en tête à tête et s'admirant grandement. — Il est impossible que vous soyez Français, disait le docteur par manière de compliment. Oh! monsieur, que vous êtes fort! Quelle tête allemande! — Et Gastinière de s'incliner et de poursuivre compendieusement l'exposition de ses systèmes symboliques. Au milieu d'une période, le Hollandais l'arrêta net pour lui dire : — Vous êtes de l'Institut? — Non certes, dit le peintre philosophe. — Alors l'étranger se leva avec mépris, salua sèchement Gastinière et lui tourna le dos.

XII

Dix heures venaient de sonner, et je commençais à m'inquiéter sérieusement de l'absence de Brigitte. Allons, vous n'y tenez plus, me dit madame Sidonie, il faut encore que ce soit moi qui vous tire de peine. Vite, monsieur Tallard, courez me chercher un coupé. Que diable peut-il se passer encore chez Julie? Elle prit au hasard dans l'antichambre le premier manteau qui lui tomba sous la main, elle s'encapuchonna vivement d'un grand châle, et disparut dans l'escalier en me criant :— Patience! patience! dans dix minutes je vous les ramène!

Mais vingt minutes, quarante minutes s'écoulèrent sans que je visse revenir personne. Que se passait-il rue Meslay? Dans mon inquiétude, je me disposais à sortir, lorsqu'une belle dame fit son entrée brusquement, sans qu'on l'annonçât. Elle était vêtue en paysanne serbe. C'était bien le costume que j'avais dessiné pour Brigitte, mais c'était Julia qui le portait; elle y avait ajouté de sa façon quelques falbalas à paillettes; sur ses bras elle faisait flotter une écharpe écarlate semée d'étoiles d'or, dernier débris de son costume andalou; d'une main relevée elle agitait un tambour de basque tout bariolé de rubans. Quoiqu'elle fût masquée, je la reconnus à sa démarche. Seule, hardie et leste, elle s'avançait comme une reine de théâtre. Arrivée au milieu des valses, elle se mit à glisser autour des groupes, ses pieds, amoureux de la danse, rasaient le parquet, tout

son corps frémissait, et dans son ardeur au plaisir, dans son impatience, entraînée tout à coup par les appels de l'orchestre, sans attendre qu'on vînt l'inviter, elle enleva un cavalier au passage et disparut avec lui dans le tourbillon d'une redowa.

Je vis bientôt arriver Brigitte, au bras de madame Sidonie; elle était en domino noir. J'allais la questionner, mais madame Sidonie la fit asseoir vivement et la confia un instant à M. Tallard pour me prendre en confidence dans un coin. — Vous devez ne rien comprendre à tous ces changements de costumes, me dit-elle; voici l'histoire. Oh! elle ne vous a pas trompé, elle a mis le domino, comme elle vous l'avait promis, mais dès qu'elle s'est vue à la glace, le diable l'a emporté. En arrivant chez elle, je l'ai trouvée dans tous ses états, grognant, périssant, un pied dans la tombe. En un clin d'œil, j'ai compris ce qu'elle voulait: vous ne l'auriez jamais deviné, vous. Ah! comme les hommes sont bêtes avec tout leur grec et leur latin! Elle avait envie du costume de Brigitte, mais une envie folle, une envie de nourrice, c'était son idée fixe, aussi comme elle l'a refusé! Ah! je la connais à fond. Je lui ai demandé en grâce, comme une faveur, de prendre ce costume de paysanne serbe; je l'ai priée, suppliée; je lui ai prouvé que c'était beaucoup trop sévère pour Brigitte, qui serait bien mieux en domino noir; que c'était modeste un domino, simple et sans prétention; qu'on ne devait pas mettre les jeunes filles en vue: que sais-je encore? Je prêchais une convertie. Mais comme il a fallu se jeter à ses pieds, et la cajoler, et la plaindre! comme il a fallu faire appel à ses grands sentiments, à son amour pour Brigitte, qui mourait du désir d'aller au bal! Elle s'est débattue presque pour se laisser habiller par moi et par sa fille: elle cédait à la violence; elle ne le faisait que pour nous, par raison. Et ainsi jusqu'à l'hôtel. Mais à peine dans l'antichambre, éblouie par les lumières, attirée, enivrée par la musique, la voilà qui nous jette sa pelisse et qui s'élance la première dans la salle, au bruit des violons, nous laissant seules à nous débarrasser de nos costumes de voyage. Voilà l'histoire. Maintenant, de grâce, pas un mot de reproches quand vous la verrez. Elle est ainsi faite. Calmez-vous, pas un mot, je vous en supplie pour moi, pour Brigitte. Venez, je vais vous faire une bonne petite place à côté d'elle, entre ces deux dames de Stockolm qui ne savent pas vingt mots de français.

Madame Urbain était vraiment la lionne du moment; on faisait cercle autour d'elle pour admirer ses pas de danse. Sous ce déguise-

ment dont elle se parait, on pouvait la prendre pour une très-jeune femme; ses beaux cheveux blonds flottaient en grappes autour du masque; la grâce et la souplesse de ses mouvements, l'élégance de sa tournure, son entrain, sa vivacité charmante, son succès, faisaient envie aux plus coquettes. Ce cavalier égaré dont elle s'était emparée si brusquement n'était autre que Chagny. Le lord-maire, tout ravi d'une telle faveur, se croyait en bonne fortune; il ne voulait plus quitter sa danseuse; il lui récitait des madrigaux; il la promenait avec orgueil. Chavinart se pencha vers lui et lui dit à l'oreille: — Ah! quel charme! c'est une princesse moldave, ton ministre l'a connue en Orient, il en est fou, amoureux comme un Turc! Elle peut tout sur lui. Touche-lui un mot de ta sous-préfecture, et n'oublie pas que là-bas, dans son pays, il y a des croix superbes, grandes comme la main, tout diamant! C'est ton affaire.

Quand les violons se reposèrent, madame Urbain vint s'asseoir à côté de nous. J'attendis qu'elle me parlât la première. Elle se crut obligée de se justifier d'avoir pris le costume de Brigitte; je la laissai mentir à son aise. Irritée de mon silence, elle commençait à me chercher querelle, mais les musiciens se remettant en place, elle m'eut vite oublié; au premier coup d'archet, elle nous laissa là pour courir à la danse; alerte, joyeuse, infatigable, enivrée, elle lassait les plus fougueux valseurs. Entre deux quadrilles, elle revenait à la hâte vers nous, et, comme si elle eût été un peu honteuse d'être si animée au plaisir quand sa fille restait assise dans un coin, elle nous excitait à danser comme elle; elle me répétait avec insistance: — Vraiment! je ne vous comprends pas. Seriez-vous jaloux que vous la gardez ainsi à l'écart pour l'empêcher de s'amuser? Je connais Brigitte, il ne faut pas l'écouter, elle se laisse trop aller, elle a besoin d'être secouée; croyez-moi, il lui faut de grandes distractions, du bruit, du mouvement, de l'agitation; puisqu'elle refuse avec tout le monde, faites-la au moins danser avec vous.

A son tour, madame Sidonie vint presser si vivement Brigitte qu'il fallut céder. Lorsqu'elle eut dansé avec moi, Brigitte n'eut plus de prétexte poli pour refuser les amis de la maison qui l'avaient déjà engagée; il fallut accepter les invitations de M. Tallard, de Chagny, de Chavinart, enfin d'un vieux voisin plein d'obligeance, qui depuis deux ans lui demandait un quadrille, et qu'un nouveau refus aurait désespéré. Quand elle revint s'asseoir, je la trouvai fatiguée, oppressée; l'altération de sa voix, son teint animé et ses pâleurs

subites m'inquiétaient vivement; je courus avertir madame Urbain; on valsait un brillant cotillon dont elle était l'ornement et la gloire. Il fallut attendre que cette danse fût terminée. Quand nous revînmes, Brigitte paraissait déjà beaucoup mieux, et, soit qu'elle fît effort pour se contenir devant sa mère, soit que la crise fût passée, tout le monde put croire que je m'étais alarmé sans raison. Seule, madame Urbain parut troublée, elle se jeta dans des exagérations d'inquiétude et d'effroi; elle embrassait et caressait follement sa fille en pleurant, en se désespérant. Elle me reprochait de ne l'avoir pas prévenue plus tôt, elle voulait envoyer chercher un médecin. Ce qui ne l'empêcha pas de me dire au bout de cinq minutes : — Vous êtes d'une imprudence inouïe ! qu'avez-vous à lui monter ainsi la tête ! Les jeunes filles ne sont qu'imagination, et vous les rendriez malades avec tous vos troubles.

Je crois qu'elle était sincère en me parlant ainsi pour se tranquilliser. Pour tout ce qui touchait à ses plaisirs, elle savait se tromper elle-même de si bonne foi ! Comme de nouveau j'insistais à lui exprimer mes craintes, elle me répondit avec impatience : — Eh ! mon Dieu ! je la connais mieux que vous ! Oh ! le cœur d'une mère ne se trompe pas ! Pourtant, si vous le croyez nécessaire, nous allons nous retirer à l'instant même. Ordonnez, on vous obéira. — Ah ! Péraldi, soyez franc, vous êtes bien jaloux.

Dès que cette idée se fut offerte à son esprit, elle s'y attacha obstinément; elle n'en voulut plus démordre. Elle qui croyait toujours à des ruses ne doutait déjà plus que par jalousie j'eusse inventé ce prétexte de maladie pour faire sortir Brigitte.

Madame Sidonie me prit à part et me dit vivement : — Ne partez pas, Julia ne vous le pardonnerait jamais, et encore moins à Brigitte. Elle, partir ! Mais si elle y songeait, il y a longtemps qu'elle aurait retiré son masque; elle ne l'a seulement pas détaché. Tout à l'heure, dans son grand désespoir, je riais en lui voyant relever la mentonnière pour embrasser sa fille. Quant à Brigitte, je vous jure que ce n'est rien. Mal de jeune fille, un peu de fièvre; l'émotion d'avoir dansé avec vous. La première fois que M. Tallard m'a serré la main en valsant, j'étais ainsi. Comment ! ne voyez-vous pas que Brigitte vous aime ? Ces hommes ne comprennent rien !

Elle me parlait ainsi de tout cœur, sans soupçonner à quel point elle m'irritait. De son côté, madame Urbain ne cessait d'insister pour partir, mais de façon à nous obliger à rester. — On voit qu'il veut

s'en aller, disait-elle à sa fille, faisons-lui ce sacrifice. Allons, levons-nous. Oh! rassure-moi, Brigitte, n'est-ce pas que tu ne souffres plus? Si tu le désires, nous allons partir. Et elle résistait encore, certaine du refus de Brigitte; elle demandait son manteau, son chapeau, la voiture; elle se levait avec agitation, — mais toujours sans retirer son masque; il fallut la bien supplier, la retenir de force, pour l'empêcher de courir au vestiaire.

Enfin, elle consentit à rester; mais, n'osant encore se remettre à la danse, elle s'installa en garde-malade auprès de Brigitte, et, pour s'occuper, elle courait au buffet et revenait à chaque instant avec des bouillons, des sirops, des sucreries. Il aurait fallu goûter de tout. C'était sa manière de soigner les gens.

Elle nous fit ainsi le sacrifice de quelques quadrilles, et de sa part c'était bien méritoire, car à chaque instant elle jetait un regard d'envie sur ces groupes animés qui passaient et repassaient; mais une sorte de honte la retenait près de nous. L'obligeante madame Sidonie lui vint très-subtilement en aide : — Prenez garde, lui dit-elle, Brigitte finira par se croire très-mal, si vous restez tous là près d'elle, sans vous secouer, avec vos airs tristes et malheureux. Allons, qu'on s'amuse et qu'on danse; votre gaieté l'égayera, votre plaisir lui fera du bien. — Vous croyez? répondait madame Urbain qui ne demandait pas mieux que d'être persuadée. Elle se débattit faiblement, vaincue d'avance; sans l'écouter, madame Sidonie alla lui chercher un danseur. — Tenez, voilà votre amoureux, lui dit-elle, en lui présentant Chagny.

Madame Urbain s'élança au bras du lord-maire, et nous laissa là de fort bon cœur. Son succès fut très-grand. Elle excellait vraiment dans ces danses hongroises importées la veille à Paris. Je ne sais où elle pouvait les avoir apprises. Tous la félicitaient, et madame Sidonie n'était pas la moins empressée des complimenteurs. — Ah! quel plaisir de vous voir si heureuse! S'amuse-t-elle, notre chère amie! Et madame Urbain de répondre, en montrant négligemment son carnet tout chargé d'invitations. — Eh! comment faire quand on est engagée de tous côtés? Si je n'écoutais que mes goûts, je me reposerais de préférence. Mais que voulez-vous? on ne peut pas faire d'impolitesse aux gens. Ah! comme j'aimerais mieux mon lit, ou bien marcher dans un bois, au grand air!

Madame Sidonie, toujours un peu malicieuse dans ses amitiés, s'empressa de lui détacher son masque : — Quoi! vous souffrez! dit-elle; oh!

respirez un peu, chère belle! Ce loup doit vous étouffer. — Comment! c'est vous, madame Urbain! s'écria très-gauchement Chagny, et moi qui... Madame Sidonie l'arrêta net : — Ah! qu'allez-vous dire? grand étourdi. Et pour bien faire sentir le mauvais compliment, elle ajouta avec une bonhomie perfide : — Allons vite, vos excuses à notre chère amie qui n'a jamais été si jeune et si belle. Oh! Julie, vous avez été la reine du bal!

Chagny se confondit en excuses et l'invita de nouveau avec toutes sortes de galanteries exagérées. Mais le coup était porté, et dans son dépit madame Urbain refusa très-sèchement de valser avec lui. Cette fois elle voulait très-sérieusement se retirer; elle avait déjà demandé la voiture, lorsqu'un petit jeune homme, au dépourvu de danseuse, vint l'inviter. Pour se venger de Chagny, elle accepta. Jamais elle n'avait dansé avec tant d'entrain, d'élégance et de passion; elle ne s'arrêta que lorsqu'elle eut mis son cavalier hors de combat. L'adolescent, épuisé, brisé, hors d'haleine, alla tomber sur un fauteuil comme un homme ivre; elle, souriante, heureuse, traversait les groupes avec grâce, d'un pas léger, sans fatigue, prête encore à lasser les plus intrépides.

Ce fut son dernier triomphe. Elle eut beau se placer en vue, au premier rang des danseuses les plus ardentes au plaisir, on ne vint plus l'inviter. Les quadrilles succédèrent aux valses, les sotichs aux redowas, les redowas aux quadrilles, et personne ne s'approchait d'elle. Seule, abattue, navrée, elle attendait; elle attendait toujours sans pouvoir se décider à quitter ce salon inhospitalier, dédaigneux. Quelle cruelle et subite expiation! elle faisait peine à voir. La tristesse et l'ennui se répandaient sur cette figure fatiguée, l'envieillissaient encore. Elle n'était plus reconnaissable. Madame Sidonie, qui ne persistait jamais longtemps dans ses malignités, eut compassion de la voir si accablée, si abandonnée. M. Tallard reçut l'ordre de venir inviter madame Urbain et de la faire danser jusqu'à la fin du bal. Il obéit en conscience, car il ne consentit à la reconduire dans notre coin que lorsque les musiciens lassés s'arrêtèrent et prirent leurs étuis pour serrer les violons. Il était grand jour.

(La suite à la prochaine livraison.)

GŒTHE ET SCHILLER[1]

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

II

SCHILLER

SA VIE ET SES ŒUVRES

On peut dire que Schiller se révéla au monde, à vingt-deux ans, par une véritable explosion de colère et de génie. Il a résumé lui-même avec une audacieuse franchise l'histoire de sa jeunesse; et la conclusion de cette histoire, c'est le drame des *Brigands*. Écoutez sa confession.

« Une étrange méprise de la nature m'a condamné à être poëte dans mon pays. Le goût de la poésie offensait les lois de l'institut où j'ai été élevé et contrariait les plans de son fondateur. Pendant huit années, mon enthousiasme eut à lutter contre la discipline militaire. Mais la passion de la poésie est ardente et forte comme le premier amour; ce qui devait l'étouffer l'enflamma. Afin d'échapper à une situation qui était pour moi une torture, mon cœur se mit à divaguer dans un monde idéal. Ignorant le monde réel dont j'étais séparé par des barrières de fer; — ignorant les hommes, car les quatre cents condisciples qui m'entouraient n'étaient qu'une seule créature, la copie exacte d'un seul et même modèle, et la nature, la grande artiste, n'eût pas reconnu un seul d'entre eux; — ignorant les tendances des êtres libres et abandonnés à eux-mêmes, car de toutes les facultés humaines, de toutes les forces de la volonté, une seule était exercée dans le monde où je me trouvais, une seule se tendait d'une façon convulsive, les autres languissaient engourdies; les particularités, les expansions de la nature qui aime à s'épanouir sous mille formes diverses, allaient se perdre toutes indistinctement dans la régu-

1. Voir la 37e livraison.

larité mécanique de la discipline régnante; — ignorant les femmes, car les portes de cet institut ne leur sont ouvertes qu'à l'âge où elles n'ont pas commencé d'être intéressantes et à l'âge où elles ont cessé de l'être; — ignorant enfin l'homme et la destinée humaine, mon pinceau nécessairement devait manquer la juste ligne, la ligne intermédiaire entre les anges et les diables; il devait produire un monstre qui par bonheur n'avait pas d'analogue dans l'univers..., je parle des *Brigands*. La pièce a paru. Le monde moral tout entier a cité l'auteur à comparaître devant lui comme accusé du crime de lèse-majesté. Sa justification complète était dans les conditions de sa naissance. Entre les attaques sans nombre que m'ont attirées mes *Brigands*, une seule a touché juste : je m'étais mis en tête de peindre les hommes, deux années avant d'en avoir rencontré un seul. »

Voilà, en quelques mots, l'histoire de Schiller enfant et le prélude de son œuvre. Le jour où le jeune géant brisa les liens qui l'enchaînaient, le cri qu'il poussa retentit par toute l'Allemagne. Un poëte dramatique était né, et ce poëte qui s'accuse d'avoir peint les hommes avant de les avoir vus, ce poëte, sans le savoir, venait d'exprimer la situation de son pays et de son siècle.

Jean-Christophe-Frédéric Schiller naquit à Marbach, jolie petite ville du Wurtemberg, au bord de ce doux Neckar que tant de poëtes ont chanté. Il avait failli naître dans un camp; son père, qui était alors lieutenant d'infanterie, se trouvait à quelques lieues de là, occupé avec son régiment aux exercices d'automne; on raconte que la mère, étant allée le voir, ressentit sous la tente les premières douleurs de l'enfantement. Elle put cependant être ramenée à Marbach, et c'est là que, le 10 novembre 1759, elle mit au monde ce fils destiné à une gloire si pure[1]. Le père, saisi d'une pieuse émotion, prit le nouveau-

1. C'est aussi le 10 novembre que sont nés deux autres personnages chers à l'Allemagne du Nord, le grand réformateur du seizième siècle et l'un des héros de la guerre de 1813, Luther et le général Scharnhorst. Ce rapprochement ne serait plus possible si Schiller était né, non pas le 10 novembre, mais le 11, comme l'a prétendu M. Gustave Schwab. Le registre des baptêmes de Marbach, consulté par M. Schwab, fixe en effet au 11 novembre 1759 la naissance de l'enfant, et M. Schwab s'était cru autorisé à rectifier d'une manière définitive l'erreur commise jusque-là par tous les historiens littéraires. Le dernier biographe de Schiller, M. Émile Palleske, est heureux de rétablir la date du 10 novembre et le rapprochement qui en résulte. Les arguments de M. Palleske sont péremptoires. Il rappelle d'abord que, du vivant du

né dans ses bras, et l'élevant vers le ciel : « Être des êtres, s'écria-t-il, je te le recommande; accorde-lui la force de l'esprit, supplée par ta grâce à ce que le manque d'éducation m'empêchera de faire pour mon enfant ! »

Ce père du poëte, Jean-Gaspard Schiller, était un homme simple, laborieux, sévère pour lui-même et pour les autres, un vrai type d'honneur et de vertu populaire. « Puissé-je, dira le poëte en apprenant sa mort, puissé-je sortir de ce monde aussi pur qu'il en est sorti ! » A vingt-deux ans, il était entré en qualité de chirurgien-barbier dans un régiment de hussards, et il y avait gagné bientôt des épaulettes de sous-officier. Licencié en 1748, à la paix d'Aix-la-Chapelle, il reprit du service au commencement de la guerre de Sept ans, fut admis comme enseigne dans le régiment du prince Louis de Wurtemberg et fit vaillamment plusieurs campagnes. Ce fut pendant cette guerre que son fils vint au monde. La guerre finie, Jean-Gaspard Schiller vint tenir garnison à Ludwigsbourg, et pour occuper ses loisirs il se livra à des travaux d'agriculture et de jardinage qui lui attirèrent bientôt les faveurs du souverain. Il avait établi à Ludwigsbourg une pépinière qui prospérait à merveille; le duc Charles de Wurtemberg, informé de ses succès, lui confia la direction de ses jardins et de ses parcs, dans ce beau château de *la Solitude* qu'il avait fait construire au milieu des bois. C'est là que l'ancien chirurgien-barbier, revêtu désormais du titre de capitaine, acheva tranquillement ses jours. Il était fort apprécié de son souverain et jouissait de l'estime universelle. Tout privé qu'il était de culture littéraire, il sentit vivement la gloire de son fils. Chaque fois que Schiller envoyait à la librairie Cotta le manuscrit d'une œuvre nouvelle, il avait soin de le faire communiquer d'abord à son père; et n'était-ce pas un spectacle touchant de voir le vieux jardinier de *la Solitude* feuilleter avec émotion les pages de *Wallenstein* ou de *Guillaume Tell?* Un des biographes de Schiller, M. Gustave Schwab, à qui nous empruntons ces détails, nous dit que les mains de l'excellent

poëte, c'est toujours le 10 novembre que sa famille a fêté l'anniversaire de sa naissance; mais la preuve décisive, c'est un mémoire manuscrit intitulé : *Curriculum vitæ meum*, dans lequel le père du poëte a exposé lui-même les principaux événements de sa carrière. Ce manuscrit, daté de la Solitude, 17 mai 1789, était resté inconnu à tous les biographes; M. Palleske s'en est servi le premier, et il y a trouvé cette date du 10 novembre 1759 sur laquelle il n'y a plus de doute possible désormais.

père tremblaient de joie. Je le vois d'ici ému, inquiet, troublé ou charmé tour à tour, comprenant avec son cœur ce que son esprit n'entendait pas, se rappelant peut-être la prière qu'il faisait le 10 novembre 1759, et remerciant Dieu de l'avoir si pleinement exaucée.

La mère du noble poëte était aussi un excellent type des classes populaires en Allemagne, le type gracieux et pur en face du type rustique, la douceur affectueuse à côté de la rudesse honnête. Elle s'appelait Élisabeth-Dorothée Kodweiss. Son grand-père et son aïeul étaient boulangers à Marbach; son père, aubergiste et marchand de bois, avait amassé laborieusement une petite fortune qui fut engloutie presque tout entière dans les inondations du Neckar. Le pauvre homme, à peu près ruiné, obtint comme une aumône une place de gardien de ville (*thorwart*) avec un misérable logement près des remparts. Élisabeth-Dorothée était mariée déjà quand ce malheur frappa son père; elle ne souffrit pas des rigueurs de l'indigence et reçut même une certaine éducation qui développa heureusement les purs instincts de son âme. Elle aimait la lecture et la musique; elle chantait des mélodies populaires en s'accompagnant sur la harpe; on a conservé d'elle quelques strophes adressées à son mari, accents candides, paroles sans art, murmure confus et harmonieux d'un cœur tendre. C'était bien une fille du peuple souabe : simple, dévouée, pieuse, naïvement sensible au charme de la nature. Dorothée Schiller eut une influence manifeste sur l'esprit et le cœur de son fils. Pendant que le père était à l'armée, elle dirigea seule à Marbach les premiers pas de l'enfant, et grava dans son âme ces impressions que rien n'efface. « Je le vois encore, disait plus tard sa sœur aînée Christophine, quand il épelait la Bible, et que, joignant les mains, il levait ses yeux vers le ciel; avec ses longs cheveux blonds et bouclés, il avait l'air d'un ange. »

Ce petit ange rustique avait six ans lorsque son père alla s'établir sur la frontière du Wurtemberg, dans le village de Lorch, où le fixaient ses fonctions d'officier recruteur. Il fallut quitter Marbach et la maison du grand-père Kodweiss; on le confia bientôt au pasteur de Lorch, l'excellent Moser, dont le poëte un jour conservera le souvenir et le nom dans une scène célèbre de ses *Brigands*. Ce fut lui qui enseigna les éléments du latin et du grec au futur poëte de *la Fiancée de Messine;* il lui inspira sans doute aussi une ardeur enfantine pour la théologie, et l'ambition d'expliquer aux hommes la parole de Dieu. « Je veux être prédicateur, » disait l'écolier du pas-

teur Moser quand il rentrait le soir au foyer paternel, et, s'arrangeant une sorte de chaire avec un fauteuil, il prononçait devant sa mère et ses trois sœurs de petits sermons improvisés. « Schiller ne se trompait pas, a dit un de ses biographes[1]; il est devenu, en effet, un prédicateur, mais ce n'est pas dans une chaire, c'est sur la scène qu'il a prêché; ce n'est pas à une communauté de croyants, c'est à la grande famille humaine que s'adressait sa voix puissante. »

Après trois années passées à Lorch, la famille Schiller fut appelée à Ludwigsbourg (1768), et sept ans plus tard, nous l'avons dit, l'humble officier du duc Charles était nommé directeur des jardins de la Solitude[2]. De 1768 à 1773, Schiller commença ses études à l'école de Ludwigsbourg; là, sous la discipline assez brutale d'un maître capricieux, sa franche et impétueuse nature se déploya soudainement. Si Gœthe, à vingt-six ans, apparaissait comme un jeune dieu à la cour de Weimar, Schiller, dès la première enfance, apparut à ses camarades comme un jeune fils des Niebelungen. Fier, hardi, prompt à la bataille, toujours prêt à se sacrifier pour ses amis, on ne résistait ni à la vigueur de sa colère ni à la générosité de son cœur. Il était toujours, et de toute manière, à la tête de sa classe. Longtemps encore après, ses condisciples ne parlaient qu'avec admiration de la singulière influence exercée si naturellement par l'écolier de Ludwigsbourg. Ce jeune Siegfried aux cheveux blonds n'avait pas encore renoncé à la théologie; il apprenait l'hébreu en même temps que le grec et le latin. A treize ans, après qu'il eut reçu la confirmation, ses parents étaient décidés à le faire entrer dans une des quatre écoles théologiques du Wurtemberg, espèces de petits séminaires où l'on avait conservé certaines traditions du catholicisme et dont les élèves portaient la soutane. Mais ce n'était pas la discipline catholique d'un séminaire protestant qui devait accomplir chez ce mâle jeune homme les desseins de la Providence; il aurait trouvé là de sublimes extases qui l'eussent dédommagé de la contrainte; son ardent génie, aussi amoureux de l'action que de l'idéal, l'aurait placé peut-être, comme Luther, mais avec d'autres principes, parmi ces novateurs qu'un poëte appelle les chevaliers de l'Esprit-Saint. Dieu lui réservait des destinées différentes. Pour faire jaillir le poétique génie de son cœur

1. Hoffmeister, *Leben Schillers*; tome I, p. 10.

2. Nous suivons ici l'opinion de M. Émile Palleske; selon MM. Hoffmeister, Gustave Schwab, Édouard Boas, ce serait en 1770 que Jean-Gaspard Schiller aurait été placé au château de la Solitude.

et lui imprimer un élan victorieux, il fallait une compression étouffante, un joug sans dédommagement, l'intolérable joug d'un cloître militaire. Suivons Schiller à la *Karls-Schule*.

Ce n'était pas un homme ordinaire que le duc Charles de Wurtemberg. Esprit vif, imagination turbulente, il avait le sentiment des choses élevées, et s'il avait reçu une éducation plus complète, s'il avait pu se soustraire à l'oisiveté ou aux dissipations de sa charge, il aurait sans doute laissé un nom dans l'histoire de son pays. Ces petites souverainetés allemandes du dix-huitième siècle, n'imposant aucun devoir et ne subissant aucun contrôle, étaient des postes périlleux pour les âmes les plus fortes; après avoir follement dépensé sa jeunesse et son âge mûr, le duc Charles voulut honorer la fin de sa vie par un emploi sérieux de ses facultés et de son pouvoir. Il comprenait la valeur de la science, et regrettait amèrement tout ce qui manquait à la culture de son esprit : l'ambition lui vint d'attacher son nom à des établissements utiles, à une série d'écoles modèles destinées à faire des agriculteurs et des soldats. De ces projets, un peu confus d'abord, était sortie en premier lieu une espèce d'académie de musique et de danse, établie au château de la Solitude; la pensée du fondateur se transforma bientôt, l'école de *la Solitude* fut remplacée par une grande institution militaire, connue au dix-huitième siècle sous le nom de *Karls-Schule*, école de Charles. L'école de la Solitude avait été fondée en 1770; la première transformation avait eu lieu l'année suivante; en 1775, l'œuvre était complète : l'établissement, pourvu de tous ses professeurs, rempli d'élèves venus de divers points de l'Allemagne, était transporté à Stuttgardt avec le titre d'*Académie militaire*. En réalité, c'était un cloître. Séparés du monde entier, les élèves vivaient là comme des moines dans une abbaye. La discipline était aussi impérieuse que les études étaient fortes. On y apprenait les mathématiques et les langues anciennes, l'histoire et la géographie, la religion et les sciences naturelles, le droit et la médecine, la musique et les arts du dessin; on y apprenait surtout à dépouiller toute initiative, à se transformer en chiffre, à obéir comme une machine. Chacun des élèves devait être le règlement en action. Costumes, attitudes, mouvements du corps, tout cela prévu et déterminé avec une précision impitoyable; on devine de quelle liberté jouissait l'intelligence. Toute la journée, d'heure en heure, le duc Charles pouvait savoir exactement ce que faisait chaque élève de son académie. Ce pédagogue passionné voulait absolument former des hommes

d'élite comme le père de Frédéric le Grand formait des soldats et des caporaux. Un tel régime, on le comprend, pouvait produire à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal, suivant la nature des esprits. L'académie de Charles, élevée bientôt par l'empereur Joseph II au rang des écoles supérieures de l'Empire, attira peu à peu des disciples venus de toutes les contrées de l'Europe; la Suède, la Pologne, la Russie, la France même et l'Angleterre y étaient représentées. Parmi tant d'esprits si différents, il en est sans doute qui puisèrent dans cette rude discipline un sentiment profond de la règle et un ardent amour du travail; on sait que notre grand Cuvier et l'illustre naturaliste allemand Kielmeyer ont été élèves de l'académie de Charles. Combien d'autres, frémissant sous le joug, ne recueillirent là que des inspirations de révolte!

Schiller n'avait que treize ans et deux mois quand le duc Charles le fit entrer, malgré ses parents et malgré lui-même, dans le redoutable cloître (17 janvier 1773). Le duc, occupé à recruter des élèves, se faisait rendre compte chaque année de l'état des écoles primaires du Wurtemberg; le brillant écolier de Ludwigsbourg ne pouvait échapper à ses réquisitions. En vain le père et la mère, qui voulaient faire de leur fils un ministre de l'Évangile, en vain le jeune écolier, bien décidé à être théologien, essayèrent-ils de résister, l'offre du prince devint un ordre; il fallut renoncer à la théologie, endosser l'uniforme, apprendre l'exercice, apprendre à s'asseoir et à se lever, à marcher et à rester immobile, à vivre enfin sur un signe du chef et aux sons du tambour. Tout en achevant ses humanités, il devait commencer l'étude du droit; ainsi l'avait décidé le maître. On comprend qu'un enfant de treize ans n'ait pu concevoir un goût très-vif pour cette étude du droit, si noble, mais si sévère, et qui suppose d'abord la préparation littéraire et morale de l'esprit. Avec un instinct plus sûr que les règlements de ses chefs, il réservait toute son ardeur pour ses humanités. La première année de son séjour à l'académie, il obtint le prix de grec; l'antiquité l'enchantait, et il traduisait les poëtes latins avec amour. Ce ne furent pas cependant ces études littéraires qui éveillèrent chez lui le génie poétique; nous avons un écrit de sa main, composé à cette époque, où il se peint naïvement lui-même et déclare ses prédilections : « Je serais heureux, dit-il encore en 1774, de donner un théologien à mon pays. » Ce qui le fit poëte, ce fut le besoin de protester contre une éducation oppressive. La poésie fut pour lui le refuge de la liberté. Un jour, un de ses camarades ayant résisté à

je ne sais quelle injonction du directeur, Schiller lui adressa une ode. Ce camarade, nommé Scharffenstein, qui depuis est devenu général, et à qui l'on doit d'intéressants détails sur la jeunesse de son glorieux ami, avait lui-même des goûts poétiques très-décidés; ils formèrent bientôt avec deux autres de leurs condisciples, Hoven et Petersen, une espèce de société littéraire, société secrète, bien entendu, dont les séances confidentielles avaient lieu à voix basse, aux heures de récréation et pendant les loisirs du dimanche. Hoven méditait un roman à la *Werther*, Petersen un drame bourgeois, Scharffenstein une pièce chevaleresque, Schiller voulait faire une tragédie, mais une tragédie dont les héros fussent empruntés à la société de son siècle, et il avait choisi pour sujet le suicide d'un étudiant. *L'Étudiant de Nassau*, tel était le titre de son œuvre. On voit quelle était l'influence de Gœthe sur nos impatients prisonniers. Au moment même où l'auteur de *Werther* et de *Gœtz de Berlichingen* allait s'établir à la cour de Weimar, au moment où *la période d'assaut et d'irruption,* comme disent nos voisins, semblait interrompue, un nouvel assaut, une irruption nouvelle se préparent dans l'ombre de l'académie de Charles, sous l'œil trompé de ses surveillants, au milieu d'un régiment d'automates!

Schiller, qui décidément avait pris l'étude du droit en dégoût, fut autorisé à suivre le cours de médecine (1775). Cette science de l'homme captiva son esprit philosophique; les écrits de Haller et de Boerhaave provoquaient ses méditations; il fit des progrès rapides, obtint des prix, des récompenses, et, cinq ans après, il couronna ses travaux par une dissertation des plus remarquées sur les rapports du physique et du moral[1]. C'est au mois de décembre 1780 que Schiller, ses épreuves brillamment soutenues, fut nommé médecin militaire et quitta l'académie de Charles. Mais sa grande œuvre, pendant sa dernière année de réclusion, l'œuvre qui allait décider de toute sa vie, ce n'était pas cette dissertation médicale, c'était un drame, un drame sauvage, monstrueux, un drame tout rempli de déclamations forcenées, drame de génie toutefois, et dont les violences même attestaient un poëte de premier ordre. J'ai nommé *les Brigands*.

1. Cette dissertation n'était pas une thèse pour le doctorat, comme l'ont cru plusieurs des biographes de Schiller. Ce fut seulement l'année suivante, en 1781, que l'académie de Charles, élevée par l'empereur d'Allemagne Joseph II au rang d'université, eut le droit de délivrer des diplômes. M. Émile Palleske a très-nettement élucidé toutes ces questions de détail.

Où avait-il pris, cet étudiant cloîtré, tous ces types extraordinaires? Où avait-il trouvé l'image de Charles Moor? D'où lui venait l'idée d'armer ainsi la jeunesse, de rassembler les cœurs les plus francs, les plus généreux, d'en former une troupe de bandits, et de les lancer, le fer et le feu à la main, contre la société tout entière? La société, pour lui, c'est l'académie de Charles; il n'en connaît pas d'autre. La tyrannie qui l'étouffe, devenue chaque jour plus intolérable à mesure que ses facultés grandissent, a fini par lui donner la fièvre chaude. Tout son être se révolte, et ces idées de révolte prenant un corps, il se représente la jeunesse de son temps, obligée, pour vivre, pour déployer ses forces, de déclarer la guerre à toutes les institutions humaines. Charles Moor, c'est lui; c'est sa liberté qu'on étouffe, c'est sa personnalité qui proteste. « Je veux vivre, j'ai le droit de vivre, et la société me refuse ce droit; eh bien! formons-nous une société nouvelle. Toutes les sociétés ont commencé par la violence; les premières tribus humaines ont été des associations armées; créons un monde, et recommençons l'histoire; notre société de bandits sera plus juste que cette vieille société despotique où les plus nobles cœurs sont condamnés d'avance à mourir. »

Ces déclamations furieuses, Schiller les écrivait dans la fièvre. Il composait son drame le soir, la nuit, en cachette, et les précautions qu'il était forcé de prendre redoublaient sa fureur. A ces violences de langage, à ces inventions monstrueuses, comment ne pas reconnaître un écolier en délire, un écrivain qui veut *peindre les hommes avant d'en avoir rencontré un seul?* C'est là qu'est la déclamation; voyez maintenant le génie. Dans cette éruption de feu et de lave, il y a des matières impures qui seront un jour des diamants. Ce tableau d'imagination, tout insensé qu'il est, se trouve répondre à la situation générale. Au moment où Schiller écrivait *les Brigands*, il y avait en Allemagne un sentiment de malaise universel. Ce que le jeune poëte éprouvait dans son couvent de Stuttgard, des milliers d'âmes l'avaient ressenti dans les liens de l'ancien régime. Des institutions surannées entravaient partout le libre essor de la vie; les esprits étouffaient. De 1770 à 1780, pendant que Schiller, séparé du monde, étudie le droit et la médecine sous la rude discipline de l'académie de Charles, l'esprit de révolte éclate de tous côtés sous les voiles de la poésie. La littérature des générations nouvelles n'est qu'une protestation ardente et confuse contre le vieux monde. Voltaire, en 1764, dans une lettre au marquis de Chauvelin, annonçait l'imminence d'un bouleverse-

ment social, et s'écriait avec envie : « Ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront de belles choses. » Et deux ans plus tard, en 1766, écrivant à d'Alembert, il ajoutait : « Ne pourriez-vous point me dire ce que produira dans trente ans la révolution qui se fait dans les esprits depuis Naples jusqu'à Moscou? Je suis trop vieux pour espérer de voir quelque chose; mais je vous recommande le siècle qui se forme. » Ce siècle était déjà tout formé au delà du Rhin, lorsque Schiller, comme un jeune géant, étouffait dans son cachot. Savaient-ils exactement ce qu'ils voulaient, tous ces poëtes, tous ces rêveurs impétueux, un Müller, un Lenz, un Wagner, qui se livraient dans leurs drames à de titaniques fureurs? Non, certes; mais la révolution était commencée : on démolissait les bastilles sous forme allégorique et idéale; presque tous les héros de leurs drames sont de hardis aventuriers qui, au nom du droit naturel, se constituent justiciers suprêmes et réforment une société inique. Aucun scrupule ne les arrête : vols, crimes, et les crimes même les plus vils, tous les moyens leur sont bons. Une année avant l'apparition des *Brigands*, un compatriote de Gœthe, un homme qui était, comme Schiller, l'admirateur passionné de Jean-Jacques Rousseau, Maximilien Klinger, donnait un drame intitulé *les Escrocs*. Un jeune homme, fils d'un riche négociant, est chassé de chez son père par les intrigues et les calomnies d'un aventurier qui veut usurper sa place; devenu aventurier à son tour, il tombe, de chute en chute, dans une compagnie d'escrocs qui exploitent sur les tapis verts la cupidité des joueurs. Il est bientôt le roi des filous et remue les pièces d'or à pleines mains. Devinez-vous ce que le poëte va faire de ce personnage avili? Un demi-dieu réformateur du monde. Le héros de Klinger exerce, les cartes à la main, une sorte de justice sociale; il ne vole que les riches, et si ces riches qu'il dépouille ont eux-mêmes dépouillé leur prochain, comme il triomphe en vidant leur bourse! Quant aux pauvres, aux malheureux, à ceux qui ne jouent que par désespoir et pour demander au sort la réparation des injustices humaines, notre escroc, s'attribuant le rôle d'une providence terrestre, les renvoie du jeu les mains pleines. N'est-ce pas ainsi que François Moor, dans le drame de Schiller, a chassé son frère de la maison paternelle? N'est-ce pas ainsi que Charles Moor, à la tête de ses bandits, exerce la justice dans les forêts de la Bohême et sur les montagnes du Danube? Schiller ne connaissait pas *les Escrocs* de Klinger; il n'avait pas lu un seul de ces drames où Lenz, Wagner,

Frédéric Muller et tant d'autres exprimaient tumultueusement les sourdes colères de l'Allemagne. De toute cette littérature fiévreuse de 1770 à 1780, quelques livres seulement étaient tombés entre ses mains : le *Gœtz* et le *Werther* de Gœthe, les principaux drames de Lessing, le *Jules de Tarente*, de Leisewitz; je ne parle pas de l'*Ugolin* de Gerstenberg, un peu antérieur à cette période (1768), drame violent, informe, et qui dut son succès à l'imitation de Shakespeare bien plutôt qu'à des inspirations révolutionnaires. Les œuvres de Jean-Jacques, les biographies de Plutarque, voilà surtout les lectures qui enflammaient l'âme de Schiller. Mais n'y a-t-il pas dans le génie une puissance divinatrice? Ces colères qui couvaient dans l'ombre, ces murmures, ces cris étouffés, ces transports de la fièvre, le poëte semble avoir tout entendu au fond de son cloître. On dirait qu'il a recueilli toutes ces plaintes, et que, chargé de les exprimer publiquement, il a jeté, au nom de plusieurs milliers d'hommes, cette clameur formidable.

Le drame de Schiller, malgré tant de scènes impossibles, est si bien en rapport avec la situation générale des esprits que la critique a pu faire des rapprochements singuliers entre les inventions du poëte et les événements de 89. « La génération à laquelle Schiller adressait son drame, dit M. Gustave Schwab, n'avait pas encore disparu de la scène, qu'on vit se lever dans un pays voisin et bientôt dans le monde entier des hommes pareils aux compagnons de Charles Moor, des hommes qui pouvaient dire comme lui : *Mon œuvre, c'est d'exécuter la loi du talion; mon métier, c'est la vengeance.* » On sait les paroles que prononce François Moor, lorsqu'il prend possession de la seigneurie de son père : « Un jour, je le jure, j'amènerai les choses à ce point dans mes domaines, que les pommes de terre et la petite bière soient le régal des jours de fête, et malheur à qui se présentera devant moi avec des joues vermeilles! La pâleur de la misère, l'effroi livide de l'esclavage, voilà les couleurs que j'aime; je vous habillerai de cette livrée-là. » Ce cri de haine rappelle à M. Schwab celui que poussa le financier Foulon pendant la famine de 89 : « S'ils ont faim, qu'ils broutent de l'herbe!... Patience! que je sois ministre, je leur ferai manger du foin. Mes chevaux en mangent. » Et se rappelant alors tout ce qui suivit, Foulon, arrêté par le peuple, traîné à pied jusqu'à Paris, avec une botte de foin sur le dos, un bouquet d'orties à la main, un collier de chardons au cou, puis pendu et décapité en place de Grève, il se demande si ce ne sont pas

là des emprunts que la réalité a faits à la poésie des *Brigands*. « Douze ans après l'apparition de sa poésie, ajoute le biographe, Schiller fut nommé citoyen français par un décret de la Convention nationale[1]. » Ces rapprochements font bien comprendre tout ce qu'il y avait d'originalité et de puissance dans ce drame désordonné, véritable prédiction du génie, peinture anticipée d'une catastrophe inévitable. Il y en a un autre cependant que M. Schwab a oublié, et qui achève de peindre l'inspiration du poëte : Lorsque Charles Moor, à la dernière scène du drame, dépose le commandement, lorsqu'il congédie les exécuteurs de ses vengeances et qu'il s'écrie avec désespoir : « Oh! malheur à moi, misérable fou, qui ai cru pouvoir perfectionner le monde par le crime et rétablir les lois par l'anarchie! J'appelais cela vengeance et justice. Je m'arrogeais le droit, ô Providence! d'aiguiser ton glaive ébréché et de réformer tes sentences partiales. Mais, ô vanité d'enfant! me voilà au bord d'un gouffre, au bord d'une vie abominable, et je reconnais aujourd'hui, avec des grincements de dents, avec des hurlements de douleur, que deux hommes tels que moi renverseraient de fond en comble l'édifice du monde moral. Grâce pour l'enfant qui a voulu usurper ton pouvoir! A toi seule appartient la vengeance. Tu n'as pas besoin de la main de l'homme. Sans doute, je ne saurais plus rappeler le passé : ce qui est détruit est détruit; ce que j'ai renversé ne se relèvera plus jamais, non, jamais plus... mais il me reste encore un moyen de réparer l'ordre troublé... » Lorsque Charles Moor, disais-je, s'élève ainsi au-dessus de lui-même, ne croit-on pas entendre le noble Schiller du temps de la révolution, celui qui jugeait l'Assemblée constituante avec une raison si ferme, celui qui écrivait à Kœrner, le 21 décembre 1792 : « Je ne puis résister à la tentation de me mêler au procès du roi. Cette entreprise me paraît assez importante pour occuper la plume d'un homme raisonnable; un écrivain allemand qui élèverait dans cette affaire une voix éloquente et libre produirait sans doute quelque impression sur ces cerveaux en délire. »

Le drame des *Brigands* était déjà terminé lorsque Schiller quitta l'académie de Charles. Croyez-vous que le poëte soit libre enfin? Non, il est libre dans Stuttgart, libre de courir les tavernes, de s'enivrer avec ses compagnons, de s'abandonner à la fougue des sens pour

1. M. Gustave Schwab se trompe; ce décret, on le verra plus loin, n'a pas été voté par la Convention mais par l'Assemblée législative.

se dédommager de la contrainte du cloître, ce sont là les résultats ordinaires d'une compression étouffante; mais si, dans cette crise périlleuse [1], ses passions peuvent se déchaîner, sa pensée est encore sous le joug. L'étudiant de la *Karls-Schule,* devenu chirurgien militaire, est toujours soumis à une tyrannique surveillance; écrire, publier, faire représenter une œuvre comme ce drame des *Brigands*, assurément, pour le chirurgien du duc de Wurtemberg, c'est un acte de révolte.

Mais que de joies dans cette révolte! Ses amis, Petersen, Hoven, Scharffenstein, s'associaient à toutes les émotions de la lutte. Une verve belliqueuse les animait tous. Au moment où Schiller préparait l'impression de son drame, on délibéra sur la vignette qui devait orner la première page; un des élèves de la section des beaux-arts à la *Karls-Schule* avait offert son burin à l'auteur des *Brigands*. On avait choisi d'abord la scène où Charles Moor apprend les cruautés commises par Franz sur son vieux père, et, appelant tous ses compagnons, les excite à la vengeance; on se décida ensuite à représenter un lion furieux, la crinière hérissée, les yeux jetant des flammes, avec cette légende au-dessous : *In tyrannos*. Les deux vignettes furent gravées, la scène de Charles Moor pour la première édition, et pour la seconde

1. Heureusement la crise ne fut pas longue. Madame Caroline de Wolfzogen, qui en parle à mots couverts, nous dit que la liberté morale chez le noble poëte ne tarda pas à triompher des sens. Schiller habitait alors dans la maison d'une certaine dame Vischer, dont la réputation était légèrement équivoque. Il y avait loué une chambre au rez-de-chaussée qu'il occupait en commun avec un de ses camarades, le lieutenant Kapff, bon vivant, joyeux compagnon, mais de mœurs assez grossières. Ces influences auraient pu être funestes s'il n'y en avait eu d'autres pour les combattre. « Le voisinage de sa famille, — c'est madame de Wolfzogen qui parle, — le voisinage de sa famille qui demeurait à la Solitude, et à laquelle il était cordialement attaché, le désir de ne pas tromper ses espérances, surtout un avertissement de sa mère prononcé avec l'accent si doux de la plus vive tendresse, ce fut assez pour réprimer ces entraînements juvéniles et rétablir l'équilibre dans l'âme du poëte. » Je dois ajouter que M. Émile Palleske a protesté contre les paroles de madame de Wolfzogen et surtout contre les interprétations qui les aggravent. Selon M. Palleske, les débauches reprochées à Schiller seraient simplement des gaietés d'étudiant; sa jeunesse aurait été aussi pure qu'ardente et impétueuse. Peut-être ne faut-il chercher les excès dont on parle que dans les premiers vers du poëte, dans ces fougueuses strophes à Laure, qui, voulant exprimer l'amour, ressemblent par instants aux cris désordonnés de l'instinct.

l'image du lion qui s'élance. Dans la troisième édition, qui suivit de près les deux premières, la vignette fut encore modifiée; au lieu du lion partant en guerre, c'était le lion victorieux, terrassant et déchirant une bête féroce, laquelle représentait sans doute ces *tyrans* signalés dans l'inscription latine. On voit que Schiller et ses amis prenaient au tragique leur proclamation de la guerre sociale. C'était bien le révolutionnaire de vingt ans, qui, tout plein des souvenirs de Jean-Jacques et lui enviant ses triomphes, avait dit un jour à Scharffenstein : « Je veux écrire un ouvrage qui soit digne d'être brûlé par la main du bourreau. »

La première édition, imprimée aux frais de Schiller, ne portait pas le nom du poëte; on y lisait ce simple titre : *Les Brigands, pièce de théâtre. Francfort et Leipzig*, 1781. C'était un petit volume in-16, extrêmement rare aujourd'hui, et qu'on paye au poids de l'or. On ne le recherchait pas si avidement en 1781. Le jour où Schiller en reçut les premiers exemplaires, ce fut une véritable ivresse chez les poétiques révoltés de Stuttgard; mais bientôt, quand d'autres volumes arrivèrent, quand il y en eut de longues colonnes alignées dans sa chambre, on le voyait souvent, ses compagnons nous le disent, contempler avec un dépit tragi-comique ses bataillons immobiles. Ce drame qui devait bouleverser le monde allait-il donc rester enfoui dans une mansarde? Patience ! l'heure de la bataille n'est pas loin. Un libraire de Manheim, M. Schwan, à qui Schiller a envoyé plusieurs exemplaires des *Brigands*, est frappé de cette inspiration audacieuse et s'empresse de faire lire le drame à l'intendant du théâtre, M. le baron de Dalberg. Une correspondance s'engage entre l'intendant et le jeune poëte; Schiller emploie plusieurs mois de l'année 1781 à refaire sa pièce pour le théâtre de Manheim. Il eût mieux aimé, c'est lui-même qui nous le dit, en composer une toute nouvelle, mais il fallait bien se soumettre aux exigences du directeur, pour affronter enfin la grande épreuve : il se soumet, non sans gronder, et cette soumission ne l'empêche pas de maintenir sur bien des points sa conception première. Après bien des luttes, la pièce remaniée par l'auteur est apprise, répétée, mise en scène, prête enfin à paraître devant le public aux premiers jours de l'année 1782.

Le 13 janvier, on lisait à tous les coins de rue de Manheim une affiche de théâtre ainsi conçue : *Les Brigands, tragédie en sept actes, refaite pour le théâtre par l'auteur, M. Schiller.* A l'affiche était jointe une proclamation écrite par Schiller et corrigée par Dal-

berg, dans laquelle le poëte expliquait aux spectateurs l'intention morale de sa pièce. Au moment où il allait frapper un coup si fort sur la société de son époque, l'auteur des *Brigands* évoquait avec une confiance hardie l'idée de la Providence. « Nul ne sortira de ce spectacle, s'écriait-il, sans avoir appris que la main de la Providence sait employer même un coquin à l'accomplissement de ses décrets, et qu'elle peut dénouer d'une façon surprenante les nœuds les plus embrouillés du destin. » Cette affiche, cette proclamation solennelle, tout annonçait un événement. Il y avait déjà quelques semaines que l'attention publique était vivement excitée; on savait que l'élève de la *Karls-Schule* avait écrit un drame d'un genre tout nouveau; on savait que les premiers artistes de l'Allemagne lui prêtaient leur concours, et l'on voyait déjà dans cette représentation des *Brigands* le signal d'une révolution littéraire. De toutes les villes voisines une foule immense était accourue. Le spectacle avait été annoncé pour cinq heures précises; dès une heure de l'après-midi, la salle était pleine. Enfin la toile se lève, Franz Moor est en scène et la ténébreuse intrigue se déroule : or, soit que les acteurs fussent un peu émus de cette affluence extraordinaire, soit que les exigences des spectateurs fussent accrues par les bruyantes annonces de la pièce, soit plutôt que le public ait eu besoin de s'accoutumer peu à peu aux inventions violentes du jeune poëte, les trois premiers actes ne produisirent pas tout l'effet qu'on avait attendu; mais que dire des quatre autres? Ils dépassèrent tout ce qu'on pouvait espérer. Le public était pris; tous les cœurs battaient à l'unisson de cette poésie véhémente, et les exagérations du dialogue disparaissaient, pour ainsi dire, au sein de l'émotion universelle. Iffland, si célèbre depuis cette date, et qui n'avait alors que vingt-six ans, interpréta d'une façon magistrale le personnage de Franz Moor. Boeck fut admirable dans le rôle de Charles; il était seulement un peu trop petit, au gré de Schiller, pour un chef de brigands. Madame Toscani sut exprimer selon l'idéal du poëte la généreuse et touchante figure d'Amélie. Beil et Meyer, qui représentaient les compagnons de Charles Moor, contribuèrent vaillamment au succès. Presque tous étaient sortis de l'école du grand comédien Eckhof, qui, sous l'influence de Lessing, avait fait toute une révolution dans l'art dramatique des Allemands. Eckhof était à la fois un acteur inspiré et un critique d'un ordre supérieur : « Le premier, dit Nicolaï, il se mit à étudier les œuvres dramatiques de tous les peuples d'après les mœurs de ces peuples

mêmes, et à les interpréter chacune d'une façon différente; méprisant cette déclamation théâtrale qui s'avance toujours couverte de clinquant et guindée sur des échasses, il cherchait à reproduire l'accent vrai de la nature. Il introduisit dans la tragédie un ton simple, également propre à exprimer la dignité de l'âme et la délicatesse des sentiments, et ce ton, il sut merveilleusement en graduer toutes les nuances, en fixer toutes les notes, depuis la sentence la plus familière jusqu'aux cris les plus ardents de la passion... Ce grand homme réforma de fond en comble tout le théâtre de Hambourg, et y instruisit à son exemple un grand nombre d'excellents comédiens; tous les acteurs, toutes les actrices sur lesquels on peut compter aujourd'hui pour le perfectionnement de l'art, se sont formés à Hambourg ou d'après les comédiens de Hambourg [1]. » Ces détails ne sont pas inutiles; si les acteurs de Manheim avaient appliqué l'ancienne déclamation à l'œuvre révolutionnaire du jeune poëte, ils l'eussent rendue ridicule et burlesque. Ce n'est pas assez de l'inspiration ardente de Schiller et de la fiévreuse agitation de l'esprit public pour expliquer le succès extraordinaire des *Brigands;* il faut se rappeler ces disciples de Lessing et d'Eckhof, ces comédiens sincères, amoureux du naturel, habitués à reproduire le mouvement vrai de la vie, et qui, en atténuant les fautes du drame, y mettaient l'empreinte d'une réalité poignante.

Schiller inconnu à tous, excepté à deux ou trois amis, assistait dans une loge au triomphe de son œuvre. Pour goûter une joie si légitime, il avait été obligé de tromper la surveillance de ses chefs et de violer la discipline. Le duc Charles, mécontent déjà de la publication des *Brigands*, ne lui eût certainement pas permis de partir pour Manheim. Dans le courant de l'année 1781, le bruit s'étant répandu que Schiller négligeait la médecine et songeait à se faire comédien, ses supérieurs, au nom du souverain, lui avaient signifié un avertissement qui contenait une menace. On lui ordonnait de se conformer plus exactement désormais aux exigences de son service et de ne pas s'exposer à des reproches comme par le passé; « sinon, ajoutait l'avertissement ducal, M. Schiller ne pourrait imputer qu'à lui-même les mesures désagréables qu'on serait obligé de prendre

1. J'emprunte cette citation à l'excellente *Histoire du théâtre allemand*, de M. Robert Prutz. *Vorlesungen über die Geschichte des deutschen Theaters, von R. Prutz.* 1 vol. Berlin, 1847. Voy. page 350.

contre lui. » Le maître qui parlait de la sorte aurait-il pu autoriser le voyage de Schiller à Manheim? Lui en faire seulement la demande, c'eût été le braver en face. Schiller partit secrètement, et revint quelques jours après, sans que personne eût soupçonné son absence. Il revint, comme on pense, enivré de son triomphe, l'imagination enflammée et toute remplie de projets. Ce premier contact avec la réalité, ses conversations avec les comédiens, cette étude comparée du public et du théâtre, tout cela redoublait son ardeur. Maintes idées, maintes figures vivantes se levaient autour de lui. Un cortége de visions dramatiques accompagnait ses pas. Désormais, il avait conscience de son génie, il se sentait poëte et appelé à régner du haut de la scène sur les hommes de son temps. Régner! régner! Hélas! ce roi futur n'est pas libre. Le voilà de retour à Stuttgart, voilà le poëte redevenu chirurgien de régiment, et le duc Charles lui a dit : « Je vous défends de rien publier à l'avenir sans m'avoir soumis votre travail; je vous défends de faire imprimer aucune œuvre poétique. » Schiller voudrait se soustraire à ce joug odieux, déposer l'uniforme, s'enfuir, puisqu'il le faut, et redevenir un homme : le peut-il? Un scrupule arrête cette âme loyale. C'est gratuitement qu'il a été élevé dans l'académie de Charles; n'est-il pas engagé envers le duc, et tenu de consacrer à son service l'instruction qu'il lui doit? Qu'il tâche donc de se soumettre. Mais quoi! le joug est bien dur, la souffrance est de toutes les heures. S'il veut assister à la seconde représentation des *Brigands* (et cette seconde représentation, ajournée depuis plusieurs mois, préparée avec un soin nouveau, attendue par une foule impatiente, va être un bien autre événement encore que la première); s'il veut y assister, il faut qu'il se dérobe à tous les regards, comme s'il méditait un mauvais coup. Précaution inutile. Le duc Charles apprend bientôt que Schiller est allé en cachette à Manheim; il le mande au château, lui renouvelle dans les termes les plus sévères la défense de publier aucune œuvre de poésie, lui interdit tout rapport, toute communication avec l'étranger, (l'étranger! une ville allemande! une cité des bords du Rhin!) puis il lui donne l'ordre de se rendre au corps de garde principal, de remettre son épée, et de garder les arrêts pendant quinze jours. Ce n'est pas tout. Il y avait dans le Wurtemberg une prison d'État, la forteresse d'Hohenasperg, où le duc Charles tenait enfermés des hommes que vénérait Schiller. Un des plus illustres compatriotes de l'auteur des *Brigands*, l'impétueux Schubart, expiait depuis trois ans, dans les

cachots d'Hohenasperg, ses hardiesses de poëte et de publiciste. Tandis que Schiller gardait les arrêts, du 1er au 15 juillet 1782, ne devait-il pas se croire déjà condamné à partager le sort de Schubart? A cette pensée, tous ses anciens scrupules s'évanouissent; il quittera ce sol odieux, où il ne lui est pas permis de suivre l'impérieuse vocation de son âme.

Le 22 septembre 1782, par une brillante soirée, tandis que le duc Charles recevait magnifiquement le grand-duc Paul de Russie, qui venait d'épouser sa nièce, la jeune et belle princesse Marie de Wurtemberg, tandis que les bois de la Solitude retentissaient encore des fanfares du cor, des aboiements des chiens et des cris joyeux de l'hallali, au moment où le château ducal, illuminé jusqu'au faîte, éclairait au loin la forêt, et que, princes et gentilshommes, électeurs, ducs et grands-ducs, se pressaient autour du jeune couple impérial, une modeste cariole sortait de Stuttgart, vers dix heures, par la porte d'Essling. — Qui êtes-vous? demanda un factionnaire. — Le docteur Ritter et le docteur Wolf, répondirent deux voix qu'un observateur soupçonneux aurait trouvées peut-être assez mal assurées. — Passez! — La voiture continua sa route; les deux voyageurs, immobiles, silencieux, la poitrine oppressée, semblaient épier quelque péril dans l'ombre. Vers minuit, quands ils furent arrivés sur les hauteurs qui dominent la vallée, ils se serrèrent la main et échangèrent quelques paroles. Le docteur Ritter, c'était le poëte des *Brigands;* le docteur Wolf, c'était un compatriote de Schiller, un musicien, plus jeune que lui de deux années et qui le vénérait comme un maître. André Streicher, tel était son nom, devait partir au printemps de l'année suivante pour aller auprès d'Emmanuel Bach, le second fils de l'illustre Sébastien, qui dirigeait l'orchestre de Hambourg. Indigné du joug qui pesait sur son ami, inquiet du sort que lui réservait le duc Charles, l'ardent musicien avait avancé de six mois son voyage afin de faciliter la fuite du poëte. Au moment où ils allaient dire adieu aux vallées du Wurtemberg, une angoisse inexprimable s'empara du cœur de Schiller. Le château de la Solitude, étincelant de lumières, brillait au milieu des bois. A la clarté de l'illumination, il montra à André Streicher le logement qu'occupait sa famille : « O ma mère ! » s'écria-t-il avec un sanglot étouffé, et il retomba sur son banc. Enfin, après plus d'un jour de marche, dans la matinée du 24 septembre, les deux fugitifs arrivaient à Manheim.

Nous possédons de bien touchants détails sur la vie du poëte après

sa fuite de Stuttgart. André Streicher a raconté lui-même les aventures de ce voyage, et celles des mois qui suivirent, dans quelques pages d'une simplicité expressive. Des biographes minutieusement exacts ont suivi de semaine en semaine et presque de jour en jour les destinées errantes des deux amis. Que d'illusions d'abord, et bientôt que de misères ! — « Celui qui jamais n'a mangé son pain trempé de larmes, celui qui jamais, pendant des nuits pleines d'angoisses, ne s'est assis sur son lit en pleurant, celui-là ne vous connaît pas, ô puissances célestes ! » — Ces vers, que Gœthe a insérés dans *Wilhelm Meister*[1], semblent avoir été écrits pour la jeunesse de Schiller ; ils pourraient servir d'épigraphe à son histoire. Si je me proposais de la raconter ici, cette histoire héroïque et touchante des illusions, des luttes, des défaillances, des fureurs misanthropiques et finalement des sérieuses et victorieuses inspirations du poëte, je le montrerais avec son petit bagage, pourvu de quelques florins à peine, tantôt en compagnie d'André Streicher, tantôt seul, allant frapper à bien des portes, essayant de se créer une destinée indépendante, puis abandonné par de faux amis, rebuté par le sort, doutant de lui-même, *mangeant un pain trempé de larmes, passant de longues nuits pleines d'angoisses à pleurer sur son lit*, jusqu'au jour où une femme d'élite, une noble et généreuse patronne lui ouvre sa demeure hospitalière ; jusqu'au jour plus heureux encore où une jeune fille, digne de lui, devient la compagne de son existence, jours bénis où son génie se relève, où son inspiration pénètre peu à peu en des domaines supérieurs, où, passant de la poésie de sa jeunesse à une philosophie virile et de cette philosophie à une poésie plus haute, il peut s'écrier avec Gœthe : *Je vous connais, ô puissances célestes !*

Voilà, en résumé, l'histoire de Schiller depuis la nuit du 22 septembre 1781 jusqu'à cette année 1794, où commence son amitié avec le grand poëte de Weimar. Pour retracer toutes les péripéties de cette douloureuse et vaillante période, un volume ne suffirait pas ; marquons du moins les dates principales, et signalons en quelques traits les transformations décisives.

Lorsque Schiller prit le parti de s'enfuir du Wurtemberg, il avait

1. Wer nie sein Brod mit Traenen ass,
Wer nie die kummervollen Naechte
Auf seinen Bette weinend sass,
Der kennt euch nicht, ihr himmlischen Maechte.
(*Wilhelm Meisters Lehrjahre*; liv. II, chap. XIII.)

déjà conçu le plan de deux autres drames qui devaient être, sous une forme bien différente, la continuation de l'œuvre entreprise dans *les Brigands*. Nous avons dit avec quelle passion Schiller lisait les écrits de Jean-Jacques Rousseau; un mot de Jean-Jacques, sur la conjuration de Fiesque, lui inspira l'idée de mettre cet événement sur la scène. *Les Brigands* étaient un cri de révolte contre la société tout entière; la conjuration de Fiesque, dans la pensée du poëte, devait être un drame républicain. Il avait ébauché ce drame à Stuttgart, il le termina en 1783, dans le petit village d'Oggersheim, où il avait cherché un refuge aux environs de Manheim. Froidement reçu par Dalberg, qui craignait de se brouiller avec le duc Charles, toujours sous le coup d'une menace d'extradition et voyant en perspective l'odieuse forteresse où languissait Schubart, obligé de se cacher sous de faux noms [1], inquiet, irrité, on comprend dans quelle disposition d'esprit Schiller traça les scènes ardentes de *la Conjuration de Fiesque*, et surtout le caractère du républicain Verrina. L'autre drame, ébauché aussi à Stuttgart, et qui portait alors le nom de *Louise Miller* [2], était aussi une œuvre toute frémissante de passions belliqueuses. Si la société politique est prise à partie dans *la Conjuration de Fiesque*, c'est à la société civile que s'attaque l'auteur de *Louise Miller*, et les deux pièces se rattachent manifestement à ce drame des *Brigands*, où toute la société d'avant 89, société politique ou civile, peu importe, est ébranlée avec une titanique fureur. Ces trois drames, conçus et exécutés sous la même inspiration, écrits tous trois en prose, dans cette même prose violente, tumultueuse, sincèrement emphatique, forment une sorte de trilogie révolutionnaire. Des critiques ont indiqué de singuliers rapprochements entre maintes scènes des *Brigands* et certains épisodes de la révolution française; on pourrait faire le même travail sur *Louise Miller* et *la Conjuration de Fiesque*. Ce comte de Fiesque, si acharné au renversement des Doria, et toujours si brillant, si aristocratique, au milieu des emportements de la lutte, n'est-ce pas, si l'on veut, le comte de Mirabeau dans les derniers mois de sa carrière? Ne dirait-on pas même, à de certains

1. Au sortir de Stuttgart, il avait pris le nom du docteur Ritter; à Manheim, à Oggersheim, il se faisait appeler le docteur Schmidt.

2. *Louise Miller* était le nom primitif du drame, le nom choisi par Schiller. C'est plus tard, au moment de la représentation, que l'acteur Iffland conseilla au poëte un autre titre, et que *Louise Miller* devint *Intrigue et Amour*.

moments, quelqu'un des jacobins de 90, un Duport ou un Barnave? Derrière Mirabeau, derrière les premiers jacobins, il y a les girondins qui s'avancent; c'est Verrina, surveillant le comte de Fiesque. Seulement l'histoire est bien autrement complète que la création du poëte; lorsque le comte de Fiesque accepte la dignité souveraine dans cette république de Gênes, qu'il a délivrée du joug des Doria, Verrina le tue, et son rôle est fini. Sur la scène de la révolution, ce n'est pas ainsi que finissent les hommes auxquels on peut comparer le Verrina de Schiller. Après le 10 août, Verrina eût lutté contre les despotes de la Terreur, et serait mort en 93 sur l'échafaud des girondins. Et que dire de *Louise Miller?* Un historien habile, M. Hillebrand, y voit la préface poétique de la révolution de 89. Je ne sais si le baron Ferdinand de Walter peut être appelé un Mirabeau bourgeois, comme le veut le même critique, mais ces révoltes contre l'inégalité des conditions, cette véhémente revendication des droits de l'homme, ces outrages aux classes supérieures, cette sincérité de haine avec laquelle il aperçoit partout le crime et l'infamie chez le représentant de la noblesse, partout la vertu chez le plébéien, ne sont-ce pas là les inspirations qui fermentaient en Europe à la veille de 89, et qui allaient éclater sous maintes formes, en ce tragique renouvellement du monde? Plus tard, après 89, quand Schiller se sera élevé à un idéal plus pur; quand il sera entré dans les domaines supérieurs de la pensée, et qu'il jugera avec une raison si ferme les révolutions de 92 et de 93, il voudra remanier ces trois premiers drames de sa jeunesse, il essayera d'atténuer les exagérations du fond, les violences du style, de faire disparaître ce que ses admirateurs eux-mêmes ne craignent pas d'appeler des *caricatures de la société*. Vaine tentative! ces drames sont des dates; vouloir les corriger, c'est altérer l'histoire; *sint ut sunt, aut non sint*. Gœthe lui-même, consulté par Schiller, fut d'avis qu'on n'y devait rien changer. « Il faut, disait-il, les livrer à la postérité, tels qu'ils sont sortis d'une inspiration violente. »

La Conjuration de Fiesque avait été terminée dans l'auberge d'Oggersheim, aux mois d'octobre et de novembre 1782. Quelques semaines après, vers le milieu de décembre, Schiller trouvait un asile à Bauerbach, dans la demeure hospitalière de madame de Wolfrogen. Ce joli domaine de Bauerbach est la première des stations heureuses dans cette vie errante du poëte. Jean-Jacques Rousseau, en son pauvre ménage de la rue de la Plâtrière, écrivait un jour ces lignes empreintes d'un regret si doux : « De toutes les habitations

où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neufchâtel l'île de La Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire... Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de cultures de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer des charmes de la nature et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. » Schiller, empruntant les expressions de ce Jean-Jacques qu'il aimait tant et qu'il a chanté en beaux vers, aurait pu dire à son tour : « De toutes les habitations où j'ai demeuré, et j'en ai eu de charmantes, aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que le domaine de Bauerbach. » Bauerbach, Gohlis, Dresde, Loschwitz, Rudolstadt, Iéna, Weimar, vous avez accueilli le généreux poëte à des phases diverses de sa vie, et l'on peut dire qu'à chacun de vos noms est attaché le souvenir de l'une de ses victoires morales : mais le plus doux de ses souvenirs, c'est celui-ci; la plus précieuse de ses victoires, c'est celle qu'il remporta pour la première fois sur lui-même, lorsque, dans cette solitude amie, entouré de soins maternels de sa noble patronne, réconcilié avec le genre humain, il renonça enfin à son inspiration misanthropique et consacra le nouvel idéal de sa pensée purifiée dans le généreux drame de *Don Carlos*.

Don Carlos est à la fois le couronnement de la première période, dans la carrière dramatique du poëte, et le signal d'une période toute nouvelle. Des critiques allemands ont vu dans le choix de ce sujet le pressentiment et comme l'annonce de cette poésie plus haute que l'auteur de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell* devait faire épanouir si vigoureusement sur le sol fécond de l'histoire. La remarque n'est pas

juste; on sait aujourd'hui que rien ne fait soupçonner dans ce beau drame l'art supérieur de *Guillaume Tell* et de *Wallenstein*. Le caractère du fils de Philippe II, très-curieusement éclairé par la critique de notre temps[1], est en contradiction absolue avec celui que le poëte allemand lui a prêté. Schiller s'inquiétait fort peu de construire son drame sur le fondement de la réalité; l'union du réel et de l'idéal n'était pas encore un des principes de sa philosophie de l'art; don Carlos était pour lui, au même titre que le marquis de Posa, une figure tout idéale, une personnification abstraite, c'est-à-dire un être sorti de son cerveau, et tel était chez le poëte inspiré le dédain de la vérité exacte, que, confondant l'orthographe espagnole avec celle de la langue portugaise, il estropia longtemps le nom même de son héros[2]. Or, que représentent ces figures idéales, don Carlos et surtout le marquis de Posa? Elles représentent le mouvement d'idées inauguré par Charles Moor, Verrina, et Ferdinand de Walther; seulement, avec quelle noblesse d'âme ils accomplissent leur rôle! Quelle sérénité d'enthousiasme! Quelle patience! Quelle foi dans l'avenir! Charles Moor, Verrina, Ferdinand veulent renouveler par la violence une société perverse; le marquis de Posa dit simplement à Philippe II: « Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal. Je suis citoyen des âges qui viendront[3]. » Charles Moor jette l'injure au vieux monde qui doit périr. Posa salue avec amour le monde régénéré. Le souverain qu'il a voulu former, et qu'il aperçoit déjà en imagination, « sera le roi d'un million de rois. » Quand il va mourir, afin de conserver don Carlos à l'Espagne : « Dites-lui, s'écrie-t-il en s'adressant à la reine, — dites-lui de réaliser notre rêve, cette divine conception de notre amitié, le rêve hardi d'une société nouvelle... Dites-lui de respecter les songes de sa jeunesse, quand il sera devenu homme... Dites-lui que je dépose en son âme le bonheur du genre humain. » Le marquis de Posa est donc un Charles Moor purifié, et si le poëte en si

1. Voyez la savante et ingénieuse étude de M. Prosper Mérimée : *L'Historien Prescott. — Philippe II et don Carlos.*

2. « Pendant longtemps, dit M. Gustave Schwab, Schiller écrivit : *dom Carlos.* » (*Schiller's Leben, von Gustav Schwab.* 1 vol. Stuttgart, 1840, p. 159).

3. Das Jahrhundert
Ist meinen Ideal nicht reif. Ich Lebe,
Ein Bürger derer, welche kommen werden.
(*Don Carlos*, acte III, sc. x.)

eu de temps a pu accomplir un tel progrès; si, d'une inspiration misanthropique il s'est élevé sans efforts à cette sérénité bienfaisante, c'est que ces six mois de recueillement auprès de madame de Wolfzogen avaient suffi pour le rendre à lui-même. Les biographes du poëte nous racontent qu'il y avait à Bauerbach un type charmant de la grâce allemande, la fille même de la patronne du lieu, la blonde Charlotte de Wolfzogen, et que Schiller devint amoureux de Charlotte. Si ce premier amour a contribué, pour sa part, à épurer l'imagination de l'auteur des *Brigands*, c'est un souvenir de plus qui doit consacrer dans l'histoire de la poésie le nom de Bauerbach. Les démons que le couvent militaire de Stuttgart avait déchaînés dans le cœur du poëte, c'est l'air libre et pur de Bauerbach qui les a mis en fuite. Quelques-unes des lettres qu'il écrivit à cette époque, celles-là surtout où il parle de son drame de *Don Carlos*, respirent la joie de la délivrance. Il semble qu'il dise aux confidents de sa pensée, comme ce marin grec que M. Edgar Quinet entendit un jour, au milieu d'un orage : « Amis, voyez, voyez les démons qui s'envolent! »

Les mauvais jours cependant n'étaient pas encore passés pour Schiller. Après six mois de retraite à Bauerbach, il retourne à Manheim (juillet 1783) pour y faire jouer ses nouveaux drames. De cruelles déceptions l'attendaient encore pendant ce second séjour à Manheim. Enfin, le 17 janvier 1784, *la Conjuration de Fiesque* fut représentée. La pièce avait été montée avec soin, mais, malgré tous les efforts du directeur et du poëte, malgré le prologue éloquent où Schiller expliquait lui-même son œuvre au public, malgré le talent des comédiens, le succès fut médiocre. C'était Boeck qui jouait le rôle de Fiesque, et Iffland celui de Verrina; tout l'art qu'ils déployèrent fut inutile, le drame parut froid et abstrait. « Le public n'a pas compris ma *Conjuration de Fiesque*, écrivait Schiller à un ami. Ces mots de liberté républicaine ne rendent ici qu'un vain son. Le sang romain ne coule pas dans les veines des habitants du Palatinat. A Berlin, la pièce a été demandée et jouée quatorze fois en trois semaines. A Francfort aussi, elle a été bien accueillie... » Ces jugements opposés de Manheim et de Berlin ont encore aujourd'hui des défenseurs dans les rangs de la critique. Si M. Gervinus voit dans *la Conjuration de Fiesque* une œuvre bien plus importante que *les Brigands*, M. Gustave Schwab ne craint pas de justifier les spectateurs de Manheim : « En restant froids, dit-il, devant ces intrigues politiques, ces monologues sans fin, ces passions de l'esprit où le cœur ne joue qu'un rôle

secondaire, ils firent preuve de goût et de sincérité. » Schiller, qui avait hâte de réparer cet échec, fit représenter le 9 mars suivant son drame de *Louise Miller*, ou plutôt d'*Intrigue et Amour*, suivant le nouveau titre que lui avait donné Iffland. Cette fois, le succès fut immense. Dès le milieu du drame, quand la toile tomba sur le second acte, la foule électrisée se leva d'un mouvement unanime, et des applaudissements sans fin éclatèrent de toutes parts. Ce triomphe se renouvela sur maintes scènes; *Intrigue et Amour*, aussi bien que *les Brigands*, fit le tour de l'Allemagne au milieu des bravos.

On voit par ces succès et ces chutes quelles étaient alors les dispositions de l'esprit public : les drames révolutionnaires, mais révolutionnaires d'une façon générale, et qui s'adressaient surtout aux sentiments, étaient préférés aux drames spécialement politiques. On voulait des émotions violentes, exagérées, déclamatoires, et non pas des systèmes. La révolution était dans les cœurs bien plutôt que dans les intelligences. Lorsque *Don Carlos* fut joué à Manheim, quatre ans après (1788), ce beau drame ne fut guère mieux compris que *la Conjuration de Fiesque*. Ne disons donc pas avec M. Gustave Schwab que les spectateurs de Manheim firent preuve de goût le jour où ils accueillirent si froidement et *Fiesque* et *Don Carlos*, après avoir applaudi avec transport *les Brigands* et *Intrigue et Amour;* ne disons pas non plus avec M. Gervinus, que *la Conjuration de Fiesque* est une œuvre bien autrement importante que *les Brigands,* et que le poëte a posé dans cette pièce les fondements de sa grandeur future. Drames bourgeois ou drames politiques, les trois premières œuvres de Schiller forment un ensemble unique, et tous les instincts de son génie y éclatent à la fois : même inspiration, même élan, mêmes colères. Il ne faut pas, Gœthe l'a dit, chercher à corriger de tels ouvrages; il ne faut pas davantage les diviser, les isoler l'un de l'autre, chercher dans celui-ci ce qui ne serait pas dans celui-là. Ils se tiennent par des liens indissolubles; airain pur et scories, le même jet de flamme a tout produit. *Don Carlos* seul, né d'une inspiration plus haute, donne une conclusion à cette trilogie ardente, et ouvre au poëte des horizons nouveaux.

Quelques mois après la représentation de *Fiesque* et d'*Intrigue et Amour*, Schiller entreprend la publication d'un journal consacré à toutes les questions de théâtre. *La Thalie du Rhin* (*Rheinische Thalia*), tel est le titre de ce recueil. La première page est un cri de délivrance : le poëte, si souvent poursuivi jusque-là, par la crainte d'être

ramené captif dans les États du duc Charles, se met fièrement sous la protection du public, de ce public enthousiaste qui a salué en lui l'interprète des générations nouvelles. « Tous mes liens sont dénoués! s'écrie-t-il. C'est le public à présent qui est tout pour moi; il est mon étude de chaque jour, il est mon souverain, il est mon confident. C'est à lui, à lui seul que j'appartiens désormais. C'est devant son tribunal, et devant nul autre, que je comparaîtrai; il n'en est pas d'autre que je craigne et que je révère. » Ce curieux recueil, dont les premiers numéros paraissent au commencement de 1785, publie de belles pages du poëte, tantôt des études de critique, des dissertations sur l'art, tantôt des fragments de ce *Don Carlos*, qui était devenu, comme il l'écrivait à son ami Reinwald, le compagnon intime de sa vie, sa maîtresse, son ami de cœur (*sein Maedchen, sein Busenfreund*). Bientôt cependant des difficultés s'élèvent entre Schiller et l'intendant Dalberg. Fatigué de ces luttes vulgaires, Schiller prend le parti de quitter Manheim et va recommencer une vie nouvelle à Leipzig, où l'appellent deux de ses meilleurs amis, Koerner et Ferdinand Huber. L'étudiant émancipé de l'académie de Charles, le poëte sacré par le succès, veut redevenir étudiant dans une université libre. Puisque la poésie toute seule, dans l'Allemagne du dix-huitième siècle, ne peut lui assurer une existence simple et digne, il reviendra à ses études de médecine et tâchera de se créer une carrière.

Si vous passez par Leipzig, allez visiter les ombrages charmants de la Rosenthal, et surtout, à travers ces prairies, ces bois, ces fraîches eaux, dirigez-vous vers le village de Gohlis, situé sur la droite, à la lisière de ce beau parc; c'est là que Schiller, dans une petite chambre de paysan, a passé l'été et l'automne de l'année 1785, c'est là qu'il a composé plusieurs de ses poésies lyriques, et entre autres ces belles strophes à la Joie :

« La Joie! c'est le ressort puissant de l'éternelle nature. C'est la Joie, la Joie qui fait mouvoir les rouages de la grande horloge des mondes; c'est elle qui fait sortir les fleurs de leur germe et les soleils du firmament; elle roule des sphères dans les espaces que ne connaît pas la lunette de l'astronome.

CHŒUR.

« Joyeux comme ces soleils qui volent à travers la splendide immensité des cieux, frères, suivez votre carrière, joyeux comme le héros qui vole à la victoire.

« Du miroir ardent de la vérité, c'est elle qui sourit au penseur avide; c'est elle qui guide le martyr vers la cime escarpée de la vertu; sur les monts radieux de la foi, on voit flotter ses étendards; à travers les fentes des cercueils brisés, elle assiste aux concerts des anges.

CHŒUR.

« Souffrez avec courage, millions d'êtres! souffrez pour un monde meilleur! Là-haut, par-dessus la tente étoilée, un Dieu puissant distribuera les récompenses. »

Mais surtout, si vous vous arrêtez à Dresde, n'oubliez pas un autre pèlerinage en l'honneur du noble poëte. Quand vous aurez admiré les merveilles du Musée, *le Pharisien*, du Titien, *la Madeleine*, du Corrège, l'incomparable *Vierge* de Raphaël, faites-vous conduire à Loschwitz, aux bords de l'Elbe, et là, dans une riante vallée, au milieu des vignes qui couvrent les collines, vous verrez sourire de loin l'hospitalière maison où Schiller passa de si heureuses journées auprès de Koerner. Qu'était-ce donc que ce Koerner? Il y a des hommes éminents et simples qui, dévoués au bien, passionnés pour le beau, traversent le monde sans bruit, et disparaissent sans laisser de trace, n'ayant eu, pour ainsi dire, d'autre tâche que de réjouir les regards de Dieu, en lui offrant un bel exemplaire de l'humanité: Koerner est un de ces hommes. Il a laissé du moins des vestiges de son passage ici-bas, et d'immortels vestiges, puisqu'il a été l'ami de Schiller, et le père de ce vaillant Théodore qui chanta si fièrement les chasseurs de Lützow, et mourut en héros dans la guerre de 1813. Un jour, en 1784, pendant que Schiller, revenu de Bauerbach à Manheim, s'y débattait contre les plus tristes difficultés de la vie, il reçut de Leipzig un paquet envoyé par des mains inconnues. Quatre amis, deux jeunes hommes et deux jeunes filles, lui adressaient leur portrait avec toutes sortes de témoignages d'admiration et de sympathie ardente. L'un d'entre eux, Koerner était son nom, avait mis en musique quelques-unes des strophes insérées dans *les Brigands*. Les jeunes filles, Minna et Dora Stock, étaient deux sœurs, dont l'une était fiancée à Koerner; le quatrième de ces amis si dévoués, jeune homme à peine âgé de vingt ans, s'appelait Ferdinand Huber: il a épousé plus tard Thérèse Heyne, la fille de l'illustre philologue, et, ainsi que sa femme, il a laissé un nom dans les lettres. On devine la joie de Schiller, le jour où ces cœurs enthousiastes se donnèrent si naïve-

ment à lui : représentez-vous son bonheur lorsque, l'année suivante, Koerner ayant épousé sa fiancée Minna, le poëte de *Don Carlos* allait achever la figure du marquis de Posa, auprès de tels amis, sous les ombrage de Loschwitz! Ces sentiers de la colline, que de fois il les a parcourus en rêvant à ses poëmes! Que de fois, sur ces bords de l'Elbe, il est monté dans sa barque, heureux de lutter contre les vagues ou de s'abandonner au courant, heureux surtout quand un orage s'approchait, quand le vent agitait les eaux du fleuve, et que, la tête nue, les cheveux flottants, il aspirait le souffle de la libre nature!

C'est auprès de Koerner, c'est à Loschwitz ou à Dresde, qu'il a ébauché vigoureusement ces travaux si divers qui séparent d'une manière tranchée les deux périodes de sa carrière poétique. Pendant ces deux ou trois années, depuis son départ de Manheim, au printemps de 1785, jusqu'au mois de décembre 1787, il y a chez Schiller une activité ardente qui se porte de tous les côtés à la fois. Tantôt c'est l'histoire qui l'attire, et il se propose de raconter les conjurations les plus importantes, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes. Ce plan singulier où se retrouve l'instinct du poëte dramatique, Schiller ne le réalisera pas; il racontera seulement, d'après Saint-Réal, la conspiration du marquis de Bedmar contre la république de Venise, et, en reproduisant ainsi une histoire sans critique, il n'y verra qu'une occasion de s'exercer au style du récit[1]. Tantôt il s'essayera dans le genre de la nouvelle et du roman; il écrira une curieuse narration, dont le titre, assez difficile à traduire, peut être paraphrasé ainsi : *L'homme poussé au crime par la perte de son honneur;* ou bien il commencera dans *le Visionnaire* un long récit consacré à l'un des plus bizarres épisodes de l'histoire morale du dix-huitième siècle. Le premier de ces deux écrits est l'histoire d'un certain Christian Wolf, fils d'un petit aubergiste de campagne, qui, abandonné de bonne heure à lui-même, va braconner dans les bois,

1. M. le comte Daru, dans son *Histoire de Venise*, et surtout M. Léopold Ranke, dans un mémoire spécialement consacré à ce sujet, ont dévoilé toutes les inventions théâtrales et romanesques par lesquelles Saint-Réal a défiguré cet épisode. Seulement M. Daru, qui avait eu le mérite de signaler les principales erreurs de Saint-Réal, a substitué à ces erreurs un système très-habile, mais rempli aussi d'inexactitudes. C'est M. Ranke qui, fouillant les archives secrètes de Venise, a démêlé enfin la vérité dans cet imbroglio. Voyez l'ouvrage de M. Léopold Ranke : *Uber die Verschwoerung gegen Venedig im Jahre* 1618. Berlin, 1831. Voyez aussi notre étude sur M. Léopold Ranke, dans la *Revue des Deux Mondes* (1er avril 1854).

est jeté en prison avec des malfaiteurs, sort de là, le désespoir dans l'âme, essaye de prendre un métier, et bientôt, se croyant voué pour toujours au mépris des hommes, finit par devenir un chef de bandits, l'épouvante et le fléau de la contrée. Ce n'est pas tout à fait un récit d'imagination, c'est une histoire vraie, dit l'auteur (*Der Verbrecher aus verlorenen Ehre, eine wahre Geschichte*); et Schiller, en effet, cite plusieurs pages d'une espèce d'autobiographie écrite par le meurtrier lui-même, lorsque, pris et condamné, il se préparait à porter sa tête sur l'échafaud. *Le Visionnaire*, dont nous n'avons que la première partie, est un tableau du mysticisme et des illuminés, à la veille de 89. C'était le moment où Cagliostro étonnait la société européenne; où Nicolaï, dans son célèbre *Voyage en Allemagne et en Suisse,* dévoilait cet incroyable pêle-mêle de rose-croix, de francs-maçons, d'illuminés, de mystiques de toute école et de charlatans de toute nation, au milieu desquels les jésuites du dix-huitième siècle, passant d'un déguisement à l'autre, nouaient et dénouaient mille intrigues. Ce sujet qui éveillait déjà la curiosité de Gœthe, et que l'auteur du *Grand-Cophte* allait traiter à sa manière, Schiller voulut le développer dans un roman. *Le Visionnaire* est une étude sur l'alliance du jésuitisme et des sociétés secrètes, au milieu du siècle de Voltaire. Malheureusement, l'auteur abandonna son projet, au moment même où il avait excité au plus haut point l'intérêt du lecteur. Un travail profond s'accomplissait peu à peu dans son esprit : une conception plus sévère de l'art succédait à la fougue de ces premières œuvres. En voyant les émotions ardentes que soulevait son récit; en voyant avec quelle impatience on attendait la suite des événements publiés par lui dans un recueil périodique, il crut s'être trompé. Vous vous rappelez le mot de Chamfort, un jour qu'on l'applaudissait : « Quelle sottise ai-je dite? » s'écria-t-il? Cette vive ironie est bien loin du cœur de Schiller; il aime le public, il le respecte comme son souverain, mais il n'a pas abdiqué son indépendance, et il se juge lui-même avec la loyauté d'un artiste. C'était un intérêt philosophique, et non une curiosité banale, qu'il avait voulu exciter en écrivant *le Visionnaire*. Il laissa là ce roman, dont le succès l'eût détourné de son propre travail intérieur, et il revint à ses méditations. Les *Lettres philosophiques* publiées par Schiller, en 1786, sont le premier symptôme des viriles transformations de son esprit. Koerner venait de l'initier à cette philosophie nouvelle qui s'élevait à ce moment même avec le génie d'Emmanuel Kant. Il y avait des affinités naturelles entre le mâle

esprit du poëte et la sublimité morale du penseur de Kœnisberg; à partir de cette date, Schiller va s'attacher à Kant; il s'assimilera sa doctrine, il l'interprétera librement, et bientôt nous le verrons, s'il y a une conciliation possible entre le stoïcisme héroïque de Kant et le confiant naturalisme de Gœthe, ce sera Schiller qui aura l'honneur de rapprocher ces deux grands maîtres. Histoire, roman, philosophie, on voit combien d'inspirations vivaces s'épanouissaient dans l'âme du poëte, pendant les belles années qu'il passa auprès de Koerner.

Pouvait-il cependant rester l'hôte éternel de Koerner? Il lui tardait de mettre un terme à sa vie errante et de pouvoir s'écrier enfin, comme fera un jour son Guillaume Tell : *Ich stehe wieder auf dem Meinigen :* « Je suis sur un sol qui m'appartient. » Au mois de juillet 1787, Schiller s'était rendu à Weimar; Gœthe voyageait alors en Italie, mais Herder et Wieland avaient accueilli avec joie le jeune et illustre poëte. Ravi d'enthousiasme, Schiller écrivait à un de ses amis d'enfance, au fils du pasteur Moser : « Me voici enfin dans le séjour que j'ai tant de fois appelé de mes vœux, me voici à Weimar, et il me semble que je me promène dans les vallées de la Grèce. Le duc est un prince accompli, le véritable père des arts et des sciences... Tu connais les hommes dont l'Allemagne peut être fière, un Herder, un Wieland, et tant d'autres; eh bien! me voici dans les murs qu'ils habitent. Oh! que d'excellentes choses à Weimar! Je songe à m'établir ici pour ma vie entière, et à retrouver enfin une patrie. »

L'heure approche, en effet, où la vie du poëte sera bien assise, où il trouvera enfin une patrie, où il trouvera mieux encore, le renouvellement de sa gloire et de son génie au sein des plus douces joies domestiques. Au milieu des enivrements de Weimar, il n'oublie pas les travaux qui lui assureront bientôt une existence régulière, il prépare son *Histoire de l'affranchissement des Pays-Bas*, et bientôt la Providence va mettre sur son chemin la belle et noble jeune fille qui, devenue la compagne de sa vie, l'introduira dans les pures régions de l'idéal. A Rudolstadt, dans une agréable vallée, aux bords de la Saale, vivait une dame noble, madame de Lengefeld, avec ses deux filles, Caroline et Charlotte. L'aînée, Caroline, qui plus tard épousa en secondes noces M. de Wolfzogen, et qui nous a laissé de si intéressants détails sur Schiller, était mariée alors à M. le baron de Beulwitz; la seconde, Charlotte, était dans le premier épanouissement de sa grâce et de sa jeunesse. Un jour, au mois de novembre 1787,

madame de Lengefeld et ses filles voient arriver à la porte du domaine deux cavaliers enveloppés de leur manteau. C'était presque un événement. La maison était loin des grandes routes, et on n'y pouvait arriver que par des sentiers de traverse. Quels étaient ces visiteurs sur lesquels on ne comptait pas? L'un d'eux était un ami de la famille, le fils de madame de Wolfzogen, la châtelaine de Bauerbach; l'autre était son camarade Schiller. Schiller passa quelques jours dans la vallée de la Saale, et, quand il revint à Weimar, il emportait au fond de son cœur l'image de Charlotte de Lengefeld.

A dater de ces heures enivrantes, Schiller travaille avec un redoublement d'ardeur. Partagé entre Weimar et Rudolstadt, quand il habite la ville c'est pour se consacrer tout entier aux labeurs de la composition historique, et chaque fois qu'il retourne aux bords de la Saale, c'est pour cueillir avec Charlotte de Lengefeld les plus belles fleurs de l'imagination des Hellènes. Cette poésie grecque qu'il connaissait si peu, qui semblait si étrangère à son génie intempérant, c'est dans la vallée de Rudolstadt, aux bords de la Saale, à côté de cette jeune fille si noble et si respectueusement aimée qu'il en sentit tout à coup la grâce et la splendeur. Charlotte de Lengefeld croyait suivre les leçons d'un écrivain célèbre; c'était elle, la simple enfant, qui ouvrait à cette imagination ardente les domaines de l'antique beauté. Sans le savoir, elle était comme une prêtresse du beau, une fille d'Homère ou de Sophocle, initiant le poëte germain aux divins mystères de la Muse. Aussi, quels transports dans l'âme du poëte! Cette transformation de son goût littéraire coïncidait avec un travail secret de sa pensée philosophique; or, ces deux inspirations nouvelles, le sentiment du beau idéal et l'enthousiasme de la dignité humaine, éclatant à la fois au fond de son cœur, il en composa deux pièces immortelles, *les Dieux de la Grèce* et *les Artistes*. Un philosophe justement estimé, M. Kuno Fischer, s'est appliqué à mettre en lumière les doctrines philosophiques de Schiller, dans un écrit où il attache une importance toute particulière à ces deux poëmes[1]. M. Fischer a raison; il appartient au philosophe de dévoiler le sens profond de ces effusions lyriques et d'y retrouver la pensée de Kant, combinée avec une pensée originale. L'historien littéraire a un autre devoir à rem-

1. Voyez *Schiller als philosoph*, von Kuno Fischer. 1 vol. in-8°. Francfort, 1858. — On trouvera une bonne traduction de cet ouvrage dans la *Revue Germanique*, livraisons de février et de juin 1859.

plir : il ne doit pas oublier les circonstances qui ont laissé sur ces deux poëmes une si touchante empreinte. Il y a là, qui peut le nier? une singulière beauté abstraite; il y a aussi une beauté vivante. Ces méditations sur le beau, sur le rôle de la poésie et des poëtes dans l'éducation du genre humain, ces contemplations religieuses sur la vertu et l'art, sont bien l'œuvre du penseur qui prend son essor sous l'inspiration de Kant; mais ces effusions, cette joie qui déborde, cette fièvre de bonheur en un sujet si grave, ces élans presque mystiques qui viennent déranger parfois l'enchaînement des idées et font de cette poésie sublime et mystérieuse le désespoir des interprètes, tout cela c'est bien l'œuvre de l'artiste qui s'éveillait à une vie nouvelle auprès de Charlotte de Lengefeld.

C'est aussi en 1788 que Schiller, apprenant le peu de succès que *Don Carlos* venait d'obtenir sur le théâtre de Manheim, eut l'idée de faire le commentaire de son drame. Ses *Lettres sur don Carlos* sont une explication fière et ingénue des pensées qui lui ont inspiré ce poëme; elles indiquent en même temps le rôle civilisateur qu'il voulait attribuer au théâtre. Cet éloquent manifeste est bien placé dans une période où la pensée de Schiller se renouvelait sur tous les points. On sent qu'il a dit adieu à sa première inspiration, et que, s'il doit revenir un jour à la poésie, ce sera seulement lorsque l'histoire et la morale, la philosophie et l'esthétique, lui auront révélé une inspiration plus haute. La récompense de cet ardent labeur ne se fit pas attendre. Schiller souhaitait une existence moins précaire, afin de retourner librement à la poésie; il la souhaitait surtout depuis que c'était pour lui le seul moyen d'obtenir Charlotte de Lengefeld. Or, un professeur de l'université d'Iéna, le savant Eichhorn, ayant été appelé à l'université de Gœttingue, une chaire d'histoire et d'esthétique se trouva libre dans les États du duc de Weimar. Gœthe, malgré le peu de sympathie qu'il éprouvait alors pour Schiller, et bien qu'il crût même avoir à se plaindre de lui, recommanda le jeune poëte à son royal ami. Le grand-duc, qui aimait Schiller, n'eut pas de peine à se laisser persuader, et, dès le 28 décembre 1788, Schiller pouvait annoncer à Charlotte qu'il serait professeur à Iéna au printemps de l'année suivante.

Il débuta dans les derniers jours de mai 1789, et son succès fut immense. Son discours d'ouverture, qui nous a été conservé, porte ce titre : *Qu'est-ce que l'histoire universelle, et quel est le but de cette étude?* Un souffle généreux anime ces pages éloquentes. Tout ce

qu'il y a eu de meilleur dans l'esprit du dix-huitième siècle, l'amour ardent de l'humanité, la haine de l'oppression sous toutes ses formes, le sentiment d'une solidarité universelle, d'une société cosmopolite réglée par le droit commun, éclatent avec une sorte de joie triomphante dans ce programme enthousiaste. Jean-Jacques Rousseau, en 1749, avait insulté son siècle pour le réveiller de sa torpeur morale; le disciple de Jean-Jacques, quarante ans plus tard, glorifiait cette grande époque pour l'encourager à des progrès nouveaux. Comment dire l'enthousiasme que provoqua sa parole? Schiller apparaissait à ses jeunes auditeurs comme une espèce de marquis de Posa. Il faisait ses leçons deux fois par semaine, le mardi et le mercredi, de six à sept heures du soir. Il exposa d'abord l'histoire de l'antiquité jusqu'à Alexandre le Grand, puis l'histoire des États européens au moyen âge; mais c'était toujours au dix-huitième siècle qu'il ramenait l'esprit de ses auditeurs. « C'est pour enfanter ce siècle si profondément humain, s'écriait-il, que tous les âges passés, sans le savoir et sans y atteindre, ont multiplié leurs efforts. Ils sont à nous, tous les trésors que le zèle et le génie, la raison et l'expérience, ont produits enfin à travers la longue vie de l'humanité. Ces biens dont nous ne jouissons pas avec assez de reconnaissance, habitués que nous sommes à les posséder sans conteste, l'histoire vous apprendra à en apprécier la valeur : biens chers, biens précieux, marqués encore du sang des meilleurs, des plus nobles enfants de la terre, et qui ont dû être conquis par le dur labeur de tant de générations! Et quel est celui d'entre vous, ayant un esprit pour comprendre et un cœur pour sentir, quel est celui qui pourrait songer à cette suprême obligation sans éprouver un désir secret d'acquitter envers la race future la dette qu'il ne peut plus payer à ses ancêtres? »

Si l'ouverture du cours de Schiller avait été un événement à Iéna, c'était un événement aussi à Rudolstadt. Les applaudissements de l'Université avaient un écho dans la vallée de la Saale. Schiller cependant n'était pas encore fiancé à Charlotte de Lengefeld; il n'avait même pas osé déclarer son amour. Charlotte et Schiller s'aimaient sans se le dire, et la timidité était si grande de part et d'autre que cette situation aurait pu se prolonger longtemps; il fallut que la sœur aînée intervînt et déliât la langue des deux amants. Pendant les vacances de 89, Schiller était allé retrouver madame de Lengefeld et ses filles aux bains de Lauschstaedt : c'est là que madame de Beulwitz obtint les aveux de sa sœur et les transmit au poëte. Ils

étaient fiancés dès lors, mais fiancés secrètement; ni Charlotte ni sa sœur n'en avaient parlé à madame de Lengefeld. On craignait les préjugés de la famille, on craignait aussi les objections bien naturelles d'une mère. Schiller était de race bourgeoise et presque populaire; madame de Lengefeld était fort entichée de la noblesse de son nom. A supposer même que la célébrité de Schiller empêchât la noble dame de voir une mésalliance dans cette union, Schiller était pauvre, et madame de Lengefeld n'avait pas assez de fortune pour subvenir presque seule au ménage de sa fille. Il fallait donc attendre que la position de Schiller fût plus assurée et que sa demande eût chance d'être mieux accueillie. Professeur *extraordinaire*, il n'avait pas encore le titre qui donne droit à un traitement de l'État. Heureusement le grand-duc, informé des embarras du poëte, lui assura bientôt deux cents thalers par an, environ sept cent cinquante francs de notre monnaie. C'était bien peu sans doute pour triompher des alarmes de madame de Lengefeld; mais on vivait modestement dans ces petites villes d'Allemagne, et d'ailleurs Schiller, dont le talent de professeur et d'écrivain grandissait de jour en jour, ne pouvait-il pas compter sur les revenus de sa plume? De puissants amis lui vinrent en aide; le chancelier Dalberg, frère du prince électeur de Mayence, et qui devait lui succéder prochainement, promettait au poëte une position brillante aussitôt qu'il serait en possession de sa souveraineté. Tous ces arguments devaient toucher madame de Lengefeld; on se décida enfin à lui faire connaître la situation. Schiller lui demanda la main de Charlotte au mois de décembre 89; deux mois après, le 22 février 1790, le pasteur Schmidt unissait Schiller et Charlotte de Lengefeld dans un petit village des environs d'Iéna.

Le voilà marié; une jeune femme, un cœur d'élite, va l'aider à accomplir sur lui-même ce travail de rénovation qu'il poursuit depuis plusieurs années avec une ardeur inquiète. Sa belle-mère, sa belle-sœur Caroline, lui seront aussi d'aimables auxiliaires. Schiller a besoin de la société des femmes; il a besoin de sentir autour de lui des âmes affectueuses et dévouées. Quand on lit ses lettres à Koerner, on remarque, à partir du mois de mars 1790, un certain apaisement général, ou plutôt une sorte de sécurité intellectuelle et morale qui, loin de refroidir sa verve, lui permet au contraire de se déployer librement. De 90 à 92, l'histoire, la philosophie et la poésie l'occupent à la fois, et dans chacun de ces domaines, chaque pas qu'il fait indique une transformation de ses idées, une conquête de son intelligence.

C'est l'époque où il écrit l'*Histoire de la guerre de Trente-Ans*, où il s'approprie par maintes pensées originales l'esthétique de Kant, et conçoit le premier plan de son drame de *Wallenstein*. En même temps, des projets sans nombre se croisent dans son esprit : un jour, il veut composer un *Plutarque allemand;* une autre fois, c'est un poëme qu'il a en tête, un poëme épique où toute la civilisation moderne devra être idéalisée comme la culture hellénique dans les poëmes d'Homère, mais sans fausse imitation de la naïveté primitive : « Il faut, dit-il, que l'élégance, la finesse même, pour peindre la société moderne, soient unies à la grandeur, et que la solennité du sujet se réfléchisse avec grâce dans les octaves du Tasse. » Le héros de ce poëme devait être d'abord Frédéric le Grand ; il l'abandonna bientôt pour Gustave-Adolphe, et finit par comprendre que sa vocation véritable était le drame et non pas l'épopée. L'esthétique surtout l'occupait avec passion. Le 15 octobre 1792, il écrivait à Koerner : « Je suis enfoncé jusqu'aux oreilles dans la *Critique du jugement* de Kant. Je ne me reposerai pas avant que j'aie pénétré la matière de fond en comble et qu'elle soit devenue quelque chose entre mes mains. » Quelques semaines après, il ouvrait à l'université d'Iéna un cours sur l'esthétique. Au bout de quelques leçons, tout plein de ses idées, maître d'un système enthousiaste et viril où la liberté illumine de ses rayons tout l'univers moral, il voulait résumer sa théorie dans un dialogue intitulé *Kallias*. Ce dialogue n'existe pas, mais nous avons la philosophie du beau telle que l'a conçue l'auteur de *Wallenstein :* composée par fragments, indiquée dans ses mémoires *sur le sublime*, *sur la grâce et la dignité*, *sur la poésie naïve et sentimentale*, développée surtout dans sa correspondance avec Koerner et dans ses admirables *Lettres sur l'éducation esthétique du genre humain*, cette philosophie de l'art est une des plus merveilleuses productions de la période où Schiller est entré en 1790.

Pendant que Schiller était plongé dans cette contemplation de l'idéal, il apprit un matin par les journaux que l'Assemblée législative lui avait décerné le titre de citoyen français. Le 26 août 1792 [1], pendant ces jours terribles qui séparent la chute de la royauté de la proclamation de la république, au moment où l'Europe se lève contre la France, où la commune s'organise avec des transports de fureur, où les massacres de septembre se préparent, le 26 août, l'Assemblée

1. Et non le 6 août, comme le dit M. Émile Palleske.

législative admettait solennellement parmi les citoyens de la France un certain nombre d'étrangers qui avaient bien mérité du genre humain. L'un des considérants du décret ne manque pas de grandeur, et révèle même d'une manière expressive les préoccupations de ceux qui l'ont rédigé. « La Convention va se réunir, disaient les girondins vainqueurs au 10 août et déjà menacés à leur tour; au moment où la France va fixer ses destinées et préparer celles du genre humain, appelons à nous toutes les lumières. Donnons à tous ceux qui ont servi l'humanité le droit de concourir à ce grand acte. » Lisez maintenant la liste de ces hommes à qui les girondins voudraient ouvrir les portes de la Convention. S'il y a des fous comme Anacharsis Clootz[1], il y a surtout de nobles esprits, de véritables représentants de la liberté. Lorsqu'on voit Vergniaud et ses amis, à la veille des luttes de 93, désigner ainsi au choix des électeurs des libéraux anglais tels que William Wilberforce, Jérémie Bentham, James Mackintosh, David Williams; des écrivains allemands comme Joachim-Henri Campe, Pestalozzi, Klopstock, et surtout ces illustres citoyens de l'Amérique, un Madison, un Hamilton, un George Washington, ne semble-t-il pas que les derniers défenseurs de l'ordre social appellent à leur secours tous les libéraux de l'univers contre les despotes du terrorisme[2]? La loi du 26 août 1792

1. Malheureusement ce furent les fous qui répondirent à l'appel des girondins. Quelques jours après le vote du 26 août 1792, Anacharsis Clootz paraissait à la barre de l'assemblée et remerciait les législateurs dans un discours emphatique et grotesque, terminé par ces mots : « Mon cœur est français, mon âme est sans-culotte. » Voilà l'homme qu'on avait associé à Klopstock, à Schiller, à Washington !

2. Cette proposition fut faite par Guadet, un des principaux orateurs de la Gironde. Quand on lit le *Moniteur* du mardi 28 août 1792, qui renferme la séance du 26, il est difficile de ne pas éprouver le sentiment que nous exprimons ici. Dans cette même séance, le député Jean Debry osa proposer à l'assemblée l'organisation d'un corps de douze cents hommes qui se dévoueraient à combattre *corps à corps, individuellement*, les rois qui venaient de déclarer la guerre à la France, ainsi que les commandants de leurs armées. En d'autres termes, on demandait à l'Assemblée législative d'organiser une bande de douze cents assassins. Vergniaud, en quelques paroles éloquentes, exprima le dégoût que lui inspirait une telle pensée. Jean Debry trouva cependant des défenseurs, et le capucin Chabot réclama d'avance une place dans sa légion. Le contraste, ce me semble, est assez expressif : ici, les forcenés voulant armer des assassins; là, Vergniaud, Guadet, appelant au secours de la révolution les Wilberforce et les Washington.

a beau être contre-signée Danton, elle est signée du nom de Clavière, et c'est Roland qui fut chargé d'en adresser copie aux nouveaux citoyens français nommés par l'Assemblée. Or, la liste de ces citoyens avait déjà été dressée et acceptée, lorsqu'un membre demanda qu'on y ajoutât le nom de Schiller. Seulement, au milieu du tumulte, le nom du poëte mal prononcé fut défiguré de telle façon qu'il était impossible de le reconnaître. Quel était donc ce *M. Gille, publiciste allemand*, si étrangement substitué à Schiller, l'auteur des *Brigands* et des *Lettres philosophiques*[1]? Ce fut seulement au bout de cinq ans que Schiller reçut, par l'entremise de Campe, et la lettre de Roland, et son diplôme de citoyen français. Toutes ces pièces sont peu connues; on nous permettra de les reproduire ici. Voici la lettre de Roland, ministre de la République française, *à M. Gille, publiciste allemand :*

Paris, le 10 oct. 1792, l'an 1 de la République française.

J'ai l'honneur de vous adresser ci joint, Monsieur, un imprimé, revêtu du sceau de l'État, de la loi du 26 août dernier qui confère le titre de citoyen français à plusieurs étrangers. Vous y lirez que la nation vous a placé au nombre des amis de l'humanité et de la société auxquels elle a déféré ce titre.

L'Assemblée nationale, par un décret du 9 septembre, a chargé le pouvoir exécutif de vous adresser cette loi; j'y obéis en vous priant d'être convaincu de la satisfaction que j'éprouve d'être, dans cette circonstance, le ministre de la nation, et de pouvoir joindre mes sentiments particuliers à ceux que vous témoigne un grand peuple dans l'enthousiasme des premiers jours de sa liberté.

Je vous prie de m'accuser réception de ma lettre, afin que la na-

1. *M. Gille, publiciste allemand;* c'est ainsi que le nom de Schiller est écrit dans l'imprimé de la loi du 26 août, et dans la lettre de Roland qui accompagne cet imprimé. M. Hoffmeister, qui reproduit ces documents, les a eus entre les mains. (Voy. *Schiller's Leben;* 3e édit. 1858, tome II, p. 180.) Le *Moniteur* du 28 août n'écrit pas *Gille,* mais *Gilleers.* On sait avec quelle négligence s'imprimaient ces numéros du *Moniteur.* Il y a plus d'un nom défiguré dans la liste des étrangers illustres à qui l'assemblée décernait le titre de citoyens français : *Campe* s'appelle *Campre, Bentham* est devenu *Benthoon,* et *Mackintosh* s'est transformé en *Makinflosh.* Il est probable que le *Gilleers* du *Moniteur,* estropié de nouveau et rendu plus méconnaissable encore, a perdu ses trois dernières lettres dans l'imprimé de la loi du 26 août. Roland, qui reproduit l'orthographe de cet imprimé, ne savait pas sans doute à qui il adressait sa missive.

tion soit assurée que la loi vous est parvenue, et que vous comptez également les Français parmi vos frères.

Le Ministre de l'intérieur de la République française,

ROLAND.

A M. Gille, publiciste allemand.

La lettre du ministre de la République était accompagnée du document que voici ; c'est l'imprimé dont parle Roland :

LOI

Qui confère le titre de citoyen français à plusieurs étrangers.

Du 26 août 1792, l'an quatrième de la liberté.

L'Assemblée nationale, considérant que les hommes qui, par leurs écrits et par leur courage, ont servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples, ne peuvent être regardés comme étrangers par une nation que ses lumières et son courage ont rendue libre ;

Considérant que, si cinq ans de domicile en France suffisent pour obtenir à un étranger le titre de citoyen français, ce titre est bien plus justement dû à ceux qui, quel que soit le sol qu'ils habitent, ont consacré leurs bras et leurs veilles à défendre la cause des peuples contre le despotisme des rois, à bannir les préjugés de la terre, et à reculer les bornes des connaissances humaines ;

Considérant que, s'il n'est pas permis d'espérer que les hommes ne forment un jour devant la loi, comme devant la nature, qu'une seule famille, une seule association, les amis de la liberté, de la fraternité universelle, n'en doivent pas être moins chers à une nation qui a proclamé sa renonciation à toute conquête, et son désir de fraterniser avec tous les peuples ;

Considérant enfin qu'au moment où une convention nationale va fixer les destinées de la France et préparer peut-être celles du genre humain, il appartient à un peuple généreux et libre d'appeler toutes les lumières et de déférer le droit de concourir à ce grand acte de raison à des hommes qui par leurs sentiments, leurs écrits et leur courage s'en sont montrés si éminemment dignes :

Déclare déférer le titre de citoyen français au docteur Joseph Priestly, à Thomas Payne, à Jérémie Bentham, à William Wilberforce, à Thomas Clarkson, à Jacques Makintosh, à David Williams, à N. Gorani, à Anacharsis Clootz, à Corneille Pauw, à Joachim-Henri Campe, à N. Pestalozzi, à George Washington, à Jean Hamilton, à N. Madison, à Fr. Klopstock, et à Thadée Kosciusko.

Du même jour :

Un membre demande que le sieur Gille, publiciste allemand, soit compris dans la liste de ceux à qui l'Assemblée vient d'accorder le titre de citoyen français. Cette demande est adoptée[1].

Au nom de la nation, le conseil exécutif provisoire mande et ordonne à tous les corps administratifs et tribunaux que les présentes ils fassent consigner dans leurs registres, lire, publier et afficher dans leurs départements et ressorts respectifs, et exécuter comme loi. En foi de quoi nous avons signé ces présentes, auxquelles nous avons fait apposer le sceau de l'État.

A Paris, le sixième jour du mois de septembre mil sept cent quatre-vingt-douze, l'an IV de la liberté.

Signé : Clavière. *Contresigné :* Danton. *Et scellé du sceau de l'État.*

Certifié conforme à l'original.

DANTON.

L. S.

A Paris, de l'imprimerie nationale exécutive du Louvre, 1792.

Cet hommage rendu à Schiller par l'Assemblée législative est l'origine de certaines erreurs fort accréditées aujourd'hui sur les rapports de Schiller et de la Révolution française. A voir ces curieux documents, ne doit-on pas croire naturellement que l'auteur de *Don Carlos,* comme Pestalozzi et Joachim Campe, avait accueilli avec enthousiasme les promesses de 89; qu'il les avait peut-être glorifiées dans ses vers, à l'exemple de Klopstock? Il n'en est rien. Le poëte révolutionnaire des *Brigands*, de *Fiesque* et de *Louise Miller,* le sublime rêveur qui se proclamait *citoyen du monde* avec le marquis de Posa, l'appréciateur intelligent de Voltaire et de Montesquieu, le disciple passionné de Jean-Jacques Rousseau, avait ressenti dès le premier jour une sorte de défiance vis-à-vis de la révolution française. Certes, la théorie qui refuse aux races romanes le véritable sentiment de la liberté pour l'attribuer presque exclusivement aux races saxonnes, cette théorie, à laquelle la France ne se résigne pas,

1. Le *Moniteur* du 28 août 1792 ne mentionne pas cet incident; on voit seulement que le nom de *Gilleers* est le dernier sur la liste. Est-il besoin de rappeler que le *Moniteur* était extrêmement incomplet dans le compte rendu des séances de l'Assemblée?

nous l'espérons bien, et qu'elle réfutera quelque jour par des arguments sans réplique, cette théorie, dis-je, n'était pas formulée du temps de Schiller comme elle l'a été de nos jours par des écrivains éminents[1]; on dirait cependant que Schiller obéissait d'instinct à des idées analogues. Il a beau répéter qu'il est citoyen du monde, il a surtout les yeux dirigés vers les peuples de sang germanique. A la fin de mai 1789, au moment où la France est ivre d'enthousiasme, à l'heure où l'Europe entière nous admire, où Kant tressaille de joie dans sa solitude de Kœnigsberg, où Klopstock nous envoie une salve de strophes retentissantes, Schiller, dans sa chaire de l'université d'Iéna, glorifie la libérale civilisation du dix-huitième siècle; et savez-vous quels peuples sont pour lui les représentants de la liberté? La Hollande, la Suisse et l'Angleterre; « l'Angleterre, dit-il, où chacun ne doit sa liberté qu'à lui-même[2]. » Devinait-il déjà chez le peuple de 89 les emportements démocratiques si favorables à l'établissement de la tyrannie? Apercevait-il, dès ces premiers jours si beaux, la société des jacobins, la commune et le comité de salut public? Il est certain que de mois en mois sa défiance ne fait que s'accroître : on en trouve maints témoignages dans sa correspondance avec Koerner. Les deux amis sont d'accord pour plaindre *ces têtes sans direction* (*richtungs lose Koepfe*), pour flétrir ces *coquins avides de pouvoir et leurs infâmes agents* (*verworfene Werkzeuge herrschsuchtiger Bosewichter*). Ils traitent parfois la Révolution et la France avec une injustice qui nous révolte; parfois aussi ils éprouvent tout à coup pour elles de loyales et douloureuses sympathies. Au mois de décembre 92, Koerner se réjouit de nos victoires sur les Prussiens, et il écrit à Schiller : « J'espère beaucoup pour les Français de l'heureuse issue de cette guerre. Le sentiment de leur force pourrait bien leur donner un nouvel élan moral; on verrait alors la fin des atrocités qui n'étaient que la suite de la faiblesse et du désespoir. » Au moment où commence la lutte des girondins contre les montagnards, Schiller, électrisé sans doute par quelque discours de Vergniaud, recommande à Koerner la lecture du *Moniteur* : « Il faut que tu lises le *Moniteur*. Si tu ne l'as pas sous la main, je te l'enverrai. Les séances de la Convention y sont reproduites avec tous les détails; tu

1. Il suffira de citer chez les Allemands M. Gervinus, et parmi nous M. Ernest Renan et M. Émile Montégut.

2. *Der Mensch ist frei an der Themse, und für diese Freiheit sein eigener Schulder.*

y verras les Français dans leur force et leur faiblesse. » Enfin, c'est à cette époque (décembre 92), qu'il conçoit l'idée d'adresser à la Convention la défense de Louis XVI; il a même un instant la pensée de se rendre à Paris pour y accomplir, au péril de sa vie, son devoir de citoyen [1].

Nous aussi, nous avions alors un généreux poëte qui entreprit la défense du roi, dans l'intérêt de la France et de la révolution de 89. Au moment où Schiller écrivait à Koerner : « Ne pourrais-tu me trouver un traducteur français? Je ne puis résister au désir de composer un mémoire pour le roi; » à ce moment-là même, André Chénier traçait d'admirables pages, qui valent ses plus beaux vers. L'homme qui avait célébré le serment du Jeu de paume et défendu contre Edmond Burke les principes de 89, fidèle jusqu'à la mort à sa foi politique, rédigeait après le 15 janvier 93 la *Lettre de Louis XVI aux députés de la Convention*, cette belle lettre, corrigée par Malesherbes, où l'appel au peuple est réclamé une dernière fois avec tant de noblesse et d'éloquence. Ce n'est pas tout : après avoir parlé au nom du roi, il parlait en son nom, et son manifeste *à tous les citoyens français,* était répandu dans les campagnes par milliers d'exemplaires. Que de pages il a écrites pour sauver la France, la liberté, la Constitution, pour sauver l'idéal de 89! Ce que Schiller voulait faire, c'est André Chénier qui l'a fait. André Chénier, Frédéric Schiller, soyez à jamais unis dans le souvenir de la France, comme vous l'êtes sans doute, âmes fraternelles, dans les divines régions de l'idéal!

Ces tragiques émotions ne furent pas inutiles au développement intellectuel de Schiller. Il comprit plus vivement que jamais la nécessité de préparer le genre humain au sentiment vrai de la liberté. Ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme,* un de ses meilleurs ouvrages, sont manifestement inspirées par le spectacle de la Révolution. Ce n'était pas, disait-il, aux révolutions prématurées, et nécessairement violentes, qu'il appartenait de créer l'homme nouveau; cet homme nouveau, cet homme libre, libre de la liberté morale, c'est-à-dire qui se domine et se possède, si une éducation philosophique réussit à le former, et par lequel on verra se déployer sans secousses les révolutions bienfaisantes. Et quel est, selon Schiller, le vrai moyen de former l'homme libre? Le sentiment du beau, l'amour de l'idéal,

1. Voyez ses *Lettres à Guillaume de Humboldt.*

instinct sublime que le Créateur nous a donné pour être l'instrument de notre délivrance, instinct confus d'abord, mais réel, inné chez tous, et qui, exercé, épuré, perfectionné, finit par nous affranchir de toutes les tyrannies de la nature grossière, philosophe et artiste. Schiller semble dire à tous ses émules : *Faciamus hominem!* Et, en même temps qu'il veut former l'homme de l'avenir, celui que les révolutions ne précipitent plus sous le joug du despotisme, il donne lui-même l'exemple; il devient de jour en jour cet homme libre dont il parle en termes si magnifiques. Ce n'est plus le Schiller d'autrefois; dégagé de ses anciennes entraves, on sent qu'il s'élève d'un vol facile vers les domaines de l'idéal. L'art, la philosophie, l'amour, l'amitié, épurent à la fois son âme fougueuse. Guillaume de Humboldt, qui a épousé en 1791 mademoiselle Caroline Dacheroden, amie de la famille de Lengefeld, est devenu bientôt l'un des confidents intimes de Schiller. Fichte, le généreux Fichte, est aussi un des frères de son esprit. A mesure qu'il s'élève ainsi, et qu'une sorte d'attraction merveilleuse réunit autour de lui les plus nobles enfants de l'Allemagne, n'y aura-t-il donc pas un rapprochement entre Schiller et Gœthe?

Gœthe, qui connaissait madame de Lengefeld, avait rencontré Schiller à Rudolstadt, mais la rencontre avait été aussi rapide que fortuite; il était clair qu'ils s'évitaient l'un l'autre. Plus tard, ces occasions de se voir se renouvelèrent encore, soit à Weimar, soit à Iéna, et les deux poëtes parurent toujours empressés à se fuir. Nous avons dit avec quelle rapidité Gœthe s'était affranchi lui-même des inquiétudes de Werther, et comme son voyage d'Italie l'avait rendu amoureux de la beauté pure; Schiller, avec son inspiration désordonnée, n'avait-il pas dû lui apparaître, dès le premier jour, comme un mauvais génie? Au moment où l'auteur du *Tasse* s'était efforcé de délivrer son pays des fausses imitations de Shakespeare, où il avait voulu calmer la fièvre de l'art et inspirer le goût de l'harmonie, l'auteur des *Brigands* lui avait enlevé son public; un torrent de passions fougueuses et de paradoxes déclamatoires, c'est Gœthe qui parle, roulait de nouveau, comme en 1770, à travers la littérature allemande. Les transformations mêmes de Schiller semblaient creuser un autre abîme entre les deux poëtes. Gœthe, après 89, avait cherché un refuge pour sa pensée dans l'étude des sciences naturelles; la nature devenait sa loi, sa poésie, sa philosophie, sa religion, et c'était précisément alors que Schiller, s'appropriant le système de

Kant, ordonnait à l'homme de s'élever au-dessus de la nature pour atteindre l'idéal de son être. Sublime et viril enseignement, à coup sûr, mais bien peu fait pour réconcilier ces deux esprits. Kant et Gœthe, ce sont, on peut le dire, les deux pôles, non pas seulement du génie germanique, mais de la pensée humaine. Quel accord espérer entre le disciple de Kant et le disciple de Spinosa, entre le stoïcisme héroïque et le naturalisme confiant? Aucun accord, aucun lien n'était possible. Gœthe le croyait sincèrement et le répétait sans cesse; Schiller, de son côté, dans ses lettres à Koerner, ne cachait point son antipathie croissante pour ce génie égoïste. Schiller fit plus; cette antipathie, tant de fois exprimée dans ses épanchements intimes, un jour vint où elle éclata publiquement. Dans la belle dissertation esthétique *Sur la Grâce et la Dignité* [1], Gœthe est signalé comme le type de ces poëtes qui, devant tout à l'instinct, incapables d'un effort viril, incapables de se régler et de se régénérer eux-mêmes, n'ont qu'une floraison rapide et passagère. « Produits de la nature et non de la volonté libre, ils retournent bien vite à la matière d'où ils sont nés. Ces météores, qui avaient tant promis, ne sont plus alors que des lueurs ordinaires, et, quelquefois, bien moins encore. » Injustes et cruelles paroles! Gœthe, qui avait le sentiment de sa force, les rappelle sans amertume. « Son article *sur la Grâce et la Dignité*, dit-il simplement, n'était pas de nature à nous rapprocher. »

Il fallait pourtant que ce rapprochement eût lieu. Éloignés tous deux de la poésie, celui-ci par l'amour des sciences naturelles, celui-là par une étude acharnée de la philosophie kantienne, ils avaient besoin de se connaître, de s'entendre, de se compléter l'un l'autre, pour rentrer dans leur voie et terminer leur œuvre. « Ainsi donc, s'écrie douloureusement M. Gervinus, chez les deux grands artistes qui avaient créé notre nouvelle poésie, l'activité poétique se trouvait tout à coup interrompue! Notre impatience avait été si vive, quelques années auparavant, que nous pouvions à peine, dans notre froide zone, nous résigner à attendre l'épanouissement des bourgeons sur l'arbre de la poésie allemande; maintenant, les feuilles délicates commencent à se déployer, et, avant que le calice de la fleur soit ouvert, une gelée nouvelle vient encore arrêter la séve! » Non, l'heure est venue où les bourgeons vont refleurir, et la seconde floraison sera plus belle que la première. L'antipathie que les deux

1. *Ueber Anmuth und Würde*. Ce travail fut publié en 1793 dans la *Thalie*.

poëtes semblaient éprouver l'un pour l'autre cachait, nous l'avons dit, une attraction involontaire et secrète. Comment serait-il possible d'en douter, lorsqu'on voit cette haine, dont parle Gœthe, faire place si rapidement à une amitié si profonde et si tendre?

Rien de plus simple que la première entrevue d'amitié entre Gœthe et Schiller. On ne sent chez eux ni embarras ni effort. Ils entrent de plain-pied dans ces relations qui, la veille encore, leur paraissaient impossibles. Les travaux de Gœthe sur les sciences naturelles avaient été comme un obstacle de plus entre le disciple de Spinosa et le disciple de Kant; ce sont précisément ces travaux qui furent l'occasion de leur alliance. Écoutez ce que nous dit Gœthe, dans ses curieuses notes sur l'histoire de ses études botaniques : « Les plus beaux moments de ma vie sont ceux que j'ai consacrés à l'étude de la métamorphose des plantes; l'idée de leurs transformations graduelles anima mon séjour de Naples et de Sicile. Cette manière d'envisager le règne végétal me séduisait chaque jour davantage, et dans toutes mes promenades, je m'efforçais d'en trouver de nouveaux exemples. Mais ces agréables occupations ont acquis une valeur inestimable à mes yeux, depuis que je leur dois l'une des plus belles liaisons que mon heureuse étoile m'ait réservées; elles me valurent l'amitié de Schiller, et firent cesser la mésintelligence qui nous avait longtemps séparés. » Comment les choses se sont-elles passées? C'est Gœthe encore qui nous le raconte dans ses *Annales*. Un jour, à Iéna, pendant les premiers mois de 1794, au sortir d'une séance à la société d'histoire naturelle, Gœthe et Schiller se rencontrent à la porte. La conversation s'engage, Schiller se plaint de la méthode fragmentaire adoptée par les naturalistes, méthode ingrate, et qui éloigne les profanes. « Elle répugne même aux initiés, répond Gœthe; il y a certainement une autre manière d'envisager l'action de la nature créatrice, en procédant du tout à la partie, au lieu de l'examiner par fragments isolés. » Gœthe expose sa méthode; Schiller écoute et demande maintes explications. On arrive, tout en devisant, à la maison de Schiller; on entre, on s'assied; la causerie et la discussion recommencent de plus belle; l'idéalisme kantien de Schiller et le réalisme de Gœthe sont aux prises. Heureuse soirée! Discussion féconde! De cet entretien philosophique sur les transformations des plantes est née cette amitié des deux grands poëtes. D'autres circonstances y contribuèrent encore. Gœthe termine son récit par ces mots : « Le premier pas était fait. Il y avait en Schiller une singulière puissance d'attrac-

tion; il saisissait avec force tous ceux qui s'approchaient de lui. Je m'intéressai à ses projets, je promis de lui donner, pour son recueil *les Heures*, maintes choses que je tenais cachées. Sa femme, que j'aimais et appréciais depuis son enfance, contribua pour sa part à consolider notre union. Ainsi fut conclue cette alliance qui n'a jamais été interrompue, et qui a fait tant de bien, à nous deux d'abord, puis à bien d'autres. Pour moi, en particulier, ce fut un printemps nouveau, où toutes les semences germèrent, où toute séve monta, et s'épanouit, et s'élança joyeusement au dehors. Le témoignage le plus direct, le plus pur et le plus complet de notre amitié est déposé dans le recueil de nos lettres. »

Quelques semaines après, Schiller, qui venait de fonder avec Guillaume de Humboldt, Fichte et Woltmann, son recueil littéraire intitulé *les Heures*, adresse une lettre à Gœthe pour lui rappeler ses promesses. La correspondance est commencée; nous n'avons plus qu'à laisser la parole aux deux poëtes.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA POÉSIE A CUBA

ET LE POÈTE PLACIDO

PAR M. F.-R. CAMBOULIU

I

Depuis plusieurs années, le sentiment des arts est né et s'est développé au sein de l'Union américaine. Ses poëtes, ses historiens, ses philosophes, nourris de cette séve vigoureuse particulière à la jeunesse des nations et tout empreints des couleurs originales du sol natal, ont déjà passé l'Océan et annoncé avec un certain éclat à la vieille Europe que la lumière divine comptait dans le monde un foyer de plus. La critique a accueilli avec joie cette bonne nouvelle et s'est empressée de consacrer quelques renommées. Mais tout en applaudissant à ces premiers essais d'une littérature américaine, moins encore pour ce qu'ils sont en eux-mêmes qu'en raison de ce qu'ils promettent pour l'avenir, elle a remarqué avec étonnement que le mouvement s'arrêtait au golfe du Mexique, et que, sauf de très-rares exceptions, un lourd sommeil continuait de peser sur les immenses contrées occupées par la race espagnole. La voix d'un poëte a été entendue à Mexico, comme pour faire mieux ressortir le silence qui régnait dans le reste du continent. Faudrait-il en conclure que le génie poétique de l'Espagne ne passa point la mer à la suite des soldats de Pizarre, et que cette admirable nature des tropiques, à peu près vierge encore du pinceau de l'artiste comme du soc de la charrue, appellera toujours en vain un talent national capable de la comprendre et de célébrer ses magnificences? on ne saurait le penser. Ce ne sont point les dispositions naturelles qui font défaut, mais les circonstances. Les dures nécessités de la vie ont absorbé jusqu'ici toutes les forces de la race hispano-américaine. L'empire des lois à fonder, le foyer domestique à défendre, le sol à défricher ne lui ont point encore permis de respirer et de lever son front vers le ciel. Mais viennent les jours de sécurité et d'abondance, viennent les jours où elle pourra contempler la majesté de ses montagnes et prêter l'oreille aux murmures de ses forêts, et les Longfellow, les Poë, les Émerson trouveront, nous n'en doutons pas, des rivaux sérieux au delà de l'Isthme.

Nous n'en voulons pour preuve que ce qui se passe à Cuba. Certes, la situation de cette colonie n'est pas des plus favorables au dévelop-

pement du génie artistique. Le joug de la mère patrie s'appesantit de jour en jour, à mesure que les événements semblent justifier ses inquiétudes. La censure s'y exerce avec une extrême rigueur; les meilleurs esprits sont réduits au silence ou prennent le chemin de l'exil. La population est partagée entre le désir de l'indépendance et la peur d'une guerre servile, accompagnée de toutes les horreurs dont leurs voisins de Saint-Domingue furent jadis les victimes. Ajoutez le peu de relations sociales qui existent entre les diverses classes de la population, surtout entre la bourgeoisie, enrichie par le commerce, et les nobles, possesseurs d'immenses domaines, fiers comme les hidalgos dont ils descendent, mais non, comme eux, affables envers les petits et dignes envers le pouvoir. Cependant, comme après tout il règne dans le pays une sorte d'ordre extérieur et que l'on peut compter à peu près sur son lendemain, on y trouve aussi un commencement de littérature qui date déjà d'une trentaine d'années et dont l'avenir ne serait peut-être pas sans éclat, si des temps moins durs pour l'intelligence succédaient à l'état de choses actuel. Nous regrettons que les bornes de ce travail ne nous permettent pas de remonter à l'origine de ce mouvement. Nous aurions plaisir à montrer un *Padre Varela*, un moine éclairé et libéral, très au courant des idées modernes, rejetant la défroque scolastique et initiant hardiment la jeunesse à la philosophie contemporaine, sous les yeux de ses collègues de l'université ecclésiastique qui, fort heureusement, ne le comprenaient pas. Nous dirions comment un de ses meilleurs élèves, don Antonio Saco, aujourd'hui proscrit et fixé à Paris, ayant hérité de sa chaire et de ses doctrines vers l'année 1821, continua, avec un succès peu commun dans les fastes de l'enseignement, l'œuvre du maître, et devint en peu de temps l'homme le plus influent de l'île. Nous assisterions volontiers à l'éducation intellectuelle de ce petit peuple, perdu au milieu de l'Océan, et qui, réveillé par la voix d'un moine, se met à penser, à discuter, à écrire; fonde des journaux, des académies, des concours, dans les instants de répit que lui laisse l'état de siége, et arrive promptement à créer dans son sein un esprit public avec un commencement d'art indigène qui en est à la fois l'expression et le principal aliment.

La littérature à Cuba n'est pas, comme on pourrait le croire, un écho lointain et comme un prolongement de la littérature espagnole au delà des mers. La langue est bien la même, mais non l'inspiration ni les caractères. L'esprit littéraire a soufflé parmi les créoles des Antilles, juste au moment où commençaient leurs longs démêlés avec la mère patrie. Il a grandi avec leurs griefs, avec leurs réclamations, et il s'en est nourri. La prose surtout, née des besoins de la vie pratique et appliquée tout d'abord à la discussion des questions éco-

nomiques qui intéressaient la colonie, a contracté de bonne heure des habitudes de précision, de netteté, de simplicité que l'on trouve bien rarement dans la littérature purement espagnole. S'il fallait attribuer à une influence étrangère les qualités qui distinguent les bons prosateurs cubains : un Saco, un Poey, un Écheverria, c'est plutôt pour la France que nous revendiquerions cet honneur. Voltaire et Montesquieu ont certainement passé par là. Quant à la poésie, bien qu'elle ait aussi son fond d'originalité et qu'elle offre des nuances très-marquées, on peut dire cependant qu'elle est moins indépendante du vieux génie espagnol. Quiconque aspire à la gloire des vers a longuement pratiqué son *Herrera* et son *Luis de Léon*. Ce sont les formes consacrées par ces vieux maîtres, et, jusqu'à un certain point, leurs procédés poétiques qui dominent au delà comme en deçà de l'Océan. Une chose pourtant distingue la poésie cubaine, non-seulement des antiques chefs-d'œuvre de la muse castillane, mais encore des productions contemporaines écloses dans la mère patrie : c'est comme dans l'Amérique du Nord, l'empreinte profonde du sol natal, et je ne sais quel goût du terroir, qui, indépendamment des titres et des noms propres, suffirait pour attester son origine transatlantique. Nous reviendrons naturellement sur ce point essentiel en parcourant les écrits de Placido. Mais ce qu'il nous faut signaler dès à présent, c'est l'immense vogue de la poésie à Cuba et le rôle important qu'elle joue dans la vie sociale. Il n'est point de saint ayant une certaine clientèle, qui ne fasse pleuvoir des centaines de sonnets, de madrigaux, de *decimas* qui remplissent le lendemain les colonnes des journaux du lieu. Tout le monde s'en pique et chacun est, à son tour, chantant et chanté. Les mariages, les baptêmes, les anniversaires, autant d'occasions de se livrer au penchant favori. On fait des vers à table, comme chez nous de l'esprit. Les vers sont les *mots* du pays. Là encore, la sérénade est une vérité. La romance de rigueur, composée pour la circonstance, est chantée par l'amant en personne, pendant que deux amis font le guet et tiennent les rivaux en respect. L'art véritable n'a rien à voir, on le comprend, dans ces innocents divertissements, et nous ne les signalons ici que comme un trait de mœurs assez rare de nos jours, même chez les peuples méridionaux. Mais à côté de ces productions éphémères et modestement données comme telles par les auteurs eux-mêmes, on rencontre un nombre relativement très-considérable de poésies de toute sorte, plus ou moins marquées d'un caractère littéraire et publiées avec des prétentions de durée. Ce sont le plus souvent des jeunes gens qui ont fait quelques études, et qui, prenant pour génie l'ardeur de rimer naturelle au climat, publient leurs rêveries amoureuses à vingt ans, quelque forte théorie historique ou sociale

à vingt-cinq, et se taisent sagement à trente, quand le bon sens est arrivé et qu'ils ont jeté leur feu. Pourtant, comme on fait des folies à tout âge, on a vu tel amant suranné des Muses payer tribut assez tard au mal du pays :

« Et d'un laurier suspect flétrir ses cheveux blancs. »

Enfin au-dessus de cet immense chœur d'improvisateurs vulgaires et d'amateurs ambitieux s'élèvent les vrais poëtes : ceux-là assez rares comme partout et moins pressés de publier leurs œuvres complètes avec commentaire et portrait ; pas tellement rares pourtant, que nous ne puissions en nommer jusqu'à trois nés et élevés dans l'île depuis le commencement du siècle : Doña Gertrudis de Avellaneda, Heredia et Placido; les deux premiers signalés depuis longtemps par la critique et déjà traduits en partie ; le troisième encore inconnu en Europe, bien que supérieur par certains côtés à ses deux compatriotes.

II

Placido naquit à Matanzas, ville importante de l'île de Cuba, vers le commencement du siècle, des amours clandestins d'une blanche et d'un noir. Abandonné par ses parents et recueilli par une pauvre veuve, son enfance s'écoula dans la misère. On ne sait ni où ni comment il apprit à lire. Un certain Ignacio Valdès, ayant remarqué ses dispositions pour la poésie, lui enseigna la prosodie et lui prêta quelques livres. Devenu grand, Placido vécut du triple métier de charpentier, de pêcheur et de poëte; déjeunant d'un coup de filet et soupant d'un sonnet pour noce ou pour baptême, fourni à la minute et à juste prix. Plus tard, son talent l'ayant élevé au-dessus du commun des faiseurs de vers, les journaux sollicitent sa collaboration et lui payent quelquefois ses articles. Une ode qu'il publia à l'avénement d'Isabelle, le tira tout à fait de l'obscurité et lui valut les encouragements de quelques hommes considérables. Mais sa position n'en fut pas sensiblement améliorée. Il n'y gagna que de trouver un peu plus de crédit et de pouvoir s'acquitter en chansons, quand il avait affaire à des créanciers intelligents. L'amour le consola quelquefois des maux de la vie et les aggrava plus souvent encore. Il finit par se marier, afin « d'essayer de la misère à deux, et pour que sa noble race ne périt point. » Mais en cela même son espérance fut trompée : il n'eut point d'enfants, et il cessa d'être misérable. En somme, des jours moins durs semblaient se lever pour le pauvre poëte, lorsque tout à coup, accusé d'avoir trempé dans un complot des gens de couleur contre les

blancs, il fut condamné à mort par un conseil de guerre, et fusillé le 29 juin 1844.

Ses œuvres, recueillies quelques années après sa mort, furent publiées pour la première fois à Barcelone en 1854. L'année suivante, l'éditeur Vingut, Havanais d'origine, établi à New-York, en fit paraître une seconde édition augmentée d'un grand nombre de pièces empruntées aux journaux de Cuba. En 1856, ce même Vingut, ayant pu se procurer une foule de compositions inédites que des mains fidèles avaient conservées, donna encore une troisième édition. C'est celle que nous avons sous les yeux et qui bien certainement ne sera pas la dernière. La réputation de Placido s'est faite toute seule; c'est assez dire qu'elle est fondée et qu'elle ne peut que grandir avec le temps.

La première chose qui frappe en parcourant les œuvres du poëte de Matanzas, c'est l'extrême variété de tons et de formes qui y règne. Depuis l'épigramme jusqu'à l'ode, en passant par le sonnet et la romance, Placido a coulé sa pensée dans tous les moules poétiques, sauf le drame et l'épopée. Encore pourrait-on citer comme appartenant à ce dernier genre la légende du Fils maudit, qui remplit une cinquantaine de pages du premier volume. L'éloge et la satire, la plainte douloureuse et la prière résignée, les aspects de la nature et les peintures du cœur humain, tout cela se presse pêle-mêle et comme au hasard de l'inspiration dans ce charmant recueil. Et qu'on n'aille pas attribuer ce mélange à l'inconstance naturelle d'un talent médiocre qui essaye de tout, précisément parce qu'il ne se sent propre à rien. Si l'on peut signaler dans le recueil de Placido des pièces d'un goût douteux, et qu'il aurait été le premier à exclure s'il avait fait son choix lui-même, on y trouve aussi des chefs-d'œuvre dans la plupart des genres; des fables que La Fontaine aurait signées, des sonnets à contenter Boileau, des idylles à lutter de grâce et de fraîcheur avec les plus charmants morceaux d'Anacréon.

Du reste, sous cette diversité de formes, c'est toujours le même fond qui apparaît; toujours la belle Cuba, la gracieuse *Reine des Antilles*. Placido est essentiellement et plus que tout autre le poëte de son pays. Nul n'en reproduit avec autant de charmes et de vérité les aspirations, les mœurs, le climat, la végétation luxuriante. C'est l'unique rêve de son imagination, l'unique source où s'inspire son talent. Son âme de poëte est formée des émanations de cette riche nature au sein de laquelle s'est écoulée sa vie entière. C'est par là qu'il se distingue d'Heredia et d'Avellaneda ses compatriotes. Jeunes encore, ceux-ci quittèrent la terre natale et se formèrent sous d'autres influences. Le souvenir de la patrie vit sans doute au fond de leur cœur et se répand quelquefois dans leurs écrits en strophes passion-

nées; mais ils ont vécu sous d'autres climats, ils se sont intéressés à d'autres hommes, à d'autres événements. Heredia a gouverné le Mexique, où il est mort; Avellaneda a charmé les salons de Madrid, où elle brille encore. Au sein de leurs triomphes, l'un et l'autre ont un peu perdu de vue le ciel des Antilles. Leur talent a quelque chose de plus cosmopolite; on sent qu'il a mûri sous d'autres latitudes. Placido, lui, n'a jamais quitté Cuba, pas même Matanzas, sa ville natale. Son cœur a battu de toutes les craintes, de toutes les espérances de ses compatriotes, et le spectacle de la terre étrangère n'est jamais venu faire diversion aux impressions du sol natal. Aussi avec quel éclat, avec quelle transparence fluide sa poésie ne réfléchit-elle pas cette grande et belle nature des tropiques! Ce n'est pas qu'il lui arrive plus souvent qu'à un autre d'en aborder directement la peinture, et que, de propos délibéré, il chante ici la végétation, plus loin les montagnes ou la mer, ou telle autre particularité du pays. C'est surtout par occasion, je dirai presque à son insu qu'il peint les merveilles qui l'environnent. C'est dans la trame de son style que se glissent les magiques effets de soleil, les nuits splendides, les brises parfumées; c'est au détour d'une strophe, dans une comparaison, dans une simple métaphore, que se montrent les hivers sans neige et sans frimas, l'ouragan furieux ravageant les bois d'orangers, l'immense savane et ses hôtes redoutables. Il en est de même des mœurs locales. Placido ne décrit pas tel détail parce qu'il le croit original et de nature à intéresser, mais parce que ce détail se rencontre sur son chemin et qu'il entre naturellement dans son plan. En lisant son recueil on peut tout reconstruire, le pays, les hommes, la vie; ou plutôt l'imagination émue nous transporte aux lieux ou a chanté le poëte, et nous avons sous les yeux non pas une galerie de tableaux découpant le pays en points de vue et la vie en scènes, mais une immense toile pleine de mouvement avec son horizon et ses paysages; une contrée tout entière, hommes et choses, avec son ciel éclatant et les bruits de l'Océan qui l'environne.

Le charme de cette peinture naïve d'un monde si différent du nôtre est ce qui saisit d'abord et qui intéresse le plus dans l'œuvre de Placido. Mais cette sorte d'originalité, qu'on pourrait à la rigueur attribuer au hasard des circonstances autant qu'à un talent réel, n'est pas l'unique mérite du poëte. Des qualités plus solides et plus personnelles le distinguent, qui suffiraient en tout cas pour lui assurer un rang honorable dans l'estime des hommes de goût. Placido possède à un degré éminent la faculté poétique par excellence, le sens de l'idéal. Nul ne sait mieux dépouiller les choses des misères, des trivialités qui les rabaissent pour en montrer le côté pur et élevé. La jeune

fille de la campagne, brûlée par le soleil et déformée par les travaux pénibles, se pare en traversant son imagination de je ne sais quelle beauté qui lui est propre, et qui remplace avec avantage la grâce et la fraîcheur perdues. Sur les bords du San-Juan, un mulâtre s'apprête à lancer ses filets troués; mais son front brille d'un éclat fauve comme l'or de Zampoala, il chante sa maîtresse à rendre jalouses les blanches, le chœur des oiseaux accompagne sa romance, et l'amour conduit sa nacelle. Le pays entier se transfigure ainsi entre ses mains sans perdre son caractère. Ajoutons enfin l'aisance, le naturel, la simplicité dans les sentiments et dans le style qui forment encore un côté remarquable de son talent. Chez lui nulle affectation, nulle exagération de fond ni de forme; point de fausse mélancolie, point d'ambition dans la plainte, point de délire dans la joie, point de frénésie dans l'amour. Ses vers respirent je ne sais quoi d'antique qui contraste étrangement avec l'excès de la couleur moderne dont s'enluminent volontiers dans son pays les poëtes de second ordre. Par l'ensemble de ses qualités, Placido rappelle, quoique de loin et sans en avoir la puissance, ces génies primitifs que la nature envoie à l'heure propice pour fonder les littératures; il donne l'idée de ce que pourra être un jour la grande poésie dans son pays.

III.

L'ode sur l'avénement d'Isabelle qui commença, comme nous l'avons dit, la réputation de Placido, fut distinguée entre cent autres pièces de ce genre que les journaux de Cuba publièrent à cette occasion. Accablés sous le double despotisme du gouvernement central et des lois exceptionnelles, nourris d'ailleurs dans les idées libérales qui depuis le commencement du siècle avaient pénétré dans l'île par toutes les voies, les créoles avaient accueilli avec enthousiasme cet affranchissement de la métropole dont ils comptaient bien avoir leur part. Tous les poëtes grands et petits chantèrent à l'envi le jour nouveau qui se levait sur l'Espagne. Ce fut même durant plusieurs années une sorte de tradition poétique à Cuba que de célébrer l'anniversaire des principaux événements qui se rapportaient à la révolution. Le recueil de Placido ne renferme pas moins de dix pièces sur ce thème, toutes dédiées à Isabelle ou à sa mère et portant sur le même fond l'amour de la liberté, le respect pour la personne royale, la haine des factieux et des traîtres. La dernière de ces pièces présente seule ce caractère particulier, qu'elle ne fut pas seulement de la part du poëte un tribut aux idées régnantes, mais encore un acte de courage. L'agitation qui régnait

dans l'île inquiétait la métropole. On craignait à Madrid que les Havanais ne s'avisassent un beau jour d'acclamer la liberté pour leur propre compte. Aussi pendant que les cortès, sous un prétexte quelconque, refusaient l'entrée du congrès aux députés de Cuba, le ministère confiait le gouvernement de la colonie au général Tacon, homme de résolution et d'énergie violente. Dès son arrivée, le nouveau capitaine général défendit, sous les peines les plus sévères, toute allusion aux événements politiques. Journalistes et poëtes se turent. Placido seul, selon sa coutume, éleva la voix le jour anniversaire de la naissance d'Isabelle et fit entendre l'hymne suivant :

« Quoi ! dans la poussière, toi, lyre harmonieuse ! viens et résonne à l'unisson de mon enthousiasme. Fais honneur au génie qui t'inspire, célèbre la vertu, étonne les hommes.

« Cygnes harmonieux de ma patrie, où sont les accents que jadis, au pôle lointain, emportait d'ici le rapide Éole? et ces strophes gracieuses qu'aimaient à écouter les ondes cristallines du ruisseau Apollon?... Strophes douces et joyeuses, alors que Dieu le permettait ! votre cœur ne bat donc plus ? Soit ! Mais à cette heure, où la blanche aurore couvre le firmament de son manteau de neige, moi, j'enverrai au ciel, sur l'aile des vents, l'hymne de la joie. Qu'il se taise celui qui a peur ; moi, je ne crains rien, et je chante. Comme sur les autels du grand Jupiter, le farouche Asdrubal jura autrefois haine aux Romains, ainsi, en présence du grand Dieu de la nature, j'ai juré haine éternelle aux tyrans.

« Aux splendeurs matinales du soleil qui se levait, annonçant le jour de la naissance d'Isabelle, lorsque la blanche et fraîche aurore parait l'Orient de guirlandes purpurines, au-dessus de l'écume de la vaste mer, Cuba montra son front couronné de palmiers et d'orangers, et tournant ses regards vers la malheureuse Espagne, elle éleva la voix et parla en ces termes au chef des rebelles, au nouvel Attila :

« Quand disparaîtras-tu, mortel pervers, là-bas, dans les antres obscurs de l'Averne ? Quand vomiras-tu, pour le bonheur du monde, le flot de ton sang impur ? Tu prétends régner ! Quel sera donc le tonnerre qui renversera, qui domptera les fils de la science ? Peut-être le traître Moreno, ce lâche et cruel bourreau de Torrijos ! »

« Tremble et fuis, malheureux ! le siècle ne veut plus de traîtres couronnés ; et si jamais ta horde d'insolents vandales pouvait atteindre son détestable but, tu ne serais qu'un esclave sur le trône, jamais un roi..... »

« Tremble et fuis, malheureux ! Si tu es rassuré en voyant le lion revêtu de sagesse et de calme, sache qu'il n'est donné qu'à la bonté et à la clémence royale de contenir sa fureur. Mais, malheur à toi, si, secouant sa crinière, il se dresse sur son vigoureux jarret, et bondit furieux, et rugit comme le tonnerre, et s'élance aux champs navarrais !.... »

C'est sur ce ton mâle et vigoureux, c'est avec cette rapidité énergique et passionnée que Placido exprime les colères de toute une

population déçue dans ses légitimes espérances de liberté. On comprend en effet que ces imprécations, qui dépasseraient la mesure et seraient des fautes de goût si elles ne s'adressaient qu'au prétendant, tombent principalement sur le gouvernement local, lequel du reste ne s'y trompa point. Le poëte fut emprisonné et traité fort durement mais il ne se corrigea pas, il ne fit que changer de tactique. Ses anathèmes contre le despotisme prirent une autre forme. Il adressa des sonnets à la Grèce, à Venise, à la Pologne, à Guillaume Tell, à tous les opprimés, à tous les libérateurs, et finit par se réfugier dans l'apologue qu'il rendit pour un moment à sa destination primitive. Citons encore comme échantillon de cette poésie politique le sonnet à Guillaume Tell, un des plus remarquables de tout le recueil.

« Sur un mont couvert d'une neige éclatante, la main droite appuyée sur son arc, Guillaume Tell élève son front héroïque couronné d'une auréole de feu.

« Dans la plaine est couché l'insolent despote, le trait de fer enfoncé dans le cœur, et rendant à l'enfer son âme ténébreuse, qui s'échappe sous la forme d'un serpent.

« La chaleur l'abandonne; la terre lance à l'Océan ses membres ensanglantés, mais les vents et les ondes les repoussent.

« Point de pitié pour l'impitoyable! Il n'est pas jusqu'aux éléments insensibles qui ne rejettent de leur sein les restes d'un tyran! »

Au reste, Placido n'était point de ceux dont les cris de liberté signifiaient au fond renversement de tout ordre et de toute hiérarchie. On pourrait le supposer avec d'autant plus de raison, que sa couleur, péché irrémissible à Cuba, le condamnait à une vie d'humiliations et l'obligeait à parler chapeau bas au dernier des blancs. Il vous dira bien qu'il faut fuir les grands et les riches, que leur société est dangereuse, qu'il faut nécessairement, dès qu'on les approche, qu'on devienne leur esclave ou leur victime, que la compassion pour les petits et les faibles est aussi rare qu'un jour sans soleil. Mais jamais d'attaque, même indirecte, contre l'ordre établi, jamais de plainte au sujet de la condition où le sort l'a fait naître. La nécessité et la dignité du travail, l'obéissance aux lois, le respect des magistrats qui les appliquent avec équité et modération, voilà les principes qu'il proclame comme les fondements providentiels des sociétés humaines.

« Non, s'écrie-t-il au début d'une ode où il recommande ces principes aux gens de labeur, ses frères, — non, ce n'est point à l'homme de guerre, fléau de ses semblables, qui, à la tête des armées, tout couvert de sang, triomphe, avance, et sur des cadavres et des ruines s'élève, que j'adresserai mes chants. Je célébrerai le travail, don précieux, émanation du Tout-Puissant, dont la main divine marque d'un sceau glorieux les nations industrieuses. » Et plus

loin : « Il est juste d'honorer les hommes qui, au prix des plus pénibles travaux, font exécuter les lois, et les ministres qui mettent les États à l'abri des attaques de l'étranger. Ceux-là travaillent aussi, et certes, une terre où croissent les intrigues, les poignards et les poisons. »

A ce même ordre d'idées se rattachent un certain nombre de fables et de petits contes où les dangers de l'ambition et des grandeurs humaines sont mis en contraste avec la sécurité et les douces joies de la médiocrité. C'est un bâtiment superbe qui apostrophe ironiquement la nacelle du pêcheur, rasant timidement la côte, tandis que lui-même, livrant ses grandes voiles au vent, gagne la haute mer où il est submergé par la tempête; ou bien un mouton ambitieux qui cherche fortune dans la société du lion et à qui le roi des forêts fait sentir sa griffe dans un moment de mauvaise humeur; ou bien encore ce sont deux vagues marchant côte à côte, de la haute mer au rivage, et dont l'une se gonflant outre mesure, s'affaisse sur elle-même et se dissout en flots d'écume, tandis que l'autre, d'une allure plus modeste, achève paisiblement sa carrière. Traduisons cette dernière pièce qui donnera en même temps une idée du talent de Placido dans l'apologue.

« Poussées par une brise légère comme deux tendres compagnes, deux vagues s'avançaient de la haute mer vers l'embouchure du fleuve. L'une d'elles, impatiente, gourmande la lenteur de son amie : « Tu demeures en arrière, indolente; tu ne prospéreras jamais si tu marches avec les petites. Tu vas voir comme je me joindrai tout à l'heure à des vagues superbes, et m'élèverai au-dessus de la surface unie de la mer, et submergerai les navires, et me précipiterai au rivage. » Aussitôt elle se gonfle, elle s'étend..... Mais, succombant sous son propre poids, elle se dissipe en flots d'écume. Telle fut sa fin. Sa compagne, qui l'avait vue s'élever avec tant de présomption, poursuit sa route silencieuse et tranquille, riant de sa folie. Tantôt un petit poisson aux riches couleurs bondit et la suit en jouant; tantôt le doux zéphyr l'effleure de son pied léger. Ainsi elle s'en va glissant jusqu'à la rive, où elle embrasse la taille d'une jeune fille, et s'élève jusqu'à son visage, et mouille sa chevelure flottante; puis, sur un lit de sable fin, elle expire heureuse et satisfaite. »

C'est, sous un autre symbole, l'argument des *Deux Grenouilles ;* et, en vérité, si La Fontaine a pour lui la rapidité du récit et la vivacité du dialogue, la grâce et la délicatesse sont du côté du poëte cubain; surtout si l'on veut bien ajouter par la pensée à notre pauvre traduction le charme du vers et ces mille perfections de détail qu'il est impossible de détacher de l'original.

La religion a inspiré quelques pièces à Placido, mais en petit nombre, cinq ou six au plus. Ce n'est pas qu'il ne la vénère, qu'il ne pro-

teste même de son attachement à la foi de ses pères; mais cette foi n'est pas le fond de sa vie; il ne l'évoque que dans les moments critiques, quand le malheur le frappe et qu'il a besoin de consolations. Je ne voudrais pas même assurer qu'un théologien un peu rigide ne découvrît çà et là quelque proposition malsonnante, et sentant le déisme. Seulement il pardonnerait à l'auteur, en faveur de sa simplicité. Néanmoins on remarque parmi ces pièces un sonnet à Jésus-Christ expirant, comparable par la grandeur des images et la sombre terreur qui y règne à ce que la littérature espagnole possède de plus vigoureux sur ce sujet tant de fois traité.

Une classe de compositions assez nombreuse et surtout fort mêlée, c'est celle des félicitations et des éloges dictés au poëte par l'admiration, la reconnaissance, hélas! et le besoin. On trouve partout des Muses sans pain et des Montoron. Placido avoue quelque part des misères de ce genre, et reconnaît qu'il ne fut jamais aussi mal inspiré. Comme tous les vrais poëtes il avait horreur du travail imposé. Parmi ses éloges, ceux qui sont désintéressés se distinguent à première vue. Il retrouve toute sa verve dès que son vers coule de l'abondance du cœur. Je voudrais citer en entier *la Siempreviva* à Martinez de la Rosa, *las Flores del sepulcro* à la mémoire d'une dame de haut rang, qui n'avait pas dédaigné de tendre la main au pauvre mulâtre et de l'appeler son ami; une ode à la comtesse Merlin, Havanaise aussi distinguée par ses talents que par sa naissance, et que la société parisienne regrettera toujours. Elle résidait en France depuis longtemps, lorsque ses affaires la rappelèrent dans son pays où elle ne fit qu'un très-court séjour. Au moment de son départ, Placido lui disait:

. . . . . « Tu vas partir!... Pourquoi sitôt quitter le sol de la reine des mers américaines? Ne te proclame-t-elle pas sa plus brillante étoile? Ses lis et ses orangers embaument l'air que tu respires; ton regard a l'éclat et la chaleur de son soleil; tes lèvres le vermillon de ses œillets; le sourire de son beau ciel est le tien, et le joyeux son de ta voix, qui pénètre et charme les cœurs, rappelle dans sa douceur harmonieuse le murmure de ses ruisseaux et de ses palmiers. . . . . .

. . . . . « Le Sagua, à l'onde sonore, qui jaillit du pied du haut Escambray, et qui étale sur ses rives autant de fleurs qu'il roule de paillettes d'or dans son lit; l'Agabama aux flots rapides, le large et profond Cauto, qui se couronne à sa source de pins gigantesques, auraient-ils moins de charmes pour ton noble cœur que le climat brumeux où coulent la Garonne et la Seine?... Vas-tu chercher des triomphes? Tends la main!... le laurier croît aussi dans les savanes de Cuba. »

L'amour a son tour et sa place dans les vers de Placido; mais une

place plus restreinte qu'on ne serait tenté de le supposer de la part d'un poëte qui avait du sang africain dans les veines. En outre, sa tendresse, un peu sensuelle, un peu mélancolique au besoin, ne connaît ni les transports ni les violences. Est-il trahi ? Il s'éloigne en se plaignant de l'ingratitude de sa maîtresse et en lui reprochant sa duplicité, mais sans tous ces éclats de fureurs, sans tous ces grincements sinistres que l'on a coutume d'attribuer aux jalousies méridionales. Le choléra vient-il lui ravir sa fiancée, son premier, son véritable amour ? Il la pleure pendant de longues années, mais il ne va point crier sa douleur à l'univers, il ne blasphème point contre le ciel, il n'ouvre pas à plaisir sa blessure pour la faire saigner plus abondamment. « As-tu vu quelquefois, écrit-il à un de ses amis, à l'occasion de ce dernier malheur, as-tu vu dans la prairie verdoyante une tige de lis ouvrir ses blanches fleurs et rivaliser d'éclat et de parfum avec le rosier souriant ? Les amours accourent de tous côtés, et au fond des calices transparents savourent le doux nectar. Mais voici qu'un taureau mugissant, séparé du troupeau et poursuivi par des chiens affamés, écrase sans pitié de son pied pesant les blanches fleurs que caressa Cupidon, et la pauvre tige se relève nue, pleurant son éclat et son parfum ; tel est l'état où m'a réduit la mort en m'enlevant ma bien-aimée ! » Voilà le ton de l'élégie chez Placido. Son tempérament démentait-il son origine, ou bien cette retenue dans la passion réputée formidable chez ses pareils, était-elle un effet de son penchant naturel pour la sobriété et la mesure en toutes choses ? C'est possible ; mais je serais tenté de croire que ce qu'il y a de plus particulier en lui, c'est qu'il est sincère et vrai, c'est qu'il se borne à exprimer ce qu'il sent et qu'il ne met point l'imagination à la place du cœur. Ce feu qui circule, dit-on, dans les veines de certains peuples m'a toujours paru un peu conventionnel. Le type de l'amour méridional sera, si l'on veut, l'amour des poëtes arabes, plus idolâtre des formes, plus voluptueux encore dans sa molle rêverie que celui de Placido. Mais l'amour forcené est rare sous toutes les latitudes. La simple nature forme peu d'*Yagos*.

IV

Le patriotisme, le sentiment moral, la sympathie pour le mérite personnel ont inspiré à Placido ses pièces les plus étendues et du ton le plus élevé, mais non les plus achevées ni les plus originales. Ce n'est pas qu'il fût dépourvu des dons naturels qu'exige la grande poésie lyrique. Les fragments cités plus haut, et que nous avons pris entre cent autres de même valeur, attestent suffisamment qu'il est

capable d'enthousiasme, qu'il sait trouver l'image éclatante, l'expression rapide et concise. Ce qui lui manque, c'est l'art de se soutenir, de gouverner son inspiration, de ménager son souffle. On trouve aussi çà et là des strophes un peu vides, où se trahit l'absence de cette forte culture intellectuelle dont les plus heureux génies ne sauraient se passer. Si Placido mérite le nom de maître, c'est dans l'expression des sentiments tendres et gracieux, dans les petits tableaux de mœurs, dans les courtes fantaisies, partout où une émotion rapide et quelques coups de pinceau suffisent. On ne sait que choisir dans la multitude des petits chefs-d'œuvre de ce genre que renferme son recueil. *Mi barquilla*, où il compare sa destinée de poëte-batelier fêté partout où il lui plaît d'aborder avec celle des marins orgueilleux qui sillonnent l'Océan sur de gros navires, est une idylle pleine de vérité et de couleur locale. Ses strophes à *Selmira*, où il se rencontre avec Horace, Béranger et tant d'autres dans le développement de cette pensée :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!

Offrent toute la grâce mélancolique que l'on peut retrouver ailleurs, avec une nuance de désintéressement et de réserve pudique qui en double le charme. *El consejero mentido* ou un mari surprenant sa femme attablée avec un sien voisin sous un berceau de lierre jette d'abord les hauts cris, puis finit par prendre un verre et se mettre de la partie, est traité avec une simplicité et un enjouement du meilleur goût. Les jeunes filles abondent, de tous les âges et sous tous les aspects. C'est *la veguera*, la jeune fille de la plaine, brunie par le soleil, mais svelte, légère, gracieuse, comme la fleur du roseau. Elle est vêtue de blanc, la taille serrée par un ruban rose; sa tête est couverte d'un chapeau de paille luisante qu'elle a tissé de ses mains et sur lequel une plume aux mille couleurs s'agite au souffle de la brise.

C'est la fille de la ville qui se promène le dimanche avec ses compagnes sur les bords du *san Juan* et dont les yeux brillent comme l'étoile du soir lorsqu'elle se lève derrière le pic d'*el Pan*. Arrivée au bord de la mer, elle rejette son châle sur ses épaules et se baisse pour ramasser des coquillages. Le poëte s'approche avec de douces paroles; mais la jeune fille lui met ses coquillages dans la main et s'enfuit en riant, et disparaît, le laissant dans l'obscurité comme on voit quelquefois disparaître derrière un nuage l'étoile d'*el Pan*. Ailleurs, c'est la fleur de café qui sert de terme de comparaison au poëte et de refrain à son amoureuse chanson; il la porte avec orgueil sur sa poitrine depuis que la belle brune qui en a la grâce et la modestie, après avoir

prêté l'oreille à ses serments, « le regarda en soupirant, se tut et s'en alla, » ou bien encore c'est une adolescente que le poëte a vue au bord du *Tayaba*, aux premières lueurs de l'aurore, par une fraîche matinée d'avril. Elle jouait dans la prairie, tantôt les cheveux au vent, tantôt couronnée de jasmin, et l'oiseau moqueur la saluait de son babil. Près de la cascade sonore elle s'arrête, et les gouttes qui rejaillissent sur son visage y brillent comme la rosée sur la fleur du grenadier. Elle regarde tranquillement les feuilles flétries que le torrent emporte dans son cours, sans songer qu'un jour sa grâce et sa fraîcheur seront emportées de même par les sombres flots du temps. Elle s'assied sur l'herbe, accorde sa guitare et chante des chansons amoureuses, comme si cet ange du ciel savait ce que c'est que l'amour. Sa chanson finie, elle se lève et s'en va, sans s'inquiéter autrement d'un cœur qui l'a vue une fois et ne l'oubliera jamais. Je vais essayer de traduire une de ces pièces, au risque de la gâter — et de me faire accuser d'exagération par ceux qui ne sauraient pas assez combien la grâce et la simplicité sont choses difficiles à reproduire :

« Par une matinée d'avril, avant que l'aurore sereine ornât le ciel de nacre. et les vergers de perles,

Je me promenais, le cœur joyeux, sur la rive du San Juan. Dans un jardin bordé de plantes choisies,

Une corbeille d'osier d'une main, et des ciseaux luisants de l'autre, une belle fille coupait des fleurs de Propolis.

Je me cachai dans une haie de jasmins et de chèvrefeuilles qui embrassent un Adonis et forment une voûte épaisse.

Son front brillait comme l'étoile des amoureux, son œil était vif et tendre, ses tresses noires et abondantes.

Elle portait un mantelet azur brodé de soie blanche, chaîne et bracelets d'or, pendants de pierres fines.

Se parlant à elle-même, et ne se doutant pas qu'on l'entendait, elle prit entre ses mains la fleur la plus joyeuse, et dit naïvement :

« Delio a raison; tu es la reine des jardins! Ah ! si j'étais en effet aussi belle que la fleur du Propolis! »

Au doux son de sa voix, je reconnus Lesbie avec qui je dansai mille fois aux fêtes de *Pueblo Nuevo*,

Et à qui, sous le nom de Delio, je fis des serments d'amour. « Quoi! c'est ici que demeure ma Lesbie? et elle se souvient de Delio!... »

Puis elle choisit quelques fleurs, s'assit sur le gazon, et, formant une belle guirlande, elle s'en couronna,

Et courut se pencher sur le bord d'un vivier transparent. Elle vit son image dans le cristal limpide, et s'écria toute joyeuse :

« Ah! Delio sera sur le pont, et en me voyant passer, il pourra dire que je suis jolie comme la fleur du Propolis. »

Dans ces compositions de courte haleine, Placido n'est pas toujours tendre et bucolique. Il rit aussi et badine, et même mord quelquefois. Il rit, et d'abord de lui-même, de sa misère, de ses infortunes. Non pas qu'il se roule dans son manteau troué, narguant insolemment les hommes et le sort, enflé de l'orgueil du cynique, ou dévoré de l'envie haineuse du pauvre révolté contre la Providence. Il n'y met pas tant d'appareil ni d'intention. Il use du rire simplement, honnêtement et comme d'un palliatif mis par la bonne nature à la portée du malheureux. Voulez-vous connaître sa demeure? Quand vous verrez une porte qui n'est jamais fermée et pour cause, regardez à l'intérieur : vous verrez d'abord un lit et deux chaises qui datent du temps de *doña Urraca;* une table dont les pattes tremblent de vieillesse; sur une corde ses vêtements de réserve pour les corpus et les pâques, deux chemises... O amis, gardez-vous d'y toucher! Ce sont des chemises de poëte, percées de plus de trous qu'il n'y a de fenêtres à l'Escurial. De pantalons, nulles nouvelles, l'un étant en faction pendant que l'autre est à la lessive. Le reste à l'avenant. Si du moins il pouvait vivre en paix dans son taudis! Mais divers fantômes le visitent, les uns pour lui demander des sonnets gratis, les autres, hélas! plus terribles, pour lui demander de l'argent. Certes, il est plus heureux en prison, et sa femme est folle de se désoler comme elle fait lorsqu'on vient l'arrêter. Elle n'entend pas ses intérêts. A l'abri des importuns, des usuriers et des sots, gardé par un piquet d'honneur, il s'endort tranquille, assuré de son déjeuner du lendemain. Ajoutez une société charmante, des conversations sans façon et surtout instructives, où l'on apprend à enlever lestement une montre et sa chaîne, à vivre aux dépens du public, à déterminer avec précision comment le poignard entrant par l'épaule arrive droit au cœur.

Sa verve n'a pas plus de fiel quand il s'en prend au prochain. Le trait est vif et le ton sérieux quelquefois; mais il n'y a jamais au fond ni amertume ni colère. Je traduirais volontiers ici ses strophes contre les grands, qui mettent leur honneur de chevalier à mépriser et à fouler le peuple; contre les femmes, qui chargent une fois pour toutes le climat de leurs péchés et s'abandonnent ensuite en sûreté de conscience; contre les orateurs des fêtes et solennités politiques, qui sont de force à féliciter les brebis d'avoir monseigneur le lion pour protecteur et pour père. Mais je craindrais de trop citer. Je vais me borner au petit apologue, intitulé *les Oiseaux* où, sous une forme générale, le poëte a consigné évidemment un souvenir tout personnel.

« Orphelin dès le nid, sans plumes et dans l'enfance, un pauvre poussin pianlait tristement.

« De gros oiseaux de toute espèce, et de stupides quadrupèdes passent, les uns à travers les branches, les autres au pied de la tige.

« Chacun, en l'entendant, l'insulte dans son malheur et lui lance le sobriquet qui, dans sa pensée, peut l'avilir davantage.

« Mais, lorsqu'il put voler, et qu'ils virent qu'il était aigle, humiliés alors, tous le saluaient avec respect. »

On comprend que le pauvre poussin n'est autre que le poëte lui-même, que sa couleur et son abandon exposaient aux railleries insultantes de la foule avant que son talent ne se fût révélé.

A l'exemple de notre André Chénier, Placido voulut faire avant de mourir ses adieux à la poésie. Les pièces qui terminent son recueil sont datées de *Saint-Isabelle-de-l'Hôpital*, où il resta trois jours en chapelle. Écrites d'un style ferme et qui ne trahit aucun désordre d'idées, ces pièces offrent un dernier et éclatant témoignage de l'honnêteté des sentiments qui animèrent l'auteur pendant sa vie. « En face de la tombe et de Dieu, on ne ment pas. » Placido y exprime avec éloquence sa foi aux grandes vérités de la religion; il proteste en outre de son innocence et redoute bien plus que la mort la tache dont on va souiller son nom. Une lettre qu'il écrivit à sa femme, à la dernière heure, reproduit le même fonds d'idées, et se termine par cette phrase vraiment navrante dans sa simplicité : « Je ne vous dirai pas: mes adieux à mes amis; je sais que je n'en laisse point. »

V

Depuis la mort de Placido, la poésie languit aux Antilles. Le poëte-charpentier n'est pas encore remplacé. Ce n'est pas que bon nombre de volumes de vers n'aient été publiés depuis cette époque, soit à la Havane même, soit à l'étranger, par des poëtes cubains. Mais dans toutes ces compositions, que nous avons parcourues avec une conscience digne d'un meilleur succès, nous avons trouvé beaucoup plus d'ambition et d'ardeur juvénile que de véritable inspiration. Celui-ci aspire tout ouvertement, dès l'âge de vingt ans, à partager avec les Byron, les Gœthe, les Lamartine, la gloire d'interpréter le dix-neuvième siècle. Seulement comme ces grands maîtres, malheureusement venus avant lui, ont largement moissonné le domaine du sentiment, et qu'il n'est pas homme à se contenter de l'humble rôle de glaneur, il se lance à corps perdu dans les champs encore intacts de l'*idée*, où il compte bien réaliser une fois pour toutes le mariage de la science et de la poésie. On n'a parlé jusqu'ici qu'en plate prose des conquêtes scientifiques et industrielles de notre âge. N'est-il pas temps d'appliquer à toutes ces grandes choses le langage des dieux, à la

place des singulières théories que de mauvais plaisants s'amusent à inventer chez nous, et qui vont égarer au delà des mers la naïve jeunesse qui les prend au sérieux sur la foi de leur origine? Cet autre plus modeste, mais non pas plus heureux dans ses projets, ayant pris de bonne heure la résolution de chercher dans le pays même les éléments d'une poésie originale, commence par recueillir pieusement les rares débris de la langue aztèque et en émaille son style. Puis il feuillette non moins consciencieusement ses *Incas* et son *René* et nous présente enfin, sous je ne sais quel nom sauvage, un fort bel amoureux tout confit en sentiments délicats et en rêveries romanesques. Tel autre encore y va plus simplement; il se contente de mettre Lamartine en espagnol, tout en jurant ses grands dieux qu'il n'imite personne et qu'il écrit sous la dictée de son cœur.

En attendant, la succession de Placido demeure toujours ouverte; on dédaigne l'héritage du mulâtre, et personne ne se présente pour continuer son œuvre. On ne paraît pas se douter que là est, pour la poésie hispano-américaine, la vie et l'avenir. Les jeunes poëtes se fatiguent inutilement pour découvrir ici ou là quelque source nouvelle et ignorée, au lieu de se placer tout simplement au milieu de ce large courant national, au plein centre de ce flot de poésie indigène qui les porterait sans effort vers l'originalité. Encore une fois, nous ne donnons point Placido pour un de ces heureux génies que la nature et les circonstances élèvent de concert à la perfection, et dont l'influence se fait sentir pendant des siècles. Nous savons trop combien il lui manque de parties essentielles pour être rangé parmi les véritables maîtres. Mais nous disons que, par rapport à son pays, il a montré et aplani la voie par où ces maîtres viendront, qu'il en a marqué la première étape, et que c'est sur ses traces que la Muse rencontrera ses plus beaux triomphes. C'est le titre qui le recommande en ce moment à l'attention de la critique, et qui lui vaudra un jour une place honorable dans l'histoire littéraire de ces contrées.

DEUX SOUVENIRS

PAR MADEMOISELLE ERNESTINE DROUET.

A MONSEIGNEUR DUPANLOUP.

« Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

—Souvenir! mot charmant tout rempli de mystère!
Image qui pour nous flotte entre ciel et terre
Comme un lointain reflet de tout ce qui n'est plus!...—
Pour lire encor des noms cent fois lus et relus,
Fais goûter à mon cœur ta tristesse et tes charmes,
O vol de la pensée, âpre bonheur des larmes!
Car tout âge est fécond en douloureux plaisirs...
Et l'on peut à vingt ans avoir des souvenirs!

Mais, de ces souvenirs que l'on aime à tout âge,
Tous, nous en savons un dont la paix est le gage,
Celui des jours passés à l'ombre de l'autel
A lire, tout enfant, dans le livre immortel;
A croître devant tous en sagesse, en science;
Et, le cœur plein de calme et plein de confiance,
A recueillir ainsi, jour à jour, pas à pas,
Un bonheur qu'on sentait et ne discutait pas.

Que ne puis-je revivre au temps que je rappelle,
Alors que de Beaujon la modeste chapelle
Nous voyait réunir, enfants, tous les jeudis,
Pour nous citer les mots que le Sauveur a dits,
Pour nous communiquer la céleste parole,
Autour du front sanglant nous montrer l'auréole,

Et devant ce beau front, dont j'aime la pâleur,
Nous apprendre les mots d'amour et de douleur!

Parmi les prêtres saints qui parlaient dans le temple,
Il en est un surtout que de loin je contemple :
Il avait, jeune encor, une âme de vieillard!
Il disait de ces mots... qu'on ne sait que plus tard,
Et qu'on trouve en son cœur sans que rien les apprête;
Sa présence à l'autel annonçait une fête,
Car il nous montrait Dieu sous les traits d'un ami
Qu'on n'aime point assez en l'aimant à demi,
Puisqu'il est à la fois, dans sa bonté profonde,
Le principe, la fin — et la rançon du monde!

La foule se pressait alors autour de nous;
Et tous, debout, assis, appuyés, à genoux,
Aux tribunes, aux bancs, dans les coins, près des portes,
Personnes de tout âge et gens de toutes sortes,
Envahissant l'église, accouraient, triomphants,
Pour l'écouter aussi parler à des enfants;
Pour lire dans ses yeux son immense tendresse,
— Mélange d'espérance et de sainte tristesse! —
Quand, au pied de la croix, nous couvant du regard,
Il semblait nous placer sous ce noble étendard;
Et que, nous contemplant, âmes à peine écloses,
— Lui qui savait la vie et craignait tant de choses! —
On l'entendait tout bas, tout bas, dire au Sauveur :
« Oh! combien de ta manne oublieront la saveur!
« A ton souffle divin fleurs tendrement bercées,
« Par le vent de l'orage en tout sens dispersées,
« Elles échapperont, quelque jour, à nos soins.
« Toi qui vois tout, mon Dieu! pourvois à leurs besoins;
« Que jamais!... » — Et ses yeux se remplissaient de larmes;
Et sans comprendre encor ses secrètes alarmes,
Cherchant cette pensée arrêtée en chemin,
Et tenant l'Évangile annoté de sa main,
Une enfant était là, muette, mais pensive,
Qui, devinant sa foi, — sa foi profonde et vive! —
Pleurait en lui voyant des larmes dans les yeux,

Mais pleurait sans douleur, — comme l'on pleure aux cieux! —
Sans admirer encor sa parole inspirée,
Elle en sentait l'empire; et son âme, attirée,
Montait, montait toujours... et par lui grandissait,
Car elle priait mieux quand il la bénissait.

Pour elle dans les cieux il fut écrit, sans doute,
Que cette jeune enfant au milieu de sa route
Devait revoir ce prêtre en un grand jour d'émoi:
Ce prêtre, c'était vous; cette enfant, c'était moi.

Au palais Mazarin la foule était nombreuse.
Malgré tout, cependant, je me sentais heureuse :
C'était un premier pas et mon cœur battait fort;
Pour cacher mon bonheur ne faisant nul effort,
J'attendais en rêvant, — en espérant peut-être! —
Puis, au loin, je voyais un nuage apparaître.
(On désire le jour, on aime l'incertain...
Et pourtant de la vie on a peur par instinct!)
Mais je vous aperçus en relevant la tête :
Votre présence encor annonçait une fête;
Et depuis quatorze ans, pour la première fois,
Je vous retrouvais là, comme aux jours d'autrefois,
Le sourire indulgent et l'âme chaleureuse;
Vous cherchiez du regard à distinguer l'heureuse,
Car vous ne saviez plus, ou vous ne saviez pas,
Avoir au droit chemin guidé mes premiers pas,
Vous, évêque aujourd'hui, juge à l'Académie,
Accueillant tous mes vers d'une parole amie,
Au passé doucement attachant l'avenir,
M'applaudissant des mains qui m'avaient su bénir!

Et je pensai tout bas en mon âme ravie :
Il devait présider aux grands jours de ma vie!
Si j'avais pu vous dire alors : O monseigneur,
Ma *Sœur de Charité* révèle votre cœur :
Cette foi, ce pardon, cette mansuétude,
De l'art de soulager cette incessante étude,

C'est vous, c'est votre voix!... ce sont vos pleurs aussi,
Que j'ai su retracer et qu'on couronne ici!

Vous!... — Un soupir alors soulevait ma poitrine :
Un soupir!... De quoi donc pouvais-je être chagrine?
Mon cœur avait parlé, tous l'avaient entendu!
Ah!... deux maîtres, hélas! avaient formé mon âme :
L'un que je retrouvais plein de vie et de flamme,
Mais l'autre que j'avais perdu!

Je vis en ce moment une fenêtre ouverte...
Je vis ce maître assis dans cette chambre verte
Où j'avais si souvent écouté ses leçons,
De son pain émietté nourrissant des pinsons;
Puis, d'un autre côté, j'aperçus la chapelle;
Je la revis plus calme et la trouvai plus belle;
A l'autel adossé je vis votre fauteuil;
Et je souris alors de mon naïf orgueil,
Me retrouvant soudain, par la pensée agile,
Première au second banc, côté de l'Évangile!
O mirage, mirage! — Et revoir tout cela
Dans ce jour de succès, quand le public est là;
Quand un autre horizon à mes yeux se déroule;
Lorsque, dans un instant, j'appartiens à la foule!..
Je pensais, j'écoutais, sans cesser d'admirer...
Et je ne sais pourquoi je me pris à pleurer.

Depuis, j'allai vers vous, et je vous dis : Mon père,
Vous avez une part dans ce début prospère;
Oui, si quelques épis germent sur ce terrain,
C'est vous qui dans mon cœur semâtes le *bon grain* :
— Un autre a fait lever la semence fragile! —
Votre livre jadis m'expliqua l'Évangile;
Votre parole aussi, qui savait l'animer,
M'apprit à le comprendre et m'apprit à l'aimer,
Car c'est, nous disiez-vous en notre humble chapelle,
Ou le bras qui retient... ou la voix qui rappelle!

Mais l'Évangile et vous, mon père, en vérité,
Ne m'avez pas tout seuls appris la charité :

Un vieillard souriant sous sa blanche couronne,
Un ami sage et doux que l'éclat environne,
Un maître que j'aimais et qui m'aimait aussi
A complété votre œuvre — et je lui dis : Merci !
Merci ! car sa tendresse a bercé ma souffrance :
Le vieillard à l'enfant a prêché l'espérance !
Le maître à son élève a redit chaque jour :
Les talents font la gloire, et les vertus l'amour.

C'était un esprit fin, mais un beau caractère :
En semant des bienfaits il a passé sur terre,
Lisant et pratiquant l'Évangile en chemin,
Allant vers le coupable et lui tendant la main.
En vain de le louer il me ferait défense :
A l'aumône il ôtait ce qui fait qu'elle offense;
D'un sourire ou d'un mot il savait l'embellir;
L'homme à l'homme chez lui donnait sans avilir.
Il riait bien souvent — mais pour sécher des larmes !
Contre l'infortuné son cœur était sans armes :
Pour ce cœur vraiment bon et toujours généreux,
Tous étaient innocents s'ils étaient malheureux !

Puisqu'aimer fut sa loi jusqu'à sa dernière heure,
Il est juste qu'on l'aime et juste qu'on le pleure,
Qu'on lui paye en respect les maux qu'il consola :
La charité pour lui fut un apostolat !

Non, je n'ai rien connu d'aussi bon que cet homme !
Devant vous, Monseigneur, il faut que je le nomme,
Dût ma sincérité n'être pas sans danger :
Ce vieillard, cet ami, ce maître est Béranger !

Alors vous m'avez dit, vous, équitable prêtre :
« Sans penser comme lui sur bien des points peut-être,
« J'aurais aimé son âme; oh! oui, j'ai regretté,
« Quand je vous écoutais louer sa charité,

« De n'avoir pas connu cette âme sur la terre!
« Des jugements du ciel respectant le mystère,
« Prions Dieu, mon enfant, de la vouloir bénir,
« Puisqu'elle a su laisser un pareil souvenir! »

Et ma voix se tairait quand mon cœur parle encore?
Et devant les écueils qui bordent son chemin,
Parce que l'un l'outrage et que l'autre l'honore,
Pour vanter ce prélat j'attendrais à demain?

Non, non; mais je suis femme et ne dois pas combattre;
Dans les graves discords je ne le suivrai point;
J'ose peu décider et ne veux rien débattre:
Dans son zèle d'apôtre est-il allé trop loin?...

— « Qu'importe, chère enfant? » me répond le vieux maître:
« D'autres le jugeront, tu dois le révérer!
« Tu crois qu'il est sincère! — et c'est bien le connaître,
« Et c'est assez encor pour oser l'admirer.

« (Non qu'aveugle, après tout, dans sa reconnaissance,
« On doive peu du vrai se montrer soucieux;
« Non que pour respecter il faille qu'on encense
« Et qu'on mente à la terre en regardant les cieux!)

« Ne sais-tu pas son cœur, ne sais-tu pas son âme,
« N'as-tu pas vu ses yeux pleurer sur tes douleurs,
« Et sa main te bénir?... Tu ne peux rien, ô femme!
« Tu ne peux rien, dis-tu?... Mais rends-lui donc ses pleurs! »

— Et les vôtres, à vous, ne faut-il vous les rendre,
Maître? Verrai-je en paix insulter votre nom,
Sur votre loyauté feindre de se méprendre?...
Votre voix dirait: Oui, que mon cœur dirait: Non!

La crainte et le devoir seraient mis en balance?
Me taire, ô doux mentor, n'est-ce pas vous trahir?

C'est votre rôle, à vous, de me dire : Silence;
Mais c'est le mien, à moi, de vous désobéir!

O justes que mon cœur aime sans les confondre,
Rassurez-vous tous deux, maîtres en qui j'ai foi :
Aux attaques du jour je ne veux pas répondre,
Je dis que je vous aime, — et je le dis pour moi.

Je fus pauvre; je crois : c'est là tout le mystère;
Alors, maîtres divers avec sincérité,
Je vous ai peints tous deux rapprochés sur la terre,
Dans l'amour de l'humanité.

Mai 1860.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXXII.

25 MAI 1860.

I

M. Henri Martin vient de terminer la quatrième édition de son *Histoire de France*. Les seizième et dix-septième volumes ont paru en même temps. Le seizième nous mène jusqu'à la convocation des états généraux de 1789, le dix-septième renferme une table analytique des matières, complément indispensable d'un ouvrage aussi important.

Une tendance nouvelle, à laquelle M. Henri Martin prête un grand éclat, se manifeste depuis quelque temps dans les travaux historiques. Nous remontons volontiers au delà de la conquête romaine et de la conquête franke, pour rattacher nos origines à leur berceau véritable : nous redevenons Gaulois. Ce mouvement n'est point un caprice; il y a dans la civilisation des Gaules un idéal supérieur à celui de la civilisation romaine et de la civilisation germanique. Le druidisme avait sur Dieu des notions métaphysiques inconnues à la plupart des religions contemporaines. Le Gaulois croyait à l'immortalité de l'âme; la mort n'était pour lui qu'une renaissance : en quittant la terre, il passait dans une nouvelle phase de l'existence, il s'incarnait dans un autre corps et montait dans une planète supérieure. L'idée pythagoricienne, répandue plus tard en Grèce, existait déjà dans la Gaule primitive. Prêtresse du culte, libre de disposer de sa personne, la femme gauloise jouissait d'une importance sociale qu'on lui refusait partout. C'est donc un noble instinct qui nous pousse à revendiquer notre origine, et à nous serrer autour de ce vieux tronc du chêne gaulois que ne purent déraciner entièrement ni Rome, ni la Germanie, ni l'Église; arbre vivace qui pousse encore des jets

vigoureux dans les romans de chevalerie et dans la chevalerie elle-même.

Comment l'élément celtique, supérieur à l'élément latin et à l'élément frank, fut-il cependant vaincu par eux? M. Henri Martin nous montre très-bien les causes de cette défaite. La civilisation celtique repose sur l'exaltation de l'individu. Tant que le sentiment de la solidarité existe chez les nations celtiques, elles se maintiennent et grandissent. Ce sentiment détruit, il ne reste plus que des personnalités isolées et jalouses les unes des autres. La notion d'une grande patrie disparaît, de petites oligarchies se fondent, la richesse s'accumule en quelques mains. Méprisé, haï par les pauvres, par les esclaves, par les malheureux qui forment la masse de la société, le druidisme doit céder la place au christianisme, qui se présente comme le défenseur des opprimés. Au lieu d'un peuple, la conquête ne trouve devant elle que des individus, et elle en vient à bout facilement.

Les obstacles infinis qu'a rencontrés la formation de l'unité française montrent jusqu'à quelle profondeur ces habitudes de lutte individuelle et de fractionnement avaient pénétré dans l'esprit de nos pères; la centralisation les couvre et les dissimule, mais ne les supprime pas. Nous comprenons assez mal l'association, et nous avons tous une certaine peine à nous ranger aux lois de la discipline et de la solidarité. Les différentes races, qui pendant si longtemps se sont fait une guerre acharnée sur notre sol, n'étaient point faites pour mitiger le naturel gaulois. La fusion entre les barbares ne s'est accomplie qu'au bout de plusieurs siècles, et une des parties les plus intéressantes de l'histoire de M. Henri Martin est celle où il nous montre comment s'acheva peu à peu ce travail immense.

Les barbares en détruisant l'empire romain ont-ils pleinement conscience de leur mission, ou cherchent-ils seulement à se créer une place au sein de cet empire, à prendre leur part de ses richesses, de son luxe, de sa civilisation? Je serais tenté de partager cette dernière opinion en voyant avec quel empressement les chefs franks acceptent les dignités et les titres romains, avec quelle ardeur ils usent à leur profit des moyens de gouvernement de Rome, surtout de sa fiscalité. Sans le secours des barbares, Rome ne serait peut-être point parvenue à comprimer l'insurrection des Bagaudes. La longue et sanglante rivalité entre Frédégonde et Brunehaut, la lutte entre la Neustrie et l'Austrasie ne sont en définitive qu'un duel entre deux principes : l'esprit romain qui commence à se faire jour chez les

barbares, et l'esprit germanique qui ne veut pas encore abdiquer. Cette fois, par une vue providentielle, le passé semble l'emporter sur l'avenir, le vieil esprit victorieux retrempe les Franks et leur communique l'énergie nécessaire pour opposer une digue au flot toujours grondant de l'invasion saxonne, et pour sauver le monde du sabre de l'islam.

En voyant les merveilles de la religion de Mahomet à son aurore, les progrès accomplis dans les sciences, les arts, les lettres, l'administration sous les califes, on est tenté de regretter quelquefois la victoire de Charles-Martel. L'histoire ne justifie point ces regrets. La civilisation du Coran, si brillante en apparence, contient un germe de mort. En détruisant la personnalité humaine, on voit à quel rang le fanatisme musulman a fait descendre les sociétés orientales. Charles-Martel sauve réellement la civilisation moderne. Grâce à lui, Charlemagne commence la fusion entre le monde ancien et le monde nouveau; son empire disparaît non sans laisser des traces : l'Église est fondée, les bases de la féodalité surgissent du sol, la renaissance des lettres, du commerce, des arts, préparent l'affranchissement des communes; l'unité royale montre sa force; on voit se produire sur la scène politique les quatre puissances dont les luttes doivent la remplir jusqu'à la fin du siècle dernier : clergé, noblesse, peuple, royauté.

Le clergé contribue puissamment à la révolution qui substitue les Carlovingiens aux Mérovingiens. Quel rôle a joué l'Église jusqu'alors? D'abord elle a mis tous ses soins à se faire accepter des barbares, elle y est parvenue assez facilement. Il y a, en effet, entre le christianisme et le germanisme un fonds commun de sentiments et de doctrines qu'il ne s'agissait que d'épurer : c'est à quoi l'Église travaille avec ardeur dès les commencements. La férocité généreuse du barbare lui convient mieux que le scepticisme froid et l'égoïsme raffiné du Romain. Comprenant que sa force est tout entière dans l'unité, et qu'elle ne peut s'imposer qu'en réunissant toutes les volontés dans une seule, l'Église se prend corps à corps avec l'hérésie, et cherche à l'étouffer. Elle a affaire d'abord à l'arianisme et au gnosticisme; le manichéisme enseigne ensuite que l'homme a deux âmes : l'une bonne, l'autre mauvaise; que le bien et le mal forment un dualisme éternel; qu'il n'y a pas d'incarnation, et par conséquent point de rédemption. Plus tard, Pélasge nie le péché originel et proclame le libre arbitre; Nestorius établit une distinction entre le Verbe

de Dieu et Jésus-Christ, dans lequel il voit deux personnes. Puissante par les richesses, par les lumières, par les mœurs, l'Église sent cependant que seule elle ne parviendra pas à triompher de l'hérésie; il lui faut l'aide d'un pouvoir fort. Pépin et Charles-Martel, rois en réalité, n'en portaient point le titre, qu'une vieille superstition aimait à laisser aux enfants de Mérovée. Pour donner à son autorité un prestige qui leur semblait nécessaire, Pépin s'adressa à la religion : l'évêque de Rome vint l'oindre, et reçut en échange une petite souveraineté. A dater de ce moment, l'Église et la royauté unissent leurs destinées. L'Église a trouvé un bras docile qui, depuis la croisade contre les Albigeois jusqu'à la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes, ne se lassera pas de frapper en son nom.

Je ne suivrai pas M. Henri Martin dans la nuit du dixième siècle ni dans le crépuscule du onzième. La scolastique, les controverses entre saint Bernard et Abélard, le réveil du platonicisme, sont des sujets que je ne puis qu'indiquer ici. L'historien le traite avec autant de profondeur que de clarté. Sainte de l'amour, la noble et touchante figure d'Héloïse se détache au fronton du tabernacle nouveau qui se construit sous l'inspiration de la femme. Du sentiment frank uni au sentiment chrétien va naître un autre univers, dans lequel la femme sera reine. Fille de la guerre et de la religion, la chevalerie aura sa double littérature et son double idiome. Les troubadours du pays d'oc formeront la langue brillante, sonore et souple du Midi; la langue d'oil, moins éclatante et moins harmonieuse, mais plus forte et plus naïve, sortira des lèvres des trouvères. A peine nées, elles remplissent l'Europe. L'une, colorée et impétueuse, récite ses odes et chante ses chansons; l'autre, ardente et réfléchie à la fois, va répétant au milieu des batailles ses vers épiques. La *Chanson de Geste* est une épopée; la *Chanson de Roland* est l'aurore de cette renaissance passagère de la poésie qu'on peut constater sous les Carlovingiens. « Chose surprenante, dit M. Henri Martin à propos de la *Chanson de Roland*, le souffle du poëme est le patriotisme! le patriotisme quand il n'y a encore qu'une simple communauté de mœurs et de langue, quand il n'y a point de patrie politique! la pensée du poëte crée en arrière ce qui sera en avant, une vraie France, cette *doulce France* pour laquelle ses héros expriment une tendresse si touchante, et c'est Charlemagne qui en est pour lui la majestueuse personnification. »

A cette poésie une chose manque cependant, le charme suprême,

l'amour. C'est dans l'élément celtique qu'elle va bientôt le puiser. M. Henri Martin nous montre comment la tradition celtique, vivante encore, et transmise des druides aux bardes, s'est adoucie et attendrie au contact du christianisme. Les esprits gaulois, ouverts depuis longtemps à la croyance de l'immortalité des âmes, commencent à comprendre le charme de leur éternelle union. La femme prend dès lors une physionomie nouvelle aux yeux de l'homme, et l'amour naît du besoin de l'infini. Désormais l'amour est le pivot sur lequel roulent les compositions poétiques; les romans de la table ronde, le cycle d'Arthur tout entier, vivent de ce sentiment charmant et nouveau. M. Henri Martin excelle à peindre les grandes transformations philosophiques et littéraires, nul ne met plus de patience et de sagacité à suivre la filiation des idées, et leur marche à travers les siècles. Nous n'en voulons pour preuve que cette profonde et curieuse étude sur la poésie carlovingienne dont je viens d'esquisser les principaux traits.

Le règne de Philippe-Auguste me semble un des meilleurs fragments de ce grand ouvrage. La lutte religieuse qui mit de nouveau le Nord et le Midi en présence forme un des plus douloureux épisodes de nos annales. Il est dur de voir le pied des barons du Nord sur la gorge des populations méridionales. On sent que la liberté et la civilisation râlent sous cette pression féroce. Le Nord convoitait depuis longtemps les richesses du Midi; l'Église lui permit de les prendre; l'hérésie lui servit de prétexte. Il n'en fallait pas tant pour mettre tous ces pillards en chasse. La curée fut longue; elle commença à Béziers : « Là eut lieu, dit la *Chronique*, le plus grand massacre que jamais on eût fait dans le monde, car on n'épargna ni vieux, ni jeunes, pas même les enfants qui tetaient. » Les vainqueurs ayant demandé à l'abbé de Cîteaux comment ils distingueraient les hérétiques des fidèles : « Tuez-les tous! répondit Arnaud Amaury, tuez-les tous! Dieu connaîtra les siens? »

L'*Histoire* de M. Henri Martin abonde en recherches curieuses et instructives : politique, administration, philosophie, littérature, l'auteur trace le tableau complet de nos transformations successives. Dans le moyen âge, je citerai plusieurs études fort intéressantes, au point de vue de l'économie politique, sur le *Livre des Métiers*, la *Réforme monétaire*, le *Gouvernement des légistes et des banquiers*, les *Impôts en ferme*, la *Maltôte*, etc. Une belle étude d'un autre genre est celle intitulée : *Les Beaux-Arts sous saint Louis*.

La décadence de la France féodale commence au quatorzième siècle. Ce siècle s'ouvre par la bataille de Cassel, et se termine par la folie de Charles VI. Que d'événements pendant cette période! la grandeur et la chute d'Arteweld, les guerres anglaises, la fin de la chevalerie féodale à Crécy, la jacquerie, la peste noire, les premiers états généraux, les tentatives de la bourgeoisie parisienne pour se saisir du gouvernement, le schisme, les guerres civiles des Bourguignons et des Armagnacs. M. Henri Martin a éclairé tous ces sujets d'un jour brillant. Cette époque d'activité furieuse, de malheurs et de crimes devait voir naître l'*Imitation de Jésus-Christ*, un des plus beaux et des plus dangereux livres que les hommes puissent lire. Ces quelques lignes de l'auteur suffiront pour le faire apprécier. « Ce peut être avec les maximes de l'*Imitation* que la personne humaine se sauve en Dieu, quand l'humanité, quand la société semble perdue; ce n'est pas avec ces maximes qu'on sauve l'humanité ni la patrie. Celui que le livre prétend imiter avait apporté parmi les hommes d'autres exemples que ceux de la contemplation solitaire : n'a-t-il pas agi et combattu jusqu'à la mort?

« Le contemplatif inconnu de l'*Imitation* est grand, sans doute, mais quelqu'un de plus grand doit paraître : celle qui tout à l'heure rapportera l'idée du Seigneur, le glaive de l'action, de la justice et du salut! Lorsque le monde s'écroule dans un chaos sanglant, l'auteur de l'*Imitation* se couvre la tête de sa robe, et laisse périr le monde; l'enfant de Domrémy le sauvera. »

L'espace me manque et j'hésite à pénétrer dans les détails de cette *Histoire*. Je me borne à montrer les huit grands cadres que M. Henri Martin a remplis, avec une si grande sûreté de main et un si grand bonheur de composition. Le premier est consacré à nos origines : les fils de Japhet, descendus des plateaux de l'Asie, ont couvert l'Ouest du flot de leurs migrations. Le Gaël tatoué, père des Gaulois, lance ses flèches armées d'une pointe en silex contre les bêtes féroces des forêts primitives. Ce sauvage a des troupeaux et du blé. Divisés en deux confédérations, Celtes et Gaëls occupent les uns le midi, les uns le nord du pays qui doit être la Gaule. Nos pères se civilisent peu à peu et forment une nation puissante, qui périt égorgée par les légionnaires de César. La Gaule romaine surgit un moment pour finir avec l'empire. Les barbares envahissent les provinces; le christianisme se propage; la monarchie de Charlemagne se fonde, s'élève, s'écroule, et de ses débris forme le royaume de France. Le

second tableau s'ouvre à l'avénement de Robert le Fort, et se ferme à l'avénement des Valois. Il embrasse les croisades, la formation des communes, les premiers états généraux, et les progrès de la royauté féodale. Les guerres avec l'Angleterre, de Philippe de Valois à Charles VII, remplissent le troisième tableau. Louis XI laisse la royauté puissante et raffermie; la conquête de l'Italie tente ses successeurs, ils descendent dans ce beau pays; la Renaissance brille déjà; la Réforme commence à poindre : ce quatrième tableau s'arrête à Henri II. Le cinquième nous fait voir les Valois glissant dans le sang des guerres civiles, et les Bourbons fondant une nouvelle dynastie. Ce tableau est plein des fureurs de la Ligue, des coups de poignard et d'arquebuse de la politique italienne. Le traité de Vervins cicatrise toutes ces plaies; la France moderne se dégage au milieu de la lutte soutenue contre la maison d'Autriche, depuis Henri IV jusqu'à Mazarin : tel est le sujet du sixième tableau. Le règne de Louis XIV est encadré dans le septième. L'auteur nous montre, en terminant, la décadence de la monarchie, et la philosophie du dix-huitième siècle préparant la révolution inaugurée par les états généraux, en 1789.

Il y a des moments où l'histoire est plus qu'une étude, et où elle devient une véritable consolation. Elle apprend la patience et la résignation; elle enseigne à supporter les épreuves passagères et à compter sur le temps. Je l'ai éprouvé en lisant la dernière partie de cette histoire, admirable résumé des travaux et des idées philosophiques, historiques, moraux et sociaux de nos pères du dix-huitième siècle. Une histoire de France comme celle que vient de terminer M. Henri Martin est un travail immense. Pour l'accomplir, il faut être un homme de l'avenir, car il n'y a que les hommes de l'avenir qui comprennent bien le passé, il faut en outre que l'auteur soit en communion directe avec les idées générales de la nation, qu'il se sente pour ainsi dire porté par le sentiment national. Sans cela on ne saurait réussir. L'œuvre littéraire qui exige le plus de talent, le plus de patience, le plus de cœur, le plus de bon sens, qui prend la vie d'un homme tout entière, une histoire de France, enfin, est une de celles auxquelles on peut le moins promettre la durée. Plusieurs fois dans un siècle, les idées se modifient, l'opinion change de courant, le point de vue général se déplace. C'est ce qui a jeté dans l'oubli tant de travaux remarquables. La gloire littéraire de l'historien subsiste quelquefois, mais son histoire a perdu toute valeur. M. Henri Martin

a évité ce danger en mettant sa plume au service de la grande pensée moderne qui pousse aujourd'hui en avant notre patrie, malgré toutes les apparences contraires. Son histoire durera, parce qu'elle est le résumé exact et intelligent des notions les plus avancées de la science actuelle, notions que l'avenir se chargera encore de développer. Cette histoire décrit les hommes et les choses; elle nous fait assister au développement successif des faits et des idées; elle embrasse non-seulement la politique, la guerre, l'administration, le commerce, l'industrie, mais encore l'économie politique, la religion, la philosophie, la littérature et les mœurs. L'*Histoire de France* de M. Henri Martin est le drame vivant de l'existence du peuple français. Esprit sagace et net, intelligence vive et sympathique, écrivain habile et distingué, on peut dire que M. Henri Martin a élevé un monument durable a la gloire de son pays.

C'est une justice que personne ne refusera de lui rendre.

II

La vieille idolâtrie monarchique perd chaque jour un de ses fidèles; l'esprit moderne se glisse partout, même chez les rédacteurs de la *Gazette de France*. Voici, par exemple, M. de Lescure qui touche à l'arche sainte, qui s'attaque aux amours de Louis XIV. Les maîtresses du grand roi! vous n'y songez pas! Discuter La Vallière, Montespan, Fontange, c'est saper le dogme monarchique par la base, c'est détruire la religion, la morale, le respect, tout ce qui fait enfin la force des sociétés.

Je m'étonne en effet que M. de Lescure n'ait pas compris qu'il allait porter le poignard dans l'âme des vrais royalistes, ses amis, pour lesquels les maîtresses de Louis XIV sont des idoles, et qui même un peu aussi ne sont pas sans s'agenouiller devant celles de Louis XV. Ce qui porte à son comble l'audace de M. de Lescure, c'est qu'il compare les maîtresses du régent à celles de Louis XIV, et qu'il donne hautement la préférence aux premières. Mesdames de Montespan, de La Vallière, assimilées à mesdames de Sabran, de Parabère et de Phalaris, le faubourg Saint-Germain va jeter les hauts cris, et le dernier des vidames enverra l'avant-dernier des chevaliers demander à M. de Lescure l'heure et le jour où ils pourront se rencontrer sur le pré, en dépit de messieurs les archers de la connétablie.

Supposons que le dernier des vidames perce de sa brette M. de Lescure, madame de Montespan n'en sera pas plus avancée. Percer n'est pas répondre. J'ai lu le plaidoyer en faveur des maîtresses du régent, et j'avoue que je l'ai trouvé piquant et ingénieux. « Ces maîtresses, que le duc d'Orléans n'a prises à personne, il les entretient lui-même, et ne les fait pas entretenir par la nation. Il s'endette peut-être, mais il n'endette pas la France. Aussi désintéressé que prodigue, sa mère lui rend cette justice véridique que pas une goutte n'est tombée sur lui-même de cette pluie d'or dont il arrose ses courtisanes. Il n'a pas même voulu toucher ce qui lui revient comme administrateur du royaume. » Que répondra le dernier des vidames à la citation précédente, et à celles-ci : « Mesdames d'Argenton, de Sabran, d'Averne, de Parabère, dominèrent l'homme sans dominer le prince; elles aimèrent, mais ne gouvernèrent pas.....; aucun ministre n'alla prendre à leur toilette l'ordre du jour, et elles ne décidèrent pas la paix et la guerre d'un signe de leur éventail. Le scandale de leur liaison fut si inoffensif, qu'il n'atteignit point même les mœurs qui, autour d'elles, eussent pu rester pures, si, avant elles, elles n'eussent été corrompues. Elles n'imposèrent à la cour ni leurs vices ni leurs vertus. Quand mademoiselle de Sery tomba, elle n'afficha pas sa chute. On ne vit point, à son exemple, les filles d'honneur s'empresser de se déshonorer. Quand madame de Parabère fut enceinte, la mode ne revint pas des robes ballantes, sous lesquelles madame de Montespan étalait, sous prétexte de les cacher, ses grossesses adultères. Quand elle se convertit, si elle se convertit jamais, on ne flatta point autour d'elle, par une dévotion hypocrite, ces velléités de dévotion. . . . . »

Les historiens du tiers état semblent se faire un malin plaisir, depuis quelque temps, d'arracher des mèches à la perruque de *Louis XIV*; c'est leur droit, mais qu'un écrivain appartenant à l'ordre de la noblesse, et attaché à la rédaction de la *Gazette de France*, s'amuse, de son côté, à épiler cet auguste couvre-chef, c'est ce qui me fait éprouver un étonnement que je ne puis rendre que par ces mots : *Signe du temps !* Le grand siècle honni par un légitimiste, c'est à ne pas y croire. Écoutez plutôt : « Chose étrange! c'est cette époque décriée, qu'on nomme la Régence, qui réparera, sur certains points, les torts du grand siècle. Loin de nous faire assister à la continuation de ce déplorable spectacle, qui a fait gémir si longtemps les Chevreuse, les Beauvilliers, les Bellefonds, les Fénelon, ce groupe de fidèles indé-

pendants, plus amis de la royauté que du roi; loin d'achever la dégradation de la paternité, et de consommer l'apothéose de l'adultère, c'est elle qui venge à la fois les droits de la famille et de la nation outragées. C'est elle qui abaisse d'abord l'orgueil de ces fils de l'amour et un peu du hasard, auxquels l'aveugle idolâtrie de Louis XIV vieillissant avait, d'édit en édit, fait enjamber la distance qui les séparait du trône. Sous la Régence, comme sous Louis XIV, il y a des adultères et des bâtards, mais l'adultère n'est plus glorifié, et la bâtardise reprend sa marche boiteuse derrière la légitimité.

« Le régent ne s'expose pas à recevoir dans son sang la leçon qu'il venait d'infliger aux du Maine. Brutalement prévoyant, il lie ses deux fils naturels au célibat par les vœux de l'épiscopat et de Malte, et loin d'abandonner à une dangereuse fécondité ces branches parasites de sa famille, il les condamne à la stérilité.

« En outre, continuant par son exemple à nous offrir un argument invincible contre ceux qui veulent faire assumer à ce prince la responsabilité d'une corruption de mœurs qui avait commencé bien avant, et qui était déjà mûre à la mort de Louis XIV, le régent, qui n'affiche pas ses passions, ne se pique pas davantage de les faire partager aux autres.

« Il n'oblige personne au respect de ce qu'il méprise et de ce qu'il aime. Aussi tolérant pour les autres que pour lui-même, il s'amuse, mais il n'empêche pas les autres de s'ennuyer. Il déteste les sermons, mais il ne cherche pas à fausser le texte du prédicateur et à faire entrer de force, dans la morale et dans la politique violées, la justification de ses fautes. »

Je frémis de la hardiesse de ces propos, qui retombent d'aplomb sur la nuque du grand roi, et je me demande ce que va dire la *Gazette de France* en les lisant. « Qui ose parler ainsi? Un voltairien, un démagogue, un rationaliste, sans doute. Non! c'est un de mes rédacteurs qui s'amuse à jeter des pierres dans le jardin du plus glorieux des monarques qui se soient assis sur le trône des lis! Vilipender des dames qui ont été honorées des bontés du roi! Attaquer les bâtards, des princes déclarés par lui aptes à porter la couronne de France! Quel malheur que la Bastille n'existe plus! comme je solliciterais une lettre de cachet de M. de Saint-Florentin en faveur de mon traître de collaborateur! »

M. de Lescure mériterait certes un pareil châtiment, et je conçois parfaitement la colère de cette pauvre *Gazette*. Son Altesse Royale

le duc d'Orléans, régent de France, n'est pas en odeur de sainteté auprès des purs légitimistes, et voilà M. de Lescure qui se permet de le réhabiliter. M. de Lescure s'en défendrait en vain, il est pris pour le régent d'une sympathie secrète qui s'étend sur toute la Régence : « Voici enfin, s'écrie-t-il, une époque sans préjugés, originale, hardie, sceptique, où l'on peut aimer, rire et chanter quand même; où les vicissitudes du système n'enlèvent pas un habitué au bal de l'Opéra, où rien n'excuse un homme de s'être fait sauter la cervelle; où les maris eux-mêmes prennent leur parti et donnent carte blanche aux femmes qui la donnent aux maris; où tout le monde, en proie à un vertige contagieux de galanterie et d'esprit, est quelque peu rimeur ou amoureux; où Richelieu écrit des billets que signerait Voltaire, et Voltaire des billets que ne désavouerait pas Richelieu; où le prince rit tout le premier des couplets que l'on fait contre lui, et prête de l'esprit à ses ennemis; où les plus fous sont les plus sages, où les plus sages sont les plus fous, où d'Argenson ne compte plus ses maîtresses, et où d'Aguesseau est bien près d'en avoir; où le garde des sceaux se retire à Notre-Dame du Traisnel, dans un véritable sérail sous la grille, et où le chancelier de France se laisse appeler par madame d'Estrées : « *Mon folichon !* » Certes, MM. Arsène Houssaye et Capefigue n'auraient pas mieux dit; cependant j'avoue que ce livre de M. de Lescure, *les Maîtresses du Régent*, ferait naître en moi d'autres réflexions si je voulais m'appesantir sur sa lecture. Toutes les amours du duc d'Orléans y sont enregistrées, numérotées, cataloguées, par ordre de date. Il y a le dossier des *premières maîtresses :* la petite Léonore, la Grandval, mademoiselle Linet de la Maisonnière; celui des *grandes maîtresses :* Charlotte Desmares, mademoiselle Florence, madame d'Argenton, madame de Parabère, madame de Sabran, madame d'Averne; ensuite deux dossiers particuliers : *une petite maîtresse*, mademoiselle Houël; *la dernière maîtresse*, madame de Phalaris. L'inventaire est complet, aucun nom ne manque à la liste. La question est de savoir si elle valait la peine d'être dressée, et si l'auteur n'aurait pas mieux fait de laisser dans les ténèbres ces chroniques scandaleuses et ces mémoires secrets de tant de malheureuses qui ont servi de jouet à un libertin, et qui n'ont d'autres titres à une curiosité malsaine que leur vénalité, leur corruption et leurs débauches. M. de Lescure le dit lui-même, les maîtresses du régent n'ont joué aucun rôle politique ou littéraire; elles n'ont point fait de ministre, elles n'ont ni protégé ni combattu les philosophes; elles ont

soupé avec le régent, voilà tout. Cela suffit-il pour qu'un homme d'esprit et de talent se donne la peine d'écrire leur histoire? M. de Lescure s'en est tiré, j'en conviens, avec habileté, et sans choquer les bienséances. C'est un tour de force qui parle en sa faveur; aussi je crois qu'on peut le renvoyer des fins de la plainte, à condition qu'il ne recommencera plus. Reste maintenant son affaire avec la *Gazette de France*. Celle-là, je ne me charge point de l'arranger.

III

Quelle destinée que celle de ce pauvre Donizetti, dont on vient de représenter un petit opéra posthume au théâtre de l'Opéra-Comique! Encore dans toute la force de l'âge, une maladie terrible le saisit, le dépérissement, puis petit à petit, l'anéantissement complet de ses facultés. Il languit tristement dans une maison de santé des environs de Paris, et quand on le transporte en Italie, dans son pays, sous ce ciel qui, espère-t-on, le ranimera, il ne reconnaît plus rien, ni les personnes, ni les lieux, ni ses amis, ni la maison où il est né; il ne parle plus; il entend à peine : l'âme a quitté le corps.—Terrible problème! — et le corps fonctionne; cet être sans nom qui ne pense plus, il boit, il mange, il dort, il a une espèce de vie!

J'ai vu Donizetti dans les premiers temps de sa maladie, à ce moment où on dirait que l'âme s'essaye à quitter sa demeure, où elle va et vient, pour ainsi dire, où elle a des absences subites et inexplicables, et des retours si consolants. Quelquefois, il se mettait au piano; les plus fraîches mélodies naissaient sous ses doigts; puis, tout à coup, un bruit vague, des sons entrecoupés, des lambeaux d'harmonie, le chaos, le néant. On se taisait, on se regardait les uns les autres dans une espèce de terreur : l'âme venait de partir. Un moment après, les mélodies reprenaient leur cours, tendres, sérieuses, gaies (celles-là nous faisaient le plus de mal) : l'âme était de retour. Pendant des jours, quelquefois pendant des semaines entières, l'âme voyageuse restait au logis où on la croyait pour jamais revenue. Les amis de Donizetti cessaient alors de croire à sa maladie; ils se réjouissaient, ils avaient retrouvé l'homme et l'artiste qu'ils aimaient, quand une nouvelle absence venait subitement détruire leur illusion. Peu à peu ces absences devinrent plus longues et plus fréquentes. Si l'âme se montrait encore quelquefois dans ce corps, c'était pour un moment; bientôt elle cessa d'y paraître, et s'envola pour jamais.

En mettant Rossini à part, Donizetti est sans contredit le plus populaire des compositeurs italiens en France; sa gloire a dépassé les limites du dilettantisme. A peine arrivé en France, il avait compris le goût de notre public et les nécessités de notre théâtre. A l'Opéra et à l'Opéra-Comique, il obtint presque tout de suite deux succès qui durent aujourd'hui, et qui dureront longtemps encore : *la Favorite* et *la Fille du régiment*. On en peut dire autant de *Lucie de Lamermoor*, qui fut écrite pour l'Opéra de Naples, et qui s'est francisée comme le *Barbier*. Bellini n'a rien composé pour la scène française; Verdi l'a essayé et n'a point encore réussi : Donizetti eut meilleure fortune sur ce point. Sa facilité, sa grâce, son esprit, plurent tout de suite à notre public, qui comprit tout ce qu'il y avait de chaleur et de passion véritable sous ces qualités agréables, et Donizetti fut naturalisé Français par des applaudissements unanimes.

Cette grâce, cette facilité, cet esprit dont nous venons de parler se retrouvent dans la partition écrite sur des paroles de M. G. Vaëz, que l'Opéra-Comique a eu l'heureuse idée de mettre l'autre jour en scène. Je ne vous raconterai pas l'histoire de *Rita*. C'est une infortunée qui, ayant épousé un mari qui la bat, s'empresse, quand elle s'en croit débarrassée, d'essayer d'un mari plus doux et qu'elle pourra battre à son tour. Le pauvre Pépé, qu'elle a choisi pour se venger, ne cesse de gémir sur son célibat envolé, sur sa vie de garçon exempte de tout soufflet et de toute égratignure; il invoque la Providence, qui lui envoie tout à coup son prédécesseur, d'autant plus disposé à la rouer de coups qu'il croyait la signora Rita bien morte et enterrée, et que sa présence le surprend fort désagréablement. Voilà donc Rita Biandre, s'il m'est permis de tirer ce mot du grec; mais rassurez-vous : aucun de ses maris ne songe à la justice; c'est à qui des deux au contraire la cédera à l'autre. Pendant qu'on la joue aux cartes, à la courte-paille, bientôt à l'épée, et que chacun des combattants craint de rester vainqueur, la signora Rita réfléchit que Pépé a du bon, qu'il supportait d'être un peu battu, mais non pas trop, que son premier mari semble avoir plus de vigueur encore qu'avant son départ, et qu'elle fera sagement d'amadouer le second, et de ne plus le pousser à bout. Grâce à cette prudente décision, tout s'arrange : le premier mari part, et le second règne et gouverne dans le ménage. Rita n'en a pas moins épousé deux maris, mais le public est si ravi de la charmante et spirituelle partition qu'il vient d'entendre, que personne assurément n'ira dénoncer la dame au podestat.

IV

Pendant qu'on jouait *Rita* à l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique représentait *Fidelio*. Entre les deux œuvres la différence est grande. La critique, je ne sais trop pourquoi, s'est montrée sévère pour la reprise de l'œuvre de Beethowen : elle vaut cependant la peine d'être entendue. La critique dit pour sa raison que c'est bien assez d'admirer les symphonies de Beethowen, sans être obligé encore de se prosterner devant son opéra; *Fidelio* lui paraît une chose ennuyeuse. Quant à moi, je déclare que je ne me suis pas ennuyé un seul instant à cette représentation. L'ouverture, l'air de Léonore, le troisième acte tout entier, m'ont paru fort beaux. Il est vrai que j'aime beaucoup Beethowen, et que tout ce qui sort de ce cœur martyrisé me touche infiniment. Je ne sais pas si la décrépitude lente et mortelle de Donizetti n'est pas préférable à ce supplice de Beethowen ne pouvant plus entendre sa musique. Je viens de relire quelques lignes qu'il a écrites à ce sujet : « L'espoir que j'avais apporté me quitte et se détache de moi comme ces feuilles que l'hiver fait tomber des arbres. O Providence! fais luire à mes yeux une heure de paix; depuis si longtemps l'écho intérieur de la joie m'est étranger! O Dieu! quand pourrai-je l'entendre encore! Jamais! non, jamais!... »

Je songeais involontairement à ces lignes en écoutant *Fidelio*.

V

Oui, sans doute, la mort de Marie Stuart la rend intéressante; je ne prétends point enlever à la hache son prestige, au billot sa poésie, mais j'avoue que je sais gré à M. Giacometti, dans son *Elisabetta, regina d'Inghilterra*, de s'être abstenu de mettre en présence ces deux éternelles rivales. Il n'est question de Marie Stuart que dans la coulisse, et à mes yeux le drame n'y perd rien. La reine d'Écosse a perdu depuis quelque temps beaucoup de partisans; l'histoire ne lui est plus tout à fait aussi favorable qu'autrefois; on ne la voit guère maintenant sans songer qu'elle a le sang de son mari sur sa robe, qu'elle appartient à cette race de Lorraine qui a fait la Saint-Barthélemy, et que du fond de sa prison elle a la main dans une foule de conspirations pour assassiner Élisabeth. Celle-ci, du reste, ne gagne

rien à l'abandon de Marie Stuart; on ne la quitte pas pour venir à elle: au contraire, il semble que, furieux d'être obligés de rompre avec Marie Stuart, ses amis s'en vengent sur Élisabeth. On exagère à plaisir ses passions, ses ridicules, ses travers, on en fait tantôt une vieille folle, tantôt une espèce de Messaline saxonne renouvelant à Westminster, à Hampton ou à Greenwich, les orgies de Rome. Ce n'est pas tout à fait cette Élisabeth de convention que M. Giacometti nous a montrée, mais peu s'en faut, dans un drame historique qui a la prétention de présenter, dans une série de tableaux, la vie tout entière de la reine d'Angleterre. Voici d'abord, au premier acte, la femme politique, la reine défendant l'autorité dont elle est si jalouse; au second acte, les amours d'Élisabeth; au troisième, ses jalousies et ses vengeances de femme qui se croit trahie; le quatrième acte est rempli par la lutte entre l'amour et la jalousie; le dénoûment nous montre Élisabeth, vieille d'âge et de chagrin, tourmentée par le remords qui la mène lentement au tombeau, escortée de l'ombre de Marie Stuart et de l'ombre de d'Essex. Je ne crois guère aux remords d'Élisabeth. Elle vivait dans un temps où l'on craignait peu de verser le sang, surtout du haut du trône; elle avait d'ailleurs d'assez bonnes raisons pour justifier à ses yeux la mort de Marie Stuart et de d'Essex, et pour croire (les idées de son époque l'autorisaient à penser ainsi) que ces deux taches disparaîtraient dans l'éclat d'un règne qui avait sauvé l'Angleterre de Philippe II, assuré sa suprématie maritime et commerciale, et produit des hommes comme Shakespeare, Spencer, Sidney, Johnson et tant d'autres, dont les œuvres rendent la langue anglaise immortelle.

M. Giacometti me semble avoir songé plutôt à écrire un rôle pour madame Ristori qu'une pièce véritable, et si tel a été son but, il l'a complétement atteint. Auteurs et acteurs ont tort de recourir à ce système. Le poëte ne doit obéir qu'à son inspiration et à la nature intime du personnage qu'il veut faire vivre; l'acteur, de son côté, doit savoir faire briller son talent dans tous les rôles. On a écrit quelques rôles exprès pour mademoiselle Rachel, elle y a peu réussi; quelque talent qu'elle y déployât, elle semblait inférieure à elle-même; on ne la retrouvait tout entière que dans les tragédies de Racine et de Corneille. Madame Ristori fera bien de méditer cet exemple. Dans une œuvre médiocre, les défauts d'un artiste paraissent bien plus saillants que ses qualités. Je ne sais pas si c'est la faute du drame de M. Giacometti, mais dans *Elisabetta*, madame Ristori

m'a fait l'effet d'abuser un peu de la pantomime. C'est là du reste un écueil qu'on a souvent signalé à son admirable talent.

VI

Herder et son école attribuent une grande influence sur la destinée des peuples au milieu géographique dans lequel ils se développent: ce sont les lieux qui font les nations. La même chose ne pourrait-elle pas se dire également des théâtres? C'est une question que je me faisais en lisant les *Drames de la vie*, de MM. Brisebarre et Eugène Nus, deux auteurs connus qui essayent de mettre dans l'art dramatique populaire des idées, une morale, un enseignement, quelque chose enfin de supérieur aux péripéties plus ou moins vulgaires dont il s'est composé jusqu'ici. Une telle révolution est si juste en elle-même, que rien ne semble plus facile à faire. Le vieux théâtre ne l'entend pas ainsi; il se défend comme un beau diable contre toute espèce d'innovation, si bien que nos deux auteurs, ayant cinq ou six drames en portefeuille, ont pris le parti de les faire imprimer et de les publier en volumes. La routine triomphe, et vous croyez sans doute que c'est pour jamais : rassurez-vous, moi je vous dis au contraire que tout va changer, et c'est par le système d'Herder que s'accomplira le prodige.

La vieille agglomération dramatique qui date du siècle dernier sera bientôt détruite. Les théâtres dispersés iront porter leurs pénates dans d'autres quartiers, dont ils subiront l'influence. Une grande révolution se prépare donc. Quelle sera l'influence de cette révolution sur le théâtre populaire? C'est là une question qu'il est impossible de résoudre aujourd'hui. Les nouveaux quartiers n'existent pas encore. Sur le boulevard Sébastopol, dans l'avenue de Rivoli, je vois bien des maisons, des places, des rues, des boutiques, des habitants, des promeneurs, des passants, mais ces parties récentes de Paris n'ont point jusqu'ici manifesté des tendances morales bien arrêtées; leur physionomie reste indécise. « Ma rue ne sera pas faite avant cinq ou six ans, » me disait un marchand qui occupe cependant depuis assez longtemps la plus vaste boutique d'une des rues neuves de Paris. Pour l'observateur non plus, ces rues ne sont point encore faites au point de vue des habitudes et des mœurs; il a beau les étudier, il ne parvient point à démêler leur caractère. C'est qu'elles n'en ont pas jusqu'à présent : il faut attendre. Il en est de même pour la

banlieue. Quelles modifications va lui faire subir sa réunion à Paris? Quels résultats l'annexion aura-t-elle sur ses théâtres? Nous ne le saurons pas avant deux ou trois ans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une révolution dans l'art dramatique est la conséquence logique du milieu géographique nouveau dans lequel vont se trouver un grand nombre de nos théâtres.

Dans un pays comme la France, où si peu de gens dans les classes populaires envoient leurs enfants à l'école, l'éducation du peuple se fait beaucoup par le théâtre et par la presse. Il n'est personne qui ne soit frappé des développements qu'a pris depuis quelques années en France la presse à un sou. Il paraît chaque semaine à Paris un nombre si considérable de journaux à bon marché, que leurs colonnes réunies formeraient presque un kilomètre. Un kilomètre de romans! Le cocher sur son siége, le portier dans sa loge, le commissionnaire au coin de la rue, lisent des romans. Cuisinières, bonnes d'enfants, couturières, modistes, toutes les classes de la population féminine, apportent chaque jour leur tribut à un journal de romans. C'est *le denier de ma tante Aurore*, et il rapporte des sommes énormes à une certaine librairie. Il y a des gens qui s'en réjouissent, et qui prétendent que l'essentiel est d'habituer le peuple à lire, n'importe ce qu'il lit. Je ne suis pas de cet avis : mieux vaut ne rien lire que de lire de mauvais livres. Tout roman, me dira-t-on, est donc un mauvais livre pour vous? Non; il y a des romans admirables, excellents, des chefs-d'œuvre, qui, sous une apparence frivole, ont un sens très-sérieux; mais la lecture exclusive du roman est une mauvaise chose pour les gens instruits, et à plus forte raison pour les ignorants. Si cette inondation de romans continue, avant dix ans le caractère de notre nation aura complétement changé; son bon sens, sa gaieté, sa netteté, auront disparu; le Français sera devenu un peuple romanesque, qui ne s'intéressera qu'à ce qui l'amuse, un vrai peuple d'enfants. Il n'y aura plus de Gaulois. C'est un danger d'autant plus grand, que sur les théâtres du boulevard, on ne voit guère que des romans dramatiques, c'est-à-dire des pièces où il y a peu de sentiment, pas d'idées, et nul enseignement moral, mais des décors, des costumes, des événements accumulés, et un acteur qui occupe constamment la scène.

Dans les drames qu'ils ont fait jouer sur les boulevards, MM. Eugène Nus et Brisebarre ont montré d'autres tendances, ils ont cherché à mettre une idée dans leurs pièces, ce qui a fort effrayé les directeurs,

gens de routine pour la plupart, et qui se croiraient ruinés s'ils sortaient un seul moment de l'ornière. Le succès même dans une nouvelle voie ne parvient pas à les rassurer. En attendant que le temps dissipe peu à peu ces frayeurs invétérées, MM. Brisebarre et Nus s'adressent au public, par l'intermédiaire du livre, et publient deux volumes de pièces entièrement inédites : *Les Drames de la vie*. Ces drames ont à mes yeux un grand mérite : sous l'habileté et sous l'ardeur du dramaturge, on y sent le moraliste, l'observateur sincère et ému des misères sociales. MM. Eugène Nus et Brisebarre ont entre eux en ce moment les forces réunies du burgraviat mélodramatique du boulevard ; les directeurs ne veulent les accepter que comme *auteurs d'été*. C'est une concession, mais nos deux braves auteurs ne veulent point accepter de concession. Ils attendent en travaillant que le vieux mélodrame s'engloutisse tout entier sous les décombres du boulevard du Temple.

TAXILE DELORD.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

CONSTANCE VERRIER,

Par George Sand. — Michel Lévy; 1860. In-12.

Il y a presque toujours, dans les œuvres d'un romancier, un type cher à l'auteur et qu'il reproduit avec quelques variantes dans la plupart de ses ouvrages. Ce type, chez madame Sand, est celui de la femme passionnée, qui se met en marche pour chercher l'amour sans trop se soucier de laisser tomber sa vertu en route, et qui, après avoir accueilli tour à tour une multitude d'amants, beaux ou laids, riches ou pauvres, artistes, bourgeois ou grands seigneurs, finit par se poser en victime, prend la société en mépris, se plaint naïvement de n'avoir pas obtenu l'estime universelle, et déclame contre l'injustice d'un monde pervers qui a l'insolence de ne pas admirer sa conduite et d'être peu édifié de ses fredaines psychologiques. En vérité, ce caractère est usé, et il est passé de mode. Il plaisait fort il y a vingt-cinq ans : alors la femme incomprise avait le haut du pavé; elle pouvait, sans être interrompue, se livrer aux tirades les plus sentimentales. Aujourd'hui toutes ces phrases nous semblent des anachronismes : la vraie morale a fait son chemin, et elle force à rentrer dans l'ombre ces héroïnes de roman qui prétendent non pas faire excuser leurs fautes, mais bien leur donner, grâce à d'orgueilleuses théories, l'aspect d'une faiblesse sublime.

Je croyais oublié ce type de la littérature, et cette pensée ne m'avait point coûté de larmes. Je me trompais : madame Sand ranime encore ce personnage suranné, qui renouvelle dans *Constance Verrier* le récit de ses lamentables aventures. Une cantatrice, Sofia Mozzelli, nous vient raconter sa vie avec force invectives contre les hommes, qu'elle ne déteste malheureusement qu'en paroles, et dont un très-grand nombre a commis le crime irrémissible d'en vouloir à une vertu si peu farouche. Sans remords, bien entendu, et sans résolution ferme de mieux agir, elle se désespère avec l'accent de l'honnêteté outragée. La Mozzelli semble se croire une âme chaste, profondément déçue par des chagrins immérités; elle parle avec une aigreur que l'innocence même ignore; cette femme flétrie s'imagine avoir le droit de rejeter la responsabilité de ses fautes sur la société qui la méconnaît, et cette colombe immaculée accuse tout le monde, le destin, ses amours, — peut s'en faut qu'elle ne prenne le ciel à partie, — jamais elle-même. Elle est « rangée, » nous dit-on, et cependant cette touchante Madeleine qui raconte avec tant de componction sa vie à Constance Verrier, une fille honnête fourvoyée en cette compagnie suspecte, se jette pudiquement, après tous ces aveux, dans

les bras du premier jeune homme venu. Aux yeux de l'auteur, il semble que ce procédé soit parfaitement légitime, et que la Mozzelli n'en mérite que mieux l'admiration de la société. Par malheur, ce jeune homme, — voyez les coups prodigieux du hasard, — se trouve être Raoul Mahoult, le fiancé de Constance Verrier. Raoul, assez peu scrupuleux, ne repousse point Sofia Mozzelli, mais comme il aime au fond Constance, il abandonne vite sa maîtresse, et débarque à Nice tout exprès pour se marier. Ici une rude épreuve lui est réservée : sa fiancée apprend tout; elle s'affaisse sous le poids de cette douleur profonde, et pendant deux mois sa vie est en danger. Enfin elle pardonne, elle épouse Raoul. Quant à la Mozzelli, après avoir déployé ses vertus de garde-malade, qui lui tiennent lieu de beaucoup d'autres, elle va porter ailleurs ses déclamations contre le genre humain, et, je n'en doute pas, les incorrigibles transports d'une nature condamnée à tous les égarements et à toutes les chutes.

Quand donc verra-t-on madame Sand comprendre la saine morale? Quand cessera ce douloureux spectacle d'un esprit si élevé, d'une imagination si brillante, d'un talent si poétique, troublés par une telle ignorance des véritables principes du bien. On pouvait croire, après ses romans champêtres, que l'auteur de *François le Champi* allait entrer dans une nouvelle voie, et successivement *la Daniella, Elle et Lui, Constance Verrier*, nous révèlent que ses idées n'ont point changé, que l'opinion générale ne lui a rien appris, et qu'il veut persévérer jusqu'au bout dans les mêmes erreurs.

DES VICISSITUDES POLITIQUES DE LA FRANCE,

Par M. de Larcy, ancien député. — Paris; Amyot, 1860.

En présence des agitations qui ont si douloureusement ému la France depuis la révolution de 89, M. de Larcy, comme beaucoup d'autres esprits élevés, est demeuré triste et inquiet. Il s'est demandé si l'on aurait pu éviter ces orages; si, dans son ancienne organisation, améliorée par un souverain habile et honnête, la France aurait réussi à trouver les éléments d'un état social définitif; enfin s'il était possible d'obtenir alors, sans secousses, le progrès politique réclamé par les mœurs et la civilisation. Grande et grave préoccupation, problème mystérieux qui mérite l'étude. M. de Larcy prétend l'envisager dans son ensemble, et il nous donne aujourd'hui la première partie de son travail. Il considère l'ancienne société monarchique depuis son origine dans les forêts de la Germanie jusqu'à son apogée, le règne de Louis XIV, et il pense que les institutions de cette société, régulièrement développées avec le temps, pouvaient se placer à la hauteur des idées modernes. Puis, rencontrant à la fin de ce règne l'aimable et spirituelle figure du duc de Bourgogne, il croit voir en lui le prince capable, s'il eût vécu, de régénérer la société française, d'établir solidement une liberté durable, enfin de préserver notre pays des malheurs et des crimes qui ont accompagné la révolution.

Ces deux hypothèses sont soutenues avec talent : malheureusement, l'auteur raisonne dans le vide. La Révolution aurait pu être conjurée, nous

dit-il; mais par quels arguments prouve-t-il cette proposition ? Certainement il est aisé de répondre : si les états généraux avaient mieux compris leur mission; si les parlements avaient joué un autre rôle que celui de factieux inhabiles; si la noblesse avait déployé les qualités politiques qui distinguent l'aristocratie anglaise; si la royauté n'avait pas sans cesse poursuivi l'idéal d'un despotisme sans limite et sans contrôle. Autant dire : si tous les hommes avaient été parfaits. Comme ils ne l'ont pas été alors, et vraisemblablement ne le seront jamais, le mieux est de voir les faits et les hommes tels qu'ils sont, et d'examiner si, dans la réalité, l'organisation de l'ancien régime pouvait répondre aux instincts et aux principes de la société moderne. Or, les événements ont démontré victorieusement son impuissance. M. de Larcy le reconnaît comme nous; mais il le déplore. Libre à lui, mais libre à nous aussi de trouver cette douleur stérile.

Le défaut de M. de Larcy est de ne voir guère qu'un des côtés de la question, à savoir, les institutions en théorie. C'est là s'exposer volontairement à d'inévitables erreurs. La politique n'est pas une science abstraite, et, excepté lorsqu'elle touche à la morale, on ne peut lui fixer des principes absolus. Ce sont les hommes à gouverner qui doivent surtout être des objets d'étude, et des institutions sont condamnées irrévocablement en dépit de tous les regrets, et quelle que soit leur belle apparence, dès qu'elles sont insuffisantes ou nuisibles à ceux qui ont besoin de s'en servir. L'ancien régime en était venu là, et c'est pourquoi il est tombé; et c'est pourquoi, malgré les théoriciens qui prétendent le réhabiliter, il ne se relèvera jamais. Qu'on vienne dire ensuite qu'il était admirable : peu importe ! l'homme d'État sait qu'il ne peut façonner les peuples à son gré, et qu'il ne doit pas chercher ce qui plaît à sa propre inspiration, mais ce qui est possible en fait.

C'est pourquoi je suis peu touché des plans de Fénelon et du duc de Bourgogne. J'y retrouve cette déplorable prétention de vouloir faire de la politique d'après une théorie préconçue, et non pas d'après des notions pratiques. Le tort de ces deux esprits éclairés était de rêver une sorte de république de Salente, un peu accommodée sans doute à la société moderne, sans comprendre qu'on ne pose pas une organisation politique sur des bases exclusivement philosophiques. Ils voulaient, par exemple, sous prétexte que le gouvernement aristocratique est le meilleur, établir en France une aristocratie prépondérante et appelée à prendre une large part dans les affaires du pays, et ils n'apercevaient pas que la France et l'aristocratie étaient également incapables, l'une d'exercer, l'autre de supporter la domination oligarchique. Je n'accorderai donc aucun regret aux plans du duc de Bourgogne. Une société nouvelle allait naître : il lui fallait des institutions nouvelles, créées pour elle et par elle, et non pas un arrangement plus ou moins ingénieux, mais toujours arbitraire, des formes politiques du passé.

Dans la suite de son ouvrage, M. de Larcy parlera de la France depuis 1715. Cette étude offrira sans doute un grand intérêt, si l'on en juge par le volume actuel, rempli de faits bien présentés, de réflexions sérieuses, de belles et bonnes pages. Nous avons dû indiquer les points qui nous séparent des opinions historiques de M. de Larcy, sans méconnaître le mérite réel de son livre.

FRANÇOIS VILLON.

Sa Vie et ses Œuvres, par M. Antoine Campaux. — Paris ; Durand, in-8°. 1859.

Il a été de mode d'attaquer Boileau; un grand nombre de soi-disant beaux esprits l'ont accusé de préventions, d'injustices, de doctrines étroites, voire de mauvais goût; on a prétendu qu'il ignorait les origines de la littérature française, et on lui a rejeté ironiquement à la face le titre un peu suranné, j'en conviens, de législateur du Parnasse. Cependant Boileau subsiste, et beaucoup de gens ont la faiblesse de croire qu'il subsistera quelque temps encore. En revanche, ses détracteurs, par une déplorable distraction de leurs contemporains, sont complétement oubliés. Non-seulement il subsiste, mais encore, ce qui est piquant pour ses ennemis, on l'admire de plus en plus; il a perdu, il est vrai, le nom pompeux que je rappelais tout à l'heure, mais il est demeuré un juge de quelque autorité, ce me semble, et la critique moderne, si savante, ne dédaigne pas de reconnaître que ce vieil endurci se connaissait assez bien aux choses de l'esprit.

Je sais gré à M. Campaux, l'ingénieux écrivain qui nous donne un volume plein de science sur la vie et les œuvres de Villon, d'avoir rappelé et défendu dès les premières pages de son livre le jugement du satirique sur le poëte du quinzième siècle. Boileau, en effet, se trouve avoir dit le mot juste, une fois encore, et résumé en deux vers l'opinion de la postérité :

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

C'est bien là, en effet, la gloire de Villon. Il a fait jaillir de l'informe patois que n'avaient *débrouillé* ni les romanciers, ni les trouvères, la véritable langue française. Il ne parle point sans doute comme ceux qui le suivirent : il est bien souvent âpre et obscur, et l'on voit encore sur son style la rouille des siècles passés; mais quand la pensée s'élève; quand cette vague mélancolie, qui est le caractère même de son génie, résonne à la fin d'une strophe comme une note harmonieuse; quand ces antithèses saisissantes dont il a le secret viennent colorer son vers d'un reflet bizarre et sombre; quand cette ironie douloureuse, qui sort plutôt d'un cœur ulcéré que d'un esprit sceptique, se dresse, comme un sauvage défi à la fortune, avec le refrain d'une ballade ou le dernier mot d'un rondeau, alors on s'aperçoit que le moyen âge s'en va, que les aspirations indécises des anciens poëtes vers un idéal inconnu, que leurs émotions confuses, leur sens poétique inquiet et tourmenté, leur expression impuissante dans sa lutte avec le cœur, ne suffisent plus au génie ferme, clair et profond des temps qui vont naître; on sent que l'heure est venue où la poésie se dégage des liens qui l'entourent : elle veut s'élancer plus haut; elle entraîne le langage en lui prêtant ses ailes, et une grande révolution littéraire s'accomplit.

C'est alors que dans cette ville sombre, aux rues étroites et boueuses, aux maisons noires, hérissées de pignons dentelés, de tourelles pointues, de clochers sonores, dans ce vieux Paris du quinzième siècle, s'élève un poëte

étrange. Il est né au milieu de cette populace misérable qui étale sa pauvreté avec une gaieté lugubre et une insouciance effrontée, qui fourmille dans les carrefours de la Cité, sur la colline de Sainte-Geneviève, aux alentours de la cour des Miracles ; il est né dans un de ces obscurs quartiers que la débauche éclaire de lueurs sinistres, et cet enfant du peuple, dans ces ruisseaux où roulent toutes les fanges et se reflètent toutes les hontes, a trouvé la poésie, la fleur d'or : il l'a trouvée, dis-je, et il l'élève au-dessus de sa tête, et il la montre à ses contemporains éblouis de cette beauté inconnue et qui se plaisent à respirer ces parfums d'un autre âge.

Ah ! qu'on vienne me dire ensuite que cet homme, cet *escollier*, comme il aime à se nommer lui-même, était l'un des plus méprisables truands de cette ville sordide ; qu'il a descendu tous les degrés du vice ; qu'il a laissé à tous les angles du chemin un lambeau de sa conscience et qu'il a failli laisser son cadavre aux potences de Montfaucon, je suis de l'avis de son biographe : je ne peux pas, je ne veux pas être sévère ! Je me souviens qu'il a vu le jour dans une échoppe délabrée, qu'il a été bercé au bruit des blasphèmes de son père, qu'il n'a reçu aucun des enseignements de la parole et de l'exemple, qu'il a vécu au milieu des séductions de l'orgie et du jeu, qu'il s'est vu dès l'origine entouré de compagnons sans honneur et sans vertu, qu'il a subi toutes les tentations de la faim que Virgile appelle, avec une si effrayante profondeur, mauvaise conseillère, *malesuada fames !* Voilà ses excuses, et d'autre part, je me souviens aussi de ces chants qui planent souvent au-dessus du réel comme un oiseau mélodieux ; je me souviens qu'il a écrit le *Grand* et le *Petit Testament*, ces poëmes où il semble avoir voulu résumer sa vie en léguant sa pensée à l'avenir, et où tant de douleur, de sentiments doux et tendres, tant de remords enfin se heurtent à tant d'ironie ; je me souviens que son rire est souvent mouillé de pleurs ; que s'il s'est traîné parfois trop bas, souvent il s'élève bien haut, et qu'il a montré la voie à la poésie française. Je répète intérieurement ces vers qu'il a consacrés à sa mère « la povre femme ! »

> Qui pour moi eut douleur amère,
> Dieu le sçait, et mainte tristesse ;

ceux qu'il laisse tomber comme une larme sur le bûcher de Jeanne d'Arc :

> Jehanne, la bonne Lorraine,
> Qu'Anglois brûlèrent à Rouen ;

ces nombreuses ballades où le sens du bien et de l'honnête est vivant, et surtout cette élégie exquise où sa philosophie rêveuse, devant *les Dames du temps jadis*, se plaît à contempler avec amertume l'éternelle loi de la grandeur périssable et de la beauté fugitive, se demande où sont maintenant ces splendeurs humaines, et murmure en face de toutes ces ruines ce refrain triste et mystérieux :

> Mais où sont les neiges d'antan ?

Si j'envisage l'œuvre de Villon au point de vue moral, je m'étonne sans doute de la crudité de certains détails, je suis choqué de certaines images et de certaines pensées licencieuses ; mais, il faut bien le dire, son temps igno-

rait les délicatesses du nôtre; non-seulement les poëtes, mais les architectes et les sculpteurs religieux ne reculaient pas devant le grotesque, le bouffon et l'obscène. Sous le porche des cathédrales, au faîte des piliers qui soutiennent l'église, sur les boiseries de la chaire et des stalles, ne voit-on pas de singulières figures mêlées aux saints en prière? La caricature grossière grimace auprès des types sérieux de la légende: ici des animaux immondes sont revêtus d'habits sacerdotaux; là des monstres bizarres parodient les attitudes des fidèles et des lévites; ailleurs des déesses païennes se dressent comme un souvenir d'un culte évanoui; ailleurs encore, des femmes nues apparaissent aux regards des cénobites effarés: la fantaisie vagabonde du sculpteur pieux réunit sans scrupule le sacré et le profane. Et cependant la cathédrale du moyen âge est un austère poëme; les formes les plus diverses de l'art s'y fondent dans une immense harmonie; la foi de nos pères est vivante sous ces voûtes, et la poésie religieuse y brille dans toute sa sérénité.

Sans prétendre comparer exactement l'inspiration de Villon à celle des artistes qui ont créé des merveilles, nous pouvons dire que l'ensemble de son œuvre, quels que soient les écarts de l'imagination du poëte, présente un caractère élevé, laisse dans l'âme une impression mélancolique et un sévère recueillement. C'est pourquoi, sans oublier les fautes de sa vie, je n'aurai pas le courage de condamner celui qui d'ailleurs s'en accuse humblement lui-même, et qui a dit avec tant de douceur :

> Dieu voit, et sa miséricorde,
> Si conscience me remord,
> Par sa grâce pardon m'accorde !

C'est aussi un appel à la postérité, et l'intéressant ouvrage de M. Campaux démontre qu'elle ne l'a point dédaigné.

CHARLES DE MOUY.

Droit de reproduction réservé.

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

GŒTHE ET SCHILLER[1]

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

III

CORRESPONDANCE ENTRE GŒTHE ET SCHILLER[2].

LES HEURES.

Le 12 juin 1794, Schiller, tout occupé de la publication prochaine de son journal, écrivait à Kœrner, avec une confiance enthousiaste : « Ce projet que je porte en moi depuis trois ans a trouvé enfin un libraire entreprenant qui se charge de l'exécution. Humboldt est ravi de mon idée, et nous comptons beaucoup sur toi. Si nous réussissons, comme je l'espère, à grouper dans ce journal un choix des meilleurs écrivains humanistes, nous ne pouvons manquer d'obtenir un grand succès auprès du public. Ici, nous sommes quatre : Fichte, Humboldt, Woltmann et moi. Gœthe, Kant, Garve, Engel, Jacobi, Gotter, Herder, Klopstock, Voss, Maimon, Baggesen, Reinhold, Blankenburg, Thümmel, Lichtenberg, Matthisson, Salis et quelques autres ont déjà reçu ou ne tarderont pas à recevoir un appel de notre part. Nous te réservons une place dans le comité d'examen; cela nous donnera bien quelque peine, mais en revanche nous serons mieux payés de nos travaux. Tout membre du comité d'examen recevra six louis d'or par feuille, et pour stimuler le zèle des écrivains, chaque septième feuille sera payée double. Je serai rédacteur en chef; à ce titre, l'éditeur m'assure une somme fixe, en dehors de

1. Voir les 37e et 38e livraisons.
2. Nous rappelons que la traduction de cette correspondance est de madame la baronne de Carlowitz.

mes droits d'auteur. Notre journal sera une œuvre qui fera époque; quiconque se piquera d'avoir du goût sera bien forcé de nous acheter et de nous lire. Je suis admirablement pourvu de matériaux pour les deux prochaines années. Fichte est un esprit très-fécond, et Woltmann un auxiliaire précieux pour les travaux d'histoire. Quelle tâche nous t'assignerons, c'est un point qui a déjà été débattu pendant de longues heures entre Humboldt et moi; mais nous ne sommes pas d'accord, et nous avons ajourné la décision jusqu'à ton arrivée ici... Humboldt est un tiers excellent dans notre amitié, tu en feras toi-même l'expérience; il te lit, et t'apprécie infiniment. Fichte est une connaissance à faire; il t'intéressera au suprême degré, mais plus par le fond que par la forme. La philosophie a de grandes choses à attendre de lui... »

Après cette lettre naïve, familière, pleine d'épanchements et d'illusions, il faut lire, sans transition, la lettre de Schiller à Gœthe, la première page de la correspondance des deux grands poëtes. Quelle solennité! Que de formules cérémonieuses! Ce n'est plus un ami qui s'épanche dans le cœur d'un ami, ce n'est pas même un confrère s'adressant à un confrère, c'est une requête en style officiel. Quelle que soit l'admiration de Schiller pour Gœthe, il y a ici autre chose que le respect; on voit que le journaliste s'adresse à un personnage de cour. Quand on songe, je ne dis pas à la familiarité qui s'établira un jour entre les deux poëtes (ce mot de familiarité ne saurait convenir à Gœthe), mais à la sérieuse tendresse qu'ils ressentiront l'un pour l'autre, à l'amitié franche et virile dont ils donneront au monde un magnifique exemple, cette première lettre, si formaliste, si froidement compassée, produit une impression singulière. Pour deux âmes qui vont bientôt confondre leurs sentiments et leurs pensées, pour deux génies qui vont se compléter, s'enrichir mutuellement, reprendre d'un même vol un essor nouveau, et s'inspirer tant de chefs-d'œuvre, voici, à coup sûr, un étrange point de départ.

Iéna, 13 juin 1794.

Très-illustre Monsieur, très-honoré conseiller intime de la Chambre,

La feuille ci-jointe vous fera connaître les statuts de la société des hommes de lettres, qui se sont réunis pour fonder une feuille périodique. Tous se joignent à moi pour vous prier de vouloir bien nous favoriser de votre collaboration, sur le mérite et l'importance de

laquelle il ne saurait y avoir qu'une voix parmi nous. Si vous pouviez vous décider, très-illustre monsieur, à protéger cette entreprise en daignant vous y associer, vous en assureriez le succès de la manière la plus décisive; aussi nous soumettons-nous d'avance à toutes les conditions qu'il vous plaira de nous dicter.

MM. Fichte, Woltmann et de Humboldt se sont déjà associés à moi pour cette feuille périodique, et nous avons reconnu qu'il sera indispensable de soumettre tous les manuscrits qu'on pourra nous donner à un conseil d'examen spécial. Nous vous serions donc infiniment obligés si vous vouliez, en même temps, consentir à être membre de ce conseil. Plus la participation dont vous voudrez bien honorer notre entreprise sera active, plus elle aura de mérite aux yeux de la partie éclairée du public, dont l'approbation est la plus importante pour nous.

J'ai l'honneur d'être avec respect, très-illustre monsieur, votre très-humble serviteur, et le plus sincère de vos admirateurs,

FRÉDÉRIC SCHILLER.

Les Heures.

Les *Heures*, tel est le titre sous lequel paraîtra, au commencement de l'année 1795, une feuille périodique rédigée par des savants et des écrivains, déjà avantageusement connus du public. Ce recueil contiendra tout ce qui pourra être traité d'une manière agréable et dans un esprit philosophique, c'est-à-dire des productions philosophiques, poétiques et historiques. Tout ce qui ne pourrait intéresser que les savants ou les lecteurs les plus vulgaires ne sera point admis; les dissertations religieuses ou politiques en seront également exclues.

En un mot, le but de ce recueil est de procurer aux gens du monde une lecture aussi agréable qu'instructive, tout en fournissant aux savants le moyen d'échanger librement leurs idées, et de chercher des vérités nouvelles.

Il existe aujourd'hui tant de journaux, qu'il est difficile de se faire lire, et encore plus difficile d'inspirer de la confiance, à cause d'une foule de tentatives de ce genre qui ont complétement échoué. Les moyens que l'on se propose d'employer pour vaincre ces difficultés feront voir si, en effet, les *Heures* peuvent espérer d'obtenir du succès.

Le mérite réel d'une entreprise littéraire peut seul lui assurer la faveur constante du public, et cependant, ce n'est que cette faveur qui peut donner aux fondateurs d'une pareille entreprise le courage et la force de ne pas reculer devant les dépenses matérielles qu'elle exige. Pour rendre possibles ces dépenses indispensables au succès,

il faudrait que ce succès fût, jusqu'à un certain point du moins, assuré d'avance. C'est là la difficulté; pour la résoudre, il faut qu'un homme entreprenant ait le courage de hasarder, sur la foi de ce succès problématique, les sommes nécessaires pour en faire une réalité.

Les feuilles périodiques, de la nature de celle qu'on se propose de fonder, ne manquent pas dans notre pays d'un grand nombre de lecteurs, mais ces lecteurs se partagent entre toutes ces feuilles; celle qui les réunirait tous en aurait un nombre plus que suffisant pour couvrir des dépenses très-considérables. Ce nombre est à la disposition de la feuille périodique qui réunirait à elle seule tous les avantages que peut offrir chacune des autres, sans que le prix, toutefois, en fût beaucoup plus élevé.

Chaque écrivain de mérite a, dans le monde lisant, son cercle à lui; le plus préféré même n'en a qu'un seul. Ce cercle est plus grand, voilà toute la différence, car les Allemands ne sont pas encore assez civilisés pour que l'ouvrage qui plaît à l'élite des lecteurs puisse se trouver entre les mains de tout le monde. Si les auteurs les plus distingués de notre nation forment une association littéraire, ils réuniront, par ce fait, le public qu'ils se partageaient entre eux, et l'ouvrage à la rédaction duquel ils participeront tous aura pour lecteur tout le monde lisant. Par ce moyen, il pourra offrir à chacun de ces auteurs tous les avantages que procure un grand nombre de lecteurs, et, par conséquent, d'abonnés.

Un éditeur capable, sous tous les rapports, de mener cette affaire à bonne fin, s'est présenté, dans la personne de M. Cotta, libraire à Tubingen, et il commencera la publication des *Heures* dès que nous aurons réuni le nombre voulu de collaborateurs.

Chaque auteur qui recevra ce prospectus est, par cela même, invité à faire partie de l'association, et l'on se flatte d'avoir eu soin de ne pas le faire paraître devant le public dans une compagnie indigne de lui. Mais comme la réalisation de l'entreprise dépend d'un nombre suffisant de collaborateurs, on ne peut accorder à aucun écrivain le droit de ne donner son adhésion qu'après la publication du journal, puisqu'on a besoin de savoir d'avance sur qui l'on doit compter.

L'on est convenu qu'il paraîtra, chaque mois, un numéro composé de neuf feuilles, papier vélin, grand in-8°. Le prix de la rédaction de chaque feuille est de *** louis en monnaie d'or. Mais l'auteur s'engage à ne pas publier le même écrit ni dans un autre recueil, ni séparément, avant l'espace de trois ans, à moins qu'il n'ait fait subir à cet écrit des changements notables.

Quoique l'on ait la conviction que les auteurs priés de concourir à la rédaction des *Heures* ne produiront rien qui ne soit digne d'eux,

nous avons, par des motifs faciles à apprécier, décidé qu'aucun manuscrit ne sera livré à l'impression sans avoir été soumis à un conseil d'examen spécial. MM. les collaborateurs pourront d'autant plus facilement se soumettre à cette condition, qu'ils peuvent être assurés d'avance que le conseil ne s'occupera que de l'à-propos relatif de leurs écrits par rapport au plan et à l'esprit du journal. Ce conseil, ainsi que le rédacteur en chef, ne se permettront jamais aucun changement dans les manuscrits; s'il y en avait d'indispensables, on inviterait l'auteur à les faire. L'insertion des manuscrits suivra l'ordre de leur remise, autant que cela pourra être compatible avec la variété qu'exige l'intérêt de l'entreprise. Cette exigence nous fait un devoir de ne continuer le même écrit que pendant trois numéros; il est décidé aussi, pour le même motif, que chaque numéro ne pourra contenir que soixante pages du même ouvrage.

Les manuscrits seront envoyés au rédacteur en chef, qui en répondra à MM. les auteurs, et sera toujours prêt à leur en rendre compte.

Il est presque inutile d'ajouter que ce prospectus n'est point destiné au public, et que, par conséquent, on ne peut lui donner aucune publicité.

FRÉDÉRIC SCHILLER.
Conseiller aulique et professeur à Iéna.

Iéna, le 13 juin 1794.

Gœthe fut vraiment heureux de ces avances de Schiller. Malgré l'entretien qui les avait rapprochés un instant à Iéna, il ne croyait pas pouvoir compter sur les sympathies de son jeune rival. La perspective d'une collaboration avec un esprit si différent du sien fut un éclair subit dans sa vie. Son intelligence si vive, si prompte, si avide de connaissances nouvelles, si libre de sentiments mesquins et de préoccupations jalouses, comprit immédiatement qu'une période meilleure allait s'ouvrir pour lui. Sa réponse, cordiale et franche, exprime simplement sa joie. Quand il parle de ses facultés engourdies qui se ranimeront au sein d'une atmosphère vivifiante, on sent bien que ce n'est pas là un compliment banal, et que déjà le génie, au premier appel, se réveille et s'élance.

Weimar, le 24 juin 1794.

Très-honoré monsieur,

Vous m'offrez un double plaisir, celui de lire le journal que vous vous proposez de publier et de participer à sa rédaction. Oui, je serai des vôtres et de tout mon cœur.

Si, parmi mes œuvres inédites, il se trouvait quelque chose qui pût vous être utile, je m'empresserais de vous le faire parvenir; mais il

est certain que des hommes aussi loyaux et aussi distingués que les fondateurs de votre entreprise remettront en mouvement, chez moi, bien des facultés restées stationnaires depuis quelque temps.

Je me réjouis d'avance des conversations intéressantes que nous aurons ensemble pour nous entendre sur les principes d'après lesquels nous jugerons les manuscrits, et sur la manière de veiller au maintien de la forme et du fond de cette feuille, afin qu'elle se distingue de toutes les autres, et que cette supériorité la fasse vivre pendant de longues années.

J'espère pouvoir bientôt m'entretenir avec vous, de vive voix, sur tout cela. En attendant, recevez mes compliments affectueux pour vous et pour vos estimables collaborateurs. GŒTHE.

Gœthe ne tarda pas à réaliser son projet : le 21 juillet, il était à Iéna, auprès de Schiller. Ces premières conférences des deux poëtes sont une date mémorable dans l'histoire des lettres allemandes. Schiller, plongé dans la philosophie de Kant, semblait disposé à s'y emprisonner à jamais; la recherche des lois de l'esthétique le déshabituait, pour ainsi dire, de la poésie vivante, tandis que Gœthe, au contraire, indifférent aux lois absolues, n'aimait que les choses concrètes, les produits spontanés de la vie universelle, la nature, en un mot, dans l'infinie variété de ses phénomènes. La loi et la nature, la loi morale qui veut dominer la nature pour l'épurer sans cesse, la nature insouciante et féconde qui s'épanouit sous maintes formes sans s'inquiéter de la loi morale, voilà les deux mondes opposés où Schiller et Gœthe semblaient établis pour toujours. Schiller était le disciple de Kant, Gœthe était le disciple de Spinoza. Schiller, concentrant ses méditations sur des pensées abstraites, avait fortifié son âme, son caractère, aux dépens de l'imagination vivante et de l'inspiration créatrice; Gœthe, poussé par la curiosité de son esprit, étendait ses études en tous sens, et heureux d'assister aux scènes toujours nouvelles que joue le théâtre de l'univers, il ne songeait plus à y remplir son rôle : spectateur intelligent et paisible, il avait perdu le goût de l'action. Schiller, en se concentrant, s'était fortifié et appauvri; Gœthe, en se déployant, s'était enrichi et affaibli. Les deux poëtes, par des voies bien contraires, étaient arrivés à un résultat semblable : l'inspiration poétique, le désir de créer, d'imaginer : *Lust zu fabuliren*, comme dit Gœthe avec grâce, s'était, non pas éteint, mais voilé chez ces puissants esprits. Ils sentaient bien pourtant ce qui leur manquait à chacun; dès qu'ils furent en présence l'un de

l'autre, il se fit entre eux un merveilleux échange de pensées. Le théoricien de l'esthétique morale reprenait goût à la nature; le prêtre de la nature s'élevait à l'idée des lois de l'esprit : tous deux se sentaient redevenus poëtes. Écoutons Schiller, lorsque Gœthe, après son séjour à Iéna, est retourné à Weimar; que cette seconde lettre est différente de la première! l'union des deux esprits est commencée, et nous n'avons plus maintenant qu'à suivre les incidents divers de cette mutuelle éducation.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 23 août 1794.

L'on m'a appris hier l'heureuse nouvelle de votre retour à Weimar. Nous pouvons donc espérer de vous revoir bientôt parmi nous, ce que, pour ma part, je souhaite ardemment. Nos derniers entretiens ont remué la masse entière de mes idées, car ils roulaient sur un sujet qui, depuis plusieurs années, m'occupe vivement. La contemplation de votre esprit (je ne saurais définir autrement l'ensemble de ce que vos idées m'ont fait éprouver) vient d'allumer en moi une vigueur inattendue. Pour me livrer avec succès à des idées spéculatives, il me manquait l'objet, le corps, vous m'en avez fait découvrir les traces.

Votre regard observateur et qui s'arrête sur les choses avec autant de calme que de pureté, vous met à l'abri des écarts où s'égarent trop souvent et l'esprit spéculatif et l'imagination, cette despotique souveraine qui n'obéit qu'à elle-même. Votre intuition est si juste qu'elle contient largement et parfaitement tout ce que l'analyse a tant de peine à chercher de tous côtés; et comme, malheureusement, on ne peut connaître que ce qu'on divise, vous ignorez votre richesse, car elle est en vous un tout complet. Aussi, des esprits tels que le vôtre savent-ils rarement jusqu'à quel point ils se sont avancés sur la route du perfectionnement, et qu'ils n'ont rien à emprunter à la philosophie, puisque ce n'est qu'auprès de semblables esprits que la philosophie peut apprendre quelque chose de neuf. Sa puissance se borne à analyser ce qu'on lui donne, et la faculté de donner n'est pas la propriété de l'analyse, mais celle du génie qui, sous l'influence peu éclatante, mais sûre, de la raison pure, unit d'après des lois objectives.

Depuis longtemps déjà j'observe de loin, il est vrai, mais avec une admiration toujours croissante, la marche de votre esprit et la route que vous vous êtes tracée. Vous cherchez le nécessaire de la nature, mais sur une route si difficile, que tout esprit moins fort que le vôtre se garderait bien de s'y aventurer. Pour vous éclairer sur les détails de cette nature, vous embrassez son ensemble, et c'est dans l'universalité

de ces phénomènes que vous cherchez l'explication fondamentale de l'individualité. De l'organisme le plus simple, vous remontez pas à pas jusqu'au plus compliqué, afin de pouvoir construire génésiquement, et avec les matières de tout l'édifice de l'univers, l'organisme le plus compliqué de tous, l'homme enfin.

En créant ainsi l'homme une seconde fois à l'imitation de la nature, vous cherchez à pénétrer les plus profonds mystères techniques. C'est là une idée grande, héroïque même, et qui prouve suffisamment combien votre esprit maintient toute la richesse de sa force représentative dans sa belle unité.

Vous ne pouvez jamais avoir eu l'espoir que votre vie suffirait pour arriver au but que vous vous êtes proposé; mais il est plus beau de faire quelques pas seulement vers ce but que d'atteindre tout autre. Semblable à l'Achille de l'*Iliade*, vous avez choisi entre Phthia et l'immortalité. Si vous aviez reçu le jour en Grèce, ou seulement en Italie; si, dès votre berceau, vous eussiez vécu au milieu d'une nature ravissante, et entouré des œuvres de l'art qui idéalisent la vie, votre route se fût trouvée beaucoup plus courte, peut-être même ne vous y fussiez-vous point engagé. Dès la première contemplation des choses, vous eussiez reçu en vous la forme du nécessaire, et, dès votre premier essai, le grand style se serait développé. Mais vous êtes né en Allemagne, et puisque votre antique esprit grec a été jeté au milieu de ce monde septentrional, il ne vous restait d'autre alternative que de devenir un artiste du Nord, ou de donner à votre imagination, par la puissance de la pensée, ce que la réalité lui a refusé, et de naître, pour ainsi dire, en Grèce, par vous-même et d'une manière rationnelle.[1]

A l'époque de la vie où l'âme se crée un monde extérieur, les objets défectueux dont vous étiez entouré commençaient déjà à vous inoculer la sauvage nature du Nord, lorsque votre génie, si supérieur à votre entourage, s'est aperçu de cette défectuosité intérieure, découverte dans laquelle il a été confirmé en s'identifiant avec la nature grecque. Alors vous avez été obligé de corriger, d'après un meilleur modèle, que votre esprit était parvenu à se créer, la nature défectueuse qui s'était imposée à votre imagination, ce qui n'a pu se faire qu'à l'aide de perceptions dirigeantes. Mais la direction logique que l'esprit est forcé de suivre quand il réfléchit s'accorde peu avec les tendances esthétiques à l'aide desquelles, seules, il peut créer. Ce qui vous a condamné à un double travail, car, dès que vous passez de la contemplation à l'abstraction, il vous faut convertir les perceptions intérieures en intuitions, et les pensées en sentiments, puisque l'intuition et le sentiment sont les agents créateurs du génie.

C'est ainsi que je juge la marche de votre esprit; vous seul pouvez savoir si je me trompe; mais, ce que vous ne savez pas, sans doute, car c'est pour lui-même, surtout, que le génie est un mystère impénétrable, c'est la belle concordance de votre instinct philosophique avec les plus purs résultats de la raison spéculative.

Au premier abord, on croit que rien ne saurait être plus opposé l'un à l'autre que l'esprit spéculatif qui part de l'unité, et l'esprit intuitif qui a la variété pour base. Si, cependant, le premier cherche l'expérience naïvement et sincèrement, et si le second remonte à la loi avec toute l'indépendance d'une puissance intelligente, tous deux ne peuvent manquer de se rencontrer.

Il est vrai que l'esprit intuitif ne s'occupe que des individus, et l'esprit spéculatif que des espèces. Cependant, si l'esprit intuitif est créateur, et cherche dans l'empirisme le caractère de la nécessité, il n'en sera pas moins réduit à ne produire que des individualités; mais ces individualités auront le cachet de l'espèce. Si, de son côté, l'esprit spéculatif est créateur, et si, tout en s'élevant au-dessus de la spéculation, il ne perd point l'expérience de vue, lui aussi ne produira que des espèces; mais ces espèces auront la possibilité de la vie, et des rapports fondés avec des objets réels.

Je m'aperçois qu'au lieu d'une lettre, je fais une dissertation. Pardonnez-moi en faveur du vif intérêt que m'inspire le sujet, et si vous ne vous reconnaissez pas dans ce portrait, du moins, je vous en conjure, n'en voulez point au peintre.

M. de Humboldt vous prie de lui laisser encore pendant quelques jours le traité de Moritz. Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, et je lui dois plus d'un enseignement utile. C'est un vrai plaisir que de pouvoir se rendre un compte très-clair d'une manière de procéder purement instinctive, et qui, par cela même, pourrait bien induire en erreur. En le lisant, les sentiments se confirment par des lois, et lorsqu'on poursuit le cours de ses idées, on voit un bel ordre remplacer l'anarchie de notre langue. S'il nous montre tous les défauts et les limites trop bornées de cette langue, il nous fait, en même temps, connaître sa force, et l'on sait enfin comment et à quoi on peut l'employer.

L'ouvrage de Diderot, et particulièrement le premier volume, est fort amusant; et, pour un semblable sujet, surtout, il est traité avec une décence édifiante. Je vous demande la permission de le garder également pendant quelques jours.

Il me semble qu'il serait temps de chercher à mettre notre journal en marche. Dans le cas où il vous plairait de paraître dès le premier numéro, je prends la liberté de vous demander si vous ne voudriez pas nous donner le roman dont vous vous occupez en ce moment. Que

vous le destiniez ou non à notre journal, vous m'accorderiez une grande faveur si vous vouliez me le communiquer.

Mes amis et ma femme se rappellent à votre gracieux souvenir.

Je suis avec respect, votre très-humble,

FRÉDÉRIC SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Ettersburg, le 27 août 1794.

Il ne pouvait rien m'arriver de plus agréable, pour l'anniversaire de ma naissance, qui aura lieu cette semaine, que votre lettre, dans laquelle vous tracez, d'une main amie, le sommaire de mon existence. L'intérêt que vous prenez à mes travaux me fera faire de mes forces un usage plus assidu et plus vif.

Il n'est point de jouissance pure et utile qui ne soit réciproque; aussi me fais-je une véritable fête de vous développer prochainement les avantages que votre conversation m'a procurés. Pour moi aussi, les journées que nous avons passées ensemble commencent une époque nouvelle. Et je suis d'autant plus satisfait d'avoir, sans grands encouragements, persisté dans ma route, qu'il paraît qu'après nous y être rencontrés d'une manière si inattendue, nous n'y marcherons plus désormais qu'ensemble.

J'ai toujours apprécié la noble et loyale ardeur qui caractérise tout ce que vous avez écrit et fait, et j'ose espérer que j'apprendrai à connaître par vous-même la marche de votre esprit, surtout pendant les dernières années. Lorsque nous nous serons mutuellement éclairés sur le point où nous sommes arrivés, il nous sera plus facile de travailler constamment en commun.

Je vous communiquerai avec bonheur tout ce qui est en moi. Mes projets, je le sens positivement, dépassent la mesure des forces humaines, et celle de leur durée ici-bas. Aussi ai-je le plus vif désir de déposer bien des choses en vous, non-seulement pour les conserver, mais pour les vivifier.

Vous ne tarderez pas à vous apercevoir des immenses avantages que me procurera l'intérêt que vous prenez à mes travaux, car des rapports plus fréquents et plus intimes vous feront voir qu'il y a en moi quelque chose de ténébreux et d'indécis, que, malgré la conscience parfaite que j'en ai, je ne puis vaincre toujours. Ces sortes de phénomènes ne sont pas rares dans les natures humaines, et, pourvu qu'ils ne soient pas trop despotes, nous aimons à nous laisser gouverner par eux.

J'espère bientôt pouvoir passer encore quelque temps avec vous, et nous traiterons cette question verbalement.

Malheureusement, j'ai donné mon roman à l'éditeur Unger, peu de

semaines avant d'avoir reçu votre invitation de m'associer à votre journal; les premières feuilles imprimées sont déjà entre mes mains. J'ai bien souvent pensé, depuis, que cet ouvrage aurait pu convenir aux *Heures;* c'est tout ce que je possède, pour l'instant, d'un peu volumineux, et qui soit, en même temps, une composition problématique telle que les aiment nos bons Allemands.

Je vous enverrai le premier livre dès que les feuilles de passe seront prêtes. Il y a si longtemps que j'ai écrit cet ouvrage, que, rigoureusement parlant, je n'en suis plus que l'éditeur.

Si quelques-unes de mes idées pouvaient convenir à votre journal, nous nous entendrions facilement sur la forme qu'il faudrait leur donner, et la rédaction ne se ferait pas attendre.

Portez-vous bien, et pensez à moi dans votre cercle d'amis,

GŒTHE.

La joie sérieuse que Schiller et Gœthe éprouvaient plus vivement de jour en jour, les viriles espérances qui se rattachaient pour eux à cette éducation, à ce renouvellement de leur esprit, éclatent d'une façon bien touchante, dans les lettres qu'ils adressent chacun à leurs amis particuliers. En écrivant à Meyer, à madame de Kalb, Gœthe emploie souvent ce mot : *La nouvelle époque*, et cette *nouvelle époque*, c'est le réveil de son génie depuis le jour où il a pénétré dans l'âme de Schiller, c'est cette renaissance à la fois poétique et morale qui date du 13 juin, et surtout du 21 juillet 1794. Quant à Schiller, après avoir reçu la lettre qu'on vient de lire, il écrit à Kœrner, le 1er septembre : « ..... Depuis mon retour, j'ai trouvé ici une lettre toute cordiale de Gœthe qui s'ouvre enfin à moi avec confiance. Il y a six semaines, nous avions eu ensemble un long entretien très-développé sur l'art, sur la théorie de l'art, et nous nous étions communiqué les idées principales auxquelles nous étions arrivés par des voies toutes différentes. Il se trouva entre ces idées un accord inattendu, et cet accord était d'autant plus intéressant pour nous que nous étions partis de points de vue absolument contraires. Chacun de nous pouvait compléter par ses dons ce qui manquait à l'autre, et recevoir en échange ce qui lui manquait à lui-même. Depuis lors, toutes ces idées, semées dans nos entretiens, ont pris racine chez Gœthe, et il sent aujourd'hui le besoin de s'attacher à moi, afin de poursuivre en commun la route qu'il a suivie jusque ici tout seul, sans qu'une voix amie stimulât son ardeur. Je me réjouis d'un échange d'idées qui sera si fécond pour moi, et tout ce qui pourra en être com-

muniqué dans une lettre te sera fidèlement rapporté. Hier déjà, j'ai reçu de lui un article, où il applique aux natures organiques cette définition du beau : la perfection sans contrainte, la perfection unie à la liberté. C'est grand dommage pour nos *Heures* qu'il ait vendu son roman au libraire Unger avant d'avoir reçu notre invitation. Il le déplore lui-même, et c'est avec joie qu'il nous l'eût donné. Il nous promet, toutefois, un concours aussi actif que possible. » La correspondance de Schiller avec Kœrner est la confirmation charmante de tout ce qu'il écrit à Gœthe; c'est comme l'écho d'un chant, le son prolongé d'un cri de joie. En même temps qu'il parlait ainsi à son ami de Dresde, voici ce qu'il écrivait à Weimar :

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 31 août 1794.

J'ai reçu votre dernière lettre à mon retour de Weissenfels, où j'ai eu un rendez-vous avec mon ami Kœrner de Dresde. Le contenu de cette lettre m'a été doublement agréable, car il m'a prouvé que mes manières de voir sur vous sont d'accord avec vos propres sentiments, et que la franchise avec laquelle j'ai laissé parler mon cœur ne vous a point déplu.

Notre rapprochement tardif, et qui me donne de si belles espérances, est pour moi une preuve nouvelle qu'il vaut mieux laisser faire le hasard, que d'intervenir par une activité intempestive. J'ai toujours ardemment désiré de pouvoir établir avec vous des relations plus intimes que celles qui existent entre l'esprit d'un auteur et celui du plus attentif de ses lecteurs. Je n'en comprends pas moins très-distinctement aujourd'hui que, vu la différence des routes que nous avons suivies, nous ne pouvions pas nous rencontrer plus tôt qu'en ce moment, afin que cette rencontre nous fût réellement utile, et j'ose espérer que désormais nous ne marcherons plus qu'ensemble; ce qui nous sera d'autant plus favorable que, pendant un long voyage, ce sont toujours les derniers compagnons de ce voyage qui ont le plus de choses importantes à se dire.

Ne vous attendez pas à trouver chez moi une grande richesse d'idées telle qu'elle existe chez vous; mes besoins et mes tendances se bornent à faire beaucoup avec peu. Et vous conviendrez que j'y ai réussi parfois, lorsque vous connaîtrez à fond ma pauvreté en ce qu'on appelle connaissances acquises.

Le cercle de mes idées étant plus petit que le vôtre, je le parcours plus vite et plus souvent, ce qui me met à même de mieux utiliser mon petit avoir, et de remplacer la variété qui manque au fond par celle de la forme. Vous vous efforcez de simplifier votre immense

monde d'idées, moi je cherche des variétés pour mon petit domaine. Vous gouvernez un vaste royaume, moi je dirige une famille nombreuse que je voudrais de tout mon cœur convertir en un grand peuple.

Votre esprit agit toujours intuitivement de la manière la plus extraordinaire, et vos facultés pensantes semblent avoir fait un compromis avec l'imagination qui les représente tous deux. C'est, au reste, là le plus haut degré d'élévation auquel puisse arriver l'homme qui a su généraliser ses contemplations et ériger ses sentiments en loi. Voilà, je pense, le but que vous vous êtes proposé, et combien ne vous en êtes-vous pas approché déjà!

Mon esprit, à moi, n'agit que symboliquement, et je me trouve suspendu entre l'intuition et la contemplation, entre la règle et le sentiment, entre la raison technique et le génie. C'est ce qui, dans ma jeunesse surtout, m'a donné un air passablement gauche, dans le champ de la spéculation, aussi bien que dans celui de la poésie, car cette poésie venait me surprendre là où j'aurais dû philosopher, et la philosophie s'emparait de moi quand j'aurais dû être poëte.

Aujourd'hui encore l'imagination trouble souvent mes abstractions philosophiques, et la froide raison mes poésies. Si je pouvais parvenir à dominer ces deux puissances, et à maintenir chacune d'elles dans ses véritables limites, il me serait encore possible d'espérer un bel avenir. Mais malheureusement, aujourd'hui où je commence enfin à connaître et à utiliser mes forces intellectuelles, la maladie mine mes forces physiques. Je n'aurai certainement pas le temps de compléter en moi une parfaite révolution intellectuelle, mais je ferai ce que je pourrai, et, lorsque l'édifice s'écroulera, j'aurai peut-être réussi à sauver de la ruine totale quelque chose qui méritait d'être conservé [1].

Vous avez voulu que je vous parle de moi, je l'ai fait avec confiance, et j'ai lieu d'espérer que vous recevrez mes aveux avec amour et bonté.

Je n'entrerai aujourd'hui dans aucun détail sur le petit manuscrit que vous appelez un impromptu, et qui jettera nos entretiens sur la voie la plus directement utile; mais vous trouverez ci-inclus quelques feuillets qui vous prouveront que, par un chemin opposé, je suis arrivé à peu près au même résultat. Puissiez-vous y trouver quelques idées analogues aux vôtres. Je les ai jetées sur le papier, il y a dix-huit mois environ, pour un ami indulgent, ce qui pourra expliquer la crudité de la forme. Depuis cette époque, ces idées se sont déterminées

1. Les tristes pressentiments du poëte n'étaient que trop fondés. Schiller, en 1791, avait été atteint d'une maladie de poitrine dont il se ressentit douloureusement pendant le reste de sa vie, et qui l'enleva dans la force de l'âge, en pleine activité poétique et morale.

et perfectionnées en moi, et, par conséquent, rapprochées des vôtres.

Je ne saurais assez déplorer la perte de *Wilhelm Meister* pour notre journal. J'ose espérer que votre esprit fécond nous en dédommagera, ce qui procurera un nouveau plaisir aux amis de votre génie.

Vous trouverez dans le numéro de *Thalie*, que je joins également à ce paquet, quelques idées de Kœrner sur la déclamation; peut-être ne vous déplairont-elles pas.

Tout le monde ici se rappelle à votre bon souvenir, et je suis avec un tendre respect votre SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 4 septembre 1794.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir vos feuillets en question et votre fragment sur le développement du sublime. C'est pour moi une preuve nouvelle que non-seulement les mêmes sujets nous intéressent, mais que nous les envisageons sous le même point de vue. Je vois maintenant que nous sommes parfaitement d'accord sur les points principaux. Quant aux différentes déviations de ces points, les manières de les lier entre elles et le choix des expressions, ce ne sont là que des preuves de la richesse de l'objet et de la multiplicité des sujets correspondants. Je vous prierai donc de m'envoyer peu à peu tout ce que vous avez écrit et fait imprimer sur cette matière, afin de récupérer le passé sans trop perdre du présent.

A propos, j'ai une proposition à vous faire. La semaine prochaine, la cour se rendra à Eisenach, et je serai pendant une quinzaine parfaitement indépendant et libre, ce qui ne m'arrivera peut-être plus de sitôt. Ne voudriez-vous pas profiter de cette circonstance pour venir ici demeurer avec moi et chez moi? Vous y seriez parfaitement tranquille et à même de vous livrer à vos travaux. A certaines heures, nous causerons ensemble ou nous recevrons des amis les plus près de vos manières de voir, et, certes, nous ne nous séparerons pas, sans avoir mutuellement gagné à ce rapprochement momentané. Votre séjour chez moi me fournira l'occasion de vous montrer ce qu'il y a de plus important dans mes collections, et plus d'un nouveau lien se formera ainsi entre nous.

A partir du 14 de ce mois, vous me trouverez prêt à vous recevoir; je remets à cette époque tout ce que j'ai à vous dire, et désire de tout mon cœur que vous continuiez à vous bien porter.

Portez-vous bien, et rappelez-moi au souvenir des vôtres.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

J'accepte votre invitation avec beaucoup de joie, en vous priant toutefois, et très-sérieusement, de ne me faire entrer en aucune façon dans vos arrangements d'intérieur, car mes maux de nerfs, qui ne me laissent pas dormir la nuit, m'obligent à consacrer une partie de la matinée au sommeil; et, dans la journée même, je n'ai jamais le bonheur de pouvoir compter sur une heure fixée d'avance. Vous me permettrez donc de vivre, dans votre maison, en étranger auquel on ne fait aucune attention. En m'isolant ainsi, j'éviterai le grave inconvénient de faire dépendre vos commensaux de l'état de ma santé. La régularité, si favorable au reste des hommes, est ma plus cruelle ennemie, car dès que je suis obligé de faire telle chose à telle époque ou à telle heure, il est certain que cela me sera impossible.

Pardonnez-moi ces préliminaires, ils étaient indispensables pour rendre possible mon séjour chez vous, où je ne vous demande que la triste liberté d'être malade à mon aise.

Au moment où j'ai reçu votre invitation, j'avais le projet de vous prier de venir passer quelque temps avec moi. Ma femme vient de partir pour trois semaines avec notre enfant, afin d'éviter la petite vérole, que M. de Humboldt a fait inoculer à ses enfants. Me voici donc tout seul, et j'aurais pu vous offrir une demeure commode. A l'exception de Humboldt, je ne vois presque personne, et depuis longtemps déjà *la métaphysique*[1] ne passe plus le seuil de ma porte. . . .

Puisque vous avez lu mon fragment sur le *Sublime*, je joins ici le commencement de ce morceau. Vous y trouverez peut-être quelques idées sur la manière d'exprimer la passion esthétiquement. Mes premiers essais sur des sujets esthétiques ne me satisfont pas assez pour vous les soumettre, mais je vous apporterai les plus récents qui n'ont pas encore été imprimés, ainsi qu'un compte rendu des poésies de Matthisson, qui paraîtra cette semaine dans la *Gazette universelle*.

L'anarchie qui règne encore dans la critique littéraire, et l'absence de toute loi objective du goût, placent le critique dans une situation fort embarrassante, surtout lorsqu'il veut prouver la justesse de ses assertions, puisqu'il n'existe aucun code sur lequel il pourrait se fonder. S'il veut être loyal, il faut qu'il se taise ou qu'il devienne en même temps législateur et juge; ce que l'on n'aime pas trop à faire. Dans la critique en question, j'ai cependant pris ce dernier parti. Je serais bien aise de vous entendre dire si j'ai eu raison et si j'ai réussi.

Je viens de recevoir cette critique imprimée; je l'ajoute à cette lettre. F. SCHILLER.

1. *La métaphysique*, ici, c'est le philosophe Fichte qui venait de se brouiller avec Schiller.

Ce fut le 14 septembre que Schiller se rendit à Weimar, et il y demeura jusqu'au 27. Guillaume de Humboldt l'avait accompagné. Ces deux semaines, on le pense bien, furent toutes consacrées aux épanchements les plus intimes. Schiller demeurait dans la maison même de Gœthe. Pas une minute ne fut perdue. Oh! les belles heures! Que de projets! que d'idées! que de perspectives lumineuses! « Je voulais t'adresser une lettre datée de Weimar, écrit-il à Kœrner, mais ce fut impossible. Chaque moment dont j'ai pu disposer, je l'ai passé avec Gœthe; et ce temps que je passais auprès de lui, je l'employais exclusivement à élargir l'horizon de mon savoir.... Je suis enchanté de ce séjour à Weimar, et je crois sentir qu'il a exercé sur moi une influence profonde. C'est ce que le temps montrera. » Le même jour où il adressait ce billet à Kœrner (29 septembre), il écrivait à Gœthe : « Me voici de retour ici, mais ma pensée est toujours à Weimar. Il me faudra du temps pour classer les idées que vous avez éveillées en moi; pas une d'elles cependant, je l'espère bien, ne sera perdue. Je n'ai voulu consacrer ces quinze jours qu'à recevoir de vous autant que le permettait ma réceptivité; c'est au temps à prouver si cette semence lèvera chez moi. »

Les lettres de Schiller à Gœthe, pendant les mois si laborieux qui suivent ces féconds entretiens, prouvent bien que la semence avait été confiée à un sol généreux. Nous en publions ici la partie la plus intéressante pour les lecteurs français. Gardons-nous de les interrompre par des commentaires inutiles; dans cette multitude d'occupations et de soucis, dans ce pêle-mêle de travaux si divers, au milieu des inquiétudes du directeur de journal et des tourments personnels de l'artiste, on verra se dégager l'inspiration renaissante de Schiller. Il se détourne peu à peu des spéculations abstraites de la philosophie, et reprend goût à la poésie vivante. Deux ouvrages principaux dominent tous ceux dont il est question dans ces confidences, les *Lettres sur l'éducation esthétique* et le *Wilhelm Meister*. Schiller écrit pour le recueil des *Heures* les *Lettres sur l'éducation esthétique*, mais il n'est pas tellement absorbé par son journal qu'il n'ait le temps de lire et de savourer le roman de son ami. Ce roman de *Wilhelm Meister*, qui ne paraîtra pas dans les *Heures*, Schiller l'étudie et le commente avec amour. Il ne peut se séparer de ces personnages qui lui parlent de l'art et de la vie, de l'idéal et de la réalité. Ce tableau de la destinée humaine est pour lui une sorte d'enchantement; à mesure qu'il voit se dérouler les aventures de Wilhelm, il se sent

redevenir poëte. Toutes ces figures souriantes ou passionnées lui font signe et l'invitent à quitter les régions abstraites du kantisme pour les domaines de l'imagination. Qu'importe que Schiller ait jugé *Wilhelm Meister* avec une indulgence excessive? ce n'est pas une indulgence banale, c'est l'enthousiasme du poëte qui retrouve son paradis perdu. Schiller se peint ici lui-même plutôt qu'il ne juge l'œuvre de Gœthe; il peint le réveil de son inspiration créatrice, et quand nous voyons le disciple de Kant glorifier *Wilhelm Meister* avec une cordialité si candide, nous pressentons déjà les chefs-d'œuvre si différents que lui réserve l'avenir. Au milieu de ces ravissements intérieurs, il est accablé de travaux, de soucis, de préoccupations de toute sorte. Il écrivait à Kœrner le 12 juin, en lui parlant de la publication des *Heures :* « J'ai des matériaux devant moi pour deux années. » Or, tous ces matériaux lui manquent. Il est obligé de se multiplier; il s'adresse à ses amis, il demande à Gœthe quelques pages de *Faust*, mais Gœthe n'ose toucher au paquet soigneusement fermé où repose l'ébauche de son grand poëme. S'il l'ouvrait, ce paquet mystérieux, le démon du poëme en sortirait, se jetterait sur le magicien et ne le lâcherait plus. Il faut être complétement prêt avant d'évoquer de tels fantômes; Gœthe n'est pas prêt, et Schiller devra se contenter de quelques modestes pages. Bref, s'il y a ici deux hommes dans Schiller, le poëte et le journaliste, le poëte est heureux, le journaliste est accablé d'ennuis. Écoutons ses confidences. A vrai dire, ce qui nous intéresse dans cette crise laborieuse, ce n'est pas le succès du journal les *Heures*, c'est l'éducation mutuelle des deux poëtes, l'influence si vive et si féconde qu'ils exercent l'un sur l'autre.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 20 octobre 1794.

Voici les *Heures* qui vont commencer leur ronde, et je vous envoie la partie de mes lettres esthétiques, qui doit paraître dans le premier numéro. Vos articles et les miens le rempliront à peu de chose près. Ne pourrions-nous pas avoir quelque chose de Herder pour ce premier numéro, cela me serait bien agréable? En tout cas, s'il ne s'y trouve pas une grande variété d'auteurs, la matière, du moins, sera très-variée, ainsi que vous ne manquerez pas de le remarquer.

Le morceau par lequel je débute dans les *Heures* n'est certainement pas un piége tendu au public pour captiver sa bienveillance; mais je ne pouvais le traiter avec plus de ménagements, et je suis persuadé que, sous ce rapport, vous serez de mon avis. Puissiez-vous l'être sous

tous les autres à l'égard de ces lettres, car c'est ma véritable et sincère opinion que j'y exprime.

Jamais encore les événements politiques ne m'avaient fait prendre la plume, et, si j'en parle cette fois, c'est pour ne plus jamais y revenir; je crois, au reste, que cette profession de foi n'était pas tout à fait inutile. Quoique les outils avec lesquels nous travaillons le monde moral, et les armes offensives et défensives dont nous nous servons soient fort différentes, nous tendons vers le même but.

Vous trouverez votre portrait dans les lettres en question, et j'aurais eu bien du plaisir à vous nommer, mais il m'est antipathique d'aller au-devant de la pensée du lecteur intelligent. Tous ceux dont l'opinion peut avoir quelque prix à vos yeux vous reconnaîtront, car je sais que je l'ai bien saisi, et que le dessin en est ressemblant.

Vous me feriez bien plaisir si vous pouviez lire le manuscrit de ces lettres immédiatement, et de l'envoyer ensuite à Herder, que je préviendrai; car, d'après nos statuts, il faut qu'il passe encore en plusieurs mains avant de pouvoir être livré à l'impression, et nous voudrions faire paraître les *Heures* le plus tôt possible,

Je viens de prendre des arrangements définitifs avec un libraire, pour l'*Almanach des Muses*, dont je vous ai parlé pendant mon dernier séjour à Weimar. Il paraîtra à la prochaine foire de la Saint-Michel. Je compte, pour la continuation de ce journal, sur votre bonté; elle ne me laissera pas dans l'embarras. Sans beaucoup augmenter le fardeau des affaires qui déjà pèsent sur moi, cette nouvelle entreprise sera favorable à mes arrangements financiers, parce que, si vacillante que soit ma santé, je pourrai suffire au travail de cet almanach, et conserver ainsi mon indépendance.

J'attends avec impatience les manuscrits que me promet votre lettre.

Nous nous rappelons tous à votre bon souvenir. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 26 octobre 1794.

J'ai lu votre manuscrit d'un seul trait, comme on savoure une boisson analogue à notre nature et qui, dès qu'elle glisse sur la langue, fait déjà sentir ses résultats bienfaisants sur tout le système nerveux. Tel est l'effet que vos charmantes *Lettres esthétiques* ont produit sur moi; et comment n'en eût-il pas été ainsi, puisque j'y ai vu noblement exposé et réuni tout ce que depuis longtemps j'ai trouvé juste et bon, et que j'aurais voulu proclamer comme tel?

Louis Meyer [1], aussi, a été charmé de ces lettres, et son jugement

1. Louis Meyer était un peintre suisse que Gœthe avait rencontré à Rome en 1786; l'étroite amitié qui les unit bientôt ne se démentit jamais. Lorsque Meyer quitta l'Italie

droit et loyal a très-avantageusement appuyé le mien. C'est dans cette agréable disposition d'esprit que m'a trouvé le billet de Herder; je vous l'envoie. On dirait qu'il tend à nous accuser de partialité. Qu'importe? dans l'empire des apparitions intellectuelles, il ne faut pas y regarder de si près; et comme il est impossible de ne pas se tromper, il est consolant de le faire en compagnie d'hommes de mérite éprouvés, et plutôt à l'avantage qu'au détriment de soi-même et de ses contemporains. Continuons donc toujours notre manière d'être et d'agir; que notre volonté et notre pensée ne forment qu'un seul tout, et nous compléterons nos fragments autant que faire se peut.

Voici les Elégies; je désirerais qu'au lieu de les envoyer à ceux qui, après vous, doivent encore juger de leur admissibilité, vous leur en fissiez la lecture. Vous me les renverrez ensuite, car je veux les retoucher. Si vous avez des observations à faire, mettez-les à la marge.

Je fais copier l'épître; vous ne tarderez pas à la recevoir avec d'autres petits morceaux. Ensuite je serai obligé de faire une pause, car le troisième livre de *Wilhelm Meister* réclame toute mon attention. Je n'ai pas encore reçu les feuilles de passe du premier livre; je vous les enverrai dès qu'elles seront arrivées.

Quant à votre *Almanach des Muses*, il me semble qu'on ferait bien d'y insérer un choix de ma collection d'épigrammes. Séparément, elles ne signifient rien; mais parmi plusieurs centaines de ces épigrammes, nous en trouverons bien un certain nombre qui se rapportent les unes aux autres, et forment ainsi un tout complet. La première fois que je vous verrai, je vous montrerai toute cette espiègle couvée rassemblée dans son nid.

Portez-vous bien; et que, par la pensée du moins, je sois toujours présent au milieu des vôtres. GŒTHE.

Écrivez-moi ce qu'il faut que je vous envoie encore pour les *Heures*, et quand vous en aurez besoin. Pour terminer la seconde épître, je n'attends que l'heure de l'inspiration.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 28 octobre 1794.

C'est pour moi un grand encouragement, que de vous savoir content de mes idées et de la manière dont je les ai énoncées. Il est vrai que tout ce qui appartient au domaine exclusif de la raison devrait s'appuyer sur des bases objectives, et porter en soi le criterium de la

pour s'établir en Allemagne, il devint le commensal de Gœthe. C'était un véritable artiste; l'auteur de *Faust*, chargé de diriger le théâtre de Weimar et de donner aux beaux-arts une impulsion féconde, n'eut pas d'auxiliaire plus utile, de collaborateur plus dévoué que Louis Meyer.

vérité. Mais cette philosophie-là n'existe pas encore, et la mienne en est bien éloignée. Au reste, le point important repose toujours sur le témoignage du sentiment, et aura, par conséquent, besoin d'une sanction subjective que l'approbation des cœurs naïfs pourra seule lui donner.

Je fais beaucoup de cas de l'opinion de Meyer, et je me console de la critique de Herder, qui, à ce qu'il paraît, ne peut me pardonner ma foi au kantisme. En tout cas, je ne m'attends pas à trouver chez les adversaires de la philosophie nouvelle la tolérance qu'on doit à tout système qu'on a profondément étudié, car cette philosophie elle-même, sur les points principaux du moins, n'est point tolérante, et a un tel cachet de rigorisme, que tout accommodement avec elle devient impossible. Selon moi, ce rigorisme lui fait honneur, puisqu'il prouve que l'arbitraire lui est insupportable. C'est dans le champ ouvert et bien éclairé de l'examen qu'elle érige son système; jamais elle ne cherche l'ombre et ne fait aucune concession aux sentiments privés, mais elle veut être traitée comme elle traite les autres; il faut donc lui pardonner, si elle n'admet d'autres arguments que des preuves.

Je ne suis nullement effrayé en songeant que les lois de la mutabilité, devant lesquelles aucune œuvre humaine, pas même les œuvres divines, ne sauraient trouver grâce, changeront la forme de cette philosophie, comme elles changent tout dans l'univers. Cette idée, dis je, ne m'effraye point, parce que je sais que le fond restera; car depuis que l'espèce humaine existe, depuis qu'elle se laisse guider par la raison, elle a reconnu tacitement le fond de cette philosophie, et agi en conséquence.

Il n'en est pas de même de la philosophie de notre ami Fichte. Déjà de puissants adversaires s'élèvent contre lui dans son propre parti, et bientôt ils diront hautement que tout le système de Fichte n'est qu'un spinosisme subjectif.

Fichte a fait venir ici un certain Weisshuhn, son ancien camarade à l'université. C'est par cet ami qu'il espérait, sans doute, étendre son propre empire. Selon ce que j'ai entendu dire de ce Weisshuhn, c'est une excellente tête philosophique, et il se propose d'écrire contre son ancien camarade.

D'après les assertions verbales de Fichte, car il n'en est pas encore question dans son livre, le *moi* est créateur, même par ses représentations, et toutes les réalités possibles sont dans ce *moi*. Pour lui le monde n'est qu'un volant que le *moi* a jeté dans l'espace, et que, par la réflexion, ce même *moi* reçoit sur sa raquette !!!

C'est ainsi, et nous nous y attendions, qu'il aurait défini sa divinité.

Nous vous remercions tous de vos belles Élégies. Il y règne une chaleur, une délicatesse, une vigueur poétique, qui fait d'autant plus

de bien, qu'on la cherche en vain parmi les créations de la poésie de nos jours. J'ai regretté quelques petits traits que vous avez omis, mais je comprends qu'il a fallu en faire le sacrifice. En vous renvoyant le manuscrit, je marquerai certains passages sur lesquels je suis resté en doute.

Puisque vous m'engagez à vous dire ce que nous désirons pour les *Heures*, je vous rappelle le projet dont vous m'avez parlé, de faire passer dans notre langue l'*Honnête Procurateur*, de Boccace. Je préfère naturellement la mise en action à l'examen; et lors même que je n'aurais pas cette tendance, il me semblerait encore que dans les trois premiers numéros des *Heures*, on philosophe beaucoup trop, et qu'il y a disette de compositions poétiques.

Votre offre concernant les épigrammes est tout ce qu'il peut y avoir de plus avantageux pour mon *Almanach des Muses*. Nous nous entendrons sur ce sujet prochainement et de vive voix.

Puisque le professeur Meyer est revenu à Weimar, ne pourriez-vous pas me mettre en rapport avec lui? S'il voulait faire une petite excursion à Iéna, elle ne lui serait pas inutile sous le rapport artistique. Pour ma part, j'ai à lui montrer le buste d'un sculpteur allemand qui, à ce qu'on assure, ne craint pas le regard d'un grand artiste. Peut-être pourrai-je décider M. Meyer à nous fournir quelques articles pour les *Heures*.

Je m'occuperai certainement des *Chevaliers de Malte* dès que j'aurai fait entrer dans mes *Lettres esthétiques*, que vous venez de lire, un petit traité sur le *Naïf*. Je ne puis donc m'engager à fournir mes *Chevaliers de Malte* pour l'anniversaire de la duchesse, mais j'espère les terminer à la fin de l'hiver. Je parle là comme un homme robuste et sain, qui peut disposer de son temps. Pendant l'exécution de cet ouvrage, le *non-moi* me rappellera plus d'une fois à l'ordre.

Maintenez-moi dans votre souvenir, vous vivrez toujours dans le nôtre. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 11 novembre 1795.

Voici le manuscrit de l'introduction des *Causeries des réfugiés*. Je désire beaucoup y avoir pris le mouvement et le ton convenables. Renvoyez-le moi le plus tôt possible, car j'ai encore quelques coups de pinceau à donner, afin de mettre certains passages dans leur véritable jour. Je tâcherai de fournir le premier de ces contes ou causeries, pour le numéro prochain des *Heures*. Ce travail me reposera agréablement d'un fardeau aussi lourd que ce quasi poëme épique de *Wilhelm Meister*.

Mon éditeur Unger commence à devenir un peu brouillon; il m'envoie la fin du premier livre de cet ouvrage, et en oublie le milieu. Dès que j'aurai les six feuilles qui manquent, je vous ferai parvenir l'ensemble de cette espèce de prologue.

M. de Humboldt est arrivé ici dernièrement fort à propos, pour assister à une de nos séances esthétiques. Je ne sais s'il en a été content.

J'ai fort envie de savoir où vous en êtes avec vos travaux, et surtout d'en lire quelque chose de terminé.

Portez-vous bien. J'ai encore une foule de choses dans la tête sur lesquelles je voudrais m'entretenir avec vous. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 29 novembre 1794.

Le prompt envoi d'une de vos causeries m'a agréablement surpris, et je vous en suis doublement reconnaissant. Selon moi, le tout est tel qu'il doit être, et les points contestables sont très-heureusement débattus. Je regrette seulement que le morceau soit trop court pour que le lecteur puisse apprécier les rapports de ce fragment avec ce qui doit suivre. Il serait donc bien à désirer qu'une première narration eût pu être jointe à cette introduction. Je ne voudrais pourtant pas être indiscret et vous faire un fardeau de votre bienveillante collaboration. Ce n'est donc qu'un vœu que j'exprime, en vous assurant que si vous pouviez le réaliser sans vous gêner, vous me feriez un bien grand cadeau. Au besoin, j'achèverai de compléter le premier numéro par un morceau de mon *Histoire de la guerre des Pays-Bas*, le siége d'Anvers sous Philippe II, par exemple, car il forme un tout complet, sans ce qui précède et ce qui suit. Cela me donnerait peu de peine, et aurait en outre l'avantage d'ouvrir dans notre journal, dès son début, le champ historique.

Il va sans dire que je n'aurai recours à cet expédient que dans le cas où vous ne pourriez rien ajouter à vos *Causeries des réfugiés*.

Puisque dans mon annonce des *Heures* j'ai donné au public l'assurance de notre chasteté politique, ce que dans vos *Causeries* vous mettez dans la bouche du conseiller intime ne pourrait-il pas choquer, sinon tout le public, du moins quelques-uns de nos lecteurs? Quoique ce ne soit pas l'auteur, mais un interlocuteur qui parle, on ne manquera pas de s'en prendre à lui, et, dans notre position, il faut éviter les apparences du mal, beaucoup plus que le mal lui-même; c'est là l'opinion du rédacteur en chef des *Heures*. En qualité de lecteur, je voudrais voir le conseiller intime ramené dans la société par

Charles, dès que cet ardent jeune homme aurait reconnu ses torts, et je prendrais le parti du vieil ecclésiastique contre l'impitoyable espièglerie de la fille de la baronne. Quelques passages m'ont suggéré l'idée que vous vouliez faire présumer au lecteur qu'il s'agit d'un fait réellement arrivé. Je sais, au reste, que dans le courant de vos récits vous jouerez souvent avec la manie des interprétations; vous ne ferez donc pas mal de commencer le badinage dès le début, et de donner ainsi à ce ressort quelque chose de problématique. Pardonnez-moi de m'être livré aussi à la manie des interprétations.

La bévue d'Unger m'a vivement contrarié, car j'attends votre *Wilhelm Meister* avec la plus vive impatience. Je crois cependant que je lirai avec plus de bonheur encore vos morceaux inédits de *Faust*. J'avoue que ce que vous avez déjà fait imprimer de cette pièce me semble le torse d'Hercule. Dans chaque scène, on reconnaît toute la plénitude, toute la force du génie d'un grand maître, et je voudrais suivre aussi loin que possible la nature grandiose et hardie qui respire dans cet ouvrage.

M. de Humboldt est encore tout pénétré de l'effet que votre manière de lire et de commenter Homère a produit sur lui, et il nous a inspiré un si vif désir de vous entendre, que lorsque vous viendrez passer quelques jours ici, nous ne vous laisserons pas tranquille avant que vous ne nous ayez favorisés d'une semblable séance.

Mes *Lettres esthétiques* avancent lentement, la nature du style le veut ainsi. Au reste, si je ne puis achever l'édifice, je veux au moins que les fondements en soient solides.

Tout le monde ici se rappelle à votre bon souvenir.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 2 décembre 1794.

Je suis enchanté que vous ne soyez pas mécontent de l'ensemble et des points principaux de mon introduction, mais je ne puis vous fournir que cela pour le premier numéro. En repassant le manuscrit, je mettrai des sourdines au conseiller intime, et un *rinforzando* à Charles; par là j'espère que le tout s'harmonisera.

Votre fragment de la *Guerre des Pays-Bas* donnera une grande valeur au premier numéro des *Heures*. Pour le second numéro, je compte vous fournir la première narration; en tout cas, je me propose de procéder à la façon de la conteuse des *Mille et une Nuits*. Je me fais un vrai plaisir d'utiliser immédiatement vos excellentes observations, ce qui répandra une nouvelle vie sur cette composition. J'attends de vous le même bienfait pour *Wilhelm Meister*.

Surtout, ne nous faites pas attendre trop longtemps la suite de vos *Lettres esthétiques*.

Pour l'instant je ne pourrai rien vous communiquer de *Faust*, car je n'ose délier le paquet qui le tient captif. Je ne pourrais copier sans corriger et finir, ce dont je ne me sens pas encore le courage. Si quelque chose peut me le communiquer un jour, c'est à coup sûr l'intérêt que vous prenez à ce travail.

Ce n'est pas sans inquiétude que je me suis décidé à faire assister Humboldt à nos séances homériques; je suis tranquille aujourd'hui, puisque vous m'avez dit qu'il en a été satisfait. C'est un si grand bonheur que de goûter un plaisir en commun! Malheureusement ce bonheur est trop souvent troublé par la diversité des goûts et des opinions des personnes appelées à le partager. Jusqu'à présent un bon génie a veillé sur nos séances; cela durera-t-il ainsi? Il me serait bien doux de goûter de la même façon quelques bons livres avec vous.

Portez-vous bien et ne m'éloignez jamais de votre pensée ni de celle des vôtres. GŒTHE.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 6 décembre 1794.

Voici enfin *Wilhelm Meister*. Malheureusement vous ne pourrez voir les deux premiers livres que lorsque la presse leur aura donné une forme stable. Que cela ne vous empêche pas de me dire franchement votre opinion, et de m'apprendre ce qu'on désire trouver dans cet ouvrage et ce que l'on en attend. Les livres suivants vous seront livrés dans toute la souplesse du manuscrit, et j'espère que vous ne me refuserez pas vos conseils.

Je continuerai tout doucement à travailler aux *Causeries*, et, surtout, à terminer la seconde épître. J'ai la conviction que les *Heures* iront facilement et bien, le tout est de les mettre en train.

Cotta a raison de demander des noms; il connaît son public, qui juge les productions littéraires beaucoup plus sur le sceau dont elles sont marquées que sur leur contenu. Que chacun de vos collaborateurs juge cette demande suivant ses manières de voir; quant à moi, je suis forcé de vous prier de conserver, à tous mes articles, le plus strict anonyme. A cette condition seulement, je pourrai, en dépit de mes diverses relations, conserver assez de liberté et de verve pour participer utilement à la rédaction de votre journal.

Ayez la bonté de marquer au crayon les fautes d'impression et les passages de mon roman sur lesquels vous aurez des observations à me faire.

J'espère pouvoir aller passer quelques jours à Iéna dès le commencement de l'année prochaine, ce dont je me réjouis d'avance.

Meyer vous dit bien des choses amicales; moi je me recommande à votre bon souvenir. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 9 décembre 1794.

J'ai lu, ou plutôt j'ai dévoré le premier livre de *Wilhelm Meister*. Cette lecture m'a causé un bonheur que j'éprouve rarement, et que vous seul pouviez me procurer. La défiance avec laquelle vous parlez de cette magnifique production de votre génie me mettrait de mauvaise humeur, si je pouvais l'attribuer à une autre cause qu'à l'immensité des obligations que votre esprit est obligé de s'imposer à lui-même.

Je ne trouve rien, dans votre roman, qui ne soit en harmonie parfaite avec l'ensemble le plus charmant. Ne vous attendez pas aujourd'hui à un jugement motivé, la prochaine publication des *Heures* m'absorbe tout entier. Si je puis garder vos feuilles de passe encore quelque temps, je verrai s'il me sera possible de deviner la marche de l'action et le développement des caractères.

M. de Humboldt a été charmé de votre roman, et il trouve, ainsi que moi, que votre génie s'y manifeste avec toute la vigueur d'une mâle jeunesse, et la force calme de la puissance créatrice, et c'est là l'effet que cet ouvrage produira généralement. Tout y est simple, beau, concentré, et il s'y fait tant de choses avec si peu de ressorts! J'avoue que le grand nombre d'années qui séparent le premier jet de cette œuvre d'avec son exécution définitive m'avait fait craindre d'y trouver quelques inégalités, ne fût-ce que celles de l'âge; mais il n'y en a aucune. Les audacieux passages poétiques qui, semblables à des éclairs, brillent au-dessus de la marche paisible de l'action, produisent les plus heureux effets.

Je ne veux parler aujourd'hui ni de la perfection des caractères, ni du naturel vivant, presque palpable des descriptions; au reste, ce sont là des qualités que l'on retrouve dans toutes vos œuvres. Quant au tableau des amours et de la vie intérieure des artistes dramatiques, je ne suis malheureusement que trop compétent pour en juger la fidélité, car je connais ces amours et cette vie beaucoup plus que je n'aurais lieu de le désirer. Votre apologie du commerce est magnifique et largement pensée. C'est une bien grande victoire de la forme sur la matière que d'avoir, en dépit de cette juste apologie, pu soutenir glorieusement les penchants opposés du héros. Mais j'ai tort de parler ainsi du fond de votre roman, puisqu'en ce moment il m'est impossible d'en continuer l'examen.

Je viens de mettre arrêt chez Cotta sur nos noms et sur le vôtre en particulier.

Votre promesse de venir passer quelques jours après Noël est une douce consolation pour moi, et me fait plus gaiement envisager le triste hiver, qui n'a jamais été mon ami.....

Tout le monde se rappelle à votre souvenir et se réjouit d'avance de votre prochaine arrivée. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 10 décembre 1794.

Votre opinion sur le premier livre de *Wilhlem Meister* m'a fait d'autant plus de bien, que jusqu'ici cette production a eu, sous tous les rapports, une si singulière destinée, que j'ai fini par ne plus savoir à quoi m'en tenir. Aussi ai-je pris le parti de ne plus suivre que mes propres idées et je m'estimerais heureux si elles peuvent me faire sortir de ce labyrinthe.

Gardez le premier livre tant que vous voudrez, je vous enverrai bientôt le second, puis vous lirez le troisième en manuscrit. De cette manière, il vous sera plus facile de trouver un point d'appui pour vos jugements. Puissent les livres suivants, au lieu de diminuer le plaisir que vous a causé le premier, l'augmenter encore.

Fort de votre approbation et de celle de Humboldt, je travaillerai désormais avec une ardeur nouvelle et un nouveau courage.....

Portez-vous bien. J'espère commencer la nouvelle année avec vous.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 2 janvier 1795.

Recevez mes vœux les plus sincères pour cette nouvelle année, et permettez-moi de vous remercier du bonheur que vous avez répandu sur celle qui vient de s'écouler; votre amitié l'a rendue la plus mémorable et la plus précieuse de ma vie passée.

Je viens de travailler avec beaucoup d'application et d'ardeur, car je voulais avoir quelque chose de fini quand vous viendrez nous voir; j'ai atteint ce but et je vous attends avec une grande impatience....

J'espère que vous nous apporterez la continuation de *Wilhelm Meister*. Je suis plus que jamais disposé à l'apprécier, car je languis après une production de ce genre. Ne pourriez-vous pas aussi nous faire la lecture de quelques pages de *Faust?* Il n'est rien, dans tout le monde poétique, qui puisse me faire plus de plaisir. Madame de Kalb, qui connaît quelque chose de cet ouvrage, nous en a parlé de manière à exciter notre curiosité au plus haut degré.

D'ici quelques jours j'espère vous voir ou recevoir, du moins, l'annonce de votre arrivée.

Nous nous rappelons tous à votre bon souvenir.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 3 janvier 1795.

Beaucoup de joie et de bonheur pour la nouvelle année. Passons-la comme nous avons terminé l'ancienne, c'est-à-dire, en nous intéressant réciproquement et de cœur à tout ce que nous faisons, à tout ce que nous aimons. Si les hommes aux pensées sympathiques ne s'unissent pas étroitement, que deviendra la société, que deviendra la sociabilité? J'aime à espérer que la confiance qui nous a rapprochés, et par laquelle nous nous influençons d'une manière si favorable pour nous deux, ira toujours en s'agrandissant.

Voici le premier volume de mon roman, le second exemplaire est pour Humboldt. Puisse le second livre vous plaire autant que le premier. J'apporterai le troisième manuscrit.

Vous pouvez compter sur l'histoire du revenant pour le second numéro des *Heures*.

J'ai le plus vif désir de voir le travail dont vous m'avez parlé. Meyer vous salue. Nous viendrons probablement dimanche 11 du courant. D'ici là, vous entendrez encore parler de moi. Portez-vous bien.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 7 janvier 1795.

Voici le troisième livre de *Wilhelm Meister*, je lui souhaite un bon accueil.

Samedi vous aurez le commencement des *Causeries des réfugiés* pour les *Heures*. Puissé-je ne pas être resté trop au-dessous du but que je me suis proposé, et qui consiste à donner une juste idée des pressentiments et des visions auxquels les personnes les plus remarquables sont très-souvent exposées.

J'espère toujours vous voir dimanche dans l'après-midi. La soirée sera consacrée au Club, où j'ai rendez-vous avec le conseiller aulique Loder.

Meyer viendra avec moi; en attendant il vous dit les choses les plus amicales. Je me fais une fête de voir votre nouveau travail, et je cherche à deviner la route que vous pouvez avoir prise; mais aurai-je bien deviné?

Mes compliments à tout le monde. GOETHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 7 janvier 1795.

Mes chaleureux remercîments pour l'exemplaire de *Wilhelm Meister* que vous m'avez envoyé.

Le sentiment que me cause la lecture de cette œuvre augmente à mesure que cette lecture se prolonge, et je ne puis le définir qu'en le comparant au bien-être ineffable que nous éprouvons lorsque nous nous sentons parfaitement sains de corps et d'esprit. Cet effet, j'en suis convaincu, il le produira sur tous les lecteurs.

Quant à moi, je m'explique cette action bienfaisante par la clarté, la tranquillité, le poli, la transparence qui règnent dans chaque page, et qui font que chacune d'elles satisfait complétement, sans jamais pousser le mouvement au delà de tout ce qui est nécessaire, pour allumer et entretenir dans tous les cœurs une vie joyeuse. Je ne parlerai des détails que lorsque j'aurai reçu le troisième livre, que j'attends avec une ardeur impatiente. Je ne saurais vous exprimer combien il m'est pénible de passer d'une production de ce genre aux matières philosophiques. Dans votre roman, tout est serein, vivant, harmoniquement fondu et humainement vrai; dans la philosophie, tout est sévère, rigide, abstrait et contre nature, car dans la nature tout est synthèse, tandis que toutes les philosophies ne sont que des antithèses.

Je puis, il est vrai, me rendre le témoignage que, dans mes spéculations philosophiques, je suis resté aussi fidèle à la nature que le supportent les idées d'analyse; peut-être y suis-je resté plus fidèle que nos kantistes le croient possible et permis. Je n'en sens pas moins vivement la distance infinie qui sépare la vie du raisonnement, et je ne puis m'empêcher de voir, en certains moments de mélancolie, une défectuosité de ma nature dans ce qui, pendant des heures plus sereines, ne me semble qu'une propriété naturelle et adhérente à la chose elle-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que le poëte seul est *homme* dans la véritable acception du mot, et qu'à côté de lui, le meilleur philosophe n'est que la caricature de cet homme.

Il est sans doute inutile de vous dire que j'ai hâte de savoir ce que vous pensez de ma métaphysique du Beau. Ainsi que le beau, ressort de la plénitude de la nature de l'homme, de même mon analyse du beau ressort de ma nature d'homme, à moi; et il m'importe infiniment de savoir jusqu'à quel point cette nature s'accorde avec la vôtre.

Votre présence ici fera jaillir une nouvelle source de vie pour mon cœur et pour mon esprit. J'ai toujours le plus grand désir de goûter avec vous certaines œuvres poétiques.

Vous m'avez promis dernièrement de me lire vos épigrammes à la première occasion. Vous seriez bien aimable si vous pouviez me procurer ce plaisir, car qui sait quand je pourrai me rendre à Weimar?

Mes compliments affectueux à Meyer. Tout le monde ici se fait une fête de votre prochaine arrivée à vous deux, mais personne ne s'en réjouit si ardemment que votre sincère admirateur et ami,

SCHILLER.

Au moment de fermer cette lettre, je reçois la continuation tant désirée de *Wilhelm Meister*. Mille fois merci de cet envoi.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 11 février 1795.

Je désire ardemment que le quatrième livre de *Wilhelm Meister*, dont je joins ici le manuscrit, puisse vous trouver en bonnes dispositions de corps et d'esprit, et vous fasse passer quelques heures agréables. Ayez la bonté de souligner ce que vous croirez devoir être revu. Je recommande mon héros et sa compagnie à M. de Humboldt et à ces dames.

Si je ne viens pas samedi prochain, ainsi que j'en ai l'espoir, je vous écrirai. Meyer vous salue. GŒTHE.

Le même au même.

Weimar, le 18 février 1795.

Pendant mon séjour à Iéna, vous m'avez dit que vous aviez le projet de venir bientôt à Weimar; si le mauvais temps ne vous empêche pas de réaliser ce projet, je vous propose de descendre chez moi. Si votre chère femme préférait s'installer ailleurs, je compte du moins sur vous. En tout cas, arrangez-vous à votre guise; il est inutile de vous dire que vous serez tous deux les bienvenus.

Encouragé par notre dernier entretien, je viens de terminer le schéma des cinquième et sixième livres de mon roman. Combien n'est-il pas plus avantageux de se mirer dans les autres que dans soi-même !

Avez-vous lu les observations de Kant, sur le sentiment du beau et du sublime, publiées en 1771? Ce serait un écrit charmant si les mots *beau, sublime,* ne se trouvaient pas du tout sur le titre et un peu moins souvent dans le texte. Il est rempli d'observations exquises sur les hommes, et l'on y voit déjà germer les principes de Kant. Je suis sûr que vous connaissez cet ouvrage.

N'a-t-on reçu aucune nouvelle de MM. de Humboldt, surtout de celui qui est en voyage en ce moment?

Mes compliments à tout votre monde. Continuez à m'animer et à m'encourager par votre affection et votre confiance. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 19 février 1795.

L'affreux temps dont nous sommes affligés en ce moment vient encore de m'enlever tout mon courage, et le seuil de ma porte est devenu la limite de mes vœux et de mes pérégrinations. Dès que ma santé me le permettra, je profiterai de votre invitation. J'ai besoin de vous voir, ne fût-ce que pour quelques heures. Au reste, ma femme, qui se fait une fête de venir vous voir, ne me laissera de repos que lorsque je me serai décidé à ce petit voyage.

Je vous ai dépeint dernièrement l'effet que *Wilhelm Meister* a produit sur moi; c'est donc à votre propre feu que vous vous êtes réchauffé. Kœrner vient de m'écrire pour me dire combien il est content de votre roman, et l'on peut avoir confiance en son jugement. Je n'ai jamais connu de critique qui se laisse moins que lui détourner par les accessoires du but principal d'une composition poétique. Il retrouve dans *Wilhelm Meister* toute la chaleur et la puissance de *Werther*, mais dominées par un esprit mâle et arrivé à la grâce et au charme tranquille qui caractérise les œuvres d'art accomplies.

Ce que vous venez de me dire du petit livre de Kant me rappelle tout ce que j'ai éprouvé en le lisant. L'exécution n'est qu'une anthropologie, et l'on n'y apprend rien sur les derniers principes du beau. Mais comme histoire naturelle et physique du sublime et du beau, cet ouvrage contient beaucoup de matières qui peuvent être heureusement fécondées. Il est vrai que, pour un sujet aussi grave, le style m'a paru trop badin, trop farci de fioritures. Singulier défaut chez un homme tel que Kant; et pourtant il est concevable.

Herder vient de nous faire présent d'une très-heureuse composition. Elle est aussi bien choisie que bien exécutée, et traite un sujet qui intéresse tout le monde, la *Destinée individuelle*. De semblables matières nous conviennent parfaitement, parce que, tout en ayant quelque chose de mystique, elles se rattachent par l'exécution à une vérité générale quelconque.

Puisqu'il est question de destinée, je dois vous dire que ces jours-ci j'ai pris un parti décisif concernant ma destinée à moi.

Mes compatriotes m'ont fait l'honneur de m'appeler à l'université de Tubingen, à laquelle il est question de faire subir de grandes réformes. Mais puisque l'état de ma santé me rend incapable en ce moment de tenir souvent des cours publics, j'aime mieux être oisif à Iéna, où je me plais, que partout ailleurs. Aussi ai-je refusé positive-

ment, et je ne m'en fais pas un mérite. Ce refus était tellement conforme à mes penchants, que je n'ai même pas été obligé de me rappeler la reconnaissance que je dois à notre excellent duc, et les obligations que j'aime mieux avoir contractées envers lui qu'envers tout autre.

Au reste, tant qu'il me sera possible de tenir une plume, je pourrai toujours me procurer des moyens d'existence; je m'en remets donc au ciel qui ne m'a jamais abandonné.

M. de Humboldt est toujours à Bareith, et il ne nous a encore rien écrit de positif sur son arrivée dans notre ville.

Nous nous recommandons tous à votre bon souvenir.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 21 février 1795.

Je suis enchanté que votre patrie n'ait pu vous attirer de nouveau, et que vous ayez pris le parti de rester à Iéna. J'espère que nous ferons et terminerons bien des choses ensemble.

Je vous prie de me renvoyer le quatrième livre de mon roman. Vous aurez les *Synonymes* dans quelques jours; il paraît que la ronde des *Heures* devient toujours plus animée.

Portez-vous bien; la prochaine fois je vous écrirai plus longuement.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 22 février 1795.

Voici le quatrième livre de votre roman. Partout où j'ai trouvé un sujet d'observation, j'ai fait une marque sur la marge. Vous en devinerez sans peine la signification; si vous ne la devinez pas, vous ne perdrez pas grand'chose.

Il est un point cependant sur lequel je veux attirer votre attention. La comtesse fait remettre à Wilhelm une bourse pleine d'or par les mains du baron. Il me semble, et Humboldt est de mon avis, que, d'après les relations si chastement tendres qui se sont établies entre Wilhelm et la comtesse, cette dame ne doit pas lui faire offrir un pareil présent, et qu'il ne doit pas l'accepter. J'ai cherché dans la situation un moyen de l'adoucir, ce qui serait facile, si ce présent était offert et accepté comme remboursement des frais que lui ont occasionnés son voyage et son séjour au château. Voyez vous-même si ce moyen est convenable; mais la position ne peut rester telle qu'elle est; elle choque le lecteur et le fait douter de la délicatesse du héros.

Une seconde lecture de cette œuvre m'a de nouveau fait sentir la profonde vérité des tableaux, et les dissertations sur *Hamlet* m'ont

enchanté. Je désirerais cependant, par rapport à l'enchaînement de l'ensemble et à la variété si bien observée partout ailleurs, que ces dissertations ne se succédassent pas immédiatement. Ne pourriez-vous pas les entrecouper par quelques incidents fortuits? Dès la première entrevue avec Serlo, ce sujet est brusquement abordé, et presque aussitôt repris dans la chambre d'Aurélie.

En tout cas, ce sont là des riens que le lecteur ne remarquerait même pas, si tout ce qui précède ne l'avait pas autorisé à s'attendre à une grande variété de matières.

Kœrner vient de me récrire pour vous remercier expressément du plaisir que lui a causé la lecture de *Wilhelm Meister*. Il n'a pu résister à la tentation de mettre en musique quelques-uns des vers qui se trouvent dans cet ouvrage, et il me charge de vous présenter ses compositions en son nom : l'une est pour la mandoline, et l'autre pour le piano.

Je suis forcé de vous prier de penser sérieusement aux *Heures*. Cotta insiste pour avoir des manuscrits, il faudrait les lui envoyer le 3 du mois prochain, au plus tard. Croyez-vous que d'ici là vous puissiez finir le *Procurateur*? Il ne faut cependant pas que ma prière devienne une charge pour vous. Si vous ne pouvez le fournir pour le premier numéro, ce sera pour le suivant.

Nous vous saluons tous de cœur. Mes compliments à Meyer.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 25 février 1795.

Votre bienveillante sollicitude pour mon roman, afin qu'il lui reste le moins de taches possible, m'a donné la force et le courage de repasser le quatrième livre.

J'ai parfaitement deviné la signification de vos marques sur la marge des pages, et j'en ai fait mon profit. J'espère remédier également à vos autres critiques, et trouver ainsi l'occasion d'améliorer l'ensemble. Puisque je suis forcé de me mettre immédiatement à l'œuvre, je vous prie de m'excuser pour le prochain numéro des *Heures;* mais comptez sur moi pour le suivant, le *Procurateur* y paraîtra dans toute sa gentillesse....

J'espère vous voir bientôt, ne fût-ce que pour quelques heures; en attendant, ne m'éloignez pas de votre pensée. Dites à Kœrner que je me réjouis fort de son bienveillant intérêt; je compte entendre incessamment sa romance sur notre théâtre.

Portez-vous bien. GŒTHE.

Le même au même.

Weimar, le 18 mars 1795.

La semaine dernière, je me suis trouvé dans une disposition d'esprit qui dure encore, et qui m'a poussé à revoir le livre religieux de mon roman. Comme tout y repose sur des illusions et de délicates erreurs, par lesquelles on confond sans cesse le subjectif avec l'objectif, il faut, pour terminer ce livre, plus de recueillement que pour tous les autres; et je n'aurais jamais pu traiter à fond une pareille matière, si je n'avais pas fait antérieurement, à ce sujet, des études d'après nature. Ce livre, que je veux finir avant tout, a beaucoup avancé mon travail, car conduisant tantôt en arrière et tantôt en avant, il limite et guide en même temps.

Le *Procurateur* est copié, il n'a plus besoin que d'être revu; vous l'aurez à temps.

J'espère que je pourrai venir à Pâques passer quelques semaines avec vous, et alors nous nous dédommagerons amplement de notre longue séparation.

Les *Heures* font beaucoup de bruit à Weimar, mais je ne sais encore rien de décisif. On court après elles, on se les arrache des mains, et pour l'instant nous n'en demandons pas davantage.

M. de Humboldt sans doute a beaucoup travaillé; nous causerons anatomie ensemble. Saluez-le de ma part, ainsi que les dames.

Le *Procurateur* ne tardera pas à frapper à votre porte.

Portez-vous bien et aimez-moi toujours; la réciprocité vous est assurée d'avance. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 19 mars 1795.

Le travail auquel vous vous livrez en ce moment excite ma curiosité au plus haut degré. Vous n'y avez pas été poussé par vos penchants naturels, car ils touchent une corde qui, et ce n'est pas pour votre malheur, ne vibre que rarement chez vous. Aussi je suis impatient de voir comment vous avez pu identifier votre être à des matières aussi hétérogènes. Les rêveries religieuses ne peuvent surgir que dans des esprits oisivement contemplatifs et abîmés, pour ainsi dire, en eux-mêmes, et certes le vôtre n'est pas en ce cas. Je suis convaincu, cependant, que tout ce que vous direz à ce sujet sera juste et vrai; mais vous ne serez arrivé à ce résultat que par la toute-puissance de votre génie, et non par les instincts de votre individualité.

J'ai été forcé de quitter mes travaux philosophiques, afin de pouvoir

fournir aux *Heures* le siége d'Anvers; quand vous arriverez, la ville sera prise. Ce travail me fait vivement sentir combien celui qui l'a précédé était fatigant. Il me semble que j'écris pour m'amuser, et sans la foule de pitoyables écrits que je suis forcé de feuilleter, je ne croirais jamais que je travaille. Il est vrai que le plaisir est fort médiocre aussi; mais j'espère me trouver dans la position des cuisiniers qui, tout en manquant eux-mêmes d'appétit, parviennent à l'exciter chez les autres.

Vous me rendriez un grand service si je pouvais avoir le *Procureur* lundi prochain. Alors je ne serais pas forcé de faire imprimer mon morceau d'histoire avant d'en avoir terminé la fin.

Je me réjouis de tout mon cœur de ce que vous voulez bien passer les fêtes de Pâques avec nous. J'ai plus que jamais besoin d'être ranimé par une main amie.

Tout le monde vous attend ici avec impatience. SCHILLER.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 4 mai 1795.

Je viens de recevoir vos *Élégies* avec votre amical billet. Depuis votre départ, mes soirées me paraissent bien tristes; on s'accoutume si vite au bonheur. Ma santé s'améliore tout doucement; d'ici quelques jours, j'espère être remis.

Hubert m'écrit qu'il a envie de traduire *Wilhelm Meister* en français. Faut-il l'encourager ou le détourner de ce projet?

Ne craignez pas que je néglige de venir au secours de votre mémoire; je ne vous ferai cadeau d'aucune de vos promesses. Selon la chronologie des *Heures*, vous serez bientôt obligé de penser à vos *Causeries*. J'espère pouvoir vous renvoyer vos *Élégies* vendredi prochain.

Ma femme se recommande à votre amical souvenir. Saluez Meyer de ma part. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 12 mai 1795.

Les *Élégies* que vous venez de me renvoyer m'ont trouvé dans un état tout à fait élégiaque, dans l'acception vulgaire du mot, c'est-à-dire lamentable.

Après l'heureuse vie que je viens de mener à Iéna, où, tout en goûtant les plus belles jouissances intellectuelles, je respirais un air libre et doux, j'ai été accueilli ici par un temps froid et désagréable. Un courant d'air que j'ai été obligé de braver pendant quelques heures m'a attiré une fièvre catarrhale. Par suite de cette fièvre, le côté droit de ma tête était devenu très-douloureux, et le côté gauche n'était plus

bon à rien. Maintenant, je ne souffre plus, et, quoique toujours enfermé dans ma chambre, je puis du moins m'occuper des travaux que j'ai été forcé de laisser en arrière.

Le deuxième volume de mon roman se trouve arrêté quelque part; je devrais déjà l'avoir, et je voudrais pouvoir vous l'envoyer. Je m'occupe maintenant du cinquième livre, et j'espère le terminer avant la Pentecôte.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 15 mai 1795.

Je viens d'apprendre que vous avez été indisposé, et je vous plains de tout mon cœur. Quand on est aussi peu que vous accoutumé à être malade, cela doit être bien plus insupportable encore. La mauvaise influence de ce temps froid sur ma santé est si naturelle que je ne veux pas même en parler.

Cotta m'écrit que plusieurs lecteurs des *Heures* demandent une plus grande variété dans les articles. Les uns se plaignent de ce que les matières sont trop abstraites, les autres murmurent contre vos *Causeries,* parce qu'ils ne savent pas où cela les conduira. Vous le voyez, nos bons Allemands ne se démentent point; on a beau leur servir des mets excellents, pour les manger avec appétit ils veulent en connaître le nom.

Dans un de mes derniers entretiens avec Humboldt, nous avons reconnu mutuellement, que dans notre Allemagne d'aujourd'hui il est impossible qu'un écrit, si excellent ou si détestable qu'il puisse être, soit généralement loué ou blâmé. Notre public n'a plus l'unité du goût des enfants, et pas encore celle d'une éducation accomplie, aussi nage-t-il entre ces deux extrémités. Cette disposition, très-favorable aux mauvais écrivains, est bien triste pour ceux qui aspirent à quelque chose de mieux qu'à gagner de l'argent.

Je suis curieux d'apprendre ce que l'on dira de *Wilhelm Meister,* c'est-à-dire ce qu'en diront les journalistes; l'opinion du public sera partagée, cela va sans dire.

Il ne s'est rien passé ici de neuf ou de curieux; le départ de Fichte a fait tarir chez nous la plus riche source d'absurdités amusantes.

L'ami Woltmann vient encore de mettre au jour une création d'autant plus malheureuse qu'elle s'annonce d'un ton très-suffisant. Cette création est le plan d'un cours d'histoire, véritable carte de traiteur, capable de faire fuir au loin les hôtes les plus affamés.

Reichardt vient de nous faire offrir sa collaboration par l'intervention de Hufeland.

Avez-vous déjà lu la *Louise* de Voss, qui vient de paraître? Je pourrais vous l'envoyer.

Tout le monde vous salue de cœur. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 16 mai 1795.

Continuons à suivre la route que nous nous sommes tracée. Nous savons ce que nous pouvons donner et à quel monde nous avons affaire. Depuis plus de vingt ans, je sais par cœur toutes les farces et tout le tripotage de la vie d'auteur. C'est un jeu qu'il faut continuer à jouer ainsi; c'est tout ce qu'on peut en dire.

Il est impossible de renvoyer Reichardt; mais, surtout, tenez son importunité en bride.

Je n'ai pas encore lu *Louise,* vous me ferez plaisir de me l'envoyer.

Vous trouverez ci-joint un volume de la *Terpsichore* de Herder, que vous lirez avec plaisir, j'en suis persuadé. Renvoyez-le-moi le plus tôt possible.

Mon malaise est passé, et j'avais déjà pris mes mesures pour venir vous voir; mais il faut que je remette ce petit voyage jusqu'à la Trinité, car les répétitions de ma *Claudine* me retiendront pendant une quinzaine au moins.

Portez-vous bien; mes compliments aux amis.

Le *Moniteur français* dit que l'Allemagne est surtout célèbre à cause de sa philosophie, et qu'un M. Kant et son élève M. Fichte viennent d'allumer des chandelles pour éclairer les Allemands.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 15 juin 1795.

J'ai lu le cinquième livre de *Wilhelm Meister* avec une véritable ivresse. Il n'y a rien, pas même en ce roman, qui m'ait aussi fortement saisi et aussi involontairement entraîné dans son tourbillon. Et lorsqu'on songe à la simplicité des moyens par lesquels vous excitez un intérêt si entraînant, on ne peut revenir de sa surprise. J'ai également trouvé dans les détails des passages excellents. La manière dont *Wilhelm* se justifie près de Werner de s'être engagé comédien, cet engagement lui-même, Serlo, le souffleur, Philine, la nuit sauvage après la représentation de *Hamlet*, etc., tout cela est traité avec un bonheur remarquable.

Je ne saurais vous dire combien j'admire le parti que vous avez tiré du fantôme anonyme. C'est une des plus heureuses idées que je connaisse, et vous avez utilisé jusqu'à la dernière goutte d'intérêt qu'elle

pouvait offrir. Il est vrai qu'on s'attend à voir paraître ce fantôme au repas des comédiens, mais comme vous faites vous-même cette observation, on devine sans peine que vous avez de bonnes raisons pour ne pas répondre à l'attente générale.

Les lecteurs se livreront sur la personne qui s'est chargée de jouer le rôle de ce fantôme à autant d'hypothèses que le roman pourra en fournir de sujets possibles. Ici, la majorité croit que cette personne n'est autre que Marianne, ou, du moins, quelqu'un en rapport avec elle. On suppose, en même temps, que le farfadet femelle, que Wilhelm saisit dans ses bras lorsqu'il rentre dans sa chambre, est le fantôme lui-même. Quant à moi, j'ai plutôt songé à Mignon qui, pendant cette nuit, semble avoir reçu de grandes révélations sur son sexe. Cet échantillon herméneutique vous prouvera que vous avez bien su garder votre secret.

La seule observation que je pourrais faire, c'est que vous avez donné à ce tableau de la vie des comédiens plus de place que n'en comporte l'idée large de l'ensemble. On dirait, parfois, qu'au lieu d'écrire *sur* les acteurs, vous écrivez *pour* eux. Le soin que vous donnez à certains détails, concernant les acteurs et les directeurs d'un théâtre, donne à ce morceau les apparences d'un but spécial, et ceux qui ne vous attribueront point ce but pourront vous accuser de vous être laissé dominer par une prédilection insurmontable pour ce sujet. Je crois donc que l'ouvrage y gagnerait si vous pouviez resserrer cette partie.

Un mot sur vos lettres d'un collaborateur au rédacteur des *Heures*. J'ai déjà pensé, plus d'une fois, que nous ferions bien d'ouvrir, dans notre journal, une arène à la critique. Ces sortes d'écrits donnent de la vie à un journal et intéressent toujours le public; mais il ne faudra pas nous dessaisir de la direction de cette critique, ce qui arriverait infailliblement, si, par une invitation en forme, nous donnions au public et aux auteurs le droit d'insérer leurs opinions dans notre recueil. De la part du public, nous n'aurions à attendre que des jugements pitoyables, et les auteurs ne manqueraient pas de se rendre importants, ainsi que cela arrive trop souvent. Je crois donc que nous devons attaquer nous-mêmes, et les auteurs qui voudraient se défendre dans les *Heures* seraient obligés de se soumettre aux conditions que nous leur imposerons. Il me semble aussi qu'il faudrait débuter dans notre journal, non par l'annonce de cette initiative, mais par l'initiative elle-même. On nous accusera, sans doute, d'être intraitables et impolis, mais cela ne fera pas de mal.

Si je vous écrivais au nom d'un M. X, pour me plaindre de ce que l'auteur de *Wilhelm Meister* évite, dans son roman, la bonne société, pour se tenir toujours au milieu d'une troupe de comédiens? Qu'en

pensez-vous? Il est certain que c'est là le reproche que vous adressera le *beau monde*, et il ne serait pas mauvais de rectifier de suite les idées à ce sujet. Si vous voulez répondre à une lettre de ce genre, je la fabriquerai immédiatement.

J'espère que votre santé s'améliore. Que le ciel protége vos travaux, et vous réserve encore beaucoup de belles heures d'inspiration semblables à celles où vous avez écrit *Wilhelm Meister*.

Tout le monde chez moi va bien, et se rappelle à votre souvenir.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 18 juin 1795.

Je suis enchanté que vous soyez content du cinquième livre. Votre approbation m'a donné du courage pour le travail qui me reste à faire. J'ai utilisé avec plaisir et reconnaissance vos observations à l'égard du bavardage théorico-pratique sur l'art dramatique, et j'ai fait immédiatement agir les ciseaux. Il est bien difficile de se défaire entièrement des fautes commises dans une première composition qu'on revoit très-longtemps après. J'ai pourtant abrégé mon manuscrit de près d'un tiers.

Quant aux *Lettres au rédacteur des Heures*, nous verrons, à notre première entrevue, ce qu'il y aura à faire à ce sujet. Je serai chez vous vers la fin de la semaine prochaine, et, si je le puis, j'apporterai la suite des *Causeries des réfugiés*.

Samedi prochain, je vous enverrai un essai sur Jean Bellin. C'est un beau morceau, malheureusement trop court. Renvoyez-nous l'introduction de ce morceau que vous avez déjà entre les mains, il y a encore des changements à faire. Si Meyer pouvait terminer à temps son travail sur Mantegna, cela vous aiderait à compléter votre septième numéro.

J'ai appris avec plaisir que le nouveau Tragelaphe[1] ne vous est pas tout à fait antipathique. Cet homme paraît vivre très-isolé, et c'est dommage, car, quoiqu'il y ait du bon en lui, il ne peut arriver à purifier son goût; c'est qu'il est, sans doute, le meilleur membre de la société au milieu de laquelle il vit. Je vous ferai passer encore deux volumes de ce singulier ouvrage.

Je destine les quatre semaines que je vais passer à Carlsbad à revoir mes travaux sur l'histoire naturelle. Je tâcherai de trouver un schéma, non-seulement pour ce que j'ai déjà fait, mais pour ce qu'il faudra que je fasse avant tout, afin de construire une charpente et de réunir les nombreuses expériences et observations restées éparses jusqu'ici.

1. Le tragélaphe est une espèce d'antilope aux formes bizarres, aux allures élégantes et sauvages. C'est le grand humoriste Jean-Paul que Gœthe désigne par ce sobriquet.

Que direz-vous d'un ouvrage dont j'ai fait copier quelques feuillets, que vous trouverez ci-joints ?

Portez-vous bien, vous et les vôtres. Mes compliments à la famille de Humboldt. GŒTHE.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 17 août 1795.

Le messager vous apportera une collection d'épigrammes. Je vous prie de lui remettre le manuscrit de mon roman, dont je ne puis plus longtemps retarder l'impression.

Je prévois qu'au commencement de septembre, je serai obligé de me rendre à Ilmenau, où je resterai au moins quinze jours. D'ici là, j'ai encore bien des choses à faire; voyez ce qu'il vous faudra pour les *Heures*. Je tâcherai de vous fournir, pour le reste de l'année, les *Causeries des réfugiés*, que je terminerai par un conte fantastique, puis quelques poésies, l'introduction de Cellini, et, si cela était possible, un fragment de *Faust*. Cette dernière composition fait pour moi l'effet d'une poudre qui, après s'être dissoute dans l'eau, se dépose de nouveau. Tant que vous la remuez, le mélange semble se refaire, et, dès qu'on la laisse tranquille, le dépôt se reforme.

Écrivez-moi, avant tout, comment vous vous portez, et où vous en êtes avec vos travaux. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 17 août 1795.

Si je ne vous ai encore rien dit sur le sixième livre de *Wilhelm Meister*, c'est parce que je comptais vous voir au premier jour, et que je préférais vous en parler de vive voix, parce que, dans une lettre, on oublie toujours quelque chose. Il me semble qu'il eût été impossible de mieux saisir et de mieux traiter les rapports silencieux de votre héroïne avec la Divinité. Ces rapports sont tendres et délicats, et la marche que vous leur faites suivre parfaitement conforme à la nature.

Le passage de la religion en général au christianisme, passage qui s'opère par l'expérience du péché, est un trait de maître, et toutes les idées qui guident et dirigent l'ensemble, sont parfaites; je crains seulement que vous ne les ayez trop légèrement indiquées. D'un autre côté, certains lecteurs trouveront, sans doute, que ce livre arrête l'action principale. Aussi eussiez-vous bien fait, peut-être, de resserrer et de raccourcir certains détails, et de donner un peu plus de développement à la pensée dominante.

L'intention de purifier et d'élever votre sujet, en évitant les termes

consacrés par la dévotion, ne m'est point échappée; je n'en ai pas moins cru devoir souligner quelques passages qui pourraient vous faire accuser de légèreté par les âmes orthodoxement pieuses, bien entendu. C'est là ma pensée sur ce que vous avez dit; mais la question que vous traitez est de la nature de celles qui vous exposent à parler de ce qui n'a pas été dit. Au reste, ce livre n'étant pas terminé, je ne sais ce qui suivra. Mais il me semble que, par l'arrivée de l'oncle, cette personnification de la saine raison, vous préparez une crise dans les opinions de la noble amie, que vous appelez, à juste titre, une belle âme. S'il en est ainsi, la question me paraît brusquement tranchée, car vous avez trop parlé des qualités particulières, et, surtout, de l'exaltation religieuse du christianisme. Il reste également beaucoup de choses à dire encore sur ce qu'une pareille religion peut être pour une belle âme, ou plutôt, sur ce qu'une belle âme peut en faire.

Pour ma part, je trouve dans le christianisme toutes les facultés virtuelles pour ce qu'il y a de plus élevé et de plus noble, et toutes ses manifestations dans la vie commune ne me paraissent désagréables et absurdes que parce qu'elles sont des résultats faussés de ces facultés. Si l'on cherche le caractère essentiel du christianisme, ce caractère qui le distingue de toutes les autres religions monothéistes, on reconnaît que c'est l'anéantissement de la loi (l'*impératif* de Kant), à laquelle le christianisme prétend avoir substitué le libre mouvement des âmes. Le christianisme, dans sa forme pure, n'est donc que la mise en action de la plus belle morale, ou l'incarnation du saint, du sacré dans la nature humaine. Considéré à ce point de vue, il est la seule religion vraiment esthétique; c'est ce qui explique l'immense fortune qu'il a faite auprès des femmes, et pourquoi, chez les femmes seules, on le trouve encore, parfois, sous une forme supportable.

Je ne veux pas en dire davantage dans une lettre sur cette matière chatouilleuse. Je me borne donc à vous répéter que j'aurais voulu entendre vibrer cette corde dans votre sixième livre.

Je vous remercie des morceaux que vous m'avez promis pour les *Heures*. Le conte fantastique terminera vos *Causeries* de la manière la plus agréable. Quel plaisir vous me feriez si vous pouviez, en effet, me donner quelque chose de *Faust*, quand ce ne serait qu'une scène de deux ou trois pages!

Quoique je ne me sois pas très-bien porté cette semaine, j'ai terminé quelques poésies qui grossiront mon recueil.

Ma femme vous demande si les épingles que vous avez emballées dans les *Aveux d'une belle âme* sont une allusion aux coups d'épingles que ce livre donne à votre conscience?

Portez-vous bien. J'ai le plus grand désir de vous voir bientôt, ainsi que l'ami Meyer. SCHILLER.

Schiller à Gœthe.

Vendredi soir, 22 août 1795.

Il y a sept ans, environ, je me trouvais à Weimar tout à fait sans argent, à l'exception de quelques gros, pour un port de lettres, et, ce qu'il y avait de pire, c'est que je ne savais pas d'où il pourrait m'en venir. Figurez-vous mon heureuse surprise, lorsque, dans cette extrémité, je reçus, le même jour, le montant d'un article que j'avais fourni à la *Gazette littéraire;* on me le devait depuis longtemps, et je l'avais entièrement oublié. C'était bien là le doigt de Dieu. Il en est de même de votre envoi de ce matin. C'est une véritable messagère du ciel qui me l'a apporté, car je ne savais plus que donner à Cotta pour le neuvième numéro des *Heures.*

J'attends votre conte fantastique avec impatience, car il me paraît naître sous d'heureux auspices. Le travail de Herder aussi sera le bienvenu.

J'aurai beaucoup de choses à vous raconter concernant les *Heures* et *Wilhelm Meister,* quand vous viendrez ici, ce que je vous prie de faire le plus tôt possible. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 7 septembre 1795.

Votre lettre et les *Heures* m'ont agréablement accueilli à mon retour d'Ilmenau, et je commence par vous saluer de cœur.

L'ouvrage de Jacobi est fort singulier. En ma qualité de profane, je n'ai rien compris à son *Louis*, à son *Lear*, à son *Œdipe*, mais dans le second morceau, j'ai trouvé beaucoup de bonnes choses, et lorsque, de son explication de la manière d'exécuter un sujet, on déduit sa propre manière de procéder, on se la traduit facilement.

Le bon accueil que vous avez fait à mon conte fantastique me réjouit et m'encourage beaucoup. Si un seul des cent farfadets du vieillard de Ferney pouvait faire sentir sa présence dans mon conte, ce serait déjà trop d'honneur pour moi. Lorsque ce conte sera terminé, je serai bien aise d'avoir votre opinion sur l'intention et sur l'exécution.

Pourquoi faut-il que votre retour à la poésie, après une aussi longue pause, vous ait été si funeste? Et ne pourriez-vous vous donner un peu de repos?

Mes compliments à votre chère femme; continuez à m'aimer.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 9 septembre 1795

Je vous félicite de nouveau sur votre retour à Weimar. Que ne puis-je partager avec vous ces petits voyages, si favorables au corps et à l'âme!

Lorsque le sixième livre de *Wilhelm Meister* sera terminé, vous aurez sans doute la bonté de penser aux *Heures*. Il faut que je tende toutes nos voiles, car je sais, non-seulement par Cotta, mais encore d'autre part, que nous ne sommes pas sûrs de conserver tous nos abonnés de la première année.

Pour ma part, je fais ce que je puis, et je donne aux *Heures* toutes les grandes et petites poésies que je puis détourner de l'*Almanach des Muses*, sans compter mes compositions en prose.

Pendant votre absence, j'ai partagé mon temps entre la poésie et la prose. Un traité sur le *Naïf* commence à réussir; la matière se développe, et je me sens sur une bonne route.

J'espère vous voir bientôt; ma femme vous salue.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 13 septembre 1795.

Un petit signe de vie seulement. Je ne puis m'accoutumer à être huit jours sans rien vous dire et sans vous entendre parler.

Tout est chez moi dans l'ancienne situation, bonne ou mauvaise. Je ne puis encore quitter ma chambre, mais les travaux n'en vont pas plus mal. Je m'imagine que vous êtes, en ce moment, occupé du prochain départ de Meyer; je vous prie de le saluer de ma part.

Je voudrais savoir si c'est bien à Vicence que se trouve le beau pont composé d'une seule arche, jeté sur l'Adige, à ce que je crois. Répondez-moi un mot à ce sujet, j'ai besoin de ce pont dans un hexamètre.

Si vous pouviez vous résoudre à me fournir quelques petites poésies pour les *Heures*, j'en demanderais autant à Herder, et, de mon côté, je chercherais à saisir les idées de quelques pièces semblables. Cela augmente les chiffres de la table, ce qui produit un très-bel effet. C'est à l'aide d'une pareille ruse que je suis arrivé, dans le neuvième numéro, au chiffre de dix-sept.

Il y a, dans un des plus récents numéros des *Archives du temps*, une réplique à votre écrit, *le Sans-Culottisme littéraire*. Je n'ai pas encore vu cette réplique, mais seulement son annonce dans *la Gazette* de Hambourg. Si on l'a déjà à Weimar, je vous prie de me l'envoyer.

Ma femme vous salue de cœur. Ne vous appliquez pas trop, et surtout ne soyez pas longtemps sans venir à Iéna.

SCHILLER.

Gœthe, de son côté, était impatient de voir Schiller. Le 5 octobre (1795) il monta à cheval et se rendit à Iéna. Il y passa seulement quelques heures, mais ce fut assez pour un nouvel échange d'idées et de projets. Schiller lut à son ami plusieurs de ses poésies nouvelles, entre autres la belle pièce appelée d'abord de ce simple nom, *Élégie*, et intitulée plus tard *la Promenade*. Gœthe promit de traduire pour les *Heures* un ouvrage de madame de Staël, qui venait de paraître tout récemment, l'*Essai sur les fictions*. Il devait y mettre une introduction, et il était convenu que Schiller y ajouterait ses commentaires. Quinze jours après, Schiller reçut le travail de Gœthe. On remarquera dans les lettres qui vont suivre l'opinion, fort inattendue pour nous, de l'auteur de *Faust* sur le caractère *vague* de la langue française. Gœthe parlait-il simplement de l'ouvrage de madame de Staël où la théorie de l'imagination n'est pas exposée, en effet, avec la précision de l'enseignement *ex cathedrâ?* S'il parlait de la langue française en général, il ne faut pas oublier que, malgré son goût pour Voltaire et notre dix-huitième siècle, il n'a jamais pu se rendre complétement maître de notre idiome, *sich bemaechtigen*, disait-il. Une langue que l'on ne sait pas bien est toujours un peu vague. Quant à *la difficulté qu'un Français éprouve à se mettre d'accord avec soi-même, lorsqu'il aime son pays et qu'il veut rester honnête*, c'est là une cruelle parole qui est de nature à faire réfléchir. Est-il donc si difficile pourtant d'aimer sa patrie et d'en blâmer les mauvais instincts? Il y aurait beaucoup à dire sur cette sentence de Gœthe. Mais rendons-lui la parole; c'est l'éducation réciproque de deux poëtes qui nous occupe ici; nous ne prétendons pas commenter ou réfuter toutes les opinions qui leur échappent.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 6 octobre 1795.

Au lieu de vous quitter hier si brusquement, j'aurais bien mieux aimé rester près de vous; le malaise d'un désir mal satisfait m'a poursuivi tout le long du chemin. Pendant le peu de temps que nous avons passé ensemble, on peut agiter une foule de thèmes, mais il est impossible d'en mûrir un seul.

J'ai particulièrement songé à vos poésies qui ont de grands avantages; elles sont, je puis le dire, telles qu'autrefois j'aurais voulu vous en voir faire. Le singulier mélange de contemplation et d'observation qui vous a toujours caractérisé est maintenant arrivé chez vous à un équilibre parfait, et toutes vos vertus poétiques se montrent dans le plus bel ordre. Lorsque vos poésies seront imprimées, j'en jouirai de nouveau, et je partagerai cette jouissance avec beaucoup d'autres lecteurs.

Dès mon arrivée ici, je me suis occupé de l'ouvrage de madame de Staël, qui me donnera plus de travail que je ne croyais. Je n'en continuerai pas moins cette traduction, et je m'expliquerai, dans une petite préface, sur les procédés auxquels j'ai eu recours. Pour vous épargner des corrections, j'ai mis les expressions de l'original en rapport avec nos idées, et j'ai cherché à donner quelque chose de plus déterminé au vague de la langue française. Vous trouverez beaucoup de bonnes choses dans le livre de cette dame; mais comme elle est partiale, sans cesser d'être raisonnable et honnête, elle a beaucoup de peine à se mettre d'accord avec elle-même. Je suis persuadé que ma traduction vous sera très-utile pour remplacer le texte. Je voudrais toutefois que, dans le compte rendu de ce texte, vous fussiez aussi galant que possible, afin que, plus tard, on puisse l'envoyer à madame de Staël, et prolonger ainsi la ronde des *Heures* jusque dans la France transformée.

GŒTHE.

Le même au même.

Weimar, le 10 octobre 1795.

La feuille ci-jointe a été dictée pour vous il y a quelques jours, mais je ne l'ai pas fait partir. Aujourd'hui je vous fais mes adieux, car je me mets en route demain. Vous aurez incessamment l'œuvre de madame de Staël. Comme cette chère dame est tantôt en bon et tantôt en mauvais accord avec elle-même !

Je vous écrirai de Francfort; d'ici là portez-vous bien ainsi que les vôtres.

GŒTHE.

Le même au même.

Eisenach, le 16 octobre 1795.

Je vous reverrai bientôt, car mon voyage à Francfort n'a pas eu lieu.

Toutes mes facultés intellectuelles et morales sont fixées maintenant sur *Wilhelm Meister,* et je ne le quitterai qu'après l'avoir terminé.

Portez-vous bien, pensez à moi et saluez votre chère femme.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 16 octobre 1795.

Si j'avais pu prévoir que vous resteriez si longtemps à Eisenach, je n'aurais pas tant tardé à vous écrire. Je suis vraiment content de vous savoir loin des bords du Mein, car il est toujours le théâtre de la guerre, et l'ombre du géant aurait pu vous saisir d'une manière peu agréable.

Il me paraît parfois bien singulier de vous savoir errant à travers le monde, tandis que je reste immobile devant mes carreaux de vitres, masqués de papier, et n'ayant jamais que des papiers devant moi; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, malgré cette différence de nos destinées, nous nous sentons près l'un de l'autre et nous nous entendons toujours si bien.

Votre lettre du 6 m'a fait beaucoup de plaisir. Pour une heure de courage et de confiance en moi, j'en compte plus de dix d'abattement et de doute. Aussi n'y a-t-il rien qui puisse m'être plus salutaire que de pouvoir me juger d'après l'opinion d'un homme tel que vous. De son côté, Herder vient de m'écrire d'une manière fort encourageante sur mes poésies.

L'expérience m'a prouvé enfin qu'on ne parvient à créer des productions faciles que par une rigoureuse précision de la pensée, tandis qu'autrefois je croyais que cette précision rendait le style dur et roide. Je suis donc très-satisfait aujourd'hui d'avoir eu le courage de suivre la route qui me paraissait d'abord tout à fait contraire à l'inspiration poétique. Il est vrai que cette route est pénible et fatigante, car si le philosophe peut laisser reposer son imagination, et le poëte ses facultés abstractives, ma manière de composer me contraint à employer à la fois ces deux éléments hétérogènes, et d'en opérer la fusion par de perpétuels efforts intérieurs.

J'attends l'ouvrage de madame de Staël avec beaucoup d'impatience. Je tâcherai de mettre votre traduction dans un même numéro, le suivant contiendra mes observations; et comme le lecteur aura déjà fait les siennes, il m'écoutera avec plus d'intérêt.

Herder m'a envoyé un essai sur les *Grâces*, dans lequel il rend tous leurs anciens droits à ces divinités dont on a tant mésusé. J'espère terminer bientôt mon traité sur le *Naïf;* je l'ai écrit de manière à le rendre populaire. Vous trouverez, ci-joint, quelques boutades poétiques de ma part. Quant au *Partage de la terre,* vous auriez pu le voir de votre fenêtre dans la grand'rue de Francfort, car c'est là le véritable terrain pour l'action de ce petit poëme. Si cela vous paraît convenable, vous pourriez en faire la lecture au duc. Dans les autres mor-

ceaux, je me suis égayé aux dépens de la philosophie, qui paraît toujours ridicule lorsqu'elle prétend étendre le savoir de l'homme, et donner des lois au monde par ses propres moyens, et sans avouer que ces moyens ne sont rien, tant que l'expérience ne les a pas confirmés.

J'apprends avec plaisir que vous allez bientôt terminer *Wilhelm Meister*. Je m'occuperai alors de l'ensemble, d'après une critique nouvelle fondée sur une méthode *génésiaque*, si toutefois cette méthode est possible, c'est ce que je ne sais pas encore.

Ma femme et ma belle-mère, qui est en ce moment près de nous, vous font leurs compliments. On m'a beaucoup demandé où vous étiez en ce moment, je n'ai pas jugé à propos de le dire. Si vous recevez des nouvelles de notre voyageur en Italie (Meyer), je vous prie de me les communiquer. Portez-vous bien. SCHILLER.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 23 novembre 1795.

. . . . . .

Je partage votre mauvaise humeur contre Stolberg et consorts, et je serais enchanté si vous pouviez leur donner sur les doigts. Au reste, cela n'a jamais été autrement, et cela sera toujours ainsi. Soyez persuadé que, lorsqu'on a écrit un roman ou une comédie, il faut faire éternellement des romans ou des comédies; on ne vous croit pas capable de faire autre chose. Si Newton avait débuté par une comédie, on aurait pendant bien longtemps protesté contre ses hautes connaissances en optique et en astronomie. Si vous vous étiez amusé à publier vos découvertes optiques, sous le nom de quelque héros de la chaire académique, vous eussiez vu merveilles. Tous ces philistins se déchaînent encore moins contre une innovation que contre la personne dont elle émane.

J'ai le plus grand désir de voir le corps du délit de Stollberg, ne pourriez-vous pas me le procurer? Cet homme réunit en lui un si haut degré de vanité et d'impuissance, qu'il ne mérite aucune pitié.

L'extravagant Ienisch, qui se croit obligé de se mêler de tout, vient de lire la critique des *Heures*, et, dans le premier feu de la colère, il a composé une réponse à cette critique, qui est mon apologie. Heureusement qu'un de mes amis a empêché l'insertion de cet écrit dans le journal pour lequel il était destiné, mais je ne sais s'il ne le fera pas imprimer ailleurs. Quelle singulière destinée que la mienne! Je suis réduit à craindre la maladresse d'un ami, plus encore que les diatribes de mes nombreux ennemis; et dès qu'une voix s'élève en ma faveur, il faut que je m'empresse de la réduire au silence.

Herder vous communiquera ma dissertation sur les poëtes senti-

mentaux, dont vous ne connaissez encore qu'une très-petite partie. Je vous prie de la lire en entier, j'espère que vous en serez content. C'est le jugement dernier de la plupart des poëtes allemands; il terminera dignement l'année de nos *Heures*, et donnera à penser à messieurs nos critiques. J'ai été franc et ferme, mais sans manquer d'égards à personne. Il est vrai que chemin faisant j'ai effleuré tout le monde, et il est peu de poëtes qui soient sortis de cette bataille sans blessures.

Je n'ai pas non plus oublié le naturalisme et ses prétendus droits, ce qui a valu à Wieland un petit coup en passant; mais ce n'est pas ma faute. Personne, et Wieland pas plus que les autres, ne s'est jamais gêné de dire son opinion sur mes défauts; on me l'a même fait entendre souvent d'une manière fort dure; et puisque le hasard met enfin tous les avantages de mon côté, je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas aussi mon opinion.

Portez-vous bien. Je me réjouis d'avance du temps que vous vous proposez de passer avec nous après le jour de l'an. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 29 novembre 1795.

Je vous renvoie votre dissertation avec beaucoup de remercîments. Puisque cette théorie me traite si bien, il est naturel que les principes aient mon approbation et que les conséquences me paraissent justes. Je me défierais pourtant de ces principes si je ne m'étais pas trouvé envers eux dans des dispositions polémiques; car, vous ne l'ignorez pas, une trop grande prédilection pour les anciens poëtes m'a souvent rendu injuste envers les modernes. Vos doctrines m'ont enfin mis d'accord avec moi-même, car je ne suis plus forcé de blâmer ce qu'un penchant irrésistible me force à produire moi-même, sous certaines conditions du moins. Et c'est toujours un grand plaisir que de n'être pas trop mécontent de soi et de ses contemporains.

Ces jours-ci, je me suis remis à mon roman, et j'ai de bonnes raisons pour m'y tenir. La matière et la forme du premier volume ont autorisé le lecteur à élever des prétentions immenses, il faut que le dernier les satisfasse. On ne sait jamais tout ce que l'on doit, que lorsqu'on règle ses comptes et qu'on se dispose à payer. Je ne perds pourtant pas courage, tout dépend du bon emploi du temps et des dispositions.

Portez-vous bien. GŒTHE.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 15 décembre 1795.

. . . . . Le petit poëme du *Partage de la terre* a beaucoup plu ici, et l'on est fort curieux de savoir quel en est l'auteur. — Je profiterai

des observations qu'on a faites sur les *Élégies*, autant que mes loisirs me le permettront; mais avec une langue aussi singulière que la langue allemande, il est impossible qu'il ne me reste pas toujours quelque chose à désirer. Je ne m'occupe plus que du dernier volume de mon roman. Pour qu'il pût être fini, il a fallu qu'il se combinât de lui-même. Maintenant, c'est l'exécution qui m'obsède, car le bûcher, depuis si longtemps entassé, vient de prendre feu... Je m'apprête à venir vous voir pour le jour de l'an. J'ai le plus grand désir de repasser avec vous tout le cercle de vos travaux théoriques, et de me fortifier ainsi pour mes travaux à moi. J'aime d'autant plus vos principes et leurs conséquences, qu'ils assurent la durée de nos relations avec une harmonie toujours croissante. Malheureusement, ce sont beaucoup plus souvent les opinions sur les choses que les choses elles-mêmes qui divisent les hommes, ainsi que nous en voyons tous les jours à Weimar les plus déplorables exemples.

Portez-vous bien; mille compliments affectueux à votre chère femme.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 17 décembre 1795.

Je vous envie les dispositions poétiques qui vous permettent de ne vivre en ce moment que pour votre *Wilhelm Meister*. Quant à moi, il y a longtemps que je ne me suis senti aussi prosaïque que ces jours-ci; je sens qu'il est grand temps de fermer la boutique philosophique. Il faut au cœur un objet palpable. . . . .

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 23 décembre 1795.

J'attends le nouvel an avec impatience, et je cherche à me débarrasser de toutes mes petites affaires, afin de pouvoir passer tranquillement quelques jours avec vous. Puissé-je vous trouver bien portant et en pleine activité poétique! C'est là l'état le plus heureux que Dieu ait voulu accorder à l'homme. . . . .

Ces dernières lettres de Schiller à Gœthe, et celles qu'il adresse en même temps à Kœrner, révèlent une certaine tristesse, parfois même des mouvements de colère. Tandis que Gœthe, tout heureux de terminer son roman, souhaite à son ami, pour l'année qui s'approche, les joies de l'activité poétique, Schiller est triste et irrité. C'est que Schiller, l'éditeur du journal *les Heures*, est plus sensible que Gœthe à toutes les attaques, légitimes ou non, qui pleuvent de

toutes parts sur son œuvre. On a vu avec quelle confiance Schiller annonçait à son ami de Dresde la prochaine publication des *Heures*. Assuré du concours de Gœthe, il croyait ouvrir une ère nouvelle à la littérature allemande. Ces belles heures poétiques, ces muses de la philosophie et de l'art allaient commencer leur ronde harmonieuse! Aux tristes heures de la réalité, les deux poëtes opposaient les heures célestes où l'homme poursuit le beau et le vrai! Pendant que la France remuait le monde, l'Allemagne aurait préparé les âmes à jouir dignement et virilement des bienfaits de la liberté! C'était là le dessein de Schiller quand il écrivait pour les *Heures* ses *Lettres sur l'éducation esthétique du genre humain*. Qu'étaient devenus tous ces beaux rêves? Nous voici à la fin de l'année 1795; douze numéros des *Heures* ont paru; Schiller a-t-il accompli sa tâche? a-t-il ouvert à l'Allemagne ce merveilleux domaine où les esprits devaient se transformer? a-t-il préparé l'unité intellectuelle et morale de la patrie? Hélas! non, il faut bien le dire : Schiller s'était fait d'étranges illusions. Il attribuait naïvement à tous ses collaborateurs l'ardeur qui le dévorait lui-même; excepté Gœthe et l'excellent Kœrner, aucun des hommes sur lesquels il comptait ne s'associa de cœur à son entreprise. Mais suffisait-il de s'y associer de cœur? Gœthe passe l'année entière à terminer son *Wilhelm Meister*, et le *Wilhelm Meister* ne peut paraître dans les *Heures ;* pour dédommager son ami, il lui envoie un de ses plus faibles ouvrages : les *Causeries des émigrés*, et quelques bagatelles en prose ou en vers. « Herder veut attendre que plusieurs livraisons soient publiées, écrit Schiller à Kœrner; Fichte est accablé de leçons à faire, Garve est malade, Engel s'endort. Seigneur, viens à mon aide, ou je succombe. » Si les travaux sérieux n'arrivaient pas, les rapsodies, comme toujours, affluaient de toutes parts. Pauvre poëte transformé en directeur de Revue! il avait beau rejeter impitoyablement les platitudes de tel ou tel, il avait beau refuser même un article de Fichte (24 juin 1795), article confus et rédigé à la hâte, il était bien forcé, malgré ses légitimes exigences, d'admettre souvent des pages vulgaires. Mettez à part les *Lettres sur l'éducation esthétique*, exceptez encore quelques poésies de Schiller, surtout le *Partage de la terre* et l'*Élégie*, que reste-t-il dans les quatre premiers volumes des *Heures?* Des romans insignifiants, des mémoires didactiques, point de lien, point d'unité, rien enfin qui pût justifier les espérances enthousiastes de l'éditeur. A côté des plus ardentes paroles de Schiller sur l'éducation esthétique

du genre humain, vous trouverez un roman bourgeois écrit avec une plume de philistin par le bonhomme Engel. A côté de l'*Élégie* de Schiller, à côté des beaux vers où il s'écrie : « Le soleil d'Homère nous sourit encore ! » Herder donne un travail sur le poëte de l'*Iliade*, et oubliant que la question homérique vient d'être renouvelée par la critique audacieuse de Wolf, il attire sur les *Heures* et sur lui-même la censure redoutable du grand philologue.

C'est ainsi que les adversaires les plus différents se réunissaient contre la publication de Schiller. Ici, c'étaient les esprits vulgaires, les défenseurs intéressés de la routine; là, c'était la haute littérature des universités. Si Wolf avait désarçonné Herder, Kant lui-même, dans une lettre à Schiller, avait blâmé le plan de son journal. Quant au public, étonné, indécis, au milieu de productions si dissemblables, il ne savait que penser et gardait un silence profond. Guillaume de Humboldt, qui était parti pour Berlin au mois de juin 1795, écrivait à Schiller l'impression produite par ses *Lettres esthétiques* dans la capitale de la Prusse, et il la résumait en deux mots : *Altum silentium*. Ailleurs, il est vrai, on ne se taisait pas; Gœthe et Schiller étaient attaqués avec violence par les plumes les plus misérables. Grossières attaques ou silence dédaigneux, le résultat était le même; les *Heures* semblaient décidément condamnées par l'opinion.

Schiller a-t-il donc perdu son temps et sa peine pendant ces dix-huit mois? Non, certes, il a gagné l'amitié de Gœthe, et il a conçu l'idée d'une féconde communauté de travaux dont profiterait l'Allemagne entière. Il s'est fait illusion sans doute quand il a espéré réaliser son rêve dans un journal; son instinct cependant ne le trompait pas. La suite des choses l'a bien prouvé; ce qu'il n'a pu faire comme rédacteur en chef des *Heures*, il va le faire librement dans son association avec Gœthe. Cette cité de l'art que les deux poëtes vont construire élève déjà son architecture idéale dans l'imagination de Schiller. En même temps qu'il admire *Wilhelm Meister* avec une joie enthousiaste, il revient à la poésie, il chante le partage de la terre, il songe à une épopée, il essaye de combiner des drames; les grandes figures de Gustave-Adolphe et de Wallenstein se dégagent à ses yeux des liens de l'histoire pour revêtir les formes de l'immortelle poésie. Il jouit de son génie retrouvé ; il jouit aussi des inspirations de Gœthe, car l'œuvre de Gœthe désormais ne se séparera plus de la sienne. Aussi, quand les vulgaires écrivains du temps, quand les philistins de la littérature courante accablent les *Heures* de misérables quolibets,

ce n'est pas, croyez-le bien, pour défendre les *Heures* que sa colère s'émeut. C'est la poésie qu'il défend, c'est la cité du beau et du vrai. Et il n'est plus seul à la défendre; Gœthe, fort indifférent d'abord au vacarme de la critique, écrit gaiement à Schiller le 28 octobre 1795 : « Vous devriez réunir de tous côtés ce qui a été dit contre les *Heures*, et en faire un *auto-da-fé* à la fin de l'année. Lorsqu'on réunit de pareilles choses en fagot, elles brûlent mieux. » Un mois après, Schiller répondait sur le même ton : « J'ai envie d'organiser une chasse aux lièvres dans le domaine de notre littérature, afin de régaler quelques-uns de nos bons amis, tels que Nicolaï et consorts, etc. » Cette chasse aux lièvres, ce fagot à brûler, tout cela faisait pressentir d'éclatantes représailles. Gœthe et Schiller, inspirés, enthousiastes, veulent construire pour leur pays ce que j'ai appelé la cité idéale, cette cité du beau, nécessaire à tous les peuples civilisés, et que l'Allemagne ne possède pas encore en 1795. Ils croient le moment venu, ils sentent l'inspiration qui les presse, et tous les soldats de la routine osent leur disputer la place. Malheur aux philistins! voilà les poëtes qui s'arment.

(La suite à la prochaine livraison.)

BRIGITTE

PAR M. JULES DE LA MADELÈNE[1].

XIII

Pendant tout le bal, Brigitte avait mis tant de courage à nous cacher ses fatigues pour ne pas troubler les plaisirs de sa mère, que j'avais fini par partager leur confiance à tous; mais dans la rue, en montant en voiture, je fus effrayé de la voir si pâle. Elle s'efforçait cependant de nous dissimuler son mal; un sourire triste errait sur ses lèvres décolorées; elle voulut nous rassurer, mais la parole lui manqua, ses mains glacées se roidirent. Je crus qu'elle allait tomber en défaillance. —Le froid l'aura surprise, me dit sa mère, en s'empressant de la secourir avec une sollicitude extrême. Revenue de son ivresse, sérieusement alarmée, inquiète, émue, toute à Brigitte en ce moment, madame Urbain était réellement mère. Je n'en demeurai pas moins très-irrité contre elle, et dans l'après-midi, quand j'allai lui demander des nouvelles de Brigitte, je ne pus retenir la dureté de mes paroles. L'âpreté de ce langage la surprit et l'attrista comme une bizarrerie qu'elle ne comprit pas.

Brigitte venait de se lever, mais je ne pus la voir qu'un instant. Vers six heures, je retournai rue Meslay. Brigitte me parut tout à fait rétablie; la force de la jeunesse triomphait de ce mal passager qui m'avait tant effrayé; c'était plutôt de la mère qu'il aurait fallu s'inquiéter; vraiment son état avait de quoi attrister : le corps inerte, affaissé, les traits décomposés, la figure sans vie, elle était malade, épuisée, exténuée à faire peur. Cependant pour la première fois, je me trouvai sans pitié pour elle. La vue de ses souffrances me laissait insensible et dur, et bien loin de me toucher, son aspect misérable ne faisait que réveiller mes ressentiments. Elle voulut me garder à dîner, je refusai; il m'eût été trop pénible de rester plus longtemps auprès d'elle; je n'aurais pu, sans hypocrisie, lui parler même

1. Voir les 37e et 38e livraisons.

avec la plus froide politesse, et ne voulant pas trahir des sentiments de répugnance vive devant Brigitte, je me hâtai de sortir dès qu'on m'en eut fourni le prétexte.

Je déjeunais assez souvent au café de Foy, où j'avais quelquefois pour voisin de table un très-galant homme avec qui j'avais fini par lier connaissance. C'était un de ces aimables vieillards qui nous rappellent toute une génération disparue, et dont la bonne humeur, la courtoisie contrastent si vivement avec la triste grossièreté de nos mœurs modernes. Il était resté fidèle au Palais-Royal, et quand par hasard je traversais le jardin à la nuit tombante, j'étais certain de le rencontrer sous ces maigres arbres, marchant à petits pas, tête haute, droit sur ses reins, l'œil jeune et souriant, l'oreille dressée, curieuse et vivement ouverte à tous les bruits du jour. Grand raconteur d'histoires du temps passé, il n'en était pas moins très-attentif aux choses du moment; son esprit, qui ne vieillissait pas, s'intéressait à tout, et s'il ne m'interrogeait jamais sur ma vie, c'était par discrétion, et non par indifférence. J'étais convaincu qu'il avait deviné quels chagrins m'assiégeaient et troublaient ma vie. Quand nous causions plus intimement, sous toutes ses paroles si réservées il y avait je ne sais quoi d'affectueux et de sympathique et comme l'attente d'un épanchement qui lui était dû, mais qu'il ne voulait pas forcer.

En revenant de la rue Meslay, j'errai longtemps au hasard dans le quartier Montmartre, et je ne sais comment je finis par arriver au Palais-Royal. Le vieillard du café de Foy m'aperçut de loin, et vint m'accoster gaiement. — Oh! qu'avez-vous? me dit-il, jamais je ne vous ai vu si triste. Ah! mon pauvre amoureux, que vous a-t-on fait?

Je ne sais quel besoin de confidence m'oppressait, et comme il arrive parfois aux gens très-silencieux, je me laissai aller tout à coup avec un abandon, une effusion pour ainsi dire involontaires. Dès que j'eus prononcé le nom de madame Urbain, il me regarda malicieusement, et me dit avec un accent d'ironie douce : — Eh quoi! notre ancienne Préfète? Ah! vous la voyez donc? j'en sais assez pour vous intéresser; allons, prenez-moi le bras, tournons de l'autre côté du bassin, c'est plus solitaire, et laissez-moi vous raconter toute cette Julia. Est-ce bizarre que je n'y aie pas encore pensé? Moi qui vous ai dit tant d'histoires, comment se fait-il que je ne vous aie jamais parlé de mon ami l'avocat Urbain? Enfin, tout vient à son heure, et nous allons rattraper le temps perdu. Ce sera long; n'importe, vous êtes

de ceux qui ont encore le bon goût de ne pas interrompre les gens de mon âge; seulement une promesse : m'écouterez-vous? — Oui, lui dis-je avec une profonde tristesse. Singulière contradiction! j'avais désiré bien souvent connaître cette histoire de madame Urbain, et maintenant je redoutais de l'apprendre; j'aurais voulu retarder ces confidences; mais mon interlocuteur, tout à son récit, ne prit pas garde à mon trouble, et il reprit de sa voix nette et legère : — Je ne connais pas mademoiselle Urbain, mais la mère, quelle femme! Oh! je la sais par cœur et de longue date. Ma sœur a été élevée avec elle dans une pension à Dijon, et je pourrais même vous raconter toute son enfance; nous sommes de la même province. Son mari, que j'ai vu naître, était un de mes excellents amis, j'ai gardé de lui le meilleur souvenir. C'était un homme d'un rare mérite, grand travailleur, intègre et courageux; ses dernières années furent empoisonnées par de grands chagrins domestiques.

Il n'est pas sans exemple qu'un homme d'esprit ait fait un sot mariage. A l'âge de vingt-huit ans, l'avocat Urbain s'était déjà conquis une grande réputation au barreau de N..., et des amis politiques, qui voulurent à toute force le rendre éligible, se chargèrent de le marier richement. C'était en 1829. A vingt lieues de N..., nous lui découvrîmes une héritière dans une bourgade de la Corrèze, une grande jolie fille, délurée, ambitieuse, et qui mourait d'envie d'habiter la ville. C'était notre Julia; je ne vous ferai pas plus longuement son portrait, puisque vous la connaissez. Elle était née dans une famille de petits marchands. Tout en vendant des aiguilles et du fil, son père avait spéculé si habilement sur les blés qu'il s'était retiré des affaires en 1825 avec une très-grosse fortune. Julia avait alors douze ans, elle était fille unique, et le vieux mercier n'avait plus d'autre rêve que de faire d'elle une vraie dame. Il la mit en éducation dans la ville voisine; mais ayant appris qu'il y avait plus loin, à Dijon, une pension où l'on payait beaucoup plus cher, il s'en alla à Tulle, retira sa fille et la plaça dans la grande institution, sous cette condition expresse, qu'elle ne serait jamais punie et qu'elle aurait beaucoup de prix. Cette belle éducation porta ses fruits. A dix-huit ans, mademoiselle Julia sortait de pension, très-contente d'elle-même, enivrée de ses succès, manégée, fort disposée à se faire aduler de tout le genre humain. Elle dansait à ravir, s'habillait fastueusement, jouait des contredanses et parlait de tout avec une ignorance intrépide. Toute sa famille était dans l'admiration. Quoi qu'elle

dit, on l'écoutait comme un oracle. Son père ne revenait pas d'avoir donné le jour à une personne si brillante, ornée de si belles manières, et qui faisait trois toilettes entre ses deux repas. Il la couvrait de parures. — Rien n'est trop beau pour elle, disait orgueilleusement ce vieil avare. L'avocat Urbain n'eut qu'à se présenter dans cette maison pour être agréé; il portait un nom déjà célèbre dans toute la province, il était jeune, éloquent, populaire, tous ses amis répondaient de son avenir; il plut au père, à la fille, et en deux jours tout fut décidé, conclu ! On connaissait la grande probité de l'avocat Urbain; dans la crainte que quelque indiscrétion ne vînt lui révéler les origines équivoques de la fortune du mercier, les amis menèrent ce mariage bon train. Urbain, de son côté, était fort épris de Julia. On est toujours un peu l'homme de son métier. L'avocat fut séduit par le vif babillage de cette jolie demoiselle, avenante, pimpante, étourdie. Comme il n'avait guère vécu que dans les livres, et qu'à cette inexpérience du monde il joignait une grande simplicité de mœurs et d'esprit, toutes les coquetteries de Julia lui parurent le suprême de l'innocence et de la naïveté.

En peu de temps, elle prit sur lui un grand empire; travailleur obstiné, très-absorbé par ses études, nuit et jour préoccupé des intérêts de ses clients, il n'avait d'autre désir que de trouver la paix au logis. En donnant toute son activité aux affaires, après les longues fatigues de la journée, il lui était très-doux d'obéir et de se laisser gouverner comme un enfant.

Elle régnait à la maison; elle régna bientôt à la ville. Deux procès de presse mirent en grand relief l'avocat Urbain; sa femme prit sa part de cette popularité; elle devint une puissance, elle eut un salon, un salon politique. Le général La Fayette, dans une de ses tournées triomphales, lui donna le bras en traversant la place publique et descendit chez elle; elle en perdit la tête. Elle eut ses flatteurs, ses courtisans, ses ennemis. On la redoutait à la préfecture; elle tenait en échec les salons aristocratiques qui lui avaient fermé leurs portes. Aux élections de 1829, on se groupa autour d'elle. Elle se jeta dans cette lutte animée, dramatique, bruyante, avec toutes les ardeurs de sa vanité. Elle fut l'âme de toutes les intrigues; avide de titres, d'honneurs, de glorioles, elle se mit en chasse au plus fort de la mêlée. Tout ce qu'elle enviait, elle l'attaqua ardemment, avec colère; son ambition, ses jalousies, son amour-propre la rattachaient passionnément à cette cause que son mari servait avec une

âme si noble et si désintéressée. Lui tenait à l'opposition par l'indépendance du caractère, les souvenirs de famille et l'amour de la liberté comme patriote et comme citoyen. Fils d'un sergent tué à Waterloo, il gardait au cœur le souvenir de la grande injure; homme nouveau, il prenait dans la société nouvelle la place qui lui était due, mais sans rancune et sans haine, étranger aux mauvaises passions qui s'agitaient autour de lui. Aussi, au lendemain de la victoire, se retrouva-t-il tout naturellement dans l'opposition, et comme il ne demandait rien, ses amis l'oublièrent. Mais la révolution ne s'était pas faite pour que madame Urbain restât dans sa province simple femme d'avocat. Pendant trois mois, elle écrivit de son chef lettres sur lettres au général La Fayette, aux députés, aux ministres, et même au roi; les choses traînant en longueur, elle partit pour Paris, où elle parvint à se faire présenter aux Tuileries. Bref, en juillet 1831, elle en revint Préfète d'une grande ville du centre. L'avocat Urbain accepta à contre-cœur, et dès les premières semaines il se trouva en lutte avec son ministre. Les tristes débats du 18 octobre lui enlevèrent ses dernières illusions, et lorsqu'il eut entendu ces ineffaçables paroles : « L'ordre règne à Varsovie, » il ne put contenir son indignation : sans hésiter il donna sa démission. Avant d'envoyer sa lettre au ministre il la communiqua à sa femme. « Si cette lettre part, lui dit-elle avec une irritation extrême, malheur à vous, je ne vous le pardonnerai de ma vie! » La lettre partit le jour même. Cet homme si faible dans la vie privée retrouvait toute son énergie pour son devoir de citoyen.

Julia sortit de sa préfecture le cœur ulcéré, plein de haine. En traversant pour la dernière fois ses salons dorés, elle pleurait de rage, comme le roi Boabdil chassé de Grenade. Ils revinrent à N... Lui reprit son cabinet d'avocat, mais déjà toute la clientèle s'était dispersée, et il lui fut impossible de la reformer. Ses anciens amis le reçurent presque tous avec froideur. Toute la bourgeoisie libérale du pays s'était attachée avec ardeur au nouveau gouvernement, et, d'un commun accord, on fit le vide autour de l'avocat radical. Il en fut réduit à plaider en cour d'assises pour les journaux républicains et légitimistes des départements voisins, bref, à mourir de faim. Sa vie dans sa maison devint intolérable. En rentrant chez lui, il trouvait sa femme méfiante, irritée, tour à tour taciturne ou querelleuse, et dont tous les actes, les mouvements, les attitudes commentaient odieusement cette parole que j'entendis un jour :—Sans ma fortune, que deviendrait-il?

Au dehors, elle affectait de désavouer publiquement son mari; elle recherchait la société de ceux qui s'étaient éloignés de lui, et on la rencontrait à toutes les soirées du préfet.

Fort heureusement, une faillite vint emporter tout à coup cette fortune si indignement reprochée. Comment vous dire tous les ressentiments, toutes les colères qui s'amassèrent alors dans l'âme vindicative de Julia? Toute sa haine éclata lorsque l'avocat Urbain lui annonça qu'il allait partir pour se mettre à la tête d'une vaste usine située dans le bassin de la Loire. Depuis six mois, il faisait des démarches très-actives auprès de ses amis de Paris pour obtenir cette direction. Le général Lamarque, entrant au conseil de surveillance, venait de lever les dernières difficultés, et s'engageait lui-même pour le cautionnement. Madame Urbain déclara net et sec qu'elle n'irait jamais s'enterrer dans une campagne perdue, loin de toutes relations; elle se devait à l'éducation de sa fille, à son établissement futur; elle n'irait pas exposer une santé si délicate dans un pays malsain, sans ressources. Avant tout, elle était mère! Je l'ai toujours connue très-habile à se créer des devoirs imaginaires pour se dispenser des véritables, et les beaux prétextes de dévouement ne lui manqueront jamais pour colorer ses actions les plus égoïstes. Au dernier moment, elle refusa très-positivement de suivre son mari. Pour briser cette obstination, il aurait fallu pousser les choses à l'extrême; Urbain redouta de faire un éclat. Il partit seul, sans désir de retour, mais navré de tristesse. Quelque juste indignation qu'on ressente, on ne se détache pas en un jour d'une affection ancienne et profonde. Cette femme, qui le reniait, était la seule qu'il eût aimée. Il l'aimait encore avec cette secrète faiblesse d'une âme lente à perdre ses illusions, mais il eut le courage de se vaincre; et lorsque, vers la fin de l'été, aux vendanges, madame Urbain eut la fantaisie d'aller passer quelques semaines de villégiature dans la Haute-Loire, son mari refusa de la recevoir. Ils ne se sont plus revus.

Cette séparation définitive se fit sans bruit, sans procès, presqu'à l'insu du public. Je fus chargé d'en régler les conditions; je fixai moi-même le chiffre de la pension de madame Urbain. J'exigeai d'elle que toutes les années, à l'automne, Brigitte viendrait passer deux mois chez son père. Brigitte venait d'entrer dans sa sixième année. A douze ans, elle devait être confiée aux soins de ma sœur, qui dirigeait une grande institution à Limoges. Madame Urbain, qui se trouvait sans aucune ressource, souscrivit à toutes ces conditions.

Elle s'accommodait très-bien de cette vie nouvelle. Elle s'arrangea avec soin, avec goût, dans ce divorce décent qui lui rendait toute sa liberté. En réglant toutes ses dépenses de ménage avec une stricte économie, elle put encore faire figure au dehors et conserver quelques apparences de luxe. Comme elle avait ménagé toutes ses anciennes relations, elle put reformer son salon; elle eut un jour pour recevoir. Quelque équivoque que fût sa situation, elle se fit accepter dans les familles les plus prudentes à l'aide de sa belle et inattaquable réputation de sagesse; car il faut savoir que cette mondaine, cette évaporée n'eut jamais l'ombre d'une faute grave à se reprocher. Ame de coquette, tirant sa vertu de sa sécheresse et de sa vanité, sa belle réputation était pour elle une parure, une toilette que pour rien au monde elle n'aurait laissé friper; de sorte qu'avec un esprit très-corrompu, elle sut toujours rester pure comme une hermine au milieu des scandales qui défrayaient la malignité des badauds de la ville.

Comme j'étais un des principaux actionnaires de l'usine qu'Urbain dirigeait, j'eus l'occasion de le voir très-souvent à cette époque, et je fus le confident de ses plus secrètes pensées. Il avait reporté sur Brigitte toutes les ambitions des son cœur; il n'avait plus d'autre but dans la vie. C'était pour elle qu'il travaillait si courageusement à se refaire une fortune; mais, avant tout, il prenait souci de son âme. L'avenir l'effrayait, et la grande anxiété de ses jours et de ses nuits, l'inquiétude qui le dévorait, était cette pensée persistante qu'il pouvait être surpris par la mort avant d'avoir soustrait Brigitte aux mauvaises influences qui l'entouraient. Que deviendra-t-elle aux mains d'une pareille mère? Ce fut alors qu'il me confia ces lettres dont vous avez eu connaissance, et qu'il écrivait pour Brigitte au jour le jour, sous le pressentiment d'une mort prochaine.

Il y avait à l'usine un sous-régisseur qui s'était fait exécrer des ouvriers par ses violences et sa cupidité, et qui passait pour l'espion, l'âme damnée de notre gérant, son prête-nom, son négociateur d'affaires secrètes. Sur la dénonciation de ce coquin, Urbain fut mandé à l'administration, vers la fin de 1839; il eut à se défendre contre des calomnies odieuses, très-habilement présentées; si bien ourdie que fût cette trame, il la déjoua; sa justification fut éclatante, et ce débat mit en lumière des actes de probité, de désintéressement, qui n'auraient jamais été révélés sans cette enquête; son honneur en reçut un nouveau lustre. On lui prodigua les plus vifs témoignages d'estime, et le régisseur fut cassé honteusement. Urbain

obtint à grand'peine qu'on ajournerait la révocation de ce malheureux qui avait des charges de famille, et qu'on lui laisserait le temps de se pourvoir ailleurs.

En arrivant à Saint-Étienne, il apprit que les ouvriers de l'usine étaient en pleine révolte. Tout était saccagé. Les gendarmes s'étaient réfugiés à la mairie, et l'un d'eux, qui avait réussi à s'échapper par les toits, annonça qu'on se disposait à incendier tous les bâtiments d'exploitation. Deux compagnies d'infanterie s'étaient mises en marche pour repousser cette rébellion, qui menaçait de s'étendre dans tout le bassin de la Loire. Urbain monta à cheval et rejoignit les magistrats à mi-route. Il obtint d'eux que la troupe s'arrêterait pendant une heure à l'entrée du village où s'étaient retranchés les ouvriers. Il franchit les barricades, et se présenta au milieu des émeutiers, seul et sans armes. Il les aborda résolûment, et par son courage et sa loyauté il ressaisit bientôt un grand empire sur eux. Les contre-maîtres se joignirent à lui; on entra en pourparlers. Tout semblait s'apaiser, déjà les plus mutins s'étaient soumis. Le régisseur, qui jusque-là s'était tenu caché sous des décombres, crut le moment opportun pour sortir; on le reconnut sous son déguisement, et sa présence ranima toutes les colères. Les femmes se jetèrent sur lui, on le traîna jusqu'à la place, et là, après l'avoir battu et garrotté, on le descendit dans un puits; les enfants tiraient gaiement la corde, et le malheureux montait et redescendait ainsi, blême et défiguré, mourant, couvert de sang et de boue, au milieu des cris de joie et de fureur. Urbain s'élança au milieu de ces forcenés et finit par leur arracher leur victime. Il rentrait à la mairie en poussant devant lui ce malheureux, lorsqu'un coup de fusil vint l'atteindre en pleine poitrine sur le seuil de la porte. Les ouvriers consternés s'arrêtèrent; le meurtrier brisa son arme et se jeta sur le mort, en criant avec des sanglots et des larmes qu'il avait tiré sur le régisseur. Dans son désespoir, il vint se livrer de lui-même à la justice.

L'avocat Urbain laissant pour toute fortune quelques milliers de francs, Julia était absolument ruinée; elle en fut réduite à vivre de la modique pension que lui sert encore la compagnie, et ce fut alors qu'elle vint à Paris pour y cacher sa misère et ses ambitions.

XIV

J'écoutai ce récit avec un intérêt très-vif, avec douleur, mais sans

surprise. Tous ces faits, qu'on venait de me raconter pour la première fois, me frappaient comme des souvenirs qu'on réveille. Je m'étais efforcé souvent de pénétrer par l'imagination dans le passé de madame Urbain, et de lui composer une sorte de biographie par l'observation de ses goûts, de ses habitudes, en interprétant, traduisant, pour ainsi dire, toutes ses paroles étourdies, et plus encore en réfléchissant à tout ce qu'elle laissait dans le demi-jour, à tout ce qu'elle affectait de taire. Et il se trouvait que j'avais construit dans mon esprit une histoire analogue à celle qu'on venait de me raconter. J'en avais deviné le fond, sinon les détails. Les différences portaient sur les lieux, les dates, les circonstances secondaires, sur l'extérieur, en un mot; mais sur la vraie physionomie des choses, je n'apprenais rien de nouveau.

Je ne m'étais donc pas trompé! Tout ce que je venais d'apprendre confirmait avec force mes plus mauvais pressentiments, et dans mes suppositions j'étais encore resté bien en deçà de la vérité. Tout m'était expliqué maintenant. Cette folle et vivace ambition de Julia, ses regrets amers d'un luxe à jamais perdu, son inquiétude, ses dépits ridicules contre la destinée, ses irritations, ses vanités, toutes les tristes passions qui agitaient sa triste vieillesse, elle avait tout sacrifié au monde, et le monde l'avait abandonnée, trahie. Ce tyran capricieux, qu'elle avait aimé et servi si passionnément, n'avait plus pour elle que des mépris. Elle se retrouvait seule, seule avec elle-même, l'âme vide, dans l'ennui, l'oubli, le délaissement. Rebutée, déchue et non corrigée, elle poursuivait encore son rêve à travers les désillusions les plus amères. Que d'affronts subis, d'humiliations dévorées en silence pour ressaisir ce petit sceptre brisé, pour rentrer dans ce brillant Éden, entrevu autrefois et qui se refermait toujours devant elle, qu'elle assiégeait encore à toutes ses issues! Elle s'acharnait à jouer cette partie perdue. Elle n'avait plus d'espoir qu'en Brigitte; c'était son dernier enjeu, sa dernière chance, et Brigitte se refusait à la servir dans ses desseins. Jamais la mère n'avait pu plier sa fille à ses allures, à ses rêves, à sa petite politique. Dans toutes ses tentatives sur la noble nature de Brigitte, madame Urbain était vaincue, réduite à l'impuissance. Elle ne pouvait pardonner cette résistance muette. La simplicité de Brigitte, son désintéressement, la modestie de ses goûts et de ses habitudes, ses désirs d'une vie cachée et obscure, sa loyauté et son mépris de tout artifice, étaient des provocations de chaque instant pour Julia. Quels reproches

vivants! quelle condamnation de tout ce qu'elle pouvait dire, faire et penser! De là les colères, les emportements, les violences dont elle me donnait si souvent le triste spectacle. Cette tyrannie pouvait-elle se prolonger longtemps encore? Une si criante injustice ne recevrait-elle donc pas sa punition?

Je passai toute la nuit dans une grande agitation, livré à ces pensées, et, sous l'empire de douloureuses préoccupations, je retournai chez madame Urbain avec un sentiment de répulsion vive que tous mes souvenirs venaient envenimer. Il ne m'était plus possible de dissimuler les antipathies qu'elle m'inspirait, car tous les jours ces antipathies s'enracinaient plus fortement encore. Je ne pouvais plus la voir, lui parler, sans me rappeler l'histoire de l'avocat Urbain. Ce mort était toujours présent entre nous.

Madame Urbain, de son côté, se sentait déjà pleine d'animosité contre moi. Quelle que fût ma réserve, elle ne se faisait plus illusion. Depuis ce bal, il s'était fait en moi un revirement subit, décisif, qu'elle comprenait sans en pénétrer les causes. Elle reconnaissait en moi l'ennemi. Elle sentait que je me retirais d'elle à mesure que je me rapprochais davantage de Brigitte, et elle commença à s'effrayer de cette amitié qu'elle avait laissée grandir sous ses yeux et dont elle était exclue. Par elle-même n'étant plus rien, elle était bien décidée à ne jamais se séparer de Brigitte; elle aurait voulu confondre sa vie avec la nôtre; mais, se voyant repoussée par moi, elle ne songea plus qu'à m'éloigner de sa fille. Comment ne m'aurait-elle pas haï? J'étais le renversement de sa vie, la ruine de tous ses rêves.

Quand toutes ces craintes instinctives se furent précisées dans son esprit, tout à coup elle se sentit animée contre moi d'une jalousie ardente, active et très-lucide. Alors elle se prit à aimer passionnément sa fille; elle l'aima avec toutes les folies d'une tendresse maladive, despotique, égoïste, mais très-sincère cette fois. Désespérément, elle s'efforçait de la ramener à elle, à elle seule, de la retenir, de me l'arracher, Brigitte dût-elle lui rester en lambeaux dans les mains. Cette franche jalousie donnait à tous ses actes, à toutes ses paroles un sérieux, une fixité dont j'étais surpris; elle ne m'avait habitué qu'à des comédies, à des incartades, à tous les caprices de son humeur vaine et mobile; la haine qu'elle me portait lui formait une sorte de caractère et l'arrachait aux mensonges, aux futilités de sa vie.

Je l'aimais mieux ainsi, après tout. C'était entrer dans une voie

plus douloureuse, mais plus vraie. Il n'est pire mal que le mal caché. Nous sortions des équivoques, des compromis, des fausses transactions; nos inimitiés se posaient franchement, au moins en esprit, car au dehors rien encore ne se trahissait de cette hostilité décidée. Madame Urbain, d'ordinaire si évaporée, savait retenir et mesurer ses paroles. D'instinct, nous évitions tout conflit, sachant bien que ce serait le dernier; aucun de nous deux ne voulait prendre la responsabilité d'une rupture irrévocable. Tous les deux nous nous observions avec cette prudence de gens qui se sentent engagés dans une lutte sans merci, définitive, où tous les coups seront mortels. Les choses en vinrent au point que nous redoutions de nous trouver seuls en tête à tête.

Quels mois nous vécûmes ainsi, dans une paix apparente! Qu'étaient-ce que les scènes d'autrefois, les plus violentes et les plus regrettables, auprès de ce calme sinistre, de cette réserve haineuse que nous nous étions imposés. Brigitte vivait dans un effroi indicible, comme à la veille d'une catastrophe; elle se sentait impuissante à conjurer ces haines muettes qu'elle voyait grandir d'heure en heure autour d'elle. Elle se faisait un devoir de cœur, et de générosité plus encore, de ne pas se séparer de sa mère, et me restait unie plus intimement que jamais, mesurant bien quelle antipathie invincible m'éloignait de madame Urbain. Ne voulant rien m'imposer, n'exigeant rien de moi, elle se trouvait vraiment déchirée entre nous deux. Quand j'étais près d'elle, je m'efforçais de me vaincre; mais dès que je me retrouvais seul ou à côté de sa mère, toutes mes répulsions se réveillaient. Brigitte le voyait bien, sans que j'eusse à lui rien dire, car elle devinait mes plus secrètes pensées, comme je pénétrais les siennes. Elle m'était reconnaissante de tous ces efforts, mais elle se refusait à toute espérance. Elle aurait voulu se partager, nous donner sa vie tout entière, être seule à souffrir, à se sacrifier; elle s'offrait en victime.

Entre ces deux ennemis, toujours prêts à se déchirer, elle se tenait comme une suppliante, les yeux levés au ciel. Par la force de ses bons désirs, elle réussissait encore pour un temps à conjurer l'orage; mais que pouvaient ces retardements? Les germes étaient semés, tous les fruits du mal s'élaboraient en silence.

Par moments, ce calme que rien ne troublait au dehors lui donnait l'illusion d'une concorde durable; alors elle s'arrêtait à cette espérance d'une conciliation impossible et reprenait confiance; mais

bientôt la triste réalité lui apparaissait plus durement que jamais.

Que faire? A quel parti s'arrêter? J'aurais dû parler le premier à madame Urbain, agir, prendre une décision; ce mensonge de nos relations ne pouvait se prolonger indéfiniment; je le savais; je sentais bien que tout péril ajourné s'aggrave; mais par une sorte d'effroi de l'inconnu, j'hésitais à précipiter moi-même le dénoûment, certain que rien d'heureux ne pouvait survenir. Engourdi en quelque sorte par mes tristes pressentiments et sous cette menace d'un malheur prochain, inévitable, qui viendrait tout dénouer, je me laissais vivre au jour le jour dans une anxiété douloureuse, sans chercher à rien résoudre, honteusement vaincu par la fatalité.

XV

A diverses reprises, madame Urbain m'avait parlé très-longuement de ce qu'elle appelait ses espérances, c'est-à-dire d'un vieux parent à elle, avare, à moitié fou, qui logeait dans un taudis du faubourg Saint-Marceau, et dont la mort devait la rendre très-riche. J'avoue que je n'avais jamais cru à ce cousin qu'on n'avait jamais rencontré, et que personne ne connaissait à l'hôtel Beauséjour. Madame Urbain m'avait habitué à tant de vanteries que je ne prêtais plus attention à tous ses récits. Il se trouva qu'elle avait dit vrai. Un matin, je reçus d'elle une lettre de faire part, qui me convoquait aux obsèques de son cousin. Toute l'église était tendue de noir; des chevaux caparaçonnés, panachés, traînaient un somptueux corbillard, et la file des voitures de deuil se prolongeait au loin.

Le luxe de ces funérailles annonçait que madame Urbain n'avait rien exagéré en me parlant de la grande fortune du défunt. J'appris plus tard, par un effet du hasard, que le testament avait été fait en faveur de Brigitte; mais comme madame Urbain eut soin de n'en rien dire et qu'elle répétait toujours : notre succession; comme elle était au comble de la joie, qu'elle parlait sans cesse de ses mille projets de dépenses, de luxe, de fêtes, je demeurai convaincu qu'elle était l'héritière, et la croyant très-riche, je ne fus plus arrêté par les scrupules qui m'avaient retenu jusque-là et que sa pauvreté m'imposait. Tant que je l'avais connue dans la détresse, il m'avait été impossible de lui dire résolûment quelles antipathies m'éloignaient d'elle; mais ce retour de fortune dont elle était si heureuse et si fière me rendait une entière liberté, et je me décidai à tout lui dire sans détour.

J'allai trois fois chez elle sans la rencontrer; elle était en course chez ses hommes d'affaires; je me donnai ce prétexte pour ajourner jusqu'à la semaine suivante des explications pénibles, et ce fut elle qui me devança. Un matin, elle tomba à l'improviste chez moi, délibérément, joyeusement; avec une animation extraordinaire, elle se mit à me parler de ses projets d'avenir, du monde brillant que *nous* recevrions, de ceux qu'il faudrait accueillir ou repousser, des jalousies qu'elle allait susciter parmi ses anciennes amies, des revanches qu'elle allait prendre contre tous ceux dont elle avait eu à se plaindre, depuis son arrivée à Paris, des déboires qu'elle leur préparait. Elle disait, *nos* ennemis, en parlant de tous ceux qui avaient froissé sa vanité et qu'elle se proposait d'humilier à son tour; elle me mettait de la partie dans toutes ses ambitions; elle m'associait à toutes ses rancunes; elle me prêtait toutes ses passions; ce *nous* perpétuel, cette gaieté convulsive, ces façons lestes, familières, impérieuses de disposer de ma vie, de l'engager dans la sienne; tout cela avec des infatuations de parvenue, des airs protecteurs et je ne sais quelle jactance vive, étourdie, surexcitée, m'irritait au dernier point.

— A quand ce mariage? me dit-elle tout à coup. Comment se fait-il que vous ne m'en ayez rien dit? Il est assez singulier que ce soit moi qui vienne vous en parler la première, mais enfin vous m'y forcez par votre inexplicable silence; vous m'y forcez. Je sais que vous aimez Brigitte; elle est digne de vous. Qu'est-ce qui vous arrête donc? Décidément, quel est l'obstacle?

Pour être sincère, j'aurais dû lui dire :

— C'est vous, vous seule! C'était ma pensée; ces mots me brûlaient les lèvres, mais je me retins, ne voulant pas répondre par une brutalité à toutes ses avances cordiales, après tout. Jamais elle ne m'avait tant indisposé contre elle, mais c'était bien à son insu qu'elle me blessait ainsi, elle n'avait aucune intention hostile. Loin de là : elle s'efforçait d'être aimable, gracieuse, de mettre de côté ses ressentiments, et toute son arrogance n'était qu'ivresse de vanité. Sous ce coup de soleil d'une fortune subite, la tête lui tournait follement, voilà tout.

Pour couper court à cette conversation si mal engagée, je lui dis que c'était devant Brigitte que je voulais lui donner une réponse, que c'était à Brigitte seule à tout décider, et je me levai, en la priant de me fixer une heure de rendez-vous avec sa fille, rue Meslay.

Madame Urbain se méprit sur le sens de mes paroles. Comme elle

croyait toujours à des finesses, elle s'imagina que je voulais ruser avec elle, et que ne s'agissant plus que d'une question d'intérêt à régler entre nous, je refusais de la débattre avec elle pour quelque mauvais motif, sans doute pour mieux jouer Brigitte, et elle me dit très-sèchement : — Ce sera comme vous voudrez, mais j'avais pensé qu'il valait mieux éviter à Brigitte l'ennui d'une discussion sur ces histoires d'argent, car, après tout, il faudra bien les traiter, toutes ces affaires que vous avez l'air de dédaigner; que ce soit aujourd'hui ou demain, dans tous les cas, je serai là pour surveiller les intérêts de ma fille.

Je laissai tomber la conversation; mon silence l'irrita.

— Ah! n'allez pas croire, me dit-elle, que je vienne vous forcer la main, Dieu merci, nous ne courons après personne, ce n'est que par extrême loyauté que je suis venue ici. Brigitte est maintenant un très-beau parti, je ne vous cache pas que des demandes très-honorables m'ont déjà été faites, nous n'avons qu'à choisir; hier encore j'ai reçu la visite de Chagny, il n'attend qu'un mot de moi pour se déclarer. Il est vraiment d'une grande distinction : fortune superbe, de grandes manières, et le plus bel avenir politique!

Je ne pus m'empêcher de lui répondre : — Oui, voilà bien le gendre qu'il vous faudrait; il est tout à fait à votre main.

— Je ne vous comprends pas, me dit-elle avec aigreur, mais je sais bien une chose, c'est qu'il pourrait aujourd'hui vous donner des leçons de politesse.

Comme je gardais obstinément le silence, elle reprit d'un ton provoquant : — Et de plus, c'est un homme de cœur. Ce n'est pas lui qui voudrait séparer une fille de sa mère!

J'étais bien décidé à ne pas accepter une discussion de cette nature et je lui dis en riant : — Vraiment, ce serait par trop ridicule que ce pauvre Chagny fût l'occasion, le prétexte d'une rupture entre nous. De quoi s'agissait-il? Vous vouliez parler affaires, soit, parlons-en; je vous écoute.

— Enfin, dit-elle, nous y voilà!

Alors je me laissai questionner longuement et minutieusement, et je pris sur moi de lui répondre avec calme. Je subis un interrogatoire en règle sur mon passé, ma famille, mes amis, puis sur ma fortune, qu'elle trouva médiocre, bien au-dessous de ce qu'on lui avait annoncé et peu en rapport avec celle de Brigitte. Sur le dire de Chavinart, elle me croyait immensément riche. Peu s'en fallut

qu'elle ne me reprochât de l'avoir trompée. Je vis le moment où elle allait me rendre responsable de toutes les gausseries du peintre; enfin c'était fait, et elle était bien trop généreuse pour se délier, maintenant qu'elle était si engagée avec moi. Puis elle revenait sur toutes ces histoires d'argent avec une sotte insistance, sans tact, sans mesure, d'un ton tranchant, cassant, comme si elle eût voulu me mettre le marché à la main. Il fallait vraiment s'être armé de patience pour l'écouter jusqu'au bout sans colère. En finissant, elle prit une voix doucereuse pour me dire : — N'est-ce pas que vous m'excusez de vous avoir arrêté si longtemps sur toutes ces vilaines affaires d'intérêt ? Ah ! qu'il m'en a coûté de vous parler de ces choses ! Mais je suis mère et c'est mon devoir de bien fixer par avance le sort de ma fille. Hélas ! j'ai là-dessus une bien triste expérience ! Si vous saviez comme j'ai été malheureuse en ménage ! Oh ! si vous saviez tout !

Je repoussai ces tentatives de confidences. Jusque-là j'avais réussi à me contenir ; mais toute l'histoire de l'avocat Urbain me revenait successivement en mémoire, et je sentais mon irritation s'accroître contre Julia. Ce fut à ce moment qu'elle me parla de nouveau de ses projets de vie commune, des desseins qu'elle avait sur moi, des arrangements qu'elle préparait, de l'appartement qu'elle avait en vue, dont elle avait déjà fait choix pour que nous pussions habiter ensemble. Nous vivrons ensemble ! Ces trois mots me firent frissonner. Toutes mes répulsions se trahirent sans doute sur mon visage, car elle s'arrêta brusquement et plongeant ses regards dans les miens avec une sorte d'inquiétude douloureuse :

— Vous me haïssez donc bien ? me dit-elle lentement à voix basse.

— Oui, lui dis-je sans hésiter. Je me reprochais d'avoir manqué de franchise dès le début de cette conversation, en remettant tout à la volonté de Brigitte, et en refusant à madame Urbain les explications qu'elle me demandait. Avant toute courtoisie, je lui devais la vérité, elle m'échappait avec violence pour avoir été trop longtemps contenue sous des ménagements illusoires.

— Ah ! qu'avez-vous dit ? s'écria-t-elle. Elle se mit à sanglotter, la tête dans ses mains. Cette fois ce n'était pas une comédie et je ne pus me défendre d'une certaine émotion lorsqu'elle me dit avec douceur : — Quel mal vous ai-je donc fait ? Me parleriez-vous ainsi devant Brigitte ?

Sa tristesse vraie, ses larmes, son abattement, cet appel à Brigitte,

l'effroi d'un dénoûment malheureux, prochain, irrévocable, tous ces sentiments si divers qui venaient m'assiéger, me touchèrent tellement, que j'eus regret de ma violence et je lui tendis amicalement la main; elle me remercia très-affectueusement, et tout aussitôt, comme si rien ne s'était passé entre nous, tenant pour non avenu ce que je lui avais dit, elle s'empressa de reprendre une conversation que je croyais bien close. Pour éviter une nouvelle discussion dont je ne pouvais plus calculer les conséquences, je lui offris de l'accompagner rue Meslay; j'avais hâte de sortir, de voir Brigitte, de la placer entre sa mère et moi, certain que sa présence rendrait impossible tout conflit violent; malheureusement madame Urbain ne voulut pas me comprendre. Elle me croyait vaincu et voulait user de sa victoire. Toujours prompte à abuser d'un bon mouvement, elle mit une subtilité extrême à tourner la question, à me ramener à son point de départ, comme si tout était résolu; j'essayai en vain de lui faire entendre que c'était une trêve que je lui proposais, rien de plus; elle feignait de croire à une alliance définitive, absolue, que je venais d'accepter, que je n'avais plus le droit de rompre. Elle croyait me lier avec toutes ses habiletés, et, pour la désabuser, je dus de nouveau lui parler avec une franchise qui la blessa. Le calme que je lui montrais ne fit que l'irriter davantage; alors elle s'emporta en injures, en récriminations folles; puis, comme ces mauvais joueurs qui brusquent et confondent tous les jeux, elle embrouilla si bien les choses, qu'elle arriva à m'accuser d'abandonner sa fille, de la trahir, de la mépriser, et je fus forcé de lui dire très-durement: — ce que je repousse, vous le savez, ce n'est pas Brigitte. Ma vie lui appartient, et ce qu'elle voudra, je le veux; m'avez-vous enfin compris? Soit par ruse, soit par aveuglement de colère, elle persista à ne voir dans mes paroles qu'un refus positif, outrageant, d'épouser Brigitte, et, s'abandonnant à tous ses transports de haine, hors d'elle-même, en délire, elle s'écria en se tordant les mains: — Ah! deux femmes seules sont bien à plaindre quand personne n'est là pour les défendre! Vous n'agiriez pas ainsi avec Brigitte si son père était devant vous. Vous ne lui prodigueriez pas ces dédains insultants. Ah! si mon mari vivait encore, vous ne nous traiteriez pas avec cette insolence. Il vous aurait déjà châtié.

Dès qu'elle eut réveillé en moi le souvenir de l'avocat Urbain, je me sentis animé d'une froide colère. Jusque-là, je m'étais contenu, ne voulant pas pousser les choses à l'extrême en l'absence de Bri-

gitte; mais, par cet hypocrite hommage qu'elle rendait au courage, à l'honneur de celui qu'elle avait tué, madame Urbain me provoqua jusqu'au fond de l'âme. — Oh ! ne prononcez pas ce nom, lui dis-je avec force. Quoi! vous osez me parler de lui, vous!

Elle bondit comme une lionne blessée; je la regardai face à face; avec une horrible lucidité je lus dans son âme, et j'en sondai toutes les misères, dans le présent comme dans le passé. J'évoquai sa vie entière, et je lui racontai à elle-même ses plus mauvaises pensées et ses actions méchantes. Je lui montrai comme dans un miroir toute sa laideur. — Et qu'êtes-vous pour me parler ainsi? me dit-elle d'une voix tremblante et saccadée. Elle s'efforça de se justifier, mais toutes ses paroles la condamnaient comme des aveux arrachés à sa conscience troublée, et je poursuivis avec véhémence. C'était la première fois de sa vie qu'on osait lui dire toute la vérité. Elle était atterrée. J'avais pris en main la cause de cet homme qu'elle avait abreuvé d'amertumes, dont elle avait empoisonné la vie, et je trouvai des paroles amères, cruelles, indignées pour le venger. J'étais le vengeur de ce mort. Ah! tôt ou tard elle arrive cette heure des représailles et des châtiments ajournés. Je me sentais l'instrument choisi de l'inévitable et lente justice : instrument condamné peut-être, mais cette destinée ne m'effrayait pas; j'étais prêt à payer de tout mon bonheur ce cruel office. Mon bonheur et ma vie, l'amour de Brigitte, j'étais prêt à tout sacrifier, ou plutôt tout était oublié. Dans mon cœur en ce moment rien ne vivait que la haine. Pour moi, Julia était le mal; je la frappai sans pitié; je frappais d'une main sûre, calme, implacable, au défaut de l'armure; elle n'essayait plus de se défendre. Dans son accablement, elle m'écoutait avec stupeur, affaissée, consternée, vaincue, fléchissant sous l'humiliation et la honte. Enfin je m'arrêtai saisi de compassion. Elle se dirigea vers la porte en chancelant. Avant de sortir, elle me jeta un regard suppliant avec ses yeux égarés, puis tout à coup elle se redressa comme un serpent qu'on écrase, et, blême, livide de fureur et de haine, marchant droit à moi en agitant ses mains convulsives, elle me cria désespérément : — Ah! je vous le jure, moi vivante, jamais vous ne reverrez Brigitte!

XVI

Madame Urbain rentra chez elle dans un état déplorable. Je la suivis de loin avec une inquiétude mortelle; je m'arrêtai au coin de

la rue Meslay et j'attendis que la porte se fût refermée sur elle. Alors un nuage passa sur mes yeux, et ce dernier coup de marteau retentit comme un glas funèbre. Que se passa-t-il alors dans cette maison dont je venais de m'entendre à jamais fermer l'entrée? Qu'allait devenir Brigitte? Comment l'avertir? J'étais épouvanté de ce que j'avais dit, de ce que j'avais fait, et pourtant je n'avais nul regret de ma violence. Sorti de cette fausse paix dans laquelle j'avais vécu si longtemps, je me sentais comme délivré d'un mensonge, mais je n'entrevoyais rien que de malheureux pour l'avenir, et je ne pouvais me défendre d'un sentiment d'effroi en me voyant si près d'un dénoûment que tout allait précipiter.

Le lendemain, vers midi, une servante de l'hôtel vint m'avertir que mademoiselle Urbain désirait me parler. Une telle démarche de la part d'une personne si réservée aurait pu surprendre en toute autre circonstance, mais en ce moment cette visite me parut toute naturelle. Pour qu'elle eût pris cette résolution, il fallait qu'elle y fût poussée par un devoir supérieur à toute convenance : elle était venue sans hésiter, avec cette grande simplicité qui lui était familière et qui relevait toutes ses actions.

Je descendis au petit salon bleu où Brigitte m'attendait. Madame Sidonie, qui se trouvait là, mourait d'envie de causer avec nous; la veille, elle n'avait fait qu'entrevoir madame Urbain dans l'escalier, et sans lui parler, rien qu'à ses allures, elle avait déjà deviné bien des choses. Elle s'empressa de nous offrir ses services pour tout arranger, mais Brigitte la pria très-amicalement de nous laisser seuls un instant. — Oh! vous avez grand tort, dit madame Sidonie en se retirant gaiement et d'un air de mystère, je suis la discrétion même.

Brigitte était très-pâle, et l'extrême fatigue se trahissait dans tous ses mouvements; jamais pourtant je ne l'avais vue si calme, si maîtresse d'elle-même. — Péraldi, me dit-elle avec cette douce et triste solennité des adieux, j'ai voulu vous voir une dernière fois pour que vous sachiez bien quelle fidélité je vous garde, au moment même où je viens vous supplier de partir, de vous éloigner... Pour combien de temps, je l'ignore, mais il le faut; quand Dieu le permettra, nous nous reverrons. Ah! Péraldi, qu'allons-nous devenir?...

Elle était entrée pleine de force et de courage; mais dès qu'elle eut prononcé ces derniers mots, elle se sentit défaillir; ses mains tremblaient, les larmes étouffaient sa voix. Enfin elle se remit d'un si grand trouble, et dominant son émotion, elle reprit lentement : — Je

ne vous accuse pas, je n'accuse personne; mais, je le crains bien, c'est irréparable. Encore une nuit comme celle qui vient de se passer, et ma mère en mourrait. Si elle vous voyait maintenant, il y aurait un malheur. Ah! que Dieu nous aide!

Elle me parla quelque temps encore avec un entier abandon, s'oubliant comme toujours, ne cherchant qu'à effacer les torts de sa mère et les miens, ne songeant plus qu'à éteindre tout ressentiment dans mon cœur. Comment vous dire son abnégation, sa bonté vive et cette grande charité qu'elle répandait autour d'elle? J'étais résolu à tous les sacrifices, et je lui répondis sans hésiter : — Ce que vous voulez je le veux, et quoi que vous attendiez de moi, je le ferai. Mais que je sache seulement quand nous devons nous revoir.

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et madame Urbain entra à grands cris, les yeux égarés, la tête perdue, en démence. Elle embrassa convulsivement sa fille et lui dit avec des sanglots : — Eh! quoi! toi aussi, tu voulais me trahir! Oh! je l'ai retrouvée, ma fille! Personne ne me la ravira! Et elle lui baisait tendrement les mains, la couvrait de caresses, puis tout à coup la regardant fixement, elle la repoussa avec horreur : — Oh! ce n'est pas à moi que tu penses! Qu'es-tu venue faire ici? Où sommes-nous donc? Oh! quelle honte! Va-t'en, va-t'en loin de moi! C'est toi, toi qui te viens jeter ainsi à la tête de mon plus cruel ennemi! Il me hait, tu l'aimes! Oh! oui, aime-le bien, sois à lui tout entière, venge ainsi les insultes à ta mère.

Comment vous raconter cette scène? Brigitte, navrée de douleur, essayant en vain de calmer sa mère et la conjurant de sortir avec elle; madame Urbain en délire, n'entendant plus que ses propres paroles, ou prenant à faux toutes les supplications de sa fille, et lui répondant avec des sanglots, des transports de fureur : — Oh! malheureuse! pas un mot de plus, ou je te maudis. Ce n'est donc rien que la malédiction d'une mère! Oh! tu le veux, prends-le, tu es libre, mais je le jure, quand vous entrerez ensemble à l'église, vous trouverez mon cadavre sur les marches de l'autel!

Hélas! sous cette furieuse emphase il y avait une démence réelle, effrayante, hors de toutes limites. Elle ne s'appartenait plus. Je me serais retiré le premier si je n'avais été si inquiet de son état; une pitié vraie me retenait, et la voyant s'affaisser tout à coup brisée par ses violences, je m'approchai pour lui porter secours. — Quoi! Lui encore! s'écria-t-elle en se redressant. Ah! il y a quelqu'un de trop

ici. Il faut qu'un de nous trois disparaisse! Lui! lui! répétait-elle en me désignant avec égarement, oh! sa vue me fait horreur. M'as-tu entendue, Brigitte? Jure, oh! jure-moi qu'il ne reviendra plus, que tu ne le reverras jamais, jamais! Lui ou moi, — choisis. — Ah! tu hésites! Eh bien, ce sera moi!

Elle courut à la fenêtre et l'ouvrit violemment. Brigitte et moi nous nous étions précipités sur elle pour l'arrêter, mais d'un bond elle nous échappa, et déjà à demi penchée au dehors, les deux mains à la balustrade, le corps rejeté en arrière, prête à s'élancer dans la rue, elle nous cria : — Si vous avancez d'un pas, je me tue!

Certain que ma présence ne pouvait qu'exaspérer une si horrible démence, je sortis alors du salon. Je descendis l'escalier lentement, avec angoisse, saisi de terreur et de pitié, ne sachant encore à quelles extrémités pourrait se porter madame Urbain. Un grand cri qu'elle poussa me fit tressaillir, et je remontai précipitamment; mais tout aussitôt j'entendis sa voix qui se mêlait à celle de madame Sidonie, et dans ce bruit de paroles vives, confuses, passionnées, mon nom revenait avec ironie; quelques phrases m'arrivèrent distinctement : — Ah! il est parti... Il ne reviendra plus... ma bonne Sidonie, quelle victoire! En l'entendant ainsi se réjouir et triompher de mon départ, on aurait pu croire qu'elle venait de jouer quelque indigne comédie; il n'en était rien, loin de là; c'était très-réellement, désespérément, qu'elle avait mis sa vie pour enjeu dans cette partie engagée contre moi. Au besoin, elle aurait exposé avec la même témérité la vie de sa fille.

XVII

« Il faut qu'un de nous trois disparaisse! » Quels mots lui étaient échappés! Il y a de ces paroles dangereuses à dire, et qu'on ne peut plus retirer, qui engagent en quelque sorte vis-à-vis de la destinée, comme des vœux téméraires. « Il faut qu'un de nous trois disparaisse! » Que de fois cette pensée était venue me poursuivre et m'obséder, et je l'avais toujours repoussée violemment, avec effroi, comme ces tentations qu'il faut tuer en germe. Madame Urbain les avait prononcées, ces paroles fatales, et maintenant rien ne pouvait plus les arrêter; elles se représentaient à mon esprit grosses de conséquences inévitables et terribles, comme un défi jeté au sort, un appel coupable qui serait entendu. Plus encore que par ses dé-

mences et ses criminels désespoirs, par ce seul cri de haine, elle venait, je le sentais vivement, de donner quelque terrible gage au mal qui planait sur nous; elle l'avait évoqué.

Mais qui de nous trois serait frappé? J'aurais voulu détourner sur moi seul ces périls mystérieux. J'espérais encore que Brigitte serait épargnée si je me retirais à temps. Effrayée des obstacles invincibles que nous opposait le désespoir de sa mère, elle m'avait supplié de partir; si cruelle que fût cette séparation, je n'avais plus à hésiter. J'étais prêt à tout souffrir, tout sacrifier, pour qu'elle retrouvât quelque repos après des luttes si pénibles; mais avant tout, je m'éloignais pour écarter d'elle cette fatalité menaçante, et le jour même je me disposai à quitter Paris.

Madame Sidonie survint au milieu de ces préparatifs de voyage, avenante et prévenante comme d'habitude, et très-aimable à m'offrir ses bons offices. — Vous faites bien de partir, me dit-elle, c'est nécessaire; quelques mois d'absence changent bien des choses. Les plus grandes fureurs se calment avec le temps. Mais au moins, gardez-vous des intelligences dans la place? Ah! si vous vouliez me laisser entre mains vos petites affaires, peut-être que tout ne serait pas perdu. Au contraire; prenez-moi pour confidente; écrivez-moi souvent, aidez-moi à vous aider, et je vous garantis que vous vous en trouverez bien. Il y en a de plus bêtes que moi. Je connais madame Urbain, avant tout il faut se déclarer de son parti, et rien qu'en disant du mal de vous, modérément, à propos, je saurai vous servir mieux que personne.

Lorsqu'elle se vit repoussée, elle m'envoya Chavinart; je le reçus d'abord assez mal, et j'évitai surtout de parler avec lui de madame Urbain et de Brigitte. Mais lui, sans tenir aucun compte de mes répugnances, aborda tout net la question. — Quoi! encore des mystères avec moi! me dit-il; c'est bien la peine. Je sais tout, j'ai vu madame Sidonie qui se tenait dans la pièce à côté pendant la bagarre; et comme elle a des oreilles pour entendre, elle n'a rien perdu de vos discours; aux premiers cris, elle a même ouvert la porte pour entrer, mais sitôt qu'elle a vu madame Urbain à la fenêtre, elle a failli s'évanouir de terreur. Cette diable de femme vous démonte tous. Ah! si j'avais été là, comme je lui aurais ouvert moi-même la fenêtre à deux battants! Eh bien! quand elle se serait jetée à la rue! Pour peu qu'elle ne se fût pas tuée, elle était radicalement guérie. Je te jure qu'elle est possédée. Une chute de vingt pieds de haut, quel exor-

cisme ! Elle, mourir ! allons donc ! elle vous enterrera tous ; c'est bien plutôt toi qui me fais l'effet d'un suicidé.

J'étais encore sous l'impression de tristesse et d'effroi que m'avait laissée le spectacle des démences de madame Urbain ; le souvenir des dangers qu'elle venait de courir m'était trop présent, trop douloureux pour que je ne fusse pas blessé de ces paroles de Chavinart, et je lui reprochai très-vivement de se montrer si dur, si impitoyable pour la mère de Brigitte. N'était-elle pas assez à plaindre d'être tombée dans un pareil état ? — Ah ! oui, me dit-il de son ton goguenard, les câlineries, les mignardises, les ménagements raffinés, c'est aujourd'hui la mode. Je l'oubliais, tu as raison. Si une belle dame venait à tomber devant moi, sous les roues d'une voiture, je ne serais qu'un rustre de la relever vivement et brusquement, sans lui avoir demandé en douceur la permission de toucher à sa délicate personne. Bientôt nous aurons des chirurgiens qui n'oseront plus arracher les dents, de peur d'être impolis ou grossiers, et quand ils auront à couper des membres malades, on les verra détourner la tête avec des soupirs, puis s'éloigner en pleurant. Oh ! les grands services que j'aurais rendus à madame Sidonie si je m'étais mis à gémir nuit et jour avec elle, et comme j'aurais sauvé l'hôtel Beauséjour, en me contentant de verser toutes mes larmes sur l'ingratitude de l'horrible Constance ! Il te déplaira peut-être d'être comparé à un vaurien de ma sorte. Les hommes d'action sont vulgaires, trouvez-vous, et sous ce prétexte il vous plaît de vous croiser les bras de peur de salir vos mains d'hermine. Il est bien plus doux de rêver dans son coin des dévouements chevaleresques et de belles actions comme Gastinière rêve des fresques. On prend alors ses désirs pour des actes, ses répugnances pour des mérites, on s'endort dans les songes, et puis quand tout vient à tourner au pire, on a la ressource d'accuser la fatalité. Voilà de belles excuses pour l'inertie. Eh ! morbleu ! on fait sa destinée. Vous êtes aujourd'hui un tas de raffinés qui voudriez que tout s'arrangeât de soi-même autour de vous, comme par enchantement, et dès que les choses ne sont pas au mieux, dans la perfection des perfections, vous ne savez que vous retirer au désert, laissant tout aller à la diable. Il y a une manière de trop aimer les gens et les choses, qui aboutit à ne les plus aimer du tout. J'ai vu le temps où pour ma peinture j'agissais de même : j'avais en tête de si vastes conceptions, que je restais des mois, des années, sans toucher un pinceau de peur de déflorer mes idées. La misère m'a sauvé, et poussé par la faim, je

me suis mis à peindre vaille que vaille; un jour c'est bon, un jour c'est mauvais, et va comme je te pousse! Ah! comme ce serait plus agréable de ne rien faire et de caresser un idéal impossible, pour se délivrer de tout travail! La vie est difficile et dure, on la fuit, quoi de plus commode? Plutôt que de se commettre en des luttes vulgaires, on fait comme toi, on déserte, on se réfugie dans une mélancolie dédaigneuse, on savoure en secret ce grand plaisir d'être méconnu des sots et des coquins, on assaisonne d'ironie tous ces doux fruits de la paresse, et de la sorte, avec les plus beaux motifs de dévouement, en se proposant le but le plus noble, on arrive à vivre en paix dans les délices du plus délicat, du plus aimable égoïsme. Le mot te choque. Tant pis. Moi, j'ai beau faire, je ne puis m'habituer à votre sérénité; ce qui me passe, c'est de vous voir si prompts à accepter toutes les défaites. C'est qu'au fond rien ne vous intéresse. Non, tu n'aimes pas Brigitte. Vraiment, on croirait que dans tout ceci tu n'es qu'un spectateur!

— Ah! l'amitié te rend bien injuste, lui dis-je; regarde-moi et dis si tu connais quelqu'un qui ait passé par de plus cruelles perplexités? Les jours et les nuits s'écoulent pour moi dans des craintes et des anxiétés sans fin; par moments, ma tête s'égare, je ne sais plus si je vis; que faire? Je me débats contre l'insoluble. Ce sentiment m'accable. Ah! si tu savais comme j'ai souffert!

— Eh! que m'importe? reprit-il avec véhémence. La belle affaire que tes souffrances! comme si la vie était faite pour le plaisir! Le grand secours pour Brigitte que ta pâleur et ta maigreur, et tes insomnies, quand elle a besoin de ton énergie, de ton courage, de toi enfin. Que sais-je? On agit, on lutte, on vit, au lieu de s'alanguir ainsi en tristesses et en désespoirs. On aide à ceux qu'on aime, et par tous les moyens, on les délivre, on les sauve malgré eux, on brise tout, et si l'on ne réussit pas, on meurt à la peine, comme un soldat sur son champ de bataille, et non comme un fuyard. Ah! tu es bien le petit-fils d'un Girondin! Avec tes bons désirs impuissants, ton stérile dévouement, tes larmes vaines, tu me fais pitié. Eh! que m'importe la noblesse de tes hésitations? Je ne vois qu'une chose: depuis trois mois, qu'as-tu fait pour Brigitte? Cet appui qu'elle attendait de toi lui a fait défaut au moment suprême. Le mal que tu voulais vaincre t'a vaincu. A qui la faute? A toi seul. Oh! les bonnes raisons ne te manqueront pas, je le sais, pas plus qu'elles ne font défaut aux médecins qui perdent leurs malades. Tu l'as aimée, dis-tu.

Le beau mérite! Et qui ne la chérirait pas, cette Brigitte! Ah! si elle s'était avisée d'aimer l'affreux Chavinart, il y a longtemps que tout serait réglé, débrouillé! Mais je ne vois pas pourquoi j'y mets cette insistance; après tout, ce n'est pas mon métier de donner des conseils.

—Eh! qui vous en demande? lui dis-je avec une sourde irritation. J'ajoutai quelques paroles provoquantes et blessantes dont il eut le bon goût de rire. — Des démentis! me dit-il, et pourquoi pas un cartel en règle, un duel? Il faut bien s'en prendre à quelqu'un. Et quand tu me brûlerais la cervelle, Brigitte en serait-elle plus avancée? Allons, bon voyage, et quoi qu'il arrive, compte sur moi, use de moi; n'oublie pas qu'en tout temps je suis à ta disposition; d'ailleurs, que tu le veuilles ou non, je serai toujours là pour prendre en main tes intérêts.

Toute vérité est dure, douloureuse à recevoir, et souvent il arrive qu'on repousse avec colère celle qu'on est le plus près d'accepter. Les reproches de Chavinart, frappant juste, m'avaient irrité profondément, et nous nous séparâmes avec froideur, très-mécontents l'un de l'autre. Il s'éloigna tout triste; moi j'éprouvais une sorte de plaisir cruel à rompre avec lui aussi, à ne laisser derrière moi aucune amitié, aucune espérance, — comme pour empirer une situation perdue.

Je sortis seul, la mort dans l'âme. En ce moment si triste, par cette ironie du hasard qui mêle souvent le comique aux choses les plus douloureuses, il fallut que Chagny se rencontrât à la voiture pour me dire adieu. A mon arrivée dans la cour des Messageries, je me croisai avec lui; il s'en allait à ses visites, en grande tenue officielle, et, toujours sémillant et pirouettant, il vint me questionner en riant aux éclats, sans me laisser le temps de lui répondre : — Tiens, vous partez? Y pensez-vous? Quelle folie! Mais c'est demain le premier bal masqué. Et où allez-vous ainsi? Voiture de Marseille! Oh! j'y suis. De là en Italie, sans doute? Ah! mauvais sujet; je devine, le carnaval de Venise; les rendez-vous en gondoles; heureux homme! Oh! les Italiennes! Un dernier mot: savez-vous qu'on veut me marier? Là, votre avis, mais franchement; je vous tiens pour homme de bon conseil. Si j'épousais mademoiselle Urbain? Qu'en pensez-vous? On ne se pousse que par les relations. La mère a du monde, le père était préfet, dot honorable. Tout cela me poserait, me donnerait de la consistance; il suffit d'avoir le pied à l'étrier. Ah! cher ami, pourquoi

nous quittez-vous? vous seriez mon garçon d'honneur. Mais pardon, pardon, je suis à l'heure; je cours, je cours chez ma belle protectrice. Quel ange! Vous savez que tout est réparé; je suis tout à fait revenu sur l'eau. Nous sommes au mieux; me voilà son confident. Voyez! une lettre qu'elle m'a chargé de remettre en mains propres; ne m'en demandez pas davantage. Oh! les maris! Quelle fine mouche! Et des relations! Deux ministres dans sa manche! Adieu, adieu; revenez-nous bientôt, et dans vos voyages n'oubliez pas de jeter un petit coup d'œil au *Moniteur*. Adieu, adieu. Fouette, cocher!

(La fin à la prochaine Livraison.)

DE L'ALIMENTATION PUBLIQUE

SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE FRANÇAISE

PAR CHARLES LOUANDRE.

V

LES FERMAGES. — LA RÉGLEMENTATION AGRICOLE.

Les contrats, pour la propriété agricole, sont : le métayage et le bail à ferme. Tous deux remontent à l'époque romaine. Peu répandus durant la période du servage, par la raison bien simple que le serf ne pouvait prendre à location la terre à laquelle il appartenait en propre, ils se propagèrent plus tard en raison de la multiplicité des affranchissements. Les plus anciens baux à ferme que Du Cange ait rencontrés remontent aux années 1089 et 1100, c'est-à-dire que leur date coïncide avec le mouvement communal, qui fait succéder au travail servile un travail relativement libre, et c'est aussi dans les pays de commune qu'ils sont le plus nombreux. Mais ce ne fut guère que dans le quinzième siècle qu'ils commencèrent à se généraliser [1].

Dans la plus grande partie de la France, à l'Ouest, au centre et au Midi, c'était le métayage qui dominait. Le propriétaire prêtait sa terre et le matériel d'exploitation, comme cela se pratique encore de nos jours, et partageait les fruits avec l'exploitant; mais le partage était arbitrairement réglé par des conventions particulières, sans autre sanction légale que les usages locaux. Le propriétaire restait sans garantie contre la perte de son revenu, le fermier sans garantie

1. Cette question de nos anciens baux a été traitée très-clairement par M. Dareste de la Chavanne, dans son *Histoire des classes agricoles*, et nous ne faisons dans le paragraphe ci-dessus que répéter ce qui est dit dans cette *histoire*.

contre l'éviction. Celui-ci ne pouvait demander la résiliation de son bail quand la récolte manquait; mais le propriétaire de son côté ne pouvait exercer la contrainte par corps, à moins que la faculté d'exercer cette contrainte n'ait été consentie entre lui et le fermier et stipulée dans une clause du bail. Dans aucun cas on ne pouvait saisir les instruments aratoires[1] et les animaux d'exploitation. C'était là sans doute pour le cultivateur une bien grande garantie, mais cette garantie ne lui profitait guère, car s'il gardait ses charrues, il était exposé, faute de payer les tailles, à voir, comme nous l'avons dit, sa maison démolie par les agents du fisc.

Au lieu de laisser librement le propriétaire et le fermier débattre, selon leur convenance, le mode d'acquittement des baux, les pouvoirs publics intervinrent plusieurs fois, tantôt pour imposer le payement en argent, tantôt pour l'imposer en nature. C'est ainsi qu'en 1573 un arrêt du parlement de Paris déclara que tous les baux payables en argent seraient renouvelés, et que, à peine de nullité, le prix en serait désormais acquitté en grains. La durée des baux était très-irrégulière. D'après M. Delisle, elle variait dans la Normandie entre un an et quinze ans; mais en général elle était de trois ou de six ans pour les petites exploitations, de neuf ans pour les grandes. Les baux faits pour plus de neuf années étaient considérés comme une aliénation; par cela même ils entraînaient, dans un grand nombre de localités, le payement des droits de mutation aux seigneurs, et l'État lui-même tendait à en restreindre autant que possible la durée, à cause du droit de contrôle que, dans les derniers siècles, il prélevait à chaque renouvellement. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les inconvénients d'un pareil système, qui rendait impossible toute amélioration faite en vue de l'avenir. Des clauses particulières spécifiaient la nature des plantes qui pouvaient être cultivées, imposaient la jachère, interdisaient les innovations; et comme dans les baux à ferme eux-mêmes, vu l'extrême rareté de l'argent dans les campagnes, les redevances étaient presque toujours acquittées en grains, les propriétaires, pour assurer leur approvisionnement, réglaient les assolements en vue de la production exclusive du blé.

1. Cette défense de saisir les instruments de culture, pour les dettes de l'État ou pour les dettes des particuliers, fut toujours de droit public au moyen âge. Elle remonte à une loi de Constantin du 2 juin 322. Voir le *Code théodosien*, liv. II, tit. xxx, loi v. — Voir le mot *bail à ferme*, dans le *Dictionnaire de droit et de pratique*, par de Ferrière.

Les pouvoirs publics, comme les propriétaires, intervenaient sans cesse dans le travail agricole, de même qu'ils intervenaient dans l'industrie pour en régler les procédés. En remontant au quatorzième siècle, nous trouvons l'ordonnance du 13 janvier 1350, qui défend d'employer la bêche ou la houe, si ce n'est dans les vignes, les jardins et les terres où les chevaux ne peuvent labourer, ce qui équivaut à une interdiction de travail pour ceux qui n'ont point de chevaux. Une autre ordonnance du 13 juillet 1383 fixe le nombre d'heures que les ouvriers de culture doivent donner en hiver et en été[1]; et cette limitation devait nécessairement avoir les plus grands inconvénients dans une branche de travail où le succès est subordonné aux changements de température, et par cela même à la rapidité de l'exécution. Plus on avance vers notre temps, plus on voit se multiplier les règlements et les entraves. La royauté, les parlements, les juges inférieurs des siéges royaux, les officiers des seigneurs, les intendants, adoptent au hasard des mesures souvent contradictoires. Sans tenir compte des différences du sol, du climat, on impose tel ou tel mode de culture dans une province, tandis qu'on l'interdit dans une province voisine. En 1693, sous prétexte qu'un certain nombre de fermiers n'avaient point ensemencé leurs terres, dans la crainte de manquer de blé pour leur subsistance, on leur enjoint de faire les semailles dans un temps déterminé, et faute par eux de se conformer à cette injonction, le conseil d'État donne droit à toutes personnes, à l'exclusion des propriétaires et des fermiers, d'ensemencer les terres et d'en percevoir les fruits pendant un an[2]. Le cultivateur pressé par le besoin d'argent, fût-il même actionné pour le payement des tailles, ne peut vendre sa récolte aussi longtemps qu'elle est sur pied[3]. L'introduction des nouvelles cultures, celle des plantes fourragères, est rendue impossible par les arrêts du parlement ou du conseil qui règlent les assolements et le nombre des labours, en sacrifiant tout, comme les propriétaires, à la culture du seigle ou du blé. Ici, quand des terrains ont été une première fois convertis en pâture, on défend de les appliquer à de nouveaux usages; là, quand on craint la disette, on arrache les vignes, par ordre du roi Louis XIV ou du roi Louis XV, pour planter du blé, comme si le blé pouvait immédiatement suc-

1. Isambert, *Recueil des anciennes lois françaises*, t. VII, p. 581.
2. Collection de Delamarre, T. 89-192.
3. Ordonnances de 1382, 1482, 1531, 1567, 1577, 1629, 1694.

céder à la vigne. L'usage de la faux, qui abrége d'une manière si avantageuse les travaux de la moisson, et qui diminue par cela même les frais de main-d'œuvre et les chances de perte que peuvent occasionner les intempéries des saisons, fut interdit à diverses reprises par le parlement de Paris, et, le 15 janvier 1780 [1], cette cour célèbre, presque toujours hostile aux progrès économiques, prononça des amendes sévères contre des fermiers qui avaient fait faucher leurs blés, et les condamna à payer aux pauvres la valeur des chaumes. Telle était jusque dans les plus minces détails la manie des réglementations, qu'un arrêt du 26 juin 1718 défendit à tous les propriétaires de chevaux entiers de faire saillir leurs juments sans une autorisation du commissaire des haras, visée par l'intendant des provinces [2]. Cette constante et déplorable intervention des pouvoirs publics dans le travail agricole était si profondément entrée dans les habitudes, que la révolution elle-même, en présence de la disette que lui léguaient de longs siècles d'appauvrissement, essaya de combattre le mal par les mêmes moyens que la monarchie; elle se mit à réglementer la culture, et de malheureux fermiers furent envoyés à l'échafaud pour avoir transformé en prairies des terres qui jusqu'alors avaient été cultivées en blé [3].

A part Philippe-Auguste, Louis IX, Charles V, Louis XI et Henri IV qui réalisèrent momentanément quelques progrès dans l'agriculture, et par cela même dans le bien-être des populations, les rois, avec les meilleures intentions, allaient presque toujours contre le but qu'ils se proposaient d'atteindre ou ne prenaient que des demi-mesures, tout à fait impuissantes à changer la situation, telles que la défense de mettre les cultivateurs en prison pour dettes, de saisir leurs bestiaux ou leurs instruments [4], l'affranchissement des impôts royaux, pendant quelques années, pour ceux qui mettaient en culture des do-

1. Les états de 1789 protestèrent avec une grande vivacité contre les abus de cette réglementation. Le clergé de Rhodez demanda que l'on rendît à la terre toute son énergie par la liberté la plus illimitée, de lui faire rapporter tous les objets de culture auxquels elle est propre. La vicomté de Paris demanda qu'il fût permis à tous les propriétaires ou fermiers d'échardonner, sarcler, faucher les prés naturels ou artificiels quand ils le jugeraient convenable. (*Introd. aux Mém. sur la Révolution*, t. II, p. 113.)

2. Ch. Dunoyer, *De la liberté du travail*, t. II, p. 443.

3. Id., *ibid.*, p. 444.

4. Ordonnances du 20 juillet 1367 et d'octobre 1571.

maines abandonnés, ou qui défrichaient des bois ou des terres incultes[1]. Mais il n'y avait dans tout cela ni vues d'ensemble, ni vues d'avenir; la plupart du temps, d'ailleurs, les rois n'étaient pas même obéis pour les mesures vraiment utiles qu'ils pouvaient décréter; leur autorité venait se briser contre les pouvoirs locaux, et Louis XIV lui-même n'avait point assez de force pour défendre ses sujets des campagnes contre les attentats des soldats de ses armées. Henri IV, parmi tous les rois de l'ancienne monarchie, fut, sans aucun doute, celui qui se montra le plus progressif et le plus sage, et son ordonnance du 16 mars 1595 peut être citée comme renfermant sur l'agriculture des idées tout à fait supérieures à son siècle. Le premier parmi les princes de sa race, il accorda des distinctions honorifiques aux cultivateurs, témoin cet épi d'or dont il fit présent à un fermier de l'Orléanais, pour ses belles cultures de froment, en l'autorisant, lui et ses descendants, à porter cet épi en manière de décoration et en signe de noblesse[2]. Par malheur, Henri IV ne pouvait détruire l'organisation économique et administrative; le bien qui se fit sous son règne tenait à sa personne; lui mort, le progrès s'arrêta. Les quelques dispositions vraiment profitables qui furent prises sous Louis XIV se trouvèrent comme paralysées par les splendeurs et les malheurs du règne, le luxe de Versailles et les désastres des dernières guerres. La population agricole, au commencement du dix-huitième siècle, se trouva même tellement réduite, que le gouvernement eut recours à des mesures désespérées. Le 28 juin 1723, le conseil d'État rendit un arrêt portant que, vu le manque de bras pour la culture de la terre, les manufactures de la Normandie resteraient fermées pendant l'été, et c'est ainsi qu'en penchant vers sa ruine, la vieille monarchie se débattait contre sa propre impuissance. Pour raviver le travail dans les campagnes, elle ne trouvait plus d'autres moyens que de le suspendre dans les villes, et de recruter par la misère de nouveaux serfs pour la glèbe.

1. Ordonnances du 13 janvier 1713 et du 13 août 1766.

2. Cet anoblissement, jusqu'alors inusité, du travail agricole correspond à un mouvement scientifique dont le point de départ est marqué par la publication du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres. Ce livre resté célèbre eut du vivant même de l'auteur huit éditions, et Henri IV, pendant plusieurs mois, s'en fit lire chaque jour quelques pages. Olivier de Serres fit pour l'agronomie ce que Bacon, par le *Novum organum*, fit dans les sciences spéculatives : il répudia les méthodes à priori et fonda la science sur l'observation.

VI

DESTRUCTION DES PRODUITS.—LE GIBIER FÉODAL.—LES GENS DE GUERRE.

Lorsque le cultivateur, au prix des plus grands sacrifices, avait fécondé cette terre qu'il ne pouvait presque jamais posséder, lorsqu'il avait acquitté les charges féodales, payé la dîme, la taille, les fermages, et qu'après les plus rudes labeurs il voyait pousser ses blés, était-il du moins assuré de les rentrer dans la grange? Les pouvoirs publics, auxquels il avait tant donné, lui garantissaient-ils à leur tour la jouissance des fruits de son labeur? loin de là, car un nouveau privilége féodal, celui de la chasse, menaçait ses récoltes, et aux abus permanents de la législation s'ajoutaient les accidents extérieurs d'une société violente et indisciplinée, les ravages des vagabonds et les ravages des gens de guerre.

La noblesse, qui s'était exclusivement réservé pour elle-même le droit de chasse, comme un droit fiscal et domanial, laissait multiplier le gibier dans une proportion extraordinaire; elle obligeait souvent le cultivateur à distribuer sa terre ensemencée, de manière à ce que lièvres et perdreaux pussent trouver partout leur pâture; pour leur laisser des abris, elle défendait d'enlever les chaumes ou de recueillir les produits du sol au moment de la maturité[1]. On voit par une charte de l'an 1199 que les habitants le l'île de Ré avaient résolu d'abandonner cette île, où ils ne trouvaient plus à vivre à cause des dégâts causés par les daims du seigneur de Moléon. Il fallut l'intervention d'un évêque pour faire consentir ce seigneur à renoncer à ses daims, ce qu'il fit moyennant bonne finance, en ne se réservant dans l'île que des lapins et des lièvres[2]. Les terres situées sur la lisière des forêts, étaient sans cesse ravagées par des bandes de sangliers; les garennes seigneuriales établies aux abords des châteaux répandaient sur les champs voisins des bandes de lapins, qui venaient manger les blés en herbe. Des paroisses entières étaient ruinées par les frais énormes qu'elles faisaient pour se défendre des bêtes fauves, en élevant des murs autour des propriétés[3]. Ce n'était

1. *Mémoires sur la Révolution française*, Melun et Moret, t. II, p. 142.

2. Cette charte existe aux archives de l'Empire, K. 1262. Elle a été publiée par M. Campardon, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, IVe série, t. IV, p. 369.

3. *Mémoires sur la Révolution*, Paris *extra muros*, t. II, 145.

pas l'homme que les lois protégeaient contre les animaux sauvages, mais ces animaux qu'elles protégeaient contre l'homme, témoin l'article 137 de l'ordonnance d'Orléans, qui défend à toutes personnes de tuer les *bêtes noires ou fauves,* c'est-à-dire les sangliers, les chevreuils, les cerfs, les daims, les renards, les lièvres qui étaient entrés sur leurs héritages, mais seulement de les écarter avec des pierres *sans les blesser*. Cet état de choses subsista jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Et, chose vraiment singulière, plus on approche de notre temps, plus la législation devient rigoureuse et même cruelle; en 1270, la pénalité, d'après les établissements de saint Louis, n'était que de soixante sols pour le *coustumier* qui chassait dans les garennes de son seigneur[1], tandis que plus tard, les galères et la déportation étaient appliquées non pas seulement, comme on le croit, aux braconniers qui chassaient en fraude, mais aux cultivateurs qui étaient convaincus d'avoir tué une pièce de gibier au milieu de leurs récoltes. En 1789, les députés de Paris se plaignaient encore que les *bêtes fussent préférées aux hommes*, et, à la même époque, les députés de Rhodez demandaient avec instances qu'il fût enfin permis de défendre les moissons contre les animaux sauvages : il va sans dire que les cultivateurs n'étaient jamais dédommagés, et il existe un arrêt du parlement, en date de 1779, qui assimile à l'insurrection et punit comme telle une demande d'indemnité formée par une paroisse des environs de Paris, pour cause de dégâts de chasse[2]. Les nobles chassaient en tout temps, partout et à travers tout, à pied et à cheval, avec des meutes nombreuses. Une ordonnance de Charles IX, datée de janvier 1560, avait, il est vrai, défendu de chasser dans les champs ensemencés, quand le *blé est en tuyaux;* mais il ne paraît pas que cette ordonnance ait été jamais observée comme elle aurait dû l'être.

Pouvait-il en être autrement quand les rois eux-mêmes sacrifiaient tout au plaisir de la chasse? Sur plusieurs points du royaume, et

1. *Recueil des ordonnances,* t. I, p. 231.

2. Ici encore l'époque moderne est beaucoup moins libérale que le moyen âge, car nous voyons au quatorzième siècle un dauphin du Viennois accorder des priviléges à ses vassaux pour les dédommager du tort qu'il leur avait causé par ses équipages de chasse; nous voyons également à la même époque les seigneurs de Joigny donner aux habitants de ce lieu le droit de chasser sur une partie de leurs terres. Ce même droit, au moment de l'affranchissement des communes, avait été accordé aux bourgeois d'un grand nombre de villes sur le territoire de leur banlieue. Voir *Recueil des ordonnances,* t. V, p. 38, 379.

principalement aux abords des châteaux du Domaine, il existait sous les noms de *capitaineries royales,* de grandes réserves de chasse, qui comprenaient dans leur ensemble environ quatre cents lieues carrées. Sur cet immense espace de terrain, il était défendu de sarcler les blés, de couper les luzernes et autres plantes fourragères, sans une permission expresse du capitaine des chasses, et il arrivait souvent qu'on ordonnait de les laisser sur pied, bien au delà du temps de la moisson, pour conserver des abris au gibier, et le faire tuer plus agréablement par le roi dans des terrains couverts. Les cahiers de 89 s'élèvent avec force contre de pareils abus : « les *capitaineries des chasses,* disent les députés de Nemours, sont une violation manifeste du droit sacré de propriété. » Le clergé de Meaux proteste avec la même vigueur contre ces *capitaineries,* qui constituent, dit-il, pour le peuple, une charge aussi lourde que tous les autres impôts ensemble, car le cultivateur « exposé à voir dévorer son grain à mesure qu'il le sème, arrêté par mille entraves dans le temps de la récolte, porte pendant toute l'année un joug accablant, qui n'est destiné qu'au plaisir du souverain et qui fait la ruine et le malheur de ses sujets[1]. »

La police rurale étant très-mal faite, ou plutôt n'existant pas, une foule de mendiants, de vagabonds et de malfaiteurs s'abattaient sur les campagnes, vivant de maraudage, volant dans les champs, dans les granges, dans les vignes, et prélevant sur les populations agricoles la dîme de la terreur. Les ravages causés par ces bandes sont attestés par de nombreux témoignages historiques. La plupart des érudits s'accordent à dire qu'elles étaient formées par les gens de guerre, qui, au moment de la paix, se trouvaient licenciés et sans moyens d'existence ; mais elles ont eu selon nous d'autres causes qui n'ont point été signalées, et il faut aussi, nous le pensons, en chercher l'origine dans l'ensemble même de l'organisation sociale, qui rejetait fatalement en dehors de la vie régulière un nombre considérable d'individus : les frères cadets, à qui le droit d'aînesse enlevait leur part de l'héritage paternel; les prolétaires, à qui l'aristocratique organisation des métiers, fondée sur le monopole des maîtrises, enlevait le droit au travail; les serfs, qui abandonnaient les terres des seigneurs; les paysans ruinés par les impôts qui abandonnaient leurs cultures; les malfaiteurs que la peine du bannissement, appliquée à

1. *Mémoires sur la Révolution,* t. II, p. 139-140.

la plupart des crimes et délits dans les villes de commune, condamnait à la vie errante, et mettait à la charge du pays tout entier, de telle sorte que tous les proscrits et tous les déshérités de ce monde semblaient, comme les classes privilégiées elles-mêmes, conspirer contre les biens de la terre et se liguer pour la famine.

Les gens de guerre étaient bien autrement redoutables encore; et par gens de guerre, il faut entendre les troupes ennemies aussi bien que les troupes nationales. Commençons par les troupes ennemies.

Au moyen âge, la guerre n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, un duel politique entre deux armées, qui laissent en dehors la population civile, et ménagent dans leur propre intérêt les ressources du pays sur lequel elles vivent. C'était une dévastation sauvage qui s'attaquait aux personnes et aux choses et promenait partout le pillage, le meurtre et l'incendie. Les barbares du cinquième siècle, les Huns d'Attila, les Sarrasins, les Hongrois, les Anglais, les Bourguignons; dans le dix-septième siècle, les pandours de Jean de Werth; dans le dix-huitième, les housards du prince Eugène procèdent avec la même cruauté[1], et telle était la juste terreur qu'inspiraient les soldats, que,

1. Comme nous nous sommes toujours efforcé dans ce travail de ne marcher qu'en nous appuyant sur des faits, nous citerons, entre mille autres exemples du même genre, les détails suivants :

Année 1346. Invasion d'Édouard III. Le prince anglais débarque en Normandie et s'avance jusqu'à Paris, « faisant, dit Froissart, chevaucher ses maréchaux, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, pour brûler le pays. »

— 1356. Les soldats du prince de Galles ravagent l'Auvergne et la Gascogne. Ils brûlent les blés pour ne rien laisser après eux. *Froissart*, édit. Buchon, t. II, p. 160.

— 1415. Le roi d'Angleterre Henri V, en se dirigeant de Honfleur sur Calais, incendie tous les villages qui se trouvent sur sa route. (*Monstrelet*, édit. Buchon, t. III, p. 380.)

— 1636. Invasion de Jean de Werth. Voici au moment de cette invasion ce qui se passe dans la partie de la Picardie voisine de l'Artois : « Les Croates avaient égorgé jusqu'aux enfants au berceau, tué les femmes et amené en Artois un grand nombre d'habitants. La garnison d'Auxi-le-Château se livrait à de si affreux ravages qu'on ne trouvait dans les campagnes à une ou deux lieues de Saint-Riquier, ni terre labourée, ni terre semée, et que les habitants se retirèrent les uns dans les bois, les autres au delà de la Somme. Voici ce que disent les notes manuscrites recueillies par un paysan du bourg de Domart en Ponthieu. Ceux de Maison-Roland furent obligés de quitter non-seulement leurs labours, mais de *faire grands frais pour creuser des carrières pour se mettre en sûreté; ils furent tant fatiguez et travaillez de peur et d'effroy que la plupart moururent de maladie, et qu'ils perdirent un grand nombre de*

dans le moyen âge, on vit des bourgeois, emprisonnés par la guerre, naître, vivre et mourir dans la même ville, sans en avoir franchi les portes. Des populations entières étaient arrachées aux lieux qu'elles habitaient, témoin les bourgeois de Honfleur et de Montivilliers, à qui les Anglais ne laissèrent, en les chassant de leur ville, que cinq sols par individu et quelques vêtements. Partout où passaient les armées, elles détruisaient ce qu'elles ne pouvaient emporter ou consommer : les blés en herbe, foulés sous leurs pas sanglants, mouraient sur la terre; les récoltes rentrées dans les granges étaient livrées aux flammes; le bétail était enlevé ou assommé; la terre restait sans culture et les paysans se dispersaient dans les bois.

Les guerres féodales occasionnèrent des malheurs non moins terribles. Dans les dixième et onzième siècles, les populations, menacées sans cesse par les luttes des feudataires, et ne sachant plus comment sauver leurs récoltes, avaient pris le parti, en certains lieux, de les entasser dans les églises, afin d'étendre le droit d'asile aux productions du sol. Malgré la *Trêve de Dieu* et la *Quarantaine-le-roi*, les guerres privées couvrirent pendant quatre siècles le pays de sang et de ruines, car la *Trêve de Dieu* avait été proclamée en 988, et en 1360 le roi Jean luttait encore contre ce fléau dont n'avaient pu triompher les ordonnances de saint Louis et de Philippe V [1], et qui ne devait disparaître que pour faire place aux guerres civiles des Armagnacs et des Bourguignons [2], et aux guerres religieuses, où l'on

chevaux pour les avoir retenus dans lesdites carrières. » F.-C. Louandre, *Histoire d'Abbeville*, t. II, p. 107.

1. Une ordonnance de Philippe V, en date de 1319, constate les désordres auxquels à cette date même donnaient lieu les guerres privées. On brûlait les arbres, les vignes, on enlevait les animaux de trait, les instruments aratoires, les bestiaux; les terres étaient abandonnées. *Recueil des ordonnances*, t. I, p. 701. Voir aussi *Ibid.*, p. 84, et parmi les ouvrages modernes : Semichon, *La paix et la trêve de Dieu*, Paris, 1857, 1 vol. in-8°.

2. On peut consulter, pour ce qui concerne les Armagnacs et les Bourguignons, la *Chronique de Monstrelet* et le *Journal d'un bourgeois de Paris*. (Nous indiquons ici ces deux ouvrages dans la collection Buchon.) Voici encore quelques faits à l'appui de ce que nous disons plus haut :

1411. — Les Armagnacs occupent les environs de la capitale; ils se livrent à de tels excès qu'il ne demeure aux villages qu'eux-mêmes. (*Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 165.)

1417. — Les Bourguignons enlèvent dans les environs de Paris tous les bœufs, vaches, moutons, chevaux, ânes et chèvres. (*Ibid.*, ann. 1417.)

1418. — Les blés, dans les environs de Paris, pourrissent dans les champs,

xit se reproduire les mêmes dévastations, et peut-être d'une manière plus cruelle encore.

En dehors des armées qui faisaient la guerre pour un parti politique, pour un prince ou pour un roi, on en trouvait d'autres qui, sans être d'aucun parti, sans obéir à aucun prince, se mettaient au service de toutes les causes, se recrutaient tout à la fois parmi les vagabonds et les soldats, ravageaient les campagnes, assiégeaient les villes, et en pleine paix faisaient subir au pays tous les brigandages des invasions. Ces armées sans patrie et sans drapeau se montrèrent en France depuis Philippe-Auguste jusqu'à Charles V sous le nom générique de *grandes compagnies*, et sous les noms particuliers de *brabançons, routiers, cottereaux, écorcheurs;* elles reparurent encore au seizième siècle, après les guerres d'Italie, sous le nom d'*aventuriers*, et, comme le dit une ordonnance de François Ier, en date

personne n'osant les aller couper, à cause des Armagnacs qui tuent tous ceux qu'ils peuvent prendre. (*Ibid.*, ann. 1418.)

1422. — Les paysans cessent de labourer : *Mettons tout en la main du diable,* disent-ils, *mieux nous voulsist servir les Sarrasins que les chrestiens. Il nous faut renier femmes et enfants et fuyr aux bois comme bestes esgarées.* (*Ibid*, ann. 1422.) Cette année 1422 est l'une des plus malheureuses de notre histoire. Monstrelet nous a conservé une espèce de complainte où la misère et le désespoir des habitants des campagnes sont peints en traits vifs et hardis; en voici quelques vers : ce sont *les pauvres laboureurs de France et le pauvre commun* qui parlent :

Vin ne froment, ne autre blé
Pas seulement du pain d'avoine
N'avons nostre saoul de moitié
Une seule fois la sepmaine....
Chacun nous dit : Dieu vous pourvoye !
Pain, viande, ni de rien que soit,
Ne nous tendez non plus qu'aux chiens.
Hélas ! nous sommes chrestiens.
Hélas ! très noble roy de France
Le pays de vostre obéissance
Épargnez-le ; pour Dieu mercy,
Des laboureurs ayez souvenance ;
Tout avons prins en patience
Et le prenons jusqu'à icy ;
Mais tenez vous asseur, que si
Vous n'y mettez aucun remède
Que vous n'aurez chateau ne ville
Que tous seront mis à exille,
Dont je sommes plus de cent mille
Qui tous voulons tourner la bride, etc.

Monstrelet, t. IV, p. 387 et suiv.

de 1523, elles causèrent dans le pays « plus de mal que nulz ennemis, fussent-ils Turcs ou infidèles. » Ces aventuriers répandaient partout une telle épouvante, que ceux qui, en 1524, se jetèrent sur le Berry, furent appelés les *six mille diables*, parce que le peuple s'imaginait voir en eux de malins esprits que des sorciers avaient déchaînés sur la province [1].

Les armées royales, même en temps de paix, causaient dans les pays qu'elles étaient chargées de défendre et de protéger des maux tout aussi cruels, ce qui s'explique, surtout par ce fait que lors de la première organisation des armées permanentes l'infanterie se composait presque tout entière de mercenaires étrangers. « Quand l'enseigne chevauche, disaient les gens de guerre, on ne doit rien payer sur les champs [2], » et le précepte était rigoureusement observé. « Il faut, est-il dit dans les états généraux de Tours, que le povre laboureur paye et souldoye ceux qui le battent, qui le deslogent de sa maison, qui lui ostent sa substance, et ce n'estoit Dieu qui conseille les povres et leur donne patience, ils cherroient en désespoir [3]. » Trop faibles encore et trop mal obéis pour gouverner et discipliner ces armées qui faisaient leur force tout en échappant à leur autorité, quelques rois, entre autres Louis XI et François Ier, autorisèrent leurs sujets à courir sus à leurs propres soldats, et constituèrent ainsi la légalité du massacre. Charles VIII, en 1485, essaya d'*éteindre les pilleries*, en ordonnant que chaque compagnie serait accompagnée d'un commissaire pour la faire vivre en bon ordre et police. Il fut enjoint aux soldats de payer tout ce qu'ils consommeraient, excepté la paille et le bois, de ne prendre qu'un seul mouton par troupeau, en donnant cinq sols tournois au propriétaire, et encore fallait-il lui rendre la peau, les pieds et le suif [4]. C'était certes pousser loin la sollicitude; mais pour que les soldats payassent les moutons, il fallait d'abord que le roi payât les soldats, ce qui n'arrivait pas toujours.

1. L. Raynal, *Hist. du Berry*, t. III, p. 294. — On consultera encore avec intérêt, sur les ravages des gens de guerre dans la seconde moitié du seizième siècle, l'importante introduction que M. Félix Bourquelot a placée en tête des *Mémoires de Claude Haton*, t. I, p. LI; et dans l'*Appendice*, t. II, p. 1140, les *Remontrances* des villes de Troyes, Reims, Châlons, Laon, etc.

2. Ce mot est rapporté par Charles VIII dans une ordonnance d'octobre 1485. Voir *Recueil des ordonnances*, t. XIX, p. 601 à 603.

3. *Journal de Jean Masselin*, p. 672-673.

4. *Recueil des ordonnances*, ann. 1485, t. XIX, p. 601-603.

Le seizième siècle fut témoin des mêmes violences; sous Louis XIII et sous Louis XIV, les armées françaises continuèrent à piller les sujets du roi de France. Dans la Bourgogne, toutes les communes qui se trouvaient le long des routes et sur le passage des troupes étaient abandonnées. En 1645 et 1647, on vit se renouveler dans la Picardie les horreurs des invasions barbares. Les paysans, dans plusieurs villages, furent réduits à creuser des souterrains pour y cacher leurs récoltes [1], leurs bestiaux et leurs familles, et des soldats français tentèrent de faire périr par le feu les malheureux qui s'y étaient réfugiés. Ces faits sont attestés par des documents irrécusables, et les souterrains existent encore aujourd'hui.

Nous connaissons maintenant quelle était la constitution de la propriété territoriale, les lois qui la régissaient, les charges auxquelles elle était soumise, les accidents extérieurs qui la menaçaient sans cesse, et dans cette première partie de notre étude qui prend la production à sa source même, nous avons vu par quels obstacles et quels dangers cette production était sans cesse ralentie ou compromise. Nous allons nous occuper maintenant de la circulation, du commerce et de la consommation des denrées alimentaires, en commençant par le blé, que le roi Charles VI appelait « la principale et plus noble viande pour sustentation du corps humain, » et auquel tout était sacrifié dans notre ancien système économique.

1. Le 11 mai 1645, le colonel Bussu, qui commandait une troupe française, découvre le souterrain que les habitants de Lanche venaient de creuser pour se soustraire à la mort; ses soldats jettent du bois et de la paille à l'entrée de la carrière et y mettent le feu. Les malheureux qui s'y étaient réfugiés s'efforcent de repousser les soldats à coups de pierres; mais, étouffés par la fumée, n'ayant d'ailleurs que peu de vivres et de fourrages, ils capitulent. Les assaillants entrèrent alors dans le souterrain où plusieurs villageois avaient été blessés et s'emparèrent de tout le bétail. C'est ainsi qu'en 1651 la crypte d'Yvrencheux fut *estouffée* par d'autres brigands.

En 1647, un détachement de soldats français qui occupait Donleger découvre aussi la carrière nouvellement creusée dans ce village, établit un poste à l'entrée, s'empare de tous les grains qu'elle renfermait et les fait vendre à son profit sur le marché d'Abbeville. — Voir : F.-C. Louandre, *Hist. d'Abbeville*, t. II, p. 120 et suiv. Le passage que nous venons de citer a été emprunté à des mémoires contemporains écrits par un habitant du bourg de Domart.

(La suite à la prochaine Livraison.)

BUSSY-RABUTIN

SES MÉMOIRES ET SA CORRESPONDANCE[1].

PAR M. CH. DE MOUY.

M. Sainte-Beuve réclamait, il y a quelques années, une édition correcte et complète des lettres de Bussy-Rabutin : «Il ne manque à cette correspondance pour être tout à fait intéressante, disait-il, que de trouver un éditeur qui en répare le texte, y restitue, s'il est possible, bien des noms propres marqués par de simples et impatientantes *étoiles*, et donne des éclaircissements sur les personnages[1]. » Le vœu de l'éminent critique a été rempli. Un érudit distingué, M. Ludovic Lalanne, a entrepris et terminé la publication de la *Correspondance* de Bussy. Il a même dépassé les espérances manifestées par M. Sainte-Beuve ; non-seulement il nous donne le premier un texte parfaitement conforme aux manuscrits de l'auteur, non-seulement ses recherches heureuses ont levé l'incognito de la plupart des correspondants de Bussy, mais encore il a trouvé un grand nombre de lettres inédites qui ne sont pas les moins agréables de ce recueil célèbre.

Je voudrais, maintenant que le travail de M. Lalanne est achevé, considérer successivement Bussy d'abord, puis divers interlocuteurs de cette conversation épistolaire, donner une idée précise de leur personnalité et de leur style, et étudier ainsi quelques-uns des caractères de la bonne compagnie du dix-septième siècle. Sur ce dernier point, il est peu de livres qui me pourraient mieux servir. Les nombreuses lettres que ce recueil renferme, qu'elles soient ou non l'œuvre de personnages illustres, sont avant tout des lettres de gens du meilleur monde, et reproduisent, les unes avec un éclat incomparable, toutes avec une égale fidélité, la physionomie de leur temps. Au cours de ce dialogue

1. *Bibliothèque Charpentier*, 8 vol. in-12.
2. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. III, p. 291.

libre et familier qui révèle l'esprit et les mœurs sans songer à les exposer, dans ces épanchements intimes d'amitiés qui s'abandonnent sans négligence et se parent sans se farder, dans ce laisser aller aimable, contenu par le goût le plus sûr, par l'usage du monde le moins étudié et le plus irréprochable, on surprend à tous les degrés du talent et de l'intelligence un fonds commun de distinction, un art d'écrire noblement sans emphase et justement sans sécheresse, enfin, dans les esprits, une heureuse tradition de bon sens, une invincible habitude de mesure, et, dans le style, ce je ne sais quoi d'opulent à la fois et de sobre, de fini et de large, de tempéré et de décisif, qui dénonce aux yeux les moins exercés les grandes époques littéraires.

Nous sommes accoutumés à admirer ces qualités exquises jointes aux dons supérieurs du génie dans les œuvres des maîtres; mais le siècle de Louis XIV, seul, en France, offre ce spectacle singulier d'une société choisie où l'urbanité, c'est-à-dire la grâce du langage unie à la délicatesse de l'esprit, semble le ton naturel de tous les hommes du monde. C'était là cet atticisme qui, après avoir été le caractère même des Athéniens du siècle de Périclès, est devenu le modèle des Romains lettrés contemporains de Cicéron.

C'est qu'à ces diverses époques la société était arrivée au point de maturité que sa constitution lui permettait d'atteindre; la langue perfectionnée se trouvait dans un exact équilibre avec les idées qu'elle devait exprimer. Il ne faut pas faire un mérite aux hommes d'alors de cette limpidité d'expression et de cette fermeté de pensée qui se prêtent un mutuel éclat; c'était là l'inévitable conséquence d'un heureux accord entre la pensée et le langage, et cet accord était l'œuvre de circonstances étrangères à leur volonté; on devait employer ces formes aussi bien que la monnaie du temps. Quoi qu'il en soit, cette harmonie se présente rarement dans l'histoire de l'humanité; nous aimons donc, nous les fils d'un siècle tourmenté par la présence d'éléments divers et mal définis qui n'ont pu se réunir encore, à reporter nos yeux vers ces heures que notre irrégulière grandeur admire sans les envier. L'époque où nous vivons est trop agitée par ces laborieux efforts vers l'avenir pour obtenir cet achèvement intellectuel qui est le privilége des civilisations relativement complètes, et des nations apaisées. C'est pourquoi nous cherchons à pénétrer, dans les œuvres de ces sociétés disparues, le secret d'une sérénité qui nous plaît d'autant plus que nous nous en éloignons chaque jour davantage, et que nous ne pouvons deviner l'instant où, sous une autre forme de la civilisation, il sera donné aux générations futures d'en voir briller la splendeur sur les monuments de leur génie.

Aujourd'hui c'est le siècle de Louis XIV qui préoccupe vivement les

esprits. On n'est plus satisfait de lire son histoire et de juger ses poëtes, ses philosophes, ses orateurs; on veut connaître la société qui vivait durant cette période : on fouille les *Mémoires* et les *Correspondances*; on demande quelques mots à toutes les voix du passé; on place dans un jour favorable les figures qui étaient demeurées dans l'ombre; on restaure celles que le temps avait dégradées; on exhume celles qui étaient tombées dans l'oubli, et il y a tel vieux portrait de femme qui fascine encore, après deux cents ans, non-seulement le savant qui l'a réparé, mais encore la plupart des curieux qui le contemplent. La correspondance de Bussy-Rabutin répond à merveille à ce sentiment général, non point qu'elle retrace les grandes lignes de l'histoire, mais elle nous fait connaître d'innombrables traits de mœurs; des personnages célèbres achèvent de s'y peindre; des inconnus s'y révèlent avec une grâce charmante. Quant à Bussy, dont l'intelligence est si vive, le style si ferme et si clair, qui passait pour être « l'auteur d'un genre d'écrire inconnu jusqu'à lui, » c'est par ses *Mémoires* et surtout par ces lettres où il provoque les uns, répond à tous avec une si ingénieuse élégance, qu'il a mérité en dépit des fautes de sa vie les applaudissements de ses contemporains et ceux de la postérité.

I

Je ne veux pas écrire une biographie détaillée de Bussy-Rabutin; ce travail a été fait par M. Sainte-Beuve. J'en esquisserai seulement quelques traits nécessaires à l'ensemble de cette étude. On sait que, rapidement élevé dans l'armée grâce à sa naissance et à son courage, il se fit dès l'origine une réputation de railleur qu'il se plut à soutenir. Il maniait l'ironie, en effet, avec une facilité merveilleuse; son imagination vive, hardie, licencieuse, toute livrée à la fantaisie du jour, au caprice irréfléchi, l'emportait à la fois vers les aventures légères et les bons mots dangereux. Ambitieux, et surtout avide de ces distinctions dont l'amour-propre s'enivre, il n'avait jamais vu dans la gloire ces splendeurs immatérielles qui séduisent l'âme des héros, mais seulement les titres fastueux dont ses favoris sont parés, l'éclat extérieur dont ils rayonnent, les beaux revenus dont la reconnaissance du prince les gratifie, et les louanges qui chatouillent leur vanité. C'était là son but, et il avait assez de mérite et de souplesse pour l'atteindre, s'il eût contenu sa verve satirique, adouci l'âpreté de ses haines, dompté les soulèvements de son irascible nature, et modéré les impétuosités de sa langue. Il savait cependant se poser en courtisan assidu; il était disposé à ne rien épargner pour plaire au maître;

mais, en vérité, il rampait devant les puissances sans les respecter.

On le craignait tout en admirant sa verve. Nulles saillies plus hardies, nulles chansons plus piquantes, nuls traits plus acérés. Aussi, dès qu'un couplet impie, un mot grivois, une ingénieuse irrévérence couraient le monde, on ne manquait pas de les lui attribuer. Souvent ces suppositions étaient fondées, mais souvent Bussy protestait en vain contre une erreur. Ainsi, d'ordinaire par sa propre faute, quelquefois par la perfidie ou la lâcheté d'auteurs inconnus, il accumulait autour de lui la haine de tous les gens attaqués par des vers satiriques ou victimes d'une raillerie mordante. Il voyait, chaque jour, s'augmenter le nombre de ses ennemis, et l'on pouvait prévoir l'instant où il se trouverait face à face avec la réprobation universelle.

Nous ne raconterons pas ses folies de jeunesse; il suffit de renvoyer à ses amusants *Mémoires*, où il retrace avec une rare effronterie ces scandaleuses intrigues. Ses conseils ne valaient pas mieux que sa conduite; il aidait lui-même ses amis à séduire ses anciennes maîtresses; il traduisait son expérience en préceptes sous le nom de *Maximes d'amour;* il excitait madame de Sévigné à céder à la passion du surintendant Fouquet : « La fortune, osait-il lui écrire, vous fait de belles avances, ma chère cousine ; n'en soyez point ingrate. Vous vous amusez après la vertu comme si c'était une chose solide, vous méprisez le bien comme si vous ne pouviez jamais en manquer ; nous vous verrons un jour regretter le temps que vous aurez perdu. » Toutefois, vers la même époque, il faut le dire à la louange de ce personnage qu'il est si difficile de louer, il se conduisit bravement à la guerre. Distingué par Condé au siége de Mardick, en 1646, et au siége de Lérida, il rendit de vrais services à la cause royale pendant la Fronde. Nous le retrouvons les années suivantes (1655 et 1656) en Catalogne avec le prince de Conti, en Hollande sous les ordres de Turenne. Malheureusement l'âge ne lui apporte ni plus de réserve, ni plus de sagesse. C'est toujours le même homme, querelleur, hautain, moqueur impitoyable. Ses ennemis s'accroissent, et il semble se plaire à braver l'opinion publique. Il enlève madame de Miramion malgré ses cris, recule, il est vrai, devant les accents invincibles de la haine irréconciliable et de l'honneur indigné qu'une telle violence arrache à sa victime, mais ne cherche pas à faire oublier par sa prudence cette scandaleuse aventure. Loin de là, il va passer la semaine sainte, au château de Roissy, dans les plaisirs, avec quelques jeunes débauchés, comme pour insulter à la piété de la cour; enfin il écrit ce pamphlet terrible, ce monument de médisance, l'*Histoire amoureuse des Gaules*[1], dont le duc d'Orléans, le prince de

1. Cette Histoire amoureuse des Gaules se trouve dans l'édition de la *Biblio-*

Condé, la duchesse de Châtillon, sœur du maréchal de Luxembourg, les comtesses d'Olonne et de Fiesque, l'abbé Fouquet, madame de Sévigné elle-même, sous de transparents pseudonymes, sont les héros et les héroïnes. Il s'égaye aux dépens des uns et des autres, fouille dans la vie privée de ces différents personnages, les représente indistinctement sous les plus noires couleurs, mêle impudemment ses suppositions avec la vérité, les contes de la cour avec les jugements de la conscience publique. On dirait qu'il croit peindre des types imaginaires.

Il avait comblé la mesure. Bientôt il fut enfermé à la Bastille, puis, après dix mois de captivité, exilé dans ses terres, d'où il ne revint à Versailles qu'après dix-sept ans, en dépit de ces fameux placets à Louis XIV, où d'année en année, à mesure qu'il espère moins son pardon, il descend d'un degré dans la bassesse. Son retour ne lui rendit point la faveur du roi : il le comprit et retourna en Bourgogne où il mourut en 1693 sans avoir cessé d'implorer « son bon maître, » après l'avoir encensé comme une divinité : « Je ne fais qu'admirer, qu'adorer Votre Majesté, » après en être venu jusqu'à lui demander l'aumône : « Hé ! sire, donnez-moi du pain, s'il vous plaît ! »

Telle fut cette triste carrière. Quand madame de Sévigné écrit : « J'admire les jeux et les arrangements de la Providence ; elle veut qu'un comte de Bussy, l'aîné de sa maison, avec beaucoup de valeur, d'esprit et de science, même avec la plus brillante charge de la guerre, soit le plus malheureux homme de la cour de France, » il est permis de supposer qu'elle n'est pas bien sincère. Elle-même avait souffert de cette verve moqueuse ; elle avait gardé longtemps de l'*Histoire amoureuse* un légitime ressentiment. Quoiqu'elle ait réduit plus tard son cousin à d'humbles excuses, on le voit bien : elle n'a point perdu, elle ne pouvait point perdre le souvenir de ce « cruel portrait. » Calomniée si durement, il lui reste dans l'âme la sainte douleur de la pudeur blessée, et elle ne se rappelle jamais qu'avec un frémissement involontaire l'affront même qu'elle a pardonné. Les paroles que je viens de citer lui ont été dictées sans doute par une condescendance polie, par une commisération bienveillante pour les plaintes d'un exilé, par une réelle amitié qui avait survécu à leurs querelles. Nous sommes persuadé qu'elle n'accusait pas la seule Providence, qu'elle savait fort bien la cause de ces infortunes peu dignes de sa pitié, et que, si elle ne pouvait voir sans chagrin l'abaissement du chef de sa famille, sa raison absolvait la destinée.

thèque-Charpentier, à la suite des Mémoires de Bussy-Rabutin, dont elle est le complément naturel.

Considérons maintenant non plus l'homme, mais l'écrivain. Ici, le tableau change : la critique se tait, l'admiration succède au blâme. Je l'ai dit, ses contemporains paraissent avoir professé pour son talent la plus haute estime. Il fut élu à l'Académie française dès 1665, et ses ennemis eux-mêmes reconnaissent le mérite de son style. Ménage, qu'il avait maltraité dans l'*Histoire amoureuse*, avoue qu'on ne peut pas écrire « avec plus d'esprit et de feu; » Saint-Évremond, qui ne lui épargne pas les vérités dures, est forcé d'en convenir : « M. de Bussy avait un esprit merveilleux ; son élocution est pure et ses expressions sont naturelles, nobles et concises; » Bayle l'appelle « une plume charmante; » au dix-huitième siècle, madame du Deffand, qui le juge sévèrement : « Il avait la vanité d'une provinciale et toutes les bassesses d'un courtisan, » ne dissimule pas toutefois que « son style était excellent, qu'il rendait toutes ses pensées avec une vérité infinie. » Quant à ses correspondants, ils ne tarissent pas sur son éloge. Le P. Rapin lui envoie ces mots qui ont dû flatter singulièrement en Bussy l'auteur et le gentilhomme : « Il y a un certain air de qualité dans ce que vous écrivez, qui n'est que de vous. » Madame de Scudéry ajoute : « Vos lettres plaisent à mon esprit et elles touchent mon cœur; » Fléchier « ne se tient ni bien choisi ni bien reçu à l'Académie, » jusqu'à ce que Bussy « ait eu la bonté de confirmer son élection; » le P. Bouhours lui écrit : « Vos pensées ont justement le caractère de perfection que je cherche; » le président Brulart de Puisieux le considère comme « seul capable de faire connaître la gloire de Louis XIV; » madame de Sévigné témoigne en vingt endroits de son admiration pour « ce style noble, libre, et qui lui plaît fort. » Il faut joindre à ces opinions celle du roi, qui, tout en conservant à l'égard du comte une attitude sévère, lisait les manuscrits des *Mémoires*, et se plaisait à reconnaître les agréments et la vigueur de ce rare esprit.

Il faut remarquer trois qualités supérieures dans le talent de Bussy-Rabutin : la vivacité, qui est l'attrait des récits, le coloris, qui est la vie des portraits, l'art de bien dire les moindres choses, qui est le mérite spécial du style épistolaire. Ces qualités répondent exactement à ses trois ouvrages, les *Mémoires*, où il déploie les ressources de son imagination si prompte, l'*Histoire amoureuse*, où il peint avec un éclat que Saint-Simon seul a surpassé les physionomies de ses personnages, la *Correspondance* enfin, où apparaissent une étonnante flexibilité de langage, la plus irréprochable propriété de termes, ces grâces sérieuses surtout que Cicéron nomme quelque part *lepor dicendi*, et qui sont la parure de la pensée.

Ses *Mémoires* racontent sa jeunesse : il les a écrits, d'après des notes journalières, pour charmer les ennuis de son long exil. Il cédait au

plaisir de se retracer le souvenir de ces jours heureux, le temps des guerres, des duels, des aventures galantes; il espérait aussi, en rappelant ses exploits militaires, disposer par l'estime l'âme de Louis XIV à la pitié. C'est pourquoi nous le voyons si désireux de faire connaître au roi des Mémoires, où sous prétexte d'écrire l'histoire, l'auteur se met constamment en scène, se décerne des éloges que les faits semblent justifier, manifeste pour la personne du monarque un dévouement que la volonté royale seule réduit à l'impuissance. Bussy entre parfois dans des détails un peu minutieux sur ses campagnes : lui-même le sait bien, et il dit à son lecteur : « Si ceux qui verront mes Mémoires y trouvent des endroits qui ne leur plaisent pas, je leur conseille de les passer. » Mais dès qu'une anecdote curieuse, une aventure plaisante, une intrigue amoureuse se rencontrent sous sa plume, aussitôt son imagination s'anime; le récit devient pittoresque; on voit agir les personnages que Bussy met en scène; les détails vifs et clairs se pressent avec rapidité; le tableau est tracé, il ressort du cadre, il plaît, il est vivant. Écoutons-le nous dire comment il fut volé :

« J'avais mis mon argent dans un coffre au chevet de mon lit. Il n'y avait pas huit jours qu'il y était, lorsqu'une nuit que j'étais revenu de la ville fort tard, m'étant couché et endormi tout aussitôt, mes laquais qui étaient dans un cabinet auprès de ma chambre, y entendant du bruit et de l'argent tomber sur le plancher, se mettent à crier de toute leur force : « Monsieur, on vous vole ! on vous vole ! » Je les entendais un peu, mais mon sommeil était si fort, que je ne pouvais m'éveiller... Ils m'éveillèrent à la fin... Je me jette en bas du lit, je cours à mon épée que je ne trouvais plus, je fais apporter de la lumière, je vois mon coffre ouvert et rien dedans. Je cours à la fenêtre qui était ouverte... Je regarde dans la rue, je vois une épée nue plantée dans la muraille à la hauteur d'un homme... J'aperçois quelque chose de brillant sur le pavé, j'y cours avec mes gens et nous trouvons un sac de mille francs qui s'était crevé en tombant. »

Tout ceci est écrit de verve, tout est mis à l'effet, tout est présent aux yeux du lecteur. Je vois d'ici les laquais effarés, Bussy cherchant ses voleurs à tâtons, les poursuivant sans les atteindre; ces détails, jusqu'à celui de « l'épée nue plantée dans la muraille » et qui a servi d'échelle, sont en pleine lumière, saisissent l'esprit et se heurtent comme les incidents mêmes de l'aventure. Si j'avais plus d'espace, je citerais quelques-uns de ces passages où il raconte ses duels et ses amours. Rien n'est plus lestement tourné ni mieux dit; les uns ni les autres ne l'ont fortement ému : on ne sent rien palpiter sous ce style ferme et poli; ses paroles ont les libres allures de l'insouciance; l'art

pimpant et facile du narrateur fait tous les frais du plaisir qu'il nous donne. Quant aux affaires d'honneur, il était brave et d'un temps où c'était pour un gentilhomme le moindre souci du monde que de donner ou de recevoir un coup d'épée; d'ailleurs il fut toujours heureux en ces rencontres, et, malgré les lois sévères de Richelieu, ne les vit jamais suivies de lendemains sinistres. Quant aux galanteries, comme son cœur n'est jamais engagé, son esprit ne songe qu'à y chercher des traits plaisants : il y réussit sans se préoccuper des convenances; son imagination légère, son humeur satirique, son inspiration libertine usent et abusent d'un si divertissant prétexte de gloser et de rire, et ne redoutent point d'effaroucher les gens. Les scrupules de notre temps auraient stupéfié ce conteur intrépide. Il raconte crûment d'incroyables anecdotes, se joue au milieu de ces détails avec une impudeur qu'on croirait ingénue tant elle est hardie, et semble ignorer l'art porté si loin aujourd'hui d'être indécent avec décence et honnêtement licencieux.

J'en viens à l'*Histoire amoureuse*, ce livre qui lui a coûté si cher, livre indiscret s'il en fût, ce qui a si fort indigné au moment où il parut. Ce dernier point nous touche peu maintenant : la discrétion n'a de valeur qu'aux yeux des contemporains; après deux siècles, nul n'en sait gré. Ainsi le point de vue de la critique change avec le temps, mais ce qui ne change pas et ne changera jamais, c'est d'une part le sentiment de la pudeur publique devant certaines pages où Bussy, traduisant Pétrone, atteint les extrêmes limites de la plus révoltante immoralité, d'autre part, le sentiment des gens de goût pour les portraits qu'il a tracés de main de maître. Quelques-uns grimacent comme des caricatures, les autres gardent une attitude sérieuse, tous se dressent de pied en cap à tous les coins du livre comme sur les panneaux d'une galerie; leurs traits sont en relief, leurs yeux petillent, un rayon de lumière les frappe et fait ressortir de l'ombre les saillies du visage; l'âme et l'esprit apparaissent sous la forme. Ce ne sont pas là des images inertes, mais des êtres qui respirent, vont, viennent et pensent. Genre difficile à imiter! pinceau rude à manier, celui qui prétend peindre les hommes! Dans le salon de la grande Mademoiselle, il était de mode de faire des portraits : « de ce passe-temps, dit M. Cousin [1], est sortie toute une littérature; » mais quoi? indiquer les lignes de la figure, y joindre quelques-unes des singularités du caractère, c'est peu de chose, il faut un artiste comme Bussy pour former un tout, une personne de tant d'éléments épars et donner la vie à cette argile. Saint-Simon seul l'emportera sur lui, non pas qu'il soit plus vrai, mais

1. M. Cousin, *Madame de Sablé*.

il a plus d'éclat encore. Son observation est plus profonde, plus hardie, son génie est plus impétueux, et surtout sa passion est plus vive. Bussy n'obtient pas des effets si surprenants et si bizarres, mais il fait circuler aussi la lumière sur les figures : lui aussi peint d'un mot et met avec une habileté rare, au service de la plus exacte réalité, la fantaisie de son exécution. Qu'on en juge par ce portrait de Condé :

« M. le prince avait les yeux vifs, le nez aquilin et serré, les joues creuses et décharnées, la forme du visage longue, la physionomie d'un aigle, les cheveux frisés, les dents mal rangées et malpropres, l'air négligé et peu de soin de sa personne, et la taille belle. Il avait du feu dans l'esprit, mais il ne l'avait pas juste ; il riait beaucoup et désagréablement ; il avait le génie admirable pour la guerre et particulièrement pour les batailles. Le jour du combat, il était doux aux amis, fier aux ennemis. Il avait une netteté d'esprit, une force de jugement et une facilité de s'exprimer sans égale ; il était né fourbe, mais il avait de la foi et de la probité aux grandes occasions ; il était né insolent et sans égards, mais l'adversité lui avait appris à vivre. »

Voilà qui est peint et pensé avec énergie. Les portraits de madame d'Olonne, de Charles II d'Angleterre, celui de Turenne, « qui n'avait point l'air d'un héros quoiqu'il en eût l'âme, » celui de Bussy par lui-même, où il se décerne des éloges de la force de ceux-ci : « Il était né doux... il était brave sans ostentation... il aimait les plaisirs plus que la fortune, mais il aimait la gloire plus que les plaisirs, » celui de la duchesse de Châtillon dont « le rire charmant allait réveiller la tendresse jusqu'au fond des cœurs, » celui de Vivonne, « qui avait de gros yeux bleus à fleur de tête dont les prunelles, qui étaient souvent à demi cachées sous les paupières, lui faisaient des regards languissants, » celui de madame de Montglas, « dont le souffle est plus pur que l'air qu'elle respire, » enfin, celui de madame de Sévigné contre lequel proteste la postérité aussi fortement qu'a protesté le modèle, tous ces portraits sont des chefs-d'œuvre de style et de coloris. Si je pouvais les comparer à des ouvrages de peintres célèbres, je dirais qu'ils ont souvent la couleur brillante et sobre, la touche à la fois fine et large, le trait spirituel, gai, malicieux de certaines toiles hollandaises. Je trouverais encore dans certains types, comme dans celui du prince de Condé que j'ai cité, une dignité d'expression, une ampleur de style qui rappellent les tableaux de Van Dyck. Je les crois enfin ressemblants, car la plupart de ces figures ont la vivacité douce et fière, le noble regard, la belle attitude des personnages reproduits par le pinceau des maîtres du temps, les Mignard et les Rigaud, par le burin des Nanteuil, des Drevet et des Edelinck, et dont les lignes re-

posées, les yeux tranquilles expriment aussi bien que les ouvrages littéraires de l'époque la gravité du siècle de Louis XIV et l'épanouissement d'une société satisfaite.

J'ai reconnu tout à l'heure que l'art de bien dire est la qualité dominante chez Bussy-Rabutin. C'est dans sa correspondance qu'il en faut surtout chercher la preuve ; non pas que dans ses autres écrits il n'ait su heureusement exprimer sa pensée, mais c'est là qu'apparaît plus clairement ce mérite de son esprit. Ceci ne doit point nous étonner, et tient à la nature même du style épistolaire. Dans tout autre ouvrage, c'est le fond même qui prétend nous plaire, et qui toujours distrait un peu l'attention; mais, dans les lettres, le fond est d'ordinaire peu de chose; c'est à l'écrivain de faire tout valoir par les agréments de son style; il s'adresse avant tout à la délicatesse de notre goût littéraire, et la forme juste et naturelle qu'il donne à ses pensées est le principal attrait de son ouvrage. Bussy le savait bien, car il ne s'ignore pas lui-même; il ne faut pas chercher dans sa correspondance la naïve expansion d'un génie qui ne connaît pas sa force. Sa nature est franche, il est vrai, et son abandon n'est pas affecté, mais il sait que cette sincérité même est excellente, qu'elle est la vie du genre épistolaire, qu'il est bien de mettre un style correct et clair en harmonie avec des pensées simples, agréables sans recherche: « Facetæ et elegantes, » disait Cicéron. Aussi, tout en s'appliquant à ne pas nuire par un travail trop minutieux à la spontanéité de son premier élan, s'attache-t-il à limer sa phrase, à lui donner cet éclat, cette netteté qu'il aime, à fondre enfin sa pensée et son expression dans une indestructible unité.

De tout temps, les sociétés littérairement civilisées ont estimé le genre épistolaire, et les correspondances ont trouvé des lecteurs avides. Sans doute ce grand empressement révèle d'abord cette vive curiosité de l'homme pour les passions et pour les mœurs qui se racontent elles-mêmes :

Humani nihil a me alienum puto;

partout où l'âme se montre, partout où un esprit qui vaut la peine d'être entendu me parle de son temps ou de lui-même avec l'accent de la vérité, je ne m'étonne pas que la postérité soit attentive. Mais je suis persuadé que les correspondances vraiment célèbres ne doivent pas seulement leur succès, soit au développement d'un caractère illustre, soit à la peinture d'un siècle fameux, puisqu'on les lirait encore quand même on n'y verrait apparaître ni un siècle ni un caractère. Ce qui les fait vivre, ce sont précisément ces qua-

lités fines, élégantes, dont je parlais tout à l'heure, cette heureuse délicatesse de langage qui est comme le privilége de la *lettre*, ce court ouvrage où les moindres choses peuvent trouver leur place, où les plus minces détails peuvent plaire, pourvu qu'ils soient parés de l'indéfinissable charme du style. Oui, j'admire dans quelques épîtres de Cicéron la douleur profonde du citoyen déçu, et la suprême tristesse des premiers jours de la servitude; mais lorsqu'il converse familièrement avec ses amis, sur un ton si agréable tout ensemble et si élevé, usant des mille ressources de son esprit charmant, plaisanterie douce et mesurée, philosophie aimable; c'est par la souveraine distinction de sa façon d'écrire qu'il a rendu ses lettres impérissables. J'en dirai autant de celles de Pline et de Voiture; leur plus grand prix est dans leur forme, et c'est le secret de leur durée.

C'est par là aussi que vivent les lettres de Bussy-Rabutin, quel que soit du reste l'attrait des innombrables historiettes dont elles sont parsemées. Mais ce qui orne et relève encore ce mérite, ce sont ces agréments d'une imagination enjouée qui forment le caractère même de l'esprit de Bussy. Ne nous y trompons pas toutefois : cet enjouement n'a rien d'aigre ni de rude; ce n'est plus cette moquerie dont l'auteur des *Mémoires* a tant abusé; l'exilé a compris les dangers de la médisance, et je ne retrouve pas trace dans ses lettres d'ironie malséante ou périlleuse. Il prétend même s'y faire une réputation de bonté et de douceur, et vraiment on ne se douterait guère, en les lisant, qu'elles sont l'œuvre de ce redoutable railleur dont les épigrammes ont soulevé tant de colères. S'il plaisante désormais, c'est avec courtoisie, sans songer à blesser personne, par passe-temps littéraire, et seulement pour égayer innocemment ses lecteurs. Souvent même c'est le tour de la phrase et son allure plutôt qu'un trait déterminé qui révèlent le sourire, et ce badinage léger, spirituel, provoqué souvent, se joue, comme on dit, sur la pointe d'une aiguille. C'est ainsi, par exemple, qu'il écrit à madame de Scudéry :

« Vous me grondez; nous sommes bien loin de compte, madame, c'est à moi à me plaindre. Mais faisons ce que je conseille aux amants; remettons cet éclaircissement à notre première vue, car nous ferions des *factums* de part et d'autre avant que de nous rendre, et cependant écrivons-nous et nous aimons comme si nous n'avions tort ni l'un ni l'autre. »

Et encore à madame de Sévigné du temps de leurs discordes :

« Je ne pensai pas que vous vous mêlassiez, vous autres belles, d'avoir de la cruauté sur d'autres chapitres que sur celui de l'amour. Cessez donc,

petite brutale, de vouloir souffleter un homme qui se jette à vos pieds... Si vous n'êtes pas encore contente des termes dont je me sers en cette rencontre, envoyez-moi un modèle de la satisfaction que vous souhaitez, et je vous la renverrai écrite et signée de ma main, contre-signée d'un secrétaire et scellée du sceau de mes armes. Que vous faut-il davantage ? »

Et ailleurs à madame de Fiennes :

« Madame de la Roche a beau montrer mes lettres, son exemple ne me gâtera pas ; je ne montrerai pas les siennes ; mais j'ai envie de prendre un peu plus garde à l'avenir à qui je ferai des faveurs, car cela n'est pas plaisant, voyez-vous, qu'on les aille publier à tout le monde. »

Et ailleurs au comte de Guiche :

« Pour moi, je suis un pauvre diable égaré, qui ai toutes les peines du monde à retrouver le bon chemin, et qui, quand j'y serai rentré, n'ai pas assez de jour pour arriver au gîte, de sorte que je vis au jour la journée sans crainte et sans espérance. »

Encore un mot adressé à madame de Grignan :

« Vous m'avez écrit d'une encre si blanche, madame, que je n'ai lu que dix ou douze mots par-ci par-là de votre lettre... C'est une vraie encre à écrire des promesses qu'on ne voudrait pas tenir... Pour l'amitié que je vous ai promise, elle est écrite dans mon cœur avec des caractères qui ne s'effaceront jamais. Voilà de grandes paroles ! »

Je m'arrête, il faudrait tout citer, car tel est le ton général de la correspondance ; si de nombreux passages amenés sous la plume de Bussy par des circonstances sérieuses varient ce tour de style, il reparaît bientôt sans lui coûter d'effort. Le comte en connaît le prix et s'y abandonne avec un évident plaisir ; il parle en plus d'un endroit de sa gaieté naturelle ; elle avait survécu en effet à ses déceptions et le consolait dans ses chagrins. Sans doute, il ne faudrait pas être dupe du calme qu'il affecte souvent ; lorsqu'il dit : « La mauvaise fortune me donne une tranquillité admirable, » ou bien : « Le souvenir de mes malheurs ne m'est plus sensible, » je sais très-bien, que, redoutant d'éveiller une pitié inutile et piquante pour son amour-propre, il est décidé à paraître heureux ; on ne peut cependant méconnaître, dans l'ensemble de sa correspondance, une liberté d'idées, une facilité de l'expression à devenir légère et plaisante, qui démontrent sinon le calme d'une résignation sereine, du moins une imagination heu-

reusement distraite de ses ennuis par les goûts littéraires et un exercice régulier de la pensée.

Bussy attachait à ses lettres une juste importance; ce n'était pas seulement pour lui simplement une distraction, c'était un travail qu'il destinait à l'avenir. Il s'estimait lui-même très-haut; aussi soigne-t-il ses moindres billets, sans que ses prétentions, si bien justifiées par la postérité, aient rien coûté à l'aisance de son style, et sans qu'elles l'aient fait tomber dans cet excès de délicatesse qu'on a reproché à Voiture. Je lui sais, je l'avoue, un gré infini de respecter à ce point les gens auxquels il s'adresse, qu'il ne leur veuille rien offrir dont la susceptibilité de leur sens littéraire puisse être blessée. Toutefois, il dépasse en un point ce qu'on peut exiger du genre épistolaire : il prétend lui imposer une méthode régulière, et, s'y assujettissant lui-même, il répond toujours article par article à toutes les propositions de la lettre qu'il a reçue. On ne saurait admettre, je crois, ce précepte impérieux : on risque, en l'observant avec trop d'exactitude, une monotonie que Bussy n'évite qu'à force d'art. Madame de Sévigné, malgré les conseils de son cousin, ne pouvait pas s'y soumettre, les élans de son imagination brisaient cette entrave; elle aimait mieux suivre sa fantaisie brillante, laisser courir sa plume au hasard, et elle trouve dans ce *beau désordre* son originalité, sa couleur et sa force.

Je repousserai donc cette règle que madame de Sévigné a si heureusement violée, et cependant Bussy est un excellent juge littéraire. Ses contemporains n'en doutaient pas, et la postérité est le plus souvent de son avis. Assurément, lorsqu'il compare Benserade à La Fontaine, il cède aux sollicitations de la mode et aux entraînements de l'amitié; mais n'est-ce pas lui qui a dit de Pascal : « Je l'ai céans, et je l'ai lu avec admiration; » de Zaïde attribuée alors à Segrais : « Rien n'est mieux écrit; si tous les romans étaient comme celui-là, j'en ferais ma lecture; » et qui a, des premiers, compris le génie de madame de Sévigné? Il plaçait Bossuet au premier rang dans son estime : « J'ai le compliment de M. de Condom à l'Académie. Il est beau : cela ne me surprend pas; il ne fait rien qui ne soit de cette nature. » Après avoir lu les *Caractères* de Théophraste, traduits par la Bruyère, il écrit au marquis de Termes : « La Bruyère est entré plus avant que lui dans le cœur de l'homme. Cet ouvrage plaira fort à ceux qui ont de l'esprit, et, à la longue, il plaira encore davantage. » Lorsqu'on lui envoie la *Bérénice* de Racine, voici comme il la juge, et il ne me semble pas qu'il ait tort : « Il me paraît que Titus ne l'aime pas tant qu'il dit, puisqu'il ne fait aucun effort à l'égard du sénat et du peuple romain. Il se laisse aller d'abord aux remontrances de Paulin qui, le

voyant ébranlé, lui amène le peuple et le sénat pour l'engager, au lieu que s'il eût parlé ferme à Paulin il aurait trouvé tout le monde soumis à ses volontés... Pour Bérénice, si j'avais été à sa place, j'aurais fait ce qu'elle fit, c'est-à-dire que je serais parti de Rome la rage dans le cœur contre Titus, mais sans qu'Antiochus en valût mieux.» Quand le père Rapin qui l'estimait fort et le consultait volontiers, même sur ses propres ouvrages, l'interroge sur divers points littéraires, et sur divers auteurs, les réponses de Bussy témoignent de cet inébranlable bon sens qui est la lumière et la force de la critique : « Il est certain, dit-il, que les sentiments de tendresse poussés trop loin ont je ne sais quoi de fade qui dégoûte dans les tragédies; » et ailleurs : « Pour les ouvrages de Molière, je l'avoue, je les trouve incomparables... Despréaux est encore merveilleux : personne n'écrit avec plus de pureté; ses pensées sont fortes, et, ce qui m'en plaît, toujours vraies. Il a attaqué les vices à force ouverte, et Molière plus finement que lui. Mais tous deux ont passé tous les Français qui ont écrit dans leur genre. » Il défend vigoureusement La Fontaine contre les *factums* de Furetière et promet avec assurance l'immortalité au fabuliste : « Les siècles suivants le regarderont comme un original qui, à la naïveté de Marot, a joint mille fois plus de politesse. » Enfin, s'il doute une fois de Boileau et de Racine, c'est sur un point où l'événement l'a justifié : « Je ne crois pas, dit-il, qu'ils soient capables de bien faire l'histoire du roi. » Bussy, j'en conviens, désirait vivement être chargé de ce travail, mais les deux poëtes, en effet, ont été inférieurs à leur tâche, et n'ont pas démenti le pressentiment de leur rival.

Ces préoccupations, ce travail de style, cet incessant effort d'un homme qui prétend soutenir sa haute renommée, cette correspondance, l'objet de tant de soins et d'étude, étaient précieux à cet exilé. Pour un homme séparé du monde par une loi inflexible, écrire, mêler encore, fût-ce de loin, sa voix et son nom au bruit des choses humaines, dire son mot sur les événements du jour, apprécier selon les inspirations d'une raison applaudie les idées contemporaines, converser librement avec d'autres que d'honnêtes gentilshommes de campagne, rustiques voisins que dédaignait un peu son esprit attique; déployer les ressources de sa plume féconde devant des lecteurs dignes de le comprendre c'était tromper l'ennui, funeste aux imaginations vives, échapper à cette suprême lassitude qui finit par énerver l'activité impuissante, en un mot, c'était vivre. Bussy réagissait ainsi contre sa destinée; son ambition déçue se repaissait, et noblement, de cette espérance de gloire littéraire, en même temps que sa curiosité, inquiète de ce qu'elle ne pouvait plus voir, trouvait un aliment dans les innombrables nouvelles que des correspondants zélés envoyaient

sans cesse de Paris à leur ami solitaire. Aujourd'hui, les mille voix de la presse parviennent jusque dans les retraites les plus lointaines et les plus cachées, et racontent aux plus indifférents les événements contemporains. Au dix-septième siècle, il n'en était pas ainsi, mais la lettre était un journal où les rédacteurs attentifs mêlaient aux anecdotes de la cour le récit des plus émouvantes scènes de la politique et de la guerre. C'est là encore un des plaisirs que nous donne la correspondance de Bussy. J'y retrouve les faits considérables de cette grande époque, présentés à un lecteur impatient de son oisiveté par les spectateurs mêmes de ce drame réel : l'histoire.

II

J'en viens à vous parler de ces nombreux personnages, hommes ou femmes, gens d'épée, de robe ou de plume, les interlocuteurs de Bussy dans cette conversation ingénieuse. Presque tous sont dignes, comme le dirait M. Sainte-Beuve, de lui « renvoyer le volant, » et leurs caractères se dessinent à merveille au cours de ce rapide dialogue. C'est là toute une galerie de portraits peints innocemment par les modèles eux-mêmes. Chaque lettre ajoute un coup de pinceau; peu à peu, les détails se placent, les formes s'accusent, le regard s'anime : l'homme apparaît. Les uns ne sont que des ébauches; les autres sont des ouvrages achevés, et d'un fini précieux. Bussy avait dans son salon plusieurs portraits enjolivés d'attributs et de devises; mais, en vérité, dans le secrétaire où il réunissait les lettres de ses amis, soigneusement recopiées de sa main, il avait renfermé des figures vivantes, qui n'ont besoin ni de ces attributs, ni de ces devises que son amitié, son admiration ou sa rancune inscrivaient au bas du cadre où brillaient madame de Sévigné, mademoiselle d'Armentières, Louis XIV ou madame de Montglas, car leur expression ne trompe guère, et on les reconnaît du premier coup d'œil.

Arrêtons-nous un instant dans cette galerie. Madame de Sévigné attire mes yeux tout d'abord. Ce n'est plus ici seulement la mère de madame de Grignan, dont elle ne peut, toutefois, prononcer le nom sans que tout en elle ne tressaille, et sans que les cordes de son cœur ne soient émues : c'est la femme du monde enjouée qui laisse aller ses pensées heureuses au gré de son imagination facile. Je vois, car elle y revient souvent, qu'elle est fort sensible aux gloires aristocratiques de sa famille, et à la noble généalogie des Rabutin, « qui ont de quoi faire quatre ou cinq gentilshommes les uns sur les autres; » elle vante aussi les Sévigné, « considérables dans les guerres de Bretagne, et

bien marqués dans l'histoire; » on sait quel souvenir elle avait gardé de l'*Histoire amoureuse*. Je retrouve, en effet, dans son attitude, une sévérité éclaircie à la fin par un sourire chevaleresque : « Levez-vous, comte, je ne veux point vous tuer à terre. » Son esprit était, au fond, sympathique à l'esprit de Bussy; mais, lorsque son cousin s'emporte, et lui témoigne une tendresse trop vive, son front se plisse, et elle lui dit un peu rudement : « N'est-ce pas une chose étrange que vous ne puissiez trouver de milieu entre m'offenser outrageusement ou m'aimer plus que votre vie? » En fait, le badinage du comte plaisait à madame de Sévigné; elle répond toujours à son cousin avec exactitude, conservant tout ensemble la supériorité du style, et l'ascendant que donne aux femmes un acte de clémence, dont l'orgueil de l'homme ne saurait souffrir; elle le console, l'encourage à supporter la mauvaise fortune, et ne craint pas de lui laisser voir, tout en riant, ses ennuis et sa mélancolie : « La vie est courte, mon cher cousin; c'est la consolation des misérables et la douleur des gens heureux. »

Auprès de madame de Sévigné se place madame de Grignan. Quoi qu'on en ait dit, elle aimait, elle admirait sérieusement et profondément sa mère : « Il me semble, écrit-elle à Bussy avec une modestie charmante, que c'est mon meilleur endroit... Si j'avais quelque autre bonne qualité essentielle, je vous ferais mon portrait, mais ne voyez que celle-là. » Je trouve parfois dans ses lettres un peu de raideur, mais cette raison inflexible est souvent tempérée par un sourire : « Si je vous écrivais ailleurs que dans une lettre de ma mère, je vous dirais que c'est beaucoup retarder mes devoirs qui m'appellent en Provence, mais elle trouverait mauvais de n'être pas comptée au nombre de ceux qui doivent régler ma conduite. Elle en est présentement la maîtresse, et j'ai le chagrin de n'éprouver son autorité qu'en des choses où ma complaisance et mon obéissance seront soupçonnées d'être d'intelligence avec elle. » La *belle Madelonne* est une femme sérieuse, et qui raisonne tout, même l'amitié : « C'est ici un adieu, monsieur le comte, mais un adieu n'est pas rude quand on n'est pas ensemble, et qu'ainsi l'on ne se quitte point; » et plus loin : « Je vous supplie de faire mes compliments à madame votre fille sur la mort de M. de Coligny... Je lui ferais un compliment fort mauvais et fort commun, qui ne la contenterait pas, si elle était affligée, et qui lui paraîtrait impertinent, si elle ne l'est pas. » Elle est cartésienne enfin, et elle déclare, avec une foi inébranlable, ses sentiments philosophiques : « Je ne veux pas abjurer la secte de M. Descartes : il arrive des révolutions dans toutes les opinions, et j'espère que les siennes triompheront un jour et couronneront ma persévérance. » Ce n'est plus là, sans doute, la brillante

imagination de madame de Sévigné; les formes du style sont austères, l'esprit est calme, logique et froid. Cette physionomie est impassible, mais sa dignité est agréable, et l'intelligence illumine ce regard.

Madame du Deffant est souverainement inique, lorsqu'elle parle d'une amie de Bussy, dont, je l'avoue, le style me plaît : madame de Scudéry. Ne va-t-elle pas jusqu'à dire : « Ses lettres sont insupportables; rien n'est plus faux. » Madame de Scudéry était, j'en conviens, et ceci m'importe peu, « d'une noblesse des plus minces, » mais elle écrit bien, et montre à Bussy un dévouement sincère; elle est au courant des nouvelles de la cour; elle les conte simplement et avec esprit. Elle moralise le comte sans emphase : « Heureux est qui n'aime point, lui dit-elle, et qui n'a pas aimé fortement; quoique disent les amants, les plaisirs de l'amour ne valent point ses peines. » Il y a parfois un grain de curiosité caché au fond de ses exhortations morales, et, quand elle expose à Bussy les chagrins inséparables des passions, on sent qu'elle veut savoir au juste si, dans sa retraite même, il n'a pas gardé de madame de Montglas un trop profond souvenir : « Tant que vous ne l'oublierez pas, croyez que vous n'êtes point pour elle comme vous dites que vous êtes. » Elle le provoque ainsi à répondre et à faire connaître l'état de son cœur. Madame de Scudéry est un bel esprit, mais je ne vois rien en elle qui soit affectation ou pédanterie. Elle a lu Pascal, elle est pieuse, et réfléchit beaucoup sur la vanité du monde; c'était de mode de ce temps-là; « elle ne connaît point l'amour, » nous dit-elle, mais elle n'y a point regret; elle vit d'une vie simple, littéraire, au milieu d'un cercle d'amis qu'elle ne cherche pas à dominer, et parmi lesquels il faut citer, car ce sont aussi des correspondants de Bussy-Rabutin, mademoiselle Dupré et le duc de Saint-Aignan.

Mademoiselle Dupré est un type original et qui amuse; poëte, elle se plaît à montrer ses ouvrages, et ces ouvrages, ce sont des sonnets. Muse chaste et vieille fille, elle accable l'amour de divertissantes invectives : décidément, il est son ennemi personnel, et elle « traite ce dieu rudement. » Cependant, elle l'avoue en baissant les yeux, après avoir décrit « les amours du siècle d'or » : « Si j'avais vécu dans celui-là, je n'aurais pas été si farouche. » Elle rappelle quelquefois Bélise, et, trente ans plus tôt, elle eût été l'une des perles de l'hôtel de Rambouillet. Femme très-savante, du reste, elle avait appris le grec et le latin, et se complaisait dans l'étude de la philosophie; mais quoi, les bouts-rimés ont pour elle un attrait mystérieux. Ce sont là les flèches qu'elle aiguise contre Cupidon, et ce n'est pas la faute de ses madrigaux si Bussy n'est point persuadé :

Que sans cette passion folle,
Le monde n'en irait que mieux.

Cette figure un peu ridicule, dans un coin de la galerie, envoie au passant un spirituel et prétentieux sourire.

Quant au duc de Saint-Aignan, c'est un caractère élevé et une noble physionomie. Il me rappelle certains portraits de Porbus. Il en a l'attitude austère et la douce sérénité. Il avait ces vertus imposantes des âmes portées vers le bien par la dignité même de leur nature, et ces vertus étaient chez lui agréables et indulgentes. Ami fidèle de Bussy, il demeura toujours son affectueux interprète auprès de Louis XIV; c'était à lui que le comte avait remis ses intérêts, et le duc de Saint-Aignan eût été digne de défendre une meilleure cause. Son style, comme lui, est aimable et sincère; le bon sens y revêt des formes courtoises, mais sa politesse mesurée vient du cœur. Il donnait sans cesse à Bussy, par ses lettres et par ses bons offices auprès du roi, des preuves sensibles de cette étonnante, mais réelle amitié. Il admirait fort les écrits de l'exilé qu'il daignait plaindre : « C'est à un provincial comme vous que doivent penser les courtisans. Mais, mon Dieu! que valent plusieurs de ces messieurs-là, et que ne valez-vous point? Quand verrai-je vos Mémoires, et quand vous ferai-je voir les miens! » Les Mémoires du duc de Saint-Aignan, s'ils existent encore, sont inédits; il serait à désirer qu'ils fussent publiés, et fissent apparaître dans tout son jour un des types les plus purs de l'ancienne noblesse française.

Bussy avait des amis, non-seulement à la cour, mais dans l'Église et dans la magistrature. Parmi les premiers, il faut citer le révérend dom Côme, depuis évêque de Lombez, le confesseur de madame de Montglas, excellent prêtre, un peu embarrassé de parler de sa pénitente. Impatienté enfin des provocations indiscrètes de Bussy, il le lui déclare un jour : « Je ne vous dis rien sur le chapitre de la dame dont vous me faites l'honneur de me parler; le ministère où elle m'employait m'impose un silence austère. » Aussi, c'est en vain qu'il promet au comte « de penser à lui tous les jours de sa vie, au moins une fois, qui sera à l'autel. » Bussy, qui se soucie peu des sermons et des prières, cesse de lui écrire dès qu'il voit sa curiosité déçue. Je citerai encore le père Bouhours, un jésuite que ses travaux littéraires ont fait honorablement connaître, et qui lisait et relisait les lettres de Bussy. Malgré sa gravité, il veut absolument déployer ses grâces un peu lourdes, et rivaliser avec le comte. Quoi qu'il fasse, ses plaisanteries n'ont point le tour aisé; il prétend être agréable, et se donne beaucoup de peine pour y parvenir : c'est dire assez qu'il échoue. Son

maintien composé ne devient jamais libre. Il sermonne, bien qu'il s'en défende, et professe, bien qu'il ait l'air de demander des avis. L'abbé Le Gendre, dans ses curieux *Mémoires*, publiés ici, a fixé l'opinion qu'on doit avoir de ce personnage.

Je trouve son confrère, le père Rapin, infiniment plus aimable : « C'est un bon et honnête homme, » disait madame de Sévigné. Madame de Scudéry l'avait fait connaître à Bussy, et en trace elle-même le portrait : « Il a une physionomie qui découvre une partie de sa bonté et de sa douceur. Dans ses manières et dans son procédé, il n'y a rien d'affecté, comme ont la plupart de ceux qui portent un habit religieux;... l'on ne voit de sa dévotion qu'autant qu'il en faut pour en être fort édifié;... il est, à ce que disent tous les savants, un des plus savants hommes de son siècle, mais sa science est si bien digérée, qu'il ne paraît dans sa conversation ordinaire que du bon sens et de la raison. » Après avoir lu les lettres de Rapin à Bussy, on voit combien ces traits sont justes; Rapin était un de ces êtres rares dont la simplicité sereine trouve en soi ce je ne sais quoi de gracieux, qui est, chez certaines âmes privilégiées, le rayonnement de la vertu. Sa sainteté affermie ne redoutait pas le commerce du monde, et il n'imposait pas à son visage une déplaisante rigidité. Il savait être pieux, sans s'irriter contre les incrédules, et la délicatesse de son tact littéraire le préservait des préjugés qui séduisent les dévotions vives. Les hardiesses de Molière ne l'avaient point effrayé, et je suis si accoutumé à l'impartialité de son esprit, que je ne m'étonne pas de l'entendre dire : « Molière est de nos amis. » Mais cette nature exquise était délicate, faible, souvent défaillante. Rapin mourut jeune, et sa mort paraît avoir été sensible à Bussy : « Il était votre ami aussi bien que le mien, » écrit-il à madame de Sévigné. Celle-ci lui répond par un éloge rapide, mais senti, de cet homme éminent et doux, qui est une des figures souriantes de l'Église au dix-septième siècle.

Auprès de lui, je rencontre le premier président Brulart de Puisieux. C'est le type de ces magistrats de province, à qui des fonctions élevées, de nobles traditions de famille, une instruction solide, des principes affermis, ont donné une dignité d'âme qui se répand sur leur visage et apparaît dans leur style. Le goût des lettres venait orner ces fortes intelligences, et les travaux de la jurisprudence ne les détournaient pas des plaisirs de l'esprit. Ils partageaient l'avis de Cicéron, qui invite aux études littéraires ou philosophiques les hommes les plus préoccupés par les débats des tribunaux ou les luttes du Forum. Celui-ci nous représente cette sagesse austère, cette distinction de langage, qui étaient le caractère de l'antique magistrature, et, en même temps, l'aménité indulgente qui est le propre de la vertu éclairée. Il

loue Bussy de ses Mémoires : « Ce qui est sérieux, dit-il, est beau et solide, et rien n'est plus enjoué que ce que vous avez écrit pour réjouir; » mais le magistrat s'effraye de certaines témérités : « J'ai peur que vous n'ayez pas assez craint de fâcher le monde. » On croit voir le président Brulart quand on lit ses lettres : il a la gravité aimable de ces vieux portraits de famille, coiffés de la perruque du temps, vêtus de la toge parlementaire, et dont le majestueux regard semble conseiller sans cesse l'honneur, la droiture, le respect du bien à leur postérité.

Voici encore quelques-uns des types qui s'accentuent à chaque page de la correspondance : C'est mademoiselle d'Armentières qui, selon Saint-Simon, était « une fille d'esprit et de vertu. » D'après ses lettres, ces louanges semblent méritées; on ne peut toutefois s'empêcher de rire, lorsqu'elle s'y montre si fort préoccupée de ses affaires au palais, de ses juges, de « son chicaneur » qu'elle espère « mettre à la raison, » lorsqu'elle avoue, avec une ingénuité digne de la comtesse de Pimbèche : « n'avoir presque plus de procès. » N'est-ce pas charmant ? — C'est madame Bossuet, la belle-sœur de l'illustre évêque : Bussy l'appelle avec enthousiasme « une femme extraordinaire; » il fallait dire simplement : « une femme spirituelle; » il paraît qu'elle était belle, mais, ajoute Bussy : « pour sa conduite, elle ne plaît à personne, pas même à ses amants en faveur de qui elle est si mauvaise. » Ceci me gâte un peu cette bourgeoise qui écrit si bien, cette provinciale qui aime tant Bérénice, et qui parle si finement des choses sérieuses; je ne suis plus étonné de lui entendre dire : « Il ne faut pas aimer à demi quand on s'en mêle; » elle semble avoir pratiqué souvent ce précepte dangereux pour la vertu; — c'est madame de Montmorency, une des plus fidèles amies du comte, grande dame mondaine qui envoie à Bussy toutes les nouvelles de l'armée et de la guerre, qui appelait si gaiement madame de Montglas « Satan, » et lui criait si fort : « *Vade retro*, » qui se désespère d'avoir la petite vérole, parce qu'elle se trouve « en quarantaine, » parce que son salon est vide, et qu'elle est réduite à jouer « avec ses femmes et ses laquais; » — c'est madame de Gouville, « l'impudique; » madame de Fiesque, « la petite comtesse, » la Gilonide du Luxembourg, « l'aimable déesse de toutes les fêtes; » la grande Mademoiselle qui, des premières, envoie à l'exilé un sympathique souvenir; — c'est cette sensible et divertissante princesse allemande, la duchesse de Holstein, mariée par amour à un cousin de Bussy, un Rabutin sans fortune. Elle écrit au comte de nombreuses lettres, dont les phrases à perte de vue et les allures germaniques heurtent à chaque ligne la grammaire française. Du moins a-t-elle le mérite de se défier de son style : « Je ne sais si je m'expli-

que bien, » dit-elle; Bussy est trop flatté de cette parenté pour ne point pleinement rassurer la duchesse. Ce n'est pas là, du reste, la seule inquiétude de cette pauvre femme qui craint d'avoir fait une mésalliance, ou plutôt de paraître, à la cour de Vienne, s'être mésalliée. Aussi réclame-t-elle, à plusieurs reprises, une généalogie détaillée de la maison de Rabutin, car elle veut établir « cette famille en Allemagne *qui* est si illustre. » Ces bévues amusent, et les empressements de Bussy auprès de cette Allemande épaisse deviennent une réjouissante comédie. Citons encore le comte de Gramont, le héros des *Mémoires d'Hamilton;* il est célèbre d'autre part, mais j'ai sous les yeux un échange de quatre lettres entre lui et Bussy, qui m'apprennent un détail inédit fort honorable pour son tact et son esprit. Comme Oronte prie Alceste de juger son sonnet, Gramont « supplie très-humblement » Bussy de lui dire son sentiment « sur certain panégyrique du roi en vers, que son zèle, dit-il, lui a fait entreprendre; » le comte lui avoue, avec une sincérité digne du misanthrope, que « lorsqu'il s'agit du panégyrique du roi, ce doit être quelque chose d'extraordinaire, que ces sortes d'ouvrages ne doivent pas être communs, et qu'en matière de vers la médiocrité est un grand défaut. » Mais, au rebours d'Oronte, Gramont remercie son juge « de sa généreuse sincérité, » et il ajoute avec un bon goût parfait : « Je vous supplie d'oublier que je fais de méchants vers. »

J'interromps ici, car l'espace me manque, cette revue des caractères et des incidents qui remplissent la correspondance de Bussy-Rabutin, et cette étude d'une forme de langage oubliée et d'une société disparue. Un siècle est là, avec ses grandeurs et ses faiblesses, ses événements historiques et ses anecdotes puériles; nous en écoutons les voix évanouies; la génération qui vivait alors nous apparaît, et, après deux cents ans écoulés, elle nous intéresse et nous émeut encore. Et cependant, les fondements mêmes de cette société qui se croyait impérissable se sont écroulés pour jamais, et notre philosophie demeure pensive devant ces ruines; nous apercevons le néant de ces splendeurs, de ces tristesses ou de ces joies, et la vérité de ces enseignements redoutables que les orateurs sacrés et les philosophes faisaient descendre des hauteurs de leur génie sur ces existences qui se révèlent à notre investigation curieuse. Étrange puissance du style qui ranime cette poussière et qui sauve de l'oubli ceux-là mêmes qui n'avaient jamais songé à l'immortalité! Nous demeurons attentifs devant les expressions de ces figures que nous voyons passer devant nos yeux dans les Mémoires et la correspondance que nous venons de parcourir, parce qu'elles sont ornées de ce charme et éclairées de cette lumière. C'est la destinée du siècle de Louis XIV, ce tableau

splendide qui se développe lentement chaque jour sous nos regards recueillis; ce tableau immense où tant de peintres illustres ont ajouté tour à tour quelques traits, et qui se présente ainsi comme l'œuvre de tous les contemporains, historiens, poëtes, artistes, orateurs, hommes du monde, au jugement de la postérité. Et qu'on ne nous dise pas que des détails comme les correspondances sont inutiles à l'ensemble. Ils en achèvent au contraire l'harmonie, puisqu'ils nous expliquent, par les mœurs, le sens des événements, et, mettant sans cesse en action la personnalité humaine, donnent au passé la vie du présent, à l'histoire le relief et l'éclat de la réalité.

REVUE DES SCIENCES

LES PREMIERS PROGRÈS DE LA PHYSIQUE.

Whewell's *History of inductive science.* — *The Encyclopædia britannica. Dissertations Fourth and Fifth, by* Playrfair, Leslie, Forbes.

Aux heures paisibles où l'âme heureuse laisse sommeiller les soucis du jour et où la nature [1] manifeste ses ravissantes harmonies, celui qui porte sa pensée sur le monde extérieur ne peut se défendre d'admirer l'ordre divin qui éclate dans l'univers, et élevant son âme vers l'Éternelle Intelligence, il goûte la joie de l'entrevoir dans les merveilles de ses œuvres. Mais que la nature change de face, que les éléments déchaînés luttent avec fureur, que l'air, la terre et les cieux bouleversés n'offrent que confusion et dangers, à cette vue l'homme ne reconnaît plus cette Providence qu'il louait dans son cœur. S'il pense à Dieu, il croit à sa colère; s'il lève les mains au ciel, ce n'est que pour implorer sa clémence. Il espère que le Tout-Puissant à sa prière enchaînera les vents, apaisera les orages, raffermira le sol. Vain espoir! une divinité capricieuse ne mène pas l'univers; une volonté toujours changeante ne préside pas à la nature pour en retarder la marche ou en précipiter le cours. Des lois éternelles imposées au monde en règlent d'une manière inflexible tous les phénomènes. Rien ne change, rien ne demeure que par elles. Jamais à l'observateur éclairé et maître de lui ne s'est présenté un seul fait qui autorisât à admettre qu'elles soient violées ou suspendues; elles mani-

1. « Sachez donc premièrement que par la nature je n'entends point ici quelque déesse ou quelque sorte de puissance imaginaire, mais que je me sers de ce mot pour signifier la matière même en tant que je la considère avec toutes *ses* qualités. » — Descartes, *le Monde*, ch. VII. Tel est le sens que Descartes donne au mot nature, et c'est celui que j'adopte. Descartes, au lieu de dire *ses qualités*, met par précaution : *les qualités que je lui ai attribuées.*

festent à qui les interroge sainement une inébranlable constance, qui est la garantie nécessaire de la science humaine. Si la nature était le jouet du hasard, l'homme, au lieu de l'étudier et de la dompter, n'aurait eu qu'à en attendre les coups ou les bienfaits.

Il ne s'y est pas trompé. Averti par la marche régulière des grands phénomènes qui se déroulaient sous ses yeux, contraint de reconnaître leur constance, il est arrivé nécessairement à la conception des lois qui les régissent. La succession régulière des jours et des nuits, le retour périodique des saisons, les époques fixes où les arbres se couvrent de fleurs, celles où le fruit mûr fournit l'aliment attendu et désiré, les diverses circonstances de la vie des êtres animés qui naissent, grandissent et meurent, chacun selon des règles imposées à l'espèce, tous ces phénomènes attestent avec une imposante autorité des lois permanentes et générales. Déjà les philosophes grecs en avaient une idée très-nette. A la vérité, les perturbations subites, les accidents imprévus, ces petits bruits, ces mille mouvements qui animent la solitude même la plus profonde, inclinaient les esprits à admettre ou le hasard ou l'intervention de certaines puissances surnaturelles. Le polythéisme grec peuplait l'univers de dieux dont les colères, les passions, les caprices agitaient le monde. Outre les dieux grands et terribles, Jupiter, Neptune ou Pluton, c'étaient mille divinités familières, tantôt bienveillantes, tantôt malicieuses, qui se jouaient dans les bois, les prairies et les eaux. Mais les hommes éclairés s'élevaient au-dessus de ces brillantes et frivoles imaginations. Ils généralisaient même très-hardiment, et un grand nombre d'écoles enseignaient que toutes les causes si diverses en apparence se réduisent à un principe unique, et qu'une seule loi préside à toute la nature. De nos jours la science moderne a reconnu avec quelle pénétration les premiers scrutateurs de la nature avaient compris la simplicité et l'unité des moyens qu'elle met en œuvre. S'ils s'égarèrent à l'infini dans les détails, s'ils ne transmirent aux modernes qu'un mince héritage de faits certains et de découvertes démontrées, ils ont du moins indiqué avec un esprit ferme le but à atteindre.

Quel chemin les hommes ont-ils fait vers ce but? C'est ce que je me propose d'exposer dans ce travail. Mais je dois le dire d'abord : Ce ne sont que les lois premières des phénomènes que je compte faire connaître, celles qui sont l'objet de la physique générale, qui, en se combinant entre elles selon un mode légitime, donnent la raison de tous les phénomènes observés. Ainsi la lune décrit son orbite autour de

la terre avec une régularité que chacun peut observer, et avec des irrégularités que l'astronome étudie. Les lois de ce mouvement, tout intéressantes qu'elles soient, ne nous occuperont pas; ce ne sont pas des lois premières. Elles dépendent d'actions diverses qu'exercent sur cet astre d'abord la terre, puis le soleil, enfin les planètes; elles dépendent aussi d'impulsions antérieures que des causes diverses lui ont données. Toutes ces actions, ces impulsions se combinent et imposent à la lune la route qu'elle suit. Une fois qu'elles sont connues, l'astronome déduit des lois de la physique et du calcul la forme de l'orbite avec ses moindres irrégularités, et trouve en quel lieu exact l'astre doit se placer à toute époque. Les lois du mouvement de la lune ne sont donc pas primordiales, puisqu'on peut les faire dériver d'autres lois. Or, ce sont ces dernières qui feront seules l'objet de notre étude.

L'histoire de la physique, malgré l'intérêt qu'elle présente, n'a pas encore donné lieu à un ouvrage sérieux dans notre pays. En Angleterre il n'en a pas été de même. Le docteur Whewell, de Cambridge, a écrit sur ce sujet, dans ces dernières années, un livre important : « *History of inductive science*, » et l'*Encyclopédie britannique*, œuvre gigantesque de la science anglaise, vient de publier les savantes dissertations historiques des professeurs J. Playfair, J. Leslie, J. D. Forbes. Ce sont ces ouvrages qui guideront notre marche; mais tout en nous en servant, nous ne les suivrons que librement, et en les confrontant avec les témoignages des auteurs originaux.

I

C'est à la Grèce qu'il faut rapporter l'origine de la science. Tandis que d'autres peuples plus patients et plus industrieux observent des faits particuliers et développent les arts qui relèvent la condition matérielle de l'homme, tandis que les Égyptiens trouvent ces mille procédés et accomplissent ces merveilles de travail qui étonnent notre génie moderne, tandis que chez les peuples sémitiques « la recherche des causes est ou une vaine occupation dont on se lasse très-vite, ou une impiété, une usurpation sur les droits de Dieu [1], » les Grecs, amoureux des exercices de l'esprit, passionnés pour les spécu-

1. E. Renan, *Étude sur le poème de Job*.

lations théoriques, s'efforcent de remonter aux principes des choses, et ils le font avec une audace qu'excuse leur jeunesse. Impatients du but, ils généralisent sans précaution. Sur quelques connaissances recueillies en général dans leurs voyages chez les peuples étrangers, ils bâtissent des systèmes où la vérité et l'erreur sont bizarrement associées. Dans leur hâte ils acceptent souvent comme certain ce qui est seulement probable. Plusieurs même, au lieu de regarder la nature, croient pouvoir la construire *à priori* par l'imagination et par le raisonnement. Enfin, jamais ou presque jamais ils ne font d'expériences, ils ne vont pas au delà de l'observation.

Quels qu'aient été les résultats de cette méthode imparfaite, bien que des théories chimériques aient égaré les esprits, il ne faut pas moins reconnaître quelle valeur présente cette seule idée qu'ils émettent tous : l'idée qu'il ne faut pas s'arrêter à prendre chaque phénomène comme un être isolé, que tous les phénomènes dépendent les uns des autres, que malgré leur diversité ils se rattachent à un petit nombre de principes. Aucun peuple, avant les Grecs, ne paraît avoir constitué de science. Il en est encore aujourd'hui dont la civilisation est avancée, dont l'industrie a surpassé longtemps la nôtre, — les Chinois, par exemple, — et qui ne se doutent pas que l'homme puisse s'élever jusqu'à ces généralités supérieures que la Grèce espérait atteindre.

Rendons d'abord hommage au chef de l'école ionienne, à Thalès de Milet, qui, le premier, chassa cette multitude d'êtres, dieux ou demi-dieux que le vulgaire voyait partout, gouvernant les choses selon leur caprice. Après de longs voyages, il vint se fixer à Milet, en Ionie, et là, entouré de disciples, il poursuivit ses observations sur le monde physique. Il connut la pierre d'aimant, il put constater les premiers phénomènes d'électricité. Diogène de Laërce, qui écrit sa vie, mais à la manière d'un historien légendaire, nous dit qu'il prévit des éclipses, ce qui est douteux; mais il essaye de nous donner encore une idée plus haute de son philosophe, car il prétend que Thalès savait prévoir les irrégularités des saisons.

« Hiéronyme de Rhodes, dit-il, rapporte que Thalès voulut montrer avec quelle facilité il pourrait s'enrichir. Prévoyant que la récolte des olives serait abondante, il prit à louage plusieurs pressoirs d'olives, dont il retira de grosses sommes d'argent. »

Il est évident que jamais les anciens n'ont été assez avancés pour

prévoir si juste; l'état de l'atmosphère est sujet à des causes de variation si multiples, que la science actuelle est incapable de les suivre. Pour réussir, il faut connaître les phénomènes astronomiques, déterminer les effets qu'ils produisent sur le mouvement de l'air, sur l'évaporation des eaux; savoir, à un moment donné, la vitesse des vents qui soufflent par toute la terre, les agitations de la mer, les frottements des fluides qui se meuvent, et tous ces renseignements acquis doivent être combinés par le raisonnement, par le calcul. Il est difficile d'espérer que l'homme arrive jamais à posséder et à combiner les parties sans nombre d'une telle question. Aujourd'hui, l'on peut tout au plus suivre la marche des tempêtes, par le moyen du télégraphe électrique; on pourrait peut-être prévenir les pays menacés; car les ouragans eux-mêmes ont une marche lente, comparée à celle de l'électricité.

Quoi qu'il en soit des exagérations de l'histoire, elles prouvent que notre philosophe avait excité l'admiration des hommes de son temps par son génie. Pour nous, bien qu'il ne nous reste guère que son nom, nous le révérons comme notre premier ancêtre. C'est lui qui marche à la tête de la cohorte savante; il a allumé le flambeau que tant d'hommes illustres ont transmis jusqu'à nous.

Parmi ceux qui suivent, il faut citer au premier rang Pythagore, qui vécut peu de temps après Thalès. Comme lui, il voyagea, soit en Égypte, soit auprès des Chaldéens. Mathématiques, astronomie, physique, tout fut l'objet de ses études, et, dans chaque science, il a marqué sa place. Son âme sereine, portée vers la contemplation de la nature, en remarqua surtout les merveilleuses harmonies. S'il faut en croire la tradition, il aurait eu l'intuition anticipée du vrai système du monde; il aurait enseigné que le soleil est immobile, et que la terre, ainsi que les planètes, a un mouvement de rotation autour de cet astre; il comprit que les jours et les nuits étaient produits par le mouvement de rotation du globe, tournant sur lui-même. Si ces conceptions n'appartiennent pas à Pythagore, on peut les attribuer, sans hésiter, à Philolaüs, son disciple, le seul pythagoricien dont il nous reste des fragments.

Dans la physique proprement dite, Pythagore passe encore pour avoir découvert les lois des cordes vibrantes. Toujours préoccupé des rapports numériques qui devaient régler les mouvements et les harmonies naturelles, il parvint à exprimer en nombres les notes

musicales. Un jour, dit Nicomaque dans son Traité d'arithmétique, Pythagore se promenait en méditant sur cette question, lorsqu'il passa devant l'atelier d'un forgeron. Son attention fut éveillée par le bruit des marteaux qui, frappant sur l'enclume, produisaient des sons unis entre eux par des rapports musicaux. Ils faisaient entendre la quarte, la quinte et l'octave. La pensée lui vint d'examiner les marteaux, de les peser; les rapports des poids trouvés étaient simples. Il fit la même étude sur les cordes, vit avec quels poids il fallait les tendre pour obtenir divers sons. La science de l'acoustique était fondée.

Cette découverte de Pythagore présente un grand intérêt au point de vue de la méthode. Elle est préparée, conçue et confirmée comme le serait une découverte moderne. Une grande pensée la prépare, une occasion propice la fait éclore, et l'expérience la confirme. C'est toujours ainsi que les hommes de génie sont arrivés dans les sciences physiques à la possession des grandes vérités. Pythagore, dominé par l'idée très-haute d'une harmonie universelle que les nombres doivent mettre en évidence, idée vraie en principe, quoique souvent dissimulée dans la complication des faits, Pythagore a l'esprit toujours ouvert, prêt à recueillir tout ce qui se fera avec nombre et harmonie; mais il n'ignore pas que son imagination ne doit pas créer des rapports factices; il sait que son idée doit être éprouvée par l'examen de la nature; il regarde, écoute, observe tout; c'est alors qu'une rencontre heureuse, ce que l'on appelle un hasard, lui dévoile la loi qu'il cherchait. Que l'on se souvienne de Newton, et l'on reconnaîtra qu'il n'a pas procédé autrement dans ses immortelles découvertes.

L'exemple que Pythagore offre en cette circonstance fut malheureusement bien peu suivi. Les Grecs étaient ingénieux à établir des principes généraux qui guident le génie; mais, au lieu de descendre de ces hauteurs métaphysiques en se mettant en communication avec la nature, ils y restaient et rêvaient ce que devait être le monde qu'ils cessaient de voir.

Abordons, par exemple, l'un des représentants les plus illustres de la science antique, Aristote. Nul n'a jamais mieux compris l'importance de l'observation. En histoire naturelle et dans les sciences morales, c'est un observateur sans égal. Mais en physique, il est au moins aussi chimérique que Platon.

Arrêtons-nous à deux questions : celle des quatre éléments, et celle

du vide. Aristote [1] veut établir que quatre éléments composent le monde matériel : le feu, l'air, l'eau, la terre [2]. Nous recherchons, dit-il, les principes des choses sensibles, c'est-à-dire, des choses tangibles ; il faut donc étudier les qualités que le toucher nous apprend à connaître. Ce sont le froid, le chaud, le sec, l'humide, le lourd, le léger, le dur, le mou, l'onctueux, le maigre, le rude, le poli, le dense et le rare. Puis il admet qu'un élément doit se composer de deux des qualités élémentaires que le toucher fait découvrir ; il remarque que parmi ces qualités, il en est qui rentrent dans les autres et il les supprime ; il fait de même pour d'autres qu'il regarde comme inactives ; et après toutes ces éliminations, il ne reste que les quatre premières qui soient les principes essentiels des choses ; il les combine deux à deux : le chaud et le sec lui donnent le feu ; le chaud et l'humide composent l'air ; le froid et l'humide forment l'eau ; enfin la terre résulte de l'union du froid et du sec.

Il est impossible de dire que le principe de cet étrange raisonnement ne soit pas donné par le témoignage des sens. La sensation en est le point de départ ; et en cela Aristote suit ses préceptes ; mais avec quel abus de logique il enchaîne toute la série des conséquences qu'il s'était d'avance promises, c'est ce qu'il n'est pas nécessaire de faire remarquer.

Sa démonstration de l'impossibilité du vide est plus étrange encore. La voici [3] : dans le vide, il n'y a pas de différence possible entre le haut et le bas, car il ne peut pas y avoir de différence dans ce qui n'est rien, dans ce qui ne serait qu'une négation de matière. Donc, dans le vide, les corps ne pourraient ni descendre ni monter, ce qui cependant est dans leur nature. Il n'y a donc pas de vide possible.

Tel est le raisonnement qui a contenté le moyen âge, et dont la puissance avait tellement saisi les esprits que Galilée croit encore donner une réponse acceptable, quand, interrogé, il dit que « la nature a horreur du vide, » et Descartes écrit : « la nature ne peut souffrir qu'aucune des parties des corps cessent de s'entre-toucher [4]. »

1. *De Generatione et corruptione*, l. II, c. II.

2. Ces quatre éléments correspondent à ce que nous appelons aujourd'hui les trois états des corps : les solides, les liquides et les gaz, auxquels les anciens avaient ajouté le feu. Cette doctrine des quatre éléments est bien antérieure à Aristote.

3. *Natural. Ausc.*, l. IV, c. XI.

4. *Le Monde*, ch. IV, publié en 1664, après la mort de Descartes.

Il ne faut pas croire cependant qu'Aristote procède toujours comme nous venons de le montrer. Qu'on ouvre, par exemple, le *De Anima*, et dans le chapitre VIII, relatif au son, on trouvera des faits et des raisonnements si exacts, qu'ils ne laissent presque rien à changer[1]. « C'est quand on frappe l'air vite et fort qu'il rend un son. — L'écho se produit lorsque l'air est relancé... comme une balle est relancée. — Un corps sonore n'est pas autre chose que ce qui meut l'air, un sans discontinuité jusqu'à l'ouïe; et l'ouïe est congénère à l'air. — Le son aigu en un court espace de temps meut le sens un grand nombre de fois, et le grave en un long espace de temps le meut fort peu, etc., etc. »

Une erreur de la science ancienne qui entraîna après elle des conséquences funestes, était celle qui attribuait à certains corps la propriété de tendre d'un mouvement naturel vers le centre du monde, c'est-à-dire vers le centre de la terre, tandis que d'autres devaient par leur nature chercher à s'en écarter toujours. La pierre tend vers le centre, le feu, l'air s'en éloignent naturellement; l'eau tend vers le centre, mais moins que la terre, c'est pour cela qu'elle est à la surface. On le voit, c'est imaginer une propriété pour traduire les faits connus; c'est assembler des faits vrais en une théorie fausse.

Parmi les conséquences qui suivirent cette mauvaise interprétation des faits, l'une de celles qui tourmenta le plus les anciens, fut la conséquence qu'ils en tiraient relativement aux corps solides lancés vers le haut. Dès que la main qui la jette l'abandonne, il leur semblait que la pierre chassée vers le haut devait descendre immédiatement, prendre de suite ce mouvement qu'ils appelaient son mouvement *naturel*. Quant à son ascension qu'on ne pouvait nier, *mouvement contraire à la nature* ou *mouvement violent*, ils se tourmentaient l'esprit sans en pouvoir trouver la cause. Aristote n'imagine rien de mieux que d'admettre que l'air poussé par la main qui a lancé la pierre communique son mouvement aux couches d'air successives, et qu'en vertu de sa force d'entraînement il prolonge le mouvement du projectile jusqu'à ce qu'il le laisse retomber.

Un homme seul, Archimède, le plus grand génie scientifique de l'antiquité, ne partagea pas les erreurs des temps où il vivait; mais il s'éleva à une si prodigieuse hauteur au-dessus de ses contempo-

1. Traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

rains, que personne ne put atteindre à son niveau. L'antiquité l'admira sans le comprendre, et quoique ses travaux datent de deux cent cinquante ans avant notre ère, ils n'ont pu être continués que par les savants modernes. C'est sur les principes établis par lui que repose entièrement la science de l'hydrostatique : toutes nos connaissances sur ce sujet sont de simples déductions de sa théorie. On sait que ce principe est celui de la transmission des pressions. « Un liquide transmet intégralement et dans tous les sens la pression exercée en l'une de ses parties. » Qu'on presse la surface supérieure d'un liquide de haut en bas, et la pression se transmettra non pas seulement contre le fond du vase, mais aussi contre les parois latérales, et toute étendue de la paroi égale à la surface pressée supportera une poussée égale à la pression exercée. De ce principe seul, il sut, par des raisonnements irréprochables, établir les conditions d'équilibre des corps solides plongés dans l'eau, et il démontra qu'un corps plongé perd par la poussée du liquide une partie de son poids égale au poids du liquide déplacé [1]. Il comprit alors que tous les corps tendaient vers la terre, que ceux qui ne tombaient pas étaient retenus par les autres, et il échappa ainsi à cette théorie du mouvement naturel et du mouvement contraire à la nature. Son œuvre resta où il l'avait laissée; l'antiquité vécut encore près de cinq cents ans sans pouvoir rien ajouter à la conception de cet éminent génie. Pour constater un progrès, il faut arriver jusqu'à Pascal, qui reprit l'étude de l'équilibre dans les liquides, et qui indiqua à l'industrie cette puissante machine, la presse hydraulique, comme une conséquence directe de ses méditations sur ce sujet.

Ce n'est pas que l'on puisse dire que tous les philosophes parmi les anciens aient également admis la doctrine du mouvement naturel. Les sectateurs d'Épicure, qui souvent eurent d'heureuses inspirations, avaient bien compris que si les corps légers montent à la surface de l'eau, c'est parce que l'eau les repousse. Si les flammes montent, c'est l'air qui en est cause, la flamme est un corps pesant. Écoutons Lucrèce :

> . . . . . Debent flammæ quoque posse per auras
> Aeris expressæ sursum succedere, quanquam,
> Pondera quantum in se est, deorsum deducere pugnent [2].

1. C'est la solution de cette question qui le transporta d'un tel bonheur qu'il sortit du bain sans vêtement en criant : J'ai trouvé.
2. Lucrèce. *De Natura rerum*. Liv. II.

Quelle distance entre cette assertion vraie mais non prouvée et la démonstration mathématique d'Archimède, qui donne non pas seulement le phénomène, mais l'exacte mesure de la perte de poids ! Quelle différence entre cette vue ingénieuse d'Épicure, qui ne va guère plus loin que le fait exprimé, et cette profonde théorie d'Archimède, qui comprend virtuellement en elle l'explication de tous les phénomènes des liquides en repos !

Archimède rendit d'autres services à la science. La physique lui doit encore d'avoir établi la théorie exacte du levier et celle des centres de gravité. Partant de ce seul fait que le poids d'un corps reste le même quand on ne fait que déplacer les différentes parties, remarquant, par exemple, qu'un panier chargé de fruits pèse toujours le même poids quel que soit l'ordre où les fruits se disposent, Archimède démontra avec une rigueur mathématique les lois de l'équilibre du levier. Jusqu'au seizième siècle on n'alla pas plus loin dans cette voie ouverte par Archimède. Le plan incliné, par exemple, l'une des machines les plus simples après le levier, a lassé les efforts de ses successeurs : il faut arriver jusqu'à Stevins, contemporain de Galilée, pour en trouver l'exacte théorie.

Portons maintenant notre pensée vers cette école d'Alexandrie, où le génie de la Grèce et celui de l'Orient, s'unissant dans une féconde association, firent éclore une science que le temps ne permit pas de développer. L'expérience, telle que Bacon la proclame, telle que Galilée la pratique, est déjà en honneur. Ce n'est plus par de simples observations que l'on espère arriver à la vérité; un sentiment exact des actions complexes qui rendent trompeuse l'observation pure, le besoin de dégager les phénomènes naturels, de les voir dans toute leur simplicité, amènent les Grecs d'Alexandrie à la méthode expérimentale, et les habitudes que l'industrie a données à l'Égypte en déterminent sans doute l'application. On ne dédaigne plus le travail des mains comme celui de l'esclave ou de l'ouvrier.

L'histoire a gardé le souvenir de plusieurs physiciens expérimentateurs d'Alexandrie; le plus célèbre est Ptolémée. Il a étudié la marche de la lumière qui se brise en traversant la surface de séparation de deux milieux; celle de la lumière qui passe de l'air dans l'eau. Ptolémée y fut conduit par ses recherches astronomiques. Il s'était aperçu que les astres éprouvent des déplacements particuliers à mesure qu'ils descendent vers l'horizon. L'étoile, qui suit une

marche régulière dans les cieux, ralentit sa course quand elle est près de disparaître à son coucher; cette modification dans la marche est la même, quelle que soit la loi du mouvement de l'astre qui s'abaisse. Ptolémée eut la pensée que ces irrégularités étaient dues à des déviations que la lumière subit dans l'atmosphère. Le phénomène lui sembla de même espèce que celui de la lumière qui pénètre dans l'eau, se brise et fait apparaître les objets dans une position différente de celle qu'ils occupent, et, pour se rendre compte des déplacements astronomiques, il fit l'étude des déviations qu'il pouvait noter dans des expériences faites sur l'eau dans l'intérieur de son observatoire. Avec un appareil très-simple et assez précis, il suivit la marche du rayon incident, celle du rayon réfracté; il répéta l'expérience en inclinant sous divers angles le rayon qui tombe sur la surface, et écrivit, dans des tables qui nous sont parvenues, les résultats qu'il obtint. Il n'a pas lié tous ces nombres dans un énoncé, comme le fit Descartes plus tard, mais ses résultats sont d'une exactitude remarquable. Descartes n'a pas aussi bien expérimenté.

II

Enfin, la science expérimentale est née; elle va se développer: mais hélas! le monde ancien s'écroule, et il l'écrase sous ses débris. Pendant douze siècles, tout progrès se trouve suspendu. Il nous faut traverser les ténèbres du moyen âge: triste nuit! Avant d'y pénétrer, arrêtons-nous un moment, et examinons quelles étaient les connaissances que l'antiquité possédait en physique lorsque sa marche fut arrêtée. Qu'y avait-t-il alors de démontré avec rigueur pour tout esprit juste et instruit?

Le chapitre de la pesanteur se réduit à la théorie des centres de gravité; mais cette théorie, sauf les applications, ne diffère pas de ce qu'elle est encore aujourd'hui.

L'hydrostatique, grâce à Archimède, se trouve maîtresse de son principe fondamental, que la science moderne n'a fait que développer.

Les phénomènes qui résultent de la pesanteur de l'air sont inconnus, quoique l'industrie ait déjà construit bien des machines semblables aux nôtres (pompes, siphons), qui ne peuvent s'expliquer que par cette propriété.

L'acoustique offre une science assez avancée; la production du son par vibration, sa transmission par l'intermédiaire des milieux, la

raison de la gravité des différentes notes, les lois des vibrations des cordes, toutes ces découvertes forment un corps de connaissances assez imposant.

L'étude de la chaleur, faute du thermomètre, n'est pas poussée bien loin. Les anciens ne connaissaient que les faits vulgaires, ceux que le plus ignorant est forcé d'observer, tels que la congélation de l'eau, par exemple, et la vaporisation. Cependant, ils savaient que les corps se dilatent quand on les chauffe.

En électricité, toute la science se borne à l'expérience de Thalès. Certains corps frottés acquièrent la propriété d'attirer les corps légers. La pierre d'aimant excite l'admiration, mais les anciens ne savent de cette pierre que son action attractive sur le fer. Ils ne l'ont pas suspendue, ils ne savent pas qu'elle prend une direction fixe sous l'action de la terre. La boussole leur est inconnue.

La lumière leur a dévoilé sa marche en ligne droite, les lois de sa réflexion. Ils expliquent très-bien les images des miroirs plans, mais seulement celles des miroirs plans. Enfin, ils ont étudié la réfraction et suivi ses variations.

Tel est l'héritage qui nous a été transmis; héritage modeste, si l'on considère la somme des faits; magnifique, si l'on n'oublie pas l'esprit de la méthode scientifique qui s'y trouvait contenu.

Pendant le moyen âge, la science prit des formes mystérieuses. Comme tout ce qui n'était ni la violence, ni la brutalité, elle se cacha. Elle n'était pas, comme l'Église, assez imposante pour se faire respecter des grossiers dominateurs du monde, et elle succomba sous les anathèmes dont la superstition la poursuivait. Forcée toujours de compter avec la puissance religieuse, qui la suspectait et qui la craignait comme ennemie, comme l'œuvre du démon lui-même, elle ne put vivre, car elle a besoin de liberté. Elle ne tarda pas alors à se perdre dans les vaines disputes des écoles : elle fut un exercice logique. Des quelques débris d'Aristote on voulut déduire le monde. La physique ne fut plus considérée comme une science inductive, mais comme une science déductive, c'est-à-dire qu'elle avait cessé d'être.

Cependant quelques adeptes fervents continuèrent à la cultiver avec une ardeur passionnée qui nous étonne, mais ces adeptes furent surtout les alchimistes, et nous n'avons pas à nous en occuper ici. Toutefois la physique moderne leur doit beaucoup : ils conservèrent la tradition expérimentale, et quoique fouillant l'inconnu avec plus

de patience que de raison, ils arrivèrent à de si remarquables découvertes, qu'à l'heure de la rénovation scientifique la puissance de l'expérience était manifeste à tous les esprits.

Que l'Église ait prononcé anathème sur la science, qu'elle ait gêné son évolution, c'est ce dont on ne peut douter. Écoutez Lactance : « Rechercher les causes des phénomènes naturels, se demander si le soleil est large, comme il paraît, si la lune est convexe ou concave, si les étoiles sont fixes ou flottent librement dans l'air, si le ciel est en repos ou en mouvement, mesurer la grandeur de la terre : c'est discuter sur ce que nous pensons d'une ville ou d'un pays que nous ne connaissons que de nom. » A propos des antipodes, le même savant docteur écrit : « Comment peut-on soutenir de telles monstruosités ? » Saint Augustin est moins violent ; il ne nie pas que la terre soit ronde, mais il affirme qu'il n'y a pas d'habitants aux antipodes, « car l'Écriture n'en parle pas. » Le pape Zacharie ne transige pas avec l'erreur, il est plus net, il censure l'opinion des antipodes comme doctrine dangereuse : « Dieu n'aurait pas pu laisser toute une portion de l'humanité en dehors des voies du salut. » Plus tard on ne se contenta pas de censurer, on brûla. Au dix-septième siècle, on vit encore Galilée comparaître au tribunal de la sainte inquisition, et Descartes intimidé n'osait pas dire toute sa pensée.

Mais cependant un fait bien remarquable, c'est que, parmi les savants dont le nom mérite d'être cité, un grand nombre appartenait à l'Église ; c'étaient des évêques, des moines, de simples prêtres. Au dixième siècle, c'est Gerbert qui devint pape sous le nom de Sylvestre II. Au treizième siècle apparaît la mystérieuse figure d'Albert le Grand, évêque de Ratisbonne, qui, tout-puissant qu'il est, travaille en secret ; il le dit à ses adeptes, et leur recommande de se cacher ; il exprime ses craintes dans quelques préceptes qui nous ont été conservés. C'est encore le moine Roger Bacon qui, plusieurs fois emprisonné par la justice ecclésiastique, proclame et pratique la méthode expérimentale aussi énergiquement que le fera plus tard son illustre homonyme, le chancelier Bacon, avec sa fougueuse éloquence. Ainsi quelques membres de l'Église conservèrent en partie les traditions de la science, malgré les persécutions. C'est qu'en elle étaient alors réunis tous les hommes qui avaient soif de justice et de vérité au milieu de cette société barbare. Dans son sein se trouvaient groupées les âmes d'élite ; c'est dans son sein que devaient vivre ceux dont le rôle était de transmettre le flambeau de la vérité scientifique.

D'ailleurs, parmi ceux que l'Église a poursuivis, combien d'imposteurs, qui, s'ils ne méritaient pas le feu, avaient cependant bien gagné un châtiment! Profitant de la superstition née des malheurs des temps et de l'ignorance générale, exploitant les terreurs populaires qui avaient tout peuplé de démons méchants, combien en est-il qui sous le nom de magie ou d'astrologie troublaient les âmes et les entraînaient au mal! Le tort de l'Église fut de croire, comme le peuple, aux maléfices; mais, hélas! c'est une suite sinon forcée, au moins naturelle de ses doctrines.

Quant à la science des écoles, elle n'est pas digne d'être nommée; elle se borne à des discussions sans fin. Armés de la logique d'Aristote, les savants comme les théologiens crurent que tout devait se découvrir par les arguties perpétuelles auxquelles ils se plaisaient. Une idée, une phrase, un mot, furent discutés pendant des siècles; discuter sur un rien était une preuve de génie. Un exemple suffira pour prouver jusqu'où une telle aberration pouvait aller: Saville [1], un vieux professeur d'Oxford, a passé sa vie dans l'étude, il est entouré de disciples, mais l'heure du repos est arrivée, il faut qu'il résigne ses fonctions, voici les mots d'adieu qu'il prononce: « Par la grâce de Dieu, mes chers auditeurs, j'ai rempli ma promesse, j'ai dégagé ma parole : je vous ai expliqué selon mes moyens les définitions, axiomes, demandes, et les *huit premières propositions* d'Euclide. Maintenant, chargé d'années, je me retire, j'ai achevé ma tâche. » Quelles curieuses paroles! Quelle solennité! Quel pauvre résultat! *Les huit premières propositions d'Euclide!*

III

Enfin le dix-septième siècle est arrivé. Les lueurs de bonne espérance qui avaient déjà donné quelques clartés au siècle précédent ont fait place au bel éclat du jour. La science apparaît dans une splendeur qui éblouit, et de tous côtés partent ces cris d'admiration qui ne doivent plus cesser; la chaire sacrée elle-même en retentit, et Bossuet [2] s'écrie comme forcé: « Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines, et je confesse néanmoins que je ne puis

1. Whewell's *History of inductive science*. Tome I, pag. 287.
2. Bossuet. — *Sermon sur la mort.*

contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature. »

Et en effet, quel beau moment! Galilée vient de dévoiler les lois générales du mouvement. Des mondes sans fin apparaissent à l'œil qui depuis peu s'est armé de la lunette; le thermomètre donne une nouvelle sensibilité à l'homme, il remplace les vagues indications du toucher; Torricelli enseigne à peser l'atmosphère, il montre que le vide est possible; Otto de Guéricke n'hésite pas : il construit la machine pneumatique qui expulse l'air; il constate la puissance de l'atmosphère, que Papin utilise aussitôt; Pascal fait voir comment le baromètre indique la hauteur des montagnes; Descartes agite le monde par sa théorie des tourbillons; Bacon, avec un style d'une poésie sublime, chante en prophète les lois de la méthode nouvelle; Newton va naître.

Galilée est le père de la science moderne; il eut le double mérite d'abandonner la voie étroite, fausse, et mille fois battue de la scolastique, et de ne pas se lancer avec les empiriques dans leurs courses hasardées; il interrogea la nature avec suite et fonda la méthode de l'expérimentation savante. Les succès qu'il obtint entraînèrent la foule avide de connaître; il servit d'exemple, c'est là sa gloire la plus haute, et cependant ses découvertes furent si fécondes par elles-mêmes qu'elles le mettraient le premier quand bien même il ne serait pas un initiateur.

Le plus important résultat des recherches de Galilée fut l'établissement des lois du mouvement; il posa les fondements de la mécanique que les anciens n'avaient pu asseoir, et donna ainsi à la physique la possibilité de se constituer. Ces lois connues, les phénomènes peuvent être non-seulement observés, mais encore être mesurés avec précision. Le vague des expériences disparaît, les théories qu'elles provoquent dans notre esprit, poussées vers des conséquences qui se traduisent en nombres, sont soumises à un rigoureux contrôle. Sans ces lois, Newton ne serait pas parvenu à découvrir la gravitation universelle qui maintient les mondes dans leur orbite. Il aurait peut-être employé sa vie à l'œuvre que Galilée accomplit dans sa longue carrière, il n'aurait pu que préparer la voie à un successeur. Sans ces lois, l'électricité n'aurait pu que découvrir des faits curieux, mais épars, faute de ce lien dans lequel Coulomb d'abord, Ohm ensuite les ont assemblés; sans elles Ampère n'aurait fondé qu'un rudiment de science; sans elles l'optique moderne aurait été arrêtée dès ses premiers pas.

Galilée, élevé dans les doctrines de l'école, en fut longtemps vic-

time. Sa puissante intelligence ne put pas tout d'abord s'affranchir du joug de la tradition. On le voit professer la doctrine du mouvement naturel et du mouvement violent tout comme un fidèle sectateur d'Aristote. Enfin il s'en dégage : c'est l'étude de la pesanteur qui l'y amène; il fait cette étude minutieusement, suit dans son mouvement la pierre qui monte ou celle qui descend. Il semble qu'il ne s'occupe du fait que pour lui-même; il ne regarde que ce cas particulier; mais quelle récompense d'une étude consciencieuse faite par le génie ! Ce seul cas particulier le conduit de suite aux plus grandes généralités : sa haute intelligence s'y lance avec hardiesse.

Pour comprendre les idées de Galilée, portons notre attention sur le simple phénomène de la bille qui roule sur le sol. Lancée par une impulsion première, elle commence son mouvement; ce mouvement d'abord rapide se ralentit par degrés; il finit par s'anéantir. Quel est celui qui, à l'aspect d'un pareil phénomène, ne conclura pas que les corps tendent au repos, qu'ils s'arrêtent d'eux-mêmes plus ou moins loin quand un mouvement leur a été communiqué? C'est ce que nous avons tous pensé dans notre enfance; c'est ce que tous les hommes ont admis avant Galilée. Mais qu'on y regarde plus attentivement : le sol est couvert de pierres, de grains de sable, d'inégalités de toute espèce; ce sont des obstacles qu'il faut franchir; l'air qui repose sur la terre doit être écarté par la bille qui prend sa place. Que d'actions opposées à vaincre ! Le repos ne s'expliquerait-il pas par cette lutte continue contre le mouvement? Mais cependant faut-il conclure que le mouvement continuerait indéfiniment sans ces obstacles? Comme l'esprit se refuse à une telle conclusion ! Comme les phénomènes auxquels nous sommes habitués arrivent en foule et réclament ! Cependant Galilée chasse ces réclamations importunes; il examine la question dans le calme, et hardiment il conclut que tout mouvement resterait perpétuellement uniforme, si aucun empêchement n'arrêtait le mobile. « *Mobile super planum horizontale projectum mente concipio, omni secluso impedimento; jam constat ex his quæ fusius alibi dicta sunt, illius motum æquabilem et perpetuum semper ipso plano futurum esse, si planum in infinitum extendatur.* » C'est l'énoncé du principe de l'inertie.

Galilée ne peut pas établir cette loi sur l'expérience directe, mais il le fait par la discussion des mouvements variés que l'observation permet de suivre. Dans ces mouvements, la loi énoncée se combine

avec d'autres; Galilée l'en dégage; et, comme nous l'avons dit, c'est l'étude de la pesanteur qui l'y conduit.

Galilée, après avoir étudié la chute des corps, après en avoir obtenu les lois, fut amené à s'occuper de la route suivie par les projectiles. Un coup de canon est tiré, le boulet part, quel trajet suit-il? Comment arrive-t-il à terre? Toutes sortes d'opinions avaient été émises. Galilée fit voir que le mouvement pouvait être considéré comme le résultat de la combinaison de deux mouvements : l'un, dû à la vitesse imprimée par la poudre qui avait chassé le boulet; l'autre, dû à la pesanteur qui, par degrés, le faisait descendre. Soit un exemple : le boulet part dans la direction horizontale, et sa vitesse est de cinq cents mètres par seconde. Au bout d'une seconde, il sera à cinq cents mètres du canon, avançant dans la direction horizontale d'un mouvement uniforme, comme la première loi de Galilée l'enseigne. Mais la pesanteur qui agit sur lui le fait continuellement descendre, et au bout d'une seconde il sera descendu de quatre mètres neuf décimètres environ, comme le fait tout corps qui tombe abandonné à lui-même. Qu'on imagine le canon sur une plate-forme telle que la bouche soit à quatre mètres neuf décimètres du sol; un mur est à une distance de cinq cents mètres; le boulet tombera juste au pied du mur. Au bout de deux secondes le boulet atteindrait un mur placé à deux fois cinq cents mètres ou mille mètres; mais, pour qu'il le touchât juste au pied, il faudrait que la bouche fût à dix-neuf mètres six décimètres au-dessus du sol, c'est-à-dire à la hauteur que parcourt en deux secondes un corps qui tombe suivant la verticale.

La loi qui vient d'être exprimée par ces exemples s'énonce dans une formule générale : Une force agit sur un corps en mouvement comme elle le ferait sur un corps en repos.

Ces deux lois expliquent enfin cette question si longtemps agitée du mouvement *naturel* et du mouvement *violent*. Un corps lancé vers le haut monterait indéfiniment, si aucune cause ne l'arrêtait: c'est une conséquence du principe de l'inertie. La question n'est donc plus de savoir pourquoi un corps monte, on sait qu'il monte en vertu de sa vitesse acquise. La difficulté se renverse, il faut reconnaître pourquoi il s'arrête. La cause en est due à la pesanteur qui agit toujours sur le corps comme s'il était au repos; elle le sollicite en sens inverse de son mouvement, et diminue par degrés sa vitesse, qui finit par être annulée. Quant à l'air, loin de prolonger le mouve-

ment, comme le voulait Aristote, il oppose un obstacle à vaincre et hâte le moment où la vitesse devient nulle.

Un dernier principe, qui complète la théorie du mouvement, fut encore établi par Galilée. C'est le principe de la proportionnalité des forces aux vitesses. Une force imprime à un mobile une vitesse d'autant plus rapide qu'elle est plus puissante. Une force double, triple, etc., imprime au même corps une vitesse double, triple, etc. Ce qui revient à dire que les effets produits par les forces sont dans un rapport constant; que ces effets soient produits à l'état de repos ou a l'état de mouvement.

L'esprit humain aime la vérité obtenue par les efforts des grands hommes, mais il aime aussi, et peut-être plus encore, à voir comment ont procédé ces esprits d'élite. Ce n'est pas seulement un instinct de curiosité qui nous pousse, c'est un sentiment, j'oserai dire, de sympathie et d'affection qui nous anime. Peut-être aussi espérons-nous, en nous associant plus intimement à eux, leur emprunter quelque chose de cette divine étincelle, que hélas! on ne peut pas ravir.

Comment Galilée procédait-il? Regardait-il, comme le voulait Bacon, les phénomènes un à un? Les notait-il tous dans ces tableaux qui ne finissent jamais? Était-il toujours, comme un collectionneur, à procéder à des rangements nouveaux, comparant, rapprochant, éloignant, selon les affinités ou les dissemblances des objets? Après un pareil travail, finissait-il par arriver à ces généralisations qui comprennent toute une science en quelques lignes? Nullement. Je pense que jamais une découverte ne s'est faite par un pareil procédé. Chez l'homme, il faut que l'imagination ait la plus large part; observer la nature, c'est la première règle, je le veux bien, et je n'ai pas manqué de le proclamer assez hautement; mais le génie se hâte d'interpréter; il ne collectionne pas longtemps; il trouve d'ailleurs une preuve de la justesse de son interprétation dans un retour vers la nature. Il l'interroge dans les conséquences des principes qu'il a posés, et qu'il est prêt à abandonner si la réponse est contradictoire. C'est ce que fit Galilée. Étudiant la pierre qui tombe, qui monte ou qui s'arrête, il commençait par une induction hasardée, puis il procédait à des vérifications. L'idée métaphysique qui le guidait fréquemment, c'était l'idée que la loi devait être simple; il procédait *à priori*, selon la méthode des anciens; mais il faisait ensuite des expériences qui plus d'une fois ramenèrent son esprit abusé. « *Ad*

investigationem motus naturaliter accelerati nos quasi manu duxit animadversio consuetudinis, atque instituti ipsiusmet naturæ in cœteris suis operibus omnibus in quibus exerendis uti consuevit mediis primis, simplicissimis, facillimis[1]. »

Galilée ne borna pas ses études à la pesanteur : l'optique, la chaleur, l'astronomie parlent de lui ; ses disciples trouvèrent des voies nouvelles : le baromètre fut l'importante découverte de l'un d'eux ; peu de temps après lui, Descartes écrivit son Traité de la lumière. Ces sujets sont importants ; mais il vaut mieux les laisser pour le moment, suivre les hommes qui ont continué l'œuvre que nous avons développée, et arriver à Newton qui, élevant sa pensée à une généralisation supérieure, est arrivé de la pierre qui tombe à l'astre qui gravite dans les espaces célestes.

IV

Tout le monde connaît l'histoire de la pomme qui, en tombant, aurait été l'occasion de la découverte de la gravitation universelle. Les hommes aiment à voir naître de grandes choses par de petites occasions ; ils se plaisent à ces contrastes. Dans cette circonstance, toute satisfaction leur est donnée. Voici ce que Voltaire écrit[2] :

« Un jour, en l'année 1666, Newton, retiré à la campagne, et voyant tomber des fruits d'un arbre, à ce que m'a conté sa nièce (madame Coudiat), se laissa aller à une méditation profonde sur la cause qui entraîne ainsi tous les corps dans une ligne, qui, si elle était prolongée, passerait à peu près par le centre de la terre.

« Quelle est, se demandait-il à lui-même, cette force qui ne peut venir de ces tourbillons démontrés si faux ? Elle agit sur tous les corps à proportion de leurs masses et non de leurs surfaces ; elle agirait sur le fruit qui vient de tomber de cet arbre, fût-il élevé de trois mille toises, fût-il de dix mille, etc. »

Mais cette idée, toute sublime qu'elle était, n'eût pas fait de Newton un homme de génie. Avant lui, bien d'autres avaient conçu des théories analogues. On n'avait pas réfléchi sur le mouvement de la terre autour du soleil, sans penser que le soleil, toujours placé presque au centre du mouvement, était aussi un centre d'attraction

1. *Discorsi di* Galileo Galilei ; *Gionata terza.*
2. Voltaire. *Éléments de la philosophie de Newton.*

qui maintenait notre planète dans son orbite. Depuis la découverte de Newton, on a vu, en fouillant les œuvres de ses prédécesseurs, que cette idée est mille fois répétée. Gilbert, en 1600; Képler, quelques années plus tard; Hooke, presque en même temps que Newton, expliquent le mécanisme du monde par l'attraction des corps célestes. Hooke même touche de très-près la vérité. Milton[1], dans son *Paradis perdu*, exprime cette pensée dans sa poésie sublime :

What if the sun
Be center of the world; and other stars,
By his *attractive virtue* and *their own*
Incited, dance about him various rounds?

Descartes seul s'égare au milieu des esprits d'élite. Imbu, comme tous les esprits de son temps, de cette pensée, qu'un mouvement ne peut être attribué qu'à des actions mécaniques, il cherche une cause à la marche des planètes, et n'en trouve pas d'autre que la circulation éternelle d'une matière subtile qui emporte les astres dans ses tourbillons. La forme majestueuse dont il revêt ses pensées, la fermeté des déductions lui conquièrent tous les esprits. Sa doctrine devient la doctrine régnante; c'est celle que Newton apprit, sans doute, dans sa jeunesse; c'est celle qu'il fit pâlir, puis disparaître, par la lumineuse évidence de ses travaux.

Descartes avait, en effet, établi sa théorie, mais il ne l'avait pas vérifiée. Il avait agi comme un métaphysicien pur qui prend quelques faits dans la nature, cherche quelque principe qui les explique, et prétend tenir toutes les lois du monde. Il eut le tort de ne pas retourner vers la nature pour y chercher des vérifications. Son tort se comprend d'ailleurs. Descartes ne vivait pas loin des temps de la scolastique, et, quoiqu'il soit un grand réformateur, il a encore les préjugés qu'il veut détruire. Enfin, la vérification de sa doctrine était impossible au moment où il la produisit; elle eût exigé des connaissances que le temps n'avait pas encore permis d'acquérir. La seule chose qui me blesse en lisant Descartes, c'est le ton fier avec lequel il régente l'univers, assignant à chaque chose sa place, et prêt à dire comme le Créateur : Ceci est bon.

L'œuvre de Newton fut à la fois celle d'un astronome, d'un mathématicien et d'un physicien; elle exigeait que trois savants fussent

1. Milton, *Paradis perdu*, chant VIII.

réunis dans le même homme; heureusement, c'était à cette époque chose plus fréquente que de nos jours : Galilée, Descartes, Newton, en sont des exemples. Il partit de l'idée que la lune tombait, attirée vers la terre comme la pierre qui est voisine du sol; il fit voir que ce mouvement pouvait s'expliquer comme celui d'un projectile lancé horizontalement avec une grande vitesse à l'origine; ce projectile, descendant vers la terre tout en s'avançant, tomberait toujours trop loin pour en rencontrer la surface du sol qui se dérobe en s'arrondissant. Sans cesse tendant vers cette surface, mais toujours aussi animé de la vitesse primitive, il ne pourrait ni joindre le sol, ni cependant s'en éloigner. Newton obtint, par le calcul, la hauteur dont la lune descendrait, si, libre de toute vitesse acquise, elle tombait en partant du repos; il sut déduire cette hauteur du mouvement même de l'astre observé : il trouva qu'en une seconde elle descendrait de 1 millimètre 3 dixièmes. Ce nombre est la 3600ᵉ partie de 4 mètres 9 décimètres, espace parcouru par un corps qui tombe à la surface du sol. De là, il conclut rigoureusement, sans *à priori*, sans hypothèse, que la lune se mouvait *comme si* elle était soumise à une action attractive, émanant du centre de la terre, et capable de produire, en chaque seconde, une chute 3600 fois moindre que celle que nous observons dans nos expériences. Ce nombre 3600 est 60 fois 60; il donne l'expression mathématique de la loi : l'attraction varie en raison inverse du carré de la distance.

J'ai dit l'attraction, et, en écrivant ce mot, je vais au delà du fait. Le lecteur non prévenu peut prendre le mot comme n'exprimant que le fait, et passer à l'idée qu'il représente, sans penser quel espace il a franchi. En disant que tout se passe *comme si* une action attractive agissait sur la lune, on exprime une vérité absolue; en parlant de l'attraction qui agit sur la lune, on fait une théorie; théorie très-naturelle, ce n'est pas douteux, mais enfin qui pourrait être fausse. Car, que savons-nous de la cause du phénomène? De quel droit la caractérisons-nous, nous qui n'avons vu que l'effet? Notre seul droit, c'est que cela convient bien à la nature de notre esprit. Le *comme si* ne nous plaît pas; nous tenons à affirmer, et quand l'affirmation a quelque raison de se produire, nous la saisissons sans nous inquiéter.

Mais, pourra-t-on objecter, est-il possible d'imaginer autre chose que l'attraction? Peut-être bien; mais je ne me hasarderai pas à le faire. Si j'imagine quelque chose, je le garderai comme sans valeur,

tant que je ne serai pas parvenu à prouver que mon idée est vraie. Je répondrai donc autrement que par une tentative d'invention. C'est Côtes, un des commentateurs des œuvres de Newton, qui me fournira une comparaison sans réplique. Imaginez un homme qui n'aurait vu que des horloges mues par des poids, telles que celles de nos campagnards, ou encore comme les excellentes horloges de nos observatoires; imaginez qu'il ne connaisse ni nos montres, ni nos pendules qu'un ressort fait mouvoir. Cet homme, mis en présence d'un cadran sur lequel une aiguille se meut, en marquant les heures et les minutes, s'il est interrogé sur la cause du mouvement qu'il observe, ne manquera pas de la rapporter à des poids qui lui sont cachés. Son ignorance fera son erreur. C'est dans cette ignorance que nous nous trouvons; le monde se meut devant nous, l'aiguille marche, mais le moteur nous est caché. Il nous plaît de dire attraction; très-bien, continuons à employer le mot, mais sachons que l'idée qu'il représente n'est qu'une interprétation, et non pas une vérité.

Comment! dira-t-on, il n'y a pas d'attraction réciproque entre les différents astres, ou du moins cette attraction n'est pas démontrée! Mais alors qu'a fait Newton? Qu'a-t-il découvert? S'il n'a pas trouvé la *cause* des mouvements célestes, il en est donc resté à l'état où se trouvaient les anciens qui n'étudiaient que les mouvements? — Loin de là, Newton a fait un grand pas en avant. S'il n'a pas trouvé la cause qui porte tous les astres les uns vers les autres, il a démontré du moins que cette cause était identique à la pesanteur qui fait tomber les corps à la surface de la terre. Il a obtenu la loi de ses effets quand les distances varient, quand les masses changent. Son œuvre est une œuvre de généralisation, elle est tout indépendante de l'idée d'attraction; elle restera intacte, quelles que soient les découvertes ultérieures. Par cette généralisation le mouvement des planètes fut expliqué; les comètes, qui tout à coup apparaissent et le plus souvent après une course rapide disparaissent pour toujours, subirent les mêmes lois. Le mouvement du flux et du reflux fut reconnu comme une des manifestations de l'action de la lune sur les eaux de la mer. Voltaire l'a merveilleusement exprimé dans ces vers :

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts,
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.

La grande œuvre de Newton fut accueillie avec faveur en Angleterre, de suite elle fut adoptée. En France, elle mit longtemps à pénétrer les esprits : les doctrines de Descartes avaient pris trop d'empire. On vit même les pouvoirs publics proscrire la science venue de la perfide Angleterre; le chancelier d'Aguesseau, zélé cartésien, refusa à Voltaire d'autoriser l'impression de ses *Éléments de la philosophie de Newton*. Voltaire[1] lança cette charmante boutade : « Un Français qui arrive à Londres trouve les choses bien changées en philosophie comme dans tout le reste. Il a laissé le monde plein, il le trouve vide. A Paris, on voit l'univers composé de tourbillons de matière subtile; à Londres, on ne voit rien de cela. Chez nous, c'est la pression de la lune qui cause le flux de la mer; chez les Anglais, c'est la mer qui gravite vers la lune... Vous remarquerez encore que le soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart. Chez vos cartésiens, tout se fait par une impulsion qu'on ne comprend guère; chez M. Newton, c'est par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cause. A Paris vous vous figurez la terre faite comme un melon; à Londres elle est aplatie des deux côtés.»

Si les Français tardèrent plus d'un demi-siècle à reconnaître la doctrine newtonienne, une fois reçue, elle dut à nos savants, d'Alembert et Laplace, ses plus brillants succès. C'est elle que M. Le Verrier appliqua lorsque, par le calcul seul, il arriva à annoncer l'existence d'une planète qui fut découverte plus tard.

V

Newton nous a entraînés jusqu'à la fin du dix-septième siècle; revenons aux découvertes accomplies avant cette époque.

L'invention des lunettes appartient aux premiers temps de la renaissance scientifique: C'est à Galilée qu'il faut en attribuer le mérite; du moins il les construisit sur de vagues indications. Des enfants s'étaient amusés, dit-on, à combiner ces verres dont les myopes ou les vieillards se servent pour aider leur vue, et, par un hasard heureux, ils étaient parvenus à un système d'appareil qui leur permettait de voir au loin. Galilée, averti, construisit de suite la lunette qui porte son nom ou encore le nom de lunette de spectacle.

Mais si le jeu des verres d'optique était connu dans ses effets, la théorie n'en avait pas été donnée. Descartes vint, et les lois de la ré-

1. Voltaire, *Lettres philosophiques*, l. XIV.

fraction qu'il fit connaître enseignèrent la marche de la lumière à travers ces appareils.

Dans le même ordre d'idées, Descartes, en véritable physicien, perfectionna la théorie de l'arc-en-ciel qu'avait fait connaître Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro. Il reprit l'expérience de l'illustre archevêque, qui avait eu l'excellente pensée de reproduire dans son cabinet les circonstances favorables à l'arc-en-ciel, et d'étudier ainsi tout à son aise comment le phénomène s'accomplissait; il s'attacha à mieux répéter l'expérience déjà faite et à analyser plus complètement les diverses apparences. Descartes ne parvint pas cependant jusqu'à la théorie parfaite; il ignorait la composition de la lumière blanche; il ne savait pas qu'elle est formée des sept groupes de couleurs du spectre solaire. Newton, avec le prisme, les reconnut et put ainsi compléter la théorie de Dominis et de Descartes.

Au milieu du dix-septième siècle, les écoles tenaient encore comme doctrine certaine que la nature avait horreur du vide. Les professeurs, après avoir développé à leur auditoire des raisonnements imités d'Aristote, se sentaient heureux de la sagacité prodigieuse dont ils avaient fait preuve et sortaient convaincus par leurs subtiles démonstrations. Cependant, peu à peu une expérience venue d'Italie allait se répandant, et répétée en divers lieux elle jetait la perturbation dans les esprits si paisibles dans leurs anciens errements. C'était l'expérience de Torricelli. Le baromètre, qui est aujourd'hui devenu si commun, la représente d'une manière permanente, du moins il en donne le résultat final. Le mercure, qui, au début de l'expérience, remplit le tube barométrique jusqu'en haut, descend de suite et aucune matière n'en vient prendre la place. Il se forme un espace que rien n'occupe : c'est le vide de Torricelli.

L'expérience exécutée par le savant disciple de Galilée en 1640 ne fut connue en France que quatre années plus tard. Pascal, qui l'apprit du P. Mersenne, en fut très-vivement frappé; il y appliqua ses méditations et composa un petit ouvrage qui parut en 1647 sous le titre de *Nouvelles expériences touchant le vide*. Dans cet ouvrage, il confirme le résultat de Torricelli et expose des méthodes nouvelles qui permettent de l'obtenir. Il conclut nécessairement que le vide est possible, mais il ne comprit qu'à moitié l'expérience et crut sinon à l'impossibilité du vide, du moins à la répugnance de la nature pour l'admettre. Je cite textuellement ses conclusions :

Maximes I. Que tous les corps ont de la répugnance à se séparer l'un de l'autre et à admettre du vide dans leur intervalle, c'est-à-dire que la nature abhorre le vide.

II. Que cette horreur ou répugnance qu'ont tous les corps n'est pas plus grande pour admettre un grand vide qu'un petit.

III. Que la force de cette horreur est limitée, et pareille à celle avec laquelle de l'eau d'une certaine hauteur, qui est à peu près de trente et un pieds, tend à couler en bas.

Pascal, comme on le voit, n'a pas compris tout d'abord que l'appareil de Torricelli donnait la pression atmosphérique ; plus tard, il en eut une intelligence exacte. Mais avant de venir à cette partie de ses travaux, je tiens à donner une idée de ceux qui combattirent ses premières conclusions. On connaîtra ainsi ce qu'étaient les discussions scientifiques à cette époque. Le P. Noël, jésuite, entre immédiatement en lutte. Voici un de ses arguments : « Cette proposition qu'un espace est vide dit que ce vide est un espace et ne l'est pas, ou présuppose qu'il est espace ; or, s'il est espace, il n'est pas ce vide qui est la privation de tout corps, puisque tout espace est nécessairement corps, etc, etc., » et autres arguments aussi aisés à saisir. Mais la plus merveilleuse des lettres du père jésuite est celle qu'il écrivit au prince de Conti : « Monseigneur, la nature est aujourd'hui accusée de vide, et j'entreprends de l'en justifier en présence de Votre Altesse.... Si elle était connue de chacun comme de Votre Altesse, à qui elle a découvert *tous* ses secrets, elle n'aurait été accusée de personne... L'esprit de Votre Altesse, qui pénètre les choses du monde les plus obscures et les plus cachées... » Je m'arrête. Le père jésuite ne manquait certes pas de bassesse dans ses flatteries ; son argumentation n'est guère plus élevée.

Cependant Pascal ne tarda pas à s'apercevoir qu'outre le fait intéressant auquel il s'était attaché d'abord, il en était un second à considérer : c'est que le baromètre donnait la preuve de la pesanteur de l'air et déterminait la pression exercée par l'atmosphère. Torricelli, à la vérité, avait déjà aperçu cette conséquence ; mais Pascal alla plus loin : il vit que la couche d'air qui s'élève au-dessus de l'appareil presserait moins, forcerait le mercure à se tenir moins élevé, à mesure que l'observation s'exécuterait à de plus grandes hauteurs au-dessus du sol. Son beau-frère Périer fit l'expérience en montant sur le Puy-de-Dôme, et le mercure descendit dans l'appareil porté à de plus grandes hauteurs. Expérience pleine d'importance ! Elle

conduisit à une méthode nouvelle d'évaluer les hauteurs des montagnes, les reliefs des terrains. C'est la méthode qu'emploient les voyageurs dans leurs courses rapides, les aéronautes dans leurs ascensions hasardeuses.

Pascal s'amusa à calculer de quel poids toute l'atmosphère presse sur la terre. Voici le nombre : 8,283,889,440,000,000,000 de livres; c'est-à-dire plus de huit milliards de milliards de livres. Telle est l'action écrasante que l'air exerce sur le sol; son immense volume explique l'immensité du poids.

Le vide était obtenu, mais dans le tout petit espace qui se trouve au-dessus du mercure du baromètre; il fallait parvenir à rendre vide un vase de grande dimension. C'est Otto de Guéricke, bourgmestre de Magdebourg, qui eut le bonheur de réussir. Il employa dans ce but la pompe qui servait à enlever l'eau d'un réservoir; il espérait que l'air serait aspiré comme l'eau et il obtint le succès le plus complet. La première fois même il réussit si bien que le vase vide ou vide en partie, pressé toujours par l'air extérieur, ne put tenir contre une pression qui n'était plus contre-balancée à l'intérieur et il fut écrasé. Dès que le résultat fut atteint, Otto de Guéricke inventa toutes sortes de machines et d'expériences qui montrèrent des effets surprenants. Tout le monde se souvient de cette belle expérience des hémisphères de Magdebourg qui a fait notre joie aux classes du collége. Ce qui étonne encore aujourd'hui faisait l'admiration des contemporains d'Otto. L'empereur d'Allemagne, ayant entendu parler de toutes ces merveilles, voulut les voir; le savant bourgmestre vint et expérimenta dans des dimensions colossales. Il est curieux de voir dans son ouvrage les gigantesques hémisphères que huit chevaux vigoureux tirent sans pouvoir les arracher.

Une autre expérience d'Otto de Guéricke consistait à faire brusquement le vide sous un piston mobile dans un corps de pompe. Le piston poussé par la pression atmosphérique est refoulé au fond du corps de pompe; plusieurs hommes ne peuvent pas empêcher son mouvement. Cette expérience donna l'idée à Papin, notre compatriote, d'utiliser la pression atmosphérique et de produire par son aide le mouvement des machines. Il fit un grand nombre de tentatives. L'une d'elles le conduisit à l'invention de la machine à vapeur, qui, entre les mains des Anglais et particulièrement de Watt, a doté l'industrie moderne de son merveilleux moteur.

Papin voulait faire mouvoir un piston comme Otto de Guéricke dans la dernière expérience que nous avons signalée; mais il voulait le faire économiquement. Ce n'était pas possible avec la machine pneumatique; car elle exige des ouvriers dont le travail trouverait certes un meilleur emploi s'il était directement utilisé à mettre le piston en mouvement. Aussi le fait démontré par Otto de Guéricke n'était-il que curieux : l'industrie n'avait pas à en tirer profit, à moins qu'on ne trouvât moyen de faire le vide avec économie. Papin, après un grand nombre d'inventions, imagina d'obtenir le vide par la condensation de la vapeur d'eau. Il provoquait la production de la vapeur par le feu; le corps de pompe complétement rempli de cette vapeur chauffée était alors refroidi; la vapeur ramenée à l'état d'eau ne maintenait plus le piston soulevé; un vide approché se trouvait produit et la pression atmosphérique imprimait le mouvement. Il était possible de continuer indéfiniment : il suffisait de chauffer le corps de pompe de nouveau, la vapeur régénérée équilibrait la pression de l'atmosphère, le piston remontait et il reprenait un mouvement descendant par la condensation de la vapeur. Papin obtenait de cette sorte un mouvement de va-et-vient que la mécanique sait transformer dans les mille mouvements que l'industrie réclame. Son invention resta près de cent ans à l'état d'enfance. Watt, par ses perfectionnements, mérite le titre de second inventeur.

A la fin du dix-septième siècle, la physique moderne est constituée, elle connaît sa voie, elle avancera dorénavant d'un pas rapide. Ce n'est plus le génie seul qui peut espérer trouver les lois de la nature. Dans sa marche au milieu de l'inconnu, tout homme possède une méthode dans laquelle il puise la force d'avancer. Les timides peuvent oser : ils sont soutenus par l'exemple des grands maîtres. C'est ce qui est arrivé : depuis la rénovation scientifique, de nombreux travailleurs se sont mis à l'œuvre, et dès la fin du siècle de Galilée et de Newton la science comptait des centaines d'adeptes qui lui apportaient l'obole de leur peine et versaient leurs bienfaits sur l'humanité. D'autres ont suivi; notre siècle continue avec gloire l'œuvre commencée.

CHARLES DUPLATEAU.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXXIII.

10 JUIN 1860.

I

Je te plains, Muse de l'histoire, chaste et fière Clio!

Exilée de l'Olympe avec les dieux et les déesses, obligée d'exercer un état sur la terre, on t'a réduite à celui de femme de chambre; tu portes un jupon court, un tablier étroit, des mules, de la poudre; tu te nommes Marton ou Lisette; M. Arsène Houssaye t'appelle friponne! et M. Capefigue te prend le menton.

On ne te fait plus raconter que des récits d'antichambre, des confidences d'alcôve et de boudoir, on te charge de surprendre le secret des lettres, on t'envoie écouter aux portes, on te paye pour regarder au trou des serrures. O Clio! combien de temps durera encore ton humiliation?

Combien y a-t-il depuis le jour mémorable où M. Arsène Houssaye livrait au jugement de ses contemporains la chronique des maîtresses de S. M. Louis XIV? trois mois à peine. Hier M. de Lescure publiait l'histoire des maîtresses du régent; aujourd'hui, MM. Edmond et Jules de Goncourt nous donnent l'histoire des maîtresses de Louis XV. Pour peu que cela continue, on finira par user son galant burin. Heureusement que le règne des maîtresses finit avec Louis XV; ô! Clio, tu pourras rajuster tes manchettes et cesser de griffonner.

« Point du tout! me répond la voix de M. Capefigue; moi vivant, Clio ne se reposera point. J'ai entrepris l'histoire des reines de la main gauche depuis les premiers temps de la monarchie française jusqu'à nos jours, en commençant par l'ère moderne, pour allécher le lecteur; mais l'ère ancienne aura également son tour. Déjà j'ai célébré les vertus de mademoiselle de La Vallière, de madame la

marquise de Pompadour, de madame la comtesse Dubarry, de Gabrielle d'Estrées, d'Agnès Sorel.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

« J'en suis maintenant à Diane de Poitiers. Toutes les reines de la main gauche y passeront pourvu que Dieu me prête vie; mon prochain volume sera consacré à Walpurjis et Ingelburge, reines de la main gauche sous Chilpéric et sous Dagobert; il aura une couverture gorge de pigeon avec des lettres gothiques couleur de nymphe émue; je fais faire en ce moment des recherches dans toutes les bibliothèques pour savoir au juste le nom de la maîtresse de Pharamond; ce sera une histoire des plus intéressantes, et je prouverai que cette dame, de même que toutes les reines de la main gauche, représente l'esprit de gouvernement, de religion, de tradition, contre le philosophisme, qui déjà sous les rois de la première race commençait à saper les bases de la monarchie.

« Et cela sans préjudice de mes autres travaux, car si je ne crains pas de révéler à la postérité les vertus des reines de la main gauche, l'impartialité me fait un devoir de rendre justice aux excellentes qualités des reines de la main droite. *Les Grandes souveraines* sont donc en préparation, comme vous avez pu le lire sur la couverture de mon dernier livre : Sémiramis, Didon, Cléopâtre, Agrippine, Zénobie. Clotilde, Blanche de Castille, Isabelle de Castille, Catherine de Médicis, Élisabeth d'Angleterre, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Christine de Suède, Marie-Thérèse d'Autriche, Catherine II de Russie, Marie-Antoinette... Vous voyez que la liste est longue, et que j'ai taillé pas mal de besogne à Clio. »

L'occasion ne nous manquera donc pas de revenir à cet excellent M. Capefigue; disons aujourd'hui quelques mots de deux de ses disciples, MM. Edmond et Jules de Goncourt qui, à propos de la Pompadour et de la Dubarry, nous donnent une nouvelle philosophie de l'histoire dont voici le résumé : « Fabuleuse avec Hérodote, oratoire avec Thucydide et Tite-Live, elle est humaine avec Tacite... L'histoire humaine, voilà l'histoire moderne; l'histoire sociale, voilà la dernière expression de cette histoire. » MM. Edmond et Jules de Goncourt, inventeurs de l'histoire sociale, se rendent cette justice, que leurs livres « en ont indiqué les limites, le dessin général, les droits et

les devoirs. » Ils ajoutent : « Cela nous suffit (je le crois bien); et tous nos efforts seront payés, toutes nos ambitions seront satisfaites, si nous avons frayé à de meilleurs que nous la voie que nous avaient montrée Alexis Monteil et Augustin Thierry. »

A la place de M. Capefigue je serais furieux d'être ainsi renié par mes meilleurs élèves, car MM. de Goncourt, comme écrivains et comme érudits, sont bien supérieurs à M. Arsène Houssaye; aussi portent-ils plus haut leurs prétentions. M. Arsène Houssaye ne vise point à formuler une nouvelle théorie de l'histoire : c'est un poëte et non un philosophe, tandis que son maître, M. Capefigue, est un poëte et un philosophe à la fois. On l'étonnerait bien, ce dernier, si on lui disait qu'il n'a point inventé l'histoire sociale dans ses livres sur les financiers du dix-huitième siècle, et pour ma part je me demande comment les deux auteurs des *Maîtresses de Louis XV* ont pu se persuader qu'ils peignaient d'après Augustin Thierry et Alexis Monteil, plutôt que d'après M. Capefigue.

MM. Édmond et Jules de Goncourt ont publié sur les dernières années du dix-huitième siècle un certain nombre d'ouvrages que je n'ai fait que parcourir, ne pouvant m'habituer à un style complétement dépourvu de naturel et de simplicité, toujours tendu, visant à l'effet, s'arrêtant à chaque mot pour faire la roue. Ces défauts m'ont paru beaucoup moins sensibles dans les *Maîtresses de Louis XV*. L'histoire des trois sœurs de Nesle, de madame de Pompadour et de madame Dubarry, est racontée dans ce livre sans détails bien nouveaux, mais d'une façon attachante; malheureusement l'emphase qui déparait autrefois le style de MM. de Goncourt semble avoir passé dans leur pensée. Était-il bien nécessaire d'inventer l'histoire sociale pour parler de la Dubarry, et fallait-il se grandir sur de si hautes échasses pour parler d'un livre galant comme d'une solennelle manifestation politique? « Ce livre, comme les livres qui l'ont précédé — disent ces messieurs — a été écrit en toute liberté et en toute sincérité. Nous l'avons entrepris sans préjugés, nous l'avons achevé sans complaisance. Ne devant rien au passé, ne demandant rien à l'avenir, il nous a été permis de parler du siècle de Louis XV sans injures et sans flatteries. Peut-être les partis les plus contraires seront-ils choqués, peut-être les passions contemporaines seront-elles scandalisées de trouver en une telle matière et sur un tel temps une si singulière impartialité, une justice si peu appliquée à les satisfaire. Mais quoi! celui-là ne ferait-il pas tout à la fois la tâche de

l'histoire bien misérable et sa récompense bien basse, qui donnerait pour ambition à l'historien l'applaudissement du présent? Il est dans un ancien une grande et magnifique image qui montre à notre conscience de plus hautes espérances, et doit la convier à de plus nobles devoirs. L'architecte qui construisit la tour de Pharos grava son nom dans la pierre, et le recouvrit d'un enduit de plâtre sur lequel il écrivit le nom du roi qui régnait alors. Avec le temps, le plâtre tomba, laissant voir aux marins battus des flots : SOSTRATE DE CNIDE, FILS DE DOXIPHANE... « Voilà comme il faut écrire l'histoire, dit Lucien, et c'est le dernier mot de son traité de l'histoire. »

En relisant ces lignes de sang-froid, MM. Edmond et Jules de Goncourt ont trop d'esprit pour ne pas reconnaître qu'elles prêtent quelque peu au ridicule. Les partis sont depuis longtemps à peu près d'accord sur le règne de Louis XV, et les passions contemporaines me semblent fort calmées à son endroit. Il n'est peut-être pas aussi difficile à l'historien que nos auteurs ont l'air de le croire de s'élever au-dessus du présent pour écrire l'histoire de madame de Pompadour; et s'ils visent à graver leur nom sur le rocher de la postérité, je les engage à choisir un sujet plus digne d'elle que la vie des maîtresses de Louis XV.

MM. Edmond et Jules de Goncourt m'ont fait regretter, je dois le dire, dans la préface que je viens de citer, la fine douceur et la mélancolique tendresse de leur condisciple M. Arsène Houssaye, et la bonhomie de leur maître M. Capefigue. La bonhomie est un don. Inférieur par le style à MM. de Goncourt, sinon à M. Arsène Houssaye, M. Capefigue se relève par la familiarité. C'est quelquefois une qualité précieuse. Ne la lui enlevons pas!

II

Je venais de commencer la lecture d'un *Voyage à Rome*, lorsque l'idée m'est venue de jeter un coup d'œil pour varier le paysage sur le livre de M. Antoine de Latour, *Tolède et les bords du Tage*. Mon auteur me conduit d'abord dans l'église de Saint-Pierre *in vinculis*, placée sur la pointe méridionale du mont Esquilin. Après avoir admiré le Saint Dominique, du Guerchin, la Délivrance de saint Pierre, du Dominiquin, et l'admirable statue de Michel-Ange, le Moïse destiné au tombeau de Jules II, qui n'a jamais été construit, nous passons dans la sacristie où un abbé nous attend. Il y a dans cette

sacristie un superbe autel de marbre, sur lequel se trouve une petite armoire d'une belle sculpture également en marbre. L'abbé fait allumer quatre cierges, passe le surplis et l'étole, ouvre l'armoire et en tire une belle urne en cristal de roche, contenant les chaînes de saint Pierre : « C'est Juvénal, patriarche de Jérusalem, nous dit-il en parlant avec une grande vélocité, qui envoya en cadeau au pape Léon Ier la chaîne avec laquelle saint Pierre avait été lié à Jérusalem par l'ordre d'Hérode ;» il ajoute que cette chaîne ayant été mise à côté de celle dont avait été lié saint Pierre à Rome par l'ordre de Néron, les deux chaînes s'unirent spontanément, et n'en firent plus qu'une seule; qu'alors l'impératrice Eudoxie, femme de Valentinien III, construisit cette église sur l'antique temple bâti par Pudente, et la consacra aux chaînes de saint Pierre.

Non loin de la ville, sur la voie Appienne, m'apprend encore mon voyageur romain, on trouve une petite église sur laquelle on peut lire en lettres gravées sur le marbre l'inscription suivante :

« Cette église, appelée Santa-Maria delle Piante, et communément *Domine, quo vadis*, est nommée *delle Piante* à cause de l'apparition de Notre-Seigneur à Pierre qui eut lieu sur cette place. Ce glorieux apôtre, ayant été persuadé, et, pour ainsi dire, forcé par les chrétiens de sortir de sa prison et de s'enfuir de Rome, s'acheminait par cette voie Appienne, quand, arrivé en ce lieu, il fit la rencontre de notre Sauveur, qui marchait lui-même vers Rome. Émerveillé de sa présence, il lui dit : « *Domine, quo vadis* (Seigneur, où vas-tu)? » Jésus lui répondit : « *Venio Romam iterum crucifigi* (Je vais à Rome pour y être de nouveau crucifié). » Pierre comprit immédiatement le mystère, et se souvint que le Seigneur, quand il lui donna le gouvernement de son Église, lui avait prédit qu'il subirait ce genre de supplice, et, sur-le-champ faisant volte-face, il retourna à Rome, et le Seigneur disparut ; mais, en disparaissant, il laissa l'empreinte de ses pieds sur le pavé de la rue; c'est d'après cela que cette église prit le nom *delle Piante,* et d'après les paroles de Pierre, celui de *Domine, quo vadis.* »

Ces détails sont tout au long contenus sur une plaque de marbre incrustée dans le mur, et portent le millésime MDCCCXXX. Au-dessus de la porte d'entrée on lit une autre inscription :

« Arrête-toi, passant, et entre dans ce temple, où tu trouveras la

forme laissée par la plante des pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lors de sa rencontre avec Pierre, quand celui-ci fuyait de sa prison. L'aumône t'est recommandée pour la cire et l'huile, et pour délivrer quelque âme du Purgatoire. »

Je n'ai parcouru que le premier chapitre de M. de Latour, et déjà l'influence de l'Espagne agit. Je suis à Rome, et je songe à Tolède. Je reprends avec peine ma course à travers les églises de Rome. . . .

Dans le milieu de l'église, il y a un pavé de dalles, qui figure l'ancienne voie Appienne, et, dans le milieu de ce pavé, on trouve une pierre carrée, blanche, plus haute que les autres, avec l'empreinte des pieds de Notre-Seigneur, recouverte d'une grille en fer, autour de laquelle est gravé le verset 7 du psaume CXI :

« Nous adorons le lieu où furent ses pieds. »

Le cicérone s'agenouille, baise la grille en fer, ne pouvant baiser l'empreinte, et nous passons à l'église de Saint-Pierre *in carcere*. Cette église occupe la place même de la prison Mamertine. On descend par un escalier moderne, bien commode, jusqu'à la porte de cette prison, sur laquelle on lit l'inscription du temps d'Auguste, où elle fut restaurée. Après être entré dans la première prison souterraine, on va dans la seconde par un petit escalier. Pendant que notre voyageur y descend, le sacristain fait remarquer une tête empreinte sur le mur :

— Savez-vous quelle est cette tête, Excellence?

— Ma foi non.

— Un soldat romain s'étant avisé de donner un soufflet à saint Pierre, ce coup fit heurter la tête de l'apôtre contre le mur où elle a laissé son empreinte. Voici maintenant, ajoute le gardien, la source que Pierre fit miraculeusement jaillir pour baptiser Processo et Martiano, ses gardiens, avec quarante-huit autres prisonniers qu'il avait convertis. Si Votre Excellence veut acheter une fiole de cette eau, elle guérit beaucoup de maladies. . . . .

Je sais bien que la prison de Mamertino est celle où Jugurtha mourut de faim, et où Lentulus, Cethegus, Statilius, Sabinius et Ceparius, complices de Catilina, furent étranglés par ordre de Cicéron. C'est aussi dans cette prison que Tibère fit mettre à mort Séjan, et que le clément Titus fit égorger Grovas, fils de Simon, chef des Juifs; mais j'ignorais que Pierre y eût été renfermé, ne

l'ayant jamais lu dans l'histoire. La source miraculeuse m'édifie médiocrement, attendu que c'est là tout simplement une question de niveau d'eau, et que d'ailleurs je ne vois pas la nécessité d'un miracle pour se procurer un liquide assez commun dans les prisons. Mon voyageur n'en paya pas moins sa fiole, et il sortit comblé des salutations du gardien pour se rendre en *San Pietro montorio*, où est le charmant petit temple du Bramante, construit, assurent tous les cicéroni, sur l'emplacement où saint Pierre fut crucifié. Cet emplacement donne lieu à bien des controverses. Les uns prétendent que le martyre de Pierre eut lieu sur la colline du Vatican; d'autres entre le Vatican et le Janicule; d'autres enfin au pied du Janicule, ce qui n'empêche pas qu'on ne montre dans l'église *Santa-Maria in transportino* appartenant aux Carmes deux colonnes en marbre ornées de cette inscription en vers latins qui coupe court à toutes les contestations d'antiquaires. « Les deux apôtres Pierre et Paul, étant liés à ces deux colonnes et flagellés, l'image du Sauveur qui est sur cet autel leur apparut, et leur parla longtemps pour les consoler de leur supplice. »

Ce n'est que quinze cents ans après la mort de saint Pierre que ces colonnes furent trouvées en creusant les fondements de cette église, qui date de 1563. Comment a-t-on pu constater que ces colonnes avaient servi au supplice des deux apôtres? Je n'en sais rien, et le sacristain qui les montrait au voyageur dont je parle n'en savait pas plus que moi. Quant à l'image, je crois me souvenir que les images ne commencèrent à être en usage chez les chrétiens que vers le quatrième ou le cinquième siècle. Cependant je ne ferai pas le voyage de Rome pour engager une discussion à ce sujet avec le gardien, qui d'ailleurs me semble pécher beaucoup du côté de l'érudition.

III

Ne commencez-vous pas à trouver que mon voyageur nous montre beaucoup d'églises. Pour moi, les bords du Tibre m'ennuient. Je n'ai fait qu'entrevoir les rives du Tage, et je brûle de m'y transporter. C'est que l'Espagne est le vrai pays des voyages; ce n'est plus que là qu'on trouve un peu de poésie et de pittoresque. Plantons donc là, s'il est permis de parler ainsi, mon voyageur romain; changeons de route, et visitons Tolède avec M. Antoine de Latour. Tolède est la

Rome espagnole; elle est bâtie, comme Rome, sur sept collines; un grand fleuve coule à ses pieds; à chaque pas elle montre aux voyageurs d'admirables églises. Tolède, de même que Rome, survit à sa grandeur; ses places publiques sont à peu près désertes, ses palais sont abandonnés, l'herbe croît dans ses rues, son sol est jonché, comme celui de Rome, des plus imposants débris de la grandeur romaine. Dans l'une et dans l'autre ville que voit-on en définitive? des églises et des ruines. Cela est vrai assurément, mais pour le moment je ne saurais souffrir que l'on me mène en Italie pour me montrer des églises et des ruines; il y a autre chose que cela à voir, même à Rome; j'ai sous les yeux une révolution, et vous voulez que je contemple des édifices en Italie! En Espagne, c'est bien différent, et surtout à Tolède : vivent les églises, les mosquées, les synagogues, les chapelles, les couvents, les casbahs, les alcazars, les cirques, toutes les merveilles de l'architecture mauresque, chrétienne, juive, romaine, gothe, visigothe! Vite à la tour de San-Roman; maintenant aux *bains de la Cava*, puis au palais du comte Julien; comptons les piliers de la cathédrale, montons, descendons et prenons des notes; M. Antoine de Latour ne nous lassera pas facilement. Surtout n'oublions ni une statue, ni un tableau, ni un sarcophage, ni un mausolée, ni une relique. A Rome, pour le quart d'heure, je ne donnerais pas un petit écu pour voir de telles choses; mais à Tolède j'en raffole, je suis féroce de curiosité et d'archéologie, insatiable de chefs-d'œuvre et de ruines!

Malgré mon enthousiasme, je ne suis point trop fâché cependant que M. Antoine de Latour ne soit pas seulement un antiquaire. Les archéologues ont certainement du bon, mais j'aime encore mieux les hommes de lettres. Parlez-moi d'un bon écrivain pour me faire admirer les beautés anciennes et modernes d'une ville. La science numérote les pierres, la littérature les fait parler. C'est ainsi qu'à propos d'une chapelle, d'une statue, d'une maison, M. Antoine de Latour raconte les épisodes les plus intéressants de l'histoire d'Espagne, et analyse les chefs-d'œuvre de sa littérature. Je n'aime guère les voyageurs qui abusent de la couleur et du pittoresque, qui remplacent les idées par les mots, les sentiments par les descriptions, et qui dans leurs pérégrinations découvrent toutes sortes de choses, excepté des hommes. Notre auteur n'a aucun de ces défauts, et c'est là ce qui rend la lecture de son livre si attrayante. Il ne se borne pas à peindre les choses matérielles, il s'occupe aussi d'histoire, de politique,

de poésie lyrique et dramatique. Comment ne pas songer au théâtre en Espagne? M. de Latour n'a garde de l'oublier, et ses vives et piquantes études sur Lope de Vega, Fray Gabriel Tellez, Huerta, Calderon, Moratin, Diamante, Tirso da Molina, Garcilaso en sont l'heureuse preuve. Il est difficile également d'oublier l'histoire et la politique dans la ville qui fut le berceau des *communeros*. Don Juan de Padilla occupe une place importante dans les souvenirs de l'auteur, qui juge sa tentative glorieuse et prématurée avec beaucoup de sagacité et d'élévation. Padilla mourut sur l'échafaud, l'Espagne de Charles-Quint n'était pas mûre pour la liberté; l'Espagne constitutionnelle a fait graver l'inscription suivante sur la maison où naquit le martyr : « Ici fut la maison de Juan de Padilla, ancien régidor de cette ville. Ses concitoyens dédient ce monument à sa glorieuse mémoire. Année 1836. »

IV

Lara, Manfred, Obermann, héros du sombre désespoir et de l'amer désenchantement, je vous croyais morts et enterrés depuis longtemps, et voilà que je vous vois tels que vous étiez autrefois, le geste dédaigneux, le front hautain, la lèvre ironique; je vous retrouve, où? dans un roman pastoral, dans une histoire rustique, dans *Véronique*; enfin le nouveau roman de M. Eugène Muller, l'heureux auteur de *la Mionnette*.

Le lecteur, qui s'imaginait en avoir fini une bonne fois pour toutes avec le scepticisme transcendant de l'ancienne école romantique, ne voudra peut-être pas croire à cette résurrection. Eh bien! qu'il écoute un instant :

« Acceptant le rôle vulgaire, je pourrais me mettre à travailler; mais je ne sais pas travailler, je ne veux pas. D'ailleurs à quoi bon? Je n'aime pas la vie assez pour m'occuper aux moyens de la faire durer plus qu'elle ne voudra. Je la quitterais certes sans regrets... Je ne veux pourtant pas me tuer parce qu'il faut du courage, et beaucoup, pour accomplir cet acte que l'on taxe de lâcheté. Je n'ai pas ce courage-là.

« J'attends donc.

« Quoi?

« Je n'en sais rien.

« Si, pourtant : la fin!

« Au spectacle de la vie, je m'ennuie, je bâille, je sommeille; et néanmoins je ne m'en vais pas de la salle avant le rideau baissé. C'est que dans une pièce bien mauvaise il peut se trouver, vers le dénoûment surtout, quelque intérêt.

« Il n'est pas probable que j'aie cette chance.

« Je veux m'en assurer toutefois.

« Vous verrez là, vous, un rayon de foi : moi j'y trouve le doute. »

Qui parle donc ainsi? sans doute quelque blasé du roman de 1830, quelque désillusionné d'autrefois qui a appris par cœur les tirades qu'on mettait dans sa bouche du temps de l'éditeur Eugène Renduel? Pas du tout; c'est un homme de nos jours, le personnage principal d'un roman qui a paru hier, l'amant de Véronique enfin!

Que nous veut ce voltigeur du byronisme, que vient-il faire dans une histoire qui vise avant tout au naturel et à la simplicité? La gâter tout simplement, lui donner une fâcheuse teinte de mélodrame, la remplir d'une poésie déplorable et surannée dont la mode semblait perdue depuis longtemps. Lisez plutôt cette tirade :

« Je ne doutais de rien alors; je croyais aux autres; je croyais à moi, surtout. Il y avait en moi comme un clavier sonore où des mots tels que ceux de gloire, amour, vertu, héroïsme, trouvaient chacun à faire vibrer magistralement une note; et, sous l'influence de ces puissants échos intérieurs, je devenais semblable à la prêtresse antique.

« Il n'est nulle action appelée grande que je n'eusse entreprise, persuadé que j'eusse été de l'accomplir.

« En ce temps-là, poëte, j'eusse, je crois, chanté comme Homère; soldat, combattu comme Coclès; apôtre, souffert comme les martyrs; citoyen, je me fusse dévoué comme Eustache de Saint-Pierre; amant, j'eusse aimé comme Léandre. »

Cet homme semblable à la prêtresse antique, cet Homère, ce Coclès, ce martyr, cet Eustache de Saint-Pierre, ce Léandre, ce Frantz de Sugny, n'est en définitive qu'un être parfaitement ennuyeux, ridicule et deshonnête qui, parce que sa femme l'a trompé, se croit permis de tromper à son tour une innocente villageoise qui méritait certainement un meilleur sort.

L'histoire de Véronique est bien simple. Elle a été trompée, elle devient mère, elle subit toutes les misères et tous les mépris, et elle finit par se réhabiliter par le travail et par la bonne conduite. Ce n'est pas là sans doute un sujet bien nouveau, et l'auteur aura peut-être

cru nécessaire de le rajeunir par le récit des impressions byroniennes de M. Frantz de Sugny. M. Eugène Muller a débuté par un récit simple et touchant qui lui a valu un succès réel; il est possible qu'il ait craint de ne pas réussir une seconde fois par les mêmes moyens, et qu'il ait voulu prouver qu'il était capable comme un autre d'aborder les hautes régions de la psychologie et du sentiment. Il s'est trompé complétement, et il ne faut pas craindre de le lui dire, si l'on veut conserver au roman moderne un talent frais et gracieux. Le lecteur ne se lasse jamais du naturel et de la simplicité; on réussit toujours par ces moyens-là, et la preuve, c'est que la partie beaucoup trop considérable qui concerne les affaires personnelles de M. de Sugny supprimée, le roman de *Véronique* intéresse et émeut par le récit vrai des douleurs de la femme et des joies de la mère.

V

Les romans abondent, et je ne m'en tirerai avec eux qu'en leur consacrant une revue spéciale; je me contenterai d'en signaler deux aujourd'hui: un roman français, *Mademoiselle Fruchet*, par M. Paul Deltuf, et, vous en seriez-vous douté? un roman belge, *Séraphin*, par M. Émile Leclercq. *Mademoiselle Fruchet* est un roman de mœurs bourgeoises, plein de caractères vrais, finement observés, et portant tous le cachet de notre temps. Il y a dans M. Paul Deltuf l'étoffe d'un véritable observateur, ingénieux, distingué, ne se perdant point dans les détails, et sachant donner la vie aux personnages qu'il met en scène. Quant à M. Émile Leclercq, son roman fait honneur à la littérature belge, car il y a une littérature belge, ce qui nous étonne, il faut l'avouer, quoique cet étonnement ne soit pas trop à notre louange. Nous occupons-nous jamais de ce qui se passe chez nos voisins les plus rapprochés, chez les peuples qui parlent la même langue que nous, les Belges et les Suisses, par exemple, si ce n'est pour les railler? La littérature chez eux nous paraît un ridicule et une prétention. Le ridicule est vraiment de notre côté, et il serait bien temps d'y mettre un terme. On publie à Genève et à Bruxelles des livres et des journaux qui valent bien les nôtres. Je n'en veux pour preuve que le roman de M. Émile Leclercq, *Séraphin*, livre vraiment moral, parce qu'il flétrit ce qu'il y a de plus avilissant et de plus corrupteur au monde, la paresse; et cela sans déclamation, sans affectation, et par les simples incidents d'un drame rusti-

que qui porte en lui-même son enseignement. J'ai lu *Séraphin* avec plaisir, non-seulement à cause de l'intérêt général de l'action, mais encore pour le charme des détails qui nous montrent un côté nouveau des mœurs de la Belgique dont nous nous bornons à visiter les villes; nous en connaîtrons désormais les campagnes, grâce à M. Émile Leclercq, auquel je voudrais, en sa qualité d'étranger, accorder une hospitalité plus complète. Qu'il se contente de ce salut en passant, je le recevrai mieux à son prochain roman. Aujourd'hui les dernières chambres de la maison sont retenues par des poëtes. Les voilà qui frappent à la porte. Les poëtes passeront avant les romanciers cette fois. Cela ne leur arrive pas souvent?

VI

Qui chante,
Son mal enchante.

M. Théodore Aubanel a eu raison de placer cette épigraphe en tête de son livre : la poésie calme toutes les douleurs en les rendant fécondes, surtout les douleurs d'amour, et c'est par elles qu'il est devenu poëte; Mistral le dit ouvertement dans l'avant-propos de ce recueil, la *Grenade entr'ouverte* (*la Miougrano entreduberto*), et je ne vois pas pourquoi je serais plus discret que lui. « Théodore Aubanel — et vous direz comme moi, quand vous aurez lu son livre — est un grenadier sauvage. Le public provençal, à qui avaient tant plu ses premières poésies, commençait à se dire : « Que fait donc notre Aubanel, que nous ne l'entendons plus chanter?

« Aubanel chantait en cachette. L'amour, cette divine abeille qui fait du miel si doux, quand la saison et le lieu lui conviennent, et qui, si quelque chose le contrarie, fait des piqûres si violentes, l'amour avait plongé dans son cœur un aiguillon terrible, impitoyable. La malheureuse passion de notre ami était sans espérance, la maladie sans remède; l'amie de son cœur, la jeune fille entrevue dans le ciel clair de sa jeunesse, hélas! s'était faite nonne.

« Le jeune homme pleura sept ans sa bien-aimée, et il ne s'en est pas encore consolé. »

Au pays même de Laure, Aubanel, comme Pétrarque, chante la femme qu'il aime et qui ne peut pas être à lui. Je ne prétends point comparer les deux talents; seulement l'amant de Zani nous touche mieux que celui de Laure; il y a plus de sincérité dans ses larmes, sa douleur est moins un thème d'éloquence et de rhétorique. Quel mal-

heur pourtant que ses vers soient écrits en patois! Voilà un poëte charmant, plein de douceur, de tendresse, de force, qui ne peut être compris que de quelques-uns, et dont le talent sera perdu pour l'immense majorité de ses compatriotes! Quelle bizarre idée que celle de vouloir paraître comme un étranger dans le pays où l'on est né! Mais la muse, me dit-on, est femme, et elle a ses caprices; elle aime à entendre chanter en patois, il lui plaît de ressusciter les anciens troubadours, laissez-la suivre ses fantaisies; de quoi, d'ailleurs, vous plaignez-vous, puisque les Félibres du département de Vaucluse chantent dans votre langue natale?

Je ne suis pas égoïste, et voilà pourquoi je me plains, car je voudrais que mes impressions à la lecture des vers de M. Théodore Aubanel fussent partagées par tout le monde.

Ce recueil est divisé en trois parties. La première, le *Livre d'amour*, est l'histoire toute simple « d'un jeune homme qui aime, qui, loin de son amante, languit d'ennui, qui souffre, qui pleure, qui se plaint au bon Dieu. Tenant cette histoire pour sacrée, l'auteur n'y a voulu toucher en rien; tout est là comme c'est venu, et tant mieux! car, de son amour vierge, de son langoureux ennui, de sa souffrance, de ses larmes, de ses plaintes, est sorti simplement et naturellement un livre de nature, jeune, vivant, et délicieux. » Après le *Livre de l'amour* vient l'*Entrelusido*, mot charmant que rend mal le substantif *entre-lueur*. « En vérité, courte est l'entre-lueur. Mais d'autant plus puissante était l'attache, d'autant plus vigoureuse est l'échappée. La chaîne est brisée, ou du moins le jeune homme le croit, le croit un instant; et voyez-le! Avec quelle ardeur il s'abreuve aux sources de la majestueuse et calme nature! Il boit le soleil comme un lézard; l'haleine suave de la forêt fait dresser sa narine; chante-t-il les faucheurs, il semble tenir la faux en main; chante-t-il les pêcheurs, il semble jeter lui-même le filet; et s'il chante les noces, il tressaille de joie; on dirait que lui-même est le fiancé. » Le *Livre de la mort* forme la troisième partie. Je continue à citer la prose poétique de Mistral d'après la traduction qu'il en a faite lui-même, car sa courte introduction est écrite en patois. A travers sa forme un peu lyrique, elle donne une idée fort juste de la poésie de Théodore Aubanel. « Quand la brune Zani, comme la neige tendre et virginale de la colline qui disparaît à la chaude haleine des beaux jours, quand Zani la *brunelle* eut fui Avignon, fui, peureuse, l'haleine brûlante de son poëte, ce fut pour son poëte une défaillance de cœur. Et désormais, si vous

voulez le savoir, toute clarté lui semble brune, mélancolie triste allégresse, et toute vie morte. Et voilà comment il composa dans l'assombrissement de son âme, et larme à larme, le *Livre de la mort*. Les sept douleurs amères sont là, les sept glaives de la pitié percent les pages. Tout ce qui souffre est son ami; tout ce qui est cause de souffrance est son horreur mortelle. Et tellement mordants, tellement âpres et vifs sont les tableaux qu'il peint, qu'on dirait vraiment que le poëte, violemment sevré de son amour (ainsi qu'un arbre auquel sont arrachées ses pousses printanières), a voulu se venger de son injuste sort, en flagellant tous les instruments du sort inique, toutes les tyrannies de ce monde. »

Ce jugement d'un ami sur un ami, d'un poëte sur un poëte, on peut, cas extrêmement rare, l'accepter sans crainte, il n'a rien d'exagéré.

Des trois parties dont se compose ce recueil, c'est la première que je préfère, le *Livre d'amour*. Il est plein de pièces charmantes, et je suis bien embarrassé d'en choisir une pour la citer, si c'est citer réellement des vers que de les traduire. Résignons-nous pourtant à ce moyen, puisqu'il n'y en a pas d'autre.

« Ce n'était pas une reine, une reine et son train, galopant noblement sur sa blanche cavale, et qui, dans les grands bois, soulève jusqu'aux branches toute la poudre du chemin.

« Ce n'était qu'une enfant sur un âne gris, qui, le long du sentier, allait tout doucement, et, pour la première fois, je voyais la fillette qui, à coup sûr, ne m'avait jamais vu.

« C'est vers la Fontaine-des-Prés qu'elle se dirigeait; il se trouva que le chemin était étroit pour passer tous les deux, et elle dit : Jeune homme, prenez garde; l'âne rue! — et elle me sourit.

« Tenez, passez devant! — Et avec délice, alors, je la regarde et je m'arrête, et voilà qu'elle fait halte. Une reine, sans doute, m'eût tourné la tête, mais cette enfant tourna mon cœur.

« Oh! ce n'était qu'une enfant, et elle n'en était que plus belle! Son corset de basin, trop petit et trop juste, bâillait un peu devant, et ses jolis bras nus sortaient de sa manche de toile.

« De fichu, elle n'en avait pas : c'était au temps de la chaleur; avec un rameau de mûrier s'éventait l'adolescente; au doux balancement de l'âne qui trottait, pendaient ses beaux pieds sans chaussure.

« Elle s'arrête. — Un an de plus, et de moi elle avait honte! — Et pourtant, et pourtant nous ne parlâmes pas d'amour; mais l'enfant

devenait fille, et chaque an, chaque journée, la faisait plus grande et plus gentille.

« — Ma mignonne, quel est ton nom? — Je vais vous le dire : les gens m'appellent Rose, et ma mère Roset! — Et ton âne, comment l'appelle-t-on? Blanquet?... — L'enfant alors se mit à rire.

« — T'a-t-on appris à lire? Es-tu allée à l'école? — Oh! oui. — Ta communion? — Je l'ai faite l'an passé. — Et où vas-tu? — Mes parents moissonnent, nous sommes pressés; je m'en vais à la plaine, derrière la colline.

« Et l'enfant tourna rond parmi les jeunes pins... — O beauté, comme il faut que tu sois puissante, pour avoir, un petit moment, de mon cœur, de ma vie amoureuse, ôté le fiel! »

Je regrette maintenant cette citation, qui donne à peine une idée de la grâce rustique de ce charmant petit poëme. On retrouve dans les vers de la *Miougrano entreduberto* ce grand sentiment de la nature, cette manière sincère et chaste, forte et tendre, de décrire les effets de la beauté, et d'exprimer les joies et les souffrances de l'amour qui ont porté si haut le succès de *Mireio*, et qui sont, à mes yeux, le mérite et l'originalité de la poésie provençale moderne.

C'est le libraire Roumanille, le spirituel doyen de nos poëtes patois, qui a édité ce recueil, imprimé par les frères Aubanel avec un luxe et une élégance qui font honneur à la vieille typographie avignonnaise.

VII

La musique a de la chance pour le quart d'heure, si cela peut s'appeler de la chance. Elle est cultivée par des rois, par des princes régnants et non régnants, par des ducs, par des marquis, que sais-je encore? Un comte n'a-t-il pas écrit dernièrement la musique d'un ballet pour l'Opéra, et celle d'une opérette pour les Bouffes? Voici maintenant que les agents de change se mettent de la partie. La poésie n'est pas tout à fait aussi favorisée. Les rois et les princes ne font guère de vers en ce moment, les financiers non plus. L'un d'eux, dernièrement, s'est lancé dans le couplet de vaudeville. Cela ne lui a point porté bonheur, et je crains fort que son exemple ne soit pas imité.

Trouver moyen de composer une partition au milieu des préoccupations de la vie de Bourse, fredonner des cavatines dans le tumulte de la corbeille, oublier le bruyant duo de la rente et des chemins de

fer pour écouter celui du ténor et de la prima donna, écrire un opéra sur un bordereau, c'est là certainement l'indice d'une vocation forte et bien arrêtée. La coulisse (vieux style) comptait dans son sein des romanciers et des journalistes; mais je ne m'attendais guère à voir un membre de l'honorable corporation des agents de change parmi les compositeurs. C'était peut-être un préjugé; mais il y avait deux professions qui semblaient incompatibles avec l'art musical, celle de notaire et celle d'agent de change. M. Lagarde a fait justice de ce préjugé; nous avons maintenant un opéra d'agent de change; l'hiver prochain nous applaudirons dans quelque concert une symphonie de notaire.

L'opéra dont M. Lagarde a écrit la musique, et MM. Sauvage et de Leris les paroles, est intitulé : *l'Habit de mylord;* habit fatal, pour lequel l'infortuné Digby est sur le point d'être pendu, ni plus ni moins. Ce Digby est un barbier de Paris arrivé à Londres, où, au lieu de la succession d'un oncle, il ne recueille qu'une grêle de coups de poing à lui administrés par un sien cousin, qui prétend garder l'héritage du défunt. Pour se soustraire aux désagréments de cette réception inattendue, Digby se réfugie à la hâte, et à demi vêtu, dans une auberge, juste au moment où lord Gordon, qui a à peine eu le temps de s'habiller, poursuivi qu'il est comme un des amis du prince Édouard, accourt s'y cacher de son côté. Les deux réfugiés changent d'habit à l'insu l'un de l'autre. Voilà donc le barbier Digby vêtu de l'habit de lord Gordon, et lord Gordon affublé de la veste du barbier. Digby a de l'or plein ses poches, il boit les meilleurs vins, mange les plus beaux rosbifs, reçoit les hommages de l'aubergiste, et passe pour le grand seigneur, et Gordon pour le domestique; Digby est donc enchanté de son nouvel état, jusqu'à ce que le shérif se présente pour l'arrêter. Vous voyez d'ici tous les quiproquo de ce petit acte, je me dispenserai de les énumérer; ils sont fort connus, mais ils font toujours rire. Au milieu de ces quiproquo, M. Lagarde a glissé un duo, une romance, une cavatine, et quelques autres morceaux qui semblent parfois leur débutant, mais qui ne manquent pas d'agrément, il est juste de l'ajouter, car il ne faut jamais décourager un jeune compositeur, même quand ce compositeur est un agent de change.

TAXILE DELORD.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

DES DOCTRINES RELIGIEUSES DES JUIFS

PENDANT LES DEUX SIÈCLES ANTÉRIEURS A L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Par M. Michel Nicolas. — Paris; in-8°. Michel Lévy, 1860.

C'est une œuvre courageuse aujourd'hui, que d'écrire, comme M. Michel Nicolas vient de l'oser, un livre de théologie. J'ai trouvé toutefois un si vrai talent, une science si profonde dans cet ouvrage, que je ne doute pas du succès qu'il doit obtenir. Ce sera un succès grave sans doute ; mais l'auteur d'un livre sur les doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne ne s'adresse pas au vulgaire; il ne prétend point plaire aux avides lecteurs de ces petites feuilles qui séduisent par le bon marché plutôt que par les charmes équivoques de leur littérature ; il veut intéresser les érudits, les hommes lettrés et sérieux, en leur proposant un sujet de réflexion et d'étude. A ce titre, il est le bien venu parmi cette élite de penseurs qui conservent le goût et les traditions des sciences austères.

Depuis l'instant où les docteurs de la Judée, essayant de se dégager plus ou moins des règles inflexibles d'une théologie intolérante, enfantent des systèmes dont la raison humaine, quoi qu'ils prétendent, est la base et le juge, jusqu'à l'heure où le christianisme vient éclipser ces lueurs incertaines ou transformer ces théories, la philosophie des Juifs, toujours mêlée à l'élément religieux qui est le caractère distinctif de toute manifestation intellectuelle chez les sémites de la Palestine, a traversé diverses périodes, affecté divers modes, subi diverses influences. C'est là l'objet du livre savant que M. Michel Nicolas présente aujourd'hui à nos méditations les plus attentives.

Je sais gré à l'auteur d'avoir su, avec une fermeté que beaucoup d'écrivains passionnés pour leur sujet ignorent, se borner à une exposition fidèle, et soigneusement éviter le panégyrique. Les Juifs, en effet, sont restés bien au-dessous de la philosophie grecque pour toutes les questions de logique et de psychologie. Leur théodicée même, indépendamment des vérités traditionnelles, ne s'élève pas jusqu'à ces hauteurs que Platon a entrevues. Ils ont peu d'originalité dès qu'ils ne sont plus soutenus par la Bible, et l'on ne peut attribuer absolument à leur initiative les systèmes un peu hasardés que l'on rencontre dans l'enseignement de leurs écoles. Je reconnais là, bien qu'il soit difficile d'établir cette opinion avec certitude, la double trace du mazdéisme et des idées de la Grèce.

M. Nicolas admet, lui aussi, l'influence du mazdéisme sur la théologie

juive après la captivité de Babylone, mais non pas l'influence grecque. Je regrette, sur ce point, d'être d'un avis contraire à celui du savant écrivain. Sans prétendre assurément que les docteurs de Jérusalem aient emprunté un système complet, un ensemble d'idées à la Grèce, et les aient réunis à leur enseignement, je suis persuadé non-seulement que la philosophie hellénique n'a point été en Palestine l'objet d'un dédain absolu, mais encore qu'elle a laissé dans les esprits un très-grand retentissement. M. Michel Nicolas, frappé de l'aversion que témoigne la Judée, pendant les deux siècles qui nous occupent, pour la politique grecque, aversion naturelle chez une nation tour à tour opprimée par les Séleucides et par les Ptolémées, en conclut que la philosophie de la Grèce, comme l'œuvre d'une race ennemie, était méprisée à Jérusalem. Il a vu en outre, dans Josèphe, que la langue grecque était ignorée de la majorité du peuple en Palestine. Ce ne sont pas là d'irréfutables arguments. L'histoire démontre souvent que deux nations hostiles l'une à l'autre, séparées, soit par des rancunes invétérées, soit par des intérêts contraires, s'empruntent, par la seule force des choses, des doctrines politiques, littéraires ou philosophiques. L'action des peuples les uns sur les autres est indépendante de leur volonté. Les idées n'attendent pas pour exercer leur attraction invincible que les antipathies soient vaincues; elles dominent au nom de principes étrangers à l'harmonie politique, et ne connaissent pas d'autres lois que celles des intelligences. Si telles idées sont impuissantes sur tel peuple ou trouvent accès chez tel autre, ce n'est point qu'elles viennent de telle ou telle nation ; c'est qu'elles sont en elles-mêmes contraires ou sympathiques aux esprits qu'elles prétendent asservir. Mais les haines ou les amitiés politiques ne sont en pareille matière ni un obstacle, ni un lien. Je repousse donc à ce point de vue le raisonnement de M. Michel Nicolas. Les doctrines grecques ont pu pénétrer dans la théologie juive en dépit de la répugnance des races.

Je n'admets point davantage que l'ignorance de la langue grecque à Jérusalem ait rendu impossible l'expansion des idées de la Grèce en Palestine. Que le peuple ait ignoré cet idiome, je le veux bien ; mais que les érudits ne l'aient pas connu davantage, c'est là ce qu'il n'est point permis d'affirmer. Les faits parlent ici avec autorité : Gamaliel, « une des gloires de la synagogue; » était versé dans la littérature grecque. Un passage de la Mischna, cité par M. Nicolas lui-même, l'établit avec certitude. Les docteurs, dit-il ailleurs après avoir rapporté un acte impie, « comprenant que cet acte ne pouvait avoir eu pour instigateur qu'un *disciple de la philosophie grecque*, lancèrent solennellement la malédiction sur quiconque enseignerait jamais la langue grecque à son fils. » M. Nicolas tire de ce passage un argument en faveur de sa thèse; il me semble au contraire que ce passage est loin d'être concluant; il prouve avec évidence : 1° qu'il existait en Palestine des disciples avoués de cette philosophie proscrite; 2° que les Juifs n'étaient pas éloignés d'enseigner à leurs enfants la langue de leurs oppresseurs, puisqu'il faut pour les en détourner un tel déploiement de sévérité. Les docteurs de la synagogue, d'ailleurs, s'il est permis de risquer ici une vraisemblable hypothèse, ne se devaient point considérer comme enchaînés par cette défense; elle s'adressait seulement, dans un but exclusivement politique, à la masse du peuple, et

non pas aux érudits; ceux-ci devaient, ne fût-ce que pour réfuter leurs adversaires hellénistes, ne pas négliger une connaissance dont ils ne redoutaient pas d'abuser.

Il y avait donc à Jérusalem un parti helléniste. Plusieurs docteurs palestiniens, sans parler d'Antigone de Soccho, sont connus sous des noms grecs. Bien plus, je lis dans le premier livre des Macchabées que de nombreux Juifs « bâtirent dans Jérusalem un lieu d'exercice à la manière des nations, » c'est-à-dire un gymnase où les lettres grecques étaient ouvertement enseignées. » Je sais bien qu'aux yeux des partisans de l'ancienne loi, c'était là une déplorable tendance, mais enfin on ne le peut pas nier : la philosophie des Hellènes avait ses écoles et ses disciples au cœur même de la Palestine. Sur les trois sectes en effet qui paraissent avoir dominé l'histoire philosophique de la Judée à cette époque, le pharisaïsme, l'essénisme et le saducéisme, la seconde présente une analogie lointaine avec la philosophie pythagoricienne, et la troisième, si l'on en croit la Mischna, a eu pour chef Tsadoc, disciple d'Antigone de Soccho, dont le nom grec indique les doctrines. D'ailleurs, au point de vue politique, M. Nicolas l'avoue lui-même : « Le saducéisme est la continuation de l'ancien parti grec. » Je comprends donc de moins en moins comment M. Michel Nicolas, en présence de tant de témoignages, se refuse à admettre l'action de la science hellénique sur la théologie juive.

Toutefois, un grand point reste à discuter. Voit-on dans les doctrines des différentes sectes quelque rapport avec les doctrines des Grecs? Je ne peux entrer ici dans de longs détails: je me bornerai à de brèves réflexions. D'abord, c'est seulement à partir de l'instant où la philosophie grecque se répandit dans le monde civilisé, que les Juifs s'occupèrent eux-mêmes de ces graves questions. Rien n'indique dans les siècles antérieurs la lutte de l'esprit avec les problèmes métaphysiques. Au contraire, dès qu'à la suite de la conquête la civilisation grecque se révéla à la Judée, on vit apparaître les sectes et les systèmes. Les uns repoussent comme profane tout ce qui vient de l'étranger, et se renferment dans les théories exclusives qu'ils puisent dans l'interprétation de la Bible; les autres, en élargissant le cercle de leurs investigations, abordent résolûment les recherches métaphysiques et les difficultés ardues de la psychologie. C'est à l'invasion de l'esprit grec chez la nation conquise qu'il faut attribuer, je le crois, cette transformation de l'enseignement hébraïque.

Quant aux doctrines elles-mêmes, je ne prétends certes point qu'on puisse trouver entre les docteurs juifs et les philosophes d'Athènes une complète identité. Mais est-il possible de méconnaître, par exemple, dans les théories des esséniens sur les âmes, de singulières analogies avec les théories platoniciennes? Je cite M. Michel Nicolas : « Principe subtil, préexistant au corps, l'âme, selon les esséniens, est attirée par un certain charme naturel vers les choses sensibles; en s'unissant à elles, elle est la victime d'une illusion; le corps est pour elle une prison; elle ne peut en sortir qu'après s'être purifiée. » N'est-ce pas là ce que je lis dans le Phédon : « Ce qui distingue le philosophe, c'est qu'il travaille à détacher son âme de la société du corps... L'âme doit se séparer du corps autant que possible, le fuir et chercher à être seule en

elle-même. » Qu'on objecte que cette doctrine des esséniens n'est rapportée que par Josèphe, un Juif lettré et favorable à la philosophie athénienne, je suis peu touché de cet argument. Je crois que Josèphe connaissait bien la théologie hébraïque, et l'on se tire aisément d'affaire lorsqu'on avance sans preuves « qu'il ne faut voir dans les paroles de l'historien juif qu'un à peu près. » Est-ce aussi raisonner avec une rigoureuse exactitude, que d'affirmer pour le besoin de la cause « que les écrits de Platon furent certainement inconnus aux esséniens? » C'est là précisément ce qu'il s'agit de démontrer.

J'en viens à l'une des plus importantes théories de la théologie juive, celle du Verbe ou de l'être intermédiaire entre Dieu et le monde. Qu'on retrouve cette théorie chez les Juifs d'Alexandrie, on n'en est pas surpris, mais elle existe aussi bien, M. Nicolas le déclare, « dans les écrits d'origine palestinienne que dans les écrits alexandrins. » Or, je trouve dans le Timée ce système d'un être intermédiaire longuement développé. Après avoir accordé que le philosophe grec et l'école juive ont été amenés à cette doctrine par le désir de « résoudre une difficulté analogue, » celle de la création du contingent par le nécessaire, du périssable par l'éternel, du mal par le bien, et qu'ils l'ont résolue l'un et l'autre par la même supposition, M. Michel Nicolas, apercevant quelques dissemblances entre l'âme du monde de Platon et le Verbe des Juifs, décide brusquement que ces deux hypothèses sont absolument étrangères l'une à l'autre. Ainsi, selon lui, c'est par hasard qu'une doctrine si singulière s'est rencontrée dans les écoles de Jérusalem, juste au moment où le platonisme commençait à exercer une certaine influence sur les esprits. Mais, dit-il, l'âme du monde et le Verbe « diffèrent par leur nature et les fonctions qui leur sont attribuées. » Je ne soutiens pas que les docteurs juifs aient calqué le Timée; tout en y rencontrant les éléments de leur système, ils ne l'ont point accepté aveuglément; ils l'ont dû modifier selon les inspirations de leur génie. Je serais étonné d'une reproduction identique. Mais, dit-on encore, on peut expliquer comment, par l'interprétation arbitraire de certains passages de la Bible, les écoles palestiniennes sont arrivées à cette doctrine. Cette remarque, juste en soi, peut expliquer en effet non pas la doctrine elle-même, mais ce qu'il y a d'original, de juif en elle. La synagogue lisait, étudiait et commentait depuis des siècles les livres saints; comment se fait-il qu'elle n'y ait découvert ce système qu'à l'époque où elle a pu connaître Platon? Elle s'est servie de la Bible, je l'accorde, mais après avoir reçu d'ailleurs le germe de cette doctrine pour la développer, la fondre avec l'orthodoxie, lui donner droit de cité dans les écoles de Jérusalem, et la mettre en harmonie avec son enseignement théologique.

Je dois borner à ces quelques observations cette étude incomplète sur l'important ouvrage de M. Michel Nicolas. J'ai exprimé mes doutes sur différents points de son travail, il ne me reste plus qu'à louer l'auteur du talent critique qui se révèle à chaque page de son livre. Je signalerai surtout à l'attention du lecteur les curieux chapitres qu'il a consacrés aux Juifs d'Alexandrie, à l'immortalité de l'âme, à l'angélologie palestinienne comparée aux doctrines de l'Avesta. Il a fait preuve d'une érudition tout à la fois attrayante et sérieuse. C'est là, je dois le dire, quels que soient les divers

points qui nous séparent, et dont je n'ai pu indiquer qu'un petit nombre, un des plus intéressants écrits sur les questions philosophiques qu'il m'ait été donné depuis longtemps de lire.

LA CAMPAGNE D'ITALIE,

Chroniques de la guerre, par M. le baron de Bazancourt. — Amyot, 1860, 2 vol. in-8°.

L'auteur de cette narration fidèle et palpitante de la campagne d'Italie, M. de Bazancourt, a suivi notre armée : l'on reconnaît, en effet, dans son œuvre l'émotion de l'homme qui a vu ce qu'il raconte, et qui a contemplé toutes les péripéties de cette guerre glorieuse, non-seulement avec les yeux de l'historien, mais encore avec l'âme d'un Français.

Ce n'est point là sans doute une histoire définitive de cette grande lutte : au point de vue de l'art, les détails accumulés nuisent quelquefois un peu à l'ensemble. Mais on ne peut en faire un reproche à l'auteur : ils étaient nécessaires au plan et au but de son livre. Ces chroniques seront pour l'avenir une mine féconde de documents irrécusables ; pour nous, elles sont le tableau animé, rapide, coloré de ces trois mois immortels où la France attentive considérait les moindres faits d'armes de ses enfants, les moindres circonstances de la guerre avec une curiosité insatiable, un enthousiasme ardent, et, tout en pleurant les héros qui avaient succombé, répétait tour à tour avec orgueil les noms de ces journées immortelles : Montebello, Magenta, Marignan, Solferino ! Quand le temps aura passé sur ces événements, on ne demandera plus à l'historien de si minutieux détails : il devra cependant les connaître, et il les trouvera dans le livre de M. de Bazancourt. Quant à nous, contemporains, rien ne nous est indifférent : nous rencontrons à chaque page des noms connus, des noms aimés, soit parmi ceux qui ont payé de leur vie la gloire de vaincre, soit parmi ceux qui sont revenus dans leurs foyers au bruit des acclamations de la patrie satisfaite.

J'aime donc ce livre qui me retrace de si grandes choses, qui fait passer tour à tour devant mes yeux tant d'impérissables souvenirs : ici les vainqueurs de Montebello, qui les premiers ont lutté pour la grande cause italienne et dont l'heureux succès a présagé les victoires futures; là les intrépides soldats de la garde, soutenant pendant quatre heures, à Magenta, l'effort de l'armée autrichienne, écrasés par le nombre et toujours immobiles, résolus de périr avant que de céder; plus loin, ceux de Marignan, qui emportent d'assaut ce village célèbre par une gloire antique; ceux de Solferino enfin, qui sont grands comme des héros de légende, luttant pendant seize heures dans la flamme et la fumée, et mêlant un instant le bruit de leurs canons aux grondements du tonnerre, aux lueurs sinistres des éclairs et à la voix retentissante de l'ouragan.

Le récit de M. de Bazancourt a toute l'impétuosité de la bataille; mais l'on sent aussi combien l'historien est ému devant ceux qui sont tombés, ces généraux qui semblaient vouloir donner à leurs soldats non-seulement l'exemple du courage, mais l'exemple de leur mort; ces innombrables officiers que visaient avec une si fatale adresse les carabines tyroliennes et dont M. de

Bazancourt nous a conservé les noms avec un soin religieux, ces morts inconnus qui ont sacrifié leur vie à la France, glorieuses victimes de l'honneur, du devoir et du dévouement! Ainsi le tableau est complet : nous en voyons les effets splendides, baïonnettes ardentes, charges invincibles, désordre de la lutte, mêlée immense et terrible ; — et aussi les effets lugubres, les épisodes douloureux, et ces sombres nuits qui suivent les batailles, et enveloppent de silence et de ténèbres ces vastes plaines jonchées de morts.

M. de Bazancourt a donc réussi dans ce difficile ouvrage. Il est au milieu de ces bataillons, il expose leurs mouvements, indique leurs positions, les suit dans leurs marches avec une scrupuleuse exactitude, nous fait connaître la pensée qui préside à l'action. Il nous retrace enfin jour par jour et presque heure par heure ces trois mois si bien remplis pour la France comme pour l'Italie, puisqu'ils sont l'immortelle gloire de l'une et le gage de la liberté de l'autre.

PHYSIOLOGIE DU GOUT

Par Brillat-Savarin ; nouvelle édition. Bibliothèque-Charpentier.

Voici une nouvelle édition d'un livre fort goûté des gourmands et apprécié même par les gens sobres, la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin. La grâce de ce style simple et vif, de cette spirituelle bonhomie n'a pas souffert du temps. Ce volume vivra tant qu'on appréciera les mets exquis et les bons ouvrages : c'est lui promettre sans doute une longue durée. L'auteur y déploie une candeur charmante, la joie indulgente et sereine des gens accoutumés à bien vivre, et il ne faut pas confondre avec la gloutonnerie d'Apicius les préceptes de son innocente et délicate sensualité. On a joint à ces *Méditations de gastronomie transcendante* des écrits, soit également célèbres, soit plus récents sur les plaisirs de la table, de sorte que ce volume est devenu un véritable code de gourmandise aimable et de volupté ingénieuse. Autour du maître viennent se ranger, non pas des disciples, mais des émules de sa gloire et de son érudition. De nombreuses pensées détachées de leurs œuvres complètent ou commentent les découvertes de la science gastronomique. Ces formules nouvelles achèvent l'édifice, et un modeste *cordon bleu*, qui a voulu garder l'anonyme, ajoute des recettes qui font venir l'eau à la bouche du lecteur. Les poëmes de Berchoux et de Colnet sont placés à la fin du livre, comme le dessert à la fin du repas. Enfin comme Balzac, détournant les yeux du théâtre où se joue la comédie humaine, a écrit un court traité où sa verve prend à partie les *excitants modernes*, le café, le thé, l'alcool, le tabac, et désigne ce péril à la prudence de ses contemporains, on a placé ces pages à la suite de Brillat-Savarin. Cet opuscule est la moralité du volume. La conscience de l'éditeur était alarmée sans doute d'avoir proposé au lecteur de si vives tentations gastronomiques : il a voulu donner une leçon aux épicuriens trop émus des mets savoureux qu'il leur a servis : il leur montre en terminant le danger des excès, et leur crie comme le berger de Virgile :

Latet anguis in herba!

CHARLES DE MOUY.

Droit de reproduction réservé.

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

DU SENTIMENT DE LA CAMPAGNE

AU XVIIe SIÈCLE

Hippolyte Adolphe

PAR M. H. TAINE.

LES BÊTES ET LES DIEUX DANS LA FONTAINE.

I

LES BÊTES.

Deux choses, au dix-septième siècle, étaient presque impossibles à un poëte : faire des dieux et faire des bêtes. Qu'est-ce qu'un chien, une fourmi, un arbre? Les philosophes répondaient que ce sont des machines, sortes d'horloges qui remuent et font un bruit : « Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde : la première y meut la seconde; une troisième suit, elles sonnent à la fin.» Malebranche, si doux et si tendre, battait sa chienne, alléguant qu'elle ne sentait point, et que ses cris n'étaient que du vent poussé dans un conduit vibrant. Et ce n'étaient point là de simples paradoxes isolés dans un cerveau métaphysique. Le courant public y portait. Par amour du raisonnement et de la discipline, on mettait tout l'homme dans l'âme, et toute l'âme dans la raison. On faisait de cette raison un être à part, subsistant par lui-même, séparé de la matière, logé par miracle dans un corps, n'ayant nulle puissance sur ce corps, ne le mouvant, et recevant de lui des impressions par l'intermédiaire d'un Dieu appelé d'en haut tout exprès pour leur permettre d'agir l'un sur l'autre. Dès lors toute beauté, toute vie, toute noblesse étaient reportées sur l'âme humaine; la nature vide et dégradée n'était plus qu'un amas de poulies et de ressorts, aussi vulgaire qu'une manufacture, indigne d'intérêt sinon par ses produits utiles, curieux tout au plus pour le moraliste qui peut en tirer des discours

d'édification et l'éloge du constructeur. Un poëte n'avait rien à y prendre, et devait laisser là les bêtes, sans plus se soucier d'une carpe ou d'une vache que d'une brouette ou d'un moulin.

Les habitudes l'en écartaient comme les théories. Pour des nobles gens de salon, une belette, un âne ne sont que des êtres roturiers et malpropres. Une poule est un réservoir d'œufs, une vache un magasin de lait, un âne n'est bon qu'à porter les herbes au marché. On ne regarde pas de tels êtres, on se détourne quand ils passent; tout au plus on en rit et on en vit, comme des paysans leurs compagnons d'attelage; mais on passe vite : ce serait encanailler sa pensée que de l'arrêter sur de pareils objets. Au défaut des instincts nobiliaires, les répugnances physiques suffisaient pour en détourner. Ces seigneurs et ces dames parées, qui passent leur vie à représenter, ne se trouvent à leur aise qu'entre des panneaux sculptés, devant des glaces resplendissantes; s'ils mettent le pied par terre, c'est sur des allées ratissées; s'ils souffrent les bois et les eaux, ce sont les eaux lancées en gerbes par des monstres d'airain, ce sont des bois alignés en charmilles. La nature ne leur plaît que transformée en jardin. Qu'est-ce qu'un bœuf, un coq, un cochon viendront faire dans un semblable monde? qui en supportera l'idée? Un bœuf sent l'étable, un coq piétine dans le fumier, le cochon fouille de son grouin dans les relavures et dort voluptueusement dans la fange tiède. Fi, l'horreur! Quel courtisan parfumé en manchettes de dentelle pourra découvrir une apparence de beauté dans cette boue? Je le vois d'avance qui s'effraye des éclaboussures et des puces, et recule en se bouchant le nez. Un seul genre de vie intéresse au dix-septième siècle, la vie de salon; on n'en admet pas d'autre; on ne peint que celle-là; on efface, on transforme, on avilit, on déforme les êtres qui n'y peuvent entrer, l'enfant, la bête, l'homme du peuple, l'inspiré, le fou, le barbare; on finit par ne plus voir dans l'homme que l'homme bien élevé, capable de discourir et de causer, irréprochable observateur des convenances. Et cet homme ainsi réduit va s'écourtant tous les jours. A mesure qu'on avance dans le dix-huitième siècle, les règles se rétrécissent, la langue se raffine, le joli remplace le beau; l'étiquette définit plus minutieusement toutes les démarches et toutes les paroles; il y a un code établi qui enseigne la bonne façon de s'asseoir et de s'habiller, de faire une tragédie ou un discours, de se battre et d'aimer, de mourir et de vivre; si bien que la littérature devient une machine à phrases, et l'homme une poupée à révérences. Rousseau, qui le premier pro-

testa et déclama contre cette vie restreinte et factice, parut découvrir la nature. La Fontaine, sans protester ni déclamer, l'avait découverte avant lui.

Il a défendu ses bêtes contre Descartes, qui en faisait des machines. Il n'ose pas philosopher en docteur, il demande permission; il hasarde son idée comme une supposition timide, il essaye d'inventer une âme à l'usage des rats et des lapins. Il décrit avec complaisance cette âme charmante que Gassendi appelait « la fleur la plus vive et la plus pure du sang. » Il « subtilise un morceau de matière, un extrait de lumière, une quintessence d'atome, je ne sais quoi de plus vif et de plus mobile encore que le feu. » Il met cette âme en l'enfant comme en l'animal, et nous fait ainsi parents de ses bêtes. Seulement il en ajoute chez nous une seconde, « commune à nous et aux anges, fille du ciel, trésor à part, capable de suivre en l'air les phalanges célestes, lumière faible et tendre pendant nos premiers ans, mais qui finit par percer les ténèbres de la matière. » Ces gracieuses rêveries, imitées de Platon, vraie philosophie de poëte, peignent son sentiment plutôt que sa croyance. En effet, c'est le sentiment qui l'attache à ses pauvres héros à quatre pattes, petites gens qu'on dédaigne et qu'on rebute. Il plaide pour eux, il les aime; il allègue vingt exemples : le cerf poursuivi, qui en « suppose un plus jeune; » la perdrix qui, pour préserver ses petits, contrefait la boiteuse; la société des castors architectes, la stratégie des renards polonais, les perplexités, les inventions, les réflexions des deux rats qui veulent sauver leur œuf. Il suit leurs émotions, il refait leurs raisonnements, il s'attendrit[1]; il s'égaye, il prend part à leurs sentiments. C'est qu'il a vécu avec eux. Il allait dans les bois, sur la mousse, dans les sentiers, parmi les terriers[2], et aussi dans les étables, le long de la mare des fermes, dans les poulaillers[3]. Un jour qu'il dînait chez madame Harvey, il s'attarda et n'arriva qu'à la nuit. Il s'était amusé à suivre

1. On le déchire après la mort,
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

2. Les lapins.

3. « Ces plaines immenses de blé où se promène de grand matin le maître, et où l'alouette cache son nid; ces bruyères et ces buissons où fourmille un petit monde; ces jolies garennes dont les hôtes étourdis font la cour à l'aurore dans la rosée et parfument de vigne leur banquet, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, la Picardie; j'en reconnais les fermes avec leurs mares, avec les basses-cours et les colombiers. » (Sainte-Beuve.)

l'enterrement d'une fourmi jusqu'à la sépulture, puis il avait reconduit les gens du cortége jusqu'à leur trou. Voilà à quoi sert d'être Gaulois et poëte; il ne se dégoûtait pas comme les beaux esprits, il osait être paysan, campagnard, comme il avait été homme de cour et galant. Il sortait de la mode et des conventions, non par théorie, mais d'instinct. A force de naturel, il comprenait la nature, et voyait l'âme où elle est, c'est-à-dire partout.

Nous avons fait comme lui, à force de science et d'expérience. Depuis deux cents ans les êtres qu'on séparait au dix-septième siècle se sont rejoints, et les choses ont repris leur parenté naturelle. Elles sortent les unes des autres, celles d'en haut de celles d'en bas, en sorte que la plus noble prend sa substance et sa nourriture dans la plus basse, et qu'ensemble elles forment une chaîne dont on ne peut détacher aucun anneau. L'animal contient tous les matériaux de l'homme, sensations, jugements, images; et de ces matériaux assemblés par une loi nouvelle naît la raison, comme des corps minéraux liés par une loi nouvelle naît la vie. Les théories ne nous empêchent plus de nous intéresser aux bêtes. Un singe, un chien a nos passions, notre imagination, nos appétits; sauf les idées abstraites, nous nous retrouvons en lui tout entiers. Encore a-t-il à la place de notre raison cette sagesse innée qu'on appelle instinct, et qui souvent le conduit aussi loin que nous par une autre voie. A tout le moins, ce sont des compagnons de route, qui, partis du même point que nous-mêmes, se sont arrêtés avant la fin du chemin, et nous ont laissés prendre l'avance. On peut les observer sans déchoir. Et l'on est tenté de les observer, car ce n'est pas assez pour nous de connaître l'homme, il n'est qu'une portion du monde; et notre esprit est fait pour reproduire les sentiments de tous les êtres; il est incomplet s'il n'est pas universel. Nous nous en apercevons à la fatigue secrète qui nous dégoûte du spectacle des choses humaines et nous pousse à la contemplation des choses naturelles. Quand on a trop longtemps regardé l'homme, on ne souhaite plus le regarder. On est lassé, il attriste. Il y a trop de rides sur son visage. Il est trop intelligent, il a trop travaillé. Des centaines de siècles, des milliers de révolutions, des millions de réflexions accumulées, transformées, entre-croisées, ont labouré et façonné son âme. Chez lui rien n'est donné, tout est acquis. Chaque geste, chaque trait d'un visage, chaque pli d'un vêtement rappelle un labeur immense. Nous sommes opprimés sous le poids de notre expérience, et nous traînons après nous, comme une chaîne, le prix des efforts et des douleurs de

quatre-vingts générations. Il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui, par la finesse de leurs traits, de leurs proportions et de leurs formes, n'indiquent les altérations profondes que la civilisation a fait descendre des individus dans le type. L'homme, aujourd'hui, ressemble à ces grandes capitales qui sont les chefs-d'œuvre et les nourrices de sa pensée et de son industrie. Le pavé y couvre la terre, les maisons offusquent le ciel, les lumières artificielles effacent la nuit, les inventions ingénieuses et laborieuses encombrent les rues; les visages actifs et flétris se pressent le long des vitrines; les souterrains, les égouts, les quais, les palais, les arcs de triomphe, l'entassement des machines étalent et multiplient le magnifique et douloureux spectacle de la nature maîtrisée et défigurée. Nous en voulons sortir; nous sommes las de ces coûteuses merveilles. Et ce n'est pas assez de la poésie ordinaire pour nous en tirer. Elle nous représente encore des hommes, c'est-à-dire des affaires sérieuses et des passions tristes; elle nous touche de trop près. Son contre-coup est si fort qu'il nous fait mal. Il nous faut quitter les hommes; donnez-nous en spectacle les bêtes. Leurs sentiments sont plus enfantins et nous reposeront de nous-mêmes. Elles sont telles qu'au premier jour. Elles ne portent point la marque de calculs soutenus ni de labeurs héréditaires. Elles apportent avec elles leur science et leur adresse, elles n'ont pas eu besoin de se tourmenter pour les acquérir. Ce paysan, cet avocat au visage défiant, combien de privations et de mésaventures a-t-il traversées pour atteindre ses habitudes de précaution et de patelinage? Au contraire, voici un bon et honnête chat qui, les yeux à demi clos, sommeille au coin de l'âtre; sa fourrure est à lui de naissance, comme aussi sa sagesse. Il n'a point sué pour l'obtenir. Il n'y a point pour lui de règle morale qui dégrade ses ruses; il quête nos relavures d'assiette sans en devenir bas; il n'est pas avili par la servitude. Il ne s'inquiète point de l'avenir; il pourvoit au présent et subit le mal patiemment quand le mal le rencontre. En attendant, il dort, et restera ainsi jusqu'au soir sans avoir envie de changer de place. La chaleur pénètre son poil; il ronfle, commodément assis sur son derrière, et sa queue enroulée vient en guise de tapis recouvrir le bout de ses pattes. Cependant les canards passent devant la porte, en dandinant leur gros ventre, l'air curieux et content; ils vont le long des murs, comme innocemment, et tout d'un coup, retournant la tête, ramassent d'un coup de bec les mouches malencontreuses qui sont à portée. On leur coupera le cou la semaine prochaine, je le sais, et tout à l'heure peut-être une ser-

vante en entrant fera déloger à coups de pied mon pauvre chat. Ils n'en sont pas moins libres; notre domination n'a de prise sur eux que comme la pluie et l'orage. N'ayant pas devant les yeux un modèle idéal, ils ne se sentent pas amoindris. Au fond, toutes les bêtes sont nobles. Si elles pouvaient parler, elles nous tutoieraient, comme font les enfants. En effet, ce sont des enfants qui, arrêtés dans leur croissance, ont gardé la simplicité, l'indépendance et la beauté du premier âge. Leur cou ne porte pas les marques de la déformation que nous impose le métier, ni des flétrissures dont nous salit l'expérience. S'ils sont plus bornés, ils sont plus purs.

Descendons d'un degré; un nouveau monde paraît, encore plus simple et plus calme, celui des plantes, des pierres, des nuages, des eaux, de toutes les choses qui semblent inanimées. Elles le sont pour la réflexion étroite et grossière qui ne voit la vie que dans la pensée et la volonté. Mais la vie est dans tous les mouvements et dans toutes les formes, car chaque mouvement révèle une force qui s'exprime, et chaque forme révèle une force qui s'est exprimée. Partout, autour de nous, dans les objets les plus bruts et les plus inertes, il y a des tendances, des élans, des efforts, des impuissances et des victoires, en sorte que notre âme se retrouvant en eux sous une autre forme se contemple dans la plante qui est une puissance, comme elle s'est contemplée dans l'animal qui est une pensée. Un moineau alerte, qui sautille en dressant sa petite tête hardie, et picote le grain d'un air coquet et délibéré, vous faisait penser aux ébats et aux mines d'un gai polisson, indiscret convive, mais espiègle de bonne maison. A présent, un bouleau blanchâtre, à l'écorce mince, unie et lisse, qui élève vers le ciel son tronc grêle et ses feuilles frissonnantes, est un être souffrant, délicat et triste que nous aimons et que nous plaignons. Qui est-ce qui ne s'est pas arrêté, en passant sur une route, auprès d'une pauvre plante, d'un buisson solitaire qui pend demi-déraciné le long d'un talus? Les chèvres le broutent à mesure qu'il verdit; le vent le secoue; il a peine à vivre, il s'accroche par ses racines tordues au sol qui s'effondre; ses graines qui tombent sur la pente pierreuse meurent ou avortent. Çà et là pourtant des fleurs blanches sortent de l'écorce, avec un fin parfum d'aubépine. Nous passons, et nous emportons, sans le savoir, un sentiment délicat et triste, et nous ne disons plus, comme au dix-septième siècle, que la campagne est « un désert.» Une ligne de peupliers debout au bord d'un champ ressemble à une bande de frères. Ils murmurent éternellement, et leurs feuilles

bruissantes semblent, sans relâche, chuchoter les mêmes paroles. Notre vie inquiète nous rend plus doux le spectacle de leur vie tranquille. Nous sommes presque étonnés de les revoir le matin posés comme le soir, et nous trouver heureux de leur immobilité monotone. Nous sommes tentés de nous demander ce qu'ils ont fait la nuit, lorsque le silence et l'ombre enveloppaient leurs grandes formes, et que la brume venait poser son voile diaphane sur leurs manteaux. Il nous semble qu'ils ont dû se réjouir, lorsque l'aube a touché de son rayon charmant leur tête si fine. En effet, à ce moment, sous la petite brise qui s'éveille, ils bruissent faiblement, et leurs feuilles luisent. Alors nous pensons vaguement à la lenteur de leur croissance, et à la régularité des révolutions qui les renouvellent. Chaque année, leurs bourgeons s'enflent et rougissent. Une odeur pénétrante sort de la séve qui regorge; l'écorce suinte comme une mamelle trop pleine, et les essaims d'insectes accourent en bourdonnant autour des feuilles nouveau-nées. Elles se lustrent, s'étalent, jouissent de toute la lumière du ciel; elles répètent leur chant incessant et tranquille, jusqu'au moment où, une par une, elles tombent en tournoyant sur le gazon jauni. Une pousse est venue, une autre va venir; voilà toute la vie végétale, exempte d'effort, de privation et de recherche, encore plus douce à contempler que celle de l'animal. Car ici la pensée supprimée a supprimé la souffrance; ils se confient davantage à la nature; ils n'ont point à se défendre ni à chercher leur pâture; ce sont des enfants encore endormis dans le sein de leur mère, qui reçoivent d'elle leurs aliments et leur soutien. Cette idée éveille en nous mille rêves charmants que la solitude nourrit, et qui seraient détruits à l'instant par la présence des visages humains. L'esprit prend quelque chose de l'harmonie et de la sérénité des objets qui l'environnent. On ne peut contempler les grandes lignes des paysages, le calme des ombres et de la lumière, la large voûte du ciel, sans se conformer à la pensée sourde qui semble pénétrer toutes ces choses et les unir. Il suffit à l'âme qui veille et s'agite d'apercevoir la nature qui veille et s'agite pour se rendormir à demi. Et ces objets lui plaisent d'autant plus qu'ils sont plus éloignés d'elle. Ils sont affranchis de la forme, comme la plante est affranchie de la pensée, comme l'animal est affranchi de la raison. A mesure que l'on descend d'un degré, les êtres deviennent plus libres. Dégagés de toute loi, ils n'aspirent plus à un but, et ne sont plus contrariés dans leurs efforts. Nos yeux suivent complai-

samment la ligne des collines qui découpent au hasard le bord du ciel; nous jouissons de cette ondulation incertaine; nous aimons le pêle-mêle des rondeurs qui diversifient la large campagne, et la couleur changeante des nuages qui s'enfoncent et disparaissent à l'horizon. Un sentier tournoie et se perd dans la profondeur des feuillages. Des genêts, des touffes de thym y poussent à l'aventure; les pierres y ont roulé, une source égarée le parsème de ses traînées brillantes. Ces hasards nous plaisent dans leur vague harmonie. Nous aussi, enfin, nous voilà libres; nous ne sommes plus déterminés à désirer ou à craindre; nous n'avons plus dans l'esprit de forme précise dont nous souhaitions l'accomplissement ou dont nous redoutions la gêne; nous nous laissons vivre, nous nous trouvons à l'aise, nous sommes comme au bord d'un fleuve, occupés à suivre les petits flots qui se dressent et luisent, contents de suivre leurs teintes verdâtres, de voir l'eau transparente regorger et s'étaler sur la grève où elle aboutit. Le propre des êtres sans forme est d'atteindre leur développement par les états contraires, d'êtres indifférents à l'issue de leur effort, de se continuer dans leurs voisins, et par le manque de but et de limites, d'atteindre la perfection du calme et l'apparence de l'infinité. Nous voyons bien en leur prêtant ainsi des pensées et des émotions que nous mettons notre âme dans leur être, et que notre discours n'est qu'une image. Mais cette âme se trouve doucement dans cet être plus simple, et ces images n'en sont que plus délicates, parce que nous sentons qu'à la réflexion elles devront s'évanouir. Nous ne nous y arrêtons point avec une précision grossière. Nous les changeons pour d'autres, nous les remplaçons selon notre état intérieur et pour les besoins du moment. Nous glissons ainsi sur un courant d'émotions fugitives et demi-formées. La pitié, la joie, la colère, toutes les passions nous effleurent, sans qu'aucune s'enfonce en nous. Notre sympathie ne souffre pas. Nous sentons que notre esprit est un magicien involontaire, et que ses créations ne sont qu'apparences. Nous avons le même plaisir que devant un beau tableau ou un beau livre; au plus fort des passions qu'il nous présente, nous savons que les personnages sont des fantômes, et que ce n'est point un sang véritable que nous voyons couler. La campagne est un poëte qui fait et défait en même temps les illusions dont il nous nourrit. C'est pour cela que la partie délicate et passionnée de notre âme ne trouve son contentement qu'auprès d'elle. C'est pour cela encore qu'elle est aujourd'hui le dernier refuge de la beauté. C'est vers elle que dans le dépérissement

des arts, la peinture s'est reportée. C'est par elle que les peintres ont retrouvé l'originalité et l'invention. C'est par elle que la poésie et la rêverie subsistent encore. Aujourd'hui, rien de plus facile que de la sentir. Poésie, philosophie, peinture, mœurs, tout y conduit. Il n'en était pas ainsi du temps de La Fontaine. On n'a qu'à comparer les paysages de Poussin et de Pérelle à ceux de Decamps et de Rousseau, pour comprendre le changement qui s'est fait dans cette voie depuis deux siècles. A présent, tout le monde y marche parce qu'elle est ouverte. Au temps de La Fontaine, il n'y avait, je crois, qu'une ressource, le génie, pour la frayer.

II

Il l'a frayée, du premier coup toute grande, sans efforts ni recherche; il y entrait naturellement parce qu'il était rêveur, et il y avançait parce qu'il s'y trouvait bien. « Il était touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours. » « Le monde entier pour lui était plein de délices. » « Un ruisseau suffisait pour l'occuper et l'enchanter. » « Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie! » C'était à ce bonheur qu'il consentait à réduire sa vie. Il le disait avec l'accent et l'émotion de Virgile :

Solitude où je sens une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!

Il a parlé, comme un ancien, de la saison « où les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie, » quand tout aime et quand pullule dans le monde,

Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs [1].

Il a retrouvé à l'occasion la grandeur et la magnificence de Lucrèce.

1. Aussitôt que la face des jours printaniers s'est découverte, et que le souffle fécond du zéphyr délivré est dans sa force, les oiseaux de l'air, les premiers, ô Déesse, annoncent ta venue, le cœur frappé par ta puissance. Alors les bêtes sauvages bondissent dans les riches pâturages et traversent les fleuves rapides. Ainsi, vaincues par ton attrait et par tes charmes, toutes les natures vivantes te suivent avidement où tu veux les mener. (LUCRÈCE).

Il a tout senti, même l'humble beauté d'un potager rustique et l'agrément d'un jardin « propret, » bien entretenu, plein de plantes utiles, « avec le clos attenant, » avec la haie vive et verte, avec la bordure de « serpolet » et les fleurs bourgeoises qui feront un bouquet à la ménagère. Il y a chez lui des paysages flamands et des paysages antiques; sa sympathie suffit à tout. Un oiseau l'intéresse; il comprend les vagues inquiétudes de la vie animale, l'élan de la force intérieure qui s'épanche par l'excès et les irrégularités du mouvement, et ne s'apaise que par la fraîcheur et le froissement des flots :

Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies[1].

Si vous avez vécu à la campagne, vous avez remarqué de quelle façon les oiseaux boivent; leurs petits pieds fins se posent sur la grève, ils effleurent de leur bec le courant, prennent une goutte, et avec un mouvement lent et souple la font couler tout le long de leur gosier.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe.

Voilà de ces vers délicats et sobres, aussi gracieux que leur objet, et que La Fontaine seul rencontre. Il faut aimer les bêtes pour y atteindre. Et il les a aimées. Avec quelle tristesse a-t-il décrit la mort des animaux! « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés... Les tourterelles se fuyaient[2]... » Ainsi Virgile, au milieu des calamités du monde, le cœur touché d'une compassion infinie, trouvait des larmes pour ces frères inférieurs de l'homme, « nos bienfaiteurs[3]. » Comme Virgile encore, il avait pitié des arbres; il ne les excluait pas de la vie : « La plante respire, » disait-il. Pendant qu'une civilisation factice taillait en cônes et en figures géométriques les ifs et les charmilles de Versailles, il voulait leur garder la liberté de leurs bourgeons et de leur verdure.

Était-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?

1. De même dans Virgile :
Nunc caput incurvare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassùm videas gestire lavandi.
2. La Fontaine, XII, 20.
3. Quid labor aut benefacta juvant? etc.

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,
Laissez agir la faux du Temps.
Ils iront assez tôt farder le noir rivage.

Il discernait jusque chez eux l'âme et le caractère; il voyait, comme Virgile, le port majestueux du chêne, et peignait en vers grandioses « son front au Caucase pareil, bravant l'effort de la tempête. » Il lui donnait l'orgueil qui convient à la masse de son tronc, à l'ampleur de son feuillage, au calme et à la force uniforme de sa longue végétation. Il plaignait sa chute. Un arbre aussi bien qu'un homme peut souffrir. L'histoire des grands finit là, comme chez nous, par une grande ruine. Lisez ces vers si touchants :

L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Ce n'est pas ici une figure poétique, ni une tristesse d'emprunt amenée par fiction. Ici comme ailleurs l'émotion morale ne fait qu'exprimer un aspect physique, et le poëte songe aux attitudes en développant des sentiments. Je ne sais rien de plus touchant que la vue des bois coupés en automne. Les grands arbres abattus, à demi cachés par les herbes, jonchent le sol; leurs branches brisées et leurs feuilles froissées pendent vers la terre. La séve rouge saigne sur leurs blessures, ils gisent épars, et, parmi les buissons humides, on aperçoit de loin en loin les troncs inertes qui montrent la large plaie de la hache. Les bois deviennent alors silencieux et mornes, une pluie fine et froide ruisselle sur les feuillages qui vont se flétrir; enveloppés dans l'air brumeux, comme dans un linceul, ils semblent pleurer ceux qui sont morts.

La fable, par nature, cache toujours un homme dans une bête. C'est par des qualités humaines qu'elle peint les animaux; c'est ainsi que La Fontaine les a peints. S'il a écrit un chapitre d'histoire naturelle, c'est au moyen d'un traité de mœurs. Il ne pouvait en employer un autre, et l'on va voir qu'il n'y en a pas de meilleur.

Que le lion soit roi, rien de plus juste. Buffon est là pour donner raison à La Fontaine. « Sa colère est noble, son courage magna-

nime, son naturel sensible. On lui a vu dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, leur pardonner des libertés offensantes. Il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible[1]. » On a de nos jours contesté cette bonté du lion, et on a prouvé qu'il est aussi peu généreux que le tigre. Ce n'est pas là une raison pour lui ôter son titre. N'a-t-il pas la qualité indispensable, le don unique et royal entre tous? Il sait froncer le sourcil. D'ailleurs, il a le front vaste du monarque qui porte tout l'État dans sa tête, et sa crinière l'élargit encore. Il n'a pas l'air inquiet et hagard du tigre; il se tient volontiers immobile; quand il est couché surtout, ses yeux sont étincelants et fixes, comme ceux d'un souverain qui prononce une sentence. On lui ferait tort de lui ôter sa royauté.

Nul animal n'est plus propre que le renard au rôle de courtisan. Il n'a pas la physionomie béate et perfide du chat. Son long museau effilé et fendu, ses yeux brillants et intelligents, indiquent tout d'abord un fripon, mais un fripon de qualité et de mérite. Il est agile et infatigable, et l'on devine en voyant ses membres alertes et dispos qu'il n'attendra pas chez lui la fortune. Sa fourrure est riche, et sa queue magnifique. Ce sont là de beaux habits qui lui siéront bien dans une antichambre. Il est brave, mord le fusil du chasseur, et se laisse tuer sans crier; mais il n'a pas la vanité du courage, préfère la ruse à la violence, et fuit de loin le danger : un courtisan a besoin d'être à la fois intrépide et souple. Il a élevé le vol à la dignité du génie. Tant d'esprit et de courage, une si bonne tournure, et une physionomie si expressive, ce génie inventif et ces inclinations de gourmet, le destinaient à vivre aux dépens d'autrui, à se cantonner dans le pays des riches aubaines, la cour, et à venir puiser le plus près possible à la source des grâces. Il devient vizir.

Le chat est l'hypocrite de religion, comme le renard est l'hypocrite de cour. Il est « velouté, marqueté, longue queue, une humble contenance, un modeste regard, et pourtant l'œil luisant[2]. » Tout le monde reconnaît le maintien dévot de la prudente bête. Elle marche pieusement, posant avec précaution le pied, sans faire bruit, les yeux demi-fermés, observant tout, sans avoir l'air de rien regarder. On dirait Tartufe portant des reliques. Si vous vous asseyez, elle vient

1. Buffon, t. XII, 6. Édition Richard.
2. La Fontaine, VI, 5.

tourner autour de vous, d'un mouvement souple et mesuré, avec un petit grondement flatteur, sans rien demander ouvertement comme le chien, mais d'un air à la fois patelin [1] et réservé. Sitôt qu'elle tient le morceau, elle s'en va, elle n'a plus besoin de vous. Mais jamais « ce doucet » n'a l'air meilleure personne que lorsqu'il a gagné de l'âge et de l'embonpoint. Il se tient alors pendant tout le jour au soleil, ou près du feu, enveloppé dans sa majesté fourrée, sans s'émouvoir de rien, grave, et de temps en temps passant la patte sur sa moustache avec la mine sérieuse d'un penseur. Vous le prendriez pour un docteur allemand, le plus inoffensif et le plus bienveillant des hommes, si quelquefois ses lèvres, qui se relèvent, ne laissaient voir deux rangées blanches de dents aiguës comme une scie, et le menton fuyant du plus déterminé menteur. Aussi, quoi qu'il fasse, il est toujours composé, maître de soi. Il n'avance la patte qu'avec réflexion; il ne la pose qu'en essayant le chemin; il ne hasarde jamais « sa sage et discrète personne. » Il est propret, dédaigneux, méticuleux, et dans tous ses mouvements adroit au miracle. Pour s'en faire une idée, il faut l'avoir vu se promener d'un air aisé, sans rien remuer, sur une table encombrée de couteaux, de verres, de bouteilles, ou le voir dans La Fontaine avancer la patte délicatement, écarter la cendre, retirer prestement les doigts, « un peu échaudés, » les allonger une seconde fois, tirer un marron, puis deux, puis en escroquer un troisième [2]. Il est rare que Bertrand les croque, et Raton d'ordinaire n'est pas une dupe, mais un fripon.

L'ours est le seigneur rustre, et l'on n'a qu'à le voir se tourner pour s'en convaincre. Il est bien fourré sans doute, et en riche homme, largement et chaudement habillé. Il est muni de dents magnifiques, et étouffe parfaitement son ennemi entre ses bras. Mais il pose si lourdement ses larges pieds sur le sol, il se meut si fort en bloc, il s'étaye si solidement sur ses quatre jambes charnues et massives, qu'il est encore plus paysan que gentilhomme. Au moyen âge, on l'appelait Patous. Il va vers son ennemi d'une course droite et raide,

1. La Fontaine l'appelle l'Archipatelin, IX, 14; ailleurs, VII, 16, un tartufe, un saint homme de chat.

2. Raton avec sa patte
D'une manière délicate
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois,
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque. (IX, 17.)

comme une machine lancée qui ne s'arrête plus. Ce mouvement géométrique et violent convient au raisonneur qui casse la tête de son ami pour écraser la mouche. Il est gourmet pourtant comme doit l'être une bête de haut parage. Il va quêtant et flairant avec son gros museau noir, parmi les tas de feuilles, grattant la terre pour déterrer les racines savoureuses. Il choisit le miel et les fruits aussi habilement que l'homme; il fait le dégoûté jusque chez le lion, et bouche sa narine. Retiré dans sa tanière, il vit seul pendant des semaines entières, sans faire un pas ni dire un mot. Sa mine farouche et son poil terne lui donnent l'air d'un misanthrope; il est digne de tout point de représenter le hobereau morose qui s'ennuie et vit chez soi.

Entre les puissants et les petits sont « les médiocres gens, » tour à tour battants et battus. A la porte de cette nouvelle galerie se tient le singe, le plus bruyant de tous. C'est le charlatan qui affiche à la foire, le hâbleur qui « caquette au plus dru, » chez qui les mensonges coulent de source comme le bavardage, agité du besoin de remuer, de parler, d'inventer, comme une machine détraquée qui tourne sans pouvoir s'arrêter. A peine le dauphin a-t-il fait une question qu'il lui a donné six réponses. Cette volubilité d'esprit, de mouvements, de langage, en fait un bouffon public et un farceur de bas étage. Quand on lui présente la tiare, il l'essaye en riant; il fait autour « des grimaceries, tours de souplesse, singeries, passe dedans ainsi qu'en un cerceau[1]. » Il n'est fait ni pour s'asseoir, ni pour marcher, mais pour sauter et grimper. Geoffroy Saint-Hilaire disait que sa structure anatomique l'avait lancé sur les arbres. Ses longues jambes flexibles se détendent d'elles-mêmes comme un ressort, et, quelque part qu'elles le jettent, avec ses quatre mains et sa queue, il a toujours de quoi s'accrocher et se balancer, et garder libres deux ou trois membres pour s'agiter en contorsions bizarres. Quand par hasard tout est occupé, il a ses joues et ses mâchoires qu'il fait grincer, et ses vilains yeux spirituels qu'il tourne en un instant de cent côtés. S'il friponne les gens et leur débite des contes, c'est par naturel, pour son plaisir, par besoin d'imagination, plutôt qu'avec calcul et pour son profit.

« Triste oiseau le hibou » est, dans La Fontaine, un personnage réfléchi, philosophe, qui construit fort bien les syllogismes quand il s'agit d'une provision de souris.

1. La Fontaine, VI, 7.

Voyez que d'arguments il fit!
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit.
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout! Il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite.
Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par votre foi [1]?

C'est qu'il a le front large et méditatif, et la bonne grosse tête d'un homme de cabinet. Mais son plumage terne, son bec crochu, son regard morne, en font un personnage grognon et frondeur. Il n'est pas assez respectueux avec les puissances. Il parle à l'aigle, comme ferait un homme de l'opposition, d'un air aigre, avec les sentences maussades et le ton trivial d'un plébéien opprimé [2]. Il est orgueilleux comme tout être qui vit seul et concentré en lui-même. Ses enfants sont « de petits monstres fort hideux, et il les juge mignons, beaux, bien faits, et jolis par-dessus tous leurs compagnons [3].» « Rechigné, un air triste, une voix de mégère, » il a le défaut qui accompagne ou amène la réflexion et la misanthropie, je veux dire la laideur. La Fontaine accommode le moral avec le physique : c'est que l'âme se modèle sur le corps, qui l'exprime et qui la façonne; le poëte devine l'une par l'autre, et les met d'accord.

Voici, par exemple, une peinture de l'extérieur. Il s'agit du coq, que décrit le souriceau

Turbulent, et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude;
Sur la tête un morceau de chair;
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée;
La queue en panache étalée.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,

1. La Fontaine, XI, 9.
2. Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi. Rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
3. Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons. (V, 18.)

Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur[1].

Le coq a le regard dur et sans expression. S'il a la poitrine d'un guerrier, il a les pieds d'un rustre et la démarche d'un capitan. Aussi ses mœurs sont-elles jalouses et violentes; il est « incivil, peu galant, turbulent, toujours en noise avec les autres. » Quand la perdrix est mise dans la basse-cour, « malgré le sexe et l'hospitalité, » il a peu de respect « pour la dame étrangère. » Il est orgueilleux, brutal, « fort souvent en furie, et la pauvrette reçoit d'horribles coups de bec[2]. » S'il donne aux poules les grains et les vermisseaux qu'il déterre, c'est qu'il est leur maître. Il les défend par orgueil, non par générosité; il ne s'inquiète point des petits et les laisse conduire par leur mère. Ce n'est pas un époux, mais un sultan.

La Fontaine est si pénétré des vrais caractères de ces animaux, qu'il change la morale primitive plutôt que de les altérer. Par exemple, Ésope se tait sur le rossignol, et donne le beau rôle à l'oiseau de proie.

« Au moment de périr, le rossignol pria l'autre de ne pas le manger, disant qu'il n'était pas capable de remplir le ventre d'un épervier. Il fallait, si l'épervier avait besoin de nourriture, qu'il cherchât de plus gros oiseaux. Celui-ci répondit : « Je serais fou si je lâchais le dîner que j'ai entre les pattes pour poursuivre une proie qui ne se montre pas encore. »

Le moraliste ici n'a trouvé qu'un précepte de prévoyance. Le poëte a détesté la grossière gloutonnerie et l'ignorance brutale de la bête sauvage. Il l'a vue, comme nous, les griffes enfoncées dans sa proie, arracher des lambeaux sanglants, et se gorger de chair crue jusqu'à étouffer. Mais il a eu pitié de l'oiseau délicat, musicien, poëte comme lui-même. La frêle et triste créature « qui chante en gémissant Itys, toujours Itys, » a la sensibilité souffrante, les longs souvenirs d'une femme offensée, et en même temps la fierté innocente et le langage élégant d'un artiste.

Je vous raconterai Térée et son envie.
— Qui, Térée? Est-ce un mets propre pour les milans?
— Non pas : c'était un roi dont les feux violents

1. La Fontaine, VII, 5.
2. *Id.*, X, 8.

Me firent ressentir leur ardeur criminelle[1].
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
Qu'elle vous ravira. Mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique :
Vraiment nous voici bien; lorsque je suis à jeun
Tu me viens parler de musique.
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles.
Pour un milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Que de portraits dans la classe moyenne! Mais deux mots suffisent à La Fontaine. La fable est un genre où il ne faut qu'esquisser. C'est un tout petit poëme, et comme une miniature d'épopée. Il n'y faut pas appuyer. Si vous insistez trop longtemps, comme font les Indiens, les conteurs du moyen âge, Chaucer ou Dryden, l'animal efface l'homme, ou l'homme efface l'animal. Ici à chaque instant, on aperçoit l'un à travers l'autre; ce n'est qu'une échappée, et ce ne peut pas être autre chose; il ne faut pas qu'elle dure; d'ailleurs vous plaisantez, et on ne plaisante que légèrement. Dites que le renard est un courtisan, que le lion est un roi; cette comparaison, prise à la volée, vous montrera un air de tête, un geste expressif; mais passez vite; si vous insistiez, toute l'image disparaîtrait. Et sachez que pour abréger ainsi tout un animal, il faut autant de génie que pour le décrire tout au long. Ce n'est pas le nombre, mais le choix des traits qui importe. Un petit contour, une simple phrase musicale annoncent d'abord Raphaël ou Mozart. Ces peintures de La Fontaine, si courtes, valent les plus grands tableaux. Car tout le talent de l'artiste consiste à saisir le trait exact, qui montre dans un objet le caractère intime. Que cette conception produise un poëme de six mille vers ou un récit de six lignes, le mérite est le même; la conception primitive est la seule chose qui ait du prix. Ici une épithète comique remplace et résume la science du naturaliste. On en sait assez sur la tortue quand on l'a vue « aller son train de sénateur. » « Porte maison l'infante » est ventrue comme « ma commère la carpe » et aussi bonne dame qu'elle, un peu vaniteuse et « de tête légère, » mais rusée parfois. Ses petits yeux brillants sous ses paupières ridées font deviner

1. Ces deux vers de style si correct et si bien tournés ne conviennent qu'à une dame du temps, à une héroïne du beau monde. Voilà de ces délicatesses qui ne se rencontrent que dans La Fontaine.

qu'elle pourra jouer au lièvre quelques bons tours. — La belette est « demoiselle. » Elle a le nez pointu, un long corsage; c'en est assez pour lui mériter son titre, et La Fontaine ajoute, pour plus de sûreté, « l'esprit scélérat. » — Qui a mieux connu le vol de l'hirondelle, « caracolant, frisant l'air et les eaux, attentive à sa proie, happant « mouches dans l'air[1] ? » Qui a mieux peint ce nid d'oisillons gloutons, affamés par le besoin de croître, avec leur bec jaune toujours ouvert, becquetant machinalement tout ce qu'on leur présente, même le doigt, même un bâton? « La bégayante couvée » picote incessamment, et les cris des petits, leurs mouvements perpétuels et aveugles montrent que leur pensée n'est encore qu'une dépendance de leur estomac.—N'est-ce pas assez pour peindre la fourmi de lui donner un rôle de ménagère? Sèche, maigre, vêtue de noir, la taille mince et serrée, elle est toujours prête avec ses six pattes à courir et à saisir, économe, disciplinée, diligente, infatigable. — Le cochon est un hidalgo, et s'appelle don Pourceau, parce qu'il a « son toit et sa maison, » et qu'il y vit fièrement, oisif et dans la crasse. — Les grenouilles ont presque toujours un sot rôle; mais on trouve qu'elles le méritent quand on a vu leurs gros yeux ronds stupides, leur corps niaisement ramassé sur leurs jambes, ou ces jambes tout d'un coup écartées et pendantes lorsqu'elles sautent éperdues dans leurs marais. — Les canards se sont conduits avec la tortue en commis voyageurs. Aussi ont-ils le regard narquois, l'air joyeux, et la démarche goguenarde qui convient au métier. Rien de plus plaisant que de les observer un jour de pluie, plongeant leurs cols à chaque instant dans la mare, et frétillant à grand bruit avec un refrain nasillard, comme de bons compagnons qui chantent accoudés sur une table bien servie. — Le mulet parle de sa mère la jument, se prélasse, marche d'un pas relevé, fait sonner sa sonnette et se croit un personnage; c'est qu'avec ses longues oreilles et son air solennel d'âne manqué, il a la mine d'un président. — Voyez le bœuf. Les traits qui le marquent, chez

1. Progné me vient enlever les morceaux,
Caracolant, frisant l'air et les eaux...
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus. (X, 7).

La Fontaine, sont à peine visibles, et cependant ils sont si justes, que cette esquisse imperceptible le montre tout entier. Il est opprimé quoique puissant, parce qu'il est laboureur et pacifique. « Il s'avance à pas lents, il rumine tout le cas dans sa tête » avant de prononcer la sentence, et il la prononce avec un sérieux solennel, avec la grandeur majestueuse que les anciens avaient sentie, lorsqu'ils ont comparé ses yeux à ceux de Junon[1]. On ne pouvait pas choisir d'arbitre plus imposant et plus grave. Indifférent à ce qui l'entoure, il laisse errer lentement sur les objets ses grands yeux calmes. Quand on le voit dans l'herbe haute, couché sur ses genoux, et qu'on suit le mouvement régulier de ses joues qui roulent et ramènent le fourrage broyé sous ses larges dents, il semble qu'il n'y ait en lui qu'une pensée sourde et végétative, affaissée sous sa chair massive, et endormie par la monotonie machinale de son action. Il s'inquiète fort peu du cerf poursuivi qui se cache dans l'étable; il reste à table et continue à manger en avertissant son hôte qu'il va périr[2]. — Cette connaissance des bêtes manque souvent aux autres fabulistes. Florian a fait de la sarcelle une tendre et ingénieuse amie. Ces délicatesses de cœur, ces gracieuses effusions de sentiment, cette piété fraternelle, ne conviennent guère à la physionomie malicieuse et à la jolie démarche du léger oiseau. Il est trop coquet pour être sentimental, et personne ne le reconnaîtrait dans ces vers :

Unis dès leurs plus jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,

1. La Fontaine, IV, 21.
2. Il dit que du labeur des champs
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser le long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramène dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait de tous tant que nous sommes
Force coups, peu de gré; puis quand il était vieux
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.

Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leur repas, se contant les nouvelles,
Ils n'en trouvaient pas de plus belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, peine, souffrance :
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance [1].

Le lapin est un homme sensible, comme on disait alors. Ce n'est plus Jeannot Lapin, un de ces gais compères qui, le soir, sur la bruyère, « l'oreille au guet, l'œil éveillé, s'égayent et parfument de thym leur banquet [2]. » C'est un élégiaque.

Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? Réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie;
Ne prolonge pas mon effroi.
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.

Non-seulement ces phrases sentent la rhétorique, mais elles sont un contre-sens dans un lapin. Le vrai lapin est brusque, étourdi, gourmand, très-mauvais père, capable même d'étrangler ses petits, très-égoïste; pourvu qu'il puisse brouter, trotter, faire tous ses tours, il se soucie peu du reste. Qu'on prenne et qu'on mange tous ses frères, il n'en perdra pas un coup de dent. Sa physionomie est assez sotte, et son air étonné : aussi, pour en faire un personnage humain, il faudra lui donner la mine et les actions d'un novice. Il ira jouer parmi le serpolet et la rosée, les oreilles dressées, le regard vif, mais un peu niais, gambadant comme un écolier, passant la patte sur sa moustache naissante. Ce sera « le petit lapin. » Si, comme Florian, le poëte veut peindre l'amitié, il cherche ailleurs ses modèles. Il choisira parmi les oiseaux « le peuple au col changeant, au cœur tendre et fidèle, » la colombe compatissante qui jette un brin d'herbe à la fourmi qui se noie, qui met la

1. Florian, IV, 13.
2. La Fontaine, X, v.

paix entre les vautours ses ennemis. Il verra le pigeon voleter avec un empressement gracieux autour de sa femelle, baisser et relever tour à tour son col flexible d'un air suppliant et tendre, attacher longuement sur elle ses yeux si doux, et se soulever à demi sur ses ailes bleuâtres pour la becqueter de son bec rosé et délicat. Il écoutera dans les bois le gémissement interrompu des tourterelles et comprendra que le seul oiseau dont il puisse faire un amant est « l'oiseau de Vénus. »

Nous sommes déjà depuis quelque temps parmi les misérables gens, les bêtes faibles ou sottes, que les autres pillent et mangent. Cela est si commun que nous ne l'avions pas remarqué. Entre toutes, la plus inoffensive et la plus opprimée est la brebis.

Quel ton triste et doux que celui du pauvre agneau !

Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant
Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau. Je tette encor ma mère.

Buffon ne voit dans le mouton que sottise et peur. « C'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeau. Le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent et se serrent les uns contre les autres, et cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité, car ils ne savent pas fuir le danger. Ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation ; ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige. Ils y demeurent opiniâtrément, et pour les obliger à changer de lieu et à prendre une route, il leur faut un chef qu'on instruit à marcher le premier, et dont ils suivent tous les mouvements pas à pas. Ce chef demeurerait lui-même avec le reste du troupeau, sans mouvement, à la même place, s'il n'était chassé par le berger, ou poussé par le chien [1]. » Tout cela est vrai, mais ces ani-

1. Buffon, t. X, 308.

maux sont affectueux et bons. Il est touchant de voir la brebis accourir au cri grêle et plaintif de son petit, le reconnaître dans cette multitude, se tenir immobile sur la terre froide et fangeuse jusqu'à ce qu'il ait tété, et, l'air résigné, regarder vaguement devant elle. La Fontaine a pris pitié de tant de tristesse et de bonté.

Par un retour bien rare, le loup, tyran de la brebis, est aussi à plaindre qu'elle. C'est un voleur, mais misérable et malheureux. On n'a qu'à voir sa physionomie basse et inquiète, son corps efflanqué, sa démarche de brigand poursuivi, pour lui donner d'abord son rôle. La Fontaine, comme les romanciers du moyen âge, n'en a fait qu'un coquin toujours affamé et toujours battu. L'imbécile s'imagine que la mère va lui donner son enfant, et, quand il se voit trompé, il s'amuse à menacer et à se plaindre [1]. Il attend apparemment que les chiens viennent l'étrangler. « On assomme la pauvre bête, » un manant lui coupe le pied droit et la tête; on les cloue à la porte du seigneur, avec un avertissement en style picard, à l'usage « des biaux chers loups, » encore novices, et qui apprennent leur métier aux dépens de leur peau. Toutes les aventures d'Ysengrin finissent de même; ce portrait, demi-sérieux, demi-moqueur, est plus vrai que la sombre et terrible peinture de Buffon :

« Il est l'ennemi de toute société, il ne fait pas même compagnie à ceux de son espèce. Lorsqu'on en voit plusieurs ensemble, ce n'est pas une société de paix, c'est un attroupement de guerre, qui se fait à grand bruit avec des hurlements affreux, et dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent, et retournent à leur silence et à leur solitude. — Enfin, désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort [2]. »

Voilà bien de la colère, et il faut croire que les moutons de Montbard étaient mal gardés. Le loup de La Fontaine est aussi un tyran sanguinaire, et lorsqu'il parle à l'agneau on entend la voix rauque et

1. Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons.
Dire d'un, puis d'un autre. Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette... (V, 16.)

2. Buffon, t. XI, 99.

le grondement furieux de la bête enragée. C'est la même passion que dans Homère[1]. Mais un caractère est multiple. Que le savant n'aperçoive dans ce loup qu'un animal nuisible, le poëte, d'un esprit plus libre, y distinguera les autres traits. Il le verra aussi malheureux que méchant, plus souvent dupe que voleur. Il comprendra que ses vices lui viennent de sa maladresse, que faute d'esprit il est toujours affamé, et que le besoin se tourne en rage. Il laissera Buffon composer une tragédie sur la cruauté, et fera une comédie sur la sottise.

Par quel singulier hasard faut-il qu'ailleurs encore le naturaliste soit moins impartial que le poëte, et que la fable soit plus complète que l'histoire? Buffon se fait l'avocat de l'âne et change en mérites tous les défauts du baudet. « Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille que le cheval est fier, ardent, impétueux. Il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtiments et les coups. Il est sobre, et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la bruyère, sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter. Il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'il prend de lui[2]. »

Il est fort beau d'être humain, et il est clair que, si cette page tombait entre les mains d'un ânier, elle l'attendrirait en faveur de sa bête. La Fontaine aussi rend justice à l'âne. Il dit qu'il est « bonne créature. » Il le plaint « le pauvre baudet si chargé qu'il succombe. » Mais il connaît la lourdeur et l'impertinence de l'animal. Sous les os pesants de cette tête mal formée, l'intelligence est comme durcie. Cette peau épaisse et rude, couverte de poils grossiers et entrelacés, émousse en lui le sentiment, et ses jambes avec leurs genoux saillants ne semblent faites que pour rester immobiles. Il est indocile, têtu, sourd aux cris, aux coups, aux prières. Quand le chien mou-

1. « Comme des loups nourris de chair crue, qui ont dans le cœur une force invincible, ils ont dépecé dans les montagnes un grand cerf aux longues cornes; ils le dévorent; leurs joues sont rougies de sang. Ils vont en troupe à une source profonde pour laper avec leurs langues étroites la surface de l'eau noire, vomissant le sang du meurtre; leur cœur ne tremble point dans leur poitrine, et leur ventre chargé de viande gémit. » Ch. XVI, 15.

2. Buffon, t. X, 273.

rant de faim lui demande en grâce de se baisser et de lui laisser prendre son dîner dans le panier : « Point de réponse, mot[1]. » Il ne veut pas perdre un coup de dent; il n'entend pas, il est sourd, vous remueriez aussi aisément une borne. Si enfin il répond, c'est en balourd, par une excuse inepte; il s'est butté, il ne cédera pas. On dirait même, lorsqu'il s'entête, qu'il s'applaudit de sa résistance. C'est pour cela que La Fontaine en a fait un vaniteux. Il est certain, du moins, que la seule volonté qu'il juge bonne est la sienne, et certes, quand il la contente, elle ne lui fait pas beaucoup d'honneur. C'est une joie rude, un mouvement désordonné, une voix rauque, sourde et violente. « Il se rue, grattant, frottant, se vautrant, gambadant, chantant, broutant, » et le tout ensemble. Empêtré dans cette enveloppe brute, le sentiment ne s'en échappe que par une éruption brusque et discordante. Ajoutez à cette pesanteur naturelle la laideur qui lui vient de la servitude. « Pelé, galeux, rogneux, » il subit la loi universelle qui donne aux gens déjà malheureux la plus grosse part de malheurs.

Quand Buffon ne compose pas un plaidoyer, il est plus exact, et se rapproche de La Fontaine. Il fait un joli portrait de la chèvre, vive, capricieuse et vagabonde : « Elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions. Elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se cache ou fuit, comme par caprice et sans autre cause déterminante que la vivacité bizarre de son sentiment intérieur. Et toute la souplesse de ses organes, tout le nerf de son corps, suffit à peine à la pétulance et à la vivacité de ces mouvements qui lui sont naturels[2].

Cette description est vive et vraie. Mais combien les hardiesses du poëte sont plus expressives! combien les comparaisons humaines abrégent et animent le portrait! Les chèvres sont des dames « qui

1. Point de réponse, mot. Le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille.
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil. (III, 4.)

2. Buffon, t. X, 324.

ont patte blanche, » gentilles, proprettes, avec autant d'originalité que de caprice, avec autant d'entêtement que de vanité :

> Certain esprit de liberté
> Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
> Vers les endroits du pâturage
> Les moins fréquentés des humains.
> Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemin,
> Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
> C'est où ces dames vont promener leurs caprices.

Rien n'est plus amusant que de voir deux de « ces personnes » s'avancer l'une contre l'autre « pas à pas, nez à nez, » avec une circonspection fière, les cornes baissées, et, raidissant le col, essayer de se renverser. Puis tout à coup un saut brusque, et chacune paît tranquillement de son côté.

Voilà donc un savant, un grand écrivain qui joute contre un poëte, et que ce poëte, sans y songer, laisse loin derrière lui. Cela sert à comprendre ce qu'est la poésie. Buffon a disséqué, un peu tard il est vrai, mais enfin il sait dix fois plus de détails que La Fontaine; il est muni de documents, il a lu; il connaît la place et le jeu de tous les muscles; il a sur son bureau des planches coloriées, autour de lui des squelettes, à côté de lui Daubenton qui lui fournit des préparations et toutes les pièces anatomiques. Après quoi il se fait habiller, met sa perruque, relève ses manchettes, et s'assoit gravement dans un cabinet aussi noble qu'un salon. Ainsi préparé au beau style, il écrit en homme du monde, avec la correction et l'art d'un académicien; il présente ses bêtes au public sans descendre à leur niveau; il reste digne, il garde en tout ce ton convenable; il orne la science, il veut qu'elle puisse entrer dans les salons; il l'y amène en la couvrant de décorations oratoires. Il explique, il développe, il prouve. Il compose des plaidoyers et des réquisitoires, justifie l'âne, invective contre le loup. Ce sont là des morceaux d'apparat, qui délassent le lecteur des descriptions exactes; il les récite à haute voix, il les élargit, il les diversifie, il les ordonne. Il atteint la force, la clarté, l'éloquence, tout, excepté la vie. Ses animaux, si bien posés, restent empaillés sous leur vernis.

Qu'est-ce donc que la vie, et comment le poëte parvient-il à la rendre? Par quel singulier pouvoir nous fait-il illusion? Comment peut-il, avec un ou deux petits mots, ressusciter en nous les âmes,

les corps et leurs actions? Il n'a pas besoin d'être érudit, du moins son savoir est d'une autre espèce que la science. Il répugne à la lente accumulation de connaissances positives; il n'est pas classificateur; il n'est pas obligé d'être naturaliste et historien, comme le voulait Gœthe; d'être « docteur ès sciences sociales, » comme le voulait Balzac. Sitôt que vous entrez dans la description, dans l'analyse, vous sortez de son domaine. Les procédés oratoires ne lui conviennent pas davantage. C'est par une voie que Buffon ignore qu'il arrive à des effets que Buffon n'atteint pas. Il a la *sensation de l'ensemble*, lentement ou promptement, il n'importe; c'est cette sensation qui fait l'artiste. Un amas de remarques s'assemble en lui sans qu'il le veuille et forme une impression unique, comme des eaux accourant de toutes les pentes s'engorgent dans un réservoir d'où elles vont partir pour un autre voyage et pour d'autres canaux. Il a vu les attitudes, le regard, le poil, l'habitation, la forme d'un renard ou d'une belette, et l'émotion produite par le concours de tous ces détails sensibles engendre un personnage moral avec toutes les parties de ses facultés et de ses penchants. Il ne copie pas, il traduit. Il ne transcrit pas ce qu'il a vu, il invente d'après ce qu'il a vu. Il concentre, et il déduit. Il *transpose*, et ce mot est de tous le plus exact. Car il transporte dans un monde ce qu'il a vu dans un autre, dans le monde moral ce qu'il a vu dans le monde physique. Le zoologiste et l'orateur travaillent, par leurs énumérations et leurs groupements, à nous donner une sensation; il s'installe du premier coup dans cette sensation pour nous en développer les suites. Ils montent péniblement échelon par échelon jusqu'à une cime; il se trouve porté naturellement sur cette cime, et tous les pas qu'il fait sont dans le domaine supérieur, dont elle est le marchepied. Ils apprennent, et il sait; ils prouvent, et il voit. Voilà comment le fabuliste peut se trouver du même coup et au même endroit chez un peintre d'animaux et un peintre d'hommes. Le mélange de la nature humaine, loin d'effacer la nature animale, la met en relief; c'est en transformant les êtres que la poésie en donne l'idée exacte; c'est parce qu'elle les dénature qu'elle les exprime; c'est parce qu'elle est l'inventeur le plus libre qu'elle est le plus fidèle des imitateurs.

III

DES DIEUX.

Ce qu'il y a de plus singulier, je crois, au dix-septième siècle, c'est l'idée qu'on s'y est faite de Dieu. Entendez par là, non pas la formule qu'on récitait à propos de lui, mais le sentiment qu'il inspirait; car la formule est fixe depuis une vingtaine de siècles; tandis que tous les deux ou trois siècles le sentiment a changé. Saint Bernard dogmatisait à peu près comme Bossuet; mais les bourgeois du moyen âge, qui se battaient pour avoir un bras de saint Martin, n'avaient pas la même piété que les « honnêtes gens » de Versailles. Au fond, tel monde, telle idée de Dieu; de sorte que l'idée de Dieu change avec les changements du monde. En général, dans un siècle ou dans une race, on conçoit le souverain céleste à l'image du souverain terrestre, ou plutôt on conçoit la *puissance* d'une certaine manière, et on modèle les deux souverains d'après cette conception. Tantôt on se représente la puissance comme un despote [1], tantôt comme un roi légitime [2], tantôt comme un individu humain [3], tantôt comme une loi abstraite, indépendante des puissances particulières [4], tantôt comme une loi abstraite, simple expression des puissances particulières [5], et l'on façonne là-dessus son Dieu et son prince. La raison du dix-septième siècle ne fut, comme les autres, que locale et temporaire, et son Dieu ne fit, comme les autres, que réfléchir le monde qui l'avait produit. Ce qui s'établit alors en France comme aux alentours, ce sont les monarchies régulières qui, abolissant les puissances particulières et indépendantes, instituent une administration et une hiérarchie sous l'autorité et la majesté d'un roi. Ce roi absolu, mais légitime, se trouve placé entre le despote oriental et le souverain moderne. Il diffère du premier, en ce qu'il n'est point arbitraire et violent; on ne se prosterne pas devant lui avec tremblement, et il gouverne selon des lois. Il diffère du second en ce qu'il n'est point le mandataire du peuple; son devoir ne le sou-

1. Israël et musulmans.
2. Dix-septième siècle.
3. Grèce.
4. Chine.
5. Démocratie moderne.

met point à l'intérêt public, et il est au-dessus des lois. Il suit une règle, mais il ne prend point sa règle dans la volonté ou l'intérêt national. Il songe au bien de ses sujets, mais seulement parce que ce bien entre comme un but accessoire dans les desseins d'un grand roi. D'autre part s'il règne pour lui-même, c'est selon les exigences de sa dignité. La nation lui est assujettie, mais il est assujetti à son rang. Nous nous devons à lui, mais il se doit à sa place. Il a tout pouvoir sur nos biens et sur nos vies, mais la majesté de son trône a tout pouvoir sur ses caprices et sur ses passions. Toutes les forces privées et publiques se rassemblent en sa personne, mais ce n'est pas pour assouvir l'homme, c'est pour glorifier le roi.

La raison limitée et oratoire se complut à ce bel ordre des puissances civiles, et le transporta dans les puissances célestes. Les choses du ciel se modelèrent sur les choses de la terre. Le Dieu du dix-septième siècle fut une sorte de Louis XIV, image et suzerain de l'autre; et la même révolution renouvela le ciel et l'État. Les saints locaux et indépendants du moyen âge s'effacent et se subordonnent, comme les seigneurs féodaux et libres, pour former une cour d'adorateurs « inclinés qui, d'un œil respectueux, contemplent l'éclat » de leur maître. Les personnages de la légende divine voient leurs honneurs s'amoindrir et ne servent plus que de canal pour porter les prières jusqu'au trône, et en rapporter les grâces. Les superstitions diminuent. La religion purifiée et pompeuse offre le spectacle le plus correct et le plus noble; *l'Exposition de la foi* réfute l'imputation d'idolâtrie, et les mépris des protestants. En même temps la science aide le dogme; les forces naturelles disparaissent; entre les mains des philosophes les êtres perdent leur énergie efficace; les dieux intérieurs, qui vivent dans les choses, sont anéantis; toutes puissances particulières se concentrent dans le Dieu unique. Une philosophie meurtrière de la matière réduit la nature à un système de rouages organisé par un décret d'en haut. Au plus haut de cette administration régulière et de cette hiérarchie obéissante, trône un personnage qui, comme le roi terrestre, n'est qu'un homme agrandi. Il prévoit, il ordonne, il châtie, il récompense, il distribue à ses sujets leur emploi; il fait servir à ses desseins ses adversaires, il perce leurs complots, il défait leur ligue, il prépare dans ses profonds conseils le jour glorieux qui confondra leur rage impuissante, et qui établira ses serviteurs selon son choix ou selon leurs mérites dans le rang qu'il leur a d'avance assigné. Toutes les fois qu'on lit dans Bossuet les triomphes

de Dieu, on pense à ceux du prince; son paradis n'est pas fort différent de Versailles; l'assemblée des élus est une cour où l'on distribue beaucoup de cordons bleus, et l'orateur lui-même, du haut de sa chaire, tonne, par les mains de « son grand Dieu, » comme un ambassadeur en Hollande foudroyait les pauvres *mynheers* avec la colère de son roi. Et remarquez bien que ce Dieu monarchique se trouve comme le roi placé entre le despote asiatique et le souverain moderne. Il n'est pas simplement terrible comme le Jéhovah de Job; il ne répond pas aux objections par des coups de tonnerre; il n'écrase pas l'homme sous l'arbitraire d'un décret inexplicable; au contraire, il prouve la sagesse de ses desseins par la bouche de ses avocats; il expose, par la plume de Bossuet, de Malebranche et de Leibnitz, la profonde économie de sa providence. La raison développée depuis dix-huit cents ans dans la nature humaine s'est établie par contre-coup dans la nature divine, et a tempéré la tyrannie sans frein, la toute-puissance formidable que le spectacle du désert et la raideur de l'esprit arabe y avaient mis. Ce Dieu maintenant est raisonnable; il a beaucoup appris. Mais il n'a pas tout appris encore : il est encore trop de son siècle pour ressembler au souverain moderne. Il gouverne les êtres comme le roi ses peuples, sans beaucoup d'égard à leur bonheur. Sa providence justifiée par Malebranche et Leibnitz damne fort bien et pour toujours presque tous les hommes. Il ne leur doit rien, il n'est obligé qu'envers soi; il a le droit de préparer de toute éternité le malheur infini des âmes qu'il répand sur le monde, et si quelque âme lui agrée davantage, de bouleverser une nation pour la sauver [1]. Ses créatures n'ont pas de valeur en elles-mêmes; tout leur objet, tout leur mérite est de contribuer, par leur félicité ou par leur misère, à l'accomplissement de ses grands desseins. Il construit le monde comme le roi construit Versailles; c'est son palais; il faut que l'édifice par son ampleur, sa régularité et sa richesse, soit digne de son architecte; à ce but suprême tout le reste est subordonné; tant pis pour les pierres froissées ou taillées, pour les arbres émondés et transplantés, pour les eaux contraintes et emprisonnées; nous ne sommes que des décorations et des matériaux; nous n'avons point à réclamer contre la place où l'on nous met, ni contre l'emploi qu'on nous assigne. Le genre humain, misérable et damné comme le peuple de France déguenillé et have, doit se résigner à sa

1. Bossuet. Oraison funèbre de Madame.

condition, obéir avec amour, s'oublier dans la contemplation de la splendeur royale et du pompeux établissement où il est compris. Consolons-nous, le souverain céleste ne fera de nous qu'un bon usage. Il est, comme l'autre, enchaîné par sa qualité; il ne peut agir que selon sa nature; il faut que le monde, son ouvrage, soit digne de lui, qu'il soit le plus parfait possible [1], et régi par des lois uniformes [2]. Tous nos malheurs viennent de là, et pourtant nous ne devons point en murmurer. Dieu ne peut déroger; il s'est interdit le caprice, le changement, les petits moyens; il est grand, il faut que son action soit toujours grande. Voilà l'idée de la monarchie divine, si semblable à l'idée de la monarchie française par sa nature, son origine, ses soutiens, ses adversaires, sa destinée, sa durée et sa fin.

Ce Dieu administrateur, si éloigné de la nature, ne peut guère apparaître dans la nature ni dans la poésie; les artistes qui se promènent dans son œuvre ne l'apercevront que comme un constructeur ou un jardinier. Il n'a point de place chez eux, sinon à titre de tonnerre lointain, et comme une menace ecclésiastique. Et cependant nous avons besoin de voir Dieu dans la poésie comme dans la nature. Le cœur de l'homme n'est point content s'il ne sent la puissance infinie par un attouchement intime. Il faut qu'il l'aperçoive, à la façon des solitaires et des vrais chrétiens, au dedans de lui-même, dans les secrets mouvements de son être, et que tous ses désirs disparaissent dans la grande lumière vague dont il est réjoui et dont il est baigné; il faut qu'il se confie, s'abandonne et s'épanche, et que l'amour immortel qui circule à travers les créatures assoupisse ses agitations et ses inquiétudes dans la félicité tranquille où il les confond. Ou bien encore, il faut qu'il soit païen s'il n'est mystique; il faut que sa religion lui montre Dieu dans la nature, si elle ne le lui montre pas dans l'âme. Dans les Védas, chez Zoroastre, chez Homère, le divin enveloppe l'homme. Les dieux, encore à demi engagés dans la matière, ne font qu'interpréter sa beauté et sa grandeur. La déesse des flots s'élève au-dessus de la mer « comme un brouillard » bleuâtre, et « ses pieds d'argent » se confondent avec l'écume des vagues; Jupiter descend en pluies dans la puissante terre qu'il féconde, et les grandes formes des pins vivants et des montagnes ondulent sous la lune dans la nuit « pleine de dieux. » Aujourd'hui, dans cet abatis universel

1. Leibnitz.
2. Malebranche.

des dogmes, parmi l'encombrement d'idées entassées par la philosophie, l'histoire et les sciences, parmi ces désirs excessifs et ces dégoûts prématurés, la paix ne nous revient que par le sentiment des choses divines. Ce grand cœur malheureux de l'homme moderne, tourmenté par le besoin et par l'impuissance d'adorer, ne trouve la beauté parfaite et consolante que dans la nature infinie. Il a trop senti et trop jugé, trop espéré et trop détruit. Il revient à elle après tant de courses; il la trouve jeune et souriante comme aux premiers jours; il se trouble et en même temps se ranime à son contact et sous son souffle; il tend les bras vers elle, et sa vieille âme endolorie par tant d'efforts et d'expérience reprend la santé et le courage par l'attouchement de la mère qui l'a porté. O ma mère silencieuse et endormie, que vous êtes calme et que vous êtes belle, et quelle séve immortelle de félicité et de force coule encore à travers votre être avec votre paisible sang! Les poëtes ont pleuré à la vue d'un fleuve ou d'une forêt immobile; ils ont senti, comme les anciens prêtres de leur race, la vie sourde qui remplit ces êtres tranquilles; ils ont loué, comme les chantres des premières hymnes, la naissance du soleil et son cours; ils ont retrouvé, dans leur cœur renouvelé, les figures des légendes primitives. Chez eux, comme chez les Indiens, « le soleil qui se lève lance ses flèches d'or aux blanches nuées qui se teignent de rouge, comme si elles étaient blessées, et s'évanouissent après dans la lumière, jusqu'à ce qu'enfin la lutte cesse et le jour pose en triomphateur ses pieds rayonnants sur la nuque de la montagne[1]. » « Comme des bayadères assoupies vers le matin, les montagnes frissonnent dans leurs blancs peignoirs de nuages que la brise matinale soulève. Mais elles se réveillent bientôt sous les baisers du soleil; il leur enlève peu à peu jusqu'au dernier voile, et les contemple dans toute leur beauté. »

Quelle place cette poésie pouvait-elle trouver sous le Dieu classique? Et quelle poésie pouvait trouver place parmi les convenances de son trône officiel? Que pouvait-il fournir, sinon des foudres à Bossuet? Pour le retirer de ce rôle administratif, il faut le transformer par l'abstraction et la métaphysique, comme le font alors les philosophes, ou s'échapper du côté du mysticisme, comme Hamon, Fénelon, et parfois Bossuet lui-même. Boileau, qui n'avait que du bon sens, mais qui en avait beaucoup, érigeait cette difficulté en

1. Henri Heine, *Atta Trole*, XX et XI.

règle, et mettait les mystères terribles de la foi chrétienne à l'abri des entreprises littéraires. On vit alors le spectacle le plus extraordinaire et le plus ridicule, la poésie séparée de la religion, dont elle est le fonds naturel et l'aliment intime, un ciel païen introduit dans un monde chrétien, l'Olympe restauré non par sympathie sensuelle comme à la renaissance, ou par sympathie archéologique comme aujourd'hui, mais par convenance, pour remplir un cadre vide, et ajouter une parade de plus à toutes celles dont ce siècle s'était affublé. Il y eut une sorte de jargon grec et latin convenable au même titre qu'une perruque. On employa Apollon et les Muses comme l'hémistiche et la césure; on mit en œuvre l'Amour et les Grâces comme les cédrats confits et les billets doux; il y eut un dictionnaire mythologique comme un code du savoir-vivre, et les pauvres dieux antiques arrivèrent à cette humiliation extrême de servir de pastiches et de paravents.

Un poëte subsistait parmi tant d'orateurs, presque païen de cœur, et d'ailleurs si véritablement poëte qu'il pouvait se faire illusion et croire à des dieux morts. C'est chez lui qu'ils se sont réfugiés. Il n'y avait plus, dans toute la littérature, que ce coin étroit qui leur fût laissé. Ils s'y sont faits petits, ils se sont accommodés à l'endroit; ils sont devenus moins graves, plus amusants, à demi gaulois; il faut bien prendre les façons du pays où l'on se réfugie. Ils y ont établi un tout petit Olympe qu'on ne respecte pas trop, qu'on n'aperçoit pas toujours, et qui ressemble plus à une taupinée qu'à une montagne; mais si atténués et si transformés qu'ils soient, ils y vivent. La Fontaine leur est dévot autant qu'il peut l'être envers quelqu'un, Dieu ou homme; il les aime; il les a dans l'esprit habituellement, en bon adorateur, et il les voit aussi aisément qu'il voit les bêtes. Il parle d'eux sans cesse et souvent sans besoin, comme Homère. Les images mythologiques naissent chez lui d'elles-mêmes. Il n'a pas besoin de les chercher; on voit que sa pensée habite dans ce monde. Il y trouve des figures sublimes, dignes d'Homère, quand il montre « les Parques blêmes dont la main se joue également des jours du vieillard et de ceux du jeune homme. » Il ne peint pas les dieux vaguement, avec des souvenirs de classe. Il distingue les détails de leurs mouvements, et voit Atropos à son métier « reprendre plusieurs fois l'heure fatale au monstre. » Il est chez lui dans l'Olympe. Il y prend ses comparaisons comme nous prenons les nôtres autour de nous. Il voit deux servantes au rouet, et trouve que « les sœurs

filandières ne font que brouiller auprès d'elles. » Du galetas il entre de plain-pied dans le ciel. Il connaît les généalogies aussi bien qu'Hésiode, et jusqu'à celles des animaux divins.

Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, ainsi que dit l'histoire,
L'une certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galathée;
Et l'autre la chèvre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.

Il est si bon païen qu'il invente en mythologie. Hérodote eût pu dire de lui comme d'Hésiode et d'Homère, qu'il avait créé un monde divin. Il donne aux arbres une immortalité « sur les bords du noir rivage. » Et il rend tout vraisemblable par ce ton naïf qui dégénère quelquefois en gentillesse enfantine, mais qui n'en convient que mieux à l'historien de Jupin et de la fourmi.

Je vous sacrifîrai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.

Voilà donc les dieux qui subsistent dans la fable, et ce n'est pas sans raison : car partout les dieux doivent convenir à leur peuple. Ils ne sont les dieux de ce peuple que parce qu'ils sont faits à son image. Ils réfléchissent son caractère et portent l'empreinte de son esprit. Ils sont le peuple lui-même, qui s'apparaît sous une forme plus brillante et plus pure. L'Olympe grec n'est qu'une famille grecque, la plus belle que la Grèce ait jamais mise au jour. — Aussi les dieux païens, imités par le fabuliste, sont-ils les seuls qui conviennent à la fable. D'abord on n'y croit guère, non plus qu'au langage prêté aux bêtes; la fiction appelle la fiction, et on sourit en voyant Jupiter cousin de l'éléphant, comme en écoutant plaider le lapin et la belette. Jupiter choquerait dans un autre poëme; on ne pourrait à la fois prendre les hommes au sérieux et les dieux en plaisanterie. Il n'y a pas de milieu entre les deux genres : il faut être grave et tout croire, ou s'égayer et douter partout.

Ajoutez que les habits et les physionomies humaines ont changé depuis Homère, tandis que les bêtes sont les mêmes. Elles peuvent donc garder les dieux d'Homère, et les hommes ne le peuvent pas. Minerve autrefois déjà descendait au milieu de l'armée des rats et des grenouilles. Nous sommes habitués à voir ensemble les dieux de la

nature et les objets naturels. Les animaux qui courent dans les bois et s'ébattent dans les prairies sont les amis des nymphes qui vivaient dans les hêtres et dormaient au bruit des fontaines. Les cerfs bondissants et agiles rappellent Diane « qui aime les cris de chasse, et tend son arc d'or, » et lorsqu'on voit les grands troupeaux paître tranquillement, l'herbe abondante, on pense volontiers à la terre divine, nourrice des choses, qui fait tout sortir de son sein maternel. — Comparez à ces images la mythologie ridicule des auteurs graves.

Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.

Mars et Bellone parmi les escadrons du roi sont des recrues bizarres, et on aimerait mieux voir Grammont courir tout seul. La Fontaine est le seul qui n'ait pas réduit la mythologie en mascarade, et qui ait adoré les dieux antiques sans en faire des grotesques, des machines ou des magots.

Pour que ces dieux convinssent mieux encore à leur nouveau peuple, il leur a donné quelque chose d'enfantin. Il en a fait de bons petits dieux, bien indulgents, et quelquefois bien paternes. L'aigle pond dans le giron de Jupiter, et l'irrévérencieux escarbot « sur la robe du dieu fait tomber une crotte. »

Le dieu, la secouant, jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut [1].

Il est vrai qu'un jour il se souvient de sa majesté officielle, et ordonne « à tout ce qui respire de s'en venir comparaître aux pieds de sa grandeur. » Mais peut-on rester sublime parmi de tels sujets? Tels sujets, tels maîtres. Il faut bien qu'il devienne le dieu des grenouilles, des souris, de la belette; le vainqueur des Titans est Jupin, et rien davantage. Toute sa cour baisse aussitôt d'un degré. L'aurore « au voile de safran, aux doigts de rose, » apparaît toujours sur « le thym et la rosée; » mais c'est le lapin qui lui fait la cour. « Atropos et Neptune » deviennent péagers, et « recueillent leurs droits » sur les

1. La Fontaine, II, 13.

vaisseaux marchands. La vache Io donne son lait pour un fromage, le dieu Faune le fait, et le renard invite le loup son compère à s'en régaler. « Les tout-puissants amours que nul ne peut fuir des immortels ni des hommes éphémères, qui veillent sur les joues délicates de la jeune fille, et cheminent sur les mers et dans les campagnes, » se font tout d'un coup rustiques, « volent en bande, délogent ou reviennent au colombier; » et dans le Styx, par qui jurent les dieux, les grenouilles vont coasser après leur mort.

Vous venez de parcourir les trois mondes, celui des hommes, celui des plantes et des bêtes, celui des dieux. N'est-ce pas une puissance étrange que ce talent qui nous les rend sensibles, qui les relie entre eux, qui, en dépit du siècle, amenant les dieux et les animaux dans la cité poétique, rassemble tous les êtres de la nature et la nature elle-même en une comédie universelle, les transforme et les proportionne suivant une idée maîtresse et pour un seul dessein? Cette puissance vous a maintenant manifesté sa nature; elle se réduit à deux dons, comme la poésie elle-même se réduit à deux lois. Le premier est la faculté *d'imiter intérieurement* et de reproduire en soi-même tout sentiment, tout geste, toute forme, toute chose particulière et sensible, tout détail de la vie et de l'action. Pour un vrai poëte, pour La Fontaine, une couleur d'habit, un jappement de chien, un salon, un taudis, un olympe, une perruque, tout a un sens et un intérêt. Si étrange que soit l'objet, si éloigné des goûts contemporains, si trivial ou si sublime, il le goûte et le comprend. Un vrai comédien copie involontairement les personnages qu'il rencontre; sa voix monte et baisse avec leur ton; son corps prend leurs attitudes; son visage se grime selon leurs physionomies; leur être passe en lui et transforme le sien. Ce qu'il fait au dehors, le poëte le fait au dedans; il est mieux; il sent ce qu'il observe et tout ce qu'il observe et les objets qui se peignent dans ses yeux les traversent pour aller jusqu'à sa sympathie qui leur fait écho. C'est par cette sensibilité universelle et imitative qu'il voit et nous fait voir les choses; c'est par elle que La Fontaine est capable, en dépit de son siècle, de comprendre les dieux comme les bêtes et de nous les rendre présents; c'est par elle qu'il peut reproduire devant nous les détails sensibles et menus des événements et des êtres, s'accommoder à la construction de notre esprit qui n'aperçoit les êtres et les événements que par les détails menus et sensibles, et nous faire illusion en nous donnant l'impression précise que nous auraient donnée les objets eux-mêmes. Mais

cette faculté n'est pas la seule. Il n'est pas un simple miroir. Toutes les fois qu'il reproduit un détail, il sent ses liaisons et ses dépendances, ce qui le suit, ce qui l'amène, ce qui lui est contraire, ce qui lui est conforme. Il accorde les objets entre eux; il sent quelles bêtes peuvent exprimer les hommes, quels dieux peuvent convenir aux bêtes, quel ton général doit assembler ces trois peintures en un seul tableau. Il prévoit, il devine, il accommode, il relie et tout cela d'instinct, comme un insecte qui court en un instant aux quatre coins de sa toile, et n'attache un fil qu'en sentant trembler tout le réseau. C'est par ce tact toujours éveillé qu'il forme des ensembles, ou plutôt que les ensembles se forment en lui. Au fond, ils s'y produisent comme dans la nature, sans formules préconçues, et au moyen de détails isolés, mais selon des directions générales et en vertu d'un besoin inné. C'est par cette correspondance que la poésie est précieuse; les anciens n'avaient point tort de l'appeler divine, et de trouver dans l'étrange puissance qui la forme une image des puissances immortelles qui opèrent dans l'univers.

BRIGITTE

PAR M. JULES DE LA MADELÈNE[1].

XVIII

J'étais parti dans le plus grand trouble, sans projet arrêté, et je fis, d'une seule traite, quelques centaines de lieues pour m'étourdir violemment. Les chemins de fer n'étaient pas encore terminés, et j'allai par des chemins de traverse, du sud à l'est, de l'ouest au sud, en zigzags, au hasard des voitures de rencontre. Du moment où je ne devais plus voir Brigitte, je voulais vivre très-loin de Paris, et peu m'importait que ce fût au nord ou au midi.

Brisé de fatigue, je m'arrêtai toute une semaine dans un hameau de pêcheurs, aux environs d'Antibes. — Et pourquoi ne pas le dire, puisque c'est la vérité? — Dans cette retraite calme et silencieuse, si loin des tumultes de la ville, je ne pus me défendre tout d'abord d'une impression très-douce de paix et de délivrance. Après ces trois mois de vie renfermée, anxieuse, absorbante, dont toutes les heures avaient été dévorées dans des luttes sourdes, continues, au milieu des agitations énervantes, des vagues malaises et des plus tristes pressentiments, au sortir d'un tel étouffement, j'éprouvais une certaine volupté à vivre au grand air, à l'air libre; je respirais. Sous ce ciel limpide, dans cette solitude, tout m'était nouveau, charmant, imprévu. Je ne me rappelais Paris que pour le détester. Les boues de cette capitale, les cris de madame Urbain, les commérages de l'hôtel Beauséjour, et jusqu'aux serments de ce brave Chavinart, tous ces souvenirs d'un passé terne et lourd, accablant, m'étaient odieux, importuns; je les chassais loin de moi comme de mauvais rêves; et, détachée de cet entourage, l'image de Brigitte m'apparaissait plus pure et plus

1. Voir les 36e, 37e, 38e et 39e Livraisons.

douce dans un lointain idéal. Elle m'était plus présente que jamais; et pour la première fois elle venait à moi sans ce lugubre cortége de chagrins et d'inquiétudes dont je m'étais fait une si triste accoutumance; pour la première fois, je la voyais avec un visage souriant, seule et libre, dans la joie de l'espérance, parée de sa jeunesse et m'appelant à une destinée heureuse. Ce n'était plus, comme par le passé, dans la souffrance et les larmes que je m'unissais à Brigitte; ce n'était plus une part de sa vie douloureuse que je réclamais, dont je prenais la charge; je lui demandais, je rêvais pour elle et pour moi les longues années de bonheur complet, facile, inaltérable, allégé de tout sacrifice, une félicité sans trouble, sans épreuves, tous les contentements, toutes les récompenses d'un amour dont jusqu'alors nous n'avions connu que les déchirements, les anxiétés, les alarmes. Avec une confiance que rien ne justifiait, je caressais à plaisir ce rêve, j'en jouissais comme d'une réalité, je ne me lassais pas de le reprendre et de le poursuivre, de l'étendre indéfiniment, d'en jouir comme d'une réalité.

Sous l'empire de ces douces chimères, je me sentais comme rajeuni, un souffle de printemps passait dans mon âme, et je me remis allégrement en voyage pour aller visiter le pays où Brigitte avait vécu ses années d'enfance. Que de fois j'avais désiré ramener Brigitte dans cette vallée de la Haute-Loire où elle venait passer les automnes auprès de son père! Mon imagination l'avait replacée si souvent au milieu de ce paysage, toute cette contrée m'était si connue par avance et si chère, que je puis dire que je la *revis*. Ces collines, cette plaine, ces chemins creux, je les parcourais avec l'émotion de l'exilé qui rentre dans sa patrie. Triste nature cependant pour l'indifférent que le hasard conduirait là; des herbes rares et maigres, des arbres chétifs souillés de poussière de charbon, les tertres dénudés, les ruisseaux sans ombrage, des habitations grisâtres, toutes les laideurs et les pauvretés d'un paysage dévasté par l'industrie.—C'est là, me disais-je, qu'il serait doux de vivre et de mourir. Mes yeux habitués aux spectacles grandioses des forêts et des fleuves d'Amérique ne connaissaient rien au monde de plus beau que cette vallée aride et sans gloire.

J'arrivai à l'usine, et par surcroît de bonheur, je trouvai là parmi les ouvriers un vieux contre-maître qui avait connu Brigitte; ses enfants avaient joué avec elle; il se rappelait encore toutes les espiégleries de cette petite bande toujours en maraude, et leurs rires, leurs pleurs, leurs fêtes, les grandes courses dans le pré, les maisonnettes bâties dans les fossés, les feux de broussailles, les dîners sur l'herbe,

les danses de la Saint-Jean. Il répondait à toutes mes questions avec une prolixité charmante, et, tout au plaisir de me faire les honneurs du pays, il ne se lassait pas de me conduire çà et là, de la ferme au moulin, des houillères à l'usine. Partout je revoyais Brigitte. Comme elle s'était cachée derrière cette haie du jardin, et de ses mains joyeuses comme elle les avait cassés et tressés, tous ces osiers de la fontaine! Les jolis paniers, et qu'elle savait bien les remplir de mûres! Ces gazons appauvris, comme elle les fauchait bravement avec sa serpette! Là, sur le torrent, la planchette branlante où elle courait si hardiment, et ce vieux tronc d'arbre déraciné où s'étaient posés souvent ses pieds de petite fille; ici encore le banc vermoulu où elle venait, sérieuse et réfléchie, s'asseoir avec son livre. Je retrouvais tout son passé, toute son enfance; un monde de souvenirs gracieux et charmants revivait sous mes yeux, et l'avenir m'apparaissait plus riant encore.

Qu'elles furent douces et profondes ces illusions d'amour! Mais aussi quel réveil! Et comme la réalité nous frappe avec colère au sortir de ces rêves! Pendant quinze jours j'avais vécu dans les enchantements du songe, comme ces voyageurs des légendes endormis mystérieusement sous des fleurs dans les forêts magiques. Eh quoi! était-ce possible que depuis mon départ de Paris j'eusse perdu ainsi le souvenir des angoisses de Brigitte et de ses chagrins, de ses inquiétudes si réelles, de sa captivité? notre vie brisée, l'absence, le passé si douloureux, l'avenir si sombre? Quoi! tout cela oublié! Oui! je ne veux rien vous dissimuler et je dirai toute ma misère. Si sévère que soit votre blâme, il n'égalera jamais la honte dont je fus saisi tout à coup en me retrouvant face à face avec la vérité. Le vieux contremaître me dit un jour tout naturellement, rudement :—« Et que devient-elle, notre petite Brigitte? Est-elle heureuse? » Cette simple question faite avec bonhomie me frappa au cœur comme un reproche violent et mérité. Ce vieillard, cet inconnu, dont elle ne savait pas le nom, c'était lui qui s'inquiétait de Brigitte; de nous deux quel était celui qui lui témoignait l'intérêt le plus vrai? Je ne saurais vous dire à quel point je me sentis humilié par ces rapprochements, et je me remis en voyage aussi agité, aussi troublé qu'à mon départ de Paris.

XIX

.....En sortant de l'hôtel Beauséjour, j'avais écrit à Brigitte, et quoique je n'eusse pas à attendre de réponse, je ressentis une inquiétude mortelle de me trouver ainsi depuis si longtemps sans nouvelles de Paris. Le plus simple eut été d'écrire à Chavinart, mais un sot amour-propre me retint, et je préférai m'adresser au vieillard du café de Foy, que je savais en relation d'affaires avec madame Urbain. Par trois fois je le pressai très-vivement de me donner des nouvelles de Brigitte, et je m'arrêtai à Dijon pour attendre sa réponse. Mes trois lettres me revinrent au bout de quinze jours décachetées, sous un pli, avec un billet du maître-d'hôtel qui m'annonçait que son client venait de mourir. Dans l'état de trouble où j'étais, cette nouvelle me frappa superstitieusement comme un sinistre présage, et je me rapprochai de Paris sans projet d'y rentrer, mais pour être moins loin de Brigitte. Je voyageais à petites journées en proie aux plus dures perplexités, plus anxieux que jamais, poursuivi par les plus douloureux souvenirs, expiant bien cruellement ces rêveries de bonheur, ces illusions dont je m'étais enivré, pour ainsi dire, au bord de l'abîme. On ne peut longtemps se tromper soi-même, et tous les ajournements n'aboutissent qu'à empirer le mal. Avec madame Urbain comme avec Brigitte, rien n'était résolu, rien ne semblait pouvoir se résoudre, et mon absence ne changeait rien à cette situation sans issue, dont la fausseté m'apparaissait de plus en plus. Et ma présence, en quoi serait-elle plus utile? Ce grand besoin d'agir, dont j'étais maintenant tourmenté, ne servait qu'à me démontrer cruellement mon impuissance, la vanité, la stérilité de mes efforts; ce sentiment m'accablait, je souffrais de ce vague douloureux, de cette grande et dure angoisse qui nous vient à la suite des remords inutiles quand tout champ d'action nous est fermé. Lentement, douloureusement, je sentais se former en moi comme un nœud inextricable qui tout à la fois se resserrait, grandissait et grossissait, polype monstrueux, jusqu'à m'étouffer. Pas une heure, pas une minute de repos, de liberté, d'espérance, ni la nuit, ni le jour; toujours la même idée absorbante, tyrannique, toujours cette oppression cruelle.

Sous cette obsession persistante, continue, j'en arrivai à perdre tout sentiment de la vie physique; puis une sorte de paralysie inté-

rieure me gagna invinciblement, comme à l'époque de la mort de tous les miens, avant mon départ pour l'Europe. Loin de résister à ce mal qui m'envahissait, je m'y abandonnai tout entier, complaisamment, paresseusement, et le mal s'aggravant par cette secrète complicité que je lui offrais, ma santé s'altérant de jour en jour, je tombai bientôt dans une telle prostration, qu'il me fut impossible de continuer mon voyage, et je fus obligé de m'arrêter dans une auberge de rouliers, à quelques lieues d'Auxerre. Je me rappelle qu'un petit médicastre s'empara alors de moi et se mit à me saigner à blanc, au grand désespoir d'une servante, qui poussait des cris terribles à la vue des lancettes; là tous mes souvenirs s'arrêtent brusquement, ou du moins ne se présentent que morcelés, isolés, sans rapport de succession. Dans le demi-jour de cette chambre d'auberge, je vois passer la vive silhouette du petit docteur aux lancettes, avec ses mouvements d'écureuil, et la grosse servante réjouie qui s'amusait à fouiller mes poches et à faire sonner ma montre. Quand j'ouvrais les yeux, elle me prenait, me tournait, me bousculait avec des rires et des amitiés de nourrice. Elle et son docteur étaient toujours en querelle, et parfois ils me tiraient de mon assoupissement par leurs discussions. — « Mais vous allez le tuer! disait-elle à chaque saignée; au diable la diète, je jetterai la trousse dans le puits! — Oh! croyez-moi, il a son chagrin; ce qui le mine, c'est quelque chose qu'il ne dit pas. » Et de son autorité privée, dès qu'il était parti, elle m'apportait en chantant des bouillons, puis se mettait à me parler de son amoureux, qui servait aux colonies dans l'infanterie de marine.

Dans ce lointain vague et doux où flottent mes souvenirs, il se fait comme une nuit subite, de grandes ténèbres, et sur ce fond sombre les derniers adieux de madame Urbain m'apparaissent en traits de feu : « Il faut qu'un de nous trois disparaisse!!! » Ces paroles m'étaient toujours présentes, elles me revenaient, me poursuivaient incessamment avec une monotonie ironique, dans la fièvre, dans les insomnies, dans les rêves. Je me les appliquais à moi seul, et je voyais venir avec joie la mort prochaine comme une délivrance, l'apaisement suprême; sans la provoquer, je l'acceptais, je l'accueillais comme une amie secourable, et je m'endormais sur cette espérance, dans les langueurs, dans les délices d'un suicide voluptueux, continu et sans remords : affaiblissement harmonieux de toutes les forces sans déchirements, sans crise, la vie se retirant d'heure en heure comme une source épuisée au soleil.

Un des plus singuliers phénomènes dont il me souvient encore, c'est que j'arrivai à me dédoubler, pour ainsi dire; je m'étais tout à fait désintéressé de cet autre moi-même qui périssait sous mes yeux; j'assistais en spectateur à cette lente destruction de mon existence terrestre comme si mon esprit eût vécu d'une vie distincte, contemplative, loin de ce corps livré tout inerte au travail de la maladie.

Quelle fut la durée de cette longue léthargie? C'est ce que je ne puis dire, car il me semble que j'ai vécu tous ces jours et toutes ces nuits en dehors du temps et de l'espace. A mon réveil, à ma rentrée dans la vie terrestre, je vois comme une apparition la figure de Chavinart, droit, immobile, au pied du lit. Oui, c'était bien lui, avec ses habits de velours gris, ses airs narquois, ses gestes burlesques; ce n'était pas une vision du rêve, et j'entendis bien de mes oreilles sa voix brusque et perçante : — Eh bien! quoi, Péraldi! me voici! Pourquoi pas, grand ébahi? Puis il s'inclina vers le petit médicastre et se nomma : — Chavinart, monsieur, Chavinart de Paris; ils se saluaient et se resaluaient très-cérémonieusement; je les regardais sans les comprendre, j'étais encore dans un demi-sommeil d'étonnement, entre la veille et le rêve; lui, tout à coup, très-grave, très-ému, me dit avec véhémence : — Brigitte se meurt, que fais-tu là?

Sa voix résonna comme un coup de trompe, et je tressaillis jusqu'au fond de l'âme, je me levai en sursaut et je lui criai : — Eh quoi! tu l'as vue, où est-elle?

— Ah! monsieur, criait le petit docteur, qu'avez-vous fait? quelle imprudence! voyez dans quelle surexcitation vous l'avez jeté, je ne réponds plus de rien! Eh! je suis son médecin, après tout.

— Vite un bouillon, criait la servante, je cours à la cuisine.

Le petit docteur, effrayé de mon état, tirait déjà sa lancette et s'apprêtait à me saigner. Chavinart le poussa dehors par les épaules, ferma la porte, mit la clef dans sa poche, et revint s'asseoir à la tête du lit.

Il me parla longuement de Brigitte et de moi-même sans me rien cacher de la vérité; d'une main amie et brutale, sans faux ménagements, sans fausse pitié, il m'imprimait de dures secousses, il brisait la lourde torpeur qui m'avait envahi; à sa voix je sortais de cette profonde nuit, vivant et libre, en pleine lumière, comme un ressuscité qui serait arraché aux ombres de la mort, et ranimé, réveillé par la plus violente douleur, remué, déchiré dans le plus intime de mon

être, je ressaisissais le fond de ma vie, de mon âme; je rentrais en pleine possession de moi-même.

Telle fut l'ardeur et l'énergie qu'il me communiqua en moins d'une heure, que j'aurais voulu partir à l'instant même; je ne doutais plus de mes forces, et ce fut à lui de m'arrêter; les raisons de prudence qu'il allégua pour différer de quelques jours le départ n'auraient pu me retenir, et si je lui obéis, ce fut par un sentiment d'amitié soudaine et de reconnaissance pour vouloir ce qu'il voulait, comme le frère avec le frère, dans une absolue confiance. Je me remettais franchement dans ses mains, avec un entier abandon, et sur son invitation, je consentis à prendre du repos jusqu'au lendemain.

Je dormis d'un sommeil paisible; dans la matinée, en ouvrant les yeux, j'aperçus Chavinart avec un air riant, heureux; il tenait à la main une lettre qu'il venait de recevoir de madame Sidonie et qui lui annonçait du mieux dans la santé de Brigitte. Le lendemain, il arriva une seconde lettre encore plus rassurante. Profitant alors du calme et de la liberté d'esprit que me donnaient ces bonnes nouvelles, Chavinart me raconta ce qui s'était passé depuis mon départ de Paris. Brigitte avait supporté très-courageusement les premières semaines de séparation, et madame Urbain, triomphante et heureuse de sa victoire, l'avait d'abord laissée en paix; mais bientôt elle s'était irritée des tristesses silencieuses de Brigitte, et, pour l'égayer de force, elle s'était remise à lui faire passer les nuits dans les bals, puis, comme par le passé, les journées entières en scènes violentes, en désespoirs, en haineux reproches.—«Enfin, me dit Chavinart, en terminant ce long récit que j'écoutai avec avidité, tant qu'il n'y a eu que des larmes versées, des chagrins, des tristesses, je me suis tenu à l'écart, quoiqu'il m'ait souvent passé par l'esprit de mettre madame Urbain dans les mains du nommé Chavinart; mais, le jour où j'ai appris que Brigitte était au lit pour ne plus se relever, abattue, vaincue par les chagrins refoulés qui l'oppressaient, la colère m'a pris, et gare à la belle-mère s'il était arrivé malheur; alors, sans avertir personne, j'ai décidé de te ramener chez Brigitte. Mais où te découvrir, aimable sournois? Il paraît que tu es d'un pays où l'on part sans laisser son adresse. Tu aurais été au fond de l'enfer que je t'aurais trouvé. J'ai des amis partout; je me suis souvenu de ton vieillard du café de Foy. Je suis arrivé à temps pour prendre place à son convoi. Le maître d'hôtel me parla de tes lettres en sortant de l'église; me voilà sur la route de Dijon, et depuis huit jours je suis ta piste, m'in-

formant de toi dans les villages auprès des maires, des gendarmes, des rouliers, si bien que te voilà pris. Maintenant, qu'on appelle ton illustre docteur : c'est l'heure de notre conférence, nous allons te remettre à flot. »

Il était déjà au mieux avec le petit officier de santé, qui le prenait très au sérieux et ne voyait que bizarreries de génie dans toutes ses incartades. Lorsque je fus en état de partir, il y eut un grand discours solennel d'adieux. Chavinart, toujours mauvais plaisant, le félicita longuement sur ses talents avec une emphase burlesque; il lui promit même de parler de lui en séance extraordinaire de l'Académie, et le petit docteur, fort ravi, de répondre, avec de grands efforts de modestie : — « Ah! il faut avouer que nous avons été bien bas; pour le sauver, il m'a fallu toutes les ressources d'une médication énergique. Avec la diète, on fait des prodiges : qu'on ose le nier! Savez-vous que je l'ai saigné comme un cheval. » — La servante haussait les épaules. — « Ah! mes bouillons! disait-elle. »

XX

Nous arrivâmes à Paris vers huit heures du soir. Je voulais aller directement rue Meslay, mais Chavinart trouva imprudent d'arriver ainsi à l'improviste chez Brigitte sans l'avoir prévenue; il insista pour aller prendre d'abord madame Sidonie à l'hôtel Beauséjour et la charger du soin de tout préparer. Nous descendîmes dans le faubourg Saint-Honoré. C'était un dimanche. L'hôtel Beauséjour était en fête; toute la façade brillait et flamboyait comme une devanture de boutique, et la rue était obstruée de badauds attroupés autour des toilettes à l'arrivée des voitures. J'attendis Chavinart dans la cour; comme il tardait à revenir, dans mon impatience, je montai au premier et j'entre-bâillai la porte du salon, cherchant des yeux madame Sidonie. Rien n'était changé dans la maison Tallard : toujours grand entassement et grand bruit; les danses, la musique, les parleurs, l'ennuyeux Gastinière, le gros Américain, les demoiselles à talent et la cohue d'étrangers. J'allai m'asseoir dans un coin du salon aux journaux; M. Tallard était à sa place accoutumée, devant la table, très-occupé à aligner les fioles et à façonner des allumettes de papier; il me salua, comme si je l'eusse quitté de la veille, sans songer à autre chose qu'à m'offrir des grogs et des gazettes. Chagny, furetant par là, vint se jeter à mon cou. — Ah! vous voilà, cher bon, me

dit-il, déjà de retour? quel plaisir pour nous! Avez-vous revu les dames Urbain? Savez-vous la nouvelle? — Quoi donc? lui dis-je avec angoisse. Ah! parlez, parlez, dites-moi tout ce que vous savez. — Eh bien! cher Péraldi, apprenez en grande confidence que tout est fini; je ne lui donne pas pour deux jours à vivre, condamné, perdu! Mais qu'avez-vous, reprit-il tout surpris, comme vous pâlissez! mais en quoi ce ministre peut-il vous intéresser? Il tombe, on le remplace, et voilà. Le roi est mort, vive le roi! Oh! je n'ai jamais été pour lui, croyez-moi. On désigne déjà son successeur, un homme très-avancé; je dois lui être présenté ce soir pour ma sous-préfecture. — Au diable ta sous-préfecture, lui dit Chavinart. — Il arrivait très-agité, l'air sombre, et sa tristesse me troubla; il avait cherché partout madame Sidonie sans la rencontrer. — Elle sera chez Brigitte, me dit-il; pour qu'elle ait ainsi tout laissé un dimanche, mauvais signe! Partons vite! — Chagny était devant nous et recommençait un discours; d'un coup d'épaule, Chavinart le repoussa contre le mur : — Allons place, imbécile! — Nous courûmes rue Meslay; la façade de la maison qu'habitait Brigitte était sombre et triste; pas une lumière ne brillait aux fenêtres. Ce hasard m'impressionna superstitieusement. Au haut de l'escalier, je trouvai madame Urbain, qui semblait se tenir là pour m'attendre, comme si elle eût pressenti mon arrivée. Elle se jeta impétueusement à ma rencontre et voulut me barrer le passage; sans la toucher, d'un geste je la fis reculer. J'étais animé d'une force extraordinaire, rien au monde n'aurait pu m'arrêter. Chavinart courut avertir madame Sidonie; elle me reçut dans l'avant-pièce et me dit à la hâte : — Vous voilà donc, enfin! Oh! venez, venez, pauvre ami, maintenant nous la sauverons! Suivez-moi. — Elle me prit par la main et me conduisit solennellement au fond de la petite chambre.

Brigitte sommeillait; sa figure, noyée dans l'ombre, m'apparut d'abord comme au premier jour, dans un calme suprême, plus douce encore au milieu de ces humiliations de la maladie, et revêtue d'une mystérieuse beauté. Mais un tremblement nerveux dont elle fut agitée tout à coup la rapprochant de la lumière, et le reflet de la lampe tombant sur ses mains pâles et amaigries, je vis instantanément tous les ravages du mal dont elle mourait. C'était navrant d'écouter sa respiration difficile, inégale, étouffée; l'anxiété retenait tous nos mouvements; dans le silence morne de cette chambre, on n'entendait plus que les soupirs entrecoupés, les brusques élance-

ments, les palpitations saccadées de ce cœur si cruellement oppressé. Je la contemplais le visage inondé de larmes. Madame Urbain s'approcha de moi sans bruit et me dit à voix basse, mais très-distinctement, haineusement : — Eh bien ! voilà votre ouvrage ! Ah ! je ne l'ai pas abandonnée, moi !...

Brigitte relevait doucement la tête ; ses paupières s'entr'ouvrirent. — Il est arrivé, lui dit madame Sidonie. — Alors de ses yeux étonnés, regardant tout autour d'elle, Brigitte m'aperçut, elle se leva en sursaut et poussa un grand cri. Elle me prit les mains, je baisai les siennes ; une joie indicible nous transportait. Que ne peut la force de l'amour ? Ah ! nous vaincrons la mort !

— Oui, oui, elle est sauvée ! disait madame Sidonie pleurant de bonheur. — Tout à coup Brigitte, pâlissant, s'affaissa sur elle-même et tomba en défaillance. — Oh ! il me l'a tuée... s'écria la mère. — Puis, se penchant vers moi, elle me dit avec une fureur concentrée : — Ah ! soyez content, votre amour tue aussi bien que votre haine. — Eh ! venez donc m'aider, lui dit brusquement madame Sidonie, qui s'était empressée de prendre Brigitte dans ses bras pour lui faire respirer des sels et lui donner les premiers soins.

Brigitte reprit bientôt connaissance, et, nous voyant tous autour d'elle, elle nous remercia du regard, puis s'endormit doucement, calme, heureuse. A la suite de ce long sommeil inattendu, il y eut un mieux sensible. La journée du lendemain fut assez bonne, et, vers la fin de la semaine, elle put même se lever pendant quelques heures et se promener dans le salon, appuyée à mon bras ; ses forces se ranimaient, et, comme le temps s'était adouci subitement, bientôt on lui permit de sortir en voiture avec sa mère et moi. Mes rapports avec madame Urbain n'avaient plus rien d'hostile ; nos haines semblaient s'être apaisées, et nous étions si heureux que nous pouvions nous croire sincèrement réconciliés. En nous voyant tous les deux à ses côtés, bienveillants, empressés l'un pour l'autre, délivrés de toute animosité, Brigitte montrait une gaieté d'enfant ; cette paix inattendue qu'elle rencontrait autour d'elle, ces promesses de l'avenir, ce ciel propice, tout semblait s'unir pour favoriser sa guérison. Sous ces calmes influences, par ce beau soleil d'avril, elle se sentait renaître, et doucement elle se relevait d'heure en heure comme un lis courbé par l'orage.

A mesure qu'elle ressaisissait ainsi toute sa jeunesse, Brigitte se rattachait avec plus d'ardeur à la vie, elle l'aimait, elle aimait son

bonheur; un rayon d'espérance traversait son âme et l'éclairait d'une lueur mystérieuse et nouvelle. Ce n'était plus cette Brigitte que j'avais vue naguère si triste et si résignée aux plus cruelles épreuves, n'osant plus croire à rien d'heureux dans l'avenir, pour qui l'inconnu n'avait que des menaces, qui toujours gardait vis-à-vis du bonheur même une sorte de réserve inquiète et cette méfiance, cette crainte vague et familière aux personnes depuis longtemps habituées à souffrir. Du passé douloureux, plus de trace. Ce voile de deuil répandu sur sa vie, elle le rejetait avec une animation gracieuse; tout lui souriait, l'amour, le printemps, la jeunesse, et confiante et ravie, dans la joie de la délivrance, pour la première fois elle jetait son cri d'allégresse.

C'eût été par trop cruel de troubler une si naïve confiance; moi-même, d'ailleurs, j'étais sous le charme des mêmes illusions, ou, pour dire vrai, je me laissais aller au bonheur du moment, sans jeter les yeux sur l'avenir, sans oser le sonder, n'osant rien voir au delà de l'heure présente. Madame Urbain, de son côté, très-prompte à prendre toute trêve pour une alliance définitive, n'hésitait pas à s'installer pour ainsi dire dans une équivoque, comme si tout eût été résolu entre nous. Elle recommençait tous ses projets d'autrefois; elle se remettait à nous parler bals, concerts, fêtes brillantes, pour le mois prochain, et pour l'été et pour l'hiver; elle se plaisait à arranger par avance notre vie dont elle se donnait l'absolue direction, et sans songer, même pour la forme, à prendre en rien mon avis. Et tout cela avec gaieté, entrain, avec une gentillesse étourdie qui n'avait rien de blessant; il est vrai que je m'étais fait une habitude de ne plus prêter qu'une sorte d'attention extérieure, de pure politesse à toutes ses paroles, et ce n'est qu'en creusant très-obstinément dans mes souvenirs, que j'arrive à reconstruire tous ces discours de madame Urbain. La guérison inespérée de mon amie m'avait jeté dans une joie profonde, concentrée, contemplative. J'étais si absorbé dans mon bonheur, que je ne voyais plus que Brigitte; je n'entendais plus qu'elle; toute voix qui n'était pas la sienne frappait mes oreilles comme un bruit inutile que je ne cherchais pas à saisir, à comprendre.

Cet oubli de tout ce qui n'était pas elle était si profond, si involontaire, qu'il m'arrivait souvent de parler avec Brigitte comme si nous étions tout à fait seuls. Un jour même, au retour d'une promenade à trois sur les bords de la Bièvre, assis entre madame Urbain et sa

fille, sous un arbre de la forêt, j'en étais venu à raconter à Brigitte mon voyage dans la Haute-Loire; je lui parlais de son père, de ses souvenirs d'enfance, j'évoquais sa jeunesse, et je lui disais quel bonheur ce serait pour moi de la ramener dans cette vallée qui nous était si chère. Il paraît que dans ces projets d'avenir je n'avais pas pensé une seule fois à nommer madame Urbain; je l'avais absolument perdue de vue, avec le plus naïf égoïsme, car je la vis tout à coup se troubler et frémir comme si elle eût été directement provoquée. Elle me regardait obstinément avec des yeux inquiets, irrités, qui semblaient me dire : — « Je ne vous serai donc jamais rien!... Eh bien! vous retrouverez l'ennemie. » La conversation s'arrêta brusquement sans qu'il me fût possible de trouver un seul mot à répondre. Madame Urbain se remit promptement de cette émotion de colère qui l'avait agitée. Elle se tourna toute souriante vers sa fille; elle eut même le courage de m'adresser quelques paroles gracieuses dont je la remerciai très-vivement. Mais Brigitte avait tout deviné, tout compris; nous la vîmes pâlir affreusement; elle était atterrée, anéantie. Entre sa mère et moi, il ne s'était pas échangé un seul mot blessant; mais quels sentiments irréconciliables s'étaient dévoilés soudainement! Rien ne s'était donc fait entre nous, rien de vrai, rien de durable? Cette concorde qu'on lui offrait n'était donc qu'à la surface? A mesure que ce péril qui menaçait Brigitte s'était éloigné, chacun de nous était rentré fatalement dans sa nature. Si contenue que fût l'impatience de nos antipathies, elle n'en était pas moins manifeste pour elle; un rien suffisait pour les trahir. Avec cette vive intuition d'un cœur exercé par les longues souffrances, Brigitte avait reconnu en nous la présence des haines invincibles. En vain nous nous efforçâmes de lui donner le change. Que pouvaient tous ces ménagements? Le mal se cachait sans être vaincu, et Brigitte était à cette hauteur de vérité, où l'on ne peut plus vivre d'illusions. Ce n'était pas la prudence qu'elle nous demandait, qu'elle attendait de nous, mais l'amitié sincère, réelle et libre. Et nous, que pouvions-nous lui offrir, sinon des apparences?

Cette promenade fut la dernière. Brigitte rentra chez elle, très-souffrante, accablée. Toute paix était à jamais perdue pour elle, toute confiance détruite. Déchue de ses dernières espérances, arrivée à l'extrême limite de ses forces, la plus légère blessure lui était mortelle; sans accident, sans crise nouvelle, sans qu'il lui fût donné d'autre sujet d'alarme, nous la vîmes retomber au plus bas, et sans pouvoir l'aider en rien; nos soins, nos larmes, nos sympathies ne

pouvaient plus rien pour elle. La dureté de nos âmes l'avait brisée.

Ce qui m'inquiétait le plus, c'était le langage par trop rassurant des médecins. Je les pris à part pour les consulter, mais je n'obtins d'eux que des réponses évasives. Bientôt les nuits devinrent très-mauvaises, et madame Sidonie se trouva la seule à ne pas désespérer.

Madame Urbain était très-abattue, mais je lui inspirais une telle antipathie, qu'elle refusait tout repos pour ne pas me laisser un instant avec Brigitte. Elle n'était plus soutenue que par ses sentiments d'animosité. De mon côté, j'avais pour elle une aversion sans bornes. Oh! quel spectacle que celui de nos haines silencieusement déchaînées autour de ce lit d'agonie! Lutte muette, incessante et sans trêve, horrible encore à raconter. Aujourd'hui même ce souvenir m'épouvante encore. La nuit, le jour, à toute heure, nous étions là, près de Brigitte, face à face, vigilants, infatigables, ne nous relevant pas, ne nous aidant en rien, odieusement importuns l'un à l'autre, chacun de nous deux se voulant seul dans ce dernier office d'affection, réclamant pour soi toute la peine comme un privilége d'amour, refusant haineusement toute alliance dans les soins à donner à cette Brigitte que nous nous disputions encore au bord de la tombe. Pas un mot, pas un geste de moi ou de Brigitte qui n'excitât toute la jalousie de madame Urbain, et qu'elle n'interprétât douloureusement. Avec une sagacité vive, ardente, irritée, elle pénétrait toutes mes pensées, tous mes mouvements pour les prévenir, pour me devancer auprès de sa fille. Tout regard qui me venait de Brigitte, toute parole qu'elle m'adressait, c'était pour sa mère un vol fait à sa tendresse. Au moindre signe d'attention qui m'était donné, elle tressaillait horriblement, et les larmes aveuglaient ses yeux brûlés par les veilles. Quand Brigitte dominant son mal m'appelait, ou me tendait la main, ou s'efforçait de me sourire, madame Urbain, folle de douleur, se reculait avec angoisse, mortellement frappée comme si on lui eût crié qu'elle était à jamais chassée du cœur de sa fille. Les témoignages d'affection que lui prodiguait Brigitte ne pouvaient rien pour apaiser cette avide, cette insatiable jalousie qui se refusait à tout partage.

Habituée aux grands éclats, aux sanglots, aux cris, à toutes les agitations extérieures qui soulageaient sa nature inquiète et maladive, madame Urbain souffrait affreusement du silence qui lui était imposé. Ces désespoirs concentrés la tuaient. J'assistais sans pitié au spectacle de ses tortures. Comme elle me repoussait, je la repoussais, — non

par jalousie — c'eût été accepter une sorte d'égalité qui répugnait à mon orgueil, — mais parce que je lui imputais toutes les souffrances de Brigitte. Le passé revivait incessamment sous mes yeux, dans sa laideur et son horreur. Toujours, toujours, je voyais en cette femme l'auteur du mal qui tuait ma bien-aimée. Je la voyais là, comme une coupable, dans ses œuvres, et comme un être funeste entraînant les innocents dans sa destinée maudite; attirant sur les siens les périls et les punitions imméritées : agent fatal, instrument servile aux mains des puissances ennemies, il me semblait que par sa seule présence elle profanait une si sainte agonie.

XXI

De jour en jour les forces de Brigitte déclinaient; mais au milieu des souffrances elle gardait toute sa vigueur d'âme. Dans ces grands affaiblissements du corps, l'esprit semblait se dégager, et par moments quelque chose du monde supérieur dans lequel elle entrait se manifestait mystérieusement sur son visage et se répandait autour d'elle comme une lumière. Les médecins s'obstinaient à la bercer d'espérances, mais elle ne se faisait plus illusion. Désirant se préparer à la mort, elle voulait revoir le prêtre qu'elle avait fait appeler au commencement de sa maladie.

A son arrivée, le prêtre fut congédié par madame Urbain qui s'était postée dans l'escalier pour le recevoir, et qui n'avait pas hésité à lui dire qu'elle le renvoyait au nom de Brigitte. Dans la soirée elle se vanta avec nous de ce mensonge comme d'une habileté de garde-malade. — « Ah! si nous la laissions faire, disait-elle avec cette incroyable confiance qui ne la quittait pas, elle finirait par se croire très-mal. Gagnons encore quelques jours, et alors elle sera assez bien pour qu'on laisse entrer la robe noire. A aucun prix il ne faut effrayer les malades. » Et le lendemain, sur une nouvelle demande de Brigitte, il me fallut intervenir avec Chavinart pour avoir raison des résistances de madame Urbain et faire respecter les volontés de notre amie.

Jusque-là, quel que fût mon désespoir, j'avais conservé un certain calme; mais dès que nous eûmes introduit le prêtre dans la chambre, une terreur soudaine m'envahit comme si j'eusse vu la mort face à face. Dès que j'eus franchi le seuil de la porte, il me sembla que je ne reverrais plus Brigitte vivante. Chavinart m'avait laissé seul dans la rue; pendant une heure je me promenai devant la maison avec

anxiété, n'osant m'éloigner. C'était une première sortie depuis le jour où Brigitte s'était remise au lit pour ne plus se lever. Je ne l'avais pas quittée d'un instant; je ne voyais qu'elle au monde; le bruit de la rue, l'animation des passants, leur affairement ou leur insouciance, toute cette vie du dehors me faisait horreur. Je comptais une à une les minutes, attendant toujours avec angoisse qu'on vînt m'appeler. Arriverai-je à temps pour entendre une dernière fois la voix de Brigitte, pour recevoir son dernier adieu!

Sous la secousse de cette violente douleur, je me sentis gagné par une sorte d'attendrissement; je pensai à madame Urbain sans haine et sans colère, et lorsqu'on m'avertit que je pouvais remonter, je rentrai très-disposé à ne plus refuser à la mère de Brigitte ces témoignages de sympathie que réclamait notre malheur commun. Mais dès que je fus auprès de madame Urbain, sa seule vue me glaça. Elle avait le triste don de tuer en moi les meilleurs mouvements. Nous nous étions assis tous les deux à la tête du lit comme d'habitude, chacun, de son côté, silencieux et nous observant avec méfiance. Brigitte nous appela d'une voix faible, puis elle leva les yeux au ciel avec un grand élan de foi et de résignation. Ah! quelle douleur était la sienne! et c'était bien pour nous qu'elle s'offrait encore en sacrifice. Elle avait lu dans nos cœurs; nous n'avions rien pu lui cacher de nos persévérantes inimitiés; à cette heure suprême elle mesurait bien tous les ravages de la haine dans nos âmes.

— « Approchez-vous, nous dit-elle; là, tous les deux. » Elle nous regarda avec une expression ineffable. Tout ce qu'il y avait de tristesse et de charité dans ce regard suppliant, nous le comprîmes simultanément, d'un même cœur. Pour la première fois, nous allions nous unir, nous nous unissions dans le même sentiment; je ne sais quelle émotion sympathique nous gagnait, déjà je m'étais rapproché de madame Urbain, elle venait à moi, confiante, attendrie. Rien n'échappa à Brigitte de ce bon mouvement; elle nous vit unis, réconciliés, et, dans la joie de cette espérance, elle tressaillit d'allégresse; une vision céleste passa devant ses yeux. Oh! quoi qu'elle eût demandé de nous, en ce moment elle l'aurait obtenu! Rien ne nous eût coûté, rien n'était impossible. Un sourire de bonheur errait sur ses lèvres entr'ouvertes; je crus qu'elle allait nous parler, mais elle avait tout remis dans les mains divines; puis ses yeux se refermèrent lentement, à jamais, et devant cette apparition de la mort toutes nos haines se ressuscitèrent. Madame Urbain s'arrêta, je de-

meurai immobile; un horrible combat se livrait dans nos cœurs qui tour à tour s'attiraient et se repoussaient violemment; l'aversion triompha, un détestable amour-propre nous retint invinciblement, nos mains qui se rapprochaient se retirèrent avec froideur, et chacun de nous retomba dans son endurcissement.

Alors tout fut fini. Les ombres de la mort se répandirent sur le visage de Brigitte, ses lèvres pâlirent; elle joignit une dernière fois les mains, et rendit son âme à Dieu.

Madame Urbain poussa un cri terrible et tomba à la renverse, anéantie, foudroyée. On l'emporta comme un cadavre.

XXII

Madame Sidonie et Chavinart avaient résolu de passer la nuit dans la chambre mortuaire, mais ils comprirent que je désirais être seul pour cette dernière veille; rien n'échappait aux divinations de leur amitié, et ils se retirèrent discrètement à la tombée du jour.

Madame Urbain était dans la pièce voisine, confiée aux soins des médecins. Vers neuf heures, lorsqu'elle eut tout à fait repris connaissance, elle demanda d'être ramenée dans la chambre de sa fille; dans l'état où elle était, on n'osa pas se refuser à sa prière; elle arriva, portée comme une enfant, dans les bras de madame Sidonie; on la déposa sur un fauteuil sans qu'elle manifestât aucun trouble à la vue de Brigitte; tout ce qui lui restait de forces semblait s'être épuisé dans ces dernières crises. Abattue de corps et d'esprit, inanimée, les yeux sans larmes, elle nous regardait, elle regardait sa fille avec une sorte de fixité douce, sans donner d'autres signes de tristesse. Madame Sidonie, rassurée par ce grand calme, crut pouvoir nous laisser seuls ensemble et rentrer à l'hôtel Beau-Séjour. Quelle nuit! J'étais brisé, atterré, ne pouvant croire encore à cette horrible réalité de la mort de Brigitte, et par moments, en voyant madame Urbain à sa place accoutumée, de l'autre côté du lit comme les nuits précédentes, les deux mains posées sur le chevet, attentive et silencieuse auprès de notre amie immobile, et se penchant sur elle comme pour écouter sa respiration, je me demandais si Brigitte n'allait pas m'appeler comme la veille à la même heure, et je m'approchais d'elle avec égarement, prêtant l'oreille aux moindres bruits.

La nuit était déjà très-avancée; tout à coup je vis madame Urbain se lever à grands cris dans des transports de démence; elle se jeta

sur sa fille et lui prit convulsivement les mains; elle lui parlait, elle l'appelait, elle la suppliait de répondre; elle se roulait à terre et se heurtait la tête aux murs, et, revenant vers Brigitte, elle s'écriait : — « Mais non! elle n'est pas morte, elle ne mourra pas, je ne veux pas qu'elle meure! Eh bien! qu'ils viennent me l'enlever! ils nous emporteront toutes deux!!! » Elle courait furieuse à la porte comme pour arrêter et défier les fossoyeurs, puis retombait mourante au pied du lit, écrasée et broyée par la douleur. Quelle nuit pour elle! Quelle expiation! elle vécut des siècles pendant ces heures lugubres. Ces cheveux blanchis subitement, ces yeux éteints, ce corps en convulsions, ces délires! qu'était-ce que tout cela à côté de cette grande dévastation de son âme en détresse, où tout s'était écroulé, vanités, illusions, espérances, où rien, rien du passé ne subsistait plus que des cendres, comme dans un lieu malsain visité par l'incendie. — J'étais moi-même si accablé, que bientôt je ne prêtai plus la moindre attention aux démences de madame Urbain. Ses cris ne me frappèrent plus que comme des bruits indistincts, je l'oubliai absolument, comme elle m'oubliait quoi qu'elle fît; je ne la vis plus, je ne l'entendis plus et je demeurai vraiment seul, abîmé dans l'égoïsme de ma douleur. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ce lit funèbre où Brigitte reposait, les mains jointes. Jusqu'au jour, je la contemplai avec désespoir, le blasphème aux lèvres, appelant la mort, luttant avec démence contre le temps, essayant de retenir, de reprendre ces heures qui me rapprochaient d'une séparation éternelle, jetant toute ma vie dans cette dernière veille et refusant de ne rien voir au delà. Mais quoi d'impie aurait pu persister dans un tel voisinage? — « Ah! tout est fini! crie la nature en révolte, humiliée et brisée par ces renversements irréparables. — Non, l'union vraie commence, répond l'esprit. C'est un mystère d'amour que la mort, une aurore. Vois et crois, sois fidèle. Écoute, écoute cette voix qui t'appelle avec des gémissements ineffables. » D'heure en heure une sérénité surnaturelle se répandait sur le visage de Brigitte, et les dernières traces de l'agonie s'effaçaient doucement. Sa beauté jeta un suprême éclat. Je tombai à genoux au pied du lit, attendri, dominé, vaincu par un pouvoir surhumain, invisible. Devant moi, je vis madame Urbain les mains jointes, humble et calme en prière. Ah! quelle souveraine éloquence que celle de Brigitte à cette heure que je n'oublierai jamais! Ce qu'elle me dit alors de ses lèvres inanimées, je l'entendis, je le sentis au vif de l'âme, au plus intime de mon être. Mystérieux appel, doux repro-

ches, commandement de son amour! Elle me parlait avec un langage tendre et sévère, pénétrant, irrésistible. « Qu'attends-tu donc pour comprendre? Es-tu seul ici, et ton cœur ne te dit-il rien? Ce qui t'est demandé, ne le vois-tu pas? qu'attends-tu? Et n'est-ce pas assez de ma vie offerte pour l'apaisement de vos haines? Crois-tu donc que je puisse entrer dans la paix, tant que vous serez enchaînés à vos ressentiments. Par vous dure encore le mal qui nous a séparés, par vous se prolonge ma souffrance. Ce que je n'ai pu faire dans ma vie terrestre, c'est à vous à l'accomplir, à vous seuls, me refuserez-vous cette assistance? Rien donc ne pourra briser ta dureté? Oh! regarde celle que je laisse seule au monde, sans appui, sans consolation! Ne lui dois-tu donc rien? Et cette fidélité que tu me jures ne t'engage-t-elle pas vis-à-vis d'elle? Non, ce n'est pas un hasard qui nous a rapprochés de si loin pour toujours, et ma mort ne t'affranchit pas de ce travail qui nous était commun, que je laisse interrompu, et dont vous seuls maintenant pouvez m'alléger le fardeau. Ma délivrance est dans vos mains; de vos mains seules je recevrai ma couronne. Ce lien qui nous unissait, ne le sens-tu pas resserré plus fortement encore? Notre alliance est scellée d'aujourd'hui par la mort, devant Dieu, éternelle, je demeure parmi vous, et ma mère est ta mère. Cette amitié que tu lui refuses, était-ce à moi à te l'imposer? puis-je l'exiger de toi? Et devais-je te ravir l'honneur et la joie d'une union en esprit et en vérité? J'ai voulu que ce fût le désir de ton cœur. Aujourd'hui même, je ne te demande rien que de spontané, de sincère, un libre mouvement de ton cœur vers elle, l'élan de ton amour, et si vos cœurs résistent, j'attendrai encore, ne cessant de souffrir et de supplier pour toi. »

Et ces tendres invitations se prolongeaient, se reprenaient profondément, tristement, avec insistance; appels mystérieux, doux reproches, commandements de son amour; tout ce qu'elle n'avait pu demander vivante, sa mort le réclamait de moi. Pour la première fois de ma vie, j'eus horreur de mon égoïsme; je sentis s'éveiller en moi l'intérêt le plus vrai pour madame Urbain; je ne pensai plus qu'à son infortune. Pour la première fois, je la regardai sans colère comme sans indifférence. Agenouillée au pied du lit, elle priait avec ferveur, résignée, soumise, pénitente. Quelle révolution s'était faite en elle, soudaine, profonde, au plus intime! Et quelle inattendue simplicité!!! Elle aussi les avait entendues ces voix suppliantes qui nous appelaient à la concorde, elle les avait entendues, et d'un cœur

préparé. Après de si cruelles élaborations, ramenée à elle-même, en son propre fond, concentrée, elle avait reçu la divine secousse; et, déchirée au vif, mise à nu, renversée, elle sortait de son grand dépouillement, renouvelée et libre, purifiée par les flammes.

Rien ne m'étonna d'elle quand je la vis s'avancer vers moi pour me dire : — « Péraldi, avant de vous éloigner de moi pour toujours, pardonnez-moi, et que Dieu me pardonne ! »

Le pardon ! n'avais-je pas aussi à l'implorer pour moi? Et quoi de plus sacré pour mon cœur que ces paroles de Brigitte, que tous les jours j'entends encore : « Je demeure parmi vous, et ma mère est ta mère ! »

FIN DE BRIGITTE.

Nous ne pouvons nous empêcher, en terminant la publication de ce roman, d'ajouter quelques mots sur l'auteur prématurément enlevé à ses amis et aux lettres, au début d'une carrière qu'il promettait de parcourir d'une manière si honorable et si brillante. Les écrivains qui prennent leur art au sérieux, et qui s'y dévouent sans autre ambition que celle d'une renommée obtenue par le travail et par la persévérance, deviennent de jour en jour plus rares. Le but que l'on poursuit en général dans la littérature comme dans les autres carrières, c'est la fortune, et une fortune rapidement acquise. Jules de la Madelène n'avait ni ce souci, ni cette impatience. Modeste, laborieux, solitaire, il attendait son jour. De là, dans ses romans, hélas! bien peu nombreux, cet air de soin et de culture qui n'est pas moins utile aux œuvres littéraires qu'aux plantes, et qui ajoute quelquefois à leur grâce naturelle.

L'auteur de *Brigitte* avait reçu tous les dons du romancier véritable : l'esprit, la passion, le sentiment, l'imagination et la réflexion; il savait observer et peindre; il analysait les caractères d'une façon pénétrante, sans se perdre jamais dans ces détails où la faiblesse des auteurs contemporains se complaît tant, et qui ne sont que la fausse monnaie de l'observation. Il produisait peu, lentement, et se séparait avec peine de son œuvre, ne la croyant jamais assez achevée. Cette fécondité, qu'on a tant admirée, a perdu les romanciers modernes, et enlevé au roman ce cachet d'inspiration et de personnalité sans lequel il n'est qu'une des plus vulgaires productions du métier littéraire. Jules de la Madelène aurait certainement contribué à le relever. Cette idée augmente encore les regrets que sa perte prématurée inspire à tous ceux qui le lisaient à cause de son talent, et qui l'aimaient et l'estimaient à cause de ses qualités personnelles. (*Note de l'Éditeur.*)

DE L'ALIMENTATION PUBLIQUE

SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE FRANÇAISE

PAR CHARLES LOUANDRE.

DEUXIÈME PARTIE.

I

RÉGLEMENTATION DU COMMERCE DES GRAINS.

Avec le régime de la liberté moderne et le jeu tout-puissant des intérêts commerciaux, l'équilibre dans la répartition des produits alimentaires finit toujours par s'établir entre les diverses zones territoriales du pays, et le superflu tend sans cesse à se déverser des contrées où règne l'abondance dans celles où existe le déficit. La législation favorise autant qu'il est en elle ce mouvement de répartition, et il en résulte que bonnes ou mauvaises, les conditions, à de légères différences près, sont les mêmes partout. Mais, dans l'ancien régime, il n'en était pas ainsi, et la maxime *chacun chez soi*, *chacun pour soi*, recevait partout l'application la plus rigoureuse. Tandis que les individus, sous l'empire de la loi religieuse, s'efforçaient par l'aumône de soulager la misère, les pouvoirs publics, sous l'empire de la loi civile, restaient impuissants à la prévenir, et ne faisaient même le plus souvent que l'augmenter. La charité dans les mœurs, l'égoïsme dans les lois, voilà le singulier contraste que présente le moyen âge tout entier. Aucun lien de solidarité ne rattachait entre elles les divisions politiques ou géographiques du royaume; la province, la commune, le fief, chaque centre de population, en raison même de son autonomie, consultait exclusivement ce qu'il croyait son intérêt, et cherchait à retenir, dans les limites mêmes de son territoire, ce

1. Voir les 38e et 39e Livraisons.

que ce territoire avait donné. Dans ce but, on soumettait à la réglementation la plus minutieuse, d'une part la vente et l'achat des grains sur le lieu même de la production, et de l'autre les échanges commerciaux soit avec l'étranger, soit entre les diverses provinces, les communes ou les circonscriptions féodales du royaume. Occupons-nous d'abord de la vente et de l'achat du blé sur les lieux de production.

L'idée qui domine les lois relatives à la matière est d'abord celle de l'accaparement, soit du côté des cultivateurs, soit du côté des acheteurs. Lorsqu'il s'agit du cultivateur, l'accaparement est toujours confondu avec la mise en réserve; lorsqu'il s'agit des acheteurs, il est toujours confondu avec le commerce[1]. Cette idée s'appuyait sur ces paroles de Salomon : *Qui abscondit frumenta maledicitur in populis*[2], et ces paroles pesèrent à travers le moyen âge comme une sorte d'anathème sur les producteurs, les marchands et les consommateurs; la législation s'en inspira directement, et tous ses efforts se concentrèrent sur deux points : 1° empêcher les cultivateurs ou les marchands d'*accaparer;* 2° forcer les cultivateurs ou les marchands à vendre toujours au plus bas prix possible. On voit de suite quelles sont les conséquences d'un pareil système : d'une part on détruit les réserves, de l'autre on paralyse l'agriculture en lui enlevant des prix rémunérateurs. Les faits vont justifier cette remarque.

En ce qui touche les mesures prises contre les prétendus accaparements, l'origine en remonte à un capitulaire de 806 ; Charlemagne, dans ce capitulaire, défend à ses sujets d'acheter avant la moisson des grains pour les revendre, ou d'en acheter après la moisson pour les mettre en magasin. Du neuvième siècle au dix-huitième, les principes restent les mêmes[3]. La vente est rendue obligatoire pour

1. La plupart des érudits modernes qui se sont occupés en passant de ce sujet, ont fait la même confusion, et ont félicité les gens du moyen âge de leur prévoyance, tant est grande la légèreté avec laquelle sont souvent traitées chez nous les questions historiques.

2. Salomon, v. 26.

3. 1304. — Philippe le Bel ordonne aux cultivateurs de ne garder, en fait de blé, que ce qui est nécessaire à leur nourriture et à leurs semailles, et de porter le reste au marché. — 1306. Défense à toute personne, faisant commerce de blé, d'acheter au delà des besoins du jour.— 1343. Ordre de porter les blés sur les marchés à peine de confiscation. Les habitants des villes ne pourront acheter que ce qui sera nécessaire à leur consommation pendant quinze jours. — 1394. Le roi ratifie un statut portant que les consuls de

les cultivateurs, les achats sont limités pour les marchands ou les consommateurs, et telle est la persistance des traditions qu'en 1764, c'est-à-dire l'année même où un édit du roi autorisait la libre circulation des grains, le parlement de Paris, qui resta toujours en arrière de tous les progrès économiques, par cet entêtement traditionnel qui est le caractère de toutes les grandes corporations, le parlement de Paris, disons-nous, intentait des poursuites pour accaparement contre un habitant de cette ville qui avait acheté dix setiers de blé pour sa consommation[1].

A Paris, comme dans le reste du royaume, on faisait, au moindre renchérissement des céréales, des visites domiciliaires chez les fermiers, les marchands, les communautés religieuses elles-mêmes et les bourgeois, attendu que la plupart des baux se payaient en grains, et que les propriétaires fonciers étaient obligés par là de faire chez eux des réserves. On envoyait de suite au marché telle part de ces réserves que l'on jugeait convenable : c'est ce qu'on appelait *mettre les blés en mouvement*. Des mesures bien autrement sévères étaient adoptées dans les moments de crise, et il existe un arrêt du parlement à la date du 19 avril 1709, portant que tous ceux qui dans le ressort de la cour auront des approvisionnements d'orge, seront tenus de les mettre en vente avant le 8 du mois suivant, au prix de 40 livres le setier, et ce à peine de 3,000 livres d'amende et de réduction sur le prix de 40 livres pour chaque jour de retard à partir du 8 mai. Les laboureurs, exposés à voir sans cesse leurs approvisionnements enlevés par voie de réquisition, et craignant de manquer de pain s'ils ensemençaient leurs terres, les laissaient en friche. On en vit même qui, par crainte des peines portées contre les prétendus accapareurs, détruisaient leurs réserves de grains. Malgré la sévérité des règlements, ou plutôt en raison même de cette sévérité, le vide se faisait sur les marchés, et alors les pouvoirs publics, après avoir défendu les approvisionnements, se voyaient

Figeac peuvent forcer les habitants à vendre le blé qui dépasse leur provision, ou leur défendre d'en acheter au delà de leurs besoins. Lorsque le setier de blé vaut plus de quinze sols, il est défendu aux boulangers d'en acheter sans la permission des magistrats municipaux. — 1481. Il est enjoint à tous ceux qui ont des blés de les porter journellement au marché. — Des ordonnances analogues sont promulguées, par le parlement de Paris, en 1660, 1661, 1692, 1693 et 1694.

1. Bibliothèque imp., Dép. des Mss., collection Joly de Fleury, 381-62.

forcés de déclarer que ceux qui en avaient fait pouvaient, sans crainte d'être poursuivis, apporter leurs céréales dans les villes.

Pour maintenir les céréales au plus bas prix possible, on prohibait les achats en gros du commerce : c'est ce qu'on appelait *empêcher le regrat*, et l'on poursuivait avec une rigueur extrême les acheteurs qui offraient des prix supérieurs à ceux de leurs concurrents, ou les vendeurs qui voulaient renchérir leurs marchandises[1]. En 1529, un capitoul de Toulouse, convaincu d'avoir demandé 5 sous de plus que le cours du jour pour des blés qu'il avait mis en vente dans cette ville, fut condamné pour ce fait à fournir six cents setiers de blé aux pauvres, et à payer au roi 500 livres d'amende[2]. En 1729, un boulanger de Paris, nommé Louis Gagnée, ayant offert dans la halle 30 sous de hausse, fut puni d'une amende de 1,000 livres, et vit sa boutique fermée pendant six mois. Cette répression des enchères était générale, dans les années de disette aussi bien que dans les années d'abondance, et comme la plupart des mesures législatives ou de police dont nous avons déjà parlé, elle allait contre son but, qui était de donner le pain à bon marché. Pour arriver à ce résultat, il fallait activer la production agricole, tandis qu'on la décourageait en restreignant constamment les bénéfices du cultivateur, et que d'un autre côté on ne faisait rien pour diminuer ses charges.

Ce n'était point assez cependant de soumettre les transactions à ces mesures vexatoires, il fallait encore assigner aux vendeurs et aux acheteurs des lieux invariablement déterminés. Les parlements et autres siéges des justices royales, à côté de leurs attributions judiciaires, avaient usurpé partout des attributions administratives et de police, et ils contraignaient, autour des villes de leur résidence, les habitants des campagnes à venir vendre dans ces villes. En 1727, deux laboureurs sont condamnés par le parlement de Paris chacun à 1,000 livres d'amende, pour s'être abstenus pendant quelques semaines d'apporter du blé dans la capitale. L'année précédente, la même peine avait été prononcée contre un fermier nommé Pasquier, parce qu'il avait été vendre de l'avoine à Montlhéry. Toute vente faite de la main à la main était considérée comme spéculation

1. Voir une ordonnance du prévôt de Paris, en date de 1393, et une ordonnance royale dans le *Recueil des ordonnances* t. IX, p. 49.

2. *Bibliothèque* ou *Trésor du droit français*, 1671, in-fol., t. Ier, p. 369.

illicite; achats et ventes de grains ne pouvaient avoir lieu que publiquement sur les marchés. A une certaine distance autour des villes où se tenaient les marchés et où les acheteurs et les vendeurs étaient forcés de se rendre, toute transaction commerciale pour les grains était interdite entre les agriculteurs, les meuniers, les boulangers et les marchands. Pour Paris, la zone d'interdiction était tantôt de huit lieues, tantôt de dix, tantôt de douze. Elle fut fixée à dix lieues par des ordonnances de police ou des arrêts du parlement en 1415, 1567, 1577, 1669 [1]. De nombreuses protestations s'élevèrent à diverses reprises contre ce régime, mais les dates que nous venons d'indiquer montrent que ces protestations restèrent sans effet, et le système resta en vigueur jusqu'en 1789, tant était grande l'immobilité de la législation !

Nous venons de dire que l'obligation de ne vendre que dans les marchés était à peu près générale; nous allons chercher maintenant quelles conditions, sur ces marchés mêmes, étaient faites aux vendeurs et aux acheteurs.

II

LES MARCHÉS.

L'origine des assemblées commerciales, connues sous le nom de marchés, est la même que celle des foires, c'est-à-dire qu'elle est due à l'influence de l'Église. Dans cette société violente du moyen âge, où la force était la seule loi, la religion étendit sa sauvegarde sur les classes industrielles et agricoles, aussi bien que sur les pauvres, et elle ouvrit aux abords des églises des asiles inviolables, où se réunissaient ceux qui se livraient au commerce. Elle ne demandait rien en échange de sa sauvegarde, et par cela seul que sa puissance était toute morale, sa protection était toute gratuite [2]. Mais en substituant sa force matérielle à celle de l'Église, la féodalité changea l'asile commercial en une dépendance de sa juridiction. Les rois, en s'élevant

1. Voir Delamarre, *Traité de la police*, t. II, tit. v, chap. 5, et dans la collection de ses papiers, volumes cotés *Grains-disette*, t. VII, fol. 67, v°.

2. Voir sur les foires et marchés : *Edictum pistense*, XIX; — Ducange, Gloss. au mot *Mercatum*; — L'abbé Carlier, *Hist. du duché de Valois*, t. Ier, p. 263; — *Recueil des ordonnances*, t. IX, p. 576; — *Hist. littéraire de la France*, (par les Bénédictins), t. XIV, p. 72 et suiv.; — *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XLIII, p. 707.

au-dessus de la féodalité, en réclamèrent à leur tour la haute surveillance, et en passant du protectorat de l'Église sous l'autorité du seigneur ou l'administration des rois, les marchés perdirent leur caractère primitif; ceux qui les fréquentaient y trouvèrent encore des garanties pour eux-mêmes et pour les marchandises qu'ils apportaient avec eux; ils y trouvèrent des halles pour se mettre à l'abri, des juges pour régler les contestations; des poids et des mesures étalonnés pour prévenir les fraudes, des sergents pour protéger les personnes et les choses. Il était donc juste, en échange de ces avantages, de faire payer quelques droits, pour acquitter les frais de premier établissement et de police. Mais l'intérêt particulier l'emportant sur l'intérêt général, les marchés ne furent bientôt considérés, par ceux qui en avaient l'administration, que comme une matière imposable. Les rois, les seigneurs, les échevinages, établirent sur les denrées qu'on y apportait des impôts, souvent excessifs, tels que l'entrée, le pesage, le mesurage, l'étalage, le voiturage, la visite, la vente, etc. Les marchés aux blés, à la viande, aux légumes, aux poissons étant nécessairement les plus nombreux et les plus fréquentés de tous, ce fut principalement sur ces marchés que portèrent les droits les plus lourds. Ces droits étaient perçus, soit au profit du roi, soit au profit des seigneurs, soit au profit des communes; mais il arrivait souvent que, sur les mêmes marchés, les droits royaux, seigneuriaux et communaux étaient levés simultanément, attendu que les rois et les seigneurs, en concédant le marché, s'y réservaient presque toujours quelques bénéfices.

Outre les impôts fixes, prélevés en argent pour la concession des étaux, l'entrée dans les marchés, le pesage, le mesurage [1], il existait encore une foule de prélèvements en nature qui représentaient souvent, en se multipliant, des sommes assez importantes. Ainsi, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, les rois de France avaient le droit de prendre, à Paris et dans d'autres villes, les denrées alimentaires au taux fixé par leurs officiers, et ceux-ci, tels que le panetier, le boutillier, le chambrier, le chancelier, prenaient à leur tour ces mêmes denrées au taux fixé pour le roi. Les voyers de la capitale jouissaient d'un privilége analogue, et le bourreau, même à la fin du

1. Jusqu'au règne de Louis XI, l'impôt sur le mesurage des grains à Paris avait appartenu aux rois, sous le nom de *Coutume du blé;* cet impôt fut cédé, en 1482, à l'abbaye de Saint-Denis. *Recueil des ordonn.*, t. XIX, p. 86, 88.

dix-huitième siècle, percevait, sous le nom de *havage*, un droit sur les sacs de grains, qui lui rapportait environ 16,000 livres par an et représentait son traitement fixe, outre les frais qui lui étaient payés sur facture par le parlement de Paris, lorsqu'il procédait à une exécution.

Il faut ajouter à ces diverses redevances les charges en titre d'office, qui se multiplièrent, dans les deux derniers siècles de la monarchie, d'une manière extraordinaire[1]. La fiscalité royale, à bout de ressources, mettait en vente un certain nombre de ces charges dans les diverses branches des services publics, lors même que le nombre des employés était suffisant. L'État assurait aux acquéreurs un revenu pour le capital versé entre ses mains, en attachant à l'exercice des offices une foule de redevances prélevées sur les marchands et les consommateurs. Cette manière de battre monnaie était si bien passée dans les habitudes financières de l'ancienne monarchie, que de 1689 à 1715, il avait été vendu à deux mille quatre cent soixante et une personnes pour 77,479,526 livres d'offices sur les ports, halles et marchés de Paris [2]; en 1760, dans la même ville, le prix des offices du même genre, remplis par onze cent quatre-vingt-onze personnes, s'élevait à la somme de 30 millions [3], et l'on conçoit de quelle surtaxe le revenu d'une pareille somme frappait les denrées vendues dans la capitale. La vente des volailles, œufs et gibier, avait elle-même été érigée en titre d'office, en 1673; les titulaires étaient au nombre de vingt-quatre, et ils percevaient sur les acheteurs un sou pour livre.

Quoique les villes se soient toujours efforcées d'attirer les producteurs sur leurs marchés, ceux-ci se trouvaient soumis à tant de mesures vexatoires, qu'il était souvent fort difficile de réunir les approvisionnements nécessaires. Parmi ces mesures, nous indiquerons celle qui imposait aux cultivateurs, quand ils avaient mis leurs

1. Ce trafic des offices fut l'une des plus tristes spéculations de l'ancien régime; car, sans parler des inconvénients qui résultaient pour la bonne administration de ventes d'emplois faites au hasard, sans aucune garantie de capacité ou d'expérience, le gouvernement ne respectait pas toujours la propriété des offices qu'il avait vendus. Les charges vénales étaient créées dans toutes les branches des services publics, y compris la cour; et sous le règne de Louis XV, on trouve à Versailles des *toiseurs* des poissons du roi et des *hâteurs* de ses rôtis.

2. Forbonnais, *Recherches sur les finances*, t. V, p. 252.

3. *Journal de Barbier*, t. VII, p. 241.

blés en vente, l'obligation de ne plus les retirer du marché, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des acheteurs, n'importe à quel prix. Cette obligation subsistait encore à la fin du dix-huitième siècle sur un grand nombre de points. En présence des difficultés qu'ils créaient comme à plaisir, les pouvoirs publics avaient recours aux moyens les plus divers ; à Rouen, l'administration municipale s'était réservé le droit de nommer les marchands de grains, et ceux-ci, au nombre de cent, ne pouvaient exercer leur trafic qu'à la condition de tenir toujours les halles de la ville abondamment pourvues de blés. A cette fin, ils devaient se rendre chaque semaine aux Andelys, à Caudebec, à Elbeuf, etc., et de là diriger sur Rouen, sans pouvoir les vendre en aucun autre lieu, les céréales qu'ils s'étaient procurées, et qui devaient être transportées par des voitures *ad hoc*, établies en vertu d'une autorisation du roi [1]. Ailleurs, tout en maintenant l'obligation de vendre à tout prix, on avait recours aux distinctions honorifiques, ou, comme l'on dirait aujourd'hui, aux primes d'encouragement. C'est ainsi qu'à Dunkerque, au seizième siècle, les magistrats municipaux offraient aux fermiers qui apportaient des céréales dans leur ville le *vin d'honneur*, si célèbre dans les vieilles communes du Nord, et qu'on ne présentait d'ordinaire qu'aux rois, aux prélats et aux plus grands personnages [2].

Cette idée élémentaire qu'une industrie ne peut produire que quand elle trouve des prix rémunérateurs paraît avoir été constamment méconnue dans la réglementation de la vente des blés, comme dans la réglementation de leur production ; et telle était, à ce sujet, la force des préjugés populaires, que nous lisons ce qui suit dans un opuscule anonyme du dix-huitième siècle, intitulé : *Réflexions sur la police des grains* [3] : « L'habitant des villes se réjouit quand les moissons se font par un temps humide, parce qu'il se flatte que les grains ne seront pas de garde, et lorsqu'il apprend que les insectes les dévorent dans les greniers, il espère que leur prix baissera de jour en jour, par la raison que les fermiers seront obligés de les porter au marché. » Les administrations publiques n'avaient guère des vues plus élevées, et quand les populations mouraient de faim, elles ne trouvaient rien de mieux que de défendre d'accaparer les blés, de

1. Farin, *Hist. de Rouen*, t. Ier, p. 38.
2. *Mémoires de la Société dunkerquoise*, 1858, in-8°, p. 68.
3. Brochure in-8° de 24 pages, conservée dans la collection Joly de Fleury, dans les liasses numérotées de 4310 à 4318.

fabriquer de la bière et des gâteaux, de l'amidon et de la poudre à cheveux. C'était là, même pour le parlement de Paris, le dernier mot de la prévoyance.

III

EXPORTATION ET CIRCULATION INTÉRIEURE. — L'ÉCHELLE MOBILE.

Maintenant que nous connaissons les lois qui régissaient la vente des céréales sur les lieux mêmes de la production, et dans le cercle resserré des diverses circonscriptions administratives, il nous reste à parler de la circulation générale, et de ce que l'on appelle aujourd'hui l'exportation et l'importation; mais il est un fait essentiel sur lequel il convient de s'arrêter d'abord : c'est que ces mots *exportation*, *importation*, ont, dans le passé, une acception différente de celle qu'ils ont de notre temps. Aujourd'hui, ils ne s'appliquent qu'aux marchandises qui traversent les frontières pour entrer en France, ou pour en sortir. Sous l'ancien régime, ils s'appliquaient, non-seulement à ces marchandises, mais encore à celles qui passaient, dans le royaume même, d'une province à l'autre, parce que la plupart des provinces avaient leurs frontières et leurs douanes particulières; de telle sorte que ces deux termes, *importation*, *exportation* signifient tout simplement, dans un grand nombre de cas, *circulation intérieure*.

Les possesseurs des grands fiefs, les officiers royaux eux-mêmes, en l'absence d'un pouvoir central fortement constitué et imposant régulièrement son action sur toute l'étendue du royaume, s'étaient arrogé le droit de défendre ou d'autoriser, selon qu'ils le jugeraient convenable, l'entrée ou la sortie des grains dans les circonscriptions territoriales soumises à leur autorité [1]. La royauté, dans un but d'intérêt général, intervint dans la question.

Sous les deux premières races, la libre circulation des produits du sol et leur exportation est autorisée, sauf pour le vin et l'huile. En 805, Charlemagne, à cause de la famine, suspend momentanément cette liberté, qui bientôt reprend son cours. En 1254, saint Louis

1. Telle fut la persistance des pouvoirs locaux à réglementer le commerce des blés, qu'en 1709, l'archevêque de Reims voulait encore s'arroger en cette matière une complète juridiction. Il s'ensuivit un procès qui fut entamé en 1709, et terminé seulement en 1737. Voir *Collection Joly de Fleury*, t. 380-56 et suiv.

déclare que les baillis royaux ne pourront interdire la circulation que dans des cas d'urgente nécessité, et seulement après avoir pris conseil de gens experts [1]. Autant qu'on peut en juger d'après l'extrême rareté des documents, on peut dire que, jusqu'au quatorzième siècle, c'est le principe de la liberté qui domine; du quatorzième siècle [2] à la première moitié du dix-septième, le système prohibitif alterne avec la liberté [3]. De 1631 à 1764, le système prohibitif domine; enfin, de 1764 à 1789, on voit paraître la plupart des mesures économiques qui nous régissent aujourd'hui; mais dans ce court espace de temps, les anciennes traditions reprennent plusieurs fois le dessus. Le régime de la liberté, et c'est là un fait curieux à noter, se rencontre donc aux époques les plus éloignées de nous.

En considérant, dans les années de mauvaises récoltes, le système prohibitif comme une utile mesure, il eût fallu, pour appliquer ce système avec quelque profit, comparer les ressources de la production avec les besoins de la consommation. Or, pendant tout le moyen âge, il n'y a point, que nous sachions, pour l'agriculture un seul essai de statistique générale; le premier travail de ce genre qui nous soit connu ne remonte pas au delà de 1539, c'est-à-dire à l'édit de Villers-Cotterets, qui ordonne que dans tous les siéges du royaume, il sera fait un rapport chaque semaine, et ce gratuitement, de toutes les espèces de grains qui se trouveront entre les mains des marchands. A cette date, on vit s'opérer dans les esprits un certain mouvement économique, analogue à celui qui s'opérait dans les lettres; François II établit à Paris un bureau chargé de fixer la quantité de blés qui pourrait être exportée de chaque province, et, en 1571, Charles IX, pour mettre un terme aux mesures contradictoires qu'adoptaient les parlements, les gouverneurs des provinces et les échevinages des grandes villes, déclara que le droit de congé et de transport des blés et autres grains était un droit royal, domanial et incommunicable; nul ne pouvait donc faire passer des blés d'une province à l'autre, en faire entrer dans le royaume, ou les trans-

1. *Recueil des ordonnances*, t. I, p. 74, art. 27; 81, art. 24.

2. En 1302, Philippe le Bel défend l'exportation, sauf quelques cas, et ce d'une manière absolue.

3. C'est ainsi qu'en 1350 on voit les bourgeois de Paris s'associer pour le commerce des blés avec des marchands forains. Depuis, ces sortes d'associations furent presque toujours interdites. *Recueil des ordonn.*, t. IV, p. 9 et 263.

porter à l'étranger, sans en avoir obtenu la permission du roi.

Henri IV, au début de son règne, autorisa la liberté du commerce des grains, mais il la suspendit en 1595, au moment de la guerre avec Philippe II, de peur que son adversaire, en accaparant des céréales dans le royaume n'y fomentât des troubles[1]. La guerre terminée, il en revint au principe qu'il avait posé lui-même, à savoir, que la « liberté du trafic est l'un des principaux moyens de rendre les peuples aysez, riches et opulents[2]. » Par lettres patentes du 26 février 1601, il leva les prohibitions, accorda à toutes les provinces l'autorisation de transporter et vendre des grains hors du royaume et aux étrangers eux-mêmes le droit de venir en acheter en France. Un juge de Saumur ayant voulu, malgré les ordonnances, s'opposer à la circulation des grains et arrêter des blés, Sully écrivit au roi : « Si chaque juge de votre royaume en faisait autant, bientôt vos sujets seraient sans argent, et par conséquent Votre Majesté. » Henri IV fit cesser les résistances. L'Angleterre profita largement du nouveau régime; elle fit chez nous des acquisitions de blés considérables. L'argent circula dans les campagnes, et les paysans purent remettre en valeur « les terres qui estoient demeuré désertes et sans culture. »

Les sages principes économiques proclamés et appliqués par Henri IV furent souvent méconnus sous le règne de ses successeurs. Richelieu rétablit le système prohibitif et décréta la mort contre ceux qui exporteraient des grains. En 1639, la liberté du commerce des blés et des vins est autorisée, mais l'année suivante un changement dans la valeur des monnaies vient détruire l'effet de cette sage mesure[3]. On en revient aussitôt à la prohibition. En 1657, la prohibition est levée par un arrêt du conseil d'État, à la date du 24 janvier : « Attendu, est-il dit dans cet arrêt, que les habitants des provinces étaient forcés de vendre leur blé à si bas prix, qu'ils n'avaient pas de quoi payer les tailles. » Le magasinage des grains étant regardé comme une manœuvre criminelle, il en résultait que

1. Poirson, *Hist. de Henri IV*, t. II, p. 13.

2. Préambule des lettres patentes du 12 mars 1595.

3. Les changements dans la valeur des monnaies sont très-fréquents dans l'ancienne monarchie, et l'on y eut encore recours dans le dix-huitième siècle, en 1720, 1724, 1725. On peut voir sur la perturbation que de semblables mesures jetaient dans le pays, le *Journal de Barbier*, t. I, p. 8, 54, 59, 79, 158, 418; t. V, p. 8.

personne, quand l'exportation était permise, ne faisait de réserve, et alors quand arrivait une mauvaise année, on était forcé de racheter fort cher aux étrangers ce qu'on leur avait vendu à bon compte. C'est ce qui advint, entre autres, en 1661. L'abondance même des récoltes ne profitait qu'imparfaitement aux cultivateurs ou aux propriétaires, par l'impossibilité où ils se trouvaient souvent d'écouler l'excédant de leurs produits : témoin madame de Sévigné, qui écrivait, le 21 octobre 1673, de sa terre de Bourbilly, en Bourgogne : *Je crie famine sur un tas de blé.* De 1669 à 1689 le conseil d'État autorisa vingt-trois fois, tantôt dans une province, tantôt dans une autre, l'exportation momentanée pour soulager les provinces surchargées de grains. En 1686, le contrôleur général des finances, Le Pelletier, proclama, pour un an, la liberté du commerce des céréales dans toute l'étendue du royaume; il exempta de la moitié des droits et péages les grains descendant par le Rhône et la Saône, et grâce à cet abaissement de tarifs la Provence put consommer des blés français, au lieu de s'approvisionner, comme elle le faisait presque toujours, dans les États barbaresques[1]. Postérieurement à 1689, c'est-à-dire au moment où arrivèrent les jours néfastes du déclin, comme le châtiment de la gloire et de l'orgueil, Louis XIV, ne sachant plus comment faire vivre ses sujets, eut recours à la compression la plus violente. Interdite en 1692, l'exportation fut interdite de nouveau, *sous peine de mort*, en 1693 et 1698, et le système prohibitif, à part quelques exceptions momentanées, resta jusqu'à la mort du roi la règle absolue, sauf pour l'importation, dans les moments d'extrême cherté.

Dès les premières années du dix-huitième siècle, on vit se produire dans l'opinion publique, et sous la pression d'une misère toujours persistante, une vive réaction contre l'état de choses que nous venons de signaler. Ce mouvement économique qui devance toutes les agitations de la philosophie, et qui, quoique peu remarqué, n'en doit pas moins être compté parmi les préludes de la révolution française, commenca avec Bois-Guillebert, qui publia, le *Traité des grains*, et avec Vauban, qui publia, en 1707, la *Dîme royale*. Bois-Guillebert fut exilé, et la *Dîme royale* brûlée par la main du bourreau; mais le bourreau ne tue pas les idées. La discussion continua d'abord sourdement, parce qu'elle fut comme étouffée par les orgies de la régence, les secousses qu'éprouva la fortune publique par suite

1. *Recherches sur les finances*, t. III, p. 309.

du système de Law, les tristes querelles du jansénisme et ses prétendus miracles; mais elle recommença avec éclat vers 1752. Des sociétés d'agriculture se formèrent dans plusieurs villes : à Tours, en 1761, à Montauban, en 1762. Les bureaux ou chambres de commerce se prononcèrent à l'unanimité contre les restrictions apportées jusqu'alors à la libre circulation des céréales. Madame de Pompadour seconda de toute son intelligence ce mouvement des esprits[1]. Les fonctionnaires les plus éminents se rallièrent à l'opinion publique, et le 12 janvier 1764, le contrôleur général des finances, M. de Laverdy, se présenta au bureau du commerce de Paris, et déclara : « que les laboureurs ne tiraient plus du prix de leurs travaux de quoi payer leurs impositions, le prix de leurs baux et leur propre subsistance; que l'effet de l'abondance des dernières récoltes était préjudiciable au royaume, puisque les cultivateurs, surchargés par leurs propres richesses qu'ils voyaient journellement dépérir sous leurs yeux, malgré les soins qu'ils prenaient pour les conserver, et qui dégénéraient pour eux en de nouvelles charges, se voyaient forcés de réduire leur culture au seul nécessaire, et regardaient eux-mêmes la fertilité comme une augmentation de leur misère[2]. »

La misère résultant de l'abondance, telle est la situation inouïe à laquelle une législation stupide, et l'organisation d'une société fondée sur l'inégalité des droits, avait conduit l'un des pays les plus fertiles du monde. Cette fois, du moins, le gouvernement eut la sagesse de prendre l'initiative des réformes. Le système de l'immobilité déjà modifié en 1763 subit, en 1764, sous le ministère du duc de Choiseul, des modifications nouvelles. Un édit du 19 juillet proclama la liberté du commerce des grains, sauf un léger droit à l'entrée et à la sortie, et sous la réserve que l'importation des blés étrangers cesserait d'être autorisée, lorsque le prix du blé aurait atteint

1. On trouve, au sujet de cette influence, de curieux détails dans l'ouvrage intitulé : *De l'Exportation et de l'Importation des grains*, par M. Dupont, 1764. in-8°. Madame de Pompadour venait de mourir quand cet ouvrage parut, et il porte en tête une dédicace adressée à *Madame la Marquise*, où l'auteur exprime les regrets que la mort de cette femme célèbre a causés parmi toutes les personnes qui s'occupaient d'agriculture. La part active que prit madame de Pompadour à ces débats pourrait s'expliquer par ce fait, qu'elle avait pour médecin le célèbre économiste Quesnay.

2. Ces paroles sont tirées du portefeuille 719 de la *Collection Fontanieu*, conservée au dépôt des Mss. à la bibliothèque impériale. Ce portefeuille contient, sur la réforme de 1764, des détails intéressants.

pendant trois marchés consécutifs la somme de 12 livres le quintal. C'était en réalité l'établissement de l'*échelle mobile* qui sert aujourd'hui de régulateur pour l'importation et l'exportation, et en vertu de laquelle le transport des blés à l'étranger est interdit quand la hausse atteint un certain degré, de même que l'importation est suspendue quand les prix tombent au-dessous d'une certaine limite. Le parlement de Rouen, qui se montra pendant le dix-huitième siècle le plus libéral et le plus éclairé des parlements de France, adressa, au sujet de cet édit, de vives félicitations au roi. Il eût fallu, pour arriver à des résultats vraiment importants, étendre les réformes aux diverses branches de l'administration publique; supprimer toutes les charges fiscales qui grevaient la circulation, et, en établissant la liberté sur un point, l'établir en même temps sur tous les autres. Mais une telle œuvre dépassait les intentions et les forces du gouvernement de Louis XV, et les sages mesures prises en cette circonstance se trouvèrent paralysées, ou ne servirent que d'occasion à cette ligue de spéculateurs que l'histoire a flétrie du nom de *pacte de famine,* et à laquelle nous consacrerons plus loin quelques pages. L'édit de 1764 fut révoqué le 23 décembre 1770; mais l'opinion publique s'était prononcée avec tant de force en faveur de la liberté[1], et Louis XVI se montrait si empressé de réaliser d'utiles progrès, qu'un arrêt du conseil, en date du 13 septembre 1774[2], rétablit la liberté du commerce des grains, défendit, pour prévenir l'agiotage clandestin, de faire des réserves au compte de l'État et des communes et consacra le principe de la concurrence. Le préambule de cet arrêt du conseil est

1. La question des grains est l'une de celles qui ont été le plus souvent traitées au dix-huitième siècle. Voici l'indication de quelques ouvrages qui résument les vues des économistes de ce temps : *Mémoire sur les blés, avec un projet d'Édit pour maintenir, en tout temps, la valeur des grains à un prix convenable,* 1748, in-4°. —*Lettres sur le commerce des grains,* 1768, in-12. — *Avis au peuple sur son premier besoin* ou *Petits Traités économiques,* par l'auteur des *Éphémérides du citoyen,* 1768, in-12. — *Résultats de la liberté et de l'immunité du commerce des grains, de la farine et du pain,* 1768, in-12. — *Lettres à un ami sur les avantages de la liberté du commerce des grains et le danger des prohibitions,* 1768, in-12. — *Dialogues sur le commerce des blés,* par l'abbé Galiani, 1770. Ces dialogues firent grande sensation, et Voltaire disait qu'il semblait que Platon et Molière s'étaient réunis pour les écrire. — *Traité de la conservation des grains,* par Duhamel du Monceau, Paris, 1768, in-12, 2 vol.

2. Voir, sur l'édit de 1774, Merlin, *Répertoire de Jurisprudence,* au mot *Grains.*

la condamnation la plus formelle et la plus explicite de ce qui s'était fait jusque-là. Il est dit, en effet, dans ce préambule, que l'ancienne police des grains a produit les effets les plus funestes, que des remèdes violents et dangereux ont fait succéder à des années d'abondance des chertés excessives et longues, chertés que le commerce n'a pu diminuer, parce qu'il était anéanti par des règlements désastreux. « Le roi, est-il dit encore dans les considérants de cet important arrêt, s'est convaincu que la variété et la diversité des terrains occasionnent une très-grande inégalité dans la production d'un canton à l'autre, et d'une année à l'autre, dans le même canton; le peuple ne peut vivre dans les lieux et les années où les moissons ont manqué qu'avec des grains, ou apportés des lieux favorisés par l'abondance, ou conservés des années antérieures. » La liberté du commerce et de la circulation étant le seul remède à ce mal, le roi veut que la liberté règne[1].

C'étaient là sans doute des vérités bien simples et bien élémentaires. Mais combien n'avait-il point fallu d'années pour les mettre en lumière ou plutôt pour les faire soupçonner? C'est le dix-huitième siècle qui, le premier, les a développées, les a justifiées, et nous voyons à cette époque les idées s'éveiller et marcher avec une rapidité si grande, qu'à la distance de soixante-dix ans, le conseil d'État, qui avait condamné Bois-Guillebert à l'exil et la *Dîme royale* au bûcher, au nom des priviléges féodaux et du système prohibitif, condamnait en 1774 les principes économiques de la vieille monarchie au nom de la liberté. Mais telle est la force des traditions et des usages, que le peuple s'insurgea contre cette liberté même, et qu'en 1777 on vit sur une foule de points éclater des émeutes très-graves, qui avaient pour motif la circulation des grains. Ce n'est pas la seule fois, du reste, que la population s'est montrée hostile aux mesures libérales que pouvait prendre le gouvernement, et nous allons tout à l'heure en donner un nouvel exemple.

IV

DOUANES INTÉRIEURES. — PÉAGES ET DIFFICULTÉS DES TRANSPORTS.

Lors même qu'elle était autorisée dans toute l'étendue de la France, la libre circulation des grains se trouvait encore singulière-

1. Voir sur la liberté de commerce, cahier des états généraux, *Mémoires sur la révolution française*, t. II, p. 131 et suiv.

ment ralentie par les obstacles législatifs et les obstacles matériels.

Notons d'abord, en ce qui touche la faculté d'exportation et d'importation accordée par les rois, qu'à dater du seizième siècle, nous voyons à diverses reprises cette faculté exploitée par le trésor public comme une source de revenus. En 1571, Charles IX la mit aux enchères. En 1699, Louis XIV déclara que, quoique l'exportation des grains fût permise, nul cependant ne pouvait la faire sans être muni d'un brevet du roi, et comme ce brevet se payait fort cher, la liberté n'aboutissait qu'à créer au profit de quelques individus un monopole scandaleux et à préparer aux traitants les voies de la fortune.

Notons encore parmi les obstacles législatifs qui tendaient à immobiliser les produits, les péages de toute nature établis sur les routes, les rivières, à l'entrée des villes et aux frontières des provinces, soit par l'État, soit par les seigneurs, soit par les communes. Quelle était la plus lointaine origine de ces péages? évidemment c'était une origine romaine, une sorte de transformation des droits de transit que le fisc impérial avait multipliés sur toutes les voies de communication de la Gaule. Charlemagne les modéra et les régularisa[1], mais dans le chaos féodal, ils se multiplièrent à l'infini, en raison même de la multiplicité des fiefs. Les longues guerres soutenues contre les Anglais en augmentèrent encore le nombre, car ils s'élevèrent alors comme une sorte de barrière de douanes entre les provinces anglaises et les provinces françaises, et ils furent maintenus postérieurement à l'expulsion des Anglais. Les contrées successivement réunies à la monarchie française conservèrent également après leur réunion les droits établis sur leurs anciennes limites. De la sorte, quand une marchandise avait à parcourir une certaine étendue de pays, elle était exposée à rencontrer successivement cinq ou six frontières, et par cela même les droits qu'elle acquittait à chacune d'elles finissaient souvent par absorber sa valeur. Une première réforme eut lieu, lors de la rédac-

1. Il faut rendre cette justice aux rois, qu'à partir du quinzième siècle, ils luttèrent, autant qu'il fut en eux, contre les exactions des péages féodaux, et contre les abus auxquels donnaient lieu ceux qui se percevaient en leur nom. On peut voir, entre autres, les ordonnances de Charles VIII, en date des 8 et 26 mars 1483; ce prince déclare que les péages sont cause de *grandes extorsions indues*, et qu'il importe d'y mettre un terme. *Recueil des ordonn.*, t. XIX, p. 295 et suiv. Voir aussi l'édit de septembre 1664 et les *Recherches sur les finances*, , t. II, p. 241.

tion des coutumes; une seconde, en 1664 et en 1669; les seigneurs péagers, à cette date, furent tenus de justifier d'une possession de cent ans; mais comme la plupart de ces redevances remontaient au temps de la grande féodalité, les suppressions ne furent pas aussi nombreuses que l'eût exigé l'intérêt public[1], et dans les derniers temps de la monarchie les barrières intérieures existaient encore sur une infinité de points, ce qui revient à dire que les abus étaient légitimés par le seul fait de leur persistance. Citons-en quelques exemples, pour montrer combien l'égale répartition des produits alimentaires était difficile avec un pareil morcellement, et comment, par suite de ce morcellement, l'abondance et la disette étaient fatalement localisées.

Dans l'Anjou, au dix-septième siècle, nous trouvons la *traite d'Anjou*, établie par Philippe-Auguste, en 1204, après la conquête de cette province, sur les denrées qui étaient exportées dans la Bretagne.

Dans la Provence et le Languedoc nous trouvons en 1680 : 1° la traite d'Arzacq; 2° la patente de Languedoc; 3° la douane de Lyon; 4° la douane de Valence. Ces douanes diverses ne concernaient pas seulement les localités dont elles portaient le nom, elles englobaient des provinces entières; c'est ainsi que la douane de Valence qui n'était à l'origine qu'un péage sur le Rhône, avait fini par être levée sur les denrées qui passaient ou se consommaient, entraient ou sortaient dans le Languedoc, le Vivarais, le Gévaudan, la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, le Forest, le Beaujolais, la Bresse et le Bugey.

Sur la Loire, au dix-huitième siècle, nous trouvons le *trépas* de la Loire, la simple, double et triple cloison, le droit de méage, la boîte des marchands fréquentant la Loire à Orléans, plus vingt-huit autres péages, qui coupent le fleuve en une infinité de tronçons[2].

A ces douanes locales, qui étaient comprises dans le bail des fermes, venaient s'ajouter les traites foraines, droit royal qui aurait dû légalement n'être perçu que sur les marchandises exportées de France

1. Sous le règne de Charlemagne nous trouvons, en fait d'impôts sur la circulation des grains, le *tributum transituræ*, qui se percevait, ainsi que son nom l'indique, pour le transit, et le *rodaticum* ou *rotaticum*, levé sur les roues des voitures employées aux transports.

2. Voir sur les douanes intérieures, *Introduction aux mémoires sur la révolution française*, t. II, p. 203 et suiv.

à l'étranger, mais qui avait fini, ainsi que le disent les cahiers des états de 1614, par être levé sur ce qui allait « de certaines provinces du royaume à autres d'iceluy; » ce qui se conçoit, puisque la division administrative faisait de chacune d'elles comme une espèce d'État séparé, de sorte qu'en 1781, le royaume était encore partagé en trois grandes divisions qui comprenaient : les provinces des cinq grosses fermes, les provinces réputées étrangères et les provinces étrangères [1].

Quant aux péages féodaux établis sur la circulation des denrées, ils étaient, dans le moyen âge, tellement multipliés, qu'on les rencontrait pour ainsi dire à chaque pas, sous le nom de *coutume*, *travers, acquit*, et ils se percevaient sur les denrées de première nécessité, principalement sur le blé, le vin, la viande.

Comme les seigneurs, un grand nombre de villes percevaient ces mêmes péages à leur profit. De plus, quand les rois leur accordaient, sous le nom d'*octrois*, la faculté de lever pour leurs besoins des impôts extraordinaires, il arrivait souvent qu'elles soumettaient à un octroi les denrées qui traversaient leurs murs. Car il faut remarquer que l'octroi du moyen âge n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. Il se levait non-seulement sur les denrées qui entraient dans les villes pour y être consommées, mais souvent aussi sur celles qui en sortaient [2], et presque toujours sur les marchandises en passe-debout; car la commune était aussi fiscale, aussi exclusive que le fief, et dans les droits qu'elle percevait à son profit, elle ne voyait pas seulement une source de revenus applicables à ses besoins, mais encore un système défensif contre la concurrence extérieure.

Il serait fort intéressant de pouvoir totaliser, sur un certain parcours, la somme des divers impôts auxquels était soumise la circulation des denrées alimentaires; mais en supposant même qu'on arrivât à dresser entre deux points extrêmes le tableau exact des divers péages, on n'obtiendrait, par l'évaluation des tarifs, que des données tout à fait hypothétiques. Tout ce que l'on peut faire, c'est de constater l'ensemble du système, et, pour en montrer les vices, il suffit de faire remarquer que, parmi les impôts sur la circulation des blés, des farines ou des vins, on percevait en certains lieux le

1. Extrait du compte rendu au roi, par M. Necker, directeur général des finances, en 1781. *Moniteur* de 1789, p. 51 et suiv.

2. Ainsi à Dieppe, le hareng apporté par les pêcheurs dans la ville payait un droit d'octroi, et il en payait un second quand on l'expédiait au dehors. *Recueil des ordonn.*, t. XIX, p. 234.

soquet et l'*arrière-soquet* s'élevant l'un au *huitième*, l'autre au *quart* de la valeur marchande de ces denrées.

L'intérêt général était sacrifié d'une manière si complète aux intérêts particuliers, que les villes s'arrogèrent souvent le droit, sous prétexte qu'on voulait les affamer, de mettre la main sur les blés qui arrivaient sur leurs marchés ou qui passaient dans leurs murs. Ainsi, en 1343, la Bourgogne se trouvant en proie à une grande disette, cette province s'adressa au roi de France pour obtenir l'autorisation de tirer des grains de la Beauce, de l'Orléanais et du Gâtinais. Ces grains furent transportés par bateaux sur la Loire; mais à Orléans, le peuple, les clercs, les étudiants et les bourgeois s'emparèrent des bateaux, et tous les grains qu'ils portaient furent vendus au profit de la commune [1]. En 1408, le même fait se reproduit dans une ville du Nord. Des marchands hollandais achètent à Abbeville cinq cents muids de blé, et les font porter à quatre lieues de là, à Saint-Valery-sur-Somme, pour les embarquer; aussitôt huit cents bourgeois en armes sortent d'Abbeville, vont reprendre les blés, et les vendent, comme à Orléans, au profit de leur commune. Les marchands hollandais qu'ils avaient dépouillés leur intentèrent un procès, mais ils furent déboutés de la plainte [2]. En 1515, le maire de la Rochelle, sous prétexte que les grains étaient rares dans cette ville, fit saisir dans le port huit navires en charge pour l'Espagne, et força les capitaines à vendre leurs cargaisons aux bourgeois [3].

Quelques villes, s'autorisant de leurs priviléges sanctionnés par les rois, s'étaient fait, au sujet du transit des céréales, des lois qui n'étaient que la violation la plus flagrante du droit de propriété. Elles imposaient aux marchands qui traversaient leur enceinte l'obligation de vendre sur place, au prix courant du marché, une certaine quantité de grains qui s'élevait quelquefois au quart du chargement total. D'autres villes, profitant de leur position sur des rivières ou de grands fleuves, en inféodaient le cours, se rendaient maîtresses absolues du transit, et l'exploitaient exclusivement dans leur intérêt particulier. C'est ainsi que Lyon, grâce à sa situation sur le Rhône, fit toujours des accaparements de grains considérables, et qu'il eut des greniers d'abondance quand les provinces voisines mouraient de

1. *Grandes chroniques de Saint-Denis*, édit. de M. Paulin-Pâris, t. V, p. 425 et suivantes.

2. F.-C. Louandre, *Hist. d'Abbeville*, t. II, p. 361, 362.

3. Arcère, *Hist. de la Rochelle*, t. Ier, p. 307.

faim [1]. Ces faits d'accaparements eurent lieu sous le règne même de Louis XIV [2]; les Lyonnais, à cette époque, refusèrent le passage sur le Rhône et la Saône à des blés destinés les uns à la Provence et au Languedoc, les autres à la Bourgogne, et ces blés restèrent entre leurs mains, sans que les destinataires aient pu se les faire rendre.

Le peu de sécurité que présentaient les routes venait s'ajouter encore aux inconvénients du transit par les villes et par les fleuves. Seul frein de la violence au milieu de la barbarie, l'Église avait tenté de défendre, par de pieux symboles, les voyageurs et les marchands contre les brigands qui les menaçaient sans cesse, en plaçant des images saintes sur les bords des chemins et à l'entrée des bois; c'était comme l'inviolabilité de l'asile transportée dans la solitude des campagnes. Mais les écorcheurs et les malandrins n'étaient point gens à s'arrêter devant la sainteté de ces symboles; ils continuèrent leurs brigandages malgré l'Église, et aussi malgré les rois. En 1474, Louis XI rendit une ordonnance sévère pour protéger les voitures de blé qui circulaient sur les routes. En 1539, François Ier accorda à ces voitures la sauve-garde royale; mais Louis XI pas plus que François Ier ne réprimèrent le désordre; dans le dix-septième siècle, on voit encore les troupes du roi arrêter les chargements de blé, et, en 1653, défense est faite, sous peine de la vie, aux soldats en garnison le long de la Marne, de se livrer au pillage des grains circulant sur cette rivière.

Tel était, du reste, l'état des routes ou leur insuffisance, que sur un grand nombre de points les transports étaient matériellement impossibles. Le magnifique système de viabilité générale inauguré dans la Gaule par les Romains avait été complétement abandonné dans le moyen âge; cet abandon était la conséquence inévitable du morcellement féodal et de la faiblesse de la royauté, car, pour rattacher entre elles, par un vaste réseau de routes, les diverses populations du pays, il eût fallu d'une part que l'autorité des rois eût été également établie et respectée partout, et de l'autre, que la solidarité des intérêts ait rapproché ces populations les unes des autres. Mais cette solidarité n'existant pas, les seigneurs dans leurs fiefs, les communes dans leurs banlieues, ne s'occupaient que des tronçons de

1. Voir, sur les greniers d'abondance de Lyon, l'*Histoire* de cette ville, par Clerjon, t. III, p. 252.

2. Al. Thomas, *une Province sous Louis XIV*, p. 213.

3. Félibien, *Hist. de Paris*, t. II, p. 834.

chemins qui pouvaient leur être particulièrement utiles. Ce n'est que sous le règne de Louis XIV que l'on trouve, au sujet des routes, des mesures vraiment profitables, au point de vue des intérêts généraux du pays; mais même à cette époque, la grande viabilité laisse encore beaucoup à désirer, et, pour ne citer qu'un exemple entre mille autres du même genre, nous rappellerons que sur les quatre grandes routes qui aboutissaient à Dijon, centre administratif d'une province très-importante, une seule, celle de Paris, était à peu près praticable. Quant aux chemins vicinaux, ils étaient soumis à l'entière discrétion des seigneurs, qui souvent y interceptaient arbitrairement la circulation, comme le témoignent encore, en 1789, certains cahiers des états généraux.

Les transports par bateau, présentaient les mêmes obstacles. Les rivières les plus importantes étaient obstruées par des moulins et des pêcheries, car là encore les inféodations avaient tout isolé et tout morcelé. Des conflits éclataient sans cesse entre les diverses juridictions sous lesquelles étaient placés les cours d'eau, et il arrivait quelquefois que pendant les procès auxquels ces conflits donnaient lieu, la circulation se trouvait tout à fait suspendue. Les services étaient d'ailleurs si mal organisés, que les moyens de transports manquaient souvent. C'est ainsi qu'en 1661, il y eut à Meaux une saisie considérable opérée sur des magasins de blé formés par des marchands. On transporta dans Paris, qui était en proie à une grande disette, trois mille six cents muids de blé, mais on fut contraint d'en laisser sur place cinq mille huit cent cinquante, faute de pouvoir les faire arriver dans la capitale.

En parlant, dans l'un de nos précédents chapitres, de la libre circulation des grains, et de l'édit de 1774 qui établissait cette liberté, nous avons dit que les populations d'un grand nombre de localités protestèrent par l'émeute contre cette sage mesure. Des faits analogues se produisirent à propos du perfectionnement de la viabilité, et pour montrer quelle était en cette matière la force des préjugés, nous rappellerons, qu'au milieu du dix-huitième siècle, les habitants de la généralité d'Auch adressèrent à leur intendant, M. Détigny, les remontrances les plus pressantes au sujet des routes qu'il voulait établir dans cette généralité. « Monseigneur, est-il dit dans cette singulière supplique, les bourgeois et manants de la généralité d'Auch, ont entendu parler du projet que vous auriez conçu d'ouvrir dans toutes les directions des voies de communication. Ils viennent, les

yeux remplis de larmes, vous supplier de vouloir bien examiner la position où vous allez les réduire... C'est notre ruine certaine que vous méditez; nous allons être inondés de toutes sortes de denrées... Nous n'exportons guère, mais du moins notre marché nous est réservé et assuré... Pouvons-nous lutter pour la culture du blé avec les plaines de la Garonne? pour celle du vin, avec le Bordelais? pour l'élève du bétail, avec les Pyrénées? pour la production de la laine, avec les landes de la Gascogne, où le sol n'a point de valeur? Vous voyez bien que si vous ouvrez des communications avec ces diverses contrées, nous aurons à subir un déluge de vin, de blé, de viande et de laine. Monseigneur, ne prétendons pas être plus sages que nos pères; loin de créer pour les denrées de nouvelles voies de circulation, ils obstruaient fort judicieusement celles qui existaient... Nous osons donc espérer que vous laisserez la généralité d'Auch dans l'heureux isolement où elle se trouve [1]. » — Tout le système économique du moyen âge est admirablement résumé dans ces lignes, et l'on n'a rien à ajouter pour en faire comprendre les conséquences. Ce curieux passage montre en outre jusqu'à quel point la théorie de l'isolement avait pénétré les esprits, et comment, quand le pouvoir prenait de bonnes mesures, le progrès venait se briser contre les résistances locales.

V

MEUNERIE ET BOULANGERIE.

Pour compléter l'histoire des céréales, il nous reste à parler maintenant des deux industries qui les faisaient arriver aux consommateurs sous leur forme alimentaire. Voyons d'abord la meunerie.

De nombreux documents témoignent que souvent, au moment même où les blés étaient abondants, le pain était cher et rare, à cause de la cherté et de la rareté des farines, et cet écart s'explique facilement, d'un côté par l'imperfection des procédés mécaniques employés dans la mouture, et de l'autre par les usages auxquels était soumise la meunerie.

En ce qui concerne les procédés mécaniques, on distingue trois

1. Le texte de cette pièce existe à la bibliothèque d'Auch, il a été publié par Frédéric Bastiat, et se trouve dans les *Œuvres complètes* de cet économiste; Paris, Guillaumin, 1855, t. II, p. 415.

périodes : dans la première, on emploie exclusivement les moulins à bras en usage dans l'antiquité, et si l'on a tout lieu de penser que dans la Gaule franque on se servit de meules plus grandes, et de bœufs ou de chevaux pour tourner ces meules, il n'en est pas moins vrai que la production de la farine, même dans ce dernier cas, ne pouvait se faire qu'avec une extrême lenteur.

Dans la seconde période, qui commence au sixième siècle, on voit paraître les moulins à eau; enfin, dans la troisième, c'est-à-dire vers la fin du douzième siècle, on voit paraître les moulins à vent. Il résulte de là que dans les localités qui n'étaient point situées sur des cours d'eau, les moulins à bras restèrent forcément en usage jusqu'au treizième siècle, et l'on conçoit quelle perte de temps et quels frais de main-d'œuvre nécessitait l'emploi de ces machines. Les moulins à eau et surtout les moulins à vent réalisèrent donc un grand progrès, mais ce progrès ne donna point tout ce qu'on pouvait attendre, car la féodalité s'empara des moulins dont elle rendit, sous le nom de *banalité*, l'usage obligatoire à ses vassaux [1].

Les seigneurs se trouvant propriétaires ou usufruitiers des rivières, la banalité fut, à l'origine, une nécessité du temps, et elle n'avait d'abord rien que de raisonnable et d'utile, puisque les frais d'établissement des moulins à eau étaient trop considérables pour être supportés par les populations rurales, et qu'elle mettait à la disposition du public des moyens plus puissants que ceux dont il pouvait disposer; mais la féodalité, en écartant toute concurrence, créa une foule d'exactions et d'abus. A peu près générale à l'origine, la banalité fut d'abord restreinte une première fois dans les localités affranchies par l'émancipation des communes; elle fut restreinte de nouveau au moment de la rédaction des coutumes, car à cette époque on obligea les seigneurs à justifier, soit d'une concession du roi, soit d'une possession immémoriale; cependant, malgré quelques adoucissements, elle n'en resta pas moins en vigueur jusqu'à la révolution dans un grand nombre de localités.

Les rois [2], les possesseurs des fiefs, les abbayes et quelquefois même les échevinages, en qualité de seigneurs hauts justiciers, jouis-

1. Les moulins féodaux, comme les fours et les pressoirs privilégiés des seigneurs, reçurent le nom de *baniers* ou *banaux*, du mot *ban*, qui signifie ordonnance promulguée à cri public, parce que le seigneur faisait crier dans ses terres que nul ne pouvait moudre ailleurs qu'à son moulin.

2. Voir sur les moulins baniers des rois, *Recueil des ordonn.*, t. XII, p. 300,

saient du droit de banalité. L'abbaye de Saint-Père de Chartres possédait à elle seule cinquante et un moulins; celle de Saint-Germain en possédait quatre-vingt-quatre [1]. Outre une certaine somme d'argent, le moulin banier prélevait sur les grains des redevances en nature, dont la valeur dépassa d'abord de beaucoup les frais de main-d'œuvre de la meunerie, ainsi que les bénéfices auxquels cette main-d'œuvre pouvait donner lieu, et qui fut réduite lors de la rédaction des coutumes au seizième de la farine. Si quelque vassal s'avisait d'élever un moulin sur la terre du seigneur, celui-ci avait le droit de le faire immédiatement abattre, et de saisir à son profit les grains et farines qui pouvaient s'y trouver; si le vassal allait faire moudre ses grains ailleurs que chez son seigneur, celui-ci pouvait encore confisquer le blé, la farine, le pain, et quelquefois le cheval et la voiture du délinquant, sans préjudice d'une amende. Ce n'était point seulement les personnes, mais le sol lui-même qui était soumis à la banalité. Le propriétaire qui n'habitait point dans la circonscription féodale où ses terres étaient situées devait acquitter, sous le nom de *vertemoute*, un droit annuel calculé sur la quantité de grains qu'il aurait pu consommer s'il avait résidé sur les lieux. Telle était l'âpreté des seigneurs baniers, que des députés de Rennes aux états généraux de 89 nous apprennent que des paysans bretons, pour se soustraire aux pertes que leur imposait la banalité, en étaient revenus à l'emploi des moulins à bras, comme dans la Gaule romaine; que les seigneurs, en vertu d'un prétendu droit nommé *suite de moulin*, leur vendaient souvent fort cher la faculté de broyer entre deux pierres une mesure d'orge ou de sarrasin; et que, faute par eux d'acquitter la *suite de moulin*, leurs meules étaient brisées [2].

Là où la banalité n'existait pas, et où la meunerie était exploitée par l'industrie privée, les conditions de la fabrication des farines n'étaient guère plus avantageuses pour le public; les meuniers étaient contraints de travailler au jour le jour, de peur d'être pour-

art. 21; 309, art. 21; 313, art. 12. — Il existe une ordonnance royale de 1371 qui permet aux habitants de Béziers d'établir un moulin à vent, ce qui prouve que la construction de ces usines était considérée comme un privilége important. *Ibid.*, t. V, p. 393.

1. *Polyptique d'Irminon*, t. Ier, part. II, pag. 632, 633; — *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, t. Ier, p. 11.

2. *Introduction aux Mémoires sur la Révolution française*, t. Ier, p. 409.

suivis pour cause d'accaparement, de n'acheter qu'une certaine quantité de grains à la fois, de n'acheter ces grains que sur les marchés, ce qui les obligeait à des frais et à des déplacements continuels, et les mettait souvent hors d'état de fournir aux besoins de la consommation; l'imperfection des procédés de mouture occasionnait en outre des pertes considérables. Ces pertes souvent constatées donnèrent lieu à divers essais sur le rendement des blés, mais ces essais n'amenèrent aucun résultat satisfaisant, et il faut attendre le mouvement économique qui se manifeste au milieu du dix-huitième siècle pour constater quelques progrès. A cette date, Malisset propagea un nouveau procédé, qu'il appela *mouture économique*. Des expériences furent faites à l'hôpital général de Paris par ordre de M. de Sartines, et ces expériences prouvèrent que par les anciennes méthodes on avait jusque-là laissé perdre un sixième environ de la partie nutritive du blé [1]. La découverte de Malisset fit grand bruit, mais il en fut de cette découverte comme de la liberté du commerce des grains; au lieu de servir au bien-être public, elle fournit un aliment à l'agiotage, et Malisset en porta le profit dans la société des traitants à laquelle il donna son nom [2].

Quant à la boulangerie, elle fut soumise suivant le temps à des conditions très-différentes; et elle se bifurque pour une partie de sa fabrication entre les corporations et la féodalité. Voici d'abord la part que la féodalité s'était faite dans cette importante industrie:

En même temps qu'elle contraignait ses vassaux à moudre leurs blés dans ses moulins, la fiscalité féodale les contraignait aussi à faire cuire leur pain dans ses fours; et après avoir prélevé le seizième de la farine pour la mouture, elle prélevait encore le seizième du pain pour la cuisson, plus un droit nommé *fourniage*. La banalité des fours seigneuriaux fut confirmée par saint Louis, sous la réserve que les roturiers seuls y seraient astreints, que le fournier du seigneur serait toujours prêt à satisfaire à leurs besoins, et que quand le seigneur n'aurait point de four, les vassaux seraient libres de faire cuire le pain où bon leur semblerait. L'obligation de transporter à des distances souvent fort grandes des pains non cuits occasionnait une perte de temps considérable, et la banalité des fours donnait lieu à de

1. Voir sur toute cette affaire: *Observations sur la mouture des blés*, Paris, 1768, in-8°; et surtout la correspondance de Malisset, dans la *Collection Joly de Fleury*, à la bibliothèque imp., vol. 380.

2. C'est de la société Malisset qu'est sorti le *Pacte de famine*.

vives réclamations; un certain nombre de localités s'en affranchirent lors du mouvement communal; d'autres s'en rachetèrent moyennant une redevance souvent considérable, si l'on en juge par celle que les habitants d'un bourg du Gévaudan s'engageaient à payer chaque année, et qui consistait en quatre-vingts setiers de seigle [1]. En 1560, l'assemblée d'Orléans émit le vœu que les prélèvements en nature fussent considérablement réduits, et remplacés, dans toute l'étendue du royaume, par un abonnement en argent; mais cette réforme n'eut point lieu, et, à la fin du dix-huitième siècle, la dixième partie environ des paroisses de la France était encore soumise à la banalité et au droit de fourniage.

Sauf la banalité des fours, la fabrication du pain paraît avoir été libre jusqu'à la fin du treizième siècle environ. Primitivement, les boulangers ne vendaient que de la farine, et chacun pouvait faire son pain chez soi. On trouve encore des traces de cette liberté dans une ordonnance de 1303, en vertu de laquelle, moyennant un léger droit, les habitants de Paris sont autorisés à fabriquer eux-mêmes le pain qu'ils consomment. La même ordonnance porte que les forains, à quelque profession qu'ils appartiennent, pourront chaque jour venir vendre du pain dans Paris, à la seule condition de le faire examiner dans les marchés. Mais ce régime était trop en dehors des idées du temps pour se maintenir, et la boulangerie, restreinte à une corporation, fut soumise à la police la plus minutieuse. Il nous est impossible de suivre ici dans le détail les prescriptions diverses de cette police; il nous suffira de dire, en ce qui concerne la qualité du pain, que les obligations légales du métier sont presque toujours en contradiction avec les faits. Il n'y a point de ville où les statuts de la boulangerie n'ordonnent aux gens du métier d'avoir toujours leurs étaux bien garnis, et le plus souvent le pain manque. Il n'y a point de ville où l'on n'ordonne de n'employer que le froment, le méteil et le seigle, et l'on mêle partout à ces grains de l'orge, de l'avoine, du son, des fèves. Les différences qui séparent les nobles et les non-nobles, les bourgeois et les *gens mécaniques*, c'est-à-dire les artisans, se retrouvent dans les diverses qualités du pain [2]. Il y le *pain blanc*, le *pain bis blanc*, le *pain bis*

1. *Recueil des ordonn.*, t. XVI, p. 51, art. 3.

2. Ces distinctions existaient pour une foule d'autres choses, et la démarcation était partout. Quand la noblesse ou le haut clergé mangeait dans la vaisselle d'argent, la roture, en vertu des lois somptuaires, mangeait dans la

et le *pain noir*, et chaque classe de la société a son pain particulier, à laquelle elle donne même son nom, car nous trouvons : au onzième siècle, le *pain de vassal;* au dix-septième, le *pain de chapitre* et le *pain de bourgeois;* le *petit pain*, qu'on ne peut vendre à la même époque que dans Paris, et le *gros pain*, qu'on ne peut vendre que dans les faubourgs[1]. On conçoit quelles entraves devaient apporter à la fabrication ces distinctions tout à fait arbitraires, lorsqu'au lieu de laisser les boulangers produire selon les besoins de la consommation, on les forçait à fabriquer, dans une proportion déterminée, telle ou telle espèce de pain. De plus le pain, dans une foule de circonstances, fut soumis aux aides comme les autres marchandises; on le vit plusieurs fois figurer dans le bail des fermes, entre autres en 1382, à l'occasion d'une aide extraordinaire imposée pour les dépenses militaires, et la perception de cette aide fut même affermée séparément dans chaque ville, et adjugée aux enchères[2].

Les diverses juridictions auxquelles était soumise la boulangerie constituaient pour ce métier une anarchie véritable. Au quinzième siècle, nous trouvons à Paris le grand panetier de France, puis le prévôt de Paris, puis, dans les rangs inférieurs, les mesureurs des marchés, et à côté d'eux les gardes et les syndics des corporations. Au dix-septième et au dix-huitième siècle, on voit intervenir simultanément la royauté, la cour des aides, le prévôt des marchands et le parlement, qui, sorti peu à peu de ses attributions premières, était devenu tout à la fois un grand corps politique et une grande administration. L'intervention de tant de pouvoirs divers et les actes souvent contradictoires qui en émanaient faisaient naître une foule de conflits. Dans les provinces, les attributions de la police du métier n'étaient pas mieux déterminées, et il en résultait, comme dans la capitale, la plus grande confusion.

Prévenir l'accaparement et maintenir le blé au plus bas prix possible, tel était, nous l'avons vu pour le commerce des grains, l'effort continuel des pouvoirs publics; telle était aussi la vue économique qui présidait au commerce du pain. Afin de prévenir l'accaparement, on défend aux boulangers de s'associer avec leurs confrères ou avec

vaisselle d'étain, et quand la noblesse s'éclairait avec de la bougie de cire, la roture s'éclairait avec du suif.

1. En 1680, on comptait dans Paris six cent cinquante boulangers de petit pain, et neuf cent cinquante boulangers de gros pain dans les faubourgs.

2. *Recueil des ordonn.*, t. VII, p. 748.

les meuniers pour acheter des grains; on limite leurs achats dans chaque marché : pour certaines provinces telles que l'Auvergne[1], à un muid de blé; pour Paris, à deux muids de blé et à un muid de farine[2]. A Paris, ils ne pouvaient acheter les blés ou les farines dans la zone d'interdiction dont nous avons parlé plus haut; leurs achats devaient se faire sur le marché; mais, quand ces marchés n'étaient point garnis suffisamment, on leur accordait, par exception, le droit d'aller en personne *faire le regrat* des grains dans les villages; et comme les cours présentaient souvent, à la distance de quelques lieues, des différences très-grandes, ils étaient forcés quelquefois de vendre à perte, d'après les mercuriales de Paris, le pain fabriqué avec les grains qu'ils s'étaient procurés dans les villes environnantes[3].

A Paris, on prenait pour base de la taxe les mercuriales des blés dressées par les mesureurs; mais l'imperfection des procédés de mouture ne permettant point d'apprécier exactement le rendement des farines, il en résultait souvent pour la boulangerie des pertes considérables. De plus, les droits de visite, de halle, de mesurage, qui s'élevaient dans la capitale à 2 sous par livre parisis pour le vendeur et à 2 sous pour l'acheteur; ajoutaient encore au prix du pain une surtaxe qui tournait en définitive au détriment du consommateur. Le mauvais état des chemins, les difficultés que présentait à certains moments la navigation de la Seine, occasionnaient quelquefois, même dans le dix-huitième siècle, une si grande pénurie de bois, que les boulangers se trouvaient dans l'impossibilité de chauffer leurs fours. Le bois d'ailleurs était excessivement cher, non-seulement à cause des droits dont il était frappé par les aides et les péages, mais encore à cause des impôts que les maîtrises des eaux et forêts faisaient peser sur les propriétaires; car ceux-ci avaient à payer, quand ils voulaient faire des coupes, 30, 40 et même 48 sous pour des arbres qui souvent étaient loin d'avoir cette valeur[4]. Ces diverses circonstances expliquent très-bien, ce

1. *Recueil des ordonn.* t. II, p. 189.

2. Ordonnances et règlements de police de février 1415; 4 fév. 1567; 21 nov. 1577; mars 1669. On voit par ces dates qu'ici, comme presque toujours, à la distance de 254 ans, la législation reste exactement la même.

3. *Avis au peuple sur son premier besoin,* IIIe traité, p. 159 et 160.

4. Cahiers des états généraux de 1789, Mantes et Meulan. *Introd. aux Mém. sur la Révolution,* t. II, p. 100.

nous semble, comment, quand les grains étaient à bon compte, le pain était parfois très-cher, et comment Paris fut plusieurs fois exposé à manquer de pain dans des années d'abondance[1].

Sous prétexte que le pain était un objet de première nécessité, les pouvoirs publics avaient soumis la boulangerie à une police beaucoup plus sévère que celle des autres métiers; et comme on lui imposait des obligations qu'elle était souvent, avec la meilleure volonté du monde, hors d'état de remplir, elle se trouvait sans cesse sous le coup d'amendes, de confiscations, de poursuites qui la ruinaient et la mettaient hors d'état de pourvoir aux besoins de la consommation. Après avoir vu dans chaque marchand de blé un ennemi de l'État, on avait fini par voir dans chaque boulanger un ennemi du peuple; aussi la plupart des boulangers, même à Paris, étaient-ils pauvres, avec la seule chance en temps de disette d'être pillés par la populace. Pendant plusieurs siècles, ils ne cessèrent de protester contre les entraves qui leur étaient imposées, mais leurs réclamations restèrent sans effet, et là où il eût fallu une corporation puissante, riche et toujours en mesure de parer aux éventualités, on ne trouvait que de malheureux artisans qui vivaient au jour le jour, chacun dans son isolement, car l'association leur était interdite, sans liberté d'action, sans argent et sans crédit.

1. Il serait trop long et de peu d'intérêt d'indiquer ici toutes les prescriptions imposées aux boulangers par les statuts des corporations; il nous suffira de dire que l'on retrouve à peu près partout les obligations suivantes : le pain doit porter une marque indiquant son poids et sa qualité ; il doit être cuit à point et présenter une belle apparence. Les peines qui frappaient les contrevenants étaient fort sévères, et elles emportaient la confiscation de la marchandise, la démolition des fours ou l'ordre de les murer pendant un temps déterminé, l'amende pécuniaire, l'amende honorable, la perte du métier, et au milieu du moyen âge la flagellation publique. Les condamnations sont très-nombreuses à Paris, et voici deux exemples de la pénalité appliquée au seizième et au dix-septième siècle. En 1541, un boulanger de Paris, chez lequel on avait trouvé du pain ayant six onces de moins que le poids légal, est condamné à faire amende honorable devant le portail de l'église Notre-Dame, à demander pardon à Dieu et à la justice, à payer une amende de huit livres parisis, et de plus, à subir un emprisonnement. — En 1739, le boulanger chargé de la fourniture du grand et du petit Châtelet est condamné à deux mille livres d'amende, pour avoir altéré le pain des prisonniers.

VI

LES SPÉCULATIONS SUR LES BLÉS ET LE PACTE DE FAMINE.

Prévenir l'accaparement de la part des cultivateurs, des propriétaires, des marchands, des meuniers et des boulangers, empêcher la hausse et maintenir sur les marchés les grains au plus bas prix possible, tel était, nous l'avons vu par ce qui précède, le constant effort des pouvoirs publics; mais par une de ces contradictions qui éclatent à chaque pas sous ce régime d'incessante réglementation et de compression violente, en arrêtant la liberté du commerce, on avait créé pour les grains un agiotage occulte et meurtrier, comme les abus des gabelles avaient créé pour le sel une contrebande à main armée.

La plus ancienne mention des spéculations illicites sur les céréales que nous ayons rencontrée dans notre histoire remonte à Charlemagne. En 793, les récoltes s'annonçant comme défectueuses, des commerçants amassèrent tous les blés qu'ils purent trouver, et ils occasionnèrent une hausse excessive en faisant croire au peuple que les démons avaient dévoré les moissons. Rattaché au grand nom de Charlemagne, le législateur infaillible, le souvenir de la disette de 793 contribua sans aucun doute à populariser la terreur de l'accaparement; mais le manque absolu de documents précis et la confusion qui est toujours faite entre le commerce et la spéculation illicite ne permettent pas de donner à ce sujet des renseignements précis, et ce n'est qu'au dix-septième siècle que l'on commence à suivre le jeu clandestin de l'agiotage.

Dans les premiers temps du règne de Louis XIV, chaque fois que la disette ou des chertés excessives se firent sentir dans le royaume, le roi déploya personnellement beaucoup de zèle et de bonne volonté pour atténuer la misère publique. Ainsi, en 1662, il fit venir à ses frais pour plus de trois millions de blé de Dantzig. Ces blés furent emmagasinés dans le Louvre, et l'on annonça de par le roi à son de trompe dans Paris que les blés du Louvre seraient vendus bien au-dessous du cours, c'est-à-dire 26 livres le setier, et qu'il en serait délivré un setier par famille. Par malheur ce louable exemple ne fut point suivi. Tandis que le roi de France, pour soulager son peuple, se faisait marchand de blé au rabais, les bandes noires de la spécula-

tion s'organisaient dans l'ombre, et se recrutaient parmi ceux mêmes qui auraient dû faire respecter les lois, et qui trouvaient la garantie de l'impunité dans le privilége de la naissance ou l'autorité de leurs fonctions.

Autant que nous avons pu le vérifier, ce fut vers 1690 que l'agiotage sur les blés commença à prendre un notable développement; et dans les dernières années du règne la voix publique désignait sans réticence, comme réalisant de scandaleux bénéfices à l'aide des plus coupables manœuvres, des intendants provinciaux, de hauts fonctionnaires des finances, des adjudicataires des fermes, le ministre Desmarets, et ces *manieurs d'argent*, comme les appelle La Bruyère, qu'on désignait alors sous le nom de *partisans* ou *traitants*. La reine anonyme du déclin, madame de Maintenon, fut enveloppée dans l'accusation, et le cri qui s'éleva contre elle est répété dans les *Mémoires de la duchesse d'Orléans*. « Lorsque la vieille, est-il dit dans ces *Mémoires*, vit que les grains avaient manqué, elle fit tout acheter dans les marchés; elle y gagna un argent énorme, tandis que les gens mouraient de faim; mais comme elle n'avait pas fait assez de greniers, une grande quantité de ses grains s'est pourrie dans les bateaux, et il a fallu les jeter dans la Seine[1]. » Au moment où madame de Maintenon était, peut-être à tort, accusée de ces coupables manœuvres,

1. Au sujet de cette accusation de la duchesse d'Orléans, nous croyons devoir signaler ici un fait dont la preuve existe dans la *vraie* correspondance de madame de Maintenon, que prépare M. Théophile Lavallée : c'est que la duchesse d'Orléans avait un penchant fort tendre pour Louis XIV, qui ne déplaisait pas à ce dernier, toujours glorieux, mais qu'il était loin de partager. Ainsi s'explique, en grande partie, la haine grossière et passionnée de la princesse contre madame de Maintenon, et dont elle faisait part à tous ses correspondants, quoique, dans le particulier, elle assurât celle-ci de sentiments bien différents. Ajoutons que madame de Maintenon était désintéressée jusqu'à l'imprévoyance, qu'elle consacrait toute sa fortune, qui ne se composait que des revenus de sa terre de Maintenon (environ 15,000 livres) et d'une pension de 4,000 livres par mois, à des œuvres de bienfaisance, qu'elle ne gardait rien pour elle, au point que dans les dernières années de sa vie, à l'âge de quatre-vingts ans, elle était pauvre et raccommodait elle-même son linge, dans le petit et plus que modeste appartement qu'elle occupait à Saint-Cyr. La publication des écrits de madame de Maintenon, entreprise par M. Théophile Lavallée, non sur les versions indignement falsifiées de La Beaumelle, mais sur les originaux et des textes authentiques, rectifiera et fixera bientôt, dans sa vraie mesure, l'opinion sur cette femme célèbre. (*Note de l'Éditeur.*)

les blés étaient taxés dans les marchés à des prix bien supérieurs au prix que pouvaient leur donner l'état des récoltes ainsi que les besoins du commerce, et des poursuites rigoureuses étaient intentées contre ceux qui vendaient au-dessous de la taxe; or, en présence de ce fait, et en désintéressant même complétement madame de Maintenon, comment ne pas croire à la culpabilité de personnages très-considérables dans l'État? Jusque-là tous les efforts de l'administration avaient tendu à faire tomber les céréales au plus bas prix possible; jusque-là les règlements des marchés de Paris avaient toujours puni sévèrement ceux qui provoquaient la hausse, et voilà que tout le système est complétement changé? N'est-il pas évident, en présence d'une pareille situation, que des influences occultes, puissantes et des intérêts égoïstes, brisant tout à coup avec les traditions du passé, avaient pu seuls faire punir ceux qui provoquaient la baisse? Les soupçons s'attaquèrent à Louis XIV lui-même. Mais après ce qu'il avait fait au début de son règne pour soulager la misère publique, il nous répugne de croire qu'il se soit abaissé à de pareilles manœuvres. On peut penser qu'il ignorait ces odieuses spéculations, comme Louis XV ignorait le prix du pain, quand des émeutes occasionnées par la cherté des vivres jetaient le désordre dans les rues de Paris. On a pu cacher à Louis XIV les mystères de l'agiotage, comme M. de Baville lui a caché longtemps les horreurs des dragonnades en lui laissant croire que les protestants s'empressaient volontairement de se convertir. Mais l'ignorance n'est pas une excuse, et les disettes permanentes qui signalèrent la fin de son règne ont contribué bien plus que les désastres de la guerre, toujours noblement supportés, à lui enlever cette affection du peuple, qui, dans la période ascendante et glorieuse de sa jeunesse, allait jusqu'à l'idolâtrie.

Les abominables spéculations qui avaient signalé les dernières années de Louis XIV se substituèrent complétement sous la régence et sous Louis XV au commerce régulier. En instituant sa banque, Law développa dans le pays la passion du jeu. On se mit à tricher sur les blés comme on avait triché sur les billets, et vers 1720 on vit se former des compagnies puissantes qui se livrèrent effrontément à l'agiotage sur les grains. En 1724 et en 1725, la misère fut à son comble[1]. Au

1. Voir, sur les affaires des blés en 1725 et années suivantes, le *Journal de l'avocat Barbier*, t. I, p. 53, 398, 403, 404, 441.

mois d'août de cette dernière année, tandis que le pain valait deux sols la livre dans certaines provinces, il en valait huit à Paris. Au lieu de combattre cette cherté, on cherchait au contraire à l'aggraver encore, en prenant, comme on l'avait déjà fait sous Louis XIV, des mesures tout à fait opposées à celles qui jusqu'alors avaient toujours servi de règle à la police des marchés. On empêcha les fermiers d'apporter des blés à Paris; voici, en effet, ce que dit Barbier à la date du 17 juin 1726 : « Ce qui est de certain c'est qu'il n'y avait point de liberté pour amener du blé dans les marchés, et il était défendu aux boulangers de se fournir ailleurs[1] ». Le peuple, en voyant ces hausses artificielles, s'indignait, murmurait, cherchait partout des coupables, et s'en prenait au lieutenant de police, à Samuel Bernard, à madame de Prie, au duc d'Orléans, à la cour tout entière. Aussitôt qu'un personnage important était mis à la Bastille, on s'attendait, dit Barbier, « à voir remuer l'affaire du pain, qui est terrible et qui crie vengeance; » mais le mystère ne s'éclaircissait pas, et l'on se bornait à pendre quelques malheureux que la faim poussait aux émeutes. En 1739, dans la Touraine et dans l'Anjou, les paysans mangeaient de l'herbe, tandis que cette fois le pain ne valait à Paris que 2 sols 6 deniers[2], attendu que des traitants, s'autorisant sans doute des lois qui défendaient de faire des approvisionnements, « avaient forcé — c'est Barbier qui nous l'apprend — les paysans à vendre leurs blés de l'année précédente, qu'ils avaient gardé ces blés, et que la récolte de 1739 ayant été mauvaise dans l'Anjou et la Touraine, ils le revendaient le triple à ceux auxquels ils l'avaient acheté. » Ainsi, c'était au nom même des ordonnances édictées contre l'accaparement que les accapareurs se livraient à leurs manœuvres. Après avoir donné ces détails, Barbier ajoute que ce sera la honte du cardinal de Fleury d'avoir vu la famine dans le royaume qu'il gouvernait quand il n'y avait pas disette[3].

A part quelques années tout à fait exceptionnelles, la cherté excessive du pain, et par suite celle de toutes les denrées alimentaires, fut la condition normale sous le règne de Louis XV. En 1740, l'intempérie des saisons vint s'ajouter aux infamies de l'agiotage, et la misère

1. Tome I, page 430.

2. *Journal de l'avocat Barbier*, t. III, p. 178, 179.

3. En 1725, il y eut des émeutes pour le pain à Caen, à Reims, à Rouen, à Paris et autres lieux. Le 14 juillet de cette année, tous les boulangers du faubourg Saint-Antoine furent pillés. *Journal de Barbier*, t. I, p. 399.

fut si grande, qu'il fallut bien, malgré la toute puissance des spéculateurs, recourir à quelques mesures propres à diminuer le mal. On fit venir à Paris des blés de la Sicile et du Languedoc, mais ces importations furent tout à fait insuffisantes, et comme Paris n'avait pour s'approvisionner de farines que les quelques moulins établis sur la Seine, les gelées et les inondations ayant empêché ces moulins de fonctionner, on manqua de farine juste au moment où l'on commençait à ne plus manquer de blé. En présence de ces faits déplorables les agioteurs continuaient leurs manœuvres. Le contrôleur général des finances faisait croire à Louis XV que le pain valait un sol six deniers pour les pauvres, quand réellement il valait six sols, et le marquis de Souvré avait seul le courage de faire connaître au roi la vérité [1]. Quant au parlement, *ce corps impuissant et respectable*, comme l'appelle Barbier, il ne trouvait d'autre moyen de conjurer la famine que d'expulser de Paris les pauvres qui mouraient de faim, et d'interdire la fabrication de la poudre à cheveux et de l'amidon.

En 1752, l'agiotage reprit une activité nouvelle. Toutes les lois relatives au commerce des grains furent effrontément et publiquement violées, et quand l'édit de 1764 vint établir la libre circulation, non pas, comme on l'a dit, dans le seul but de favoriser la spéculation, mais bien réellement pour réaliser dans la pratique les utiles principes développés par les économistes, les traitants s'emparèrent de la nouvelle législation pour l'exploiter à leur profit.

Nous avons vu plus haut que, dès le règne de Charles IX, l'autorisation d'exporter des grains était mise aux enchères, et que, sous Louis XIV, nul ne pouvait se livrer à ce genre de commerce sans être muni d'un brevet du roi. C'est ce brevet qui fut la source du mal et le point de départ du monopole odieux qui causa tant de misère dans le dix-septième et le dix-huitième siècle, d'où il résulte, en définitive, contrairement à l'opinion de la plupart des historiens, que le *pacte de famine* remonte plus haut que la régence ou le règne de Louis XV, et qu'il est la conséquence de faits antérieurs. Les brevets, après avoir été délivrés momentanément, se transformèrent en une sorte de bail comme celui des fermes; l'un de ces baux fut passé en 1729; un autre en 1740, par les nommés Boussi et Dufourni; un autre encore en 1765, et c'est ce dernier qui a reçu le nom de *pacte*

1. *Journal de l'avocat Barbier*, t. III, p. 218, 222, 223, 246, 249.

de famine[1]. L'acte constitutif fut rédigé, le 12 juillet 1765, par le premier commis des finances Cromot-Dubourg. Les sociétaires désignés sous leurs titres officiels étaient : l'inventeur de la mouture économique, Pierre-Simon Malisset, *chargé de l'entretien et de la manutention des blés du roi*; Leray de Chaumont, grand maître honoraire des eaux et forêts de France; Pierre Rousseau, receveur général des domaines et bois du comté de Blois, et Bernard Perruchot, régisseur général des armées du roi. Louis XV entra dans la société pour une somme de 10 millions, et, dès 1767, les opérations commencèrent sur une grande échelle. Faut-il croire, comme on l'a plusieurs fois répété, que les actionnaires de la *société Malisset*, que l'on pourrait aussi justement appeler la *société Louis XV*, puisque ce prince en était le plus fort actionnaire, faut-il croire que cette société ait fait brûler des grains, ou les ait fait jeter dans les rivières pour provoquer la hausse? Évidemment non, car jamais marchand ne détruit sa marchandise; mais ce qui est vrai et ce qui s'en rapproche, c'est que des quantités considérables de blé furent gâtées pour être restées trop longtemps amassées dans des magasins, et qu'on fut obligé de les jeter.

Les plus importants de ces magasins furent établis, en 1768, à Jersey et à Guernesey; c'est là que l'on portait les céréales achetées en France. Quand de nombreux et forts achats avaient fait le vide sur les marchés et provoqué la hausse, on faisait rentrer les blés et on réalisait des bénéfices considérables en les revendant aux populations mêmes auxquelles on les avait achetés. Un ancien secrétaire des assemblées du clergé, Leprévôt de Beaumont, ayant surpris des papiers très-compromettants pour la société Malisset, entre autres ses actes constitutifs, se mit en devoir de les faire connaître au parlement de Rouen; mais il fut enlevé secrètement avec les papiers, et, après vingt-deux ans de captivité, on le retrouva le 14 juillet 1789 dans les cachots de la Bastille!

Malgré l'enlèvement de Leprévôt de Beaumont, et le secret dont les spéculateurs cherchaient à s'envelopper, leurs manœuvres ne pouvaient échapper au public. Dès 1752, le parlement de Rouen avait rendu contre l'agiotage des blés des arrêts sévères; mais le gouvernement lui défendit de donner suite à ces arrêts[2]. En 1768,

1. Voir sur toute cette affaire le *Moniteur* de 1789, numéros 57 et 58.

2. Floquet, *Hist. du parlement de Normandie*, t. VI, p. 414 et suiv. On trouvera, dans cet excellent livre, de curieux détails sur toute cette affaire des blés.

cette cour souveraine protesta de nouveau, et, le 29 octobre, elle écrivit à Louis XV « que la spéculation avait lieu avec l'appui et sous la sauve-garde de l'autorité; qu'elle en avait la preuve authentique; que la défense de poursuivre manifestait l'existence des coupables, et que cette défense du trône changeait les doutes en certitude. » Mais comment Louis XV aurait-il laissé poursuivre, quand les arrêts devaient remonter jusqu'à lui, puisqu'il était intéressé pour dix millions dans l'affaire? Du reste, il ne s'en cachait pas : du vivant même de madame de Pompadour, c'est-à-dire avant l'année 1764, il lui faisait part de ses opérations sur les blés. En présence des courtisans eux-mêmes il se vantait de son habileté commerciale, et il poussa si loin le mépris de l'opinion publique, que l'année de sa mort, en 1774, on vit figurer dans l'*Almanach royal* un sieur de Mirlavaud, *trésorier des grains pour le compte de Sa Majesté.*

Le pacte de famine survécut à Louis XV; Turgot essaya vainement de le dissoudre; ses efforts restèrent impuissants, et, en 1775, cette redoutable question des subsistances amena des émeutes et des troubles, auxquels on donna le nom de *guerre des farines*[1]. Le bail de la société Malisset fut renouvelé au seuil même de la révolution, et, en 1787, on transporta jusqu'à Terre-Neuve des blés achetés en France, que l'on vint ensuite y vendre aux enchères. Les bénéfices considérables réalisés dans ce commerce avaient éveillé la convoitise du public; en 1789, un grand nombre d'habitants de Paris prenaient part à l'agiotage sur les blés, en prêtant de l'argent au caissier de l'association, Pinet[2], qui donnait, suivant les circonstances, de trente à soixante-quinze pour cent d'intérêt sur cet argent, ce qui laissait encore à la société un bénéfice considérable.

Après des faits semblables, on ne peut être surpris des émeutes, des violences que la question des grains souleva dans toute l'éten-

On peut voir aussi, sur les avis sévères donnés à Louis XIV par le parlement de Rouen, le *Journal de Barbier*, t. VII, p. 263, 264, 269, 274.

1. *La guerre des farines* a été racontée de la manière la plus exacte et la plus intéressante par M. Henri Martin, dans le tome XVI de son *Histoire de France*. Nous renvoyons le lecteur à cet excellent ouvrage.

2. En 1789, Pinet fut trouvé blessé d'un coup de pistolet dans un bois des environs de Paris; il avait près de lui un second pistolet chargé, ce qui fit croire à une tentative de suicide; mais pendant les trois jours qu'il vécut encore, il persista à soutenir qu'il avait été victime d'un assassinat.

due de la France, pendant les premières années de la révolution. N'est-ce pas dans ces souvenirs de la misère et de la faim qu'il faut chercher la cause première des préventions populaires qui de nos jours encore s'attachent au commerce des blés? Comment s'étonner que la vieille monarchie ait marché jusqu'aux abîmes, à travers les malédictions et les colères? Au milieu des plus monstrueuses orgies de la décadence païenne, les empereurs vidaient leur trésor pour donner du pain à la populace de Rome, et, dix-huit siècles après la venue du Christ, dix-huit siècles après la révolution divine de la charité, un roi de France affamait son royaume, et trouvait des complices jusque dans la population de sa capitale!

(La suite à la prochaine Livraison.)

GŒTHE ET SCHILLER

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

CORRESPONDANCE ENTRE GŒTHE ET SCHILLER[1]

IV

LES DIOSCURES
(1796)

Un écrivain anglais, M. G.-H. Lewes, auteur d'une excellente biographie de Gœthe, a consacré plusieurs chapitres de son livre à l'amitié de Gœthe et de Schiller, et le premier de ces chapitres est intitulé fièrement *les Dioscures*. L'un des plus récents biographes de Schiller, M. Émile Palleske, se sert du même nom en maintes circonstances; je demande la permission de le répéter à mon tour, et de l'appliquer particulièrement aux batailles littéraires de l'année 1796. Nul autre terme ne peindrait aussi bien la colère des deux poëtes, la fierté de leur attitude, la terrible exécution de leurs vengeances. Irrités des railleries et des insultes, les demi-dieux, avant de construire la cité de l'art, veulent disperser les soldats de la routine et déblayer le terrain. Ils saisissent l'arc d'Apollon, et des centaines de victimes tombent percées de flèches d'or.

Est-ce à Gœthe ou à Schiller qu'appartient la première idée de cette poétique fureur? Tous les historiens de la littérature allemande, tous les biographes de l'auteur de *Faust* et de l'auteur de *don Carlos*, M. Gervinus et M. Julien Schmidt, M. Viehoff et M. Lewes, M. Gustave Schwab et M. Louis Schæfer, M. Hoffmeister et M. Adolphe Régnier, M. Henri Düntzer et M. Jean Scherr, tous enfin attribuent à Gœthe la pensée de ces distiques étincelants et rapides destinés à

1. Voir les 37e, 38 et 39e Livraisons.

porter la déroute dans le camp ennemi. Gœthe écrivait à Schiller le 23 décembre 1795 : « Il faut que nous exécutions l'année prochaine, dans l'*Almanach des Muses,* l'idée de faire sur chaque recueil périodique une épigramme renfermée en un seul distique, à la manière des *Xénies* de Martial que j'ai lues ces jours-ci. » On sait que le treizième livre des épigrammes de Martial est composé de distiques, et que l'auteur les appelle *Xénies*, d'après un mot grec qui signifie présents, les présents de l'hospitalité, les dons offerts par l'hôte à l'étranger qu'il héberge. « Toute la foule des *Xénies* réunies dans ce petit livre te coûtera quatre écus, dit Martial à son lecteur; tu pourras envoyer à tes hôtes ces distiques en guise de cadeaux, si ta bourse n'est pas mieux garnie que la mienne. »

Omnis in hoc gracili Xeniorum turba libello
Constabit nummis quatuor empta tibi.
Hæc licet hospitibus pro munere disticha mittas,
Si tibi tam rarus, quam mihi, nummus erit.

Ces cadeaux de Martial ne sont autre chose que de brèves définitions gastronomiques; tous les mets servis sur la table des Romains, poissons, gibiers, fruits du sol ou des arbres, sans oublier les vins de Gaule et d'Espagne, sont passés gaiement en revue, et deviennent l'occasion d'un distique; pur exercice de style pour le versificateur qui s'amuse, simple occasion de se faire la main et d'aiguiser son arme; quand l'artiste en épigrammes recommencera sa folle guerre, la flèche acérée ne lui fera pas défaut. Les *Xénies*, dans l'intention de Gœthe, ne seront pas tout à fait si pacifiques. Ce qu'il emprunte à Martial, c'est la forme rapide de ses vers, l'art d'enchâsser une pensée moqueuse en quelques mots; mais il faut que cette pensée ait un but, il faut qu'elle aille frapper d'un trait sûr la vanité ou la sottise. Et pourquoi, n'empruntant au poëte latin que la forme et non pas le fond des *Xénies*, je veux dire son distique léger, rapide, étincelant, et non sa pensée inoffensive, pourquoi conserve-t-il ce titre de *Xénies* que Martial réservait spécialement à un petit recueil de cadeaux poétiques? C'est que Gœthe, moins irrité que Schiller, veut écarter toute idée de vengeance et de cruauté. Ces épigrammes sont des présents qu'il envoie aux philistins avec une bienveillante ironie. Il les compare encore aux *Moccoli* du carnaval romain. *Xénies* ou *Moccoli*, voilà les cadeaux de mardi-gras que Gœthe va jeter au visage de ses

ennemis littéraires. Il semble donc bien que l'auteur de *Faust* a eu la première idée de cette expédition de carnaval, et tous les historiens de la poésie allemande, je le répète, sont d'accord pour la lui attribuer. Le plus récent biographe de Schiller, M. Émile Palleske, est d'un avis différent; il revendique pour le poëte de *don Carlos*, pour l'auteur des *Lettres sur l'éducation esthétique du genre humain*, l'initiative des *Xénies*. On voit, en effet, dans la correspondance de Schiller avec Guillaume de Humboldt (et nul n'avait remarqué ce détail avant M. Palleske), qu'au mois de novembre 1796 Schiller s'occupait beaucoup des poëtes satiriques latins, et que Martial en particulier avait attiré son attention. La lettre de Gœthe que nous citions tout à l'heure ne serait-elle pas une réponse à un billet de Schiller aujourd'hui perdu? Schiller recommande à Gœthe la lecture des *Xénies* de Martial, et lui propose d'employer cette forme du distique pour cribler d'épigrammes Nicolaï et consorts; oui, répond Gœthe, et il faut le faire tout de suite. Telle est la conjecture fort plausible de M. Émile Palleske.

Quoi qu'il en soit, l'idée des *Xénies*, une fois mise en avant, fut accueillie par les deux poëtes avec une ardeur égale. Gœthe, le premier, envoie une douzaine d'épigrammes à son ami. « Avec une centaine de *Xénies* comme celles-là, écrit-il gaiement à Schiller, on pourrait se recommander fort agréablement au seigneur public et à messieurs ses collègues. » — « L'idée est superbe, répond Schiller, il faut l'exécuter.... Mais, si nous voulons compléter la centaine, il faudra nous attaquer non pas seulement à des journaux, mais à des ouvrages particuliers, et quelle riche matière nous y trouverons! » Le 3 janvier 1796, Gœthe arrive à Iéna auprès de Schiller, et jamais il n'a été plus joyeux. Il compose des *Xénies* tout en causant avec son ami; Schiller lui répond, et sa réponse est un distique à fine pointe qui ira frapper en pleine poitrine les ennemis de l'idéal. On rit, on cause, on s'exalte, et les *Xénies* naissent par dizaines. A qui appartient celle-ci? à qui celle-là? bien habile qui pourrait le dire; Schiller et Gœthe n'en savent rien. Un jour la pensée est de Schiller et les vers sont l'œuvre de Gœthe; une autre fois, Gœthe donne l'idée, et le distique s'envole tout armé des lèvres de Schiller. Souvent l'un des deux amis a fait le premier vers, l'autre compose le second. Jamais collaboration ne fut plus entière, jamais fraternité plus intime et plus indissoluble. Il paraît bien qu'il y avait plus d'âpreté dans les *Xénies* de Schiller, plus de calme et d'ironie dans

celles de Gœthe; mais en somme, si l'on excepte les épigrammes relatives aux questions de sciences physiques et naturelles qui sont bien manifestement personnelles à Gœthe, il est impossible de faire la part de l'un et de l'autre. « Nous sommes convenus, disait Gœthe, que nos *Xénies*, si elles doivent porter notre nom, paraîtront tout entières dans les œuvres complètes de Schiller, et tout entières aussi dans les miennes. »

Ainsi commence pour les deux poëtes l'année 1796. Lorsque Gœthe retourne chez lui, il emporte environ soixante *Xénies* pour y mettre la dernière main. La forge où se fabriquent les armes des Dioscures est plus active que jamais. Iéna et Weimar, Weimar et Iéna font de merveilleux échanges. De l'un à l'autre, c'est un va-et-vient perpétuel. Les épigrammes se croisent et s'aiguisent encore en se croisant. On achève à Weimar ce qu'on a commencé à Iéna. Et quelle joie des deux côtés! « Gœthe et moi, écrivait Schiller à Kœrner le 18 janvier 1796, nous travaillons depuis quelques semaines à un ouvrage en commun pour le prochain *Almanach des Muses;* ce sera une vraie diablerie poétique, une diablerie sans exemple. »

Au milieu de ces poétiques diableries, Gœthe et Schiller continuaient leurs travaux. Schiller dirigeait les *Heures*, préparait l'*Almanach des Muses*, composait quelques-uns de ses poëmes, mettait fin à ses œuvres d'esthétique, et méditait son *Wallenstein;* Gœthe achevait son *Wilhelm Meister*, écrivait plusieurs de ses plus belles poésies, *Alexis et Dora*, *la Fiancée de Corinthe*, *le dieu et la Bayadère*, et combinait les admirables scènes de cette œuvre si pure, si neuve, si grande, de cette épopée familière intitulée *Hermann et Dorothée*. Mais la grande affaire de l'année 1796, dans la correspondance des deux poëtes, ce sont les *Xénies* d'abord, puis bientôt l'apparition complète de *Wilhelm Meister* et la critique définitive de Schiller sur l'œuvre de son ami.

Voyons se dérouler dans leurs confidences mutuelles cette année décisive qui les ramène tous deux de la critique à l'invention, de l'esthétique à la poésie, et qui s'ouvre par une si audacieuse révolte contre la vulgarité du public. Nous sommes en janvier 1796; c'est l'heure où s'agite la diablerie poétique dont parle Schiller; c'est le moment où s'envole sur maintes pages légères tout le bataillon des *Xénies* dont parle le satirique latin,

Omnis in hoc gracili Xeniorum turba libello.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 20 janvier 1796.

Les épigrammes ne sont pas encore copiées, et je crains que vous ne me devanciez tellement sur cette route que je ne puisse plus vous y rejoindre. La quinzaine prochaine est comme non avenue pour moi, le nouvel opéra me donne bien de l'ouvrage, mais aussi ce sera quelque chose de joyeux et d'édifiant. Mille fois merci du plaisir que vous m'avez procuré à Iéna, je reviendrai le plus tôt possible. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Le 22 janvier 1796.

J'ai été agréablement surpris de la provision de *Xénies* que vous m'avez envoyée. Le contenu de celles qui concernent Newton trahira leur auteur; mais dans une discussion savante, qui ne concerne pas même les vivants, cela n'aura pas de suite....

Songez donc à régaler notre soi-disant ami Reichardt de quelques *Xénies*. Il vient de donner, dans le journal l'*Allemagne*, une critique des *Heures*, dans laquelle il s'émancipe horriblement contre vos *Causeries* et autres articles, tandis qu'il cite longuement ceux de Fichte, de Woltmann, et les signale comme des modèles.... Puisque cet homme nous attaque sans raison et sans ménagement, il faut le poursuivre à outrance dans les *Heures*.

Voici encore quelques flèches qui, je l'espère, sauront bien atteindre messieurs nos collègues, et leur entreront tout droit dans la chair. Choisissez dans le nombre celles qui vous conviennent.

Adieu; ma femme vous salue cordialement. SCHILLER.

Schiller à Gœthe.

Voici une petite livraison d'épigrammes. Ne faites point copier celles qui ne vous plairont pas. Ces sortes de plaisanteries ne vont pas aussi vite que je le croyais, car on n'y peut utiliser aucun enchaînement de pensées ou de sentiments; ils ne veulent pas se laisser enlever leur droit originaire d'heureuse saillie. Ne craignez donc pas que je vous devance, car il faudra que je m'occupe de travaux de plus longue haleine; chaque courrier cependant vous apportera quelques-unes de ces épigrammes.

Vos épigrammes à vous font fortune dans l'*Almanach des Muses*, et auprès de personnes dont le jugement n'est point à dédaigner.

Me permettez-vous de vous charger d'une petite commission? Je

désire avoir soixante-trois aunes de papier à tapisserie, d'une belle nuance verte, et soixante-deux aunes de bordure, dont j'abandonne le choix à votre bon goût et à votre théorie des couleurs. Il me faudrait ces objets d'ici à sept ou huit jours.

Ma femme se rappelle à votre souvenir. Portez-vous bien.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 23 janvier 1796.

Me voici sur le point de mener une vie bien dissipée. Les princes et princesses de Darmstadt arrivent aujourd'hui. Demain il y aura grande réception à la cour, puis dîner, concert, souper et bal masqué. Lundi la représentation de *Don Juan*. La semaine prochaine sera absorbée par les répétitions, car le trente nous donnerons les *Avocats d'Iffland*, et le deux du mois prochain, le nouvel opéra. Je ferai mon possible pour suffire à toute cette besogne.

Le huitième livre de *Wilhelm Meister* m'apparaît sans cesse au milieu de tous ces objets étrangers, et j'espère le terminer à la première occasion.

Vos dernières épigrammes sont étincelantes *d'humour*, aussi les ai-je fait toutes copier; celles qui ne pourront pas rester dans la compagnie s'en détacheront d'elles-mêmes comme des corps étrangers....

Profitez du beau temps qu'il fait en ce moment pour vous porter bien.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 24 janvier 1796.

Pour un auteur occupé de la catastrophe d'un roman, d'un millier d'épigrammes et de deux longues narrations, dont l'une se passe en Italie et l'autre en Chine, vous me paraissez passablement entouré de distractions. Mais ce que le temps vous prend d'un côté il vous le rend de l'autre sous le rapport des matières; et finalement vous êtes toujours mieux partagé que moi, qui suis obligé de chercher mes sujets en me suçant le bout des ongles....

Woltmann a passé hier trois heures avec moi, et j'ai été assez heureux pour le mettre dans l'impossibilité de me dire un mot sur sa tragédie et son opéra. Au reste, il a été fort poli et prodigue d'éloges à votre égard et au mien, sans toutefois éveiller chez moi une seule étincelle de charité pour ses compositions dramatiques.

Portez-vous bien. Voici encore quelques *Xénies*, pour obéir à la consigne.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 27 janvier 1796.

Je ne suis pas encore en mesure de rassembler toutes nos petites poésies; en attendant, voici mon contingent de la semaine. Pour atteindre le nombre projeté, nous aurons besoin de faire entrer dans notre cadre quelques-uns des événements littéraires qui nous touchent de plus près. Quand le cœur est plein, la bouche déborde; en tout cas, ce sera une excellente occasion de traduire nos adversaires devant le tribunal du véritable public, où plus d'une personne prendra feu, tandis qu'on se serait à peine aperçu de nos dissidences, si elles étaient restées enfermées dans les cabinets d'étude et le monde de la critique....

Mes compliments à votre chère femme. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Voici quatre Almanachs et soixante-six *Xénies*. Avant que celles-là soient arrivées à Weimar, il y en aura bien encore quatre-vingts autres terminées, y compris les vôtres. Bon voyage; nos vœux vous accompagnent. SCHILLER.

Le même au même.

Weimar, le 30 janvier 1796.

Le premier acte de nos fêtes s'est très-bien passé. Une entrée de masques que j'ai organisée pour le bal, a produit un bel effet, bien que la salle fût beaucoup trop pleine. Comme nous ne parlons plus qu'en distiques, j'en ai mis dans la bouche du Grand Turc chargé de complimenter la duchesse. Cette entrée a été suivie d'un cortége de masques mêlés, parmi lesquels on a remarqué des feux follets dont on a été ravi. C'est qu'ils étaient réellement bien faits, et à chaque mouvement, ils répandaient autour d'eux force or en feuilles, et de petites pièces de poésies.

Je joins ici le numéro du journal de modes où il est question des *Xénies*. L'auteur de cet article ne se doute pas qu'au premier jour il en aura une pour son compte. Que ces gens sont pauvres et maladroits! Ne citer que deux *Xénies* de Martial pour les opposer aux nôtres, et encore les traduire si mal!

On vient de m'envoyer de Gœttingen le traité de Benvenuto Cellini sur l'orfévrerie, la ciselure et la sculpture. J'en ferai immédiatement des extraits pour les intercaler dans sa biographie, ce qui la rendra réellement instructive.

J'oubliais ce que j'avais de mieux à vous dire. Meyer m'a écrit une belle et bonne lettre, dans laquelle la situation de son esprit se reflète fidèlement. Son irrésistible penchant à s'appuyer toujours et en tout sur des bases solides, son ardent désir de produire quelque chose de fini, se trouvent sans cesse contrariés par la multitude d'objets qu'il voit et juge, et par le charme de plusieurs autres qu'il voudrait reproduire. Il me demande des conseils, je le renvoie à son bon génie.

Une de ses lettres à la duchesse contient un passage fort drôle sur les artistes qui reproduisent les idées de Kant par des tableaux allégoriques. Si ce n'est pas là un simple persiflage de la part de Meyer, ces tableaux seront la chose la plus extravagante qui pourra précéder le jour du dernier jugement de l'art.

Je présume que Reichardt rédige en même temps l'écrit périodique appelé la *France*, et celui qui a pour titre l'*Allemagne*. Si c'est en effet lui qui s'est émancipé de la sorte, nous couvrirons sa veste de buffle de tant de dragées en plâtre, à la façon du carnaval de Rome, qu'on le prendra pour un perruquier. Je connais depuis longtemps ce faux ami, et si j'ai été indulgent envers ses impolitesses en général, c'est parce que individuellement il a toujours payé son tribut avec beaucoup de régularité; mais puisqu'il fait mine de vouloir le refuser, hâtons-nous de lui envoyer un pacha à trois queues de renard enflammé. Je viens déjà de lui consacrer une douzaine de distiques; si Dieu le permet, vous les aurez mercredi prochain.

Encore une fois adieu. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 31 janvier 1796.

Je vous fais mon compliment sur vos fêtes, qui ont dû produire un très-bel effet; les feux follets, surtout, m'ont beaucoup réjoui.

Lorsque vous viendrez ici, faites-moi le plaisir d'apporter la lettre de Meyer; je suis curieux de voir comment ses idées parviendront à se classer. Puisqu'il ne parle que dans sa lettre à la duchesse de la configuration du système de Kant, j'imagine que ce n'est qu'une plaisanterie; si une aussi précieuse nouvelle eût été vraie, il vous en eût parlé d'une manière plus déterminée.

Vous pouvez être certain que Reichardt est le rédacteur en chef de l'*Allemagne*, et qu'il a dit beaucoup de mal de vos *Causeries*, quoique, dans le même article, il vous loue à pleine bouche, lui ou l'auteur de cet article, ce qui est la même chose pour nous. J'ajouterai que, même au point de vue littéraire, cette critique est une production misérable....

J'ai déjà plusieurs idées pour les *Xénies*, mais elles ne sont pas

encore mûres; j'espère cependant que, si vous pouvez venir à la fin de cette semaine, vous en trouverez une centaine de terminées. Il faut pourchasser nos bons amis dans les formes. Au reste, l'intérêt poétique nous fait un devoir de nous renfermer dans les lois sévères du monodistique.

Je viens de découvrir, dans le sort qu'Homère fait subir aux prétendants de Pénélope, une source précieuse de parodies pour tourmenter non-seulement les auteurs morts, mais encore les vivants.... Je pense que pour clore dignement notre idée, nous donnerons une comédie en épigrammes. Qu'en dites-vous?

Ma femme se rappelle à votre souvenir; venez le plus tôt possible.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 4 février 1796.

Je vous envoie les *Xénies* recopiées, car je ne pourrai pas venir vous voir avant une quinzaine de jours. L'ensemble a assez bonne mine, mais il est temps qu'une veine poétique s'y fasse sentir de nouveau. Mes dernières *Xénies*, ainsi que vous le verrez, sont très-prosaïques, mais la nature des sujets et ma manière de voir le voulaient ainsi.

Peut-être vous enverrai-je bientôt le septième livre de mon roman, je le revois maintenant qu'il est sorti de la fonte de la dictée. Lorsque le huitième livre sera arrivé au même point, et que nous aurons causé sur l'ensemble, je verrai ce qui me restera à faire.

J'ai lu ces jours-ci le traité de Cellini sur le mécanisme de certains arts; il est très-bien écrit, et la préface, aussi bien que l'ouvrage, jette une vive clarté sur cet homme extraordinaire. Aussi me suis-je aussitôt remis à sa biographie, mais la difficulté de traiter ce sujet reste la même.

Je commencerai par traduire les passages les plus intéressants de sa biographie écrite par lui-même, puis j'attendrai des inspirations nouvelles. Dans une biographie, selon mes idées de réaliste, il n'y a de vraiment intéressant que les détails, surtout lorsqu'il s'agit d'un simple particulier, chez lequel on ne peut s'attendre à des résultats imposants par leur importance, ou d'un artiste dont les œuvres, effets permanents de son existence, ne sont pas devant nos yeux. Peut-être pourrai-je, avant d'aller vous voir, achever une assez grande partie de la tâche que je me suis imposée, pour nous entendre sur la manière de la mener à bonne fin...

Le nouvel opéra a obtenu le suffrage des masses... Si la musique n'est pas savante, elle est du moins fort agréable, et les costumes et les décorations ont produit un très-bon effet. Je vous enverrai un de ces jours le livret, afin que vous puissiez vous convaincre vous-même de la

manière singulière et archi-allemande que suit le théâtre allemand.

J'espère bientôt trouver un refuge près de vous contre le genre de vie que je mène en ce moment, et qui fatiguerait le réaliste le plus déterminé. GŒTHE.

Le même au même.

Weimar, le 14 juin 1796.

Voici, cher ami, un fameux envoi ! Le morceau sur Cellini s'est trouvé raccourci d'une vingtaine de pages que j'ai envie de supprimer tout à fait. Elles contiennent son voyage en France, ses vains efforts pour y trouver de l'ouvrage et son retour à Rome. En me bornant à raconter succinctement ce long voyage, je pourrais arriver, dans le prochain article, à son emprisonnement au fort Saint-Ange, récit que je me propose également de raccourcir beaucoup... Quant au petit poëme de Cellini, sur son emprisonnement, je vous prie, vous et Schlegel, de voir s'il vaut la peine d'être traduit. Je vous ai envoyé le sonnet; revoyez tout cela la plume à la main, car je ne l'ai relu qu'une seule fois...

J'ai lu, avec beaucoup d'intérêt, les deux nouveaux volumes de Herder. Le septième me paraît bien vu, bien pensé et bien écrit; le huitième, malgré les excellentes choses qu'il contient, ne vous met pas du tout à votre aise, et je crois que l'auteur ne l'était pas davantage quand il l'a composé. Une certaine retenue prudente qui se tourne et se retourne, une parcimonie craintive dans la louange comme dans le blâme, donnent une extrême maigreur à tout ce qu'il dit sur la littérature allemande. Cela dépend peut-être de mes dispositions actuelles, mais il me semble que lorsqu'on ne parle pas des écrits et des actions avec un intérêt plein d'amour, avec un certain enthousiasme partial, il reste si peu de ce qu'on a dit, que cela ne vaut pas la peine d'avoir parlé. Le plaisir, l'intérêt qu'on prend à certaines choses, est la seule réalité qui fait surgir d'autres réalités; le reste est néant et anéantit tout. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 18 juin 1796.

Voss n'est pas encore arrivé, et comme je doute fort que vous viendrez, je fais partir cette lettre, pour laquelle il se présente une bonne occasion.

A la seconde lecture d'*Alexis et Dora*, j'ai été encore plus ému qu'à la première. Cette élégie est une des plus belles choses que vous ayez faites. Quelle simplicité, quelle naïveté à côté d'une incommensurable profondeur de sentiments ! L'activité inquiète de l'équipage qui n'attend que le héros pour mettre à la voile, resserre tellement le lieu de la scène pour les deux amants et rend leur situation si grave et si

pleine d'angoisses, que l'instant de leur entretien a plus d'importance que toute une longue vie. Je pourrais difficilement citer un second cas où la fleur de la poésie d'un sujet a été cueillie avec autant de pureté et de bonheur. Je ne puis cependant m'expliquer, d'après ma manière de sentir, pourquoi vous placez la jalousie si près de l'amour, et permettez ainsi à la crainte de l'avenir de dévorer le bonheur du moment. Il me serait impossible néanmoins d'objecter quelque chose de convaincant; mais je sens que je voudrais pouvoir donner de la stabilité à l'heureuse ivresse avec laquelle Alexis quitte la jeune fille et s'embarque.

Le livre de Herder produit à peu près le même effet sur moi que sur vous. En général, ses écrits me font toujours perdre une partie de ce que je croyais posséder, sans jamais me faire gagner quelque chose de nouveau. Son action sur moi est destructive, sans doute parce qu'il tend sans cesse à unir, et qu'il rapproche tout ce que les autres séparent. La haine qu'il a vouée à la rime me paraît outrée, car ses accusations contre elle manquent d'importance et de solidité. L'origine de la rime, dit-il, est vulgaire et n'a rien de poétique; soit, mais je m'en tiens à l'effet qu'elle produit, et il n'est point de raisonnement qui puisse empêcher cet effet d'exister.

Dans ses confessions sur la littérature allemande, il m'irrite moins encore par sa froideur pour le beau, que par sa singulière tolérance pour des choses pitoyablement mauvaises. Il ne lui en coûte pas plus de parler avec estime d'un Nicolaï, d'un Eschenburg, etc., que de l'écrivain le plus éminent; et quel singulier pot-pourri ne fait-il pas des Stolberg et de moi, des Kosegarten et de tant d'autres! Sa vénération pour Kleist, Gerstenberg et Gesner, enfin pour tout ce qui est mort et moisi, marche du même pas avec sa dédaigneuse indifférence pour tout ce qui est vivant.

Humboldt vous écrira un de ces jours; il est enchanté de votre élégie, et *Cellini* lui plaît infiniment.

Je vous renverrai les *Xénies* lundi prochain; il nous en faudra encore un certain nombre, pour relier les différentes matières qu'elles traitent; je compte sur votre bon génie... Je voudrais bien terminer notre collection par des *Xénies* aimables, car après la tempête, il faut le beau temps. J'en ai fait quelques-unes de ce genre, et si chacun de nous peut y en ajouter une douzaine ou deux, la collection se terminera de la manière la plus bienveillante.

Ma femme se rappelle à votre souvenir, sa santé est aussi satisfaisante que le permet la circonstance. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 22 juin 1796.

Je viens de recevoir vos deux chères lettres, ainsi que les biscuits dont je vous remercie beaucoup. Comme je ne fais plus rien à *Wilhelm Meister*, je vais dicter ce feuillet pour vous, afin qu'il puisse partir demain.

Le huitième livre continue à s'avancer sans interruption, et quand je songe au concours de circonstances par lequel ce qui était impossible s'est accompli de la manière la plus naturelle, je me sens disposé à devenir superstitieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que ma longue habitude d'utiliser instantanément les hasards favorables ou défavorables, et les dispositions d'esprit qui en résultent, m'ont toujours été très-avantageuses.

Votre poëme des *Lamentations de Cérès* m'a rappelé plusieurs expériences que je me suis proposé de faire pour approfondir l'idée que vous avez si gracieusement accueillie, et que vous venez de traiter avec tant de bonheur. Quelques-unes de ces expériences m'ont déjà réussi au delà de mes espérances; et comme je suis presque certain de passer tout l'été chez moi, j'ai déjà pris mes mesures pour élever un certain nombre de plantes dans l'obscurité. Par ce moyen, je pourrai comparer mes découvertes nouvelles avec celles qui sont déjà connues.

Le manque de parole de Voss me déplaît d'autant plus que, d'après ce que j'ai vu dans votre dernière lettre, vous ne vous connaissiez pas encore personnellement. Ce sont là des inattentions et des négligences que l'on ne commet que trop souvent dans la première jeunesse, mais dont il faut savoir se garder lorsqu'on a appris à apprécier les hommes pour ce qu'ils valent en effet. Je crois que c'est Reichardt qui l'a retenu, car, vu la fausse position qu'il s'est faite, il ne pouvait se trouver à son aise avec vous.

Zelter est averti; maintenant vous pouvez lui écrire vous-même. J'ai une chanson de Mignon dont je parle dans le roman sans l'y avoir insérée ; je vous la donnerai avec plaisir pour l'*Almanach des Muses*...

Voilà encore quelques douzaines de *Xénies*, malheureusement pas de l'espèce la plus nécessaire.

Je suis très-content que mon élégie se soit trouvée à l'épreuve d'un mûr examen. Pour ce qui est de la jalousie qui trouble la fin, elle est basée sur deux motifs : 1° Tout bonheur d'amour qui nous arrive sans que nous nous y soyons attendu, et sans que nous l'ayons mérité, est toujours suivi de près par la crainte de le perdre; 2° La marche de l'élégie étant essentiellement pathétique, il était indispensable de conduire l'impétuosité des mouvements de l'âme toujours en crois-

sant jusqu'à la fin. Au reste, les vers derniers du poëme tendent à rétablir la sérénité dans l'esprit du lecteur. Voilà tout ce que je puis dire en faveur de l'instinct qui enfante de pareilles compositions.

Richter est un être si compliqué que je n'ai pas le temps de vous dire en ce moment mon opinion sur lui. Il faut que vous le voyiez, et vous le verrez; alors nous aimerons à nous entretenir sur son compte. Il paraît avoir ici la destinée de ses écrits : on l'estime tantôt trop haut et tantôt trop bas, et personne ne peut ni le saisir ni le comprendre entièrement.

Je continue à être content de mon travail sur *Benvenuto Cellini*. Forgeons donc le fer pendant qu'il est chaud. Pour quelle époque vous en faudra-t-il une nouvelle continuation?... GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 28 juin 1796.

Ne vous attendez pas encore à quelque chose de positif sur l'effet que le huitième livre a produit sur moi. Je me sens à la fois inquiet et satisfait, et j'éprouve un singulier mélange de désir et de calme. Au milieu de la masse des sensations que j'ai éprouvées, l'image de Mignon est pour l'instant la plus vive. Je ne saurais cependant vous dire encore si le vif intérêt excité par cette image ne demande pas, pour être complétement satisfait, quelque chose de plus que ce que vous lui avez donné. Peut-être aussi ce doute est-il l'effet du hasard qui, dès que j'ai ouvert le manuscrit, m'a fait tomber sur la chanson de cette enfant, chanson qui m'a ému au point que je n'ai pu en bannir le souvenir.

En cherchant à définir l'impression de l'ensemble, j'ai reconnu que la gravité et la douleur qui passent comme des ombres sont constamment dominées par la sérénité spirituelle et piquante qui caractérisent le tout. J'attribue cet effet, d'abord à la délicatesse et à la facilité de l'exécution, puis à la manière dramatique dont les situations et les incidents sont amenés. Les parties pathétiques rappellent le roman, tout le reste appartient à la vie réelle. Quoiqu'on ressente vivement des émotions très-douloureuses, elles se dissipent presque aussitôt, parce qu'elles ont été amenées par le merveilleux, ou du moins par l'extraordinaire qui, plus que tout autre ressort, rappelle l'intervention de l'art.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, dans votre roman, ce qui paraît grave et sérieux, n'est qu'une raillerie, tandis que ce qui paraît raillerie est seul véritablement grave et sérieux; la douleur n'y est que de l'apparence, et le calme l'unique réalité.

Ce jeune Frédéric, qui, si sagement ménagé pour la fin, fait par sa turbulence tomber le fruit mûr et pousse l'un vers l'autre ce qui doit être uni, fait dans cette catastrophe l'effet d'un étourdi qui, par un

bruyant éclat de rire, nous réveille d'un rêve pénible. Le rêve s'enfuit vers les autres ombres, mais son souvenir reste, afin de jeter au milieu du calme et de la sérénité du présent un génie majestueux et une immense profondeur poétique. C'est cette profondeur sous une surface calme qui caractérise particulièrement toutes vos œuvres, et surtout ce roman.

Je ne veux pas vous en dire davantage aujourd'hui, quoique j'en aie bonne envie, mais il me serait impossible de vous offrir un jugement mûri...

Je vois déjà très-clairement que le huitième livre se rattache à merveille au sixième, dont les anticipations sont du plus heureux effet. Il serait impossible de désirer à l'action une autre marche que celle que vous lui avez donnée. On connaît déjà cette famille avant de la voir agir; aussi se croit-on près d'elle dans une relation qui n'a pas eu de commencement. Ce tour de force d'optique produit un effet admirable.

Vous avez aussi fait un très-bel usage de la collection artistique du grand-père; cette collection est, pour ainsi dire, un des personnages agissants, et semble respirer et vivre.

Assez pour aujourd'hui, j'espère pouvoir vous en dire davantage samedi prochain...

Les compliments les plus affectueux de la part de ma femme, qui est en ce moment enfoncée dans votre roman.

Je ne vous ai encore rien dit d'*Hespérus*[1], je l'ai trouvé tel que je m'y étais attendu, c'est-à-dire étranger à tout comme quelqu'un qui vient de tomber de la lune, rempli de bonne volonté et très-disposé à voir les objets autour de lui, mais avec d'autres organes que ceux de la vue. Puisque je ne lui ai encore parlé qu'une seule fois, je ne puis vous en dire davantage sur son compte. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 29 juin 1796.

Que je suis heureux d'entendre enfin vos premières paroles sur le huitième livre ! Vous m'assurez qu'en produisant ce qui est conforme à ma nature, je suis resté en harmonie avec celle de cette composition, et je suis fier de ce témoignage...

Les affaires extérieures m'occuperont pendant plus d'une semaine, ce qui me sera très-salutaire; car à force de composer des contes, on finirait par n'être plus qu'une fable. Pour l'instant j'ai presque adopté votre genre de vie, car je ne sors plus de la maison.

1. Sobriquet donné par Schiller et Gœthe à Jean-Paul Richter, d'après le titre d'un de ses romans.

Vos dernières *Xénies* sont parfaitement réussies. De mon côté, j'ai, pour compléter la collection, plusieurs idées nouvelles, pourvu que l'inspiration arrive pour les exécuter.

Je suis bien aise que vous ayez vu Richter. Son amour de la vérité et son désir de recevoir en lui tout ce qui peut contribuer au perfectionnement de l'espèce humaine m'ont disposé en sa faveur, mais l'homme social est une espèce d'être théorique; et lorsque j'y réfléchis, je doute que Richter puisse jamais s'approcher de nous dans la pratique, quoiqu'en théorie il paraisse y avoir beaucoup de rapport entre ses manières de voir et les nôtres.

Écrivons-nous souvent, car ce que nous nous sommes proposé de faire demande des encouragements mutuels. GŒTHE.

Le même au même.

Weimar, le 1er juillet 1796.

Je serai tellement accablé d'affaires demain, que je ne sais si j'aurai le temps de vous écrire un mot, voilà pourquoi je vous envoie aujourd'hui la lettre que je viens de recevoir de Humboldt. Tout le bien qu'il dit de mon roman, ainsi que les petites observations qu'il me fait sur cet ouvrage, me font un devoir de marcher avec plus de précaution que jamais sur le sentier étroit que je me suis choisi. Je m'attends à un semblable bienfait de votre part, lorsque vous me parlerez de mon huitième livre.

A bientôt une plus longue lettre.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 2 juillet 1796.

Je viens de relire sans interruption les huit livres de votre *Wilhelm Meister;* ils sont si volumineux qu'il m'a fallu deux jours pour cette lecture, qui cependant a été rapide. Je ne devrais pas vous en parler aujourd'hui, car dans cet ouvrage vous avez caché, dans le véritable sens du mot, une si grande variété de matières, que j'en suis encore tout étourdi.

J'avoue que jusqu'à présent j'ai bien reconnu l'immutabilité des tendances, mais je n'ai pas encore pu saisir leur unité; je crois cependant que sur ce point aussi je ne tarderai pas à être éclairé, à moins que dans des productions de ce genre l'immutabilité ne soit déjà une espèce d'unité.

Dans une pareille disposition d'esprit, il me serait impossible de vous donner un jugement motivé; et puisque vous désirez entendre immédiatement quelque chose de mon opinion sur votre ouvrage, contentez-vous, pour l'instant, de quelques observations partielles qui ne sont pas tout à fait sans importance, puisqu'elles résultent de l'im-

pression du moment. Je vous promets en échange de ne pas laisser tarir nos entretiens sur votre roman.

Une appréciation vraiment esthétique d'une pareille œuvre d'art est une entreprise importante, et je lui consacrerai avec bonheur les trois ou quatre mois prochains. Je regarde, au reste, comme l'événement le plus heureux de mon existence que vous ayez pu achever cette production, non-seulement pendant que je vis encore, mais à une époque de ma carrière où il me reste assez de force pour puiser à une source aussi pure. D'un autre côté, les douces relations qui se sont établies entre nous m'imposent le devoir religieux de confondre votre cause avec la mienne. C'est en faisant de tout ce qu'il y a de réel en moi le miroir fidèle du génie qui vit sous l'enveloppe de ce roman, que j'espère mériter, dans le sens le plus élevé, le titre de votre ami. Cette production m'a enfin convaincu irrévocablement que le beau est une puissance qui ne peut agir qu'en cette qualité sur les esprits les plus égoïstes, et qu'en face de ce beau parfait, il n'y a pas d'autre liberté que celle de l'aimer et de l'admirer.

Je ne saurais vous dire combien je me suis senti pressé par la vérité si belle et si vivante, et par l'abondance naïve de cet ouvrage. Mon émotion est encore plus inquiète qu'elle ne le sera lorsque je m'en serai rendu parfaitement le maître, ce qui sera pour mon esprit une crise importante. Cette émotion étant l'effet du beau, l'inquiétude qui s'y mêle ne vient que de ce que la raison a été devancée par l'émotion, et ne peut encore marcher du même pas avec elle.

Je vous comprends maintenant, lorsque vous me disiez que le véritable beau était le seul qui pût émouvoir jusqu'aux larmes. Votre ouvrage est calme et profond, clair et inconcevable pourtant comme la nature; comme elle aussi il agit sur moi, et tout, jusqu'au plus petit accessoire, atteste la belle sérénité de l'âme d'où est sortie une telle œuvre.

Ne pouvant encore exprimer nettement ces diverses impressions de l'ensemble, je me bornerai à vous parler du huitième livre. Avec quel art heureux n'y avez-vous pas resserré le lien de l'action et le cercle d'abord si vaste des personnages et des événements! Semblable à un beau système planétaire, tout y est à sa place, et ne saurait être dérangé. Les figures italiennes seulement sont là comme autant de comètes fantastiques, et rattachent ce système à un autre plus grand et plus éloigné. Parfois aussi quelques-uns des personnages, par exemple ceux de Marianne et d'Aurélie, se détachent de ce système, comme autant d'essences qui lui sont étrangères, et qui n'y ont paru un moment que pour lui donner une impulsion poétique.

C'est une belle idée que d'avoir fait découler le pathétique terrible

des destinées de Mignon et du harpiste des monstruosités de la théorie et des avortements de l'esprit humain; par ce moyen, il devient impossible d'en accuser la nature. C'est du sein d'une stupide superstition que sortent les affreuses calamités dont Mignon et le harpiste sont poursuivis.

Aurélie elle-même n'est que la victime de la surexcitation de sa nature impressionnable, nature qui joint à toutes les faiblesses de la femme celles de l'homme. Envers Marianne seule je serais tenté de vous accuser d'un grand égoïsme poétique, car on dirait que vous l'avez sacrifiée à l'intérêt du roman, tandis que, d'après la marche naturelle des faits, elle devait être sauvée; aussi fera-t-elle couler des larmes amères, tandis qu'à l'égard des trois autres personnes, on se détachera facilement de leur individualité pour revenir à la pensée de l'ensemble.

L'erreur qui pousse Wilhelm vers Thérèse est très-bien imaginée, bien motivée, et encore mieux utilisée, mais elle ne pourra manquer d'abord d'effrayer plus d'un lecteur, parmi lesquels je lui promets fort peu de partisans. Au reste, il était impossible de délier des liens aussi faux d'une manière plus délicate et plus noble que vous ne l'avez fait. Avec quelle complaisance les Richardson et autres n'auraient-ils pas fait de tout ceci une scène dans laquelle le pompeux étalage de sentiments délicats serait devenu une véritable indélicatesse!

Il me reste cependant un petit scrupule à ce sujet. Que Thérèse, en dépit de l'espoir renaissant de posséder Lothaire, s'oppose avec une opiniâtreté courageuse à tout ce qui pourrait lui enlever son fiancé, cela est juste et naturel. Que Wilhelm s'indigne contre les hommes et la destinée qui paraît se jouer de lui, rien de mieux; mais il me semble qu'il ne peut plus regretter un bonheur qui déjà n'en est plus un pour lui. Selon moi, il devrait se sentir heureux de retrouver sa liberté. Je comprends les exigences d'une situation aussi compliquée; mais n'est-ce pas méconnaître le mérite de Nathalie que de regretter à ses côtés une Thérèse?

J'ai sincèrement admiré l'art avec lequel vous convertissez les relations ambiguës entre Wilhelm et Thérèse en un moyen pour atteindre le but désiré, l'union de Wilhelm avec Nathalie. Il eût été impossible d'arriver à ce but d'une manière plus gracieuse et plus naturelle que par la route qui d'abord semble en détourner pour toujours. Ce sont là des beautés du premier ordre qui réunissent tout ce qu'on peut désirer, et qui, tout en compliquant le nœud de l'action, contiennent déjà le dénoûment.

Bien que la mort de Mignon soit préparée d'avance, elle impres-

sionne avec tant de force et si profondément, qu'on s'en trouve détourné trop vite. J'ai fait cette remarque à la première lecture, et à la seconde, où l'imprévu ne pouvait plus m'influencer, il m'a semblé que vous avez en effet dépassé le but. C'est fort peu de temps avant cette catastrophe, l'âpre étrangeté de Mignon, qui d'abord éloignait d'elle, a fait place à l'expansion touchante d'une riche nature féminine; aussi commence-t-elle à intéresser par elle-même. Sa dernière chanson, surtout, dispose aux émotions les plus tendres. Et lorsque immédiatement après la scène émouvante de sa mort, le médecin spécule sur son cadavre et oublie si promptement l'être vivant pour ne plus y voir que le sujet d'un effet scientifique, on ne peut s'empêcher d'en vouloir à ce médecin. C'est avec plus de regret encore qu'on voit Wilhelm, cause principale de cette mort, et le sachant, avoir des yeux pour la trousse de chirurgien, et se laisser aller au souvenir du passé quand la douleur du présent devrait l'absorber tout entier.

Lors même qu'en cette occasion aussi vous seriez également dans le vrai, les exigences sentimentales des lecteurs se sentiront blessées. Je crois donc devoir vous conseiller, afin que rien ne trouble une scène aussi bien préparée qu'exécutée, de ne pas dédaigner entièrement mes observations.

A l'exception de ce seul cas, je trouve admirable tout ce que vous faites de Mignon vivante et de Mignon morte; et son poétique enterrement s'accorde avec sa belle et poétique nature. L'isolement de cette enfant, le mystère qui l'entoure, son innocence et sa pureté la rendent une noble personnification du degré de l'âge où elle se trouve arrêtée, et sa disparition cause une douleur d'autant plus épurée, que chez cette enfant tout appartient à la plus pure humanité; aussi, ce qui chez tout autre individu eût été blâmable, révoltant même, devient chez elle noble et élevé.

J'aurais voulu que l'arrivée du marquis italien dans cette famille fût autrement motivée que par l'amour des arts. Il est tellement nécessaire au dénoûment, qu'on s'aperçoit beaucoup plus de cette nécessité que de celle qui l'a amené. La perfection de cet ouvrage a accoutumé le lecteur à être beaucoup plus difficile qu'il n'a l'habitude de l'être avec des romans ordinaires. Ne pourriez-vous pas faire de ce marquis une ancienne connaissance de Lothaire ou de l'oncle, ce qui justifierait son voyage en Allemagne?

La destinée du harpiste est du plus haut intérêt. J'ai déjà dit que c'était une idée admirable que de l'avoir fait découler d'une pieuse extravagance. L'idée du confesseur qui, pour faire expier à sa pénitente un grand crime sur lequel il a l'humanité de ne pas l'éclairer, lui fait envisager une faute légère comme une monstruosité, doit en

effet lui paraître une inspiration divine, et caractérise dignement toute cette manière de voir et de sentir.

Peut-être raccourcirez-vous un peu l'histoire de Spérata, parce qu'elle se trouve bien près de la fin, et qu'on est impatient d'arriver au but. En évitant de dire positivement que le harpiste est le père de Mignon, vous faites produire à cette circonstance un très-grand effet. On fait cette remarque soi-même; on se souvient des rapports singuliers qui ont existé entre ces deux natures mystérieuses, et l'on jette ainsi, malgré soi, un regard rapide dans les abîmes sans fond du destin.

Assez pour aujourd'hui. Vous trouverez ci-jointe une lettre de ma femme, qui cherche à vous peindre l'effet que le huitième livre a produit sur elle.

Ami bien-aimé et vénéré! combien je suis ému en songeant que je trouve en vous et si près de moi ce que naguère je croyais à peine pouvoir découvrir dans le lointain des temps antiques! Ne vous étonnez donc plus qu'il y ait si peu de personnes capables et dignes de vous apprécier. Le naturel, la vérité, la facilité admirable de vos peintures, dérobent au commun des lecteurs les difficultés contre lesquelles vous avez eu à lutter, et la perfection de l'art qui les a vaincues. Quant à ceux qui comprennent vos moyens d'action, la force du génie qui les fait mouvoir humilie tellement leur pauvre individualité, qu'ils voudraient nier cette force; mais au fond de leur cœur ils lui rendent un éclatant hommage, bien que ce soit de mauvaise grâce.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 3 juillet 1796.

J'ai de nouveau pesé la conduite de Wilhelm à l'occasion de la rupture de son mariage avec Thérèse, et je renonce à tous mes scrupules sur ce sujet. La situation doit être telle qu'elle est, et vous l'avez peinte avec la plus exquise délicatesse, sans blesser en rien la vérité des sentiments.

On ne saurait assez admirer les nuances vraies et fines qui distinguent les unes des autres, la chanoinesse, Nathalie et Thérèse. La première n'est qu'une sainte; la seconde tient à la fois de la sainte et de la femme, ce qui lui donne toutes les apparences d'un ange; la troisième est aussi parfaite que peut l'être une créature toute terrestre. Les deux dernières sont, il est vrai, aussi réalistes l'une que l'autre; mais chez Thérèse le réalisme se montre avec ses limites étroites : chez Nathalie, on n'en aperçoit que la valeur intrinsèque. Il est à regretter que la chanoinesse lui ait enlevé l'épithète de belle âme, car cette Nathalie seule est une vraie et pure nature esthétique. Je trouve aussi très-beau qu'elle ne connaisse pas l'amour en qualité d'affection exclu-

sive et individuelle, car l'amour est l'essence, l'état permanent de son âme. Il est vrai que la chanoinesse aussi ne connaît pas l'amour proprement dit, mais c'est par des motifs infiniment différents.

Si je vous ai bien compris, ce n'est pas sans intention que Nathalie conduit Wilhelm dans la *Salle du passé* immédiatement après l'entretien qu'elle a eu avec lui sur l'amour, entretien par lequel on vient d'apprendre qu'elle ne connaît point cette passion, et qu'elle ne peut pas même la comprendre. L'impression que produit la vue de cette salle élève au-dessus de toutes les passions, le calme du beau s'empare de l'âme, et ce calme explique mieux que ne pourraient le faire toutes les dissertations pourquoi la nature si aimante de Nathalie ne connaît pas l'amour individuel.

Cette *Salle du passé* confond le monde esthétique et l'empire des ombres avec la vie et ses réalités de la manière la plus noblement idéale. Au reste, vous faites partout des œuvres d'art un usage d'autant plus heureux, que vous les rattachez à l'ensemble. Par ce moyen, le lecteur franchit les étroites limites du présent pour y revenir aussitôt d'une manière non moins agréable que facile. Le passage du sarcophage du centre à celui de Mignon, et à l'action qui fait le sujet du roman, est du plus bel effet; et l'inscription : *Apprends à vivre*, impressionne d'autant plus agréablement, qu'elle ne rappelle ce maudit *Memento mori*, que pour en triompher avec éclat.

L'oncle est fort intéressant... il possède toute l'individualité absolue et toute la force de conception indispensable pour être devenu ce qu'il est. Ses observations sur la musique qui, selon lui, ne doit parler qu'à l'oreille, sont d'une grande vérité. Il est facile de voir que c'est ce caractère que vous avez le plus richement doté de votre propre nature.

Entre toutes les figures principales, celle de Lothaire se détache le moins de l'ensemble, mais pour des raisons tout objectives. Un pareil caractère ne pouvait se montrer en entier dans le milieu où vous avez placé votre action. Rien, au reste, ne saurait le peindre tel qu'il est; pour l'apprécier, il faut l'entendre, il faut vivre avec lui. Il suffit donc de voir que tous ceux qui vivent en effet avec lui lui accordent unanimement une confiance sans bornes, et une estime qui tient de la vénération; que toutes les femmes, qui jugent toujours d'après l'impression de l'ensemble, l'adorent, et que vous ayez indiqué les sources où il a puisé ses éminentes qualités. C'est à bon droit qu'à l'égard de Lothaire vous avez laissé le champ libre à l'imagination, car ce caractère est esthétique. C'est donc au lecteur à le compléter, non selon sa fantaisie, mais d'après les lois que vous lui avez très-précisément indiquées; et si cette précision n'a jamais rien de tranchant, c'est parce que votre Lothaire tient de l'idéal.

Jarno reste le même jusqu'à la fin, et le choix qu'il fait de Lydie pour sa compagne couronne dignement ce personnage. Il faut convenir que vous avez joliment casé vos femmes. Des êtres tels que Wilhelm et Lothaire ne sauraient trouver le bonheur que dans leur union avec des êtres sympathiques, tandis qu'un Jarno a besoin de contrastes, afin qu'il puisse toujours avoir quelque chose à faire, à penser, à discerner.

Quand vous réglez vos comptes poétiques, la pauvre comtesse n'est pas la mieux partagée; mais pour elle aussi vous êtes resté complétement vrai. Un caractère tel que le sien ne peut jamais s'appuyer sur lui-même; aussi eût-il été impossible de lui trouver un dénoûment qui pût lui assurer un bonheur durable. Destinés à être toujours le jouet des circonstances, de semblables êtres ne peuvent aspirer qu'à un bonheur négatif. Cela est triste, mais cela est, et dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, vous n'avez été que l'interprète de la nature.

A propos de la comtesse, son arrivée dans le huitième livre ne me paraît pas assez motivée; elle arrive pour le dénoûment, mais elle n'y participe pas. Le comte aussi est très-bien soutenu, et c'est une grande adresse de votre part que de lui avoir fait causer la perte du harpiste, par les sages dispositions qu'il croit avoir prises pour loger convenablement les nombreux hôtes réunis momentanément dans le château de sa belle-sœur. Chez de pareils pédants, l'amour de l'ordre ne saurait enfanter que le désordre.

La mauvaise habitude que Félix a contractée de boire dans les carafes, et qui amène des résultats si importants, est une idée heureuse de votre plan, où l'insignifiant et le grave, la nécessité et le hasard sont unis et confondus de la manière la plus simple et la plus naturelle.

La triste métamorphose de Werner m'a beaucoup amusé. La jeunesse et la société de Wilhelm pouvaient pendant quelque temps soutenir ce cuistre à une certaine hauteur; mais dès que ces anges se sont éloignés de lui, il devait nécessairement devenir la propriété exclusive de la matière, et finir par s'étonner lui-même d'être si inférieur à son ami.

Ce personnage était d'autant plus nécessaire à l'ensemble, que par lui le réalisme par lequel vous ramenez votre héros, s'explique et s'ennoblit. Tel que vous montrez Wilhelm à la fin, il se trouve dans le plus beau milieu possible, aussi loin du *fantaisisme* que du *philistinisme;* et tout en le ramenant de la première extrémité vers laquelle il penchait, vous avez su montrer tous les inconvénients de la seconde.

Werner me rappelle une grave erreur chronologique de votre roman. Ce n'était sans doute pas votre intention que Mignon, lorsqu'elle meurt,

eût déjà vingt ans, que Félix en ait dix ou onze, et que le blond Frédéric, lors de sa dernière apparition, soit déjà fort avancé dans la vingtaine, etc. etc. Et cependant il en est ainsi, car depuis l'engagement de Wilhelm chez Serlo jusqu'à son retour au château de Lothaire, il se passe au moins cinq ou six ans. D'un autre côté, Werner qui, au cinquième livre, n'était pas encore marié, a déjà au commencement du huitième plusieurs garçons qui écrivent, calculent et font du commerce; or, comme il ne peut s'être fait donner la bénédiction nuptiale le lendemain de la mort de son père, et que les enfants n'arrivent pas le jour de la noce et tous à la fois, il doit nécessairement s'être passé un certain nombre d'années entre le cinquième et le huitième livre.

Voici une bien longue épître; puissiez-vous avoir autant de plaisir à la lire que j'en ai mis à l'écrire! SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 5 juillet 1796.

Maintenant que j'ai l'ensemble de votre roman dans la pensée, je ne saurais vous dire combien le caractère de votre héros est bien choisi, si toutefois un pareil caractère pouvait se choisir. Aucun autre ne pouvait aussi parfaitement convenir au rôle de *porteur des événements*, ni si bien représenter l'ensemble, sans compter qu'à l'aide d'un semblable caractère vous pouviez agiter et résoudre le grand problème qui fait le sujet de votre roman; et ce n'est pas seulement le sujet qui le demande, le lecteur aussi en a besoin.

Par son penchant à la méditation, Wilhelm arrête les lecteurs au milieu de la marche rapide de l'action, et les force à regarder en arrière et en avant et à réfléchir sur ce qui se passe. Il recueille pour ainsi dire l'âme et l'esprit des événements qui s'accomplissent autour de lui, convertit chaque vague sensation en une pensée précise, énonce les faits particuliers par des formules générales, donne l'explication de tout, et atteint le but de l'ensemble en se conformant aux exigences de son propre caractère.

La classe à laquelle il appartient achève de le rendre propre à ce rôle. Un certain monde lui est tout à fait nouveau, il en est vivement frappé; et tandis qu'il cherche à s'assimiler ce monde, il nous y introduit et nous montre ce qu'il peut contenir de réel pour l'homme. C'est en comparant toutes les manifestations extérieures de la nature humaine à l'image pure et morale de cette nature qu'il porte en lui, qu'il cherche à les apprécier; et tandis que l'expérience donne plus de solidité à ses vagues sensations intérieures, ces mêmes sensations rectifient les leçons de l'expérience. Aussi ce caractère vous sert-il merveilleusement à extraire des événements ce qu'ils ont de réellement humain.

L'âme de votre héros est un miroir fidèle et non simplement passif du monde. Et quoique sa manière de voir soit sous l'empire de l'imagination, cette manière est idéaliste et non pas fantasque, poétique et non pas exaltée; en un mot, cette manière de voir n'est point basée sur le bon plaisir de la fantaisie, mais sur une noble liberté morale. Son mécontentement de lui-même, lorsqu'il raconte à Thérèse l'histoire de ses amours, le peint à merveille. Sa valeur est dans son âme et non dans ses actions, dans les tendances de cette âme et non dans leurs résultats. Aussi sa vie ne pouvait-elle manquer de lui paraître vide dès qu'il a été obligé d'en rendre compte; tandis que des êtres tels que Thérèse peuvent produire leur mérite en monnaie sonnante et l'appuyer sur des faits.

Il est très-beau que cette même Thérèse rende justice à la nature plus élevée de Wilhelm, car son âme limpide doit refléter même ce qui n'y est pas. Par ce seul trait vous l'élevez tout à coup au-dessus des natures bornées qui, même en imagination, ne peuvent sortir de leur misérable moi. Il n'est point de lecteur qui ne la voie avec plaisir croire à une manière de voir et de sentir si opposée à la sienne, et qui ne vous sache gré de lui avoir fait estimer, aimer même le cœur qui sent ainsi.

Je me suis senti soulagé d'un grand poids, lorsque, dans le huitième livre, Wilhelm commence enfin à se sentir blessé par des autorités aussi imposantes que celles de Jarno et de l'abbé, et qu'il ose enfin le dire; c'est une preuve qu'il touche au terme de ses années d'apprentissage. Et lorsque Jarno lui dit : « Vous avez de l'humeur, c'est fort bien, fâchez-vous tout rouge, j'en serai charmé, » ces paroles semblent sortir de mon âme. J'avoue que sans cette preuve du sentiment qu'il a de sa dignité, j'aurais été très-inquiet pour lui, lorsque plus tard, par son mariage avec Nathalie, il se trouve uni de si près à cette classe élevée de la société.

Il sent si vivement les avantages de la noblesse, il manifeste si souvent sa loyale défiance de lui-même et de la position sociale où le hasard l'a fait naître, qu'on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne lui soit impossible de conserver sa liberté et son indépendance dans la sphère de cette noblesse. C'est au point qu'au moment même où il vient de se montrer plus courageux et plus digne, je me demande encore s'il pourra jamais oublier sa roture. J'en doute, il a trop raisonné sa situation, il ne pourra jamais s'identifier complétement avec une classe de la société qu'il a vue si positivement au-dessus de la sienne. Les airs de grand seigneur de Lothaire et la noblesse de cœur et de naissance de Nathalie le condamneront à une infériorité perpétuelle. Mais c'est surtout lorsque je me le figure le beau-frère de ce comte si

pédantesquement entiché de la supériorité de son rang, que je tremble pour notre cher héros.

Il est très-beau de votre part que, tout en respectant les formes extérieures et généralement admises, vous renvoyiez, dès qu'il s'agit d'un intérêt réellement humain, la naissance et le rang dans leur néant légitime, sans même daigner raisonner sur ce renvoi. Mais ce qui est pour moi une beauté incontestable ne le sera pas pour tout le monde. Plus d'un lecteur trouvera fort étonnant qu'un roman, qui non-seulement n'a pas la plus légère teinte de sans-culottisme, mais où plus d'un passage semble plaider la cause de l'aristocratie, puisse finir par trois mariages, dont chacun est une véritable mésalliance.

Je ne veux aucun autre dénoûment que celui qui existe, mais mon désir de répondre d'avance à toute fausse interprétation de l'esprit de votre œuvre me fait un devoir de vous demander si vous ne pourriez pas justifier ces mésalliances par quelques mots que vous mettriez dans la bouche de Lothaire. Je dis de Lothaire, parce que c'est le caractère le plus aristocratique du roman, et, par conséquent, le mieux posé pour persuader les lecteurs de sa classe; aussi est-ce sa mésalliance à lui qui choque le plus. S'il la justifiait, cela vous fournirait l'occasion si rare de montrer ce personnage pour ce qu'il est en effet.

Je ne crois pas, toutefois, qu'il faille le faire parler dans le moment même, il vaudrait mieux que ce fût dans des circonstances indépendantes de son mariage, afin que ce qu'il dira, loin de sembler une règle applicable à un fait isolé, soit une thèse générale, et l'expression presque involontaire de ses opinions les plus arrêtées. Il est vrai qu'à l'égard de Lothaire, on pourrait objecter que la naissance illégitime et roturière de Thérèse est un secret de famille; mais on répondra que Lothaire n'en est que plus coupable, puisque ce n'est qu'en trompant le monde qu'il pourra assurer à ses enfants les avantages de son rang.

Vous êtes, au reste, le meilleur juge des misérables observations qu'on peut vous faire et que je voudrais prévenir.

Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui; je vous ai communiqué mes observations pêle-mêle, et je prévois que je vous en communiquerai bien d'autres encore. Puissent quelques-unes d'entre elles, du moins, vous être bonnes à quelque chose!

Maintenez-vous en bonne santé et en gaieté. SCHILLER.

Si la semaine prochaine vous pouviez vous passer de *Vielleville*, ma femme vous prie de le lui envoyer; moi aussi je voudrais en prendre lecture...

Goethe à Schiller.

Weimar, le 7 juillet 1796.

J'allais répondre à votre première lettre, lorsque les deux autres sont venues me surprendre; ce sont des voix du ciel, qu'au milieu de mes occupations terrestres je suis forcé de me borner à écouter. Continuez à me charmer et à m'encourager ainsi. Vos scrupules me mettent en état de terminer le huitième livre dès que je pourrai m'y remettre. J'ai déjà trouvé moyen d'utiliser vos observations.

Ne vous lassez pas de me communiquer vos sentiments sur le huitième livre, que vous pouvez garder encore huit jours.

Je travaille à la continuation de *Benvenuto Cellini* pour les *Heures*... Vos lettres sont maintenant mon seul plaisir. Vos conseils me font d'un seul pas franchir bien des difficultés; vous sentez, j'en suis persuadé, combien je vous en suis reconnaissant.

Mes compliments à votre chère femme. GOETHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 8 juillet 1796.

Puisque vous pouvez encore me laisser le huitième livre, je bornerai mes observations à ce livre; lorsque le tout sera lancé dans le monde, nous causerons de la forme de l'ensemble, et vous me rendrez le service de rectifier mes jugements.

Avant que vous terminiez entièrement cet ouvrage, je voudrais attirer votre attention sur deux points principaux.

Votre roman, tel qu'il est, tient de l'épopée sous plusieurs rapports, et surtout parce que vous y faites jouer des ressorts qui représentent les dieux ou plutôt leur maître, le Destin. Le sujet le voulait ainsi. Les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* ne sont pas un aveugle effet du hasard, mais une espèce d'expérimentation. Une raison cachée, supérieure et agissante (les puissances de la Tour), l'accompagne, l'observe et le dirige, sans troubler toutefois la marche naturelle des faits vers un but dont il n'a et ne doit avoir aucune idée. Quoique cette direction, extérieurement du moins, soit à peine perceptible, elle existe et la pensée poétique la rend indispensable.

Les mots : *années d'apprentissage*, éveillent des idées de progression, et demandent leur complément, la *maîtrise*, qui explique et consolide l'apprentissage. Mais l'idée de cette maîtrise, fruit de longues expériences, ne pouvait guider le héros, il ne pouvait pas l'avoir devant lui comme un but vers lequel il marchait; cette idée devait donc le guider à son insu en marchant derrière lui. De cette manière, le tout a un

noble but, tandis que le héros n'en a pas; aussi la raison du lecteur trouve-t-elle l'œuvre accomplie, et son imagination conserve une pleine et entière liberté.

En détournant de la mystérieuse direction que Jarno et l'abbé donnent à la conduite de Wilhelm tout ce qu'elle pouvait avoir de lourd et de rude, en motivant cette direction plutôt par une fantaisie de l'amour de l'humanité que par un principe moral, vous avez fort heureusement détourné la pensée du lecteur de l'emploi des machines, pour ne l'arrêter que sur les résultats, et ces résultats, par leur forme du moins, ne sortent jamais de la sphère du possible, du vraisemblable même. Ce sont là des beautés qui n'appartiennent qu'à vous.

J'aurais voulu cependant vous voir expliquer un peu plus clairement l'importance de ces machines et leur liaison nécessaire avec les causes et les effets de la marche de l'action. Ces causes, il est vrai, doivent rester cachées au personnage agissant; mais les lecteurs veulent les connaître distinctement. Beaucoup d'entre eux, je le crains du moins, ne verront dans l'influence mystérieuse qui dirige le héros qu'un jeu théâtral, qu'un artifice pour augmenter la complication de l'intrigue, surexciter l'intérêt et causer de la surprise.

Je conviens que le huitième livre donne l'explication matérielle de la plupart des événements amenés par ce que j'appelle des machines; mais la nécessité esthétique et poétique de ces machines ne me paraît pas assez indiquée. Moi-même je n'ai pu la saisir qu'à la troisième lecture.

Si j'avais une observation générale à faire sur l'ensemble, ce serait la suivante :

A côté de la noble et profonde gravité qui règne dans les détails, l'imagination semble se jouer trop librement de l'ensemble.

Selon moi, la gracieuse facilité des mouvements a été plus loin que ne le comporte la rigueur poétique, et votre juste horreur du lourd, du méthodique, du guindé, vous a poussé dans l'extrême contraire. J'ai cru m'apercevoir que, par condescendance pour les faiblesses publiques, vous employez plus de moyens dramatiques, et vous poursuivez un but plus théâtral que ne l'exigent la marche et le but d'un roman.

Si jamais un récit poétique a pu se passer du secours du merveilleux et du surprenant, c'est à coup sûr le vôtre, et dans une pareille production, tout ce qui ne lui est pas utile peut lui devenir nuisible. Il pourrait advenir que le lecteur, au lieu de concentrer son attention sur l'esprit de l'ouvrage, la dispersât sur les événements fortuits, et ne cherchât qu'à deviner des énigmes. Je dis que cela pourrait arriver, et

ne savons-nous pas tous deux que plus d'une fois déjà il en a été ainsi?

Ce défaut, si toutefois c'en est un, serait facile à corriger dans le huitième livre, puisqu'il ne concerne que l'exécution de l'idée, car l'idée elle-même ne laisse rien à désirer. Il ne s'agirait donc que de faire comprendre au lecteur l'importance des incidents dramatiques, qu'il regardait comme un jeu frivole de l'imagination, et leurs rapports intimes avec la gravité de l'ouvrage. L'abbé serait plus propre que tout autre à s'acquitter de cette tâche, ce qui lui fournirait en outre l'occasion de mieux se définir lui-même. Peut-être ne serait-il pas inutile de mentionner dans le huitième livre les motifs qui ont décidé l'abbé à faire de Wilhelm un des sujets de ses expériences pédagogiques. Par là l'individualité de Wilhelm gagnerait beaucoup en importance aux yeux des hauts personnages au milieu desquels il finit par se trouver jeté. Quelques éclairs répandus dans le huitième livre peuvent faire deviner à peu près ce que vous entendez par *années d'apprentissage* et par *maîtrise*.

Un public comme le nôtre s'attache surtout aux idées que renferme une composition, et c'est souvent la seule chose qu'il en retient. Il est donc très-important qu'à ce sujet vous soyez parfaitement compris. Les éclairs dont je viens de vous parler sont très-brillants, mais ils ne suffisent pas. Je sais que vous n'aimez pas à instruire le lecteur directement, et que vous préférez lui laisser trouver par lui-même les enseignements que contiennent vos ouvrages; mais c'est précisément parce que vous en avez dit quelque chose dans *Wilhelm Meister* qu'on croira que c'est là tout; et votre idée se trouvera beaucoup plus rétrécie que si vous vous en étiez entièrement remis à la sagacité du lecteur pour la deviner.

Si j'étais chargé de résumer en paroles sèches et arides le but qu'après une longue suite d'égarements le héros finit par atteindre, je dirais qu'il sort d'un idéal vide et indéterminé pour entrer dans une vie réelle et active, mais sans perdre la force qui idéalise.

Les deux routes de traverse qui éloignent de cet état heureux sont indiquées dans votre roman par toutes les nuances possibles. Depuis l'expédition malheureuse où le héros encore enfant veut jouer une pièce de théâtre sans avoir réfléchi à ce que doit contenir cette pièce jusqu'au moment où il songe à épouser Thérèse, il a parcouru le cercle des erreurs humaines, et les deux extrêmes que je viens de citer sont les plus fortes antithèses dont un caractère tel que le sien pût être susceptible.

Lorsque la nature, par l'intervention de Félix, le fait passer de l'idéal au réel, de la tendance à l'action, sans perdre ce qu'il y avait de réel

dans ces tendances, lorsqu'il apprend à se limiter, et que la forme lui fait trouver dans cette limitation un passage à l'infini, alors je dis qu'il est arrivé à la crise la plus importante de sa vie, au terme de son apprentissage; et toutes les dispositions de votre roman semblent le dire avec moi. Ses belles relations avec son enfant et son union avec Nathalie garantissent la durée de sa santé intellectuelle, et le lecteur le quitte sur une route qui ne peut manquer de le conduire au plus haut degré de perfection.

La manière dont vous expliquez l'*apprentissage* et la *maîtrise* semble resserrer les limites de l'un et de l'autre. Vous entendez par apprentissage les erreurs que l'on commet en cherchant à l'extérieur ce que l'homme doit trouver en soi et produire de lui-même. Quant à la maîtrise, vous la faites consister dans la conviction intime de la nécessité de chercher tout en soi-même et de produire d'après ce qu'on a trouvé; mais la vie de Wilhelm, telle que votre roman la donne, peut-elle se comprendre complétement par ces deux seules idées, et peut-on regarder son apprentissage comme terminé, uniquement parce que le cœur de père se déclare enfin chez lui, ainsi que cela arrive à la fin du septième livre? Je voudrais donc que l'idée philosophique de votre roman et les rapports de chaque personnage avec cette idée fussent plus clairement déterminés.

J'ajouterai : La fable est vraie, la morale de la fable l'est également, mais les rapports de cette fable avec sa morale ne se font pas assez vivement sentir. Je ne sais si j'ai pu me rendre intelligible; la question concerne l'ensemble; il est donc fort difficile de la rendre claire, en ne l'appliquant qu'aux détails. Au reste, en ce cas, une simple et vague indication suffit.

Avant de m'envoyer l'exemplaire des *Xénies*, ayez la bonté de biffer ce que vous désirez voir disparaître, et de souligner ce qui est à corriger...

Puissiez-vous trouver le temps d'achever les charmantes petites poésies que vous destinez à mon *Almanach des Muses!* C'est sur vous seul maintenant que repose l'éclat de ce recueil, car je ne vis que dans la critique, tout occupé à comprendre *Wilhelm Meister*.... Puis l'époque de l'accouchement de ma femme approche, et de semblables événements ne prédisposent pas aux créations poétiques. J'espère pouvoir bientôt vous parler de nouveau de votre roman. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 9 juillet 1796.

Vous trouverez sur une feuille détachée les passages que, d'après vos remarques, je me propose de changer ou de modifier. Je vous

remercie vivement de vos lettres, et surtout de la dernière, car elle attire mon attention sur le perfectionnement de mon ouvrage. Ne cessez donc pas, je vous en supplie, de me chasser, pour ainsi dire, hors de mes propres limites.

Le défaut que vous avez si justement remarqué tient à l'essence la plus intime de ma nature, à un certain *tic* de réaliste, qui me fait trouver du plaisir à dérober aux yeux du monde mon existence, mes actions et mes écrits. C'est ainsi que j'aime à voyager incognito, que je choisis toujours les vêtements les moins voyants, que dans mes conversations avec des étrangers ou des demi-connaissances je m'attache aux sujets les moins importants et me sers des expressions les plus insignifiantes; que dans ma conduite je mets plus d'étourderie et de légèreté que je n'en ai en effet; que je voudrais enfin me placer entre mon moi intérieur et ma personnification extérieure. Vous savez fort bien comment cela est et comment cela s'enchaîne.

Après cette confession générale, je passerai volontiers à la particulière : sans vos observations et vos conseils, je me serais, et avec connaissance de cause, livré à ce même *tic* dans mon roman, ce qui eût été vraiment impardonnable, vu l'immense travail que je lui ai consacré et la facilité avec laquelle j'aurais pu voir ce qui lui manque et le refaire.

En expliquant antérieurement l'intérêt que l'abbé prend à Wilhelm, un jour nouveau doit nécessairement se répandre sur le tout, et cependant je ne l'ai pas fait, à peine ai-je pu me décider à faire dire quelques mots à Werner en faveur de l'extérieur de son ami.

J'ai interrompu le brevet d'*apprentissage* dans le septième livre, parce que, jusqu'à présent, on n'aime pas encore à lire des sentences sur le sentiment des arts. La seconde partie devait contenir des paroles bien importantes sur la vie et sa signification, ce qui m'aurait fourni une très-belle occasion de faire faire à l'abbé un commentaire sur les événements en général et, surtout, sur ceux qui ont été amenés par les *puissances de la Tour*. Par là, j'aurais éloigné de ce que vous appelez les machines l'idée qu'elles ne sont que des ressources de roman, et je leur aurais donné une valeur esthétique, c'est-à-dire que j'aurais fait comprendre et sentir cette valeur. Vous le voyez, je suis parfaitement d'accord avec vos observations.

Il est hors de doute que les résultats visibles et que j'ai clairement énoncés sont beaucoup plus bornés que ne l'est le véritable contenu de mon ouvrage, et je me fais l'effet d'un calculateur qui, après avoir posé un très-grand nombre de chiffres les uns sous les autres, commet malicieusement des fautes d'addition afin d'amoindrir la somme totale, par Dieu sait quel caprice.

Je vous remercie de nouveau de m'avoir fait remarquer à temps, et d'une manière si décisive, la manie perverse à laquelle je me suis abandonné, et j'y remédierai autant que faire se pourra. Je n'aurai qu'à placer çà et là et à propos les divers passages de vos lettres, et le mal sera réparé. Mais comme les travers de la nature humaine sont des obstacles insurmontables, il pourrait arriver que les dernières paroles décisives ne pussent me sortir de la poitrine. Alors je vous prierais d'ajouter, par quelque hardi coup de pinceau, ce que, par une bizarre nécessité de ma nature, il m'aura été impossible de dire moi-même.

Continuez pendant toute cette semaine à me faire remarquer mes fautes et à m'encourager ; je travaillerai à *Benvenuto Cellini* pour les *Heures* et à de petits poëmes pour l'*Almanach*. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 9 juillet 1796.

Je suis très-satisfait d'avoir pu vous expliquer clairement mes idées, et d'apprendre qu'elles pourront vous être utiles. Je ne veux pas du tout que vous renonciez ce que vous appelez votre *tic* de réaliste, il fait partie de votre individualité poétique, il faut que vous restiez dans ces limites, et il faut, surtout, que toutes les beautés de cet ouvrage soient vos beautés à vous. Il s'agit seulement de faire tourner une singularité subjective au profit objectif de votre ouvrage, ce qui vous sera très-facile dès que vous le voudrez.

Le fond de *Wilhelm Meister* veut que ce roman contienne tout ce qui est nécessaire à son intelligence, et la forme l'exige. Oui, cette intelligence doit résulter de son contenu; mais c'est à votre nature intime à rendre plus ou moins serrés les liens qui unissent le tout.

Le lecteur trouverait sans doute plus commode que vous prissiez la peine de lui indiquer vous-même les moments les plus décisifs, afin de n'avoir plus qu'à y porter son attention; d'un autre côté, s'il est obligé de les chercher lui-même, le livre l'attachera plus fortement, et il y reviendra plus souvent. Ne lui épargnez donc pas la peine de les chercher, dès que que vous aurez assez fait pour qu'il soit sûr de les trouver, s'il y met de la bonne volonté. Le résultat d'une pareille œuvre doit être la production libre (ceci ne veut pas dire arbitraire) de l'intelligence du lecteur; il faut qu'il soit une sorte de récompense réservée aux esprits d'élite, et qui se refuse aux esprits bornés.

C'est pour ne pas les oublier que je vais vous signaler ici quelques observations sur les machines secrètes, et que je vous prie de prendre en considération.

1° On voudrait savoir pour quel but l'abbé ou son frère a joué le rôle du fantôme du vieux Hamlet.

2° Puisque vous faites deux fois mention du voile avec le billet, *fuis, fuis,* etc., on s'attend à voir cette invention amener des événements importants. Pourquoi, vous demandera-t-on, pousse-t-on d'un côté Wilhelm à quitter le théâtre, tandis que de l'autre on favorise son début et l'exécution de sa pièce de prédilection? Cette question demande une réponse plus positive que les vagues explications de Jarno.

3° On désirerait savoir si, avant l'arrivée de Werner au château, l'abbé et ses amis savaient que, dans l'acquisition du domaine, ils auront affaire à un ami si intime et à un aussi proche parent de Wilhelm. Leur conduite pourrait le faire croire, et alors on s'étonne du secret qu'ils en font à Wilhelm.

4° Il serait à désirer que l'on connût les sources où l'abbé a puisé les renseignements sur l'origine de Thérèse, car il paraît singulier qu'une circonstance aussi importante ait pu rester un secret pour les personnes intéressées à le connaître, et toujours si bien renseignées sous tous les autres rapports. Cela paraît d'autant plus choquant, que ce secret ne se dévoile qu'au moment où le poëte avait besoin qu'il le fût.

C'est par hasard, sans doute, que la seconde moitié du *Brevet d'apprentissage* n'a pas été placée dans le septième livre; mais dans l'art, ainsi que dans la vie réelle, l'habile emploi du hasard produit souvent les plus heureux effets. Il me semble que cette seconde moitié trouverait facilement dans le huitième livre une place beaucoup plus favorable.

Les événements ont marché, le caractère de Wilhelm s'est développé. Et Wilhelm et le lecteur ont été préparés à ces résultats pratiques de la vie et de l'usage de la vie. D'un autre côté, la *Salle du passé* et une connaissance plus exacte du caractère de Nathalie ont pu faire surgir les dispositions nécessaires pour apprécier cette seconde partie du *Brevet d'apprentissage.* Je vous conseille donc très-fort de ne pas la supprimer, et de déposer autant que possible dans cet ouvrage toutes les idées philosophiques qui y sont cachées ou distinctement contenues. Avec le public allemand, on ne saurait jamais trop faire pour justifier les intentions d'un livre et même son titre, surtout quand il est de la nature de celui que vous avez mis en tête de votre roman.

C'est à ma grande satisfaction que j'ai trouvé dans le huitième livre quelques lignes qui font face à la métaphysique, et se rapportent aux besoins spéculatifs de la nature humaine; mais cette aumône que vous offrez à la pauvre déesse est si minime, que je ne sais pas si, par un aussi mince don, elle pourra vous croire quitte envers elle. Vous savez

à quel passage je fais allusion, car je suis sûr que vous ne l'y avez pas mis au hasard et sans préméditation.

Pour une époque aussi spéculative que la nôtre, c'était une entreprise bien hardie que d'écrire un roman de cette importance et de ce volume, où il n'est que vaguement question de *la seule chose indispensable*. Et ce qui est pis encore, vous avez fait achever *ses années d'apprentissage* à un caractère aussi sentimental que l'est celui de Wilhelm sans le secours de la métaphysique; cela ne donne vraiment pas une haute idée de la grande utilité de cette science.

Mais parlons sérieusement : comment se peut-il que vous ayez pu faire et terminer l'éducation de ce jeune homme sans rencontrer des besoins que la métaphysique seule peut satisfaire? Je suis persuadé que cette particularité tient à la direction esthétique que vous avez donnée à votre roman.

En effet, lorsque les dispositions de l'esprit sont purement esthétiques, le besoin des consolations qu'on ne peut puiser que dans des spéculations philosophiques ne se fait point sentir, car l'esthétique contient en elle la substantialité et l'infinité; ce n'est que lorsque la partie sensuelle et la partie morale se combattent en lui, qu'il est forcé de recourir à l'existence de la raison pure. La belle et saine nature humaine, ainsi que vous le dites si bien, n'a besoin ni de morale, ni de droit naturel, ni de métaphysique politique; vous auriez pu ajouter qu'elles n'ont pas même besoin de s'appuyer sur la Divinité et sur l'immortalité. La morale, le droit naturel et la métaphysique, ces trois points autour desquels tournent toutes les spéculations, fournissent il est vrai à l'âme sensitivement perfectionnée le sujet d'un noble jeu poétique, mais ils ne seront jamais pour elle une affaire sérieuse et encore moins un besoin.

On pourrait cependant vous objecter que notre ami Wilhelm ne possède pas encore cette indépendance esthétique à un assez haut degré pour ne jamais éprouver de ces embarras qui rendent le secours des spéculations indispensable. Il lui manque une certaine tendance philosophique, qui pourtant est le propre des natures sentimentales. Aussi, s'il s'avisait jamais d'entrer dans les régions de la pensée spéculative, il ne pourrait manquer de s'y égarer, car les bases philosophiques lui manquent totalement, et ce n'est qu'avec le secours de la philosophie qu'on peut philosopher sans danger. Privé de ce secours, on tombe infailliblement dans le mysticisme, ainsi que vous le prouvez vous-même par l'exemple de votre chanoinesse. L'imperfection de ses sentiments esthétiques l'a poussée dans les spéculations d'où elle s'est égarée jusqu'aux frères moraves, car la philosophie n'est point venue à son secours. Si elle eût été un homme, il est presque certain

qu'elle eût parcouru toutes les fausses routes du labyrinthe de la métaphysique.

Maintenant on vous demandera de poser votre élève devant nous avec toute la substantialité, la sécurité, la liberté, je dirais même avec la solidité architectonique, qui nous permet de supposer qu'il pourra éternellement se tenir ainsi sans avoir besoin d'aucun appui extérieur. On veut même le voir, par sa maturité esthétique, au-dessus du besoin d'une instruction philosophique, qu'il ne s'est pas donnée. Puis on se demandera : est-il assez réaliste pour n'être jamais forcé de recourir à la raison pure? Et s'il ne l'est pas, n'eût-il pas fallu s'occuper un peu plus des besoins de l'idéaliste?

Vous supposerez peut-être que je cherche à vous pousser, par un détour artificiel, dans le domaine de la philosophie; il n'en est rien; ce qui manque encore à votre ouvrage peut se faire par votre forme à vous. Mon seul désir est qu'au lieu de tourner autour de la question, vous en donniez à votre manière une solution complète. Ce qui remplace chez vous tout le savoir spéculatif et vous en rend le besoin impossible, suffira également chez Wilhelm.

Déjà vous avez fait dire beaucoup de bonnes choses à l'oncle sur ce sujet, et Wilhelm le touche plusieurs fois avec beaucoup de bonheur; il ne vous reste donc que bien peu de chose à faire. Si je pouvais envelopper dans votre manière de penser ce que j'ai dit d'après ma manière à moi dans mon *Empire des Ombres* et dans mes *Lettres esthéthiques*, nous serions bientôt d'accord.

Ce que vous faites dire à Werner sur l'extérieur de Wilhelm est d'un bon effet pour l'ensemble. J'ai eu l'idée que le comte, qui paraît à la fin du huitième livre, pouvait être utilisé pour faire ressortir notre héros d'une manière plus éclatante encore. Si le comte, ce véritable maître des cérémonies du roman, le traitait par un moyen que je n'ai pas besoin de vous indiquer, avec des égards et une distinction au-dessus de tout ce que sa position lui permet d'espérer, et lui donnait par là l'espèce de noblesse qui lui manque encore? Qu'en pensez-vous? Il me semble que par là l'œuvre de l'anoblissement de notre héros serait un fait accompli.

J'ai encore un mot à dire sur la conduite de Wilhelm, lorsqu'il entre pour la première fois avec Nathalie dans la *Salle du passé*. En cette circonstance, je ne reconnais guère le petit Wilhelm qui, dans la maison de son grand-père, aimait tant à s'arrêter devant le tableau d'un fils de roi malade, et que l'étranger du premier livre a trouvé être sur une si fausse route artistique. Dans cette *Salle du passé* aussi, il ne s'occupe que du sujet des œuvres d'art et poétise trop avec ces sujets. Il me semble que l'instant était venu de montrer chez lui le

commencement d'une crise heureuse, qui aurait pu le poser, non en connaisseur, cela était impossible, mais du moins en amateur objectif, tel qu'un ami du genre de notre Meyer eût pu fonder quelque espérance sur son compte.

Au septième livre, vous avez très-heureusement utilisé le personnage de Jarno, pour exprimer à sa manière sèche et dure une vérité qui fait faire tout à coup un très-grand pas au héros et au lecteur : je veux parler du passage où il déclare nettement à Wilhelm qu'il n'a aucun talent comme acteur. Je pense qu'il pourrait lui rendre un aussi grand service à l'égard de Thérèse et de Nathalie. Ce Jarno me paraît l'homme fait exprès pour dire à Wilhelm que Thérèse ne saurait le rendre heureux, et lui indiquer en même temps quel est le caractère de femme qui lui convient. De semblables paroles isolées et dures, mais prononcées à propos, débarrassent le lecteur d'un grand poids, et produisent l'effet d'un éclair qui illumine toute la scène.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 9 juillet 1796.

Je vous renvoie les *Xénies*, avec mon approbation. Les bienveillantes sont si charmantes, qu'on envie aux marouffles, attaqués par les autres *Xénies*, l'avantage d'avoir fait parler d'eux en si bonne compagnie.

Je ne sais comment faire à l'égard du portrait : il n'y a personne ici capable de faire une bonne copie, et il serait dangereux de livrer l'original. Au reste, Bolt est un artiste beaucoup plus aimable que sérieux. Je crois que vous feriez bien de remettre votre amicale intention jusqu'au retour de Meyer, nous pourrions au moins avoir quelque chose de bon.

Mes compliments à votre chère femme. Ne voudriez-vous pas, quand votre famille sera augmentée, nous envoyer Charles pour quelque temps? Auguste en serait enchanté, et, comme il vient toujours beaucoup d'enfants dans ma maison et dans mon jardin, je crois qu'il s'amusera fort bien.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 11 au matin.

Une visite m'a empêché hier de faire partir ma lettre. Aujourd'hui je ne puis rien y ajouter, car tout est chez moi dans une grande agitation; ma femme est sur le point d'accoucher, Starke attend pour aujourd'hui même sa délivrance.

Je vous remercie beaucoup de votre offre amicale à l'égard de Char-

les, il ne nous gêne nullement, car nous avons pris à notre service quelques personnes de plus, et arrangé nos chambres de manière à ce qu'il ne puisse nous troubler.

J'ai reçu *Vielleville* et *Muratori* et je vous en remercie. J'espère pouvoir bientôt vous donner des nouvelles avec un cœur moins oppressé et un esprit plus tranquille. SCHILLER.

Les lettres de Schiller et de Gœthe, pendant la seconde moitié de juillet, ainsi qu'aux mois d'août et de septembre 1796, ne contiennent presque rien sur leurs travaux poétiques. On y trouve cependant bien des détails charmants sur leur intimité. C'est une vraie jouissance pour le cœur de voir ces grands esprits s'entretenir si familièrement de tout ce qui intéresse leurs foyers. Le 11 juillet, la femme de Schiller lui donne un second enfant, et deux heures après l'accouchement, à cinq heures du soir, le père, tout tremblant, tout ému, écrit à son ami : « Vous vous imaginez sans peine combien je me sens le cœur allégé; je n'attendais pas cet événement sans inquiétude. Maintenant je puis compter ma petite famille, et j'éprouve un singulier sentiment : le passage d'un à deux est plus grave que je ne le croyais. » Pendant ce temps-là, les armées françaises viennent de pénétrer en Allemagne; Jourdan et Moreau s'avancent contre l'archiduc Charles d'Autriche. L'occupation de plusieurs contrées allemandes par les troupes du Directoire trouble nécessairement les poétiques méditations des deux artistes. Il est remarquable néanmoins que tous les deux, et Schiller autant que Gœthe, détournent aisément les yeux de ce spectacle. La poésie les console. La mère de Gœthe, qui habite toujours sa maison de Francfort, et qui vient de voir entrer dans sa ville natale les Français de la république, raconte à son fils les événements qui se passent sous ses yeux; Gœthe lit en artiste cette lettre de sa mère, et il la communique à Schiller qui lui répond : « Nous vous remercions beaucoup de nous avoir envoyé la lettre de votre mère; elle nous a vivement intéressés, non-seulement par ce qu'elle contient d'historique, mais par la naïveté du récit et le caractère original du style. »

On se figurerait volontiers que Schiller a été plus ému que Gœthe de l'invasion de l'Allemagne par les Français. C'est le contraire qui est vrai. Gœthe paraît plus soucieux, plus inquiet; il donne des nouvelles, il en demande, il se préoccupe de l'Allemagne et des dangers qui la menacent, ce qui ne l'empêche pas, je le sais bien, de corriger

Wilhelm Meister et de songer à ses poëmes. Schiller, occupé à construire son idéale cité, s'intéresse à peine aux misères de la cité terrestre. Il écrit à Gœthe le 31 juillet : « Il serait bon de laisser les habitants d'Iéna se remettre un peu de la peur que leur causent les Français, avant de leur parler de théâtre; il y a ici des gens d'une conscience tout à fait timorée, qui croiraient inconvenant de s'amuser au milieu de si grandes calamités publiques. » Les amusements de la poésie, pour Schiller, ce sont des distractions viriles; et tout occupé de fonder l'Allemagne de l'avenir, il s'inquiète peu de l'Allemagne du présent. Il y a pourtant ici des symptômes fâcheux qu'il ne faut pas dissimuler. On voudrait voir plus de patriotisme chez celui qui chantera Guillaume Tell. Le génie cosmopolite de l'auteur du marquis de Posa apparaît ici sous un jour fâcheux. On a besoin de se rappeler qu'à l'époque où Schiller se montrait si indifférent aux destinées de l'Allemagne, l'Allemagne n'était qu'un corps sans âme, et que plus tard, lorsque la patrie, c'est-à-dire le sentiment national, animée au souffle des grands poëtes, se trouva exposée à de bien plus graves périls, un filleul de Schiller, un enfant élevé par lui et nourri de ses inspirations, Théodore Kœrner, mourut en poëte et en soldat, sur le champ de bataille de Dresde. L'auteur de *la Lyre et l'Épée*, le chantre des *Chasseurs de Lützow*, tombant l'épée à la main dans les luttes de 1813, c'est un fils de Schiller rachetant la faute et consacrant la gloire de son père.

Le 13 juillet, Gœthe était allé à Iéna, où il avait passé six jours avec Schiller; il y retourne le 18 août et n'y demeure pas moins de six semaines. Vingt ans après, la femme de Schiller se rappelait encore la transformation soudaine de Gœthe quand il arrivait à Iéna. Cet homme, si grave à Weimar, si soigneux de l'étiquette, s'épanouissait tout à coup dès qu'il entrait sous le toit de son ami. Ce qu'il avait éprouvé en 1786, lorsque, rompant ses attaches officielles, il était parti en secret pour l'Italie, avide de lumière et de liberté, il le ressentait au foyer de Schiller. Il avait précisément projeté un nouveau voyage au delà des Alpes pour l'été et l'automne de cette année; la guerre l'ayant obligé d'y renoncer, les six semaines qu'il passa sous le toit de son ami furent sa consolation. « Si je n'avais vu Gœthe qu'à Weimar, écrivait Charlotte Schiller, je ne le connaîtrais qu'à demi : son image ne serait pas devant moi lumineuse et complète. » Et quand elle parlait ainsi, elle songeait surtout à ce Gœthe qu'elle avait vu si gai, si confiant, si familièrement heureux, pendant

les vacances de 1796. C'est au milieu de ces doux loisirs qu'il composa les cinq premiers chants d'*Hermann et Dorothée*. Dans les régions de l'amitié, comme sous le soleil de Venise, son inspiration se ranimait; que de fleurs! que de fruits d'or! Les vers coulaient de source; il en écrivait parfois jusqu'à cent cinquante par jour, et les figures d'Hermann, de Dorothée, de l'aubergiste et du pasteur, étaient déjà vivantes sur sa toile. Il n'avait plus besoin de dire comme la Mignon de *Wilhelm Meister*, les regards tournés vers Naples et la Sicile : *Connais-tu le pays où les citronniers fleurissent?* Il avait trouvé ce pays dans la maison de Schiller.

Pendant ce temps-là, on imprime les *Xénies*, et les *renards incendiaires*, comme Gœthe les appelle, sont lancés dès les premiers jours d'octobre au milieu des Philistins épouvantés. Gœthe vient de retourner à Weimar :

Weimar, 8 octobre 1796.

De la vie heureuse et tranquille que j'ai passée près de vous, j'ai été jeté tout à coup sur un théâtre bien différent.... ce matin, de bonne heure, il y a eu un incendie dans le faubourg Saint-Jacques. Nos renards incendiaires commencent aussi à produire leur effet. La surprise et la curiosité sont au comble.

Le même au même.

Iéna, le 23 octobre 1796.

Humboldt m'écrit qu'il est très-content de votre *Almanach*, et que les *Xénies* surtout l'ont beaucoup amusé. On est bien aise d'apprendre que l'ensemble produit sur tous les esprits libéraux un effet agréable. Il n'a pourtant rien appris d'intéressant sur ce que l'on a dit à l'égard de cet *Almanach*. Les uns, dit-il, n'ont que des lieux communs d'une morale commune, les autres rient de tout, comme si l'ensemble n'était qu'une chasse littéraire.

Parmi vos morceaux qu'il ne connaissait pas encore, il a surtout été charmé de la *Route glacée* et des *Muses dans la Marche*, et parmi les miennes, il préfère les *Patriciens* et la *Visite*. Pour les *Xénies*, il lui paraît bien difficile de séparer ce qui appartient à chacun de nous dans une pareille production en commun, mais il assure qu'à Berlin on vous les attribue toutes. Il espère être à Iéna dans huit à dix jours, je me fais un vrai plaisir de le revoir.

Vos lettres de la *Suisse* intéressent tout le monde, et je suis enchanté de vous avoir forcé de les donner dans les *Heures*. Elles sont une image

vivante de la réalité qui les a fait naître; et quoiqu'elles n'aient aucune origine artistique, elles forment un tout très-agréable.

La conclusion de *Wilhelm Meister* a beaucoup ému ma belle-sœur, ce qui m'a confirmé dans la certitude que c'est d'abord le pathétique qui s'empare le premier de l'âme, et qu'on n'arrive que plus tard à jouir tranquillement de la beauté pure. A la première, à la seconde lecture même, Mignon tracera des sillons profonds dans l'âme des lecteurs; mais je crois que vous avez réussi à changer cette émotion pathétique en celle du beau.

Combien je suis heureux d'apprendre que vous reviendrez bientôt nous voir! Maintenant que me voilà débarrassé de l'*Almanach*, j'ai besoin d'un intérêt vivant et nouveau. Il est vrai que je m'occupe de *Wallenstein*, mais je tourne toujours autour du sujet, et j'attends qu'une main puissante m'y jette tout à coup. Tout le monde se rappelle à votre souvenir. SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, 25 octobre 1796.

Un mot seulement pour accompagner les biscuits que ma femme vous envoie. J'espère que le beau temps qui m'a fait tant de bien vous a été également favorable. Il faut maintenant que je m'occupe des *Heures*, afin de terminer la seconde année d'une manière brillante. Je ne vois encore rien, et pendant les deux années qu'a déjà duré ce journal, il m'est tombé du ciel si peu de chose pour lui, que je n'ai plus aucune confiance en ses dons fortuits. Si vous pouviez trouver dans vos papiers encore un paquet de lettres semblables à celles de la Suisse, je me chargerais avec plaisir de tout l'embarras de la rédaction.

Je ne sais rien de neuf, sinon que Schütz, chargé de rendre compte de l'*Almanach des Muses*, ne sait comment s'y prendre; je le crois bien!

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 26 octobre 1796.

Je vous renvoie, avec mes remercîments, la boîte qui contenait les biscuits, et j'ai remplacé ces friandises par un numéro du *Journal philosophique*. Moi aussi j'ai pensé aux *Heures*, mais malheureusement je n'ai rien trouvé pour elles. La plupart des choses que contiennent mes vieux papiers n'ont point de forme, c'est de la marchandise avariée. Le journal de mon voyage de Weimar à Rome, mes lettres de cette ville ne sauraient être rédigés que par moi. Au reste, tout ce qui date de cette époque a le cachet d'un homme qui fuit un joug, d'un mourant qui s'aperçoit peu à peu qu'il est incapable de s'approprier les

objets qu'il voit, et qui, arrivé au terme de sa carrière, reconnaît que maintenant seulement il serait en état de la recommencer avec fruit. Retravaillés avec soin et dans l'intention d'en faire un tout, ces morceaux épars pourraient faire un ouvrage de quelque importance, mais dans leur état actuel ils sont par trop *naïfs*.

Je suis assez content du public de Weimar, à l'égard de notre *Almanach*, quoique les *Xénies* lui fassent oublier tout ce que le reste contient de bon et de sérieux. Qu'on ne soit pas satisfait de nous en tout pays, c'est bien ce que nous voulions ; qu'on soit fâché à Gotha, c'est tant mieux.

On est resté fort calme et fort tranquille en ce pays lorsqu'on m'insultait moi et mes amis, et puisque le *faustrecht* (droit du poing) n'est pas encore aboli en littérature, je m'en sers pour me rendre justice. J'attends seulement qu'on se plaigne à moi, et alors on verra comment je sais expectorer gaiement et poliment.

Je serais bien aise d'apprendre que *Wallenstein* s'est emparé de votre esprit, ce serait beaucoup pour vous et encore mieux pour le théâtre allemand.

Je me suis mis à observer consciencieusement les entrailles des animaux. Si je continue à travailler avec la même ardeur, j'espère approfondir, dans le courant de l'hiver, cette partie de la nature organique.

Adieu, j'espère vous voir bientôt. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 28 novembre 1796.

Je ne crois pas qu'il me soit possible de profiter de votre aimable invitation, car mes nerfs se ressentent cruellement de cette misérable saison, rendue plus triste encore par le mauvais temps qu'il fait. En échange, j'espère vous voir bientôt ici, et vous entendre parler de vos nouvelles découvertes en histoire naturelle.

Wallenstein n'avance que fort lentement. J'en suis toujours à la matière brute, qui n'est même pas encore au complet; mais je me sens au niveau de ma tâche, et j'ai jeté plus d'un coup d'œil décisif sur la forme de l'œuvre. Je vois clairement ce que *je veux*, ce que *je dois*, et ce que *je possède*. Il s'agit maintenant de faire, avec ce que je possède en moi et devant moi, ce que je veux et ce que je dois.

Quant à l'esprit dans lequel je travaille, j'espère que vous en serez content. Je réussis très-bien à tenir la matière en dehors de moi, pour ne m'occuper que du sujet; j'ajouterai même que ce sujet ne m'intéresse presque pas. Jamais encore je n'ai pu réunir en moi tant d'ardeur pour le travail avec tant de froideur pour le sujet. Jusqu'à pré-

sent, je traite les caractères avec un pur amour d'artiste; pour le jeune Piccolomini seul, je ne puis me défendre d'une affection personnelle qui, je l'espère du moins, sera plus favorable que nuisible à l'ensemble.

Pour ce qui est de l'action dramatique, c'est-à-dire de la chose principale, le sujet si ingrat et si *impoétique* par lui-même ne veut pas encore s'y assujettir convenablement. Il y a des lacunes dans la marche, et beaucoup de faits se montrent si rebelles qu'il est impossible de les faire entrer dans les limites d'une œuvre tragique. Je n'ai pas même encore pu vaincre le *Proton-Pseudos*, qui amène la catastrophe et la rend si peu propre au dénoûment d'une tragédie. Le destin ne fait pas encore assez pour la perte du héros, tandis que le héros y travaille trop activement par les fautes qu'il commet. L'exemple de Macbeth cependant me console; car, là aussi, c'est moins le destin que l'homme lui-même qui cause son malheur. Nous parlerons de vive voix de cette difficulté et de beaucoup d'autres.

Les observations de Humboldt sur la lettre de Kœrner que je vais insérer dans les *Heures* ne me paraissent pas sans importance, quoiqu'il soit tombé dans l'extrême contraire, à l'égard du caractère de *Wilhelm Meister*.

Séduit par le titre et par la vieille opinion qui veut que chaque roman ait un héros principal, Kœrner a vu ce héros en Wilhelm, tandis que ce même Wilhelm n'est que le personnage le plus nécessaire et non le plus important de l'ouvrage. C'est, en effet, une des particularités de votre roman, de n'avoir pas besoin d'un héros dans l'acception ordinaire du mot. Tout se fait autour de lui, il en ressent les résultats, mais rien ne se fait par rapport à lui. C'est parce que les objets dont il est entouré représentent l'énergie et lui la *cultivabilité*, que ses rapports avec les autres caractères de l'ouvrage devaient être tout différents de ceux qu'on trouve dans les romans ordinaires.

De son côté cependant, selon moi du moins, Humboldt aussi s'est trompé sur le caractère de Wilhelm. S'il était en effet l'être insignifiant et passif qu'il croit voir en lui, comment a-t-il pu regarder comme atteint le noble but que s'est posé l'auteur de ce roman? Si par le personnage de Wilhelm, vous n'avez pas évoqué et mis en jeu l'humanité tout entière, votre roman n'est pas fini, et si ce personnage ne convient pas à un pareil rôle, vous n'auriez pas dû le choisir.

Je conviens que c'est une circonstance assez critique pour votre roman, que d'avoir amené votre Wilhelm à ne finir, ni par une individualité déterminée, ni par une idéalité soutenue, mais par une position qui tient le milieu entre ces deux extrêmes. Le caractère est individuel par ses limites, et idéal par le pouvoir. Il nous refuse cependant

la satisfaction que nous avions le droit d'exiger, c'est-à-dire la précision; il est vrai qu'il nous en promet une parfaite, mais on est obligé de lui en faire crédit pour un long avenir.

C'est, au reste, une chose bien comique, qu'il puisse y avoir tant d'opposition dans les jugements portés sur une pareille œuvre.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 30 novembre 1796.

J'ai passé hier une bien agréable journée avec Humboldt, et nous avons conservé jusqu'à midi l'espoir de vous avoir avec nous. Je me consolerais de ce contre-temps, si de votre côté vous avez utilisé cette journée à avancer votre grand travail.

Il vient de paraître un nouvel ouvrage de madame de Staël, intitulé: *De l'Influence des passions*, etc. C'est un livre fort intéressant; écrit au milieu de la contemplation permanente du grand monde dans lequel elle a vécu, il contient une foule d'observations aussi hardies que délicates et spirituelles.

GŒTHE.

Le même au même.

Weimar, le 5 décembre 1796.

Une belle course en traîneau par un temps magnifique m'a empêché de vous écrire, mais je ne veux pas laisser finir cette charmante journée sans vous adresser quelques mots.

Vous recevrez incessamment l'ouvrage de madame de Staël dont je vous ai parlé. Rien n'est plus intéressant que de voir cette nature ardente et passionnée passer par le feu purifiant d'une révolution, à laquelle on la voit prendre une part active. On serait tenté de dire qu'après cette épreuve, elle n'a plus conservé en elle que la partie purement spirituelle de l'humanité. Peut-être pourriez-vous faire des extraits de son ouvrage afin de les insérer dans les *Heures*, mais il faudrait se dépêcher, car je suis sûr qu'à la foire de Pâques il paraîtra une traduction à Leipzig.

Le mauvais vouloir de nos adversaires a sans doute déjà fait parvenir à Iéna des exemplaires du libelle qu'ils viennent de publier contre nous; n'importe, je vous envoie l'exemplaire qu'on m'a adressé.

Il est amusant de voir pourquoi cette espèce s'est courroucée, ce qu'elle croit devoir courroucer les autres, de quelle manière plate et commune elle envisage tout ce qui est en dehors d'elle, avec quelle maladresse elle ne dirige ses flèches que sur les apparences, et combien elle est incapable de comprendre dans quel fort inaccessible demeure l'homme qui prend au sérieux les choses et lui-même.

Beaucoup d'affaires m'enchaînent encore ici, et je ne voudrais pas aller vous voir sans m'arrêter pendant quelques jours au moins. Grâce à l'heureuse représentation de quelques pièces bien choisies, notre théâtre commence à peine à entrer dans la bonne voie; aussi ma présence est-elle indispensable. Il s'agit, au surplus, de réorganiser l'administration.

En général, tout suit ici son ancienne ornière. J'ai bon espoir pour certains chapitres de mes études. Dites-moi le plus tôt possible comment vous vous portez, et si vous êtes content de votre travail.

GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 6 décembre 1796.

Plusieurs nuits sans sommeil m'ont forcé de suspendre mon *Wallenstein* qui commençait à marcher assez bien. C'est qu'un pareil travail irrite un tempérament maladif d'autant plus vivement, qu'il s'empare de tout ce qu'il y a de forces vitales dans l'homme.

Avant-hier je comptais presque sur votre arrivée, je vois à regret que vous la remettez encore; tâchez du moins, quand vous pourrez venir, que ce soit pour quelque temps.

J'avais déjà lu la sale production qu'on a publiée contre nous, et dont M. Dyck, de Leipzig, est l'auteur, du moins à ce que l'on dit. Quoique les ressentiments de certaines gens ne puissent se manifester d'une manière plus noble, ce n'est que dans notre Allemagne que le mauvais vouloir et la grossièreté peuvent se permettre de pareilles sorties contre des auteurs estimés; partout ailleurs, j'en suis convaincu, un écrivain qui se conduirait de la sorte perdrait à jamais l'estime et la confiance du public. Puisque sur de pareils pécheurs la honte ne peut rien, on devrait du moins pouvoir les maintenir par la peur; mais chez nous la police est en aussi mauvais état que le goût littéraire. Le plus agréable de cette affaire, c'est que les gens modérés, loin de prendre nos *Xénies* sous leur protection, diront d'un air de triomphe, qu'ayant commencé l'attaque, le scandale retombe sur nous.

En tout cas, les distiques de notre adversaire sont une brillante justification des nôtres, et il n'y a pas de remède pour ceux qui ne voient pas encore que nos *Xénies* sont une production vraiment poétique. Il était impossible de séparer plus nettement qu'on ne l'a fait ici la grossièreté et l'insulte d'avec l'esprit et la gaieté. Son parti est maintenant très-embarrassé, car il voit à regret qu'on a été beaucoup plus loin que nous dans le seul tort qu'à la rigueur on aurait pu nous reprocher. Je suis curieux de voir si personne ne prendra

la défense de nos *Xénies;* car, pour nous, nous ne pouvons répondre décemment à de pareilles infamies.

J'attends avec impatience l'ouvrage de madame de Staël, dont les extraits pourront fournir une agréable variété pour les *Heures.*

Je crois qu'*Agnès de Lilien* fera fortune dans notre journal, tout le monde m'en parle avec le plus grand éloge; mais, le croiriez-vous, nos grands et célèbres critiques, les frères Schlegel, sont parfaitement convaincus que cet ouvrage est de vous. Madame Schlegel même soutient que vous n'avez jamais créé un caractère de femme aussi parfait, et que cette nouvelle production augmente considérablement la bonne opinion qu'elle a toujours eue de vous. Beaucoup d'autres lecteurs sont même plus édifiés de ce roman que du quatrième volume de votre *Wilhelm Meister.* Jusqu'à présent, je n'ai pas encore pu me décider à détruire tant d'heureuses illusions.

Ne laissez troubler votre tranquillité ni par ce don inattendu dont on vous gratifie, ni par l'insolence dont on a osé se rendre coupable envers vous. Ce qui est est, ce qui doit être n'en sera pas moins.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 7 décembre 1796.

Je joins ici l'ouvrage de madame de Staël, et je suis sûr que vous en serez content. J'ai eu avant vous l'idée d'en faire des extraits pour les *Heures;* lisez donc ce livre un crayon à la main et pressez Humboldt d'en faire autant; vos remarques rectifieront mon choix ou le confirmeront.

Vous aurez incessamment une nouvelle continuation de Cellini.

Je vous envoie également ci-joint une élégie pour laquelle je souhaite votre approbation. Comme j'y annonce un nouveau poëme, elle fera le commencement d'un nouveau livre d'élégies; la seconde exprimera probablement le désir de passer une troisième fois les Alpes. Je désirerais que vous pussiez commencer la nouvelle année des *Heures* par l'élégie que je vous adresse. Par là, les gens verront qu'on est prêt à tout événement.

Je connais trop bien les Allemands pour avoir été surpris de la sortie de Dyck; nous devons nous attendre à bien d'autres encore. L'Allemand ne voit que la matière, et lorsqu'il donne de la matière en échange d'un poëme, il croit s'être mis au niveau du poëte, et chez lui l'idée de la forme ne s'étend jamais au delà du rhythme.

A parler franchement, la conduite de nos aboyeurs est tout à fait selon mes désirs. D'après une politique malheureusement trop peu connue, et que devrait observer tout auteur qui a quelque prétention

à une gloire durable, il est essentiel d'exciter ses contemporains à énoncer hautement tout ce qu'ils tiennent *in petto* contre vous; car, tant que l'auteur vit, il lui est facile de détruire l'effet de ces attaques par des productions nouvelles. J'ai connu plus d'un honnête homme de mérite qui, à force de condescendances, de flatteries, de concessions, d'accommodements et de rajustages, est parvenu à se faire pendant sa vie une réputation passable. Mais à quoi tout cela lui a-t-il servi? Immédiatement après sa mort, l'avocat du diable est venu s'asseoir près de son cercueil, et l'ange chargé de lui tenir la tête et de défendre la mémoire du défunt faisait, comme toujours, triste mine et gardait le silence.

J'espère que nos *Xénies* agiront encore quelque temps et tiendront l'esprit malin en activité contre nous. En attendant, continuons nos travaux positifs et abandonnons tous ces butors à des tourments négatifs. Lorsqu'ils se tiendront tranquilles et se croiront parfaitement en sûreté, nous les bouleverserons de fond en comble.

Laissez-moi aussi longtemps que possible l'honneur de passer pour l'auteur d'*Agnès*. Si nous vivions à une époque plus reculée, et où par conséquent il y avait moins de publicité, j'aurais pu léguer à la postérité une fameuse bibliothèque composée de tous les livres qu'on ne cesse de m'attribuer.

Pour moi aussi les journées s'écoulent sans que je puisse les utiliser complétement. Je vais changer les dispositions de ma chambre à coucher, afin de pouvoir chaque matin dicter de mon lit pendant quelques heures avant le jour.

Puissiez-vous aussi trouver le moyen de profiter de tout votre temps, ce bien si précieux, et qui pourtant ne l'est que pour les organisations d'élite!

Mes compliments à tout ce qui vous entoure. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 9 décembre 1796.

Merci de votre dernier envoi. L'élégie fait une profonde impression sur le cœur de tous ceux qui la lisent, pourvu qu'ils en aient un. Le calme imposant qui, dans cette composition, se mêle à la couleur passionnée du moment lui donne un charme de plus. C'est pour moi une expérience bien consolante que de voir avec quelle rapidité et quel bonheur l'esprit poétique s'élève au-dessus de toutes les réalités vulgaires par un élan qu'il se donne à lui-même, et que les âmes communes sont forcées de lui voir prendre, sans oser espérer de pouvoir l'imiter.

Je crois cependant devoir vous faire remarquer que l'instant actuel n'est pas très-propice pour la publication de ce poëme. Je crains que

d'ici à deux ou trois mois, les lecteurs ne soient hors d'état de nous rendre justice; les plaies sont encore saignantes, et ce n'est pas dans cette disposition d'esprit qu'il faut qu'on vous lise. Il est certain que, par leur violence et leur grossièreté, nos adversaires ne manqueront pas de se mettre dans leur tort, et alors votre élégie achèvera notre triomphe.

La *Gazette de Hambourg*, que je joins ici, vous prouvera qu'on n'a pas encore vidé son carquois contre nous. L'idée de cette reprise ne serait pas mauvaise si elle n'était pas si maladroitement exécutée. Est-ce qu'il n'y aurait pas sous jeu un Reichardt et consorts?

Tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre sur les démêlés des auteurs avec leurs contemporains peut être vrai, mais dans le cas seulement où l'on peut se passer du repos intérieur et des encouragements qui nous viennent du dehors. Je conviens que vous n'avez besoin ni de l'une ni des autres. Votre individualité énergique et unique dans son genre aime les querelles littéraires comme un piquant exercice de l'esprit; mais, certes, il n'est personne qui puisse moins que vous être forcé d'avoir recours à de semblables moyens pour assurer la durée de sa gloire dans la postérité.

Je viens de lire l'œuvre de madame de Staël, où j'ai trouvé plusieurs idées excellentes; je doute cependant que nous puissions l'utiliser pour nos *Heures*, car je viens d'apprendre qu'une traduction allemande, faite sous les yeux de l'auteur, est sur le point de paraître.

Que les Muses vous entourent toujours de leurs dons les plus aimables, et qu'elles conservent longtemps à leur noble ami sa jeunesse intellectuelle! Votre élégie me préoccupe sans cesse; quiconque a la moindre affinité avec vous vous y retrouve tout entier.

Je vous embrasse de tout mon cœur. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 10 décembre 1796.

Je suis enchanté d'apprendre que mon élégie a votre approbation. Quant au moment propice de la mettre sous presse, vous en êtes le juge souverain. En attendant, je ferai lire le manuscrit à des amis bienveillants. Je sais fort bien que ce n'est pas au moment où les divisions viennent d'éclater qu'on peut convertir ses adversaires, mais il faut fortifier ses partisans.

On m'a fait savoir qu'il paraîtra incessamment quelque chose en faveur de l'*Almanach des Muses*, mais j'ignore dans quelle forme. Je m'aperçois, au reste, que faire imprimer quelque chose pour ou contre cet Almanach devient une spéculation de libraire. Cela fera

une jolie collection, et le noble Hambourgeois, dont je vous renvoie le chef-d'œuvre, y jouera un beau rôle.

On devait s'attendre à une prompte traduction de madame de Staël, chacun utilise ces choses-là à sa façon; je crois pourtant qu'en publiant quelques extraits de cet ouvrage, on rendrait service au public et à l'éditeur.

J'espère que l'ouvrage de Diderot, que je vous ai envoyé hier, vous fera plaisir. Conservez-moi votre amitié si noblement sentie et comptez toujours sur la mienne. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 12 décembre 1796.

L'insomnie et le triste état de ma santé viennent encore de me faire perdre plusieurs journées de travail; pour m'en dédommager, je me suis mis à lire Diderot dont j'ai été enchanté. Chaque mot est un trait de lumière qui éclaire les secrets de l'art; et ses observations découlent si intimement de tout ce qu'il y a de plus élevé dans cet art, qu'elles touchent à tout ce qui lui est plus ou moins allié. Aussi cet ouvrage contient-il presque autant de conseils utiles pour le poëte que pour le peintre. Si vous ne pouvez me le prêter pour quelque temps, veuillez me le dire afin que je me le procure.

Quand la guerre des *Xénies* sera terminée, j'engagerai Cotta à faire imprimer tout ce qui a été publié contre elles, afin qu'on puisse en prendre acte, quand on fera l'histoire du goût littéraire en Allemagne.

Il y a tant de commandes pour la seconde édition de l'*Almanack des Muses*, que les frais sont déjà plus que couverts.

Portez-vous bien, les amis vous saluent et vous embrassent.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 14 décembre 1796.

Deux mots seulement pour aujourd'hui, car mes travaux sur l'optique absorbent tout mon temps. Mon débit devient toujours plus clair et le tout se simplifie d'une manière incroyable, ce qui, au reste, est fort naturel, car il ne s'agit que d'apparitions élémentaires. A bientôt une plus longue lettre. GŒTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 14 décembre 1796.

Depuis trois jours je travaille si ardemment à *Wallenstein*, que j'ai oublié les heures du courrier; aujourd'hui même, je ne m'en souviens

qu'au dernier moment, et il me reste à peine assez de temps pour vous saluer de cœur en notre nom à tous. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 17 décembre 1796.

Il est bien naturel que *Wallenstein* vous préoccupe à ce point, et je commence à espérer que je pourrai voir le premier acte après le jour de l'an; malheureusement je ne puis vous aller voir plus tôt, parce que je suis menacé d'un petit voyage dont je vous parlerai quand il sera définitivement arrêté.

Mes travaux sur l'optique avancent. L'intérêt que Knebel y prend m'est très-avantageux, car il est bon de voir qu'on n'écrit pas pour soi seul. Cette occupation est, au reste, un exercice de l'esprit qui calme les passions et dédommage de la perte de ces mêmes passions, ainsi que madame de Staël nous le prouve dans son livre. Renvoyez-le-moi le plus tôt possible, tout le monde demande à le voir. Quant à Diderot, vous pourrez le garder encore, c'est un magnifique ouvrage qui parle plus utilement encore au poëte qu'au peintre, quoique pour ce dernier il soit un puissant flambeau.

A bientôt. GŒTHE.

On vient de voir, par les lettres des trois derniers mois, l'impression qu'avaient produite les *Xénies*. Kœrner était ravi; Guillaume et Alexandre de Humboldt battaient des mains. Les esprits les plus graves, pourvu qu'ils fussent désintéressés, souriaient à ces jeux de la force et de la grâce. Quant aux Nicolaï, aux Reichardt, aux Manso, quant aux pédants et aux envieux, les épigrammes les plus inoffensives en apparence les frappaient trop sûrement au front pour qu'ils ne jetassent pas des cris de fureur, au risque de se démasquer eux-mêmes. D'un bout de l'Allemagne à l'autre, ce fut, dans la littérature courante, un soulèvement formidable. Dans la dernière des *Xénies*, les deux poëtes s'étaient comparés à ce terrible Ulysse de l'*Odyssée* au moment où, armé de l'arc gigantesque, il perce de ses flèches tous les prétendants, et remplit la salle du festin d'un carnage effroyable; mais cette terrible image à peine évoquée, les poëtes l'avaient effacée en riant : « Prétendants, disaient-ils, tout cela n'était qu'un jeu. Voyez! tous encore, vous êtes en vie. Voici l'arc, et la lice est ouverte. » Le défi était gracieux et fier, personne ne le releva. Cet arc orné de la main des Muses, l'arc d'argent de

Diane et d'Apollon, nul n'osa y toucher. Aux épigrammes légères on répliqua par de gros mots. Des poëtes avaient parlé, des goujats répondirent. Faut-il citer les titres de ces libelles si justement oubliés? C'était l'*Ochsiade*, c'était l'*Almanach des Moucherons*, c'était encore *les contre-Xénies adressées aux gargotiers de Weimar et d'Iéna.* Les personnalités les plus outrageantes étaient dirigées contre des poëtes qui n'avaient attaqué que les travers de l'esprit, les erreurs de l'intelligence, les prétentions de la vanité littéraire. Le ménage de Gœthe, les embarras de son foyer, sa vie en commun avec une femme qu'il ne pouvait présenter à ses amis de Weimar, tout cela était exploité, on devine comment, par des imaginations aussi plates que furieuses. Schiller lui-même, dont la vie était si pure, l'intérieur si chaste et si poétique, ne put échapper aux calomnies. Les Dioscures n'avaient pas à se préoccuper de ces cris de rage; on ne leur avait pas répondu, puisque nul n'avait ramassé les flèches et tendu l'arc redoutable.

Plusieurs critiques allemands ont regretté cette campagne des deux poëtes. Je ne saurais être de cet avis. Qu'il y ait eu des choses fâcheuses dans les *Xénies*, que plus d'une injustice ait été commise par ces censeurs trop bien armés, je l'accorde sans peine; mais pourquoi condamner un épisode où l'alliance de leur esprit, scellée par une si loyale fraternité d'armes, est devenue la plus virile des amitiés? Il ne s'agit pas de savoir si les *Xénies* sont une œuvre durable, si cette œuvre occupe une grande place parmi les autres productions des deux poëtes, si on peut s'y intéresser aujourd'hui comme en 1796, sans le secours des commentaires et des notes; non, ce n'est pas des *Xénies* qu'il s'agit, c'est de Gœthe et de Schiller. Étudiées dans leurs rapports avec le développement des deux poëtes, les *Xénies,* quelque reproche qu'il faille leur adresser, ne sont pas un épisode indifférent. Gœthe et Schiller étaient unis désormais par les joies et les périls d'un combat fraternellement gagné; en outre, l'esprit public était vivement excité, les intelligences étaient préparées à des émotions plus hautes; ceux-là même qui avaient blâmé les *Xénies* comme une licence cruelle devenaient plus sévères envers les écrivains, et toute la littérature allemande devait profiter de ce réveil. C'est ce que Gœthe exprime avec précision lorsqu'il écrit dans ses *Annales :* « Les *Xénies* causèrent l'ébranlement le plus profond au sein des lettres allemandes. Elles furent condamnées par le public comme un abus de la liberté de la presse. Mais l'effet qu'elles ont produit demeure

incalculable. » C'était surtout un engagement pour les intrépides Dioscures; après avoir si vivement flagellé la médiocrité routinière, après avoir excité tant d'émotions et éveillé tant d'espérances, Gœthe et Schiller ne pouvaient s'arrêter en route. On ne conquiert pas de la sorte un terrain violemment disputé pour le laisser en friche; les *Xénies* ne pouvaient être justifiées que par une moisson de chefs-d'œuvre. Les deux poëtes comprirent bien leur devoir; au moment où paraissaient les *Xénies*, Gœthe avait écrit déjà les cinq premiers chants d'*Hermann et Dorothée*, et Schiller préparait *Wallenstein*.

(La suite à la prochaine Livraison.)

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXXIV.

25 JUIN 1860.

I

Le quatorzième volume de l'*Histoire de France* de M. Michelet vient de paraître; il est intitulé *Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes*.

Je laisserai de côté toute la première partie de ce volume consacrée à la liaison de Louis XIV avec madame Henriette, sa belle-sœur, non pas qu'elle manque d'intérêt, tant s'en faut, mais l'histoire des amours du grand roi est déjà assez longue et assez fournie pour que nous n'ayons pas à trop nous soucier d'une maîtresse de plus. Arrivons tout de suite à cet acte de folie criminelle qui s'appelle la révocation de l'édit de Nantes.

Louis XIV était atteint d'une espèce de maladie qu'on pourrait décrire sous le nom de monomanie religieuse; cette maladie offre divers caractères; elle change de physionomie selon l'âge et la condition des personnes qui en sont atteintes; elle varie de forme, mais le fond est toujours le même : c'est la crainte de l'enfer. Tel malade croit qu'il ne peut se sauver à moins de renoncer au monde, de s'enfermer, de passer ses jours dans une thébaïde ou dans un couvent; tel autre assure son salut en portant un cilice sous ses habits. Ce sont là les moyens ordinaires; on n'en finirait pas si l'on voulait citer les moyens extraordinaires auxquels les malades ont recours. Je ne prétends certainement pas que la pénitence soit une maladie et qu'on doive ranger parmi les monomanes les personnages vraiment pieux qui ont passé leur vie à se mortifier; ce qui constitue la monomanie,

c'est de croire qu'il suffit de s'imposer une pénitence et de la suivre rigoureusement pour pouvoir ensuite impunément se dispenser de toute règle dans la vie ordinaire.

Avec l'idée que pouvait se faire de la Divinité un homme d'une instruction aussi bornée que Louis XIV, il n'est pas surprenant qu'il ait cru que rien n'était plus simple que d'entrer en règlement de compte et en état de compensation avec elle. Ramener à la vraie religion un million d'individus lui paraissait un résultat assez agréable à Dieu pour que celui-ci lui fît de son côté quelques concessions. Il traitait de gré à gré de son salut avec la Providence. Donnant, donnant. Il n'y avait qu'un médecin qui pût traiter une semblable maladie, le confesseur; mais tous les confesseurs ne firent, au contraire, que confirmer le malade dans cette pensée, qui, du reste, à peu d'exceptions près, était celle de toute la société d'alors dirigée par les jésuites. Convaincu que le seul moyen d'assurer ses plaisirs dans cette vie et son salut dans l'autre était de convertir les protestants, Louis XIV procéda à cette conversion avec la ténacité, la fixité, la cruauté, l'impassibilité qui sont les caractères de la monomanie.

Elle le prit fort jeune : à peine monté sur le trône, il en ressentit les effets. La révocation de l'édit de Nantes devint l'idée fixe du roi dès qu'il se sentit homme. Il me serait facile de citer ici une foule d'ordonnances, de lois, de décrets qui prouveraient ce que j'avance. Avant de l'être en masse, l'édit de Nantes fut révoqué en détail, et on pourrait presque dire à titre d'essai. Ces persécutions partielles disparaissent devant la grande persécution qui commença en 1686 et qui ne finit réellement qu'à la révolution française. M. Michelet n'a pu en présenter que le résumé, et il l'a fait de façon à ce que le tableau reste désormais gravé dans la mémoire de tous; mais elle est surtout terrible quand on l'étudie dans ses détails. N'est-ce pas une chose affreuse que de songer que plus de cinquante ministres protestants ont été mis à mort pour avoir prêché l'Évangile, en France, dans une époque que l'on ne cesse de présenter comme l'une des plus civilisées de l'histoire, et qui l'était, en effet, par certains côtés? On n'a vu jusqu'ici la révocation que d'ensemble et par masses; faudrait maintenant écrire son histoire intime, pénétrer dans les familles, suivre sur les grandes routes la chaîne des forçats protestants, monter dans les galères, descendre dans les cachots des forteresses, et surtout dans les cellules des couvents, où gémissaient tant

de filles arrachées à leurs mères, les documents ne manqueraient pas pour écrire cette histoire. Elle est faite pour tenter la plume d'un homme de cœur.

On prétend, pour excuser Louis XIV, que ses ministres lui cachèrent les excès commis sur les protestants. On ne lui cacha rien, et on ne pouvait rien lui cacher sur ce point. Toutes les ordonnances se délibéraient en conseil; c'est en conseil qu'on lisait les rapports de Montrevel et de Basville. Le roi entendait le récit de ces horreurs sans sourciller; il les discutait avec ce sang-froid du monomane dont nous avons parlé tout à l'heure; il avait d'avance le cœur fermé aux cris et aux plaintes, il ne les entendait même pas. Son but est le salut de son âme; qu'il y arrive en marchant dans le sang, qu'importe? Il y a un moment où la folie du roi devient contagieuse, et où on croit avoir affaire à des ministres, à des intendants, à des généraux insensés. On frappe à la fois sur les protestants qui se convertissent et sur ceux qui ne se convertissent pas. On rend la position des nouveaux convertis intolérable. Sous prétexte que ces gens-là « ont si peu de religion qu'ils y préfèrent tous la conservation de leurs biens, » un de ces ingénieux administrateurs, comme il s'en trouvait tant alors, qui voyaient jour à se pousser par l'extermination des hérétiques et qui cherchaient tous les jours des moyens d'en finir avec les protestants, propose que les dommages faits par les révoltés en « quelque diocèse du Languedoc que ce soit, » soient à l'avenir payés solidairement par tous les nouveaux convertis des cinq diocèses, qui auront également à payer les frais de logement, de nourriture et de fourrage des troupes qui opèrent contre les hérétiques dans la province de Languedoc. Converti ou non converti, il n'y a plus moyen désormais d'échapper à la dragonnade. Voici l'article 4° de cet admirable projet :

« 4° Tous les nouveaux convertis des cinq diocèzes estant censez ou acteurs ou complices de la dite revolte, à l'exception de ceux qui seront nommez dans une liste, Sa Majesté, en réparation du scandale horrible et public que cause cette revolte, et afin que désormais les nouveaux convertis des cinq diocèzes soient attentifs à leur devoir, et qu'ils se tiennent dans le respect deu à la relligion et à la société civille, a mis et met sous la garde expresse des nouveaux convertis des cinq diocèzes, tant en corps qu'en particulier, les églises, les maisons presbiteralles ou régulières, et généralement tous les biens, les personnes ecclésiastiques ou réguliers et régulières et les anciens

catholiques en quelque qualité, estat ou condition qu'ils soient, et Sa Majesté veut et entend qu'ils en demeurent solidairement responsables.... »

L'auteur anonyme de ce projet ne se dissimule point l'indignité des moyens qu'il propose, mais il s'agit de *finir cette affaire* : « Il ne faut pas en pareil cas devenir le soleil de mars accusé de mouvoir sans résoudre. » Le gouvernement envoie ce mémoire à Basville qui a trouvé un moyen bien meilleur d'en finir, c'est la dévastation générale des Cévennes. Rendons cette justice à Louis XIV qu'il n'accepta pas ce projet d'emblée; il voulut savoir combien de ses sujets il réduirait à la misère, et de combien aussi il diminuerait les ressources de son trésor, lequel n'était pas trop plein à cette époque. On a le tableau que Basville fit dresser à cette occasion. Il comprend six cent soixante-neuf villages et six cent huit hameaux. Le grand roi, après mûr examen de conscience et de coffre-fort, crut pouvoir se permettre cette vaste exécution, à laquelle le maréchal de Montrevel fut chargé de présider. Il devait en vouloir aux protestants, car il était le petit-neveu du dernier évêque de Genève remplacé par Calvin.

Les habitants des villages et hameaux dont nous venons de donner le chiffre furent transplantés en masse dans d'autres pays. Le czar suivait l'exemple de Louis XIV, quand il faisait enlever en Pologne la population entière d'une ville pour la transférer dans une partie quelconque de la Russie. » Nous ordonnons, dit Montrevel, aux habitants des paroisses susdites de se rendre immédiatement dans les lieux cy-après marquez, avec leurs meubles, bestiaux et généralement tout ce qu'ils pourront emporter de leurs effets pour y attendre les dits ordres. Déclarons qu'à faute de ce, leurs effets seront confisquez et pris par les troupes qui seront employées pour détruire leurs maisons, et afin que les dits habitants exécutent ce qui leur sera commandé de la part du Roy, défendons à toutes autres communautez de les recevoir, à peine de désobéissance, de rasement de leurs maisons et de perte de leurs biens, et en outre d'estre traitez comme rebelles aux ordres de Sa Majesté. »

On formerait une collection aussi volumineuse que l'*Encyclopédie* rien qu'avec les mémoires pour la conversion des villes, des villages et des provinces. Clercs et laïques passent leur temps à se creuser le cerveau pour trouver la recette infaillible de rendre toute la France catholique. Les jésuites ne restent pas en arrière. Un des leurs jette

son dévolu sur la ville de Strasbourg. Extirper le protestantisme de cette ville n'est point chose facile. Le jésuite ne veut ni brûler, ni exiler, ni ruiner personne, il est pour les moyens doux : il demande des conférences, des sermons, des exhortations de l'autorité religieuse et civile, la publication d'un petit catéchisme en allemand et d'un livre du père recteur du séminaire. « Il serait bon, peut-être, pour attirer ceux qui ne sont guère attachés à aucune religion, de publier un troisième livre en une ou deux feuilles, dans lequel, par manière de dialogue à la façon de Lucien, on fait parler dans les enfers Luther, Calvin, Zwingle et Mélanchthon, et dans lequel Luther avoue que tout ce qu'il a fait n'a été que pour déplaire au pape, et pour plaire à l'électeur de Saxe. » Un dialogue à la manière de Lucien! Voilà une arme que je comprends, et comme nous voilà loin de Basville et de Montrevel! Ne nous y fions pas trop, cependant. Le bon jésuite reprend : « Après que toutes ces choses seront exécutées de la manière susdite, si on voit les esprits disposés à embrasser la religion catholique le sieur Obrecht rassemblera le magistrat et leur parlera plus précisément de la volonté du Roy, comme aussi le sieur Grinzer aux tribus, et le sieur Kempfer à la noblesse. Et si l'on trouve encore de la difficulté, on délibérera s'il faut prier Sa Majesté d'employer *les douces violences* dont on s'est servi en France pour déterminer ceux qui demandent un prétexte de cette nature pour abandonner une religion dont ils connaissent la fausseté. »

Je ne veux rien dire ici des résultats généraux de la révocation de l'édit de Nantes : elle eut pour résultat particulier l'humiliation personnelle du grand roi, obligé de reculer devant quelques pauvres montagnards des Cévennes, et de faire appel à ses plus illustres généraux pour les combattre. On lui parlait sans cesse du nombre des conversions, mais il devait savoir ce qu'elles valaient puisqu'il les payait lui-même, et d'ailleurs il voyait autour de lui comment on s'y prenait pour les obtenir de ceux que la cupidité ne pouvait tenter. A ce propos, l'histoire du fameux Samuel Bernard est bonne à raconter. Le prénom de ce financier, et peut-être aussi son immense fortune, ont fait croire qu'il était juif. Il descendait d'une famille protestante, et lui-même n'abjura qu'en 1686. Ce fut d'Artagnan qui le convertit, et voici le touchant sermon qu'il lui adresse, sermon énergique quoiqu'il ne brille ni par le style ni par l'orthographe : « Je suis bien fasché, monsieur, d'estre obligé d'establir garnison dans vostre maison de Chenevière. Je vous supplie d'en arretter la suite en vous faisant

catolique A. R., sans quoi j'ai ordre de faire vivre à discrétion; et quant il n'y aura plus rien, la maison court grant risque. Je suis au désespoir, monsieur, d'être commis pour pareille chose, et surtout quand il faut que celà tombe sur une personne comme vous. Permetes-moi donc je vous supplie de vous sollicité au remède, car il ni en a point d'autre que de m'envoyer votre abjuration et celle de toute votre famille. En attendant, je vais donner ordre qu'on ne fasse nul désordre dans la maison, et mesme je ferai subsister les soldats fort modiquement; mais contez que ces modérations la niront que jusques à deux heures après midi, car je les prens sur moy, ayant ordre du contre. Encore une fois, monsieur, ottez-moi le chagrin d'estre obligé de vous en faire, et me croiés, monsieur, vostre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Or, voici par la note suivante ce que messieurs les dragons entendaient par ces mots « subsister modiquement. »

A desjeuner : Un pot de vin 1 l. 4 s. — En pain 4 s. — Des huistres 12 s. — Deux fagots 10 s.

A disner : Cinq quartes de vin 3 l. — En pain 8 s. — Une soupe et un chapon 1 l. 10 s. — Du bœuf et du mouton 1 l. 5 s. — Une gelinotte et une douzaine d'allouettes 2 l. — Une fricassée de poullets 1 l. 5 s. — Une sallade de champignons 10 s. — Douze noix confittes 12 s. — Deux douzaines de biscuits et macarons 12 s. — Une assiette de poires et de sucre 10 s. — Deux fagots et une busche 14 s.

A souper : Trois pots de vin 3 l. 12 s. — En pain 8 s. — Deux poullardes et un lapin 3 l. 5 s. — Une douzaine d'allouettes 15 s. — Trois grosses bécasses 3 l. — Deux sallades de champignons et une de chicorée 15 s. — Une tourte de viganne 1 l. 10 s. — Douze biscuits et macarons 12 s. — Douze noix confittes 12 s. — Une assiette de poires et du sucre 10 s. — Deux fagots et une busche 14 s. — Un jeu de cartes 5 s.

Ceci est l'ordinaire de deux dragons en mission chez un hérétique.

Samuel Bernard, menacé de l'entretien d'une compagnie, prit peur et envoya son abjuration à d'Artagnan; mais les dragons étaient à Chenevière, et ils ne voulurent pas s'en aller sans avoir laissé quelques traces de leur présence : ils burent le vin de la cave, prirent le foin des écuries pour leurs chevaux, cassèrent les meubles, etc. Le chiffre de la dragonnade s'élèva à plus de dix mille francs, perte minime sans doute pour un grand financier, mais qui donne une

idée des ruines et des maux que faisaient autour d'eux les *gastadores* de la révocation. Samuel Bernard prit sa revanche plus tard. Un jour à Marly, en face des courtisans stupéfaits, on vit le grand roi offrir au financier de lui servir de guide pour voir ses jardins, et le cajoler afin d'obtenir un emprunt de quelques millions. Louis XIV et Samuel Bernard n'avaient plus rien à envier l'un à l'autre, ils avaient abjuré tous les deux, l'un sa dignité royale, l'autre sa foi.

Je ne parle pas de la verve et de l'éloquence qu'a déployeés M. Michelet dans ce volume; tous les jours cette éloquence et cette verve deviennent plus grandes, plus libres et plus chères aux amis de l'humanité, car c'est vraiment pour eux que M. Michelet écrit l'histoire sans se soucier des préjugés d'école et de parti. Encore deux volumes, et l'*Histoire de France* sera complète; nous aurons alors l'occasion d'apprécier le talent de l'historien.

II

L'occasion est bonne pour dire quelques mots d'un livre fort intéressant que vient de publier M. A. Schœffer sous ce titre : *Essai sur l'avenir de la tolérance.*

Quoi! me direz-vous, la tolérance n'est-elle pas un principe universellement accepté aujourd'hui? Pourquoi donc l'envisager dans l'avenir plutôt que dans le présent? C'est que précisément cette question de la tolérance, qui paraît si bien résolue aux yeux de tant de gens, ne l'est pas du tout, ou du moins ne l'est que fort imparfaitement. Ce n'est pas ici le lieu de la débattre, je craindrais de sortir des limites imposées à un recueil littéraire; je me borne à signaler le livre de M. A. Schœffer aux lecteurs sérieux; je l'ai lu avec intérêt, non-seulement à cause de son sujet, un des plus importants à coup sûr que l'on puisse choisir, mais encore à cause du talent de l'auteur.

Une dissertation sur la Saint-Barthélemy termine le livre de M. Schœffer; elle n'est point déplacée à la suite d'un *Essai sur l'avenir de la tolérance.* L'auteur est d'avis que la Saint-Barthélemy ne fut pas préméditée, et il soutient cette thèse en homme qui possède parfaitement l'histoire du seizième siècle; mais, pour moi, je ne sau-

rais partager son opinion. Il se peut que la Saint-Barthélemy n'ait point été préméditée, si l'on considère seulement le jour et l'heure; mais l'idée d'une grande exécution qui supprimât tout d'un coup l'hérésie était entrée depuis longtemps dans l'esprit du pape, du roi; on se souvenait encore des exterminations du moyen âge, des Albigeois, des templiers, des juifs; la noblesse avide et corrompue de l'époque, le clergé, la populace se partageaient en espérance les dépouilles des réformés. Quelques jours ne suffisent pas pour organiser un massacre comme celui de la Saint-Barthélemy. Son exécution seule fut improvisée, mais la pensée qui le dirigeait était née en même temps que la réforme elle-même; à la fois au Louvre et au Vatican.

III

MM. L. Dussieux et E. Soulié viennent de publier chez Firmin Didot les *Mémoires du duc de Luynes* sur la cour de Louis XV [1]. Cet ouvrage paraît sous le patronage du duc de Luynes actuel; il embrasse une période de vingt-huit ans, comprise entre 1735 et 1758. L'auteur est le petit-fils de ce duc de Chevreuse qui fut l'ami de Fénelon, et dont le duc de Saint-Simon a tracé de si beaux portraits. Élevé par son grand-père, le duc de Luynes épousa mademoiselle de Neuchâtel, qu'il perdit en 1710, et ensuite Marie Brulart, veuve sans enfants du marquis de Charost tué à Malplaquet, et qui, en 1735, fut élevée à la charge de dame d'honneur de la reine.

Les éditeurs de ces Mémoires nous les présentent comme une « histoire générale du règne de Louis XV; » je pense que c'est un peu les surfaire. A vrai dire l'histoire n'y tient qu'une place fort restreinte; elle y est comme noyée dans une foule de détails de cour. C'est comme par hasard que l'auteur y parle des affaires politiques, religieuses, militaires, administratives. L'important pour lui, c'est l'étiquette. Ouvrira-t-on aux princesses du sang la porte à deux battants quand elles rendront visite au Dauphin? De quelle façon doit-on présenter la serviette à la reine, quand Sa Majesté prend du bouillon? Tels sont les sujets que traite M. de Luynes. La question de savoir si les ducs auront des tabourets au service du feu roi, et

1. 2 vol. in-8°, chez Firmin Didot frères.

une foule d'autres questions non moins graves, voilà ce qui le préoccupe. C'est l'homme des détails et des formalités : « J'ai appris hier que M. le Dauphin ayant eu occasion d'écrire au roi, M. le duc de Châtillon, gouverneur, crut qu'il fallait que M. le Dauphin finît sa lettre par : « Votre très-fidèle fils et sujet; » et pour la suscription : « Au Roi ; » mais il a appris depuis que M. le Dauphin devait finir par : « Votre très-humble et très-soumis serviteur, fils et sujet; » et pour l'adresse : « Au Roi, mon très-honoré père. »

M. de Luynes est également l'historiographe exact des bals, des fêtes, des chasses, des dîners, des collations. Il n'omet rien de ce qui se passe dans ces réunions ayant trait à l'étiquette. Ainsi à la fête que la duchesse d'Orléans donne à la reine, il nous apprend que Marie Leczinska, avant la collation, entra dans un petit cabinet où l'on apporta des glaces. « Madame de Luynes, dame d'honneur, demanda une serviette, que l'on fit attendre assez longtemps; quand elle fut arrivée, elle la présenta à S. A. R., qui la donna à la reine. La reine ne proposant pas à S. A. R. de prendre des glaces avec elle, quoiqu'elle en ait le droit sans contestation, S. A. R. crut devoir dire à la reine qu'elle voudrait bien que S. M. lui ordonnât aussi d'en prendre avec elle. La reine lui répondit qu'elle ne devait pas douter que cela lui fît plaisir, et S. A. R prit des glaces. »

M. de Luynes est à cheval sur l'étiquette ; le moindre oubli à ce sujet lui est sensible. Un courtisan ayant donné de l'Altesse à une princesse du sang pendant que la reine est là, notre auteur le reprend plus tard avec politesse et fermeté, et lui fait observer qu'en présence des souverains, il n'y a ni *Monseigneur*, ni *Altesse*. Saint-Simon se montre souvent aussi pointilleux, mais en ce qui concerne spécialement la dignité des ducs. La passion qu'il met à ces choses, si petites par elles-mêmes, leur donne une certaine grandeur; il mêle à ces questions de forme un idéal particulier d'indépendance nobiliaire, de puissance aristocratique, qui finit presque par nous les faire trouver importantes. C'est l'accomplissement d'une restauration qu'il poursuit dans ses éternelles dissertations sur le bonnet. M. de Luynes aime l'étiquette pour l'étiquette, c'est un Dangeau calme et modéré, il a son exactitude sans son adoration. « Hier le Roi ne mangea à son souper que du potage au lait, et des œufs frais; il prend présentement du lait le matin et mange gras à dîner. M. le Dauphin a commencé à manger deux ailes d'un très-petit poulet. » Il enregistre avec le même soin les indispositions et les *remèdes* du roi, mais

il néglige ses médecines. Comme Dangeau, son attention ne se borne pas au roi, elle s'étend, comme on l'a vu, aux membres de la famille royale : « Il y a quelques jours que l'on comptait arracher à M. le Dauphin une seconde grosse dent, de l'autre côté de celle qu'on lui arracha l'autre jour. Cependant le jour n'était point pris; mais ce matin M. de Châtillon ayant trouvé la joue gauche de M. le Dauphin enflée, on a jugé qu'il était pressé d'arracher la dent. M. de Châtillon lui a même dit sur-le-champ que cette enflure pourrait bien déterminer pour aujourd'hui ce qu'il savait. M. le Dauphin n'a pas balancé un moment, il lui a dit : « Eh bien, monsieur, à quatre heures. » Le roi, qui était parti ce matin à dix heures pour la chasse, est revenu un peu avant trois heures, a dîné, et est descendu à quatre heures chez M. le Dauphin. La dent a été arrachée en présence du roi avec grande douleur, et la douleur a duré assez longtemps après.»

M. de Luynes trouve dans l'extirpation de cette dent une occasion de faire valoir la fermeté du Dauphin. C'est une intention dont il ne faut pas le blâmer, d'autant plus que, sans se permettre jamais la critique, il montre parfois son indépendance à sa façon. Il ne craint pas, par exemple, de raconter certaines choses dont le simple récit équivaut à un blâme, ce que Dangeau n'aurait jamais fait : « J'appris il y a quelque temps deux détails peu considérables, mais qui servent à prouver combien on fait payer cher au Roi tout ce qui s'appelle dépense extraordinaire. » Et il nous raconte comment un dîner que le Dauphin fit à la Muette coûta quelque chose comme deux mille livres, et comment le prix de deux poires dépassa la somme de cent livres.

Le duc de Luynes enregistre indistinctement tous les mots du roi, ce qui ne nous donne pas une idée heureuse du caractère de S. M. Louis XV : « Il ne sera pas inutile de mettre ici une réponse de M. le maréchal de Villars au Roi, qui mérite d'être remarquée. M. de Villars faisant sa cour au Roi, S. M. lui dit : « Monsieur le maréchal, combien gagnerai-je à votre mort? » M. le maréchal lui répondit : « Sire, je ne sais pas ce que Votre Majesté y gagnera, mais le feu roi aurait cru y perdre. »

« Il y a aussi une réponse du duc de Grammont, mais moins remarquable que celle de M. de Villars. Au sacre, il y a deux cérémonies: le jour, celle du sacre, et le lendemain S. M. reçoit le cordon du Saint-Esprit. A chacune de ces cérémonies, le manteau royal est porté par un homme de condition, non titré. M. le comte de Gram-

mont et M. de Nesle furent les deux qui eurent cet honneur, lequel entraîne celui d'être fait chevalier de l'ordre à la première promotion; aussi le furent-ils l'un et l'autre à la grande promotion de 1724. M. le duc de Grammont étant dans le cabinet du roi, le roi lui dit : « Auriez-vous parié que votre frère eût été chevalier de l'ordre avant vous?— J'aurais pu parier, sire, et j'aurais perdu, mais à beau jeu.»

Voilà un roi qui n'adresse pas des questions fort aimables à ses sujets. Ses réponses ne valent guère mieux : « On m'a dit aujourd'hui, comme très-certain, un discours du Roi à M. de Croissy. C'était à un des soupers dans les cabinets. Le Roi demanda à M. de Croissy si son père était bien riche. M. de Croissy lui dit qu'il était à son aise, mais que presque tout son bien consistait dans les bienfaits de S. M. Le Roi reprit le parole et lui dit : « Cela étant, vous ne serez pas trop bien dans vos affaires, car vous n'aurez rien de tout cela. »

Le roi est avare, et donne peu à ses premières maîtresses. On le fit changer là-dessus plus tard; il ne paraît pas non plus d'une exquise politesse envers le beau sexe en général. Dans un bal de Versailles, quelques dames avaient occupé un gradin qui ne leur appartenait point. Comme elles ne voulaient point en descendre, « M. de Noailles demanda douze gardes, qui entrèrent avec leurs bandoulières et leurs armes; ils ne pouvaient cependant être regardés là que comme des troupes auxiliaires, le salon n'étant pas de la juridiction du capitaine des gardes. Le Roi, ayant été instruit de l'embarras qu'il y avait dans ce moment-là, vint lui-même, *sans chapeau,* dans le salon d'Hercule. S. M. avait un habit de velours uni, avec des boutons de diamant. Le Roi, ayant vu le grand gradin rempli de personnes peu connues, leur ordonna lui-même de sortir. » Ce *sans chapeau* a quelque chose de terrible, et donne bien une idée de l'état violent dans lequel S. M. se trouvait en ce moment. Quel que fût son respect du cérémonial, Louis XIV, qui saluait jusqu'à la dernière femme de chambre, n'eût jamais dit de sa propre bouche à des dames, nobles en définitive : allez-vous-en!

Rendons cette justice à Louis XV: il montre une certaine affection à ses domestiques. Aussi M. de Luynes s'empresse-t-il de le faire remarquer : « On ne peut trop parler des marques de bonté qui viennent du Roi; le souvenir en est toujours agréable à conserver. Il y a quelques jours que le Roi, parlant à son souper, du grand froid qu'il faisait ici dans sa chambre à coucher, qui l'obligeait même de passer quelquefois dans son cabinet, lorsqu'il se lève le matin,

avant qu'on soit entré chez lui, j'eus l'honneur de lui dire que puisqu'il trouvait son cabinet plus chaud, il me semblait qu'il en pourrait faire usage plus souvent. C'est sur cela qu'il me répondit : « Lorsque je me lève avant qu'on soit entré, j'allume mon feu moi-même, et je n'ai besoin d'appeler personne. Si je passais dans mon cabinet, il faudrait appeler; il faut laisser dormir ces pauvres gens, je les en empêche assez souvent. »

C'est le seul mot aimable qui tombe des lèvres royales pendant ces deux volumes qui nous montrent Louis XV sous un jour assez désavantageux. Le roi n'est affectueux pour personne, pas même pour le cardinal de Fleury, auquel il n'épargne ni les paroles, ni les choses désagréables. Louis XV passe sa vie dans les plaisirs, sans les goûter. Toutes ses heures sont prises par des distractions réglées d'avance, et auxquelles il ne déroge pas; celles qu'il lui arrive d'improviser ne sont ni spirituelles, ni ingénieuses. Un moment elles consistent à faire des promenades sur les toits, et à entrer chez les gens par la fenêtre. Il faut convenir que c'est là un singulier passe-temps.

Si on ne demande pas à ces Mémoires des portraits, des tableaux, des mots vifs et terribles, des scènes vivantes, en un mot tout ce qui fait l'attrait des *Mémoires de Saint-Simon*, on les lira avec un certain intérêt. C'est du Dangeau rassis, je l'ai déjà dit, et un peu étendu, mais je ne suis pas de ceux qui font fi de Dangeau. Dans une monarchie despotique, organisée comme celle de Louis XIV, Dangeau est un historien. On en peut dire autant du duc de Luynes. On a tant fardé, tant doré, tant parfumé, tant fleuri cette cour de Louis XV, qu'elle a fini par disparaître dans un nuage de poudre à la bergamote. Ici le nuage se dissipe, et on pénètre dans l'intérieur même de la famille royale, dans les cabinets les plus secrets, on fait partie de cette société bizarre et immorale; on est au milieu de l'essaim des mouches qui bourdonnent dans cette ruche de l'étiquette; on partage la vie de ces grands seigneurs, on la voit s'écouler heure par heure dans sa fastidieuse et stérile lenteur.

Pendant que la nation s'anime et fermente aux idées nouvelles, la société officielle ne se passionne pour rien, si ce n'est pour des absurdités. La cour est une espèce de couvent où l'on ne vit que de cancans et de petites querelles; tout y est matière à discussion et à difficulté. Les cent-suisses entreront-ils dans la cour de Versailles ou resteront-ils à la grille? difficulté; le salut des gendarmes pour le Dauphin

sera-t-il le même que celui des chevau-légers? difficulté; le gouverneur du Dauphin aura-t-il ses entrées chez la reine? difficulté; à qui doit revenir la garde de Mesdames? difficulté; la dame d'honneur présentera-t-elle la soucoupe à la reine, ou cet honneur concernera-t-il spécialement la dame d'atours? difficulté; qui amènera les chevaux du roi à Chantilly? la grande écurie ou la petite? difficulté; qui dira le *benedicite* au dîner du roi? difficulté. A chaque page des Mémoires on voit surgir une de ces difficultés qui mettent la cour en émoi, et qui, selon la solution qu'elles reçoivent, excitent la joie des uns, et réduisent presque les autres au désespoir.

A un certain point de vue, Dangeau m'amuse et m'intéresse; j'en dirai autant du duc de Luynes. Il m'apprend ce que c'est que le pot royal; pourquoi les nonces nommés cardinaux ne reçoivent pas le chapeau en France; quelles sont les dames d'ambassadeur que le roi baise d'un seul côté, et celles qu'il baise sur les deux joues; d'où vient l'usage de garder son chapeau en mangeant avec le roi, et de servir S. M. la serviette sur l'épaule; quelle place les mousquetaires rouges et les mousquetaires bleus doivent occuper autour du carrosse royal, et une foule d'autres détails semblables. Grâce à M. de Luynes, je sais de quelle façon le roi, la reine, le Dauphin, doivent cacheter leurs lettres; quel est le degré d'inclinaison de la révérence que les dames sont obligées de faire devant le lit du roi, et comment on baise la robe à Mesdames les jours de présentation. M. de Luynes me révèle une charge de la couronne dont, je l'avoue, l'existence m'était parfaitement inconnue : celle de *porte-nain du roi*. « Le porte-nain est aussi obligé de porter les singes du roi, si S. M. en avait. » Il y avait peut-être aussi une charge de *porte-perroquet*, à moins que les perroquets et perruches ne ressortissent de la fauconnerie. Cette pauvre fauconnerie ne bat plus que d'une aile en 1739. « L'équipage du vol s'est déjà présenté deux ou trois fois suivant l'usage et la règle; mais le Roi, qui n'aime point cette chasse, l'a toujours remis jusqu'à présent. C'est M. Des Marets, le grand fauconnier, qui a sous ses ordres les différents vols. Le vol du cabinet, qui est indépendant de la fauconnerie, commandé par M. Forget, vole toujours cependant avec la fauconnerie lorsqu'elle est assemblée, et M. Forget présente au Roi les pieds et les têtes des animaux que son équipage prend, quoique en présence du grand fauconnier. Il y a, outre cela, le capitaine des levrettes, qui est M. de Vassan (un gentilhomme, celui-là), et qui marche avec la fauconnerie. » Elle a beau se présenter, le roi

refuse toujours la fauconnerie, soit la grande, soit celle de son cabinet, qui seule a le privilége de le suivre dans ses voyages. « Le sieur Forget, qui la commande, prend tous les jours l'ordre du Roi, en route ou à l'armée, et vole tous les jours à la portière du carrosse du Roi, le matin ou le soir, suivant les ordres qu'il en reçoit de S. M. » Si le roi s'ennuie de la chasse au faucon, le Dauphin s'amuse assez de la pêche au cormoran. C'est un divertissement spécial à Fontainebleau. Le capitaine des cormorans est le sieur Sevin de la Penaye. « Les cormorans dépendent du premier gentilhomme de la chambre. » Heureux cormorans!

Ces Mémoires, malgré leur caractère tout spécial, et peut-être même à cause de ce caractère, seront consultés avec fruit par tous ceux qui voudront étudier le dix-huitième siècle au point de vue pittoresque, et donner un ton de couleur locale à leurs écrits; ils ne sauraient mieux s'adresser qu'au duc de Luynes pour apprendre les usages de la cour. Les écrivains de la grande école de M. Capefigue y trouveront leur profit; les autres historiens, pas tant, quoique ces Mémoires contiennent, sur les affaires intérieures et extérieures du temps, quelques passages intéressants. M. de Luynes n'est ni un écrivain, ni un homme politique, mais lui et sa femme sont deux caractères estimables, fidèles à la pauvre Marie Leczinska, qui récompensa leur dévouement par une amitié qui les honore.

IV

Le dix-huitième siècle, qui fut une époque de discussion, a produit néanmoins pour l'action des hommes comme il s'en est peu trouvé dans aucun temps. Dans les assemblées politiques, de même que sur les champs de bataille, la seconde moitié du dix-huitième siècle vit surgir une génération qui a laissé une trace indestructible dans l'histoire; il est inutile de citer des noms; ils se présentent en foule à la mémoire. Aujourd'hui les choses ont changé. L'action conserve naturellement sa place indispensable dans les affaires du monde, mais elle est plutôt collective que particulière; les nations font plus que les individus, les armées plus que les généraux, les intérêts plus que les volontés. C'est à peine si depuis cinquante ans nous avons vu surgir trois ou quatre de ces individualités eclatantes qui pèsent du poids de leur propre initiative dans la balance du monde. S'il y a encore des héros, nous avons quelque peine à les

reconnaître, et ils nous inspirent plutôt de l'étonnement que de l'admiration.

Nelson, dont M. E. Forgues vient de nous donner une nouvelle biographie[1] d'après les dépêches officielles et sa correspondance particulière, fut un de ces hommes du dix-huitième siècle dont je parlais tout à l'heure : prompt à l'action, imperturbable dans le péril, sachant envisager de sang-froid les chances d'une grande responsabilité. Ces hommes-là, même quand ils servent une politique ministérielle, ne peuvent s'appeler des instruments, ils gardent leur indépendance dans les liens d'une mission étroitement définie, ils créent par leurs actes la politique générale d'un gouvernement, ils lui imposent des devoirs auxquels ils n'auraient peut-être pas songé. Nelson, par exemple, ne décida-t-il pas de la prépondérance maritime de l'Angleterre dans le Nord par sa désobéissance même, lorsqu'au bombardement de Copenhague il refusa de voir le signal de retraite que lui donnait le commandant en chef de la flotte ? On venait de hisser au mât du vaisseau amiral le numéro 39. Un de ses officiers, peu au courant des signaux, demandait à Nelson ce que celui-ci signifiait: « Tout simplement de cesser le combat, » répondit Nelson. Il haussait les épaules en répétant ces paroles qui semblaient lui brûler les lèvres : « Cesser le combat!... que je sois damné si j'obéis!... vous savez, Foley, continua-t-il en s'adressant à son capitaine, vous savez que je suis borgne?... quand je serais aveugle de temps en temps...» Et plaçant sa lunette sur l'œil dont il était privé, il dit avec une amère bonhomie : « Je vous assure que je ne vois pas le signal!...» Saillie héroïque dont le souvenir ne s'effacera jamais.

Si profondément et si exclusivement Anglais par le cœur, Nelson a quelque chose de Français dans le caractère : il aime les femmes, et, ce qui arrive rarement aux héros de sa nation, c'est l'amour qui lui a fait commettre les fautes que l'on reproche justement à sa vie. Un grand homme amoureux ne déplaît pas à la France, c'est beaucoup pour l'Angleterre qu'elle ait consenti à oublier les faiblesses de Nelson pour lady Hamilton, et que cette liaison n'ait pas nui à sa popularité. M. E. Forgues nous donne de curieux détails sur cette Emma Hamilton qui exerça une si triste influence sur Nelson, et sur cette ignoble cour de Naples pour laquelle le vainqueur d'Aboukir ne craignit pas

1. *Histoire de Nelson*, d'après sa correspondance et les documents officiels. *Bibliothèque-Charpentier*, 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c., même prix par la poste.

d'imprimer une si grande tache à sa vie. On devine que je veux parler de la violation de la capitulation du 18 juin 1799, et de l'inique exécution du vieux Caracciolo. La sentence, rendue à midi le 27 juin du même mois, une demi-heure après Nelson la sanctionnait en ces termes : « Le jugement ci-dessus sera mis à exécution contre Francisco Caracciolo, que le comte Thurn fera pendre à la vergue de misaine, sur la frégate *la Minerva;* l'exécution aura lieu ce soir même à cinq heures; le condamné restera pendu jusqu'au coucher du soleil, après quoi le comte fera couper la corde et jeter le cadavre à la mer. — Donné à bord du *Foudroyant*, dans la baie de Naples. »

Caracciolo sollicita en vain qu'on changeât le mode de supplice : « Je suis un vieillard, disait-il, je n'ai pas de famille qui doive pleurer ma mort, aussi n'ai-je pas grand souci de prolonger mon existence; mais, je l'avoue, le genre de mort que l'on a choisi pour moi me semble ignominieux et terrible; je regarderais comme une grâce qu'on me passât par les armes. » A celui qui lui transmettait cette suprême demande d'un soldat et d'un vieillard Nelson se contenta de répondre : « Retirez-vous, monsieur, et faites votre devoir. »

Quelques jours plus tard, le roi et la reine de Naples, lady Hamilton et Nelson, montés sur le *Foudroyant*, se livraient par un beau jour au plaisir d'une promenade dans la baie de Naples. Ils étaient sur le pont lorsqu'ils virent tout à coup du sein des flots calmes surgir un corps humain à peu près droit qui s'avançait vers la frégate. Tous les assistants reconnurent le cadavre de Caracciolo; le roi et ceux qui l'accompagnaient ne purent s'empêcher de pâlir. « Sire, dit Emma Hamilton, reprenant la première son sang-froid, la justice divine se manifeste, voilà Caracciolo qui vient implorer le pardon de Votre Majesté sans lequel il ne saurait trouver le repos. » M. E. Forgues doute un peu de la vérité de ce propos qui lui paraît incompatible avec l'émotion que la maîtresse de Nelson dut éprouver dans une pareille occasion; il se contente de nous dire que, chargé de communiquer au roi cette circonstance extraordinaire, sir William Hamilton se chargea de cette tâche délicate et s'en tira avec son adresse ordinaire. Outre que lady Hamilton me paraît femme à se remettre aisément d'une première émotion, sa manière d'expliquer la présence du cadavre de Caracciolo à un roi bigot du droit divin aussi bien que de la religion ne me paraît pas trop maladroite.

Quoi qu'il en soit, lady Hamilton n'échappa point plus tard au remords de la part qu'elle prit à la mort de Caracciolo. Ses derniers moments furent troublés par le souvenir du cadavre du vieil amiral se dressant sur la mer en face de celle qui avait demandé son sang.

M. E. Forgues, avec la fermeté et la modération de l'historien véritable, nous présente le tableau de cette réaction de 1799 qui restera comme un des plus horribles et des plus dégoûtants épisodes de l'histoire de la royauté napolitaine. Le roi qui commit tous ces crimes est mort dans son lit; ses successeurs ont régné par les mêmes moyens; mais souvent les petits-enfants payent pour leur père.

TAXILE DELORD.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

Droit de reproduction réservé.

TABLE DU DIXIÈME VOLUME.

Pages.

JULES DE LA MADELÈNE — Brigitte.
— Première Partie. 5
— Deuxième Partie. 195
— Troisième Partie. 372
— Quatrième Partie (fin). 517

SAINT-MARC GIRARDIN. — De l'Amour conjugal dans le drame.
— X. Le devoir et l'amour : *Le grand Cyrus*. — *La princesse de Clèves*. — *La Nouvelle Héloïse*. 38

SAINT-RENÉ TAILLANDIER. — Gœthe et Schiller.
— Première Partie. — Gœthe. 63
— Deuxième Partie. — Schiller : Sa vie et ses œuvres. 228
— Troisième Partie. — Correspondance entre Gœthe et Schiller : *Les Heures*. 321
— Quatrième Partie. — — *Les Dioscures*. 573

ERCKMANN-CHATRIAN. — Le cabalistique Hans Weinland, conte fantastique. 104

LOUIS DE RONCHAUD. — Les marbres d'Éleusis. 118

CH. LOUANDRE. — De l'Alimentation publique sous l'ancienne monarchie.
— Première Partie. 161
— — — (Suite). 397
— Deuxième Partie. 536

M. CAMBOULIU. — La Poésie a Cuba et le poète Placido. 273

MADEMOISELLE ERNESTINE DROUET. — Deux Souvenirs. — Monseigneur Dupanloup et Béranger. 290

CHARLES DE MOUY. — Bussy-Rabutin. 410

HENRI TAINE. — Du Sentiment de la campagne au XVIIe siècle. 481

REVUE DES SCIENCES. — La Société chimique de Paris. — Les séances publiques. — M. H. Sainte-Claire Deville, par M. Dehérin. 125
— Les premiers progrès de la physique : Whewell's *History of inductive science*. — *The Encyclopædia britannica. Dissertations Fourth and Fifth, by* Playrfair, Leslie, Forbes, par M. Ch. Duplateau. . . . 432

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE, par M. Ch. de Mouy.
— *Les Classiques français*, édition *variorum* de M. Ch. Louandre. . . . .
— *Chants populaires de la Grèce moderne*, recueillis, mis en ordre, et traduits par le comte de Marcellus. . . . . .
— *Constance Verrier*, par George Sand. . . . . .
— *Des Vicissitudes politiques de la France*, par M. de Larcy. . . . . .
— *François Villon, sa vie et ses OEuvres*, par M. Antoine Campaux. . . .
— *Des Doctrines religieuses des juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne*, par M. Michel Nicolas. . . . . .
— *La Campagne d'Italie*, chroniques de la guerre, par M. Bazancourt. . .
— *Physiologie du goût*, par Brillat-Savarin. . . . . .

TAXILE DELORD. — L'Année Littéraire.
— *Chapitre* XXXI. — Ch. Furne : *Don Quichotte*. — M. Athanase Coquerel : *Observations sur la prédication*. — Eusèbe Salverte et les sciences occultes. — L'exposition de peinture du boulevard des Italiens. . . [illegible]
— *Chapitre* XXXII. — *Histoire de France*, par Henri Martin. — Les maîtresses du Régent. — M. de Lescure et la *Gazette de France*. — Les derniers jours de Donizetti. — Rita, etc., etc. . . . . [illegible]
— *Chapitre* XXXIII. — Deux disciples de M. Capefigue : MM. Edmond et Jules de Goncourt. — *Tolède et les bords du Tage*, par M. Antoine de Latour. — *Véronique*, de M. E. Muller. — Un poëte provençal : M. Aubanel. — Un opéra d'agent de change. . . . . [illegible]
— *Chapitre* XXXIV. — *Louis XIV et la Révocation de l'Édit de Nantes*, par M. Michelet. — *Essai sur l'avenir de la tolérance*, par M. A. Scheffer. — *Les Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV*. — *Nelson*, par M. E. Forgues. 622

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

JUN 25 1881

JUL 1 1884